

1241

The University of Chicago
Libraries





EDMOND BAPST

AMBASSADEUR DE FRANCE

LA VIE HISTORIQUE
DE
N.-S. JÉSUS-CHRIST

TOME PREMIER

PARIS

A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

9, RUE DE FLEURUS, 9

—
1924

LA VIE HISTORIQUE
DE
N.-S. JÉSUS-CHRIST

I



Nihil obstat.

Parisiis, die 28^o Martii 1924

LÉONCE DE GRANDMAISON,
censor deputatus.

Imprimatur.

Parisiis, die 9^o Aprilis 1924

† EMMANUEL
Episcopus Isiondensis.

EDMOND BAPST

AMBASSADEUR DE FRANCE

LA VIE HISTORIQUE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

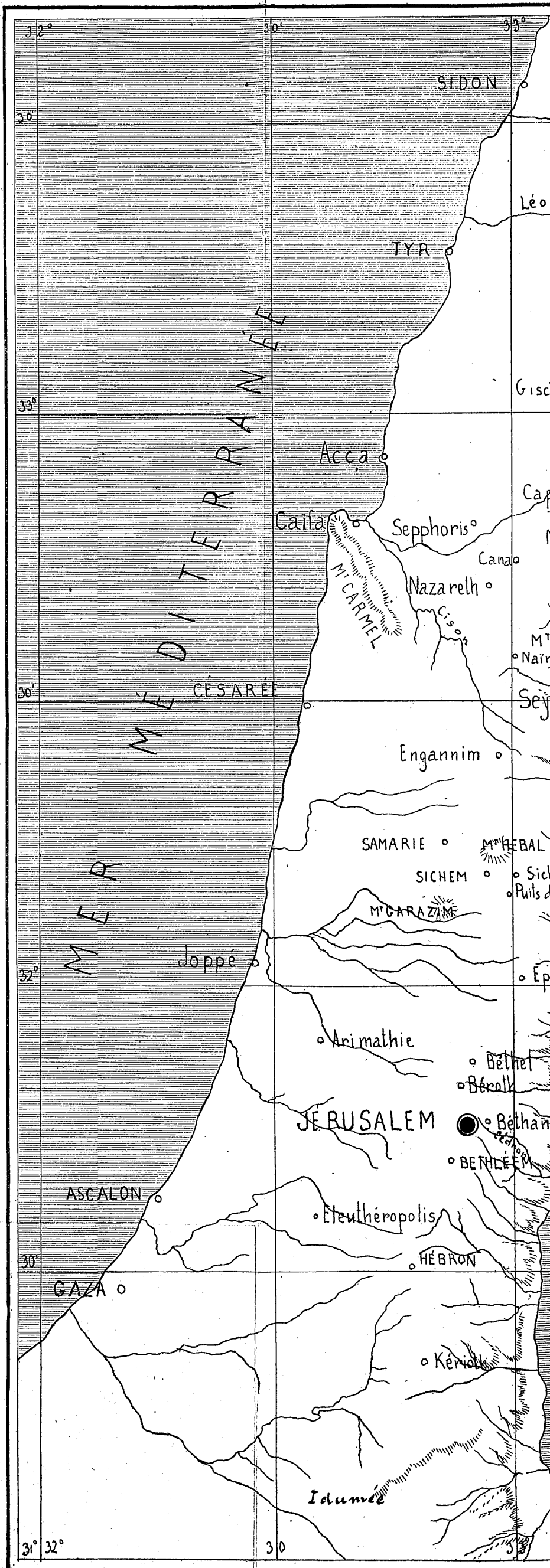
TOME PREMIER

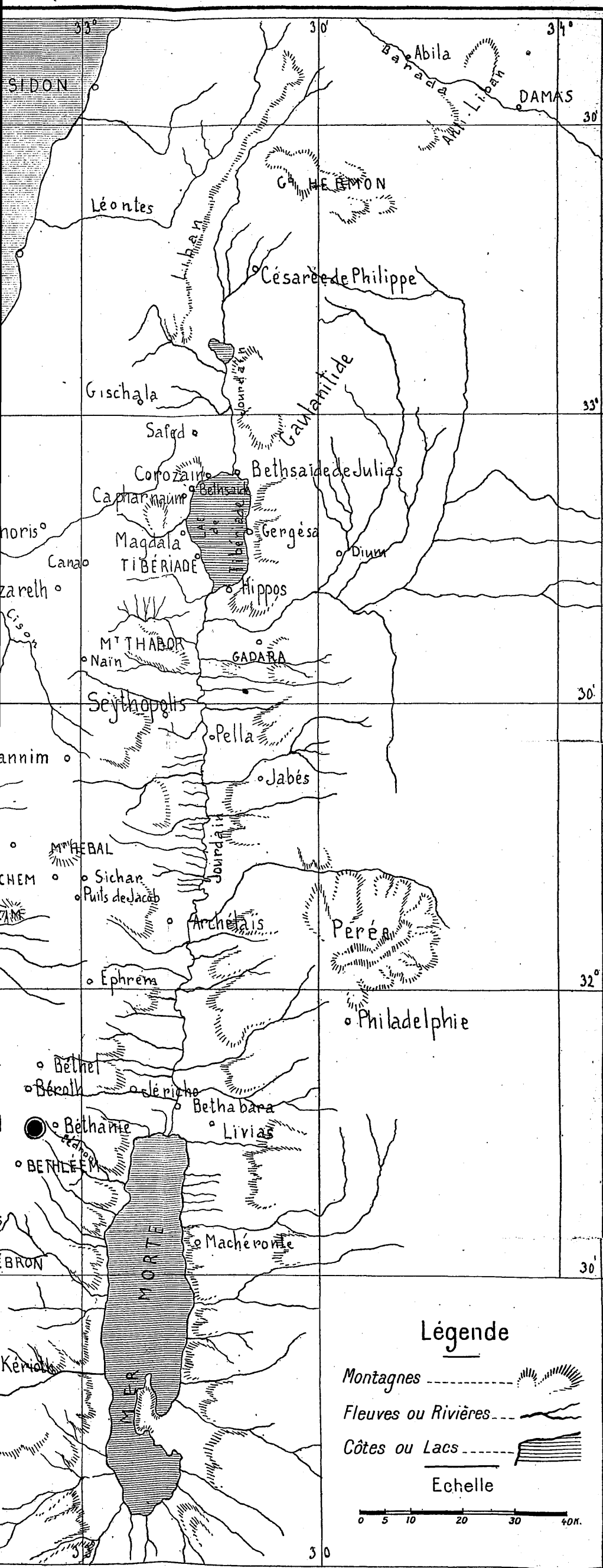
PARIS

A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

9, RUE DE FLEURUS, 9

1924





LA VIE HISTORIQUE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

Ce livre est purement historique. Il se borne à relater les faits qui ont marqué le passage de N.-S. Jésus-Christ sur la terre; mais il cherche aussi à les raccorder les uns aux autres d'après l'ordre chronologique et à en préciser les circonstances et les détails grâce à tous les éléments d'information que l'exégèse chrétienne a mis en lumière, particulièrement dans ces derniers temps.

A aucun degré il ne tend à tirer de ces faits des conséquences dogmatiques ou même morales; cette mission n'appartient qu'aux docteurs de l'Église et elle se remplit depuis près de 1900 ans et continue à se remplir chaque jour très dignement. A cet égard la France occupe dans le monde chrétien un rang très éminent.

Au point de vue strictement historique, au contraire, elle n'a pas une position aussi remarquable.

Ce n'est pas pourtant que les ouvrages écrits en langue française sur la vie de Jésus ne soient nombreux; mais, parmi les auteurs de ces ouvrages, les uns, écrivains rationalistes, négateurs de la divinité et par conséquent des miracles de Jésus, ont réduit l'histoire de sa vie à quelques rares faits ou même ont absolument contesté la réalité de cette vie; les autres, hommes d'église dominés par le sentiment de leur apostolat, ont cherché beaucoup plus à faire ressortir dialectiquement la divinité de Jésus qu'à faire une narration bien suivie de ses actes¹.

Bref, on peut dire qu'aujourd'hui, en France (et c'est un reproche que les adversaires de la foi chrétienne aiment à formuler), bien rares parmi les fidèles sont ceux qui, lisant ou entendant à l'église des extraits des évangiles, pourraient dire à quel moment de la vie de Jésus ou même en quel lieu se

¹ Il convient de faire une exception pour l'Abbé Fouard dont la *Vie de N.-S. Jésus-Christ* fut, à l'époque où elle parut (1870), une très belle étude historique; son succès fut, d'ailleurs, très considérable tant en France qu'à l'étranger. Mais depuis lors l'exégèse chrétienne a réalisé de très grands progrès, et ses récentes constatations permettent d'écrire sur la vie terrestre de Notre-Seigneur un récit mieux documenté, se répartissant mieux surtout entre les trente et quelques années que, fait homme, il a vécues parmi nous. Les ouvrages postérieurs du Père Didon, de Mgr Le Camus, de l'abbé Fillion, quoiqu'ils tiennent compte de plusieurs des derniers résultats obtenus par l'exégèse et soient remarquables à divers titres, ne sont guère historiques; c'est à peine si de loin en loin on trouve dans ces ouvrages un effort pour dégager la date précise d'un fait de la vie de N.-S. Quant aux commentaires du Père Dominicain M. J. Lagrange, sur les trois évangiles synoptiques, ces commentaires qui sont de la plus haute valeur aux points de vue philologique et doctrinal, ne visent nullement à faire un récit suivi et chronologiquement ordonné.

sont passés les épisodes racontés dans ces extraits. Cette ignorance et le peu d'efforts qui ont été faits en France pour la combattre ont permis à un savant écrivain français, de religion israélite, de formuler, il y a quelques années, l'assertion : *Le Christ historique est insaisissable*¹, assertion qui n'a pas été, pensons-nous, suffisamment relevée². La juste réponse ne peut être qu'un récit pleinement chronologique des actes de Notre-Seigneur sur cette terre; c'est ce récit que nous avons essayé d'écrire.

De toutes les sources auxquelles doit puiser celui qui veut reconstituer historiquement la vie terrestre de Jésus, la plus importante de beaucoup est, cela va de soi, la série des quatre évangiles canoniques. Nous les tenons, tels que nous les possédons aujourd'hui, pour parfaitement véridiques, en dépit des arguments que l'école rationaliste fait valoir contre leur valeur documentaire. Naturellement, cette école n'admettant pas la divinité de Jésus rejette dans l'œuvre évangélique comme controuvé tout ce qui a trait à la puissance miraculeuse de celui-ci. Mais elle va plus loin; elle conteste au reste de cette œuvre toute portée sérieuse, en fondant ses attaques sur les deux arguments suivants :

¹ SALOMON REINACH, *Orpheus*, chap. VIII, par. 27.

² Le Père J.-M. Lagrange a publié *quelques remarques* sur l'*Orpheus* de M. Salomon Reinach, mais en se bornant à discuter certains points de détail; il ne s'est pas attaqué à la thèse générale anti-chrétienne de l'ouvrage.

Il y a, dit-elle, dans les évangiles canoniques, nombre d'assertions qui sont absolument inconciliables avec les faits proclamés certains par la science historique; et, en second lieu, les quatre évangélistes se contredisent les uns les autres, non seulement en classant dans un ordre différent les événements qu'ils racontent, mais en donnant de ces événements des versions si diverses qu'il est impossible de coordonner celles-ci dans un tout logique.

L'œuvre évangélique est donc en grande partie, sinon dans sa totalité, un produit d'imagination fantaisiste.

En ce qui concerne le premier de ces arguments, l'exégèse chrétienne a réussi, dans ces derniers temps, à démontrer péremptoirement que plusieurs des faits historiques allégués à l'encontre de la véracité des évangiles sont tout à fait conciliables avec les assertions prétendues inexactes contenues dans ceux-ci; nous aurons, dans le cours de ce travail, à signaler un certain nombre de ces conciliations; et il ne convient pas de douter que l'exégèse, en poursuivant ses efforts, parviendra à faire apparaître comme justes les autres assertions qui ont encore à l'heure actuelle l'apparence d'erreurs historiques.

Quant aux divergences qui ont été relevées entre les dires respectifs des quatre évangélistes, elles n'ont, si on les examine de plus près, rien de contra-

dictoire; elles s'expliquent même assez aisément si l'on tient compte des conditions très dissemblables dans lesquelles chacun des quatre évangélistes a composé son œuvre.

Saint Matthieu, un des douze apôtres, écrivant dix ou quinze ans après l'ascension de Jésus, n'a pas voulu faire une histoire de la vie de son maître : il ne s'est attaché qu'à consigner d'une manière ferme les enseignements de celui-ci dans la crainte sans doute que, abandonnés à des transmissions peu autorisées, ils ne vinssent vite à subir des déformations. Pour saint Matthieu, les faits ne sont qu'un cadre qu'il faut disposer pour mettre en relief les paroles de Jésus; il ne donne donc place dans son récit qu'aux événements qui lui sont commodes pour présenter sous un jour propice la parole du Maître. C'est ainsi que pour toute la période de trois années qui sépare le baptême de Jésus de son voyage suprême à Jérusalem, il reste absolument muet sur les divers séjours de celui-ci en Judée et ne prend texte que d'événements survenus en Galilée ou dans la Décapole; et encore range-t-il ces événements sans suivre l'ordre des dates, au simple gré de son inspiration. Au moment où écrivait saint Matthieu, cette méthode fort peu historique n'avait pas grand inconvénient, car tous ses lecteurs étant des Juifs de Palestine étaient à même, par leurs propres moyens, de reconstituer la vie entière de Jésus et d'y replacer

à leurs vraies dates, avec les détails complémentaires utiles, les scènes déplacées par saint Matthieu pour la clarté de son exposé.

L'évangile de saint Matthieu¹, écrit en langue araméenne², était, nous l'avons dit, destiné primitivement aux seuls Juifs de Palestine; la propagation de la doctrine chrétienne parmi les Juifs émigrés au loin et les Gentils gagnés au judaïsme demandait un autre évangile mieux approprié à la mentalité de ceux-ci; il fut composé, à Rome, avant ou après l'évangile de saint Matthieu — la question a peu d'importance³ — par un disciple de saint Pierre, un

¹ Par simplification, nous disons : *évangile de saint Matthieu* (ou de saint Marc ou de saint Luc ou de saint Jean); mais le titre exact est *évangile selon saint Matthieu*, etc., c'est-à-dire évangile de Jésus rédigé par saint Matthieu ou saint Marc, etc.

² L'original est perdu; mais nous possédons une traduction grecque presque contemporaine qui a la même valeur que l'original. La langue araméenne ou syro-chaldaïque avait depuis leur captivité à Babylone supplanté chez les Juifs la langue hébreue.

³ L'opinion universellement reçue autrefois d'après le témoignage des anciens Pères de l'Église était que saint Marc dérivait de saint Matthieu et qu'il n'aurait fait qu'adapter l'évangile de ce dernier à la mentalité des chrétiens d'Occident. Aujourd'hui de nombreux critiques, s'appuyant sur des considérations philologiques, prétendent que saint Matthieu et saint Marc sont complètement indépendants l'un de l'autre; ils dériveraient tous deux d'un évangile prototype depuis longtemps perdu et qui aurait été un de ces écrits auxquels fait allusion saint Luc au début de son évangile (Luc, I). Quelques critiques vont plus loin et disent que saint Matthieu aurait connu le texte de saint Marc et s'en serait servi; cette conclusion manque de vraisemblance; mais ce qui peut se soutenir avec chance de probabilité, c'est que le traducteur grec de saint Matthieu a travaillé en ayant sous les yeux l'évangile de saint Marc; un hellénisant de Palestine n'aurait pas eu l'idée d'employer des latinismes tels que *κοδράντης* (*quadrans*), *Ἡρωδιανός* (*Herodianus*), *κίνσος* (*census*) et *φραγελλῶω*, *flagellare* (MATTHIEU, V, 26; XXII, 16 et 19; et XXVII, 26), s'ils ne lui avaient pas été fournis par un

Juif de Jérusalem, nommé Jean, qui, à son arrivée en Italie, avait pris le surnom latin de Marc¹. Écrit dans cette langue grecque très hébraisée qui était l'idiome de l'émigration juive, mais en même temps fortement teinté de latinismes, l'évangile de saint Marc, malgré de très grandes ressemblances avec celui de saint Matthieu, a une tendance tout autre; n'accordant qu'une place relativement étroite aux enseignements de Jésus, il fait, par contre, ressortir vigoureusement la toute-puissance miraculeuse de celui-ci de façon à l'élever dans l'esprit de ses lecteurs à une hauteur où ils ne puissent plus faire aucun rapprochement entre lui et les déités païennes dont les cultes foisonnaient en Occident.

Le but que poursuivait saint Marc lui permettait d'écrire une narration continue de toute l'activité de Jésus pendant sa vie publique et de suivre dans cette narration l'ordre chronologique. Mais, en fait, saint Marc, dans son évangile, n'a relaté que deux épisodes² en plus de ceux que nous trouvons chez saint Matthieu, et il n'a observé exactement l'ordre des dates que pour le récit des miracles accomplis par Jésus sur les bords du lac de Génésareth pendant la première partie de l'année 28 de notre ère.

devancier (MARC, XII, 13, 14 et 42; et XV, 15). Les mots grecs correspondants, et qui étaient alors d'usage en Palestine, sont λεπτόν (LUC, XII, 59); Ἡρωδείου (JOSÈPHE, *Guerre Juive*, livre I^{er}, chap. 16, par. 6) φάρος (LUC, XX, 22); μαστιγῶν (LUC, XVIII, 33).

¹ Actes des Apôtres, XII, 12.

² MARC, VII, 32-35, et VIII, 22-26.

Bref, l'évangile de saint Marc, quoique contenant beaucoup de détails très précieux pour notre documentation, ne suffit pas, même combiné avec celui de saint Matthieu, à nous donner les éléments nécessaires pour le tracé d'un simple graphique approximatif des voyages de Jésus sur la terre.

C'est cette insuffisance qui amena saint Luc, médecin grec d'Antioche converti à la doctrine de Jésus, à écrire un troisième évangile, et, cette fois, dans la forme historique. Une trentaine d'années s'étaient alors écoulées depuis l'Ascension, et chacune de ces années avait vu diminuer le nombre de ceux qui pouvaient rétablir l'ordre des faits intervertis par saint Matthieu et saint Marc et combler les grands vides laissés par eux. Une narration bien ordonnée des actes accomplis par Jésus sur la terre devenait éminemment désirable ; saint Luc entreprit de la faire.

« Plusieurs », a-t-il écrit dans le préambule de son évangile, « ont mis la main à la composition d'un exposé des grands faits qui furent de toute certitude accomplis parmi nous, et ils ont fait ce travail d'après les informations que nous ont transmises ceux qui furent, dès le début, témoins oculaires de ces faits et ouvriers du verbe¹ ». Mais ces exposés ne

¹ Luc, I, 1 et 2 : Πολλοὶ ἐπεχείρησαν ἀνατάξασθαι διήγησιν περὶ τῶν πεπληροφορημένων ἐν ἡμῖν πραγμάτων, καθὼς παρέδωσαν ἡμῖν οἱ ἀπ' ἀρχῆς αὐτόπται καὶ ὑπηρέται γενόμενοι τοῦ λόγου. Il convient de relever dans cette phrase le mot πεπληροφορημένων, *certifiés comme ayant été accomplis*.

répondaient pas bien à l'idée qu'avait saint Luc de ce que devait être un récit des actes de Jésus sur la terre. Il jugea donc bon, après avoir soigneusement étudié tous ces actes depuis leur commencement, d'en écrire, à son tour, un récit; mais il l'écrivit en suivant l'ordre chronologique des faits, « de telle sorte que ses lecteurs chrétiens pussent, en le lisant, reconnaître la solidité des enseignements religieux qui leur avaient été donnés¹ ».

Malheureusement pour nous, et sans que nous puissions en donner la raison², l'évangile de saint Luc présente de nombreuses lacunes; des faits très importants sont passés sous silence ou indiqués par des allusions tellement vagues qu'on a grand'peine à les discerner; nous pouvons citer comme exemples la fuite en Égypte, le voyage en Phénicie et Syrie, la guérison de l'aveugle-né et surtout la résurrection

¹ Luc, II, 3 : "Εδοξε καὶ μοι παρηκολουθηκότι ἄνωθεν πᾶσιν ἀκριβῶς καθεξῆς σοι γράψαι, κράτιστε Θεόφιλε, ἵνα ἐπιγνῶς περὶ ὧν κατηχήθης λόγων τὴν ἀσφάλειαν, *il m'a paru bon à moi aussi qui, partant du principe, ai suivi exactement tous les faits, de t'écrire ceux-ci par ordre successif, de façon, excellent Théophile, que tu reconnais la solidité des paroles au sujet desquelles tu fus catéchisé. Théophile paraît avoir été un homme important récemment converti au christianisme.*

² Des fragments du manuscrit initial furent-ils perdus? Une opinion très autorisée est que les copistes primitifs abrégèrent le texte de saint Luc pour faire tenir son évangile sur un seul rouleau de papyrus; la longueur de ces rouleaux n'étant pas indéfinie, il aurait fallu, pour ne pas la dépasser, supprimer dans la copie plusieurs passages du manuscrit de saint Luc: Tel qu'il est aujourd'hui en notre possession, l'évangile de saint Luc est plus long que n'importe lequel des trois autres; il compte 1151 versets, tandis que celui selon saint Matthieu, le deuxième en longueur, n'en compte dans son texte grec actuel que 1070.

de Lazare. Il faut aussi déplorer que pour la dernière année précédant la Passion, le récit de saint Luc, quoique très étendu, soit tellement haché et saccadé, que, si nous n'avions pas sur cette période d'autres informations que les siennes, nous serions incapables de suivre les pas de Jésus dans les nombreuses pérégrinations qu'il fit alors.

Les lacunes de saint Luc ne pouvaient manquer de frapper bientôt l'attention des chrétiens, qui, vu le recul progressif du temps, désiraient de plus en plus posséder des données écrites aussi complètes et sûres que possible sur la vie de Jésus. Aussi, vers la fin du premier siècle de notre ère, un certain nombre d'évêques sollicitèrent l'apôtre Jean, dernier survivant des disciples de la première heure, d'écrire un quatrième évangile qui fût le complément des trois autres¹. L'apôtre se rendit à ce vœu et son ouvrage écrit en grec est bien, en effet, un complément; ce n'est pas une histoire régulière, mais une série de fragments distincts, à peine rattachés les uns aux autres par de lâches sutures. On s'aperçoit tout de suite, à la lecture de ce livre, que, sauf pour trois ou quatre événements de majeure importance — le baptême de Jésus, la première multiplication des pains, la passion et la résurrection, —

¹ D'après le document de la fin du II^e siècle de notre ère, connu sous le nom de *Canon de Muratori*, l'apôtre André encore vivant aurait été un de ceux qui sollicitèrent saint Jean. Il est probable que le *Canon* a confondu un autre André avec l'apôtre.

saint Jean a tenu à écrire des choses inédites et qu'il a omis à dessein de reproduire les dires de ses prédécesseurs; il se relie seulement à eux au moyen d'allusions qui, pour les contemporains, étaient suffisamment limpides, mais dont beaucoup sont devenues pour nous profondément obscures.

Tel qu'il est, l'évangile de saint Jean est un document historique d'une valeur incomparable; pourtant, même joint aux trois autres évangiles canoniques, il est loin de nous donner toutes les notions qu'il faudrait pour reconstituer intégralement la vie humaine de Jésus; saint Jean l'a déclaré lui-même en clôturant son évangile par cette remarque, d'ailleurs hyperbolique : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites. Si elles étaient écrites en détail, je ne pense pas que l'univers lui-même pourrait contenir les livres où elles seraient exposées¹ ».

De fait, les autres livres du Nouveau Testament, par exemple les Actes des Apôtres et les Épîtres de saint Paul, contiennent sur la vie de Jésus maints traits qui ne se trouvent pas dans les évangiles², et Jésus lui-même nous a donné l'avis que pour bien reconstituer sa vie sur terre il faut tenir compte de

¹ JEAN, XXI, 25.

² *Actes des Apôtres*, I, 4-11 et 6-19; II, 24; V, 30; XX, 35. — *Première aux Corinthiens*, XI, 23-26; XV, 5-8; *Seconde aux Corinthiens*, VIII, 9; *Épître aux Philippiens*, II, 7; *Épître aux Hébreux*, V, 7; X, 5 et suivants.

tout ce qui a été dit prophétiquement de lui dans l'Ancien Testament par Moïse et les prophètes¹.

Il est vrai que pour tirer parti de cette très riche source d'informations, une grande sagacité est nécessaire, car tous ces textes prophétiques conçus en langage figuré ont besoin d'être interprétés, et, en dehors de ceux dont le sens nous a été fixé par le Nouveau Testament, nous sommes, pour leur interprétation, acculés le plus souvent à de pures conjectures. Néanmoins, il ne faut pas négliger cette source.

Enfin, comme dernière documentation, il convient de citer les auteurs profanes contemporains de Jésus ou ayant vécu peu après lui; sans doute, ils n'ont pas explicitement parlé de Jésus, mais ils ont relaté les événements politiques qui se passèrent de son temps, en Palestine et dans le reste de l'Empire romain; or, une étude historique sur Jésus répondrait mal à son objet si elle ne cherchait pas à situer exactement les événements particuliers de cette vie dans la succession des événements généraux que nous décrit l'histoire universelle. Les évangélistes nous ont donné à cet égard quelques indications, mais la justesse en est niée par la critique rationaliste qui prétend (nous l'avons dit plus haut) qu'elles sont inconciliables avec les faits réputés

¹ Luc, XXIV, 25-27.

acquis. Il faut maintenant rétorquer cette thèse en se servant précisément des écrits et des autres monuments profanes de l'époque. Déjà l'exégèse chrétienne a pu, grâce à eux, aplanir un certain nombre des oppositions signalées, et, après ces premiers résultats, il n'est pas à douter, nous le répétons ici, que de nouvelles découvertes et constatations fourniront les moyens utiles pour faire disparaître les derniers obstacles à une conciliation.

Nous serions trop heureux si nos modestes efforts pouvaient contribuer pour une petite part à cet heureux dénouement et mettaient ainsi davantage en lumière, ne fût-ce que par un seul rayon, l'historicité de la vie humaine de Jésus.

Bibliographie. — Le nombre des ouvrages publiés sur Jésus est immense; pour ne pas grossir démesurément ce volume par des références, nous ne mentionnerons en note que des passages de l'Écriture Sainte. Ceux qui voudront se faire une idée de ce qui a été écrit dans le genre historique sur Jésus n'ont qu'à jeter un coup d'œil sur les véritables catalogues qui précèdent chaque chapitre de l'*Histoire du peuple juif au siècle de Jésus-Christ* (Ges-

chichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi) de Schürer, ou sur les index ajoutés par M. Guignebert à ses diverses publications sur Jésus, ou sur les bibliographies mises par le père J.-M. Lagrange en tête de ses trois commentaires sur les Évangiles.

CHAPITRE PREMIER

Annonciation.

En l'an 747 de Rome, qui correspond à l'année 7 avant notre ère¹, vivait à Nazareth, petite bourgade très ignorée de Haute-Galilée, une jeune orpheline juive nommée Marie². Elle était, selon le mot de l'Évangile³, remplie de grâce, c'est-à-dire, nous expliquent les théologiens, qu'elle avait été conçue sans péché, étant exemptée, par grâce spéciale, de la tache originelle léguée à tous les hommes par Adam. Le mot de l'Évangile permet d'ailleurs de supposer que, aux yeux des hommes ses compatriotes, elle

¹ Nous avançons de deux ans la date généralement enseignée comme celle de la naissance de Jésus. Il y a nécessité à le faire si l'on veut établir une concordance entre les données chronologiques des évangiles et celles de l'histoire profane. (Voir plus loin, chap. III.) L'abbé Fillion reconnaît que la fixation de la naissance de Jésus aux derniers jours de l'an 7 avant notre ère est très justifiable.

² Nazareth n'est pas mentionnée une seule fois dans l'Ancien Testament tel que nous le possédons ; et, du temps des évangélistes, elle était encore si peu citée qu'ils hésitent sur le nom à donner à ses habitants ; ils disent tantôt Ναζωραῖος (MATTH., II, 23 ; LUC, XXIV, 19 ; JEAN, XIX, 19) et tantôt : Ναζαρενός (MARC, I, 24, et XIV, 67 ; LUC, IV, 34, et XXIV, 19, leçon d'un des manuscrits).

³ LUC, I, 28, κεχαριτωμένη, ayant été remplie de grâce.

unissait à toutes les qualités morales tous les attraits physiques¹.

Par son père comme par sa mère, elle descendait de David, mais cette illustre origine ne lui conférait aucun relief, la race de David étant, à cette époque, enfoncée depuis longtemps dans une profonde obscurité. Cependant Marie, étant un enfant unique², avait hérité de ses parents un modique avoir qui la rendait indépendante; elle possédait une maison à Nazareth³.

Son père se nommait Héliakim, nom que par abréviation saint Luc écrit Héli⁴ et que la liturgie actuelle a transformé en Joachim⁵. Sa mère, sui-

¹ A cet égard, nous ne devons pas oublier que les Hébreux étaient loin d'avoir sur la beauté physique les mêmes idées que nous. Ainsi, pour donner une caractéristique de la beauté de David, l'auteur du *I^{er} livre des Rois* (XVI, 12 et XVII, 42) dit qu'il avait les cheveux roux, et nous savons par le *Cantique des Cantiques* (I, 4) que les cheveux noirs, au moins chez une femme, étaient considérés comme une tare : « Quoique noire de cheveux, je suis belle ». Ce même Cantique emploie pour dépeindre la beauté féminine bien des traits qui nous étonnent, par exemple au chap. VII, verset 4 : « Ton nez est comme la tour de Damas qui regarde le Liban ».

² Étant donnée l'élasticité que le Nouveau comme l'Ancien Testament donnent au sens des mots indiquant des liens de famille, nous ne croyons pas que la Marie mentionnée par saint Jean (XIX, 25) comme la sœur de la vierge Marie ait été par rapport avec celle-ci plus qu'une belle-sœur et peut-être en même temps une cousine. Certains passages des évangiles (nous le disons plus loin page 103) nous paraissent exclure toute vraisemblance de l'existence d'une sœur ou d'un frère de Marie. L'écrit apocryphe du *n^e siècle* nommé *Protévangile de Jacques* affirme que Marie était fille unique, mais nous ne tirons pas argument de cette affirmation, la valeur documentaire du Protévangile étant presque nulle.

³ Luc, I, 56. Le *Protévangile de Jacques* pourrait encore être allégué ici; il dit que le père de Marie était *fort riche* πλούσιος σφόδρα.

⁴ Luc, III, 23.

⁵ Cette mutation de nom paraît avoir été fréquente chez les Juifs; ainsi un roi d'Israël nommé Héliakim eut son nom changé en celui

vant la tradition, se nommait Anne; elle était native de Judée et aurait, pendant un certain temps, habité Jérusalem¹.

D'après une autre tradition pieuse que les Églises latine et grecque ont sanctionnée en instituant la fête de la Présentation, Marie, encore en bas âge, aurait été menée par ses parents de Nazareth à Jérusalem, au Temple, et là, de sa seule initiative, elle se serait vouée au service de Dieu; elle lui aurait, selon l'expression mosaïque², voué son âme; vœu rachetable, il est vrai, qui n'excluait donc pas la possibilité d'un mariage dans l'avenir, mais qui devait, dans le cas de Marie, en dépit de fiançailles officielles, être rigoureusement tenu.

En fait, il arriva que, une douzaine d'années après sa présentation au Temple, Marie fut promise en mariage; ses parents, probablement parce qu'ils se sentaient mourir et qu'ils ne voulaient pas laisser seule dans la vie une fille encore très jeune, décidèrent ses fiançailles, et ils choisirent pour être son futur époux le parent le plus proche qu'ils eussent alors à Nazareth, un propre frère d'Anne, nommé Joseph³. Le *Lévitique* qui proscrivait le mariage entre le neveu et la tante⁴ laissait libre celui entre l'oncle

de Joakim (IV, *Rois* XXIII, 34). De même, dans le *Livre de Judith* (IV, 5 et suivants, et XV, 9), le grand-prêtre d'alors est nommé indifféremment Eliachim et Joachim. Les deux noms ont d'ailleurs la même signification : *Héliakim* signifie : *Dieu établit*; et *Joakim* signifie : *Jahvé (Jéhovah) établit*.

¹ Cette tradition est maintenue par les Pères Blancs qui, à Jérusalem, sur l'emplacement de la maison où aurait habité Anne, ont édifié sous son vocable une très belle basilique.

² *Lévitique*, XXVII, 2.

³ Voir la note 5, page 19.

⁴ *Lévitique*, XVIII, 12-14.

chichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi) de Schürer, ou sur les index ajoutés par M. Guignebert à ses diverses publications sur Jésus, ou sur les bibliographies mises par le père J.-M. Lagrange en tête de ses trois commentaires sur les Évangiles.

CHAPITRE PREMIER

Annonciation.

En l'an 747 de Rome, qui correspond à l'année 7 avant notre ère¹, vivait à Nazareth, petite bourgade très ignorée de Haute-Galilée, une jeune orpheline juive nommée Marie². Elle était, selon le mot de l'Évangile³, remplie de grâce, c'est-à-dire, nous expliquent les théologiens, qu'elle avait été conçue sans péché, étant exemptée, par grâce spéciale, de la tache originelle léguée à tous les hommes par Adam. Le mot de l'Évangile permet d'ailleurs de supposer que, aux yeux des hommes ses compatriotes, elle

¹ Nous avançons de deux ans la date généralement enseignée comme celle de la naissance de Jésus. Il y a nécessité à le faire si l'on veut établir une concordance entre les données chronologiques des évangiles et celles de l'histoire profane. (Voir plus loin, chap. III.) L'abbé Fillion reconnaît que la fixation de la naissance de Jésus aux derniers jours de l'an 7 avant notre ère est très justifiable.

² Nazareth n'est pas mentionnée une seule fois dans l'Ancien Testament tel que nous le possédons ; et, du temps des évangélistes, elle était encore si peu citée qu'ils hésitent sur le nom à donner à ses habitants ; ils disent tantôt Ναζωραῖος (MATTH., II, 23 ; LUC, XXIV, 19 ; JEAN, XIX, 19) et tantôt : Ναζαρηνός (MARC, I, 24, et XIV, 67 ; LUC, IV, 34, et XXIV, 19, leçon d'un des manuscrits).

³ LUC, I, 28, κεχαριτωμένη, *ayant été remplie de grâce.*

unissait à toutes les qualités morales tous les attraits physiques¹.

Par son père comme par sa mère, elle descendait de David, mais cette illustre origine ne lui conférait aucun relief, la race de David étant, à cette époque, enfoncée depuis longtemps dans une profonde obscurité. Cependant Marie, étant un enfant unique², avait hérité de ses parents un modique avoir qui la rendait indépendante ; elle possédait une maison à Nazareth³.

Son père se nommait Héliakim, nom que par abréviation saint Luc écrit Héli⁴ et que la liturgie actuelle a transformé en Joachim⁵. Sa mère, sui-

¹ A cet égard, nous ne devons pas oublier que les Hébreux étaient loin d'avoir sur la beauté physique les mêmes idées que nous. Ainsi, pour donner une caractéristique de la beauté de David, l'auteur du 1^{er} livre des Rois (XVI, 12 et XVII, 42) dit qu'il avait les cheveux roux, et nous savons par le *Cantique des Cantiques* (I, 4) que les cheveux noirs, au moins chez une femme, étaient considérés comme une tare : « Quoique noire de cheveux, je suis belle ». Ce même Cantique emploie pour dépeindre la beauté féminine bien des traits qui nous étonnent, par exemple au chap. VII, verset 4 : « Ton nez est comme la tour de Damas qui regarde le Liban ».

² Étant donnée l'élasticité que le Nouveau comme l'Ancien Testament donnent au sens des mots indiquant des liens de famille, nous ne croyons pas que la Marie mentionnée par saint Jean (XIX, 25) comme la sœur de la vierge Marie ait été par rapport avec celle-ci plus qu'une belle-sœur et peut-être en même temps une cousine. Certains passages des évangiles (nous le disons plus loin page 103) nous paraissent exclure toute vraisemblance de l'existence d'une sœur ou d'un frère de Marie. L'écrit apocryphe du II^e siècle nommé *Protévangile de Jacques* affirme que Marie était fille unique, mais nous ne tirons pas argument de cette affirmation, la valeur documentaire du Protévangile étant presque nulle.

³ Luc, I, 56. Le *Protévangile de Jacques* pourrait encore être allégué ici ; il dit que le père de Marie était *fort riche* πλούσιος σφόδρα.

⁴ Luc, III, 23.

⁵ Cette mutation de nom paraît avoir été fréquente chez les Juifs ; ainsi un roi d'Israël nommé Héliakim eut son nom changé en celui

vant la tradition, se nommait Anne; elle était native de Judée et aurait, pendant un certain temps, habité Jérusalem¹.

D'après une autre tradition pieuse que les Églises latine et grecque ont sanctionnée en instituant la fête de la Présentation, Marie, encore en bas âge, aurait été menée par ses parents de Nazareth à Jérusalem, au Temple, et là, de sa seule initiative, elle se serait vouée au service de Dieu; elle lui aurait, selon l'expression mosaïque², voué son âme; vœu rachetable, il est vrai, qui n'excluait donc pas la possibilité d'un mariage dans l'avenir, mais qui devait, dans le cas de Marie, en dépit de fiançailles officielles, être rigoureusement tenu.

En fait, il arriva que, une douzaine d'années après sa présentation au Temple, Marie fut promise en mariage; ses parents, probablement parce qu'ils se sentaient mourir et qu'ils ne voulaient pas laisser seule dans la vie une fille encore très jeune, décidèrent ses fiançailles, et ils choisirent pour être son futur époux le parent le plus proche qu'ils eussent alors à Nazareth, un propre frère d'Anne, nommé Joseph³. Le *Lévitique* qui proscrivait le mariage entre le neveu et la tante⁴ laissait libre celui entre l'oncle

de Joakim (IV, *Rois* XXIII, 34). De même, dans le *Livre de Judith* (IV, 5 et suivants, et XV, 9), le grand-prêtre d'alors est nommé indifféremment Eliachim et Joachim. Les deux noms ont d'ailleurs la même signification : *Héliakim* signifie : *Dieu établit*; et *Joakim* signifie : *Jahvé (Jéhovah) établit*.

¹ Cette tradition est maintenue par les Pères Blancs qui, à Jérusalem, sur l'emplacement de la maison où aurait habité Anne, ont édifié sous son vocable une très belle basilique.

² *Lévitique*, XXVII, 2.

³ Voir la note 5, page 19.

⁴ *Lévitique*, XVIII, 12-14.

et la nièce. On dit que, dans le choix de leur futur gendre, Joachim et Anne pensèrent, en fidèles observateurs de la loi mosaïque, à satisfaire au vieux précepte qui défendait de marier les héritières juives à des hommes n'appartenant pas à la même tribu qu'elles¹; mais ces anciennes règles avaient perdu beaucoup de leur rigueur, et il est plus probable que Joachim et Anne se laissèrent seulement guider par la haute opinion qu'ils avaient de Joseph.

Natif de Bethléem, en Judée², Joseph était venu, à l'appel de son beau-frère ou pour toute autre raison, s'établir à Nazareth où il exerçait le métier de charpentier; c'était un homme juste³ dont le caractère donnait à Joachim et à Anne pleine confiance pour l'avenir de leur fille; mais, par un motif quelconque de convenance, il avait été entendu qu'un certain temps s'écoulerait entre la mort de Joachim et d'Anne et le moment où Marie se réunirait à son fiancé pour la cérémonie du mariage; et elle devait aller passer ce temps chez une parente fort âgée qu'elle avait en Judée dans la région montagneuse⁴. Cette parente, nommée Élisabeth, était mariée à un prêtre du Temple de Jérusalem, nommé Zacharie, et, à la différence de Joachim et d'Anne,

¹ Nombres, XXXVI, 6-9.

² Luc, II, 3 et 4. Aujourd'hui on considère généralement que l'expression ἰδία πόλις (*sua civitas*), employée par l'évangéliste, (ἐαυτοῦ πόλις, d'après d'autres manuscrits) signifie *ville natale*. Un autre témoignage est donné par saint Justin, palestinien qui, écrivant une centaine d'années après la mort de Jésus, reproduisit les dires encore courant dans le pays sur la Sainte Famille; dans son *Dialogue* avec Tryphon (par. 78, verset 4), saint Justin dit que Joseph *était de Bethléem*.

³ MATTHIEU, I, 19.

⁴ Luc, I, 39.

elle ne descendait pas de David, mais d'Aaron¹; elle ne pouvait donc avoir avec aucun d'eux un lien plus proche que celui de tante maternelle; et telle est bien la parenté qui correspond le mieux aux événements racontés par saint Luc².

Une grande partie de ces détails ne sont pas explicitement donnés par les évangiles, mais ils découlent de leur texte, en particulier des deux généalogies que nous relatent saint Matthieu et saint Luc pour prouver la filiation humaine de Jésus³; ces deux généalogies prennent Joseph comme point de départ pour remonter de Jésus à David; or, comme Jésus ne tient pas à l'humanité par Joseph, mais seulement par Marie⁴, ces deux généalogies seraient un hors-d'œuvre tout à fait inutile, si, en même temps qu'elles sont des généalogies de Joseph, elles n'étaient pas celles de Marie. Leur insertion dans les évangiles nous paraît, au contraire, tout à fait rationnelle si Jacob, le père de Joseph, se trouve être aussi le père d'Anne, par conséquent le grand-père de Marie⁵, et si, par quelque procédé d'adop-

¹ Luc, I, 5.

² Luc, I, 7 et 18

³ MATTHIEU, I, 1 et suiv.; Luc, III, 23 et suiv.

⁴ Voir plus loin, page 23, le récit de la conception virginale de Jésus.

⁵ La proche parenté entre Marie et Joseph peut, entre autres preuves, s'établir par un renseignement que nous tenons d'Hégésippe, le plus ancien historien chrétien qui, étant palestinien et écrivant environ 150 ans après la mort de Joseph, était à même d'avoir recueilli sur lui et à plus forte raison sur Marie morte plus récemment des données exactes. Un passage d'Hégésippe (reproduit par Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*, livre III, chap. xx, verset 1) présente l'apôtre Jude que nous verrons plus loin (page 101) être un neveu de Joseph (à savoir un fils de son frère Cléopas) comme ayant été *par la chair* κατά σάρκα frère, c'est-à-dire cousin, de Jésus. Puisque Jésus ne pouvait

tion¹ Héli (ou Joachim), père de Marie, est devenu à la suite de quelque événement, par exemple des fiançailles de sa fille avec Joseph, père adoptif ou putatif de ce dernier.

Certains, à l'encontre de l'opinion que nous soutenons ici, disent que les évangélistes, en intercalant dans leurs récits ces deux généalogies, n'ont pas cherché à établir par elles que Jésus descendait de David par le sang², mais qu'il était l'héritier légal du trône de ce roi, Joseph dont il était l'ayant cause étant par primogéniture dans la lignée royale de Salomon le premier des agnats davidiques alors vivants. Les évangélistes, ajoute-t-on, n'auraient pas relevé une descendance par Marie, puisque les Hébreux n'attribuaient aucune importance à une descendance par les femmes.

Ces assertions sont bien difficilement soutenables : la dernière surtout. Car, à l'époque même où Jésus vint au monde, nous voyons que dans les États du roi Hérode, ceux des fils de ce roi qui, par leur mère, descendaient des Macchabées, se prévalaient hautement de cette illustre origine, et que les revendications que, à ce titre, ils opposaient à leurs demi-frères, issus de femmes étrangères ou obscures, trouvaient faveur dans la nation juive. Aussi bien, saint Matthieu, dans sa *Généalogie de Jésus*, insère les noms de quatre femmes; pourquoi? si ce

avoir une parenté charnelle que par Marie, le père et l'oncle de Jude, à savoir Cléopas et Joseph, étaient forcément proches parents de Marie.

¹ Cf. *Esther*, II, 7 et *Genèse*, XLVIII, 5.

² Du sang de David selon la chair, dit saint Paul (*Épître aux Romains*, I, 3) 'Εκ σπέρματος Δαβίδ κατὰ σάρκα. Cf. *Deuxième à Timothée*, II, 8.

n'est parce qu'il jugeait important de faire remarquer que ces quatre femmes furent des aïeules de Jésus¹.

D'autre part, comment soutenir que les généalogies si distinctes relatées par saint Matthieu et saint Luc puissent, l'une et l'autre, prouver simultanément le droit légal de Jésus à l'héritage royal de David? à supposer que celle que nous lisons dans saint Matthieu et qui suit, en effet, la série des rois de Juda, soit probante à cet égard, celle que nous lisons dans saint Luc et qui suit la lignée très secondaire de Nathan, resterait tout à fait insignifiante; il faut donc revenir à notre conclusion que cette dernière est une généalogie charnelle. Et d'autre part, quand on examine d'un peu plus près le texte de saint Matthieu on doit convenir que, s'il expose la filiation légale qui relie Jésus à David, cette filiation est en même temps charnelle; sans parler du verbe *engendrer*², par lequel il rattache les uns aux autres tous les personnages qu'il cite comme ancêtres de Jésus, entre David et Joseph³, il nous précise que quatorze générations séparent le dernier roi de Juda et Jésus; or, sa liste ne comprend que treize noms et pour rétablir l'échelon manquant, il faut faire figurer Marie entre Joseph, son oncle, et Jésus, son fils, le nom de sa mère, Anne, devant au treizième échelon être accolé à celui de Joseph.

A savoir : Thamar, Rahab, Ruth et Bethsébee (MATTHIEU, I, 3, 5 et 7).

¹ Ἐγγενεσε, *genuit*. Ce mot manque après Joseph; saint Matthieu à sa place met cette apposition très significative : « Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ ».

² On sait que saint Matthieu a sauté des échelons; mais ces omissions n'ont pas d'importance en ce qui concerne la portée générale de la généalogie.

Nous n'entrerons pas davantage dans la discussion des deux généalogies; leur détail a donné lieu à un nombre considérable de dissertations qu'il serait fastidieux d'examiner. Ce qu'il convient de dire c'est que, au moment où elles furent dressées par saint Matthieu et saint Luc, ces généalogies ne suscitaient chez leurs lecteurs aucun des embarras d'interprétation qu'elles nous présentent aujourd'hui : Marie vivait encore, ou était morte très récemment; les contemporains, par conséquent, étaient à même de connaître soit par elle-même, soit par son entourage, la liste exacte de ses ascendants, et de compléter ou éclaircir dans les données des évangélistes ce qui nous paraît aujourd'hui trop sommaire ou trop confus.

Donc, au commencement du printemps de l'an de Rome 747, alors qu'elle était sur le point de se mettre en route pour la Judée, Marie se trouvait à Nazareth, seule dans sa demeure, en prière, croit-on; et plusieurs conjecturent que sa prière avait trait aux espérances messianiques¹ dont elle devait, comme beaucoup de ses compatriotes, être alors animée; car leur réalisation paraissait proche.

Tout à coup un personnage lumineux entra dans la chambre et dit à Marie : « Salut, pleine de grâce; le Seigneur est avec toi; tu es bénie entre les femmes ». Familiarisée dès l'enfance avec l'histoire

¹ Messie (en grec Χριστός, Christ) était un mot hébreu signifiant : celui qui a reçu une onction sainte. L'Ancien Testament donnait ce titre aux rois; Isale l'avait même accordé à un roi païen, Cyrus (Isaïe, XLV, 1). Mais depuis le retour de la captivité de Babylone, ce nom ne s'appliquait plus qu'au « Christ par excellence », *christus dux*, dont le prophète Daniel (IX, 25) avait annoncé l'arrivée.

biblique, Marie avait immédiatement reconnu que cet inconnu était un ange; mais, humble de cœur, elle fut troublée par la salutation flatteuse qui lui était adressée, et elle se demandait quel en était le sens.

C'était bien, en effet, un ange qui s'était présenté à elle, l'ange Gabriel, celui qui autrefois avait fixé au prophète Daniel la date de la venue du « Christ chef » ou Messie¹; les temps étant accomplis, il revenait sur terre pour annoncer la naissance imminente de ce même Messie.

« Ne crains pas, Marie », dit-il à la jeune fille; « tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que tu concevras en ton sein et tu enfanteras un fils et tu lui donneras le nom de Jésus (Sauveur)². Il sera grand et sera appelé le fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera sur la maison de Jacob pour l'éternité, car son règne n'aura point de fin. »

« Comment ces choses se feront-elles? » objecta Marie, « puisque je n'ai de rapports avec aucun homme. »

« L'Esprit-Saint surviendra en toi et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre³. C'est pourquoi ce qui naîtra de toi sera saint; on l'appellera le fils de Dieu. » Puis, pour montrer à Marie qu'il avait le

¹ DANIEL, IX, 24 et suiv.

² Jésus (Ἰησοῦς est la transcription en grec du nom hébreu Jeoshua (ou Josué) dont le sens est : Jahvé (Jéhovah) sauve.

³ Bien que dans les *Actes des Apôtres* (V, 15) saint Luc emploie au sens propre le verbe ἐπισκιάζω, *ombrager*, quand il dépeint des malades guéris par le passage sur eux de l'ombre de saint Pierre, il est probable que ce verbe est employé ici symboliquement. Cf. *Psaumes*, CIII, 30.

don de prescience, l'ange ajouta : « Voici que ta grand'tante Élisabeth (auprès de qui tu vas te rendre) a conçu, elle aussi, un fils malgré son grand âge; celle que l'on taxait de stérile est, à cette heure, entrée dans son sixième mois. Car rien de ce que veut Dieu ne peut manquer de s'accomplir¹.

Dans quelques jours Marie serait à même de constater chez Élisabeth le fait annoncé par l'ange. Mais tout de suite sans aucun raisonnement, elle eut foi dans la vérité de tout ce qui venait de lui être dit : « Je suis la servante du Seigneur », prononça-t-elle; « qu'il me soit fait selon ta parole ».

Sur cet acte de soumission, l'ange se retira, et Marie, devenue dépositaire du germe divin, quitta Nazareth pour gagner en grande hâte dans les monts de Juda la ville où habitait Élisabeth; on est généralement d'accord aujourd'hui pour penser que c'était la ville sacerdotale d'Hébron².

¹ Littéralement : car chez Dieu aucune parole ne sera impossible à réaliser (Luc, I, 37).

² Des neuf villes de la tribu de Juda mentionnées dans le *Livre de Josué* (XXI, 13-16) comme étant affectées à la résidence des prêtres, cinq étaient dans la montagne et pourraient par conséquent prétendre à avoir été la résidence de Zacharie.

Une opinion qui a eu naguère quelque faveur était que Jutta fut cette résidence; un copiste maladroit aurait mal reproduit les mots employés par saint Luc, en écrivant : *Marie se rendit dans une ville de Juda* ἐπορεύθη εἰς πόλιν Ἰούδα, au lieu de : *dans la ville de Jutta* εἰς τὴν πόλιν Ἰούτα; mais pour que cette supposition fût soutenable, il aurait fallu que le copiste eût commis deux erreurs; non seulement il aurait mal lu le nom de Jutta, mais il aurait supprimé l'article défini. — Quant à localiser à Aïn Karim, à 6 kilomètres de Jérusalem, la résidence de Zacharie, c'est une tradition erronée, aucune ville sacerdotale n'ayant existé sur cet emplacement.

CHAPITRE II

Naissance de Jean-Baptiste.

Ainsi que l'ange Gabriel l'avait indiqué à Marie, des événements extraordinaires s'étaient produits dans la famille chez laquelle elle allait habiter.

Comme prêtre, Zacharie appartenait à la classe d'Abia¹; et cette classe avait été appelée, environ sept mois avant le voyage de Marie, à remplir dans le Temple, selon la règle, pendant une semaine, les fonctions du sacerdoce². Zacharie s'était donc rendu à Jérusalem pour y faire son service avec les autres prêtres de sa classe.

Une des plus importantes, parmi les fonctions à remplir, était l'oblation de l'encens; elle se faisait matin et soir sur l'autel des parfums dans le « Saint », première pièce du sanctuaire où seuls les prêtres pouvaient entrer. Pour chaque oblation un groupe différent de trois prêtres était désigné par le sort. L'un des prêtres apportait les charbons

¹ La classe d'Abia était la huitième des vingt-quatre classes sacerdotales organisées par David (I^{er} livre des *Paralipomènes*, XXIV, 10). Elle est mentionnée par Néhémias (XII, 17) comme ayant repris son service après la captivité à Babylone.

² Luc, I, 8.

incandescents et les plaçait sur l'autel; le deuxième, qui portait l'encens, le présentait au troisième; et celui-ci, ses deux collègues s'étant retirés, versait l'encens sur les charbons et assistait seul à la combustion. Zacharie fut un jour, pendant son service au Temple, désigné pour ce rôle de troisième prêtre.

Or, tandis que l'encens brûlait et s'élevait en fumée devant Zacharie, un ange du Seigneur apparut à la droite de l'autel; apparition qui remplit Zacharie d'effroi. Mais l'ange pour le rassurer lui dit : « Ne crains pas, Zacharie : ta prière d'autrefois (pour avoir une postérité) a été exaucée; ta femme Élisabeth enfantera un fils et tu donneras à celui-ci le nom de Jean (le Seigneur fait grâce). Il sera pour toi un sujet de joie et d'allégresse; et à cause de sa naissance beaucoup d'autres se réjouiront aussi. Car il sera grand devant le Seigneur; il ne devra boire ni vin ni liqueur fermentée¹, et dès le sein de sa mère il sera rempli de l'Esprit-Saint. Il ramènera un grand nombre d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu; il marchera devant celui-ci dans l'esprit et la force du prophète Élie, pour rendre semblables aux cœurs de leurs pères les cœurs de ces enfants, pour mettre les incrédules dans les sentiments des justes, pour préparer, au Seigneur un peuple docile² ».

Dans ces paroles de l'ange il y avait une réminiscence très claire d'une prophétie de Malachie où le retour sur terre d'Élie était annoncé comme devant

¹ L'abstinence de toute boisson fermentée était l'obligation imposée à ceux qui se consacraient au service de Dieu, aux Nazirs (*Nombres*, VI, 2-4).

² Luc, I, 13-17.

précéder « le grand et terrible jour du Seigneur » ; Élie alors réconcilierait dans des sentiments de piété les pères et les enfants, afin que le Seigneur soit détourné « de frapper la terre d'anathème¹ ». Zacharie fit certainement le rapprochement ; mais comment appliquer une telle prédiction à un fils qu'il ne possédait pas alors et dont la naissance éventuelle était hors de toute prévision humaine ? — « Comment croirai-je que cela est vrai ? » fit-il. « Je suis un vieillard et ma femme est très avancée en âge ». — « Je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu », répondit l'ange, « et j'ai été envoyé par lui pour te parler et t'annoncer cette heureuse nouvelle. Mais comme tu ne m'as pas cru, tu seras sourd et muet jusqu'au jour où ces choses arriveront ; ma prédiction s'accomplira en son temps ». Et l'ange disparut du sanctuaire où Zacharie laissé seul se sentit frappé à la fois de surdité et de mutisme.

L'usage était que, après la combustion de l'encens, le prêtre qui l'avait faite allât se réunir à ses deux collègues sortis avant lui du sanctuaire, et que tous trois se rendissent ensemble au bout du parvis des prêtres à la porte de Nicanor pour y donner la bénédiction au peuple massé sur les degrés de l'escalier où dans la Cour d'Israël. Or, aussi bien parmi les prêtres et les lévites qui attendaient dans le parvis sacré que parmi les fidèles groupés près de la porte de Nicanor, l'étonnement était grand de ce que

¹ MALACHIE, IV, 5 et 6. « Voici que moi (le Dieu des armées), je vous enverrai Élie le prophète avant que vienne le jour grand et terrible du Seigneur ; et il ramènera les cœurs des pères aux fils et les cœurs des fils à leurs pères, de peur que je ne vienne et que je ne frappe la terre d'anathème. »

Zacharie restât si longtemps dans le sanctuaire. Il sortit enfin; mais son visage était altéré, et par gestes il cherchait à faire comprendre qu'il ne pouvait plus prononcer les paroles de la bénédiction parce que, à la suite d'une vision, il était devenu muet. De la main seulement il put bénir les fidèles¹.

Malgré son infirmité Zacharie acheva sa semaine de service au Temple; puis il retourna dans sa demeure auprès de sa femme Élisabeth, et bientôt celle-ci conçut de lui, selon la parole de l'ange. Mais ayant été si longtemps stérile et en butte, de ce fait, à bien des railleries, Élisabeth jugea plus digne de ne pas révéler autour d'elle son état, et, pour mieux garder son secret, elle se tint cachée dans sa maison pendant cinq mois. Dans cet isolement elle remerciait Dieu de la faveur qu'il venait de lui faire en la relevant dans sa vieillesse d'une stérilité tenue à opprobre parmi ses compatriotes².

Zacharie, de son côté, observait la même discrétion, que facilitait, au surplus, son impuissance à converser autrement que par gestes ou par écrit.

C'est dans cette demeure solitaire et silencieuse que Marie arriva au printemps de l'an de Rome 747 (année 7 avant notre ère). Connaissait-elle déjà la maison pour y être venue? ou se la fit-elle indiquer?

Elle y pénétra en tout cas sans difficulté, et, allant droit à Élisabeth, elle la salua dans les formes déférentes qui convenaient à une jeune fille saluant une parente âgée.

En entendant cette salutation de Marie, Élisabeth

¹ Luc, I, 21 et 22.

² Luc, I, 25.

subit un choc : l'enfant qu'elle portait dans son sein depuis bientôt six mois tressaillit et elle-même fut remplie de l'Esprit-Saint. Alors elle s'écria d'une voix forte : « Tu es bénie entre toutes les femmes et le fruit de tes entrailles est béni. Mais d'où m'est donné cet honneur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Dès que les mots de ta salutation sont arrivés à mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en mon sein ». Puis, faisant un retour sur l'incrédulité de son mari à l'égard des paroles de l'ange Gabriel, Élisabeth ajouta : « Bienheureuse es-tu, toi qui as cru spontanément à l'accomplissement des choses qui t'ont été dites de la part du Seigneur¹ ».

A cette louange, Marie répondit aussitôt par un cantique d'action de grâces : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a pris en attention l'humilité de sa servante. Voici que désormais toutes les générations des hommes me diront bienheureuse ; car le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. Son nom est saint et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. De son bras il a fait preuve de force victorieuse ; il a dispersé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur ; il a renversé de leur trône les puissants et a élevé les humbles. Il a rassasié de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides. Il a pris sous sa sauvegarde Israël son serviteur, se souvenant qu'il est pour toujours miséricordieux à Abraham et à sa

¹ Luc, I, 41-45.

postérité, ainsi qu'il l'a promis à nos pères¹ ».

Le séjour de Marie dans la maison de Zacharie se passa dans un calme parfait; il se prolongea trois mois pleins²; la délivrance d'Élisabeth devenait imminente; Marie quitta donc sa grand'tante et retourna à Nazareth. Nous n'avons pas plus de détails sur son voyage de retour que sur son voyage d'aller; l'un et l'autre durent se faire vite, sans difficultés ni incidents marquants.

Peu de jours après le départ de Marie, Élisabeth mit au monde le fils annoncé par l'ange; la nouvelle s'en répandit vite dans la petite ville, et les parents et voisins de qui Élisabeth s'était si longtemps cachée accoururent auprès d'elle pour la féliciter d'avoir été par la grâce divine relevée de sa stérilité³.

Le huitième jour après la naissance eut lieu, conformément à la loi mosaïque, la circoncision du nouveau-né. Pour cette cérémonie, qui était une grande fête de famille, parents et voisins vinrent en nombre dans la maison de Zacharie, quelques-uns

¹ Luc, I, 46-55. Le dernier verset du cantique fait allusion à un passage de Michée (VII, 20) : « Pour montrer la vérité de ce que tu as dit à Jacob (*Genèse*, XXXV, 11 et 12), tu seras miséricordieux envers Abraham, ainsi que tu l'as promis à nos pères dès les temps anciens ». Quoique la citation explique la présence dans le cantique, des mots « à nos pères », πρὸς τοὺς πατέρας ἡμῶν, certains pensent que Marie, en les employant en face de sa parente Élisabeth, a indiqué qu'elles descendaient toutes deux, par une ancêtre commune, d'Aaron et de Lévi. Le fait n'est pas impossible et s'accorderait avec une tradition ancienne qui donnait Jésus comme descendant à la fois de Juda et de Lévi, des rois et des premiers grands-prêtres.

² Luc, I, 56. — Littéralement : environ trois mois, ὥσπερ μῆνας τρεῖς. Le mot ὥσπερ *environ*, chez saint Luc et les autres évangélistes, signifie presque toujours que le chiffre rond mentionné a été dépassé.

³ Luc, I, 58.

même d'assez loin dans la montagne¹. Ordinairement le père circoncisait lui-même son fils en prononçant sur lui les paroles rituelles de bénédiction et en lui conférant un nom; mais Zacharie ne pouvait s'acquitter de ce devoir puisqu'il avait perdu l'usage de la parole. Un parent dut le suppléer; or ce parent était d'avis, comme les autres assistants, d'appeler l'enfant Zacharie, du nom de son père; mais Élisabeth fit opposition. Vraisemblablement elle était encore, vu son grand âge, très épuisée par les douleurs de l'enfantement; pourtant elle put, en rassemblant son énergie, crier d'une voix impérative : « Non, jamais; mon fils s'appellera Jean ». On lui objecta que personne dans la parenté ne portait ce nom; elle maintint son opposition. Pour trancher le différend, les parents décidèrent d'en référer à Zacharie qui était là présent et qui, s'il eût possédé l'ouïe et la parole, aurait été seul juge du nom à donner. En voyant l'interruption survenue dans les rites de la cérémonie et l'agitation d'Élisabeth, il se rendait bien compte qu'un désaccord s'était produit; il ne fut pas difficile de lui faire comprendre par gestes qu'il s'agissait du nom de son fils et qu'il lui appartenait de le choisir. Aussitôt il fit signe qu'on lui apportât des tablettes, et de la pointe d'un stylet il écrivit sur la cire, conformément à l'ordre qu'il avait reçu de l'ange Gabriel : « Jean est son nom ».

Les assistants avaient cru qu'Élisabeth, en réclamant pour son fils le nom de Jean, était mue par un

¹ Luc, I, 65.

pur caprice ; ils furent donc très surpris de la réponse de Zacharie. L'idée ne leur vint pas que celui-ci, malgré sa surdité et son mutisme, avait eu, pendant de longs mois, bien des facilités pour s'entendre avec sa femme sur le nom de l'enfant attendu par eux. Les assistants notèrent seulement que, depuis le commencement de leur discussion avec Élisabeth, celle-ci n'avait fait à son mari aucun signe d'intelligence ; aussi s'étonnaient-ils de ce que, dans la multitude des noms hébreux, ils se fussent rencontrés pour en choisir un aussi peu répandu¹ ; aucun d'eux ne pouvait savoir que le choix successivement déclaré par Élisabeth et Zacharie était le résultat d'une inspiration divine. Mais aucune hésitation ne restait possible ; le nom de Jean fut donc solennellement donné à l'enfant. Et aussitôt après, Zacharie recouvra l'ouïe et la parole, et il bénissait Dieu à haute voix.

Il prophétisa même, étant, nous dit saint Luc, rempli du Saint-Esprit. Dans un cantique d'action de grâces il annonça la mission rédemptrice qu'allait bientôt accomplir sur la terre le Messie promis, c'est-à-dire celui qui peu de temps auparavant, porté dans le sein de Marie, avait résidé dans la maison même de Zacharie : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël de ce qu'il a visité² son peuple et en a opéré le rachat, et de ce qu'il a suscité dans la race de David son serviteur un puissant sauveur. Ainsi qu'il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes des temps reculés, il nous sauve de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent ; il fait

¹ Luc, I, 63, Ἐθαύμασαν πάντες.

² Littéralement : il a inspecté ἐπεσκέψατο. Luc, I, 68.

œuvre de miséricorde vis à-vis de nos pères en souvenir de son alliance sainte avec eux¹, selon le serment qu'il a juré à Abraham notre père, de nous donner la grâce que, libres de crainte et dégagés de la main de nos ennemis, nous l'adorions face à face dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie² ».

Puis, se tournant vers son fils qui, à ce moment même gémissait sans doute dans son berceau sous la blessure de la circoncision, Zacharie lui prédit une glorieuse destinée : « Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut; car tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies; tu feras savoir à son peuple que, de par les entrailles miséricordieuses de notre Dieu, le salut par la rémission de leurs péchés est donné aux hommes; et que grâce à la même miséricorde divine une aurore est venue d'en haut nous visiter, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans un chemin de paix³ ».

Appartenant presque tous à la classe sacerdotale, les assistants étaient familiarisés avec le langage prophétique; ils se souvenaient d'avoir lu dans *Isaïe* « qu'un jour une voix crierait : Préparez dans le désert la voie du Seigneur », et que, aussitôt après, « la gloire du Seigneur serait révélée », et que « en même temps toute chair⁴ connaîtrait que la bouche

¹ *Genèse*, XV, 18; XVII, 7.

² *Genèse*, XLII, 16 et 17. Le serment de Dieu à Abraham est, dans le texte de la *Genèse*, conçu en termes assez différents : « Je te bénirai et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer; ta postérité sera maîtresse des portes de ses ennemis et en elle se béniront toutes les nations de la terre ».

³ *Luc*, I, 76-79.

⁴ L'humanité entière.

du Seigneur a parlé¹ ». Tous comprirent donc, aux paroles de Zacharie, que le seigneur annoncé par Isaïe « le Messie par excellence » annoncé par Daniel² était à la veille d'apparaître pour révéler la gloire du Seigneur et faire entendre aux hommes sa parole, et que le petit et faible Jean qu'ils avaient sous les yeux était le précurseur de ce Messie.

Aussi étaient-ils agités à la fois par la frayeur de ce mystérieux inconnu et par l'admiration de tout ce qu'ils venaient de voir et d'entendre chez Zacharie; et en retournant à leurs demeures ils divulguaient sur la route toutes ces merveilles³. Bientôt dans toute la montagne de Juda il n'y avait plus bruit que d'elles; chacun en recueillait la nouvelle dans son cœur, et de tous côtés on entendait poser cette question au sujet de Jean : « Que sera cet enfant? la main du Seigneur est sur lui⁴ ».

En fait, Jean eut une croissance physique très rapide, et son développement spirituel se fit de même avec une vigueur exceptionnelle⁵. Peu d'années après sa naissance, il dut perdre ses parents; alors, exécutant avec une rigueur extrême l'injonction de l'ange Gabriel qui l'avait consacré au service de

¹ ISAÏE, XL, 3 et 5.

² DANIEL, IX, 25.

³ LUC. I, 65.

⁴ LUC, I, 66. La leçon généralement adoptée ne peut donner ce sens : καὶ χεὶρ κυρίου ἦν μετ' αὐτοῦ *et une main de seigneur (la main de Dieu) était avec lui*. Ces mots seraient une réflexion de l'évangéliste, et non la suite des présages faits par les habitants de la montagne. Il faut avec quelques manuscrits mettre le verbe *être* à l'indicatif présent si l'on veut, comme nous, faire prononcer ces mots par les habitants de la montagne.

⁵ LUC, I, 80.

Dieu, il alla se fixer dans le désert de Juda non loin du rivage occidental de la Mer Morte¹ et là, se livrant aux plus dures pratiques de l'ascétisme, il adorait Dieu, selon le mot de son père Zacharie, « dans la sainteté et la justice ».

¹ On pense que ce fut à l'est d'Hébron, au nord de l'actuelle Engaddi.

CHAPITRE III

Mariage de Marie et son départ pour Bethléem.

Marie, en rentrant à Nazareth, s'était réinstallée dans la maison qu'elle avait héritée de ses parents. L'époque fixée pour son mariage approchait cependant. Prévin-t-elle Joseph de la maternité qui se préparait pour elle? ou lui-même en perçut-il quelque indice? L'Évangile ne précise rien; saint Matthieu, qui est seul à nous donner quelques détails sur cette partie de la vie de Marie, se borne à dire : « Alors qu'elle était demandée en mariage par Joseph, il se trouva, avant qu'ils se réunissent, qu'elle avait conçu de l'Esprit-Saint¹ ».

Joseph, qui n'avait eu aucune intuition de la conception virginale², éprouva, devant cette constatation, une violente secousse morale. Sur-le-champ il résolut de rompre ses fiançailles; mais, comme il était de sentiments généreux, il voulait opérer la

¹ MATTH., I, 18. « Μηστευθείσης Μαρίας τῷ Ἰωσήφ, πρὶν ἢ συνελθεῖν αὐτούς, εὐρέθη ἐν γαστρὶ ἔχουσα ἐκ πνεύματος ἁγίου. »

² Le seul présage que contienne à ce sujet l'Ancien Testament est le passage d'Isaïe, VII, 14, que nous citerons à la page 38. Le passage de Jérémie, XXXI, 22, est d'un sens trop obscur pour pouvoir être allégué.

rupture sans bruit; il ne parlerait pas d'impudicité qui, si elle était constatée, entraînerait pour une fiancée la peine de la lapidation par la foule¹; mais, en remettant à Marie un acte de répudiation, il alléguerait un de ces motifs futiles que la casuistique juive déclarait alors être suffisants pour justifier un divorce². Quant à lui-même, il abandonnerait vite Nazareth pour retourner à son lieu natal Bethléem³.

Mais dans le temps où il combinait la mise à exécution de sa résolution, il fut, durant son sommeil, visité par un ange : « Joseph, fils de David », lui dit celui-ci, « ne crains pas de prendre chez toi Marie comme ta femme; car ce qui a été engendré en elle est de l'Esprit-Saint. Elle enfantera un fils que tu nommeras Jésus (Sauveur); car c'est lui qui sauvera sa nation de ses péchés ».

Joseph ne douta pas un instant de la vérité des paroles de l'ange; dès son réveil, nous dit saint Matthieu, il fit ce que celui-ci lui avait prescrit; c'est-à-dire qu'il procéda sans retard aux cérémonies du mariage et introduisit Marie à titre d'épouse dans sa demeure. Il va de soi que, vu les circonstances, les cérémonies du mariage furent très simples; elles ne comportèrent ni le cortège ni le banquet que les évangiles en plusieurs endroits présentent comme ayant été à cette époque l'accompagnement normal d'un mariage⁴. Celui de Joseph avec Marie fut, au

¹ Deutéronome, XXII, 20 et 21.

² Deutéronome, XXIV, 1.

³ Cf. MATTHIEU, II, 11, où l'on voit que Joseph, après la naissance de Jésus à Bethléem, s'y procura une maison; et MATTHIEU, II, 21 et 22, où l'on voit qu'au retour d'Égypte il voulut d'abord s'établir en Judée.

⁴ MATTH., XXII, 2 et XXV, 1. — JEAN, II, 1.

surplus, tout extérieur : Marie conserva sa virginité, et ainsi, remarque saint Matthieu, s'accomplit la prophétie d'Isaïe : « La vierge concevra et enfantera un fils, et son nom sera Emmanuel (Dieu avec nous)¹ », c'est-à-dire Dieu venant vivre au milieu des hommes².

Combien de temps après leur réunion dans la même demeure Joseph et Marie restèrent-ils à Nazareth? Évidemment, peu de temps; Joseph avait hâte de retourner à Bethléem. Bientôt, d'ailleurs, aux motifs d'ordre personnel qui conseillaient ce déplacement vint s'en ajouter un autre auquel il était difficile de ne pas obtempérer vite. Le roi Hérode le Grand, qui régnait alors sur toute la Palestine³, mais était tributaire de l'Empire romain, ordonna à ses sujets, sur une injonction de l'empereur Auguste, de se faire inscrire chacun dans sa ville propre⁴ en vue d'un recensement général des habitants de l'Empire et des États tributaires. Joseph dut, en conséquence, se rendre à Bethléem.

Saint Luc expose dans les termes suivants les

¹ MATTH., I, 23 : Ἡ παρθένος ἐν γαστρὶ ἔξει καὶ τέξεται υἱὸν καὶ καλέσουσι τὸ ὄνομα αὐτοῦ Ἐμμανουήλ.

² ISAÏE, VII, 14. La citation dans le texte grec que nous possédons de l'évangile de saint Matthieu est faite d'après le passage suivant des Septante : Ἰδοὺ ἡ παρθένος ἐν γαστρὶ λήψεται καὶ τέξεται υἱὸν καὶ καλέσεις τὸ ὄνομα αὐτοῦ Ἐμμανουήλ. Le texte hébreu d'Isaïe n'exprime pas aussi nettement la conception virginale, le mot « *halma* » qui s'y trouve peut s'appliquer à toute jeune femme; mais en employant après les Septante le mot παρθένος, le traducteur de saint Matthieu montre bien que dans son original araméen l'évangéliste s'était servi d'un mot signifiant clairement la virginité de la mère; par exemple du mot « *bethoulah* ».

³ Hérode avait reçu d'Auguste le titre de roi en l'an de Rome 724 (50 ans avant notre ère).

⁴ Ἐκαστος ἐν τῇ ἰδίᾳ πόλει. Luc, II, 3.

circonstances de ce recensement¹ : « Il arriva en ces jours-là que, de par César Auguste, parut un édit afin que fussent dénombrés les habitants de toute la terre soumise à Rome². Ce dénombrement, qui fut le premier (en Palestine), s'opéra tandis que Sulpicius Quirinius³ était gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa propre ville ».

Ce passage de saint Luc a donné lieu aux controverses les plus ardentes; la critique historique antichrétienne a soutenu que presque toutes les informations qui y sont contenues sont inexactes, et, croyant avoir établi en cet endroit la fausseté des dires de saint Luc, elle a conclu que l'évangile de celui-ci est dépourvu de toute valeur historique. Il n'y eut pas, a-t-elle dit, de dénombrement général des sujets de Rome sous Auguste; les seuls auteurs de l'antiquité qui aient mis en avant le fait de ce dénombrement étaient des chrétiens écrivant sur la foi des assertions de saint Luc, assez longtemps après la mort d'Auguste : d'ailleurs un dénombrement des sujets romains ne se serait pas étendu à la Palestine, royaume tributaire de l'Empire romain, il est vrai, mais tout à fait distinct de lui. Enfin, Sulpicius Quirinius ne fut pas gouverneur de Syrie

¹ Luc, II, 1-3. « Ἐγένετο δὲ ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις, ἐξῆλθε δόγμα παρὰ Καίσαρος Αὐγούστου ἀπογράφεσθαι πᾶσαν τὴν οἰκουμένην. Αὕτη ἡ ἀπογραφὴ πρώτη ἐγένετο ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας Κυρηνίου καὶ ἐπορεύοντο πάντες ἀπογράφεσθαι, ἕκαστος εἰς τὴν ἰδίαν πόλιν.

² Littéralement : *toute la terre habitée*, πᾶσαν τὴν οἰκουμένην; mais il est admis qu'à l'époque d'Auguste cette locution signifiait les pays soumis à la domination romaine.

³ Écrivant en grec, saint Luc le nomme Κυρήνιος, que la *Vulgate*, retranscrivant le nom en latin, a écrit incorrectement *Cyrinus*.

du temps où Hérode le Grand était roi en Palestine; l'historien juif Josèphe nous a mentionné les noms de ceux qui gouvernèrent la Syrie durant les dernières années du règne de ce roi; ce furent Marcus Titius, Sentius Saturninus et Quinctilius Varus¹. C'est seulement après la mort d'Hérode que Sulpicius Quirinius devint gouverneur de Syrie, et il eut, en effet, à opérer alors un recensement, à savoir en l'an 759 de Rome (année 6 de notre ère); mais ce fut un recensement particulier limité aux habitants de la Judée et de la Samarie. Celui des fils d'Hérode qui lui avait succédé dans la souveraineté sur ces deux provinces, Archélaüs, venait d'être déposé par les Romains, et ses domaines ayant été réunis au territoire de l'Empire, un recensement fut fait des nouveaux sujets acquis par l'Empereur; ce serait ce recensement frappant une portion seulement de la Palestine que saint Luc, se rendant coupable d'anachronisme, aurait avancé de douze ans et que, en outre, par une fantaisie de son imagination, il aurait transformé en une opération frappant tout l'Empire.

A ces assertions, nous pouvons faire la réponse suivante. Il est exact que chez les auteurs païens et dans les monuments divers datant du règne d'Auguste, nous ne trouvons aucune mention explicite d'un recensement général des habitants de l'Empire, ni en l'année 747, ni en aucune autre année du règne; mais rien dans les documents de l'époque n'est inconciliable avec le fait d'un dénombrement général. Au contraire, certains passages des auteurs

¹ Celui qui devait quelques années plus tard subir en Germanie la défaite demeurée célèbre.

païens s'éclaircissent beaucoup si on accepte ce fait, et l'année 747 s'adapte bien à une opération de cette nature, l'Empire romain ayant, par une exception rare, joui en cette année d'une paix complète. En outre, tout ce que nous savons du caractère rapace et méticuleux d'Auguste rend très vraisemblable de sa part la promulgation d'un édit dont le résultat serait de lui faire connaître exactement quelles taxes il pourrait lever sur le territoire de l'Empire et sur ceux des États tributaires. Naturellement le royaume d'Hérode devait être atteint, et Hérode, si impérieux qu'il fût à l'intérieur de ses domaines, ne pouvait résister à une injonction formelle d'Auguste; celui-ci, d'ailleurs, savait ménager la vanité des princes tributaires; il est donc probable qu'il laissa à Hérode le soin de faire exécuter par ses propres agents toutes les opérations de détail du dénombrement, le Gouverneur de Syrie n'ayant qu'à surveiller de loin l'accomplissement des volontés de l'Empereur et à grouper, quand tout était terminé, les résultats constatés dans chaque ville.

Dans ces conditions le dénombrement qui déterminait la venue de Joseph à Bethléem, étant fait par des commissaires indigènes, ne souleva pas dans la population, bien qu'elle fût en grande majorité hostile à Rome, des résistances comparables à celles qui se produisirent lors du recensement de l'année 6 de notre ère, alors que les opérations étaient faites par des fonctionnaires romains; et vu la tranquillité qui, en somme, fut constante dans le pays lors du dénombrement de l'an 747, l'historien juif Josèphe ne fut pas amené à faire de celui-ci, dans ses *Anti-*

quités hébraïques, une relation particulière; mais, d'après nous, il fait de cet événement une mention assez claire quand il rappelle un serment qui fut à cette époque exigé du peuple juif et aux termes duquel il avait « à se déclarer favorable à l'Empereur Auguste et à la politique d'Hérode¹ ».

Quant à une confusion que saint Luc aurait faite entre les deux dénombrements, c'est un reproche qu'on doit s'étonner d'entendre; car dans ses *Actes des Apôtres*, saint Luc lui-même mentionne celui de l'an 6 de notre ère, en précisant qu'il fut la cause d'une grave révolte cruellement réprimée par les Romains, tandis que dans son évangile, quand il parle du dénombrement de l'an 7 avant notre ère, il indique que la masse des Juifs se soumit avec docilité²; « tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville respective³ ».

Reste à prouver que Sulpicius Quirinius était gouverneur de Syrie en l'an 7 avant notre ère. Aujourd'hui personne ne conteste plus, grâce à l'interpré-

¹ Παντὸς γοῦν τοῦ Ἰουδαϊκοῦ βεβαιώσαντος δι' ὅρκων ἢ μὴν εὐνοῆσαι Κρίσῳ καὶ τοῖς βασιλέωσι πράγμασι. (*Antiquités hébraïques*, livre XVII chap. II, paragraphe 4.) Dans un autre passage (*Antiquités*, livre XVII, chap. IX, 5), Josèphe rapporte qu'Auguste prit intérêt à lire les comptes des richesses d'Hérode récemment décédé (τοὺς λογισμοὺς τῶν Ἡρώδου χρημάτων) et à examiner à quel chiffre elles se montaient et quel revenu annuel elles donnaient; n'y aurait-il pas là une autre allusion au recensement fait trois ans auparavant?

² Si, comme nous le croyons, l'obligation de prêter serment, que nous venons de mentionner, se confondait avec le dénombrement, il y eut résistance de la part de 6000 pharisiens, et ceux-ci furent condamnés à une amende pour insubordination. Mais une princesse de la maison d'Hérode qui était affiliée au pharisaïsme paya l'amende, et tout se trouva arrangé. *Antiquités hébraïques*, loco citato, livre XVII, chap. II, parag. 4.

³ Luc, II, 3.

tation que Mommsen a donnée d'un passage de Tacite¹, « que Quirinius fut deux fois gouverneur de Syrie; mais à quel moment placer son premier gouvernement? Les adversaires de la véridicité de saint Luc veulent le placer en l'an 2 avant notre ère (an de Rome 752), par conséquent deux ans après la mort d'Hérode survenue en 750; ils prétendent que dans toute la période à considérer, c'est la seule année pour laquelle l'historien Josèphe ne cite pas le nom d'un gouverneur de Syrie : mais cette assertion n'est pas exacte.

Rien, en effet, dans les écrits de Josèphe n'interdit de placer entre le gouvernement de Marcus Titius et celui de Sentius Saturninus le premier gouvernement de Quirinius; Josèphe, dans ses *Antiquités hébraïques*, nous dit que vers l'an 10 avant notre ère, M. Titius étant gouverneur de Syrie, Hérode composa un différend entre lui et le roi de Cappadoce; puis, il ne dit plus rien de ce Titius; et quand plus loin, parlant d'événements survenus quelques années plus tard, il cite Sentius Saturninus comme gouverneur de Syrie, il ne marque en aucune façon que celui-ci ait été le successeur immédiat de Titius². D'après nous, il convient d'établir un intervalle entre les exercices de ces deux gouverneurs, et c'est dans cet intervalle que, malgré l'absence chez Josèphe de

¹ *Annales*, III, 48. « Quirinius expugnatis per Ciliciam Homonadensium castellis insignia triumphi adeptus. » Mommsen a établi que cette expédition ne put être conduite que par un gouverneur de Syrie, et qu'elle eut lieu dans l'intervalle entre les années 12 et 2 avant notre ère. Quirinius gouverna donc la Syrie à un moment quelconque dans cet intervalle.

² JOSÈPHE, *Antiquités*, livre XVI, chap. VII et IX *passim*.

toute preuve à l'appui, se place le premier gouvernement de Quirinius. D'ailleurs, nous trouvons dans les écrits de Tertullien, au second siècle de notre ère, un mot d'où il résulte que Saturninus remplaça en Syrie Quirinius. Tertullien connaissait à fond l'évangile de saint Luc et savait, par conséquent, que d'après cet évangéliste le dénombrement qui amena Joseph à Bethléem s'opéra pendant le gouvernement de Quirinius; cependant, ayant à invoquer comme autorité les résultats de ce dénombrement, il nous dit que le recensement qui groupa ces résultats fut fait par Sentius Saturninus¹. N'est-ce pas indiquer que ce dernier acheva les opérations mises en train par Quirinius? lui succéda par conséquent?

Nous pouvons enfin alléguer, pour confirmer notre opinion, deux inscriptions lapidaires découvertes il y a une dizaine d'années à Antioche de Pisidie et prouvant que, au moment où cette ville fut érigée en colonie romaine (c'est-à-dire à une année proche de l'an 7 avant notre ère), Quirinius remplissait ou venait de remplir de hautes fonctions dans une région avoisinante et avait bien mérité de la nouvelle colonie². D'après le texte de ces inscriptions, Quirinius, en même temps qu'un autre personnage (apparemment le gouverneur de la province où se trouvait Antioche de Pisidie), avait reçu le titre honorifique de *duumvir* de cette ville; or ce titre ne

¹ TERTULLIEN. *Adversus Marcionem*, livre IV, chap. xix. « Censu actos sub Augusto Judæa per Sentium Saturninum. »

² SIR WILLIAM RAMSAY : *The bearing of recent discovery on the trustworthiness of the New Testament*.

se conférait qu'en reconnaissance de services rendus et Quirinius devait l'avoir obtenu parce qu'en détruisant la peuplade pillarde des Homonadenses, il avait libéré Antioche de Pisidie des déprédations continues de ceux-ci¹.

En rapportant que Joseph quitta Nazareth pour se rendre à Bethléem, saint Luc écrit² : « Joseph, lui aussi (afin de satisfaire à l'obligation du dénombrement)³, monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée dans la ville de David appelée Bethléem, pour se faire inscrire avec Marie la femme qu'il avait recherchée en mariage⁴ et qui était enceinte : il le fit parce qu'il était de la race de David et dans celle-ci de la tige royale⁵ ». D'après nous, cette remarque très saillante de saint Luc : « *parce qu'il était de la race et de la tige royale de David* », n'a été mise là par l'évangéliste que pour faire ressortir le fait que Joseph, le premier des ayants droit à la couronne de David, était Bethléémitain, comme l'avait été son royal ancêtre. Mais l'école catholique

¹ M. Guignebert (*La vie cachée de Jésus*) nie que ces inscriptions puissent concourir à prouver que Quirinius était gouverneur de Syrie en l'an 747 de Rome (l'an 7 avant notre ère); car ces inscriptions sont de date postérieure, Antioche de Pisidie n'ayant été érigée en colonie romaine qu'en l'an 748 (an 6 avant notre ère), alors que Saturninus était déjà gouverneur de Syrie; mais, comme nous le disons, Quirinius a pu, après avoir quitté son gouvernement, être nommé à titre rétrospectif *duumvir* d'Antioche de Pisidie, en raison de l'éminent service rendu.

² Luc, II, 4-6,

³ Ἀνέβη δὲ καὶ Ἰωσήφ.

⁴ Il est bon de faire ressortir la singularité de l'expression employée ici par saint Luc : Σὺν Μαρίᾳ τῇ ἐμνηστευμένῃ αὐτῷ γυναίκι. Elle indique que la recherche en mariage n'a pas été suivie d'accomplissement.

⁵ Διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν ἐξ οἴκου καὶ πατριᾶς Δαβὶδ.

française, qui en général tient Joseph pour avoir été, comme son beau-frère Joachim, natif de Nazareth, commente la remarque de saint Luc en disant que le dénombrement des Juifs de Palestine, sous Hérode, s'opéra conformément au commandement que Dieu avait donné à Moïse dans le désert du Sinaï quinze siècles auparavant : « Prenez, toi et Aaron, le nombre total de l'ensemble des fils d'Israël par parentés et maisons¹ ». Par conséquent, chaque Israélite aurait été astreint, pour se faire dénombrer en l'an 7 avant notre ère, à étudier en quel lieu avait résidé celui de ses ancêtres paternels qui vivait à l'époque du partage fait par Josué de la terre de Palestine entre les tribus ; et il aurait dû aller en ce lieu, s'il existait encore, pour se faire inscrire. Il y a là une fantaisie d'imagination qui ne résiste pas à l'examen. Comment assimiler les conditions d'un dénombrement frappant un territoire s'étendant des environs de Damas à ceux de Pétra, et peuplé d'éléments très mélangés et celles d'un dénombrement frappant des tribus demeurées encore compactes et comptant chacune relativement peu de membres ? et comment supposer que, pour une opération purement fiscale, Hérode, qui considérerait peu les prescriptions mosaïques, en ait produit une qui aurait déplacé sans intérêt pratique une foule de ses sujets au risque d'amener dans toute l'administration de ses États une perturbation dommageable ? Seuls, ceux qui avaient temporairement quitté leur domicile légal durent y retourner pour se faire inscrire, et tel fut le cas de Joseph.

¹ *Nombres*, I, 2.

On a discuté aussi le dire de saint Luc sur l'inscription de Marie. Il est certain que si le commandement de Moïse avait été, contrairement à notre opinion, appliqué alors par Hérode, Marie n'aurait pas été inscrite¹. D'autre part, la loi romaine ne recensait les femmes que lorsqu'elles avaient un avoir personnel; mais Marie, d'après nous, était dans ce cas; il est vrai que son avoir immobilier se trouvant à Nazareth, elle aurait dû s'y faire inscrire. Telle eût, en effet, été pour elle l'obligation à remplir, si elle n'avait pas, en raison de la décision prise par Joseph de se réinstaller à Bethléem, liquidé déjà cet avoir. Tandis que Joseph fermait son atelier de charpentier, elle aliéna sa maison; et, dès lors, ne possédant plus rien d'immobilier à Nazareth, et étant l'épouse légale d'un Bethléémite, elle s'inscrivit avec lui à Bethléem.

Le voyage des deux époux se fit sans incident; le seul trait que nous en connaissions, d'après les traditions locales, est que, au milieu de la dernière étape entre Jérusalem et Bethléem, Marie, se trouvant fatiguée, demanda à s'arrêter, descendit de son âne et que s'asseyant sur une pierre elle se reposa quelque temps. L'endroit se montre encore : il s'appelle le lieu du Repos de la Vierge².

¹ Ce commandement n'ordonnait que l'inscription des hommes âgés de plus de vingt ans : *quidquid sexus est masculini a vigesimo anno et supra*. Nombres, I, 2 et 3.

² Voir l'ouvrage des Pères Dominicains Vincent et Abel, *Bethléem*, chap. 1.

CHAPITRE IV

Naissance de Jésus.

Bethléem, la plus petite d'entre les villes principales de Judée¹, ne comptait pas à l'époque d'Hérode le Grand beaucoup plus de mille habitants²; et vu ce faible chiffre de population, elle ne possédait qu'une seule hôtellerie³. On n'a donc pas besoin de supposer un grand afflux de voyageurs amenés par le dénombrement⁴ pour expliquer que Joseph et Marie à leur arrivée n'aient pas trouvé de place dans le corps de logis de cette hôtellerie; ils furent obligés de se contenter pour logement d'une étable, ou plutôt, si l'on en croit la tradition, très digne de

¹ MATTHIEU, II, 6: ἐλαχίστη ἐν τοῖς ἡγεμόσιν Ἰουδα *minima in principibus Juda*.

² MICHÉE, V, 2: « Et toi, Bethléem Ephrata, tu es très petite pour être parmi les assemblages de mille hommes en Judée. » *Parvulus es in millibus Juda*. Ephrata (fertile) était le nom primitif de Bethléem (maison du pain); Michée reprend l'ancien nom pour faire la distinction d'avec une autre Bethléem située en Galilée.

³ LUC, II, 7.

⁴ Si tous les descendants mâles de David avaient dû venir s'inscrire à Bethléem, il aurait fallu établir un camp pour les loger. Le livre I^{er} des *Paralipomènes* (III, 1-9) nous donne sur la descendance de David des détails suffisants pour montrer qu'au temps d'Hérode elle devait se chiffrer par quelques milliers d'hommes.

foi en ce cas, d'une grotte aménagée en étable. C'est dans ce réduit, qu'ils eurent sans doute à partager avec quelques animaux domestiques, qu'allait naître Jésus.

Le terme normal de la gestation était-il arrivé pour Marie? A cet égard, toutes les suppositions sont possibles, tout ayant été miraculeux dans la naissance de Jésus, la délivrance comme la conception. Une nuit, la première probablement après l'arrivée à Bethléem, Jésus, s'immatérialisant, disparut du sein de sa mère pour reparaître sur les genoux de celle-ci. Marie prit le nouveau-né, l'enveloppa dans des linges qu'elle avait par précaution apportés de Nazareth, et elle le coucha, n'ayant pas de berceau sous la main, dans la mangeoire des animaux qu'elle et Joseph eurent sans doute à nettoyer¹.

Cependant, non loin de Bethléem, à un endroit que la tradition identifie avec l'actuel Beit-Saour, des bergers étaient rassemblés dans un enclos² avec leurs troupeaux; ils veillaient à tour de rôle de peur que quelque rôdeur ou quelque carnassier ne vînt, en brisant la clôture, soustraire des moutons ou des vaches. Or, au plus profond de la nuit, une clarté venant du ciel³ les environna tout à coup de lumière, et un ange du Seigneur vint se placer devant eux. Éblouis par ce brusque passage des ténèbres pro-

¹ Luc, II, 7.

² Luc, II, 8. Ἀγροαλοῦντες, que l'on traduit généralement : *passant la nuit en plein champ*, donne au contraire l'idée de quelque chose de clos, le mot αὐλή (*cour, cabane, même palais*) entrant dans sa composition. La véritable traduction paraît être : *demeurant aux champs*, c'est-à-dire n'étant pas encore rentrés dans les étables de Bethléem.

³ Littéralement : *une gloire du Seigneur*. Luc, II, 9.

fondes à une lumière
 furent saisis d'une viole
 rassura : « Ne craignez
 vous annonce une grande
 tout le peuple : il vous e
 de David un sauveur qu
 Voici l'indication qui vou
 trouverez un nouveau-n
 couché dans une crèche
 mots, quand vint se join
 membres de la milice d
 disant : « Gloire à Dieu
 paix sur la terre ; grâce d

Tous ces anges passère
 veillés, puis remontèrent
 se dirent les uns aux
 Bethléem et voyons le p
 et que le Seigneur nous
 ils se mirent en route, p
 considérer la prescriptio
 sept jours durant, d'app
 d'un enfant mâle³. Ils m
 tage l'imprudence qu'il y
 peaux dans un enclos i
 des chiens. Mais tous en
 là sans difficulté, puisq

¹ Cette expression : Christ seig
 Daniel dans sa prophétie sur le
 Χριστός ἡγούμενος.

² Les manuscrits ne sont pas c
 des anges ; une autre leçon, celle
 γῆς εἰρήνη ἐν ἀνθρώποις εὐδοχίας
de grâce, c'est-à-dire favorisés, él

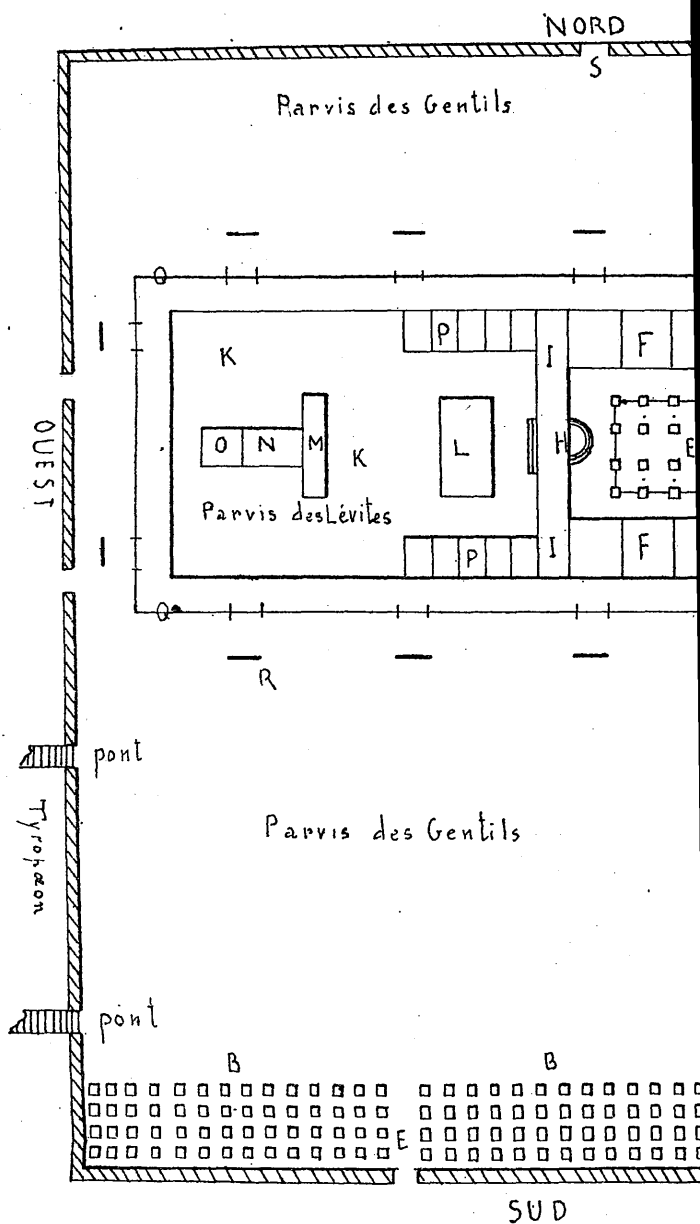
³ Lévitique, XII, 2.

rière resplendissante, les bergers
 e violente terreur. Mais l'ange les
 aignez pas », leur dit-il, « car je
 grande joie, qui en sera une pour
 vous est né cette nuit dans la ville
 eur qui est le Christ Seigneur¹.
 qui vous le fera reconnaître : vous
 veau-né enveloppé de langes et
 crèche ». L'ange finissait ces
 se joindre à lui une multitude de
 milice céleste; elle louait Dieu en
 à Dieu dans toutes les hauteurs et
 grâce divine aux hommes²! »

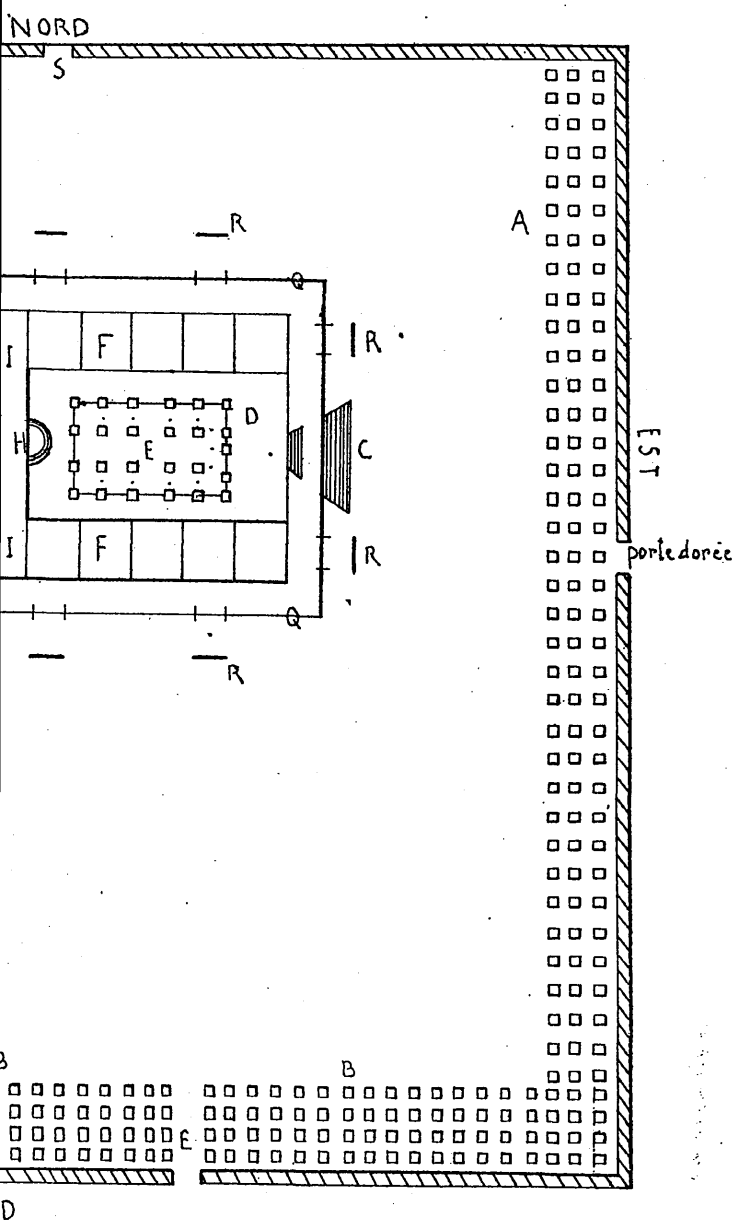
passèrent devant les bergers émer-
 ntèrent au ciel. Alors les bergers
 s aux autres : « Allons jusqu'à
 ns le prodige qui vient d'arriver
 nous a révélé par ses anges ». Et
 route, pleins d'enthousiasme, sans
 scription mosaïque qui interdisait,
 d'approcher la femme accouchée
³. Ils ne considérèrent pas davan-
 qu'il y avait à laisser leurs trou-
 nclos isolé, sans autre garde que
 tous en hâte gagnèrent la ville; et
 puisque de par leur métier ils y

Christ seigneur; correspond à celle employée par
 ie sur le Messie (DANIEL, IX, 25) : Christ chef

sont pas d'accord sur les termes de ce cantique
 çon, celle qu'a traduite la *Vulgate*, porte 'Επὶ
 εὐδοκίας, *paix sur la terre chez les hommes*
vorisés, élus par Dieu.



PLAN
DU
TEMPLE DE JÉRUSALEM
AU TEMPS DE N.S. JÉSUS CHRIST



Légende

- A Portique de Salomon
- B Portique royal
- C Grand escalier et porte belle
- D Cour des femmes
- E Colonnade et trones pour les offrandes
- F Chambres diverses
- H Porte de Nicanor
- I Cour des Israélites
- K Parvis des Lévites
- L Autel des holocaustes
- M Vestibule du sanctuaire
- N Saint
- O Saint des Saints
- P Chambres des prêtres
- Q Balustrade de pierre
- R Stèles interdisant aux païens d'aller plus loin
- S Escalier menant à la Tour Antonia

connaissaient toutes les étables, grotte où Joseph et Marie avaient l'enfant nouveau-né reposait dans le voyant, ils furent convaincus qui venait de leur être dit par humble foi ils reconnurent dans être qu'ils avaient sous les yeux promis à Israël, et ils lui rendirent

Saint Luc n'ajoute aucun autre visite des bergers à la grotte; il se lorsqu'ils se retirèrent pour retourner, ils glorifiaient et louaient qu'ils venaient d'entendre et de voir

Le petit jour se faisait; sur leur rencontrèrent quelques personnes saient, et ils leur racontèrent la naissance de l'enfant; et tous ceux ce récit furent dans l'admiration¹. ration paraît avoir été toute pas amené à la crèche aucun nouveau aurons à le constater, bien rares dans trente ans plus tard, ceux qui savaient était né à Bethléem². Marie, à la admirateurs éphémères, inscrivait sa mémoire tout ce qu'elle voyait elle ressassait ces choses dans son cœur

¹ Luc, II, 20.

² Luc, II, 18. Ἐθαύμασαν peut se traduire à expressif : *furent étonnés*.

³ JEAN, VII, 41-43.

⁴ Luc, II, 19. L'antithèse entre les sentiments visiteurs est nettement accusée chez saint Luc verbe δὲ : Ἡ δὲ Μαριάμ πάντα συνέτηρει, etc.

étables, ils trouvèrent la bête qui avait reçu abri et où elle était dans la mangeoire. En vaincus de la vérité de ce qui était dit par l'ange; dans leur étonnement dans le faible et petit trou, ils virent dans leurs yeux le Messie sauveur et rendirent hommage.

Un autre détail sur cette scène; il se borne à dire que les bergers retournèrent à leurs troupeaux et louaient Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et de voir¹.

Sur leur route, les bergers rencontrèrent les personnes qu'ils connaissaient et leur racontèrent la visite des anges et l'admiration². Mais cette admiration fut toute passagère et n'eut pas de suite; car nous ne voyons pas de nouveau visiteur; car nous ne voyons pas de nouveaux rares dans le pays furent, ceux qui savaient que Jésus était né, à la différence de ces personnes qui inscrivait pieusement dans leur cœur ce qu'ils voyaient et entendait, et qui gardaient dans son cœur⁴.

traduire aussi par un mot moins

les sentiments de Marie et ceux des bergers; saint Luc par l'emploi de l'ad-
κίνησι, etc.

Si étrange que le fait paraisse, aucun des évangélistes ne nous renseigne sur la date exacte à laquelle naquit Jésus. La fête qui commémora ce grand événement se célébra d'abord dans les premiers jours de janvier¹; puis on s'entendit entre églises d'Orient et d'Occident pour l'avancer à la nuit du 24 au 25 décembre. Beaucoup pensent que cette avance n'a pas été suffisante, vu qu'au mois de décembre en Palestine les troupeaux ne pâturent pas la nuit en plein air, mais ont été, depuis plusieurs semaines, rentrés dans les étables afin d'y être à l'abri des dangers du froid. Cette remarque est juste, et rien ne nous autorise à supposer que le mois de décembre de l'an 7 avant notre ère ait été en Palestine si exceptionnellement clément que les paysans aient cru pouvoir renoncer à leur routine, et laisser leurs animaux au pré jusqu'en plein hiver. Aussi bien, le silence absolu des évangélistes sur la saison dans laquelle naquit Jésus permet de placer l'anniversaire historique de cet événement quelques semaines avant l'anniversaire liturgique².

Marie, nous l'avons dit, devait, à l'instar des autres femmes juives devenant mères d'un fils, être considérée comme impure pendant toute une semaine, et quiconque s'approchait d'elle se rendait lui-même

¹ Le souvenir de cette célébration a été conservé dans le nom d'*Épiphanie* (*Apparition, manifestation de Jésus-Christ*) qui est donné à la fête du 6 janvier.

² Il est bon de remarquer que si l'on tient à placer la naissance de Jésus le 25 décembre de l'an 5 avant notre ère, on a la plus grande difficulté à placer avant le mois d'avril de l'an 4, date de la mort d'Hérode, tous les événements de la vie de Jésus que les évangélistes nous disent s'être passés sous le règne de ce prince.

impur pour le reste du jour¹. Dans ces conditions les possesseurs de l'étable avaient hâte de l'éloigner de chez eux, et Joseph qui connaissait bien les êtres de Bethléem eut tôt fait de trouver une maison où Marie put aller vivre tranquille avec son enfant².

C'est là que le huitième jour après la naissance eut lieu, selon le commandement donné par Dieu à Abraham³, la circoncision de Jésus. Elle fut pratiquée par Joseph conformément à l'ordre qu'il avait reçu de l'ange⁴; mais la cérémonie se fit sans apparat; il n'y eut pas, comme ça avait été le cas lors de la circoncision du fils de Zacharie et d'Élisabeth, grand concours de parents et de voisins. Joseph et Marie se bornèrent vraisemblablement à appeler les deux témoins que réclamait l'usage, et rien ne nous dit que ces témoins, parents proches de Joseph, aient été mis au courant des circonstances miraculeuses de la naissance de l'enfant qu'ils virent circoncire.

D'après la loi mosaïque, trente-deux jours pleins devaient s'écouler entre la circoncision de l'enfant mâle et la purification de la mère⁵. Nous ne savons rien de ce qui se passa dans la sainte famille durant ce temps; on peut supposer que Joseph reprit dans sa ville natale son métier de charpentier et que Marie, vivant très retirée, se consacra exclusivement aux soins de son enfant qu'elle allaitait⁶. A vrai dire,

¹ *Lévitique*, XII, 2, et XV, 20.

² *MATTHIEU*, II, 11.

³ *Génèse*, XVII, 12.

⁴ *MATTHIEU*, I, 21. Voir plus haut, page 37.

⁵ *Lévitique*, XII, 4.

⁶ *LUC*, XI, 27.

Marie n'aurait pas eu besoin de se purifier, puisque la naissance de son fils n'avait pas entraîné chez elle de perte de sang¹. Mais, pour ne pas se singulariser parmi les femmes de Bethléem et des environs, elle se rendit à Jérusalem afin d'accomplir au Temple les rites prescrits par la loi mosaïque pour les relevailles. Une femme riche devait en cette occasion offrir en sacrifice un agneau d'un an et une tourterelle; mais, en cas d'indigence, l'agneau pouvait être remplacé par une seconde tourterelle². Marie usa de cette tolérance et acheta aux abords du Temple deux tourterelles.

Joseph accompagna Marie; car lui aussi avait à se purifier³; dans les embarras causés par la défectuosité du lieu où s'était produite la naissance de Jésus, Joseph n'avait pas pu observer toutes les règles minutieuses que comportait le régime de séparation auquel était soumise durant les sept premiers jours après sa délivrance toute mère d'un enfant mâle⁴; et, pour se libérer de l'impureté ainsi contractée, il devait offrir en sacrifice soit une brebis, soit une chèvre, ou, s'il se jugeait trop pauvre pour sacrifier un animal de cette importance, une couple de tourterelles ou environ quatre litres de farine⁵.

Marie prit aussi Jésus avec elle; du moment qu'elle se rendait au Temple pour sa purification

¹ Lévitique, XII, 2 et 4; XV, 19 et suivants.

² Lévitique, XII, 8.

³ Luc, II, 22. Le texte grec est formel : ὅτε ἐπλήσθησαν αἱ ἡμέραι τοῦ καθαρισμοῦ αὐτῶν, lorsque furent complétés les jours requis pour leur purification. La Vulgate a remplacé le pluriel αὐτῶν par le singulier ejus, et limité ainsi à Marie l'obligation de la purification.

⁴ Lévitique, XII, 1 et XV, 19-24.

⁵ Lévitique, V, 11 et suivants.

elle avait une occasion d'y faire en même temps le rachat de son fils qui, en sa qualité de premier-né, était de droit consacré au Seigneur¹. Joseph et Marie, par égard encore pour les sentiments de leur voisinage², voulurent faire ce rachat; mais il va de soi qu'il était illusoire.

Marie et Joseph, arrivés au Temple, se présentèrent en haut des degrés qui, de la cour intérieure accessible aux femmes juives et portant pour cette raison le nom de Cour des femmes, menaient à la grande porte de Nicanor; par derrière elle se trouvaient la Cour d'Israël, puis le parvis des prêtres et dans celui-ci l'autel des holocaustes et le sanctuaire (ναός). Mais les femmes n'avaient pas le droit de dépasser dans la direction du sanctuaire la porte de Nicanor³.

Là un des prêtres de service vint prendre des mains de Marie et de Joseph les deux tourterelles que chacun d'eux offrait en sacrifice. De ces deux tourterelles, l'une, placée sur l'autel des holocaustes, fut brûlée tout entière selon les règles posées dans le *Lévitique*⁴; la seconde, spécialement offerte en expiation du péché, fut saignée à blanc, de manière que les parois et les pieds de l'autel fussent aspergés,

¹ *Exode*, VIII, 2; *Nombres*, XVIII, 15 et 16.

² *Luc*, II, 27.

³ Voir le plan ci-joint du Temple.

⁴ *Lévitique*, I, 14-17. « Lui tournant la tête en arrière sur le cou et ouvrant une plaie, le prêtre fera couler le sang sur le bord de l'autel; il enlèvera la vésicule du gosier et les plumes et les jettera auprès de l'autel du côté oriental, là où l'on a coutume de répandre les cendres. Il lui rompra les ailes, mais ne la coupera ni divisera par le fer, et il la brûlera sur l'autel, le feu ayant été mis sous le bois. »

et la chair conservée resta en la possession du prêtre¹. Celui-ci, ayant ainsi accompli le double sacrifice, revint auprès de Marie, pria sur elle et, tout comme si elle eût été souillée par l'enfantement, la déclara purifiée.

Une cérémonie analogue eut lieu pour Joseph; après quoi, Marie et Joseph remirent au prêtre les cinq sicles d'argent², prix fixé pour le rachat de tous les premiers-nés qui ne devaient pas rester comme prêtres ou lévites au service de Dieu³.

A ce moment⁴ un vieillard nommé Siméon s'approcha; c'était un homme juste et pieux établi à Jérusalem où il attendait « la consolation d'Israël⁵ ». L'Esprit-Saint était sur lui, et il avait eu la révélation qu'il ne subirait pas la mort avant d'avoir vu la venue du « Christ du Seigneur »⁶. Justement une inspiration de l'Esprit-Saint l'avait amené au Temple et le dirigea à l'endroit où se tenaient Marie et Joseph. Ayant remarqué Jésus dans les bras de Marie, il pria celle-ci de le lui passer pour quelques instants; et celle-ci ayant accédé à son désir, Siméon prit l'enfant dans ses deux bras; il le considéra, rendit grâces à Dieu; puis il proclama qu'en cet

¹ Lévitique, V, 8 et 9; VI, 25-26.

² Un peu plus de dix francs. Exode, XIII, 13.

³ Nombres, VIII, 16-19.

⁴ Le texte de saint Luc (II, 27) précise le moment par ces mots : *Alors que les parents avaient amené le petit enfant Jésus pour faire à son égard selon la coutume fixée par la loi*, ἐν τῷ εἰσαγαγεῖν τοὺς γονεῖς τὸ παιδίον Ἰησοῦν τοῦ ποιῆσαι αὐτοὺς κατὰ τὸ εἰθισμένον τοῦ νόμου περὶ αὐτοῦ.

⁵ Périphrase désignant le Messie avec allusion à divers passages d'Isaïe, XL, 1; XLIX, 13; LII, 9; LXI, 2.

⁶ Luc, II, 26.

enfant étaient réalisées les prophéties d'Isaïe sur le Messie : « Maintenant, selon ta promesse¹, ô maître, tu congédies en paix ton serviteur ; car mes yeux ont vu le salut qui vient de toi² et que tu as préparé à la face de tous les peuples³, lumière pour éclairer les nations païennes⁴ et gloire de ton peuple Israël⁵ ».

Marie et Joseph qui connaissaient les prophéties d'Isaïe sur le Messie reconnurent tout de suite que Siméon en faisait l'application à Jésus et ils s'étonnaient de ce que cet homme, qui leur était tout à fait étranger, pût avoir perçu le mystère de la mission de Jésus. Ils firent part à Siméon de leur surprise. Celui-ci leur répondit par des paroles de bénédiction ; puis, s'élevant à la prophétie, il ajouta en s'adressant particulièrement à Marie : « Cet enfant est placé ici-bas pour la chute ou pour le relèvement de beaucoup en Israël ; il sera un signe auquel on contredira ; et à toi-même alors un glaive transpercera l'âme, tandis que les pensées secrètes de beaucoup de cœurs seront révélées au grand jour ».

Le vieillard Siméon achevait ces mots quand survint une femme âgée de quatre-vingt-quatre ans, nommée Anne. Restée veuve sans enfants après sept

¹ Il s'agit de la révélation mentionnée plus haut, qu'il ne mourrait qu'après avoir vu la venue du Messie sur terre.

² ISAÏE, XL, 5. « La gloire du Seigneur sera révélée et toute chair verra le salut de Dieu, car le Seigneur a parlé. » La citation est faite d'après la traduction des Septante.

³ ISAÏE, LII, 10 : « Le Seigneur découvrira son bras qui est saint, à la face de tous les peuples ».

⁴ ISAÏE, XLII, 6 : « Je t'ai établi pour être la lumière des nations ».

⁵ ISAÏE, XLVI, 13 : « De Sion j'ai donné le salut à Israël pour sa gloire ». La citation est faite par saint Luc d'après les Septante.

ans de mariage, elle s'était vouée au Seigneur, et quittant son pays, le territoire de la tribu d'Aser¹, elle était venue à Jérusalem où elle s'était volontairement cloîtrée dans le Temple²; là, habitant dans les chambres réservées aux femmes, elle s'adonnait sans relâche³ à la prière et s'astreignait à de très fréquents jeûnes. Comme elle avait reçu de l'Esprit-Saint le don de prophétie, elle reconnut en Jésus, dès qu'elle l'aperçut, le Messie promis, et elle se mit à rendre à Dieu, à haute voix, des actions de grâces pour l'accomplissement de la promesse.

Joseph et Marie écoutèrent ses actions de grâces avec une admiration semblable à celles qu'ils avaient éprouvée en entendant le vieillard Siméon. Mais il importait qu'ils eussent ramené Jésus à Bethléem avant la tombée de la nuit; ils quittèrent donc le Temple, tandis qu'Anne continuait ses louanges au Seigneur et signalait la venue du Messie en la personne de Jésus à tous ceux qu'elle rencontrait et qu'elle savait être comme elle-même « dans l'attente d'une rédemption à l'intérieur de Jérusalem⁴ ».

L'élan d'enthousiasme, qui avait saisi Siméon et Anne, n'eut qu'un effet éphémère; tous deux furent

¹ Le territoire d'Aser s'étendait sur les bords de la Méditerranée du mont Carmel à Sidon (Josué, XIX, 24-31).

² Saint Luc ajoute (II, 36) que cette Anne était fille d'un homme nommé Phanuel; cette mention du père, comme celle de la tribu à laquelle appartenait cette femme, n'aurait eu aucun intérêt si elle n'avait pas eu pour but de distinguer clairement cette Anne de l'Anne mère de Marie, qui appartenait à la tribu de Juda et était fille d'un homme nommé Jacob.

³ Littéralement : « nuit et jour ». Luc, II, 37.

⁴ C'est la traduction exacte du texte grec : Πᾶσι τοῖς προσδεχομένοις λύτρωσιν ἐν Ἱερουσαλὴμ. Luc, II, 38.

bientôt enlevés par la mort, et ceux qui sur leurs paroles avaient cru en Jésus perdirent progressivement leur foi quand, des années durant, ils n'entendirent plus rien dire sur ce Messie qui devait être la lumière des nations et la gloire d'Israël.

CHAPITRE V

Adoration des Mages et massacre des Innocents.

Malgré l'émotion que leur avait causée la glorification de Jésus par les deux saints vieillards, Marie et Joseph, rentrés sans bruit à Bethléem, avaient repris dans leur maison leur existence obscure. Mais peu de jours s'étaient écoulés qu'un événement extraordinaire vint troubler celle-ci.

Dans la nuit où avait eu lieu la naissance de Jésus, une étoile nouvelle était apparue dans le ciel au-dessus de pays situés à l'est de Jérusalem¹ et elle avait aussitôt été remarquée par des mages, c'est-à-dire, selon le langage biblique, par des hommes de science qui observaient les astres et en tiraient des présages². Peut-être ces mages connaissaient-ils la prophétie faite quinze siècles auparavant par leur compatriote Balaam, mage lui aussi : « Une étoile

¹ Saint Matthieu les désigne par le mot ἀνατολάι, *les Orientes* (MATTH., II, 1). Le même mot se trouve dans les *Nombres* (XXIII, 7) pour désigner la Mésopotamie.

² Le mot *mage* dans la Bible est plutôt pris en mauvaise part (*Lévitique*, XIX, 31; *DANIEL*, I, 20, et II, 2; *Actes des Apôtres*, VIII, 9, et XIII, 6 et 8). Étymologiquement le mot *mage*, qui est d'origine sanscrite, veut dire : *grand*. Cf. μέγας, *magnus*.

se lèvera de Jacob et un rejeton montera d'Israël qui brisera tous les chefs de Moab et ruinera tous les fils de Seth¹ ». Plus probablement ils connaissaient tout ce que, dans des temps plus rapprochés, le prophète juif Daniel avait fait et annoncé quand il avait été établi dans Babylone par le roi Nabuchodonosor comme « prince des mages, des enchanteurs, des astrologues et des devins² » ; ils étaient donc au fait de la signification que Daniel avait donnée aux étoiles³ et de sa prédiction sur la venue du « Messie par excellence⁴ ».

En tout cas, la doctrine de ces mages disait qu'une étoile inconnue apparaîtrait un soir, qu'elle signalerait la naissance d'un roi chez les Juifs et que ce roi mériterait l'adoration⁵. L'apparition de l'étoile ayant été dûment constatée, les mages décidèrent incontinent de se mettre en route pour Jérusalem ; ils eurent seulement avant leur départ à monter les caravanes qui leur étaient nécessaires pour un aussi long voyage, et à se procurer les présents qu'il convenait d'offrir à ce roi nouveau-né destiné, pensaient-ils, à devenir leur souverain.

Quel était le nombre des mages qui partirent pour Jérusalem ? On fixe généralement ce nombre à trois, parce que les présents dont ils étaient porteurs se composaient de trois substances bien distinctes : or,

¹ *Nombres*, XXIV, 17. Le pays des Moabites était situé à l'est de la Mer Morte. On discute sur le sens qu'ont ici les mots : *fils de Seth*.

² *DANIEL*, V, 11.

³ *DANIEL*, XII, 3 : « Ceux qui enseignent le bien au grand nombre seront comme les étoiles qui brillent pour l'éternité ».

⁴ *DANIEL*, IX, 25.

⁵ *MATTHIEU*, II, 2.

encens et myrrhe : et l'on suppose qu'ils ne s'étaient pas concertés pour le choix. Mais saint Matthieu, qui seul, entre les évangélistes et les auteurs profanes, nous ait parlé du voyage des mages à Jérusalem, n'a pas précisé leur nombre ; il n'a pas davantage précisé s'ils partirent ensemble du même lieu : le pluriel indéfini qu'il emploie¹ (ἀπὸ ἀνατολῶν²) semble indiquer qu'ils partirent de localités différentes et qu'ils se rencontrèrent en un point quelconque sur la route de Jérusalem³.

Un voyage de Mésopotamie à Jérusalem fait en caravane exigeait une quarantaine de jours. Les mages arrivèrent donc dans la ville sainte après que Marie et Joseph y avaient accompli leurs devoirs de purification.

« Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? » demandèrent les mages à leur arrivée. « Nous avons vu son étoile se lever et nous sommes venus pour lui rendre hommage. » Vu la grande diffusion de la religion juive dans l'Asie centrale⁴, l'arrivée d'une

¹ Il serait plus juste de dire : *qu'emploie le traducteur de saint Matthieu.*

² MATTHIEU, II, 1. Aux versets 2 et 9, l'évangéliste, au contraire, emploie le singulier avec l'article défini (ἐν τῇ ἀνατολῇ), mais il ne s'agit là que de désigner l'Orient d'une manière générale.

³ Quelques-uns ont dit que les mages venaient d'Arabie ; ils fondaient cette opinion sur le passage suivant d'*Isaïe* (LX, 6) : « Tous viendront de Saba apportant de l'or et de l'encens et publieront les louanges de Jahvé ». Mais ce passage d'*Isaïe* a trait à la conversion générale des Gentils au christianisme, non à un voyage particulier de quelques hommes.

⁴ On lit dans les *Actes des Apôtres* (II, 5) que « des hommes pieux de toutes les nations qui sont sous le ciel » habitaient alors Jérusalem ; et dans l'énumération qui se trouve un peu plus loin, au verset 9, sont cités les Parthes, les Mèdes, les Élamites (persans) et les Mésopotamiens.

caravane venant de Mésopotamie n'avait rien qui pût étonner la population de Jérusalem; mais la question que posèrent les mages au sujet de la naissance d'un nouveau roi des Juifs troubla fortement le roi Hérode et tous ses sujets. Certainement, en dehors du vieillard Siméon, de la prophétesse Anne et des quelques rares personnes auxquelles ils avaient communiqué leur foi, personne dans la ville ne soupçonnait que l'enfant présenté au Temple peu de jours avant était le Messie; et ces personnes pieuses retirées du courant social ne furent pas vues par les mages qui naturellement s'étaient, en arrivant, adressés par interprètes aux autorités locales. Celles-ci ne pouvaient donner aucune réponse à la question des mages; mais elles ne furent nullement portées à la tourner en dérision; car elles n'ignoraient pas que, dans l'opinion de beaucoup d'Israélites, le terme fixé par Daniel pour la venue du « Christ par excellence » était proche; et elles se disaient que, si des hommes de haute culture et versés dans la divination avaient fait un aussi long voyage à la recherche d'un roi des Juifs nouveau-né, il y avait là une forte présomption pour que ce nouveau-né fût vraiment l'enfant-roi prédit par Isaïe et Jérémie, comme devant s'asseoir sur le trône de David et être le familier du Seigneur Dieu d'Israël¹.

¹ ISAÏE, IX, 6 et 7. « ... Un enfant nous est né, un fils nous a été donné.... Il s'assiéra sur le trône de David et aura son royaume pour l'affermir et le fortifier dans la prudence et la justice. » JÉRÉMIE, XXX, 9 et 21 : « Israël et Juda serviront le Seigneur leur Dieu et (le nouveau) David leur roi que je leur susciterai.... Un chef sortira de Jacob, un prince naîtra du milieu de lui; je le ferai approcher et il s'avancera vers moi. »

Hérode avait toujours été fort jaloux de son autorité royale et très soupçonneux de toute rivalité qui pût la mettre en péril; mais à ce moment il était en proie à une crise particulièrement aiguë de suspicion; car, après avoir longtemps douté, il s'était convaincu que deux de ses fils, Alexandre et Aristobule, avaient tramé sa mort pour s'emparer de son pouvoir; et quoiqu'il eût décidé de se défaire d'eux, il n'avait plus aucune tranquillité d'esprit quant à la sécurité de son trône¹. Son anxiété devint donc extrême quand il entendit les mages parler d'un roi des Juifs nouveau-né, à qui ils voulaient rendre hommage. Que pouvait être ce roi dont on lui signalait si inopinément l'existence? Vite, Hérode avisa aux moyens de supprimer ce mystérieux nouveau-né. Les mages ne savaient où se trouvait celui-ci; lui, saurait le trouver.

Dans ce but il convoqua tous les chefs de familles sacerdotales et tous les scribes qui étaient présents à Jérusalem², et il leur posa la question : Où doit

¹ Il est très malaisé de fixer des dates fermes aux divers événements rapportés par l'historien Josèphe; chez lui les indications chronologiques sont, en effet, fort rares; et quand il en donne elles sont très confuses. Cependant, il paraît certain que le drame survenu entre Hérode et ses deux fils eut lieu au cours des années 8-6 avant notre ère. Donc le supplice de ces deux princes précéda ou suivit de très près la visite des mages à Jérusalem.

² Le texte grec porte : *les scribes du peuple*; et il est probable qu'il s'agit bien ici de scribes. Mais saint Matthieu ne paraît pas, en thèse générale, avoir fait dans son évangile une différence entre les scribes et les docteurs de la loi. A proprement parler, les scribes étaient ceux qui copiaient et répandaient les textes de la loi; les docteurs, ceux qui les interprétaient. Saint Matthieu n'emploie nommément qu'une fois l'expression *docteur de la loi* (νομικός, XXII, 35); et il est clair que dans plusieurs passages où il parle de scribes (par exemple, XXIII, 2 e 13) il faut entendre *docteurs de la loi*.

naître le Messie? Personnellement il ne s'était jamais jusqu'à ce jour beaucoup soucié de ce que pouvaient dire à ce sujet les Écritures. Maintenant il était urgent de les scruter. Les princes des prêtres et les scribes furent unanimes à répondre que le Messie devait naître à Bethléem, et à l'appui de leur réponse ils citèrent à Hérode un passage de Michée dont ils firent en araméen une traduction assez libre : « Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas du tout la plus petite entre les villes principales de Juda, car de toi sortira le chef qui paîtra mon peuple Israël¹ ».

Hérode avait obtenu le renseignement qu'il désirait. Comme en raison de la curiosité qu'excitaient les mages à Jérusalem, il voulait agir avec eux à l'insu du peuple, il les manda secrètement auprès de lui, probablement de nuit; et quand ils furent venus il leur demanda astucieusement à quel jour précis l'étoile leur était apparue. Ils répondirent franchement; Hérode fut ainsi fixé sur l'âge exact de l'enfant. Alors il les dirigea sur Bethléem en leur disant : « Allez, enquêtez-vous de l'endroit où est cet enfant; et quand vous l'aurez découvert, informez-moi afin que j'aïlle, moi aussi, lui rendre hommage ».

¹ MICHÉE, V, 2-4. La véritable traduction est : « Et toi, Bethléem Ephrata, très petite es-tu pour être dans les groupes de mille habitants de la tribu de Juda; mais de toi sortira celui qui doit être le chef d'Israël; ses voies sont du commencement de toute éternité. Dieu abandonnera tes habitants jusqu'au jour où celle qui doit enfanter enfantera; et ceux des frères qui seront restés à l'écart se rallieront aux fils d'Israël. Et le chef seigneur demeurera ferme (malgré ses ennemis?) et il paîtra le troupeau de Dieu dans la force; et les peuples se présenteront dans la gloire du nom du Seigneur, leur Dieu, parce que ses actes seront glorifiés jusqu'aux extrémités de la terre. »

Hérode, pour apprendre où il pourrait se saisir de Jésus, préférait se servir de ces étrangers plutôt que des sbires de sa police. Les mages, dont les intentions étaient si manifestement bienveillantes, n'éveilleraient pas dans les entours de l'enfant les appréhensions qu'aurait fait naître une enquête menée par des gens de la police. Les parents notamment ne chercheraient pas à cacher l'enfant aux mages.

Pressés par Hérode de faire vite leurs recherches, les mages se plièrent à sa volonté; et bien qu'il fût nuit noire, ils partirent pour Bethléem avec leur caravane. Mais ils étaient fort perplexes sur la manière dont ils réussiraient à trouver l'enfant. Or, voici qu'au sortir de Jérusalem l'étoile qu'ils avaient vue dans leur pays et qui s'était éclipsée durant leur séjour à Jérusalem reparut tout à coup, et elle s'avancait en même temps qu'eux vers le Sud dans la direction de Bethléem. En la voyant, les mages furent remplis d'une grande joie; car ils ne doutèrent pas qu'une aide providentielle leur était accordée¹.

De fait, quand au bout de deux heures de marche ils atteignirent Bethléem, l'étoile s'arrêta, et en masse brillante elle s'abattit à la façon d'un bolide sur la maison de Joseph qui fut ainsi désignée aux mages sans erreur possible. Ils pénétrèrent aussitôt à l'intérieur et trouvèrent Jésus seul avec sa mère; Joseph était absent pour un motif quelconque². Alors, tombant à genoux, les mages se prosternèrent devant Jésus³; puis faisant ouvrir leurs cassettes, ils en

¹ MATTHIEU, II, 10.

² MATTHIEU, II, 11.

³ *Ibidem* : Προσκύοντες προσεκύνησάν αὐτῷ, étant tombés (à genoux), ils se prosternèrent devant lui.

tirèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe dont ils firent hommage à Jésus.

Combien de temps les mages s'arrêtèrent-ils dans la maison? y passèrent-ils le reste de la nuit? L'évangéliste nous dit seulement que, s'étant endormis après leur visite à Jésus, ils eurent chacun un songe et que, lorsque à leur réveil ils l'interprétèrent, ils y discernèrent un avertissement de ne pas retourner à Jérusalem vers Hérode. Dociles à cet avertissement, ils partirent avec le moins de bruit possible de Bethléem; sans attendre le lever du jour, et voyageant en hâte afin de ne pas être rattrapés, ils prirent la direction opposée à celle de Jérusalem et contournèrent l'extrémité méridionale de la Mer Morte, pour de là regagner la Mésopotamie à travers le désert de Syrie¹.

Dans la même nuit, semble-t-il², Joseph, qui était revenu dans son domicile, fut lui aussi visité par un songe; un ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Égypte et restes-y jusqu'à ce que je vienne te parler de nouveau. Car Hérode va se mettre en quête de l'enfant pour le faire mourir ».

Nous savons qu'une fois déjà, à Nazareth, Joseph s'était, en songe, entendu dicter sa conduite par un ange : il comprit que de nouveau il n'avait qu'à obéir au plus vite. Se levant donc sur l'heure, il ne fit que les préparatifs de voyage indispensables pour sa famille; sans doute, il prit un âne sur lequel il

¹ MATTHIEU, II, 12.

² « Les Mages s'étant retirés », nous dit saint Matthieu (II, 13), sans préciser si c'était de la maison de Joseph ou de la ville de Bethléem.

chargea les présents des mages, et un autre pour porter Marie et Jésus¹; et cela fait, tous trois, à la faveur de la nuit qui durait encore, partirent à la dérobée pour l'Égypte.

Il était temps; car Hérode, étonné de ne pas voir les mages revenir vers lui, demanda bientôt ce qu'ils étaient devenus. Bien que leur passage nocturne à Bethléem eût été peu bruyant, leur caravane n'avait pu être complètement inaperçue, et les émissaires d'Hérode surent bientôt qu'elle était partie dans la direction du Sud; ils le firent savoir au roi. Alors celui-ci, comprenant qu'il avait été joué, entra dans une folle colère; il ne tenta pas de savoir si les mages avaient vu l'enfant-roi qu'ils cherchaient, et ne s'occupa pas de découvrir celui-ci; mais son tempérament sanguinaire le porta tout de suite à une mesure générale de cruauté. Il envoya de Jérusalem à Bethléem un certain nombre de sbires avec l'ordre de tuer dans la petite ville et ses environs tous les enfants mâles âgés de moins de deux ans. D'après la date que lui avaient indiquée les mages comme étant celle de la naissance de l'enfant qualifié par eux de « roi des Juifs », Hérode avait calculé que cet enfant devait être âgé de trois mois; en décidant que tout enfant mâle n'ayant pas atteint deux ans d'âge serait massacré, il se flattait que celui qui l'effrayait ne pourrait pas échapper à la mort.

L'ordre du tyran fut ponctuellement exécuté; malgré les pleurs et les résistances des mères tous les petits enfants mâles furent égorgés tant dans la petite ville que dans les hameaux voisins. Alors, dit

¹ Cf. *Exode*, IV, 20.

saint Matthieu, se renouvela ce qu'avait annoncé le prophète Jérémie en parlant de l'envoi en captivité à Babylone des jeunes garçons hébreux : « Une voix est entendue sur la hauteur, voix de lamentation, de deuil et de plainte; c'est Rachel pleurant ses fils et ne voulant pas de consolation à leur sujet, car ils ne sont plus¹ ».

On a contesté la réalité du massacre des Innocents en alléguant qu'il ne s'en rencontre aucune trace dans l'histoire profane contemporaine et que saint Luc lui-même n'en fait aucune mention, bien qu'il soit très riche en détails sur la première enfance de Jésus. Mais il faut réfléchir que Bethléem et les hameaux voisins ne composaient pas, mis ensemble, une agglomération de plus de douze ou quinze cents habitants et que, par conséquent, le nombre des enfants mâles qui y furent égorgés ne put dépasser la vingtaine. Comparée aux cruautés, innombrables et sensationnelles dont Hérode se rendit coupable, combien peu marquante était au point de vue historique cette suppression de quelques enfants en bas âge! L'ordre qu'il donna d'étrangler ses deux fils Alexandre et Aristobule doit avoir été exécuté à peu près en même temps que celui du massacre des Innocents; et nous savons qu'un grand nombre

¹ JÉRÉMIE, XXXI, 15. Le traducteur grec de saint Matthieu a conservé le mot hébreu *rama* qui se trouve dans le passage cité de Jérémie et qui signifie *hauteur*; mais saint Jérôme et la plupart des traducteurs modernes ont vu dans le mot *rama* une dénomination géographique et ont pensé à la petite localité Rama située à deux lieues, au nord de Jérusalem. Faire intervenir ici cette localité est un non-sens, puisque Bethléem est situé à deux lieues au sud de Jérusalem. Rachel morte près de Bethléem est prise ici par le prophète comme type des Bethléémittaines.

d'amis ou serviteurs de ces deux jeunes gens avaient été avant eux victimes des terreurs d'Hérode.

Aussi bien les cruautés de ce prince dans les dernières années de sa vie atteignirent le paroxysme. Frappé d'un mal effroyable dont rien ne put arrêter la lente marche (certaines parties de son corps étaient rongées vives par la vermine), Hérode, qui voyait clairement sa fin approcher, ne pensait plus qu'à se faire précéder par d'autres dans la mort. Le 12 mars de l'année 750 (année 4 avant notre ère), le tyran fit brûler vifs à Jéricho deux docteurs de la loi et quarante zélotes qui avaient renversé, comme attentatoire à la loi de Moïse¹, un grand aigle d'or naguère placé par lui sur la principale entrée du Temple à Jérusalem. Puis il fit quelques jours après tomber sous la hache la tête d'un troisième fils, Antipater, qu'il accusait d'être trop pressé de le voir mourir. Enfin il aurait voulu que le jour même de son décès, afin qu'un cortège brillant l'escortât dans son passage à l'autre monde, cinquante notables israélites qu'il avait fait à dessein enfermer dans le cirque de Jéricho fussent impitoyablement massacrés; sa sœur, qu'il avait chargée de l'exécution de cet ordre sangüinaire, n'obéit pas; mais on comprend que, à côté de tous ces personnages en vue, les vingt nouveau-nés bethléémiteins n'aient pas retenu l'attention des historiens. Au contraire, l'Église chrétienne avait le devoir de commémorer et de fêter la mort de ces enfants; car ils furent les premiers martyrs de la cause de Jésus-Christ.

¹ Exode, XX, 4 : « Tu ne te feras point d'image taillée au ciseau de ce qui vole en haut sous le ciel ».

CHAPITRE VI

Séjour en Égypte.

La sainte famille, grâce à la promptitude de Joseph, arriva saine et sauve en Égypte. Il est évident, d'ailleurs, que, afin de dépister toute poursuite éventuelle, Joseph ne prit pas la route des caravanes, mais choisit des voies écartées; dans ce trajet solitaire, s'il y eut peut-être pour la Sainte Famille des difficultés de nourriture, il n'y avait pas de danger d'espionnage et de délation.

En Égypte, pays riche, il fut facile de monnayer les présents des mages; et le travail manuel de Joseph aidant sans doute aussi, les émigrés purent passer à l'abri du besoin les deux années qui devaient s'écouler avant le moment où la prudence permettrait le retour en Palestine.

Dans l'état actuel de notre documentation nous ne pouvons mentionner aucun détail vraiment historique sur le séjour de la Sainte Famille en Égypte; les évangiles canoniques sont muets sur ce sujet, et c'est seulement sur la foi de traditions verbales sans fondement solide que l'on montre aujourd'hui à Hélio-

polis et au Vieux Caire des endroits où Jésus aurait trouvé abri¹.

Probablement des études approfondies sur les divers passages de l'Ancien Testament, dans lesquels il est parlé de l'Égypte², permettraient de reconstituer quelques traits de la vie de Jésus en ce pays; saint Matthieu nous a donné un exemple de ce qui pourrait être fait dans ce sens, quand il a appliqué au retour de Jésus d'Égypte en Palestine un passage du prophète Osée relatif aux Hébreux fuyant la tyrannie des Pharaons³; mais ces études qui sont scabreuses restent à faire; tout ce que l'on peut se risquer à dire pour le moment est que le milieu où vécut la Sainte Famille lui fut peu compatissant⁴.

Hérode le Grand mourut au début d'avril de l'an 4 avant notre ère, peu de jours avant la Pâque. C'était un événement de majeure importance pour la Sainte Famille; aussi Joseph en fut-il informé par une communication céleste, avant que la nouvelle ait eu le temps de parvenir en Égypte. L'ange du Seigneur qui l'avait deux ans auparavant invité à fuir de Bethléem lui apparut de nouveau pendant son sommeil et lui dit, en usant des mêmes termes :

¹ Il nous semble impossible de tirer aucune information valable des apocryphes des ^{re} et ^{re} siècles, qui ont parlé de la fuite en Égypte, *Pseudo-Matthieu*, *Évangile de l'enfance*, *Histoire de Joseph le charpentier*; ces écrits sont trop fantastiques.

² Par exemple les chapitres XXIX-XXXII d'Ézéchiel et le chapitre xix d'Isaïe.

³ MATTHIEU, II, 15 : « Joseph fut en Égypte jusqu'au décès d'Hérode, afin que fût accomplie la parole que le Seigneur a dite par le prophète : J'ai ramené mon fils d'Égypte » (OSÉE, XI, 1).

⁴ « Tu as été un bâton en roseau pour la maison d'Israël », a dit Ézéchiel (XXIX, 6) en parlant de l'Égypte.

« Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et retourne en la terre d'Israël »; car, ajouta-t-il, « ceux qui en voulaient à l'âme de l'enfant sont morts¹ ».

D'après ces paroles de l'ange, la mort venait d'enlever non seulement Hérode, mais d'autres qui avaient, comme le roi, voulu exterminer Jésus. Ces autres meurtriers ne pouvaient être que des confidents ayant approuvé la décision prise par Hérode de massacrer les nouveau-nés de Bethléem, ou les sicaires qui s'étaient chargés de perpétrer le massacre. Or nous savons par l'historien juif Josèphe que aussitôt après la mort d'Hérode il éclata à Jérusalem une grave sédition dans laquelle un certain nombre d'hérodiens perdirent la vie; le peuple, harassé par les cruautés du défunt tyran, réclamait la punition de ses principaux conseillers; en particulier, il criait vengeance pour le supplice cruel qui, quelques semaines avant, avait été infligé (nous l'avons rapporté plus haut²) à deux docteurs et à plusieurs autres zélateurs de la loi mosaïque. Celui des fils d'Hérode qui avait pris le pouvoir en Judée, Archélaüs, ne voulut pas accéder à ces exigences populaires, et la révolte prit un caractère violent. Les insurgés tenaient le Temple; pour les en déloger, Archélaüs envoya un détachement d'hommes armés³; et il est très croyable que parmi ceux-ci furent mis en avant, en raison même de leur férocité, les sicaires qui avaient massacré les enfants de Bethléem. Mais ce détache-

¹ MATTHIEU, II, 20.

² Voir chapitre v, page 65.

³ Σπείρα ὀπλίτων, Josèphe, *Antiquités hébraïques*, livre XVII, chap. ix, par. 3.

ment était trop peu nombreux pour avoir raison de la sédition; du haut des portiques où ils étaient montés, les séditieux firent pleuvoir de gros blocs de pierre sur les sbires d'Archélaüs; beaucoup furent broyés, et les autres, plus ou moins grièvement blessés, prirent la fuite. La sédition ne fut réduite que plus tard, et très cruellement; trois mille Juifs, dont beaucoup étaient d'inoffensifs pèlerins venus pour la Pâque, furent mis à mort.

Joseph vraisemblablement ne reçut pas de l'ange qui lui apparaissait l'exposé de tous ces détails; aussi bien, il ne pensa pas à discuter le commandement qui lui était donné. Le sol d'Égypte n'était guère hospitalier; il mit donc à quitter ce pays la même promptitude qu'il avait naguère mise à s'éloigner de Bethléem. Se levant aussitôt, Joseph remplaça sur un âne Jésus et Marie, et tous trois reprirent le chemin de la Palestine¹.

L'intention de Joseph était certainement de se réinstaller à Bethléem; mais quand, après une marche d'une quinzaine de jours, il arriva à la frontière de l'Idumée, il apprit avec effroi les événements qui venaient d'ensanglanter Jérusalem. Sans doute Archélaüs désigné par le dernier testament d'Hérode pour régner en Judée, Idumée et Samarie, n'avait pas été reconnu comme roi de ces provinces par l'empereur romain Auguste, et l'on savait que de vigoureux efforts seraient tentés à Rome pour empêcher cette reconnaissance; mais pour l'heure Archélaüs était maître en Judée, et la réputation de ruse

¹ MATTHIEU, II, 21.

et de cruauté dont ce prince était entouré faisait redouter de sa part des crimes analogues à ceux de son père. S'il venait à apprendre la réapparition de l'enfant bethléémite qui avait tant effrayé Hérode, ne voudrait-il pas lui aussi poursuivre l'extermination de ce rival possible?

Devant cette perspective, Joseph s'était arrêté à la frontière, se demandant avec perplexité ce qu'il devait faire¹. S'il ne retournait pas en Judée, vers quelle autre région emmènerait-il Jésus et Marie? Les ressources produites par les présents des mages ou par son travail personnel en Égypte étaient épuisées, ou bien près de l'être; que devenir?

Comme il était en proie à cette incertitude, Joseph pour la quatrième fois reçut pendant son sommeil un avertissement miraculeux; il devait par une voie détournée se rendre en Galilée. L'hésitation dès lors n'était plus permise; Joseph, changeant sa direction, fit une pointe à l'Est afin de passer au sud de la Mer Morte; puis, longeant la côte orientale de celle-ci, il gagna à travers le pays de Moab la vallée du Jourdain qu'il remonta sur la rive pérénne jusqu'à hauteur de la Galilée².

Ce dernier pays avait été attribué par Hérode le Grand à un autre de ses fils, Antipas, que le Nouveau Testament désigne invariablement par son nom patronymique d'Hérode³. Ce prince, tout en

¹ MATTHIEU, II, 22.

² MATTHIEU, II, 22: *Ἀνεχώρησεν εἰς τὰ μέρη τῆς Γαλιλαίας*. — Il se détourna pour aller dans les districts de la Galilée. »

³ MATTHIEU, XIV, 1-6; MARC, VI, 14-et suiv., LUC, IX, 7-9; XIII, 31; XXIII, 7-et suiv.

étant très rusé¹ et parfois sanguinaire, était loin d'avoir l'endurcissement cruel de son père et de son demi-frère Archélaüs; dans ses domaines la Sainte Famille ne serait plus journellement menacée, comme c'eût été le cas à Bethléem. Elle franchit donc le Jourdain, et naturellement, puisqu'il fallait s'établir en Galilée, Joseph choisit pour résidence Nazareth la ville natale de Marie, où lui-même avait vécu quelque temps².

Ainsi, dit saint Matthieu en terminant son chapitre sur la première enfance de Jésus, « ainsi s'accomplit ce qui avait été dit par l'intermédiaire des prophètes³ : il sera appelé Nazaréen⁴ ». Il était tout naturel que Jésus qui allait habiter Nazareth pendant

¹ Jésus un jour le qualifia *renard* (Luc, XIII, 31).

² Luc, II, 39: « Après avoir tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent à Nazareth, leur ville, εἰς τὴν πόλιν αὐτῶν Ναζαρέθ ». Ceux qui veulent faire de Joseph un natif de Nazareth insistent sur ce mot de saint Luc, *leur ville*; on peut répondre que l'évangéliste a employé ce mot avec le sens du futur; *Nazareth qui devint dès lors leur résidence légale, leur ville*.

Quelques-uns ont été tentés de trouver dans ces autres mots de la même phrase « *après avoir tout accompli selon la loi du Seigneur* » une allusion à l'obéissance que montra Joseph aux divers commandements qui lui furent transmis par le moyen de songes et d'apparitions angéliques. Malheureusement le mot grec νόμος (loi) employé par saint Luc ne se prête pas à une extension de sens allant jusqu'à des commandements particuliers. Saint Luc n'a certainement parlé que des prescriptions de la loi mosaïque qu'observèrent Marie et Joseph; son silence complet sur la fuite et le séjour en Égypte reste inexpliqué.

³ MATTHIEU, II, 23: « Ὡπως πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ τῶν προφητῶν; Ὅτι Ναζωραῖος κληθήσεται ».

⁴ Nous respectons ici le nom consacré; mais il serait plus correct de dire *Nazaréthain*. Le mot *Nazaréen* vient de la *Vulgate* qui a traduit par *Nazaræus* le mot grec Ναζωραῖος; or, la *Vulgate* a traduit aussi par *Nazaræus* le mot hébreu *nazir* (dans le grec des Septante ναζιρ ou ναζιραῖος, *Juges*, XIII, 5; *Lamentations de Jérémie*, II, 7) qui signifie: *homme consacré à Dieu*; d'où il est résulté quelque confusion.

trente ans reçût par la suite l'épithète de Nazaréen. Mais la citation faite par saint Matthieu ne se trouve dans aucun des écrits prophétiques de l'Ancien Testament, tel que nous le possédons aujourd'hui; on a voulu l'y trouver quand même, et faisant ressortir l'assonance assez lointaine qu'il y a entre le nom de Nazareth et le mot hébreu *natser* qui signifie *rameau vert*, on a dit que saint Matthieu avait visé le passage suivant d'Isaïe relatif au Messie : « Il sortira un rameau de la racine de Jessé (père de David) et il s'élèvera d'elle une fleur¹ »; puis comme saint Matthieu, dans sa citation, marque expressément que l'épithète de *Nazaréen* a été attribuée à Jésus par plusieurs prophètes, on est allé chercher dans les prophéties de Jérémie et de Zacharie² des passages où le Messie est comparé à un bourgeon, mais au moyen du mot hébreu *tsemah* qui n'a aucune assonance avec Nazareth. Il est vraiment osé de recourir à de pareilles explications; si dégagé que puisse être saint Matthieu dans le maniement des textes qu'il cite, on lui prête une fantaisie inconciliable avec son caractère en prétendant qu'il a fait de textes bibliques une matière à jeu de mots. Il est beaucoup plus rationnel et plus digne de dire que les paroles prophétiques citées par lui se lisaient dans des parties aujourd'hui perdues de l'Ancien Testament³.

¹ ISAÏE, XI, 1.

² JÉRÉMIE, XXIII, 5, et XXXIII, 15; ZACHARIE, III, 8 et VI, 12.

³ Nous savons par l'Ancien Testament lui-même qu'il contenait un certain nombre d'écrits dont les titres seuls nous sont parvenus et que plusieurs de ces écrits émanaient de prophètes. Nous pouvons citer comme écrits prophétiques perdus le *Livre des Justes*, mentionné

dans le *Livre de Josué* (X, 13) et dans le deuxième *Livre des Rois* (I, 18); le *Livre de Nathan* le prophète, mentionné dans les *Paralipomènes* (livre I, chapitre xxxi, 29, et livre II, chapitre ix, 29); les paroles d'un voyant nommé Gad, mentionnées également dans les *Paralipomènes* (livre I, chapitre xxix, 29); les paroles du prophète Ahias le Silonite, mentionnées au même chapitre des *Paralipomènes*; les visions d'un voyant nommé Addo, mentionnées encore au même endroit. Dans les écrits historiques perdus il pouvait se trouver aussi quelques passages prophétiques.

CHAPITRE VII

Jésus enfant à Nazareth.

A Nazareth, la Sainte Famille connut la misère; une tradition ancienne l'affirme et nous avons tout lieu de la croire véridique. En effet, toutes les ressources précédemment ménagées par Joseph et Marie devaient être épuisées, et il était alors bien difficile de s'en procurer de nouvelles, vu l'état troublé où se trouvait la Haute-Galilée. Antipas, qu'Hérode le Grand (nous l'avons dit) avait désigné pour être le souverain de ce pays, venait de partir pour Rome afin de se faire confirmer dans sa souveraineté sur la Galilée et la Pérée par l'empereur Auguste, et aussi avec l'intention de disputer à son demi-frère Archélaüs la souveraineté sur la Judée. Cette absence eut pour résultat d'encourager un chef de brigands nommé Judas à se tailler dans la Haute-Galilée un domaine indépendant; il s'empara de la ville principale du pays, Sepphoris¹, et de là il se livrait au pillage dans tous les environs; Nazareth, située à deux lieues de cette ville, ne put pas rester épargnée malgré son peu d'importance. Heureusement, cette

¹ L'actuelle Séfouridjé.

période de banditisme ne fut pas très longue. Le gouverneur romain de Syrie, Quinctilius Varus, se trouvait alors à Ptolemaïs (Acca) préparant une expédition contre Jérusalem, où une nouvelle sédition beaucoup plus grave que la première avait éclaté au moment de la Pentecôte; il détacha vite quelques troupes en Galilée, et, après une bataille où les bandits furent mis en fuite, Sepphoris fut prise par les Romains et incendiée, ses habitants étant vendus comme esclaves. Quand vint la fin de l'année 4 avant notre ère, la Galilée tout entière était pacifiée¹. Mais on comprend que pendant ces temps troublés, la Sainte Famille eut des heures pénibles à passer. Joseph, malgré son activité, ne pouvait subvenir seul aux besoins pourtant très modestes de celle-ci; Marie dut donc, elle aussi, ainsi que le dit la tradition, faire du travail salarié.

Deux passages des livres saints nous indiquent ce que fut l'enfance de Jésus dans cet intérieur frappé par l'indigence, peut-être aussi par le rançonnement. Le prophète Isaïe, après avoir prédit dans son livre la naissance miraculeuse de Jésus, ajoute : « Il se nourrira de beurre et de miel jusqu'à ce qu'il sache réprover le mal et choisir le bien² »; phrase que tous les commentateurs chrétiens sont d'accord pour interpréter dans le sens suivant : Jésus, jusqu'à l'âge de discernement, c'est-à-dire jusqu'à sa huitième année, vécut de la maigre nourriture qui s'obtenait pour rien dans la campagne avoisinante³.

¹ JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVII, chap. x, par. 5 et 9.

² ISAÏE, VII, 15.

³ Dans le même chapitre, au verset 22, Isaïe répète la même phrase :

Mais, nous dit saint Luc, « la grâce du Seigneur était sur lui¹ », de telle sorte que, malgré cette alimentation défectueuse et en dépit des autres épreuves causées par la pauvreté, Jésus grandit et se développa en force, sans subir aucun des accidents de santé si fréquents chez les enfants miséreux. En même temps, il avait, aux yeux des hommes, l'apparence de progresser chaque jour en intelligence et en sagesse².

Quand il fut à l'âge que, chez les autres enfants, on appelle l'âge de raison, il ne fréquenta pas l'école de la bourgade³; Marie et Joseph lui enseignèrent eux-mêmes à la maison le *Décalogue* et les autres préceptes que le *Deutéronome* recommandait aux parents d'enseigner à leurs enfants⁴. Joseph le préparait, en outre, au métier de charpentier, qui devait être son gagne-pain⁵, en attendant que vinssent à accomplissement les brillantes promesses de royauté apportées du ciel par l'ange Gabriel.

Cette existence dans l'indigence et l'obscurité n'avait rien qui pût faire soupçonner aux habitants de Nazareth ce qu'était Jésus. Quand ils avaient vu Joseph et Marie revenir parmi eux au bout de trois ans, ils s'étaient simplement dit que ce couple,

« Il mangera le miel et le beurre », pour dépeindre la disette à laquelle l'invasion des Assyriens, sous Théglat-Phalazar, avait réduit les Palestiniens.

¹ Luc, II, 40.

² Luc, *ibidem* : Τὸ δὲ παιδίον ἡῤῥαεν καὶ ἐκραταιοῦτο πληρούμενον σοφίᾳ, le petit enfant grandissait et se fortifiait, se remplissant de sagesse.

³ JEAN, VII, 15.

⁴ *Deutéronome*, IV, 9; VI, 7, 20 et suivants.

⁵ MARC, VI, 3.

n'ayant pas prospéré en d'autres lieux, revenait au pays natal de Marie avec l'espoir d'y retrouver l'aisance qu'elle, tout au moins, y avait connue. Quant à l'enfant qu'ils avaient ramené avec eux, il leur était né dans l'intervalle; quoi de plus ordinaire? Les Nazaréthains ne demandèrent pas d'autres explications sur les causes du retour; ils ne s'inquiétèrent pas davantage des circonstances de la naissance de Jésus; et, de leur côté, Joseph et Marie ne firent aucunes confidences à des gens qui certainement n'y auraient pas ajouté foi. Les promesses de l'ange s'accompliraient un jour; à quoi bon les révéler d'avance? Quand Jésus « obtiendrait le trône de David et régnerait inébranlable sur la maison de Jacob¹ », tous, pensaient Marie et Joseph, s'empresseraient de reconnaître en lui le Messie prédit par les prophètes.

La loi mosaïque ordonnait que tous les Juifs mâles âgés de treize ans parussent trois fois par an « en présence du Seigneur Dieu », à savoir aux fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles². Ce commandement avait été édicté à l'époque où les Israélites, groupés dans le désert sinaïtique en une masse compacte, n'avaient aucune difficulté à se rendre à proximité du tabernacle pour assister aux sacrifices rituels³. Mais depuis que le peuple juif ayant pris possession de la Palestine s'était disséminé sur de vastes étendues de territoire, bien des tempéraments avaient été apportés à cette règle; il

¹ Luc, II, 32.

² Exode, XXIII, 17; Deutéronome, XVI, 16 et 17.

³ Lévitique, chap. XXIII.

ne pouvait plus être question de faire venir trois fois par an au Temple à Jérusalem tous les Israélites âgés de plus de treize ans. Déjà au sixième siècle avant notre ère, le prophète Ézéchiél avait complètement omis la Pentecôte quand il avait parlé des grandes fêtes que, au retour de la captivité de Babylone¹, il faudrait célébrer dans le Temple reconstruit; et au temps de Jésus, bien peu, en dehors des habitants proches de Jérusalem, pensaient à se déplacer pour aller passer dans la ville sainte la semaine des Tabernacles. Mais pour la Pâque tous les hommes qui en avaient la faculté s'astreignaient à faire le pèlerinage prescrit par Moïse.

Durant les années 748, 749 et 750 de Rome (ans 6-4 avant notre ère), Joseph, émigré en Égypte, n'avait pu faire ce pèlerinage; et il est possible qu'en l'an 751 il s'en abstint encore, car la Judée, bien que la révolte de Jérusalem eût été étouffée dans le sang par Varus², était encore en proie à une petite guerre de brigandages³.

Au contraire, nous pouvons être sûrs que, à partir de l'année 752 jusqu'à sa mort, Joseph ne faillit pas une seule fois à l'obligation d'aller célébrer la Pâque à Jérusalem⁴. Archélaüs, proclamé ethnarque de Judée et de Samarie par l'Empereur Auguste, était revenu de Rome pour prendre possession de ses domaines et il en avait vite achevé la pacification⁵.

¹ ÉZÉCHIEL, XLV, 21-25.

² Après sa victoire, Varus fit crucifier jusqu'à 2000 Juifs. JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVII, chap. x, par. 10.

³ JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVII, chap. x, 7 et 8.

⁴ LUC, II, 41.

⁵ JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVII, chap. x, par. 4, et chap. XIII, par. 1.

D'autre part, la Galilée, dont Antipas avait de même été reconnu tétrarque par Auguste¹, jouissait d'une tranquillité qui n'allait plus se démentir durant de longues années. Les routes conduisant à Jérusalem étaient donc assez sûres désormais pour que des caravanes de pèlerins pussent les suivre sans courir de grands risques.

Il est vrai qu'en Judée et en Samarie le gouvernement d'Archélaüs ne dura pas bien longtemps; ses exactions provoquèrent contre lui de très nombreuses réclamations qui furent déférées à Auguste; et celui-ci, fatigué des embarras que causait Archélaüs, le fit en l'an 6 de notre ère venir à Rome; et, l'ayant déposé, il le relégua à Vienne en Gaule. La Judée et la Samarie furent alors déclarées possessions romaines et adjointes comme telles au gouvernement de Syrie². Mais ce changement ne rendit pas sensiblement plus difficiles les pèlerinages à Jérusalem. Il y eut bien après cette annexion à l'Empire une nouvelle insurrection en Judée; c'est celle dont nous avons parlé plus haut³ et qui eut pour cause le recensement ordonné par l'autorité romaine de

¹ On a fait à saint Marc un grave reproche d'inexactitude, parce que dans son évangile (chap. VI, 14) il a donné à Hérode Antipas le titre de roi (βασιλεύς) au lieu de celui de tétrarque. Mais saint Marc écrivait pour la communauté chrétienne de Rome, composée presque exclusivement de gens peu instruits; ceux-ci ne savaient pas ce qu'était un *tétrarque*; c'est pourquoi saint Marc a employé le synonyme *roi*. Le mot *tétrarque* (τετράρχης) signifiait au propre le souverain ou le gouverneur du quart d'un pays; et Antipas, en effet, était souverain sur un quart de l'ancien royaume d'Hérode.

² La Judée et la Samarie sont qualifiées par Josèphe d'annexes (προσθήκη) à la Syrie; elles eurent un commissaire général, nommé procureur, qui ne dépendait du gouverneur de Syrie que par des liens fort lâches.

³ Voir pages 40 et 42.

tous les biens des nouveaux sujets de l'empire¹. Mais cette insurrection qui éclata vers la fin de l'an 6² fut vite écrasée, son chef Judas le Gaulanite ayant été tué et ses partisans dispersés³. Le calme était-il complètement rétabli en Judée au moment de la Pâque de l'année 7? Nous n'oserions l'affirmer; mais nous savons pour sûr qu'une caravane de pèlerins se rendit pour cette fête de Galilée à Jérusalem; il est vrai que cette année-là, — la tradition conservée en Palestine l'affirme, — la route choisie ne fut pas la route suivie d'ordinaire, celle qui longeait la rive occidentale du Jourdain; les pèlerins galiléens préférèrent passer par le milieu de la Samarie, bien que dans ce pays la population cherchât systématiquement à contrarier tous les voyageurs qui avaient quelque apparence d'aller remplir à Jérusalem des devoirs religieux⁴. Il est permis de croire que si en l'an 7 le pèlerinage galiléen s'exposa ainsi à des avanies de la part des Samaritains schismatiques, c'est que ces avanies étaient moins redoutables que les rencontres qu'il aurait pu faire sur le

¹ JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. 1 : « Quirinius (pour la seconde fois gouverneur de Syrie) passa en Judée pour évaluer les biens des habitants et faire l'attribution des richesses d'Archélaüs » (ἀποτιμησόμενος αὐτῶν τὰς οὐσίας καὶ ἀποδωσόμενος τὰ Ἀρχελαίου χρήματα).

² Josèphe dit que ce fut dans la 37^e année de l'ère d'Actium; la bataille d'Actium ayant eu lieu le 2 septembre de l'an 31 avant notre ère, la 37^e année de son ère va du 2 septembre 6 de l'ère actuelle au 2 septembre 7 (JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. II, 1).

³ *Actes des Apôtres*, V, 37. Saint Luc donne à ce Judas l'épithète de Galiléen, alors que d'après Josèphe il était de Gamala en Gaulanitide. Peut-être à Jérusalem le considérait-on comme Galiléen, soit parce qu'il avait résidé longtemps en Galilée, soit parce que Gamala était très proche du territoire galiléen.

⁴ Luc, IX, 53.

chemin menant de Galilée à Jérusalem par Scythopolis et Jéricho.

Jésus était depuis quelques mois entré dans sa treizième année quand arriva la Pâque de l'an 7. Or la treizième année était celle où tout jeune Hébreu, en raison de son développement physique, devenait astreint à remplir toutes les observations de la loi mosaïque. Jésus devait donc, cette année-là, se rendre à Jérusalem pour y célébrer la Pâque. Probablement il y était déjà allé les années précédentes; mais alors ce n'était pas par devoir religieux; il ne faisait que suivre sa mère qui elle-même, bien qu'elle ne fût pas, vu son sexe, tenue au pèlerinage, accompagnait toujours Joseph en épouse fidèle¹. On n'imagine pas que Marie ait pu chaque année s'imposer le sacrifice de se séparer de son enfant, en le confiant à quelque voisine pour une quinzaine de jours, temps requis pour l'accomplissement du voyage pascal.

Instituée pour rappeler au peuple juif comment ses ancêtres s'échappèrent de leur captivité en Égypte², la fête de la Pâque se célébrait au printemps; elle s'ouvrait le quatorzième jour du mois de Nisan, premier mois de l'année hébraïque; on immolait d'abord, dans la cour réservée du Temple, un agneau né dans l'année et exempt de tout défaut physique; cet agneau immolé était du Temple rapporté par les fidèles dans leurs demeures particulières; on le faisait rôtir, et le soir venu la famille

¹ Luc, II, 41. Accompagner leurs maris à Jérusalem pour la fête de Pâque était chez les femmes juives un usage très répandu, et depuis longtemps. Cf. *Premier livre des Rois*, chap. 1, 7.

² *Exode*, XII, 11.

le mangeait avec adjonction de pain sans levain et de laitues sauvages. Comme il devait être consommé tout entier, y compris la tête, les pieds et les intestins¹, plusieurs familles pouvaient se grouper afin d'exécuter plus facilement cette obligation²; et c'est évidemment ainsi qu'agissaient Joseph et Marie; ils s'associaient avec quelques compatriotes, de manière à être au moins dix personnes à se partager l'agneau pascal.

Il était de règle que les pèlerins restassent à Jérusalem pendant toute la semaine suivante, celle que l'on nommait la semaine des azymes, parce que l'usage du pain fait avec de la farine levée y était interdit³. Pendant cette semaine se déroulait au Temple toute une série de sacrifices pour le bien de la nation et il convenait que les pèlerins, s'ils n'assistaient pas effectivement à ces cérémonies, n'en fussent pas éloignés⁴. Après le septième jour qui était particulièrement solennel, chacun était libre de regagner son domicile.

En l'an 7, la semaine des azymes paraît n'avoir été marquée à Jérusalem par aucun incident fâcheux; quand elle fut achevée, la caravane des pèlerins galiléens se reforma, et divisée en plusieurs groupes elle reprit le chemin de la Galilée. Joseph et Marie durent faire partie du premier groupe; mais comme

¹ *Exode*, XII, 8 et 9.

² *Exode*, XII, 4.

³ *Exode*, XII, 15-20. Cette interdiction rappelait que les Hébreux, pressés par les Égyptiens de s'éloigner au plus vite, emportèrent pour leur nourriture la farine qu'ils avaient pétrie et qu'ils n'avaient pu encore faire fermenter. Aux étapes, ils la firent cuire sous la cendre et firent ainsi des pains azymes (*Exode*, XII, 34 et 39).

⁴ *Nombres*, XXVIII, 16-25.

ils ne gardaient plus Jésus avec autant d'attention qu'aux jours de son bas âge, ils ne s'inquiétèrent pas de l'avoir près d'eux durant la première journée de marche, et ils partirent de Jérusalem sans lui, comptant qu'il les rejoindrait le soir à l'étape, après avoir cheminé avec un autre groupe de pèlerins. Mais le soir, contrairement à leur attente, Jésus ne parut pas à l'étape; on croit que celle-ci fut à Béroth, l'actuelle Bireh. En vain, Marie et Joseph s'enquirent de Jésus auprès des parents et des gens de connaissance qu'ils avaient dans leur caravane; nul ne pouvait dire ce qui était advenu à Jésus; il était donc manifeste que celui-ci n'avait pas quitté Jérusalem. Très inquiets, Marie et Joseph prirent le parti de retourner à la ville pour y chercher Jésus. Là leurs recherches furent assez longues; elles se prolongèrent infructueusement pendant au moins une journée; car, nous dit l'évangéliste, c'est seulement trois jours après le moment où ils l'avaient perdu de vue¹ que Marie et Joseph découvrirent Jésus. Ils le trouvèrent au Temple dans une des chambres attenantes à la Cour des femmes et qui étaient spécialement réservées aux docteurs de la loi pour qu'ils y donnassent leur enseignement.

Probablement, depuis le moment où il s'était séparé de ses parents, Jésus n'était plus sorti de l'enceinte du Temple; il y avait sans doute partagé son temps

¹ Tel nous paraît être le sens des mots : « Il arriva qu'après trois jours ils le trouvèrent dans le Temple. Καὶ ἐγένετο μεθ' ἡμέρας τρεῖς εὗρον αὐτὸν ἐν τῷ ἱερῷ. » (Luc, II, 46.) Nous ne pensons pas qu'il faille comprendre que les recherches faites par Marie et Joseph à Jérusalem durèrent trois jours; l'usage hébraïque était de compter une portion de jour comme un jour plein.

entre la prière et l'audition des docteurs. Quand ses parents l'aperçurent, il était avec d'autres auditeurs, accroupi sur le sol à la manière juive en face de plusieurs docteurs; il écoutait leurs leçons et de temps en temps il leur adressait des questions afin qu'ils rendissent leur enseignement plus clair ou plus complet. Or ses questions, comme les réponses qu'il était parfois amené à donner aux docteurs, dénotaient un tel jugement que tous les assistants, tant docteurs qu'étudiants, en étaient émerveillés. Survenant dans cette réunion, Joseph et Marie furent au premier abord absolument interdits¹; puis Marie s'étant reprise vint à son fils et lui dit ces mots empreints de reproche : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela? Voilà que ton père et moi nous étions à ta recherche très en peine de toi ».

« Pourquoi me cherchiez-vous? » répondit Jésus; « Ne saviez-vous pas que je dois être appliqué aux choses de mon père? » Se levant, cependant, il suivit sa mère et sortit du Temple avec elle et Joseph. Mais Marie et Joseph, remarque ici saint Luc, « ne comprirent pas le sens de ce que Jésus leur avait dit »². Marie et Joseph pouvaient à la rigueur témoigner quelque surprise de n'avoir pas été prévenus de l'acte d'indépendance que Jésus allait faire, lui qui jusqu'alors avait été si déférent envers eux.

¹ Littéralement : ils furent renversés, Ἐξεπλάγησαν ». Luc, II, 48.

² Καὶ αὐτοὶ οὐ συνῆκαν τὸ ῥημᾶ δ' ἐλάλησεν αὐτοῖς (Luc, II, 50), *ils ne coordonnèrent pas la parole qu'il leur avait dite*. Le mot αὐτοῖς ne peut s'appliquer aux autres assistants, Joseph et Marie mis à part. Le contexte s'oppose à cette interprétation. D'ailleurs le verbe λαλέω employé par saint Luc, et qui signifie : *parler familièrement*, indique bien que Jésus s'adressa particulièrement à sa mère et à Joseph.

Mais ils savaient par les révélations de l'ange Gabriel que Jésus était le fils de Dieu¹ et le Messie promis à Israël²; ils auraient donc dû trouver tout naturel qu'il se mît au service de son père céleste en négligeant les devoirs conventionnels que, du fait de son incarnation, il s'était imposés envers eux. Si cette pensée ne leur vint pas à l'esprit, ne serait-ce pas qu'ils ne s'étaient pas encore pleinement rendu compte de ce qui incombait à Jésus, de tout ce que comportaient ensemble sa divinité et sa mission sur terre³?

Après nous avoir relaté cet épisode, saint Luc nous dit que Jésus « descendit de Jérusalem avec Marie et Joseph pour rentrer à Nazareth⁴ ». Cette formule nous paraît indiquer qu'ils n'essayèrent pas de rejoindre la caravane galiléenne qui traversait le territoire samaritain, mais qu'ils retournèrent chez eux par la vallée du Jourdain. Aussi bien les Samaritains ne virent pas sans colère un si grand nombre de Juifs emprunter cette année-là leur territoire pour

¹ Luc, I, 35.

² Luc, I, 32 et 33.

³ Telle est l'explication donnée par le Père M. J. Lagrange dans son commentaire sur l'évangile de saint Luc (chap. II, verset 50). Mais dans la discussion du verset précédent, le Père Lagrange avait proposé une autre explication, en traduisant la réponse de Jésus à Marie par ces mots : *Pourquoi me cherchiez-vous? ne saviez-vous pas que je dois être auprès de mon père?* c'est-à-dire dans sa demeure, le Temple. Cette réponse, fait observer le Père Lagrange, convient bien à la mentalité d'un enfant de treize ans; il aurait pu ajouter qu'elle était de nature à interloquer des parents demandant depuis trois jours leur enfant à tous les coins d'une grande ville. Le père jésuite de la Broise (*la Vierge Marie*) fournit une troisième explication : Marie et Joseph se seraient demandé avec étonnement comment Jésus allait à l'avenir « s'appliquer aux choses de son père ».

⁴ Luc, II, 51.

aller porter ses adorations dans un temple rival de leur temple du mont Garizim ; et à la Pâque suivante quelques-uns d'entre eux se rendirent à Jérusalem pour insulter au culte juif.

Aucun des évangélistes n'a mentionné le sacrilège qui fut alors commis ; nous ne le connaissons que par l'historien Josèphe¹. Mais il est certain que, comme il se produisit pendant la semaine des azymes, Jésus, venu pour célébrer la Pâque à Jérusalem, s'en trouva le témoin.

Profitant de ce que les portes de l'enceinte du Temple étaient ouvertes la nuit pendant les fêtes, quelques Samaritains les franchirent et ils semèrent sous les portiques une certaine quantité d'ossements humains ; les portiques en contractèrent une souillure qui dura sept jours pleins², et pendant ce temps tous les fidèles durent s'écarter de ces portiques et par conséquent du Temple dont ils étaient l'accès. Les portes furent depuis lors mieux gardées la nuit, mais les cérémonies de la semaine des azymes furent en cette année 8³ brusquement interrompues et reportées du mois de Nisan au mois suivant⁴.

¹ JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. II, 2.

² *Nombres*, XIX, 11 et suivants.

³ Josèphe n'indique pas l'année exacte ; mais il précise que le fait se passa lorsque Coponius était procurateur en Judée, et peu de temps avant la cessation de ses fonctions ; l'année 8 correspond bien à ces indications.

⁴ *Nombres*, IX, 6 et suivants.

CHAPITRE VIII

Années d'adolescence et de jeunesse.

Pendant les dix-huit années suivantes, Jésus vécut dans la plus profonde obscurité. Sur les premières de ces années, celles de l'adolescence, saint Luc, le seul des évangélistes qui parle explicitement d'elles, se borne à ces simples mots : « Il était soumis à Marie et à Joseph. Il progressait en science, en taille et en charme devant Dieu et devant les hommes¹ ». Et un seul renseignement historique digne de foi peut être ajouté à ces mots ; ils furent, un siècle après la mort de Jésus, interprétés de la manière suivante par saint Justin qui ayant, fait ses études et passé toute sa jeunesse en Palestine et s'y étant converti au christianisme, avait certainement recueilli à Nazareth ou dans les environs de ce petit bourg toutes les informations orales pieusement

¹ Luc, II, 51 et 52 : Καὶ Ἰησοῦς προέκοπτε σοφίᾳ καὶ ἡλικίᾳ καὶ χάριτι παρὰ θεῷ καὶ ἀνθρώποις. On a renoncé à traduire le mot ἡλικία par *âge* (*ætas*) comme avait fait la *Vulgate* ; ce qui aboutissait à ce truisme redondant : Jésus progressait en âge. De même on convient généralement aujourd'hui qu'il ne faut pas traduire χάρις par *agrément physique*, mais par *charme* ou *attrait moral*.

conservées chez les compatriotes chrétiens¹. « Se développant comme le commun des autres hommes et selon la marche de la vie normale, Jésus prenait à chaque phase de ce développement les attributs humains qui y correspondaient; et il passait ainsi par tous les changements que subit l'extérieur d'un adolescent² ».

Sur les années qui suivirent celles de l'adolescence, c'est-à-dire sur celles de la jeunesse complète, les informations authentiques sont encore moins nombreuses; elles se réduisent à quelques rares traits, épars de-ci, de-là dans les évangiles et les autres livres saints.

Plusieurs auteurs ont voulu remédier à cette pauvreté d'information, et, à cet effet, ils ont adapté, avec force détails, à la personne de Jésus la vie que mène à l'heure présente un habitant de Nazareth. Ils ont pu, ce faisant, produire de belles pages de poésie; mais ces pages, si séduisantes qu'elles puissent être, n'ont aucune valeur historique. Il est, en effet, très téméraire d'établir une similitude entre ce qu'étaient il y a 1900 ans les habitants d'un petit bourg rural et ce qu'ils sont aujourd'hui après que leur pays a été incessamment bouleversé par des invasions étrangères, des dévastations et de profonds changements d'ordre religieux, moral et politique. On a dit aussi, entre autres fantaisies, que Jésus, quand il habitait Nazareth, avait beaucoup vécu de

¹ Saint Justin n'est pas, au point de vue strictement historique, une autorité irrécusable; ses erreurs sur les faits de l'histoire générale sont fréquentes. Mais en ce qui concerne Jésus, il s'était certainement documenté avec soin, et son témoignage doit être tenu pour véridique.

² *Dialogue avec Tryphon*, chap. LXXXVIII, par. 2.

la vie des champs, qu'il allait musant ou philosopant dans les environs alors particulièrement fertiles et rians, et que la vue de cette végétation florissante avait fortement influé sur la tournure de ses idées humaines; et l'on appuie cette conjecture sur le fait que, plus tard, dans son enseignement au peuple, il se servit très souvent de comparaisons et de paraboles tirées des choses de la campagne. La remarque est loin d'être concluante; Jésus, « qui possédait, cachés en lui, tous les trésors de la sagesse et de la science¹ », se mettait tout simplement à la portée de ses auditeurs, paysans pour la plupart.

Aussi bien, les évangélistes laissent assez clairement entendre que Jésus, dès qu'il fut en état de rendre service à Joseph, ne connut pas les heures oisives; il fut d'abord apprenti, s'initiant peu à peu, sous la direction de son père putatif, au métier de charpentier²; puis, sa force croissant avec l'âge, il aborda des travaux plus importants et il parvint à une habileté professionnelle qui lui permit, au témoignage de saint Justin, de fabriquer seul³ des jougs pour bœufs et même des charrues; natif de Sichem en Samarie, c'est-à-dire d'une ville qui n'était pas très éloignée de Nazareth, saint Justin, qui vécut un siècle après Jésus, pouvait avoir vu encore en usage dans la région voisine quelques instruments agri-

¹ SAINT PAUL, *Épître aux Colossiens*, II, 3.

² SAINT MATTHIEU (XIII, 55) le qualifie : *le fils du charpentier* (ὁ τοῦ τέκτωνος υἱός); ce qui semble indiquer que Jésus durant tout son temps d'ouvrier resta subordonné à Joseph.

³ SAINT MARC (VI, 3) dit de Jésus : *le charpentier*; d'où nous concluons que Jésus, bien que toujours en sous-ordre (*subditus ὑποτασσόμενος*), fit pourtant des travaux personnels.

coles fabriqués par celui-ci¹. En se livrant à ces travaux manuels, remarque le même écrivain, Jésus donnait à ses compatriotes « l'exemple du devoir accompli et de la vie laborieuse² ».

Les jours de sabbat, lorsque l'atelier était fermé, Jésus se rendait à la synagogue de la bourgade pour assister au service religieux qui remplaçait, en province, les cérémonies célébrées dans le Temple à Jérusalem³. Ce service, en outre de prières et d'actions de grâces, comportait la lecture d'un extrait du *Pentateuque*, puis d'un extrait quelconque des livres prophétiques; après quoi, un commentaire édifiant de ces extraits était fait à l'assistance par l'un des lecteurs. Comme dans les synagogues de province, il se trouvait rarement parmi les fidèles un prêtre ou un docteur pouvant remplir les fonctions d'officiant, ces fonctions retombaient sur des assistants de bonne volonté, et, si nous interprétons bien les paroles de saint Luc, Jésus commença de bonne heure à prendre une part active dans la célébration de l'office sabbatique⁴. Nous pouvons croire que ce fut en l'année 8 après son retour de cette Pâque où il avait à Jérusalem si brillamment affronté les docteurs de la loi. Quelle qu'ait pu être la discrétion de Marie et de Joseph sur cet incident⁵, le bruit

¹ SAINT JUSTIN, *Dialogue avec le juif Tryphon*, 88.

² SAINT JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon*, chap. LXXXVIII, par. 8.

³ LUC, IX, 16.

⁴ LUC, IV, 16 : « Le jour du Sabbat, selon sa coutume, il entra dans la Synagogue, et il se leva pour lire ». D'après nous, les mots : *selon sa coutume*, κατὰ τὸ εἰωθὸς αὐτοῦ, s'appliquent non seulement à l'entrée dans la synagogue, mais à la lecture de la leçon.

⁵ LUC, II, 51 : « Sa mère conservait dans son cœur tous ces mots (notamment ceux prononcés par Jésus dans le Temple) ».

avait dû en parvenir à Nazareth; c'est pourquoi le chef de la synagogue¹ et les anciens ne firent pas opposition à ce que Jésus, malgré son très jeune âge, lût et commentât une des leçons du jour; au contraire, leur curiosité fut probablement excitée, et l'on peut ajouter qu'ils furent, ainsi que toute l'assistance, agréablement touchés par ses paroles; saint Luc ne nous dit-il pas que Jésus, durant toutes ces années de Nazareth, ne cessa de gagner en faveur auprès des hommes²?

Cette remarque de l'évangéliste nous amène à rechercher ce qu'était l'apparence extérieure de Jésus lorsque, sous l'épanouissement de la jeunesse, il fut parvenu, durant son séjour à Nazareth, à la plénitude de son développement humain. Le Nouveau Testament ne nous donne à cet égard que de bien maigres informations³, et, d'autre part, il est fort difficile, vu le style excessivement imagé dans lequel ils sont conçus, de tirer des passages de l'Ancien Testament qui vraisemblablement se rapportent à l'extérieur humain de Jésus⁴, des données suffisamment claires pour permettre de tracer de lui une simple esquisse.

Aujourd'hui beaucoup de personnes mues par un

¹ *Rosch ha-keneseth*, ἀρχισυνάγωγος.

² LUC, II, 52.

³ SAINT LUC (II, 52) indique clairement que Jésus fut de haute taille et les quatre évangélistes en nous relatant les nombreuses marches, longues et souvent rapides, que fit Jésus, nous montrent que la texture de ses jambes était parfaite; à cet égard, on ne peut que s'étonner de l'opinion très répandue dans l'Eglise orthodoxe russe que Jésus était pied bot; nombreux sont les crucifix russes où la barre d'appui des pieds est placée obliquement.

⁴ *Genèse*, XLIX, 12 : *Cantiques des Cantiques*, 10 et suivants; *Isaïe*, LII, 14 et LIII, 2 et 3.

sentiment pieux, mais peu réfléchi, veulent, en les interprétant d'après leurs idées modernes, appliquer à Jésus les paroles que le psaume XLIV¹ écrit à l'intention des Juifs du temps de Salomon, a dites de ce roi; ces personnes déclarent donc que Notre-Seigneur fut sur la terre, « le plus beau des enfants des hommes². » Ceux qui parlent ainsi ne considèrent pas que chez les hommes, même s'ils écrivent sous l'inspiration divine, l'idée de la beauté humaine change selon les temps et les lieux et que, en particulier, l'idée que se faisaient de cette beauté les Juifs contemporains de Salomon était bien éloignée de celle que peut s'en faire la moyenne des Français au ^{xx}e siècle³.

Or nous savons par le témoignage de plusieurs écrivains chrétiens des ⁱⁱe et ⁱⁱⁱe siècles que Jésus fut regardé par ses compatriotes comme étant dépourvu de beauté physique (ἀειδής)⁴. Sauf la grande taille

¹ Pour indiquer les psaumes nous nous servons de la numération adoptée par la Vulgate.

² Psaume XLIV, versets 2 et 3 : « Mon chant est pour le roi; que ma langue soit comme la plume d'un écrivain habile. Tu es le plus beau des enfants des hommes ». Bien que ce psaume ait été ostensiblement composé pour célébrer le roi Salomon, saint Paul en a appliqué à Jésus les versets 7 et 8. (Épître aux Hébreux, I, 8 et 9) : on peut donc admettre que les autres versets soient presque tous applicables de même à Jésus. Mais le psalmiste représente celui qu'il célèbre comme un guerrier triomphateur « ceignant son glaive sur sa cuisse et lançant des flèches acérées qui pénètrent dans le cœur de ses ennemis et font tomber les peuples à genoux devant lui ». Il ne pourrait donc s'agir là de Jésus peinant dans la vie sur terre, mais de Jésus ressuscité de qui il est logique de proclamer la beauté céleste.

³ Aujourd'hui encore, malgré tous les rapprochements d'idées survenus entre les nations, comment prétendre les concilier dans une appréciation commune de la beauté humaine? Un Américain de race anglo-saxonne peut-il à ce sujet penser comme un nègre? ou un Slave comme un Malai?

⁴ SAINT JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon*, chap. xiv, par. 8. — ORIGÈNE,

qui lui était nécessaire pour dominer les foules¹ et faire porter au loin sa voix qui naturellement était douce², il ne voulut avoir en son corps humain aucune des particularités extérieures ni aucun des traits de visage que les Juifs d'alors prisaient comme des avantages; ou, s'il posséda certains de ces avantages, leur éclat fut amoindri, sinon absolument annulé, par des circonstances déparantes.

On sait que par exemple les Juifs estimaient fort chez les hommes les luxuriantes chevelures³ : or nous sommes autorisés à croire que Jésus eut de longs et abondants cheveux qui flottaient sur ses épaules⁴; mais leur couleur fut noire, et c'était une tare⁵. De même, l'élégance qui, dans la pensée des Juifs, était l'accompagnement naturel de la haute

Contre Celse, chap. vi, par. 75 et 76. — TERTULLIEN, *De carne Christi*, par. 9; *Contre Marcion*, chap. iii, par. 17; *Contre les Juifs*, chap. xiv.

¹ Il ne faudrait toutefois pas croire que cette taille ait été démesurée. Si, comme autrefois Saül, Jésus avait « surpassé de l'épaule et de la tête tout le peuple » (*Premier livre des Rois*, chap. ix, verset 2), Judas quand il le livra n'aurait pas eu besoin d'un signe de convention pour le désigner, sans risque de confusion avec quelqu'un des apôtres, aux soldats romains chargés de l'arrêter.

² ISAÏE, XLII, 2, cité par saint Matthieu, XII, 19 : « Il ne criera ni élèvera la voix. » — Cf. *Cantique des Cantiques*, V, 16 : « Son gosier est plein de douceur ».

³ Voir, au II^e *livre des Rois*, chap. xiv, 25 et 26, ce qui est dit d'Absalon et de sa chevelure : « Il n'y avait pas en tout Israël un homme qui fût aussi beau et aussi bien fait qu'Absalon; depuis la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête il n'y avait en lui aucun défaut ».

⁴ Il n'y a pas de doute à cet égard pour ceux qui croient à l'authenticité de l'empreinte conservée sur le Saint Suaire de Turin. (Voir Paul Vignon, *Le linceul du Christ*.)

⁵ *Cantique des Cantiques*, V, 11 : « Ses cheveux sont drus comme un régime de palmier et noirs comme l'aile du corbeau ».

taille¹, fut détruite en Jésus par la maigreur, la maigreur ayant été en ce temps-là synonyme non d'élégance, mais de chétiveté².

Somme toute, le physique choisi par Jésus ne le faisait distinguer dans la masse populaire des Juifs par rien de très saillant ni en bien ni en mal. S'il y avait eu dans ce physique quelque caractéristique vraiment marquante, l'ataxique que, nous le verrons plus loin³, Jésus guérit à Jérusalem sans se faire connaître, n'aurait pas manqué de la signaler aux pharisiens qui le pressaient de désigner celui par qui il avait été guéri.

Mais si, au premier abord, l'apparence extérieure n'était pas avantageuse, Jésus, complète abstraction étant faite de sa divinité, avait dans son regard et dans sa voix un charme et une puissance qui subjuguèrent; et son allure majestueuse rehaussait l'effet de ses paroles et de ses actes. Du point de vue strictement humain on comprend donc aisément l'influence qu'il exerça autour de lui sur les hommes, et les succès d'intimidation qu'il obtint souvent sur ses ennemis au cours de sa vie humaine⁴.

Il va de soi que Jésus observait scrupuleusement chaque année, ainsi que Joseph, l'obligation de se rendre à Jérusalem pour la Pâque. Mais aucun de ces voyages accomplis dans la compagnie de son père putatif ne donna lieu à quelque fait qui

¹ *Cantique des Cantiques*, V, 15 : « Sa stature, est celle du Liban, il se distingue comme un cèdre entre les autres arbres ».

² *Isaïe*, LII, 3. Il montera devant le Seigneur comme une tige menue, comme le rejeton qui sort d'une terre altérée ».

³ Voir chapitre XXI.

⁴ *JEAN*, VII, 44, et XVIII, 6.

méritât d'être rappelé; le silence des évangélistes sur eux est absolu. Quant à la fête des Tabernacles, il ne semble pas que Jésus, pendant tout le temps où il fut sous l'autorité de Joseph, soit jamais allé la passer à Jérusalem; l'évangéliste saint Jean nous dit bien que Jésus célébrait ponctuellement cette fête¹; mais durant toute sa jeunesse ce fut à Nazareth même². Joseph certainement, avec le concours de Jésus, construisait sur la terrasse de sa maison ou sur quelque terrain vague une tente de feuillages, et pendant huit jours tous deux y habitaient en donnant, comme le prescrivait la loi, des signes extérieurs de réjouissance³.

Cependant Joseph, grâce à son travail, s'était acquis une belle aisance; le fait, sans qu'on soit obligé d'invoquer aucun texte plus ou moins explicite de l'Écriture, résulte clairement de la générosité avec laquelle Joseph, quelques années après son retour à Nazareth, reçut à demeure chez lui, en les prenant à sa charge, quatre neveux et plusieurs nièces⁴. Nous connaissons les noms des quatre neveux⁵ : Jacques, Jude⁶,

¹ JEAN, I, 14 : « Ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν, il a dressé sa tente parmi nous ».

² Nous rapportons à la vie publique de Jésus les paroles que, sous la figure de la Sagesse, il dit dans l'*Ecclésiastique* (XXIV, 14) : « Ἐν σκηνῇ ἁγίᾳ ἐνώπιον αὐτοῦ ἐλειτούργησα »; « dans une sainte tente, en présence de lui (du Créateur), j'ai prié publiquement ».

³ *Lévitique*, XXIII, 40.

⁴ Il résulte de l'évangile de saint Luc (II, 42-51) que en l'an 7, quand Joseph se rendit à Jérusalem pour la Pâque, sa famille ne comprenait personne en dehors de Marie et de Jésus. Il faut donc rejeter à une date postérieure l'entrée des neveux et nièces dans la maison de Joseph.

⁵ Matthieu, XIII, 55; Marc, VI, 3. On les surnomma *frères du Seigneur*.

⁶ Nous respectons l'usage de donner en français le nom de Jude à ce neveu de Joseph pour le distinguer, parmi les apôtres, du traître

Josès¹ et Simon²; nous les retrouverons assez souvent par la suite³. Des nièces, nous ne savons rien, sinon que s'étant mariées à Nazareth, évidemment grâce aux soins de Joseph, elles restèrent établies dans ce petit bourg⁴ tandis que leurs frères, au moins trois d'entre eux, en furent bientôt complètement détachés⁵.

De qui étaient fils tous ces enfants recueillis par Joseph? Nous voyons, en combinant plusieurs passages des évangiles, que Jacques, Jude et Josès étaient fils d'un homme nommé à volonté Alphée⁶ ou Cléopas⁷ suivant l'usage alors fort répandu en Palestine,

Judas. En réalité, il se nommait lui aussi Judas (MATTHIEU, XIII, 55; MARC, VI, 3; LUC, VI, 16; JEAN, XIV, 22; *Actes des Apôtres*, I, 13; *Épître de saint Jude*, I, 1). Quand les évangélistes saint Matthieu (IX, 3) et saint Marc (III, 18) donnent la liste des apôtres ils distinguent les deux Judas, en désignant le *frère du Seigneur* par son surnom de Thaddée ou Lebbée (*homme de cœur*).

¹ Les traductions portent en général le nom de Joseph; mais il n'y a aucune raison pour modifier le nom donné par les évangélistes qui est Josès, Ἰωσήφ (MATTHIEU, XIII, 55, et XXVII, 56; MARC, VI, 3 et XV, 40 et 47).

² Dans la littérature chrétienne Simon est de préférence nommé Siméon; en fait, Simon est un nom grec, tandis que Siméon est un nom hébraïque.

³ Nous supposons que Jacques et Jude, les deux qui furent choisis comme apôtres par Jésus, étaient les deux aînés; dans cette hypothèse on conçoit mieux la scène relatée par saint Matthieu (XII, 47), saint Marc (II, 3) et saint Luc (VIII, 19), où Marie accompagnée par des frères de Jésus, va à la recherche de celui-ci; Marie ne devait plus avoir chez elle que les deux plus jeunes (voir page 330). Saint Matthieu (XIII, 55) et saint Marc (VI, 3) n'énumèrent pas dans le même ordre les *frères du Seigneur*; saint Matthieu place successivement Jacques, Josès, Simon et Jude; saint Marc place Jude à la troisième place et Simon à la quatrième.

⁴ MATTHIEU, XIII, 56; MARC, VI, 3.

⁵ Jacques et Jude furent apôtres; Simon fut le deuxième évêque de Jérusalem; Josès se perd de vue après l'ascension de Notre-Seigneur.

⁶ MATTHIEU, X, 3; MARC, III, 16; LUC, VI, 15; *Actes des Apôtres*, I, 13.

⁷ LUC, XXXIV, 18, et JEAN, XIX, 25. On ne sait pas pourquoi la Vul-

surtout chez les gens de négoce, d'avoir à la fois un nom araméen et un nom grec¹; et quant à Simon dont les évangiles n'ont pas mentionné la filiation, nous savons par l'historien chrétien presque contemporain Hégésippe qu'il était bien aussi fils de Cléopas²; ainsi tombe l'opinion d'après laquelle les quatre neveux recueillis par Joseph seraient nés de pères différents³. Quant à Cléopas lui-même, Hégésippe assurait qu'il était frère de Joseph⁴; il se trouvait par conséquent, suivant notre opinion, être lui aussi comme Joseph, oncle de la Vierge Marie.

gate a transformé en Cléophas le nom de Κλεόπας ou Κλώπας qui est une abréviation du nom grec bien connu Cléopatros.

¹ Nous avons cité tout à l'heure le cas de l'apôtre Jude qui avait un surnom hébreu *Lebbée* et un surnom grec *Thaddée*.

² EUSÈBE. *Histoire ecclésiastique*, livre III, chap. xi et chap. 32, par. 1, 3, 4 et 6.

³ Jacques, a-t-on dit, aurait été de race lévitique et non de race judéenne comme Cléopas et Joseph. Cette opinion s'appuie sur le passage suivant d'Hégésippe rapporté par Eusèbe *Histoire ecclésiastique*, livre II, chap. xiii, par. 6) : Τούτῳ μόνῳ ἔξῃν εἰς τὰ ἁγία εἰσιέναι· οὐδὲ γὰρ ἔρεον ἐφορεῖ, ἀλλὰ σινδόνας. Καὶ μόνος εἰσέρχεται εἰς τὸν ναόν, ἃ lui seul parmi les disciples de Jésus il était permis d'entrer dans les parties saintes du temple, car il ne portait pas de vêtements de laine, mais des vêtements de lin. Et seul il pénétrait dans le sanctuaire. » Or en dehors des prêtres, personne ne pouvait pénétrer dans le sanctuaire, et pour être prêtre il fallait être de la race de Lévi ou de la race réchabite; donc à moins d'appartenir à une de ces deux races, Jacques aurait commis un sacrilège en entrant dans le sanctuaire; et ce sacrilège n'eût pas été toléré. Nous convenons de la justesse de ce raisonnement, mais nous pensons qu'Hégésippe écrivant plus de cinquante ans après la destruction du temple, ne s'est pas rendu compte de la valeur des mots τὰ ἁγία (parties saintes) et ναός (sanctuaire) qu'il a employés; Jacques n'a jamais dû pénétrer dans le *sanctuaire*, mais par une faveur exceptionnelle que semblent impliquer les mots d'Hégésippe, et parce qu'il s'habillait comme les Lévites, il put fréquenter le parvis de ces derniers, dont l'accès était interdit au commun des Juifs.

⁴ EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, livre III, chap. xi : Τὸν γὰρ οὗ Κλώπᾱν ἀδελφὸν τοῦ Ἰωσήφ ὑπάρχειν Ἡγέσιππος ἰστορεῖ, Hégésippe témoigne que Cléopas était frère de Joseph.

La mère des pupilles recueillis par Joseph se nommait Marie, nous disent les évangélistes¹, et saint Jean ajoute qu'elle était sœur de la vierge Marie mère de Jésus². A la rigueur il n'est pas impossible que alors dans une famille juive deux sœurs aient porté le même nom : on rencontre à cette époque en Palestine de telles singularités, deux fils d'Hérode le Grand, par exemple, se nommaient Philippe³. Mais les évangiles laissent assez clairement entendre que Marie, mère de Jésus, fut fille unique. Comment expliquerait-on, notamment si elle avait eu une sœur, que malgré sa grande jeunesse elle eût été obligée après la mort de ses parents de se rendre toute seule de Nazareth en Judée pour y passer le temps qui devait s'écouler avant son mariage⁴? Il convient donc d'attribuer ici au mot *sœur*, employé par saint Jean, une signification plus étendue que celle qu'il a

¹ MATTHIEU, XXVII, 56; MARC, XV, 40 et 47, et XVI, I; LUC, XXIV, 10.

² JEAN, XIX, 25.

³ Ils n'étaient pas, il est vrai, de même mère. Philippe I^{er} était fils de la seconde Mariamne (JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, Livre XV, chap. ix, par. 3); Josèphe le nomme Hérode. Après avoir eu la prédilection de son père Hérode le Grand au point d'avoir été, dans un des testaments de celui-ci, désigné comme seul héritier, il tomba en défaveur, fut déshérité et n'eut plus aucun rôle dans l'histoire paléstinienne. Il fut le premier mari de la fameuse Hérodiade, et le père de la non moins fameuse Salomé. Voir plus loin, chap. xxvii. Philippe II était fils d'une femme de Jérusalem nommé Cléopâtre; c'est celui que saint Luc (III, I) cite comme tétrarque d'Iuturie et de Trachonitide. Il fut le mari de la Salomé sus-nommée.

⁴ Nous n'attachons aucune créance à tous les menus faits rapportés dans l'écrit apocryphe du n^e siècle nommé *Protévangile de Jacques*; mais cet écrit, qui relate les légendes ayant alors cours parmi les chrétiens de Palestine, peut donner une note juste quand il s'agit de situations permanentes ayant été de notoriété publique dans les classes populaires; or le *Protévangile* dit que Marie était enfant unique.

d'ordinaire dans les rapports de parenté¹. Marie, femme de Cléopas, n'était par son mari qu'une belle-sœur de Joseph, mais peut-être par elle-même avait-elle quelque cousinage avec la vierge Marie; ainsi les frères du Seigneur auraient été des deux côtés, paternel et maternel, unis humainement par le sang à Jésus.

Joseph à Nazareth traita tous ces neveux et nièces aussi paternellement que s'ils étaient ses propres enfants²; et ceux-ci étant élevés à côté de Jésus³, quoiqu'il fût leur aîné de quelques années⁴, furent

¹ Cette extension est fréquente dans la Bible. Par exemple dans le livre de *Tobie*, au chapitre viii (verset 9), le jeune Tobie appelle *sœur* sa future épouse Sarah, bien qu'elle ne fût que sa cousine issue de germain.

² Nous savons pertinemment que le titre d'*enfant de Joseph* était donné au moins à Jacques l'aîné des quatre neveux. « On disait Jacques frère du Seigneur, parce que lui aussi (comme Jésus) était appelé enfant de Joseph, Ἰάκωβον τὸν τοῦ κυρίου λεγόμενον ἀδελφόν, ὅτι δὴ καὶ οὗτος τοῦ Ἰωσήφ ὠνόμαστο παῖς ». Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, livre II, chap. 1, par. 2.

³ Du temps d'Origène au III^e siècle, les églises d'Orient professaient que tout au moins Jacques, entre les fils de Cléopas le plus rapproché de Jésus par l'âge, avait été élevé côte à côte avec lui. Ayant dans son traité contre Celse (livre I^{er}, par. 47) rappelé la phrase où saint Paul (*Épître aux Galates*, I, 19) dit avoir vu à Jérusalem Jacques frère du Seigneur, Origène ajoute : « Jacques n'était pas tant le frère du Seigneur par la parenté du sang et l'éducation reçue en commun que par la conduite et la doctrine, οὐ τοσοῦτον διὰ τὸ πρὸς αἵματος συγγενὲς ἢ τὴν κοινὴν αὐτῶν ἀνατροφὴν ὅσον διὰ τὸ ἥθως καὶ τὸν λόγον ».

⁴ Nous sommes ici en désaccord avec Eusèbe (*Histoire ecclésiastique*, livre III, chap. 32, par. 3 et 6). Cet historien, reproduisant un passage de son devancier Hégésippe, dit que Simon était âgé de 120 ans en l'an 107 quand il subit le martyre sous l'empereur Trajan; Simon, d'après ce dire, serait donc né en l'an 13 avant notre ère, et il aurait eu vingt ans en l'an 7 quand Joseph fit à Jérusalem le pèlerinage pascal mentionné par saint Luc. Mais comment admettre que Joseph ait pu être amené à recueillir chez lui des neveux âgés de plus de vingt ans? La vraisemblance est qu'Eusèbe, ou après lui quelque copiste, a fait une erreur de chiffre, erreur particulièrement facile

naturellement appelés ses frères et ses sœurs¹ tout en n'étant que ses cousins et ses cousines².

Un fait intéressant à noter dans l'intérieur de cette famille ainsi nombreusement accrue est le suivant; il témoigne éloquemment du soin scrupuleux avec lequel Joseph veillait sur l'éducation de ses neveux : tandis qu'il laissait à Jésus la liberté de boire du vin et de manger de tous les aliments permis au commun des Juifs³, il tint la main à ce que Jacques, pendant tout le temps qu'il resta auprès de lui à Nazareth, accomplît strictement le vœu de sanctification⁴ que ses parents avaient fait pour lui à sa naissance et qui comportait les abstinences les plus sévères⁵.

Les évangélistes ne mentionnent pas la mort de Joseph ; il est presumable qu'elle survint à Nazareth en l'an 26, probablement dans le courant de l'été⁶.

avec les chiffres grecs ; au lieu de 120 px', ne conviendrait-il pas de lire 100, p' ? Le récit du martyre de Simon gagnerait, d'ailleurs, beaucoup en vraisemblance, cette rectification étant faite : la vie d'un homme âgé de 120 ans aurait bien difficilement résisté aux plusieurs jours de torture que subit Simon avant son crucifiement.

¹ MATTHIEU, XII, 46 et 50 et XIII, 55 et 56; MARC, III, 31 et VI, 3; LUC, VIII, 18 et 21; JEAN, II, 12; *Actes des Apôtres*, I, 11; SAINT PAUL, *1^{re} aux Corinthiens*, IX, 5; et *Épître aux Galates*, I, 19.

² Le titre exact de *cousin* (ἀνεψιός) de Jésus est donné par Eusèbe, reproduisant les dires d'Hégésippe, à Jacques et à Simon (*Histoire ecclésiastique*, livre III, chap. 11 et livre IV, chap. 22, par. 4).

³ MATTHIEU, XI, 19 et LUC, VII, 35.

⁴ Voir sur ce vœu du *nazirat* le chapitre VI des *Nombres*.

⁵ « Dès le sein de sa mère il fut sanctifié, il ne but point de vin ni de boisson fermentée : il ne mangea aucun aliment animal ; un rasoir ne vint jamais sur sa tête ; il ne s'oignit point d'huile ni ne fréquenta les maisons de bains » (Hégésippe, reproduit par Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*, livre II, chap. 23). Il est universellement admis que les vœux des nazirs étaient momentanément rompus au moment de la pâque quand il fallait manger l'agneau.

⁶ En l'an 29, les habitants de Capharnaüm, quand Jésus se présenta à eux comme « étant descendu du ciel », s'exclamèrent en disant :

Quand ce deuil frappa la maison de Nazareth, Jésus ne voulut avoir aucune part à l'héritage de son père légal ; il voulut être pauvre. Liquidant donc l'atelier de Joseph, il abandonna à Marie tout l'avoir réalisé¹ et lui-même quittant Nazareth commença cette vie errante qui allait durer près de quatre ans et pendant laquelle il n'aura plus de domicile personnel où reposer sa tête².

« N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? » (JEAN, VI, 42.) Les Capharnaïotes parlaient comme si Joseph était encore vivant ; sa mort devait donc être assez récente. Voir page 392.

¹ Le peu que nous savons sur la vie de Marie, entre la mort de Joseph et le moment où elle fut recueillie par l'apôtre Jean, est pourtant suffisant pour autoriser à dire qu'elle vécut indépendante (MATTHIEU, XII, 46 ; MARC, III, 31 ; LUC, VIII, 19 ; JEAN, II, 1 et 12).

² MATTHIEU, VIII, 20.

CHAPITRE IX

Prédication de Jean-Baptiste.

« L'an quinzisième du gouvernement de César Tibère », lisons-nous dans saint Luc¹, « Ponce Pilate étant en Judée procurateur romain (c'est-à-dire lieutenant du Gouverneur Général de Syrie), Hérode Antipas étant tétrarque de Galilée, Philippe son frère² tétrarque d'Iturée et de Trachonite, Lysanias³ tétrarque d'Abilène, sous les grands prêtres Anne et Caïphe⁴, la parole de Dieu vint sur Jean le fils de Zacharie qui était dans le désert ».

Et vingt versets plus loin, après avoir relaté le

¹ Luc, III, 1 et 2.

² Ce Philippe était demi-frère d'Antipas, sa mère étant une femme de Jérusalem nommée Cléopâtre.

³ Saint Luc a été beaucoup attaqué pour cette mention d'un Lysanias tétrarque d'Abilène en l'an 26. Lysanias, disait-on, est mort en l'an 35 avant notre ère, assassiné par ordre de la reine d'Égypte, Cléopâtre. Mais Lysanias (*qui dissipe le chagrin*) était un nom assez répandu; il y a eu deux Lysanias princes (ou tétrarques) d'Abilène; celui dont parle saint Luc était peut-être le petit-fils de celui qui fut assassiné en l'an 35 avant notre ère.

⁴ Il n'y avait qu'un seul grand-prêtre, et c'était Joseph Caïphe. Si saint Luc lui adjoint Anne (*'Avâvov*, Hannah), c'est que celui-ci, qui avait été grand-prêtre une quinzaine d'années auparavant, avait conservé une très grande autorité.

baptême de Jésus par Jean, l'évangéliste saint Luc nous donne cette autre indication chronologique : « Or Jésus *commençant* (ἀρχόμενος) avait à peu près (ὥσει) trente ans¹ ».

Ces deux textes réunis nous mettent en présence de la plus grosse des difficultés historiques qui soient encore à résoudre dans l'ensemble des quatre évangiles.

L'Empereur Auguste étant mort le 19 août de l'an 767 de Rome, année 14 de notre ère actuelle, la quinzième année du règne de son successeur immédiat Tibère va du 19 août 781 au 19 août 782 de Rome, ou, d'après notre comput, du 19 août 28 au 19 août 29. Or, nous le savons avec certitude, Jésus est mort sur le Golgotha le vendredi 7 avril 30 (année 783 de Rome); les récits évangéliques nous précisent, en effet, qu'il mourut un jour de Parascève (vendredi) et un quinzième jour du mois hébreu de Nisan, et les calculs des chronologistes ont établi que sous l'administration de Ponce Pilate la coïncidence d'une Parascève avec un 15 de Nisan² ne s'est produite qu'en l'an 30. Il résulterait donc de ces données que la vie publique de Jésus commencée vers la fin de l'an 28, pour se terminer au mois

¹ Luc, III, 13. On discute sur ce que saint Luc entend par le *commencement* de Jésus. L'opinion la plus reçue est qu'il a visé le premier verset de l'évangile de saint Marc : « *Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ fils de Dieu* »; or, saint Marc fait coïncider ce commencement avec la prédication de Jean-Baptiste. Ainsi le *commencement* de Jésus devrait être fixé soit au moment où il quitte Nazareth pour se rendre auprès du baptiste, soit au jour de son baptême le 15 janvier 27.

² Le 15 de Nisan étant calculé d'après la méthode des trois évangélistes synoptiques et de Jésus lui-même. Voir vol. II, chap. LIX.

d'avril 30, n'aurait au maximum duré qu'un an et demi.

Plusieurs auteurs n'ont pas hésité à adopter cette conclusion; mais pour la soutenir ils sont obligés de supprimer de l'évangile de saint Jean, comme une interpolation sans valeur, tout un passage déclarant que durant la vie publique de Jésus il y eut au moins trois fêtes de Pâque¹; ils doivent aussi torturer le sens de plusieurs autres passages des évangiles afin de renfermer dans le court intervalle d'un an et demi tous les événements et les voyages relatés. Moyennant ces artifices on arrive, en effet, à retarder jusqu'à l'automne de l'an 28 (quinzième année du règne de Tibère) la prédication de Jean-Baptiste; mais on tombe dans une autre difficulté qui, celle-là, est insurmontable.

Si Jésus n'a pas achevé sa trente-deuxième année quand il meurt le 7 avril 30, il est né au plus tôt en l'an 2 avant notre ère, par conséquent deux ans après la mort d'Hérode le Grand; car celui-ci mourut au commencement d'avril 750 de Rome (an 4 avant notre ère). Or faire naître Jésus après la mort d'Hérode est absolument inconciliable avec les données très précises de saint Matthieu qui obligent à placer la naissance de Jésus au moins quelques mois avant la mort de ce roi²; nous la plaçons, quant à nous, plus de deux ans avant.

Au surplus, bien peu nombreux sont ceux qui

¹ JEAN, VI, 4. D'après nous, il y eut même quatre Pâques pendant la vie publique de Jésus.

² Nous n'alléguons pas saint Luc; car c'est seulement la conception de Jean-Baptiste qu'il place sous le règne d'Hérode (I, 5); et il s'écoula quinze mois entre cette conception et la naissance de Jésus.

limitent à une durée d'un an et demi la carrière publique de Jésus. La généralité préfère recourir à d'autres moyens pour adapter à ce que nous savons de la vie de Jésus les assertions chronologiques de saint Luc. On fait par exemple remarquer qu'en employant le mot *gouvernement* (ἡγεμονία) pour qualifier le pouvoir de Tibère, l'évangéliste n'a pas voulu parler de son règne proprement dit; s'il avait voulu le faire, il aurait employé un autre mot désignant plus clairement la dignité impériale (ἀρχή, δεσποτεία, τυραννίς); loin de là, il emploie un mot vague par lequel, à la ligne suivante, il qualifie également le pouvoir très secondaire de Ponce Pilate, qui n'était que le lieutenant en Judée du Gouverneur Général de Syrie. Beaucoup d'auteurs français ont déduit de là que saint Luc a calculé les années du « *gouvernement* » de Tibère non pas à partir de son avènement au trône impérial le 19 août de l'an 14, mais à partir de l'année précédente, quand les pouvoirs souverains conférés déjà plusieurs fois à Auguste furent renouvelés par le Sénat romain pour une dizaine d'années et quand Tibère fut associé à ces pouvoirs.

Mais cette opinion ne tient pas compte du fait que dès le 26 juin 757 (an 4 de notre ère) Tibère avait été adopté par Auguste et qu'il avait reçu pour une période de dix ans la puissance tribunitienne; il n'y eut pour lui en l'an 13 que renouvellement de cette puissance. Il est vrai que, vu la décrépitude dans laquelle était alors tombé Auguste, Tibère était désormais le véritable maître de l'Empire romain; mais ne l'était-il pas déjà depuis plusieurs années?

D'ailleurs, dater de l'an 13 le gouvernement attribué à Tibère par saint Luc est un expédient insuffisant; il faut, si, comme nous, on fait commencer à la fin de l'an 26 la vie publique de Jésus, remonter jusqu'à l'année 12 afin de faire la place voulue aux quatorze années de gouvernement tibérien mentionnées par saint Luc.

Une partie de l'école catholique allemande pense avoir réussi à justifier le recul jusqu'à l'année 12, en disant que Tibère, occupé jusqu'alors en Germanie où il fallait réparer le désastre, resté fameux, de Varus¹, ne commença qu'en cette année 12 à s'occuper activement de la Palestine et à y être connu comme détenteur du pouvoir exécutif sur tout l'Empire. Saint Luc, qui dans son évangile ne considère au point de vue historique que la Palestine, aurait, en conséquence, imaginé une ère de Tibère ayant son début à l'année 12.

Qu'il y ait eu en usage en Palestine, à l'époque de Jésus et des Apôtres des ères très diverses, c'est un fait certain. Sans parler des Olympiades grecques², nous trouvons des ères de Jules César³, de la bataille d'Actium⁴, d'Auguste⁵, d'Hérode le Grand⁶; et l'on

¹ Après avoir été gouverneur général de Syrie, Quinctilius Varus le fut de la Gaule-Belgique; et commandant alors une expédition en Germanie, il fut, en l'an 9, attiré dans une embuscade par le chef chérusque Arminius et il y périt avec trois légions.

² L'historien Josèphe date quelquefois un fait au moyen des Olympiades (*Antiquités hébraïques*, livre XVI, chapitre v, 1).

³ L'ère de Jules César commence en l'an 49 avant la nôtre.

⁴ L'ère de la bataille d'Actium commence le 2 septembre 31 avant notre ère.

⁵ L'ère d'Auguste est de l'an 27, avant la nôtre.

⁶ L'ère d'Hérode le Grand est de l'an 38, avant la nôtre.

peut ajouter les ères particulières adoptées par les principales villes pour commémorer leur fondation ou leur indépendance. Y aurait-il eu en Palestine une ère particulière de Tibère antérieure à sa proclamation comme empereur, et saint Luc se serait-il servi de cette ère pour dater la prédication de Jean-Baptiste, le fait est possible ; mais il faut reconnaître que jusqu'à présent aucune preuve positive n'est venue confirmer cette hypothèse.

Quoi qu'il puisse advenir de celle-ci, comme de toute autre qui pourrait être émise pour justifier le calcul de saint Luc, nous nous en tenons, en l'état actuel de l'exégèse chrétienne, à l'opinion qui place en l'année 26 le moment où « la parole du Seigneur se fit entendre à Jean ».

Jean, nous l'avons dit, s'était, à la mort de ses parents, retiré dans le désert de Judée, où, si nous en croyons la tradition, il habitait une grotte naturelle située à mi-chemin entre Hébron et la Mer Morte. Là, il se livrait aux plus dures pratiques de l'ascétisme ; sa nourriture consistait uniquement en sauterelles et en miel sauvage, et pour vêtement il ne portait qu'une longue tunique faite de poils de chameau, serrée autour de ses reins par une ceinture de cuir¹. C'est dans cette solitude que, aux approches de l'automne de l'an 26, il reçut l'appel de Dieu ; justement avec l'arrivée du mois hébreu de Tischri (septembre-octobre) allait s'ouvrir une année sabbatique, c'est-à-dire une période de douze mois revenant régulièrement tous les sept

¹ MATTHIEU, III, 4.

ans et pendant laquelle tout travail de culture était interdit aux Juifs afin que la terre juive se reposât¹.

Le moment était donc particulièrement favorable pour l'ouverture d'une prédication dans les campagnes de Judée, où la population presque tout entière n'ayant plus son occupation journalière avait toute liberté pour aller entendre les appels d'un prédicateur et s'attacher à ses pas. De fait, c'est au milieu d'une population agricole que Jean commença à « rendre témoignage à la lumière ».

Bien qu'il vécût en anachorète, Jean, pendant les vingt et quelques années qu'il venait de passer au désert, n'avait pas tout à fait rompu commerce avec les hommes; même il est possible que plusieurs disciples soient venus vivre auprès de lui pour prendre exemple d'austérités; en tout cas, le bruit de celles auxquelles il se soumettait s'était répandu au loin, lui conférant une grande réputation de sainteté et de sagesse; et beaucoup avaient fait le voyage du désert pour l'aller voir, le consulter probablement².

Jean n'était donc pas un inconnu surprenant le monde par son aspect sauvage quand, à la fin de l'été 26, il sortit du désert et, marchant vers le Nord, se mit à parcourir les deux rives de la vallée inférieure du Jourdain³; aujourd'hui lugubre et dénudée, cette région était alors populeuse et fertile, sauf

¹ Exode, XXIII, 10 et 11; Lévitique, XXV, 2-7.

² MATTHIEU, XI, 7.

³ LUC, III, 3: Ἦλθεν εἰς πᾶσαν τὴν περίωρον τοῦ Ἰορδάνου. — Le mot περίωρο; (*situé autour*) indique bien que Jean prêcha sur les deux rives.

là où elle confine à la Mer Morte ; c'était pour Jean un riche champ d'action. A tout venant il criait : « Faites pénitence, car le royaume des cieux approche¹ » ; et ce cri retentissait puissamment dans cette population qu'agitaient des espérances de plus en plus vivaces d'une royauté juive bénie de Dieu. Ce royaume des cieux dont parlait Jean n'était-ce pas le royaume annoncé par le prophète Daniel, « royaume suscité par le Dieu du ciel, qui jamais ne serait détruit ni donné à un autre peuple que le peuple juif² ? » Jean lui-même paraissait encourager ces spéculations brillantes en se donnant comme le précurseur du Seigneur roi : « Je suis », disait-il³, « celui dont a parlé le prophète Isaïe quand il a écrit : Voix de quelqu'un criant dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, faites droits ses sentiers ; toute vallée sera comblée ; toute montagne et toute colline sera abaissée ; les chemins tortueux deviendront droits et les raboteux unis ; et toute chair verra le salut de Dieu⁴ ». Jean citait encore

¹ MATTHIEU, III, 2.

² DANIEL, II, 45. L'expression *royaume des cieux*, qu'on rencontre si fréquemment dans le Nouveau Testament, ne se trouve pas dans l'Ancien ; le passage cité de Daniel est, dans celui-ci, ce qui se rapproche le plus de l'idée d'un royaume céleste donné aux hommes. Le roi dont Jacob mourant parla à ses fils comme d'un roi devant succéder aux rois de Juda (*Genèse*, XLIX, 10) est certainement Jésus, mais sa royauté est envisagée comme terrestre.

³ MATTHIEU, III, 3. « Οὗτος γάρ ἐστιν ὁ ῥηθεὶς ὑπὸ Ἰσαΐου τοῦ προφήτου » ; littéralement : celui dont a parlé le prophète Isaïe. Cf. Marc, I, 3 ; et Luc, III, 4-5.

⁴ ISAÏE, XL, 3. La citation est faite d'après la traduction grecque des Septante. Le texte hébreu est un peu différent : « Une voix crie : Préparez dans le désert la voie du Seigneur ; rendez droits dans la solitude les sentiers de notre Dieu. Toute vallée sera comblée et toute montagne sera nivclée : les chemins tortueux seront redressés et les

une prophétie de Malachie ayant le même sens¹ : « Voici que j'envoie mon ange devant ta face ; il préparera ta voie devant toi² ».

Après avoir cheminé de-ci de-là dans la vallée du Jourdain pendant quelques semaines, Jean s'arrêta sur la rive orientale dans une petite localité où se trouvait un gué et qui paraît avoir été indifféremment désignée par les noms de Béthanie (village *du bateau, du bac*)³ et Béthabara (village *du passage*⁴). C'est là⁵ que Jean, comme complément de sa prédi-

raboteux seront aplanis. La gloire du Seigneur sera révélée et en même temps toute chair constatera que le Seigneur a parlé. »

¹ MARC, I, 2. — SAINT MATTHIEU (XI, 10) et SAINT LUC (VII, 27) citent la même prophétie, en l'appliquant également à Jean-Baptiste, mais à propos d'un événement très postérieur, à savoir la venue en Galilée de disciples qu'il envoya en mission auprès de Jésus en l'an 28.

² MALACHIE, III, 1. La traduction exacte du texte hébreu est : « Voici que moi, le Seigneur, j'envoie mon ange et il préparera ma voie devant ma face. Et, aussitôt après, viendra dans son temple le dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance que vous désirez ».

³ Le même nom grec Βηθανία désigne dans les évangiles deux villages distincts, dont les noms hébreux, dérivés de radicaux différents, ont par conséquent des significations également différentes. Tandis que Béthanie du Jourdain signifie *le village du bac*, Béthanie près de Jérusalem signifie d'après saint Jérôme, *le village de l'affliction*. Mais on discute encore sur le vrai sens du nom.

⁴ JEAN, I, 28. Les manuscrits de cet évangile portent les uns *Béthanie*, les autres *Béthabara*.

⁵ Il s'élève quelque difficulté touchant la phrase de saint Marc (I, 4). « Ἐγένετο Ἰωάννης βαπτίζων ἐν τῇ ἐρήμῳ καὶ κηρύσσων βάπτισμα μετανοίας : — *Parut Jean baptisant dans le désert et prêchant un baptême de pénitence.* » Jean n'a pas baptisé dans le désert de Judée où il ne pouvait trouver suffisamment d'eau pour des immersions ; et bien qu'il soit probable que Béthabara, vu la proximité de la Mer Morte, ait été dans une portion de territoire absolument stérile, on ne peut assimiler celle-ci à un désert, puisque là se trouvait un gué par où passait la grande voie de communication entre Jérusalem et la Pérée. La réponse est que saint Marc qui, en fait de style était loin d'être un puriste, a mal construit sa phrase ; il a brouillé dans son résumé de l'activité de Jean les trois phases de celle-ci ; les cris d'appel

cation commença à administrer à ceux dont sa parole avait fait des pénitents une purification corporelle instituée par lui, le baptême.

Nous savons peu de choses sur les rites de cette purification ; elle se faisait au moyen d'une immersion complète dans les eaux du fleuve¹. Le pénitent, après avoir fait à haute voix une confession probablement sommaire de ses péchés², se dévêtait et descendait dans le gué où Jean, après l'avoir fait plonger tout entier, lui versait encore, croyons-nous, de l'eau sur la tête avec le creux de ses mains ou avec quelque écuelle. Mais nous ignorons de quelles paroles Jean accompagnait cette cérémonie ; ce devaient être des paroles de bénédiction, et surtout d'admonition en vue de l'avenir. Jean ne prononçait certainement pas la rémission des péchés ; les évangélistes nous déclarent que son baptême n'était qu'un acheminement vers l'effacement de ceux-ci et qu'il devait, pour produire cet effet, être complété par le repentir³. Jean lui-même, au témoignage de l'historien Josèphe qui avait connu plusieurs de ses disciples, jugeait semblablement son baptême : « Il invitait à se réunir pour venir au baptême les Juifs qui pratiquaient la vertu et qui se conduisaient avec

poussés dans le désert, la prédication sur les deux rives du Jourdain, et le baptême dans les eaux de ce fleuve.

¹ L'historien Josèphe, dans le passage de ses *Antiquités hébraïques* (livre XVIII, chap. v, 2) où il parle de Jean-Baptiste, marque nettement que le baptême (Βαπτισμός) de celui-ci entraînait une immersion (Βάπτισις).

² MATTHIEU, III, 6 ; MARC, I, 4.

³ MARC, I, 4 ; LUC, III, 3. Littéralement les deux évangélistes disent : « Jean publiait à la manière d'un héraut public un baptême de pénitence tendant à une rémission de péchés ».

justice vis-à-vis de leur prochain et piété vis-à-vis de Dieu ; car il lui paraissait que l'immersion dans l'eau était une chose salubre, non pas que cet acte pût effacer des fautes, mais parce qu'il purifiait le corps, l'âme ayant été au préalable purifiée par la justice¹ ».

Jean ne se bornait pas à administrer son baptême. Pour maintenir dans des sentiments d'édification ceux qu'il avait baptisés, il leur enseignait des prières² que, selon l'usage juif, ils avaient à réciter trois fois par jour³ ; il les assujettissait à des jeûnes fréquents⁴ et il leur adressait des exhortations qui les préparaient à recevoir la bonne nouvelle⁵, celle qu'allait bientôt, disait-il, apporter « un plus puissant que lui⁶ ».

La prédication de pénitence que faisait Jean répondait pleinement, nous l'avons dit déjà, aux aspirations qui agitaient alors le peuple juif ; c'est pourquoi de Jérusalem et de toute la Judée, ainsi que de la Transjordanie, accoururent bientôt auprès de Jean des foules avides d'être baptisées par lui⁷ : la plupart espéraient qu'après ce baptême ils deviendraient dignes d'avoir accès immédiat dans le royaume des cieux annoncé par Jean.

Mais à ces postulants sincères s'adjoignirent des

¹ JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. v, 2.

² LUC, XI, 1.

³ A savoir : le matin au lever du jour ; à 3 heures de l'après-midi (ou, selon la manière hébraïque de compter les heures, à la neuvième heure du jour. — *Actes*, III, 1) ; et le soir.

⁴ MARC, II, 18.

⁵ LUC, III, 18.

⁶ MARC, I, 7.

⁷ MATTHIEU, III, 5, et XXI, 32 ; MARC, I, 5.

curieux; de Jérusalem, notamment, il vint des hommes appartenant à l'aristocratie lettrée, des prêtres, des anciens, qui sans conviction sollicitaient le baptême¹. Ayant vu le courant qui emportait vers Jean la masse populaire, ces orgueilleux aristocrates voulaient se rendre compte de ce qu'était Jean, ce rénégat de la caste sacerdotale dont l'ascendant menaçait de miner dans le peuple toute l'autorité de celle-ci. Deux sectes rivales divisaient alors les hautes classes juives, à savoir : les pharisiens et les sadducéens; et il y eut des uns comme des autres parmi les curieux qui vinrent de Jérusalem auprès de Jean pour l'épier². Sans entrer dans une exposition détaillée des doctrines respectives des uns et des autres, on peut dire que les pharisiens (c'est-à-dire, d'après l'étymologie hébraïque, *les séparés, les purs*) étaient non seulement des observateurs rigides de la loi de Moïse et des enseignements contenus dans les autres livres de l'Écriture Sainte, mais qu'ils avaient ajouté à ces prescriptions nombre de règles de conduite et de pratiques cultuelles extrêmement minutieuses, dont ils considéraient comme criminel de se départir. L'hypocrisie était chez eux un vice très répandu.

Au contraire, les sadducéens (ainsi nommés d'après un grand-prêtre, Sadok, ayant vécu du temps de Salomon³) étaient des sceptiques qui n'allaient pas dans leurs observances au delà des strictes pres-

¹ MATTHIEU, III, 7.

² Les mots : *race de vipères*, par lesquels Jean les accueille montrent bien qu'ils venaient avec des pensées de ruse.

³ Livre III des Rois, chap. II, 35.

criptions du *Pentateuque*; et, quant aux questions de dogme, ils s'éloignaient beaucoup des pharisiens en se limitant au simple déisme; ils ne croyaient, par exemple, ni à la résurrection des corps, ni aux anges, ni aux esprits infernaux¹.

Jean reçut fort mal tous ces sectaires. Sans faire de distinction entre eux, il les apostropha violemment en bloc devant la foule : « Race de vipères, qui vous a suggéré de vous enfuir devant la colère divine en marche? Faites plutôt de dignes fruits de pénitence, et ne vous enorgueillissez pas en disant en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père. Car, je vous le déclare, Dieu peut de ces pierres, qui sont ici devant vous, susciter des enfants à Abraham. Déjà la cognée a été mise à la racine des arbres, et tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu² ».

Devant cet accueil méprisant, ces hommes venus en curieux n'insistèrent pas pour recevoir le baptême³; ils rentrèrent à Jérusalem, ayant méprisé l'occasion que « le dessein de Dieu » leur avait ménagée de se convertir⁴. Même ils s'en revenaient pleins de colère et de dépit, accusant Jean d'être un possédé du diable⁵.

La foule cependant avait été frappée par ces mots de Jean : Faites de dignes fruits de pénitence. Elle demanda au baptiste : « Qu'avons-nous donc à faire

¹ *Actes des Apôtres*, XXIII, 8.

² MATTHIEU, III, 7-10; LUC, III, 7-9.

³ LUC, VII, 30.

⁴ LUC, *ibidem*.

⁵ MATTHIEU, XI, 18; LUC, VII, 33.

après le baptême pour être complètement purs? » Jean leur répondit par une leçon de charité : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas, que celui qui a des aliments en donne à celui qui en manque¹ ».

Un groupe de « publicains », c'est-à-dire de receveurs d'impôts², se présenta à Jean pour obtenir le baptême. Venaient-ils de Judée? Ou de Pérée? Saint Luc qui nous raconte le fait ne dit rien de leur provenance. Mais qu'ils aient eu à percevoir des impôts en Judée pour le compte de l'administration romaine, ou en Pérée pour le profit du tétrarque Antipas, peu importe; ils étaient en tout cas odieux au commun des Juifs qui les considéraient comme des valets de l'étranger, des traîtres à la nation; en outre, on les accusait volontiers, et parfois non sans quelque raison, de s'enrichir par la concussion aux dépens du petit monde. Jean, qui avait traité si durement les aristocrates hiérosolymitains, accueillit, au contraire, avec mansuétude les publicains et leur accorda sans difficulté le baptême. Saisis alors de honte à la pensée de leur métier, ils demandèrent à Jean : « Maître³, que ferons-nous désormais? » Pour leur répondre, Jean se mit au-dessus des préventions de ses compatriotes; il n'enjoignit pas à ces publicains de renoncer à leur profession, il leur recommanda seulement la probité : « Ne faites dans votre emploi

¹ Luc, III, 10 et 11.

² Le mot grec employé par les évangélistes est *τελώνης* *fermier d'impôt*, par extension *employé du fisc*; mais le mot latin *publicanus*, *publicain*, qui a, au surplus, la même signification, est entré en usage courant dans le langage évangélique français.

³ Luc, III, 12. Le mot grec est *διδάσκαλος*, *instructeur*, *éducateur*.

rien de plus que ce qui vous est prescrit par l'autorité légale¹ ».

Un détachement de soldats, en exercice de campagne², vint à passer près de Béthabara, et, ayant entendu la parole de Jean, sollicita de lui le baptême³; c'étaient des soldats appartenant aux troupes du tétrarque Antipas. Or, les soldats n'avaient pas chez les Juifs un renom sensiblement meilleur que celui des publicains; on les considérait comme des écornifleurs toujours prêts à rançonner la population là où ils passaient. Pour eux aussi, Jean se montra plein de mansuétude; « ne molestez personne », leur dit-il après qu'il les eut baptisés, « ne fraudez personne; et contentez-vous de votre solde et de vos rations⁴ ».

Des femmes, enfin, furent dans le nombre de ceux qui vinrent au Jourdain pour voir et entendre Jean. C'étaient surtout des courtisanes; sans doute elles étaient amenées par la curiosité et se promettaient en elles-mêmes la vue de quelques spectacles sensationnels. Mais, il se fit qu'elles furent captivées par la parole enflammée de Jean et qu'elles changèrent leur genre de vie pour entrer, selon ses injonctions, « dans la voie de la justice ». Depuis nombre d'années Jean n'avait plus ni de près ni de loin vu une femme; il ne repoussa pas celles qui lui

¹ Luc, III, 12 et 13.

² C'est le sens du mot *στρατεύμενοι* employé par saint Luc, III, 14.

³ Saint Luc ne dit pas expressément que ces soldats furent baptisés; d'où plusieurs ont conclu que c'étaient des soldats romains, des païens venus pour demander seulement à Jean des conseils. Cette opinion est malaisée à soutenir. Jean ne s'occupait que des Juifs.

⁴ Luc, III, 14.

demandèrent le baptême, si indignes qu'ait pu être leur vie; et, sous l'œil de prêtres et d'anciens qui ne voulaient point croire à sa mission, il remplit celle-ci hardiment en baptisant des courtisanes converties¹.

¹ MATTHIEU, XXI, 32.

CHAPITRE X

Baptême de Jésus.

Les Juifs qui se pressaient autour de Jean l'avaient d'abord considéré, en rapport avec la prophétie de Malachie¹, comme l' « ange envoyé pour préparer la voie du Messie » ; en obligeant les hommes à faire pénitence, il remplissait sa mission de précurseur. Mais bientôt la conduite dominatrice de Jean, les exhortations souveraines qu'il donnait firent sur cette foule une impression si puissante que « tous se demandaient dans leurs cœurs si lui-même ne serait pas le Messie » qu'ils attendaient si impatiemment². Les paroles du prophète Isaïe touchant le Messie ne s'appliquaient-elles pas exactement à celui qui venait de prononcer des sentences si justes vis-à-vis de postulants si divers en conditions et en mérites³?

¹ MALACHIE, III, 1.

² LUC, III, 15. La traduction exacte est : « Comme le peuple était dans l'attente (προσδοκῶντος δὲ τοῦ λαοῦ) et que tous se demandaient dans leurs cœurs au sujet de Jean si lui-même ne serait pas le Messie, Jean leur dit à tous », etc.

³ ISAÏE, LXI, 3 et 4 : « Le Seigneur m'a oint pour que je donne à ceux qui pleurent dans Sion une couronne au lieu de cendres, de l'huile de joie au lieu de larmes, un manteau de louange au lieu d'un esprit de tristesse; et pour que je les transforme en térébinthes de

Jean perçut la pensée qui se répandait dans la foule, et, ne voulant pas que cette illusion pût prendre consistance parmi elle, il la réunit près de lui et fit à tous la déclaration suivante¹ : « Moi, je vous baptise dans l'eau pour que vous fassiez pénitence²; mais après moi vient celui qui est plus fort que moi, celui dont je ne suis pas digne, en me prosternant³, de dénouer les cordons de sandales⁴; lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu. Son van est dans sa main; il nettoiera son aire; puis il assemblera le grain dans son grenier et brûlera la paille dans un feu inextinguible ». Jean disait encore : « Celui qui va venir après moi existait avant moi, car il m'a primé en toutes choses⁵ ».

Donnant suite à cette déclaration de son précurseur, Jésus allait maintenant apparaître à Béthabara. Après la mort de Joseph, il avait décidé, nous l'avons dit, de rompre avec l'existence cachée qu'il menait à Nazareth; et comme le bruit de la prédication du baptiste était parvenu en Galilée et attirait de là beaucoup de monde vers les rives du bas Jourdain, Jésus suivit le courant et se mit en route pour aller à Jean. Probablement il évita la Samarie et passa par

justice et en plantes glorifiant le Seigneur ». Dans les versets suivants (LXI, 8) se trouve une claire allusion aux invectives de Jean contre les prêtres et les anciens : « J'aime la justice et j'ai en haine la rapine dans l'holocauste ».

¹ MATTHIEU, III, 11 et 12; MARC, I, 7 et 8; LUC, III, 16 et 17.

² Ce trait : *pour que vous fassiez pénitence* εἰς μετάνοιαν, est particulier à saint Matthieu (III, 11).

³ Ce trait : *en me prosternant*, est particulier à saint Marc.

⁴ Saint Matthieu dit : « Je ne suis pas digne de porter à la main ses sandales ».

⁵ JEAN, I, 15. Cf. JEAN, I, 8 : « Il n'était pas la lumière mais il devait témoigner touchant la lumière ».

Scythopolis et Archelaïs, villes de civilisation grecque où il était inconnu; comme il voyageait seul, on ne remarqua pas son passage, et il atteignit ainsi, sans que personne soupçonnât qui il était, le gué du Jourdain près duquel se tenait Jean.

Celui-ci avait-il jamais vu Jésus? Probablement quand ils étaient tout enfants l'un et l'autre, s'étaient-ils rencontrés à Jérusalem au moment d'une Pâque; car il paraît certain que leurs parents, quand ils allaient célébrer cette fête, les prenaient avec eux¹. Mais nous savons que, dès un très jeune âge, Jean s'était retiré dans le désert de Judée et qu'il n'en sortit qu'au jour où il commença sa prédication. Il lui était donc impossible de reconnaître au bout de vingt-cinq ans, le revoyant en homme fait, celui qu'il n'avait vu que jeune enfant. C'est par une révélation divine qu'il avait été informé de l'arrivée prochaine de Jésus à Béthabara : « Parmi ceux que tu baptiseras », lui avait-il été dit d'en haut, « celui sur lequel tu verras l'Esprit-Saint descendre et se reposer, c'est celui-là qui baptisera dans l'Esprit-Saint² ».

L'Église latine, sur l'autorité de la tradition, a fixé au 13 janvier, en plein hiver, la rencontre de Jésus et de Jean à Béthabara. Certains commentateurs contestent l'exactitude de cette date en faisant remarquer que Jean, en raison du froid, avait dû cesser depuis plusieurs semaines d'administrer son

¹ C'est donc à tort qu'on a taxé de contre-vérité les tableaux où certains peintres, notamment Raphaël, ont mis à côté l'un de l'autre, dans la Sainte Famille, Jésus et Jean enfants.

² JEAN, I, 33.

baptême dans les eaux devenues presque glaciales du Jourdain ; il va de soi que l'arrivée de la saison froide avait extrêmement réduit le nombre des postulants de ce baptême ; mais un ascète tel que Jean ne se laissait pas personnellement arrêter par la sensation de l'eau glaciale ; et, d'autre part, si l'Évangile nous spécifie que la nature humaine de Jésus fut accessible à la fatigue¹ et à la faim², nulle part il ne laisse entendre que, dans sa carrière terrestre, il ait fait compte des variations de la température pour la fixation de ses déplacements et de ses actes.

Nous ne voyons donc pas de raison pour rejeter la date du 13 janvier 27. Aussi bien, les détails que donnent les quatre évangélistes sur le baptême de Jésus par Jean s'expliquent plus aisément si l'on se représente Jésus seul à seul avec Jean dans les eaux du Jourdain³.

Du récit de saint Matthieu, il ressort que Jésus en arrivant à Béthabara alla droit à Jean et d'emblée lui demanda le baptême⁴. Jean n'avait jamais exaucé une requête aussi abrupte ; il voulait, en effet, avant de donner son baptême, que les postulants eussent fait montre de repentir ; mais la personnalité de Jésus eut sur lui une prise immédiate. Quoique la vision

¹ JEAN, IV, 6.

² MATTHIEU, IV, 2, et XXI, 18.

³ Le mot de saint Luc (III, 21) : *Alors que tout le peuple était baptisé*, ἐν τῷ βαπτισθῆναι πάντα τὸν λαόν, ne fait pas obstacle à notre opinion ; il y avait une interruption momentanée, non une cessation complète des baptêmes administrés par Jean dans le Jourdain.

⁴ La traduction exacte du passage de saint Matthieu (III, 13) est la suivante : « Alors de Galilée arrive Jésus, sur le Jourdain, à Jean, pour être baptisé par lui ».

qui devait lui faire reconnaître Jésus ne se soit pas alors produite, il eut l'intuition qu'il avait en face de lui le Messie, celui dont il préparait les voies; comment pourrait-il oser soumettre à l'épreuve humiliante d'une immersion dans le fleuve celui dont il se déclarait indigne de dénouer les courroies de chaussures? Il se refusait donc : « C'est moi », disait-il, « qui ai besoin d'être baptisé par toi; et tu viens à moi! » Mais Jésus, d'un ton d'autorité qui n'admettait pas de réplique : « Consens maintenant; car ainsi convient-il que nous accomplissions ensemble toute justice¹ ».

Jean obéit; tous deux descendirent dans le fleuve et Jésus se soumit à l'immersion². Aucun autre rite ne fut observé³; Jésus remonta immédiatement sur la rive; et là, tandis qu'il était en prière⁴, la vision prédite à Jean s'accomplit. La voûte des cieux se fendit⁵ et, descendant par cette fente, le Saint-Esprit, sous la forme matérielle d'une colombe, vint planer sur la tête de Jésus; en même temps, une voix venue

¹ MATTHIEU, III, 15.

² D'après les mots employés par le traducteur de saint Matthieu, *Τότε ἀφίησιν αὐτόν*, on peut aussi dire que Jean n'eut aucune participation manuelle à l'immersion de Jésus; il laissa faire celui-ci. Le verbe *ἀφίημι* signifie à la fois *pousser en avant* et *laisser faire*. La même remarque s'applique à la réponse susrelatée de Jésus à Jean : *Ἀφες ἄρτι*; nous l'avons traduite par « *Consens maintenant* », mais on peut dire avec autant de chances d'exactitude : « *Pousse-moi maintenant dans le fleuve* ».

³ C'est ce qu'indique le mot *εὐθὺς* aussitôt dans la phrase de saint Matthieu : « Jésus ayant été baptisé (immergé) remonta aussitôt de l'eau » (MATTHIEU, III, 16).

⁴ LUC, III, 21. Trait particulier à saint Luc.

⁵ MARC, I, 10 : « Il vit les cieux qui avaient été fendus ». *Εἶδε σχιζομένους τοὺς οὐρανοὺς*.

du ciel disait : « Celui-ci est mon fils le bien-aimé en qui je me suis complu¹ ».

Jésus et Jean furent seuls favorisés par cette vision², et seuls aussi ils entendirent ces paroles. Quelques auteurs disent même qu'il ne fut pas donné à Jean de les entendre; car s'il eût connu cette déclaration divine, il n'aurait pu quelques mois plus tard envoyer à Jésus des messagers pour lui demander « s'il était bien celui qui doit venir ou s'il fallait attendre un autre que lui³ ». Ce raisonnement, nous le dirons plus loin, n'est pas probant; Jean, depuis le moment où il avait été abordé par Jésus, fut pleinement convaincu de la divinité de celui-ci; et si plus tard il jugea bon de poser à cet égard une question à Jésus, ce n'était pas que le doute fût venu à le saisir, mais il avait besoin d'arguments nouveaux pour convaincre ses disciples, à la fois incrédules et envieux⁴.

Jésus, après la descente sur lui de la colombe, ne resta pas sur les bords du Jourdain. Dès que la vision se dissipa, il fut poussé par l'Esprit-Saint dont il était rempli⁵ à gagner sans aucun délai un lieu absolument désert⁶. S'éloignant donc du fleuve, il refit en sens inverse une partie du chemin par lequel

¹ MATTHIEU, III, 17; MARC, I, 11; LUC, III, 22. Saint Justin (*Dialogue avec Tryphon*, chap. 88) ajoute que des flammes parurent à la surface des eaux du Jourdain lorsque Jésus y descendit.

² Saint Matthieu et saint Marc ne mentionnent que Jésus comme ayant vu la descente de l'Esprit-Saint, mais l'évangile de saint Jean (I, 32) ne permet pas de douter que Jean-Baptiste l'ait également vue.

³ MATTHIEU, XI, 2 et 3.

⁴ Voir pages 296 et 297.

⁵ LUC, IV, 1.

⁶ MARC, I, 12. « Et aussitôt l'Esprit l'expulsa vers le désert ». Καὶ εὐθὺς τὸ πνεῦμα αὐτὸν ἐκβάλλει εἰς τὴν ἔρημον.

il était venu¹; personne ne nota son passage; au surplus, il quitta bientôt la grande route pour pénétrer dans la montagne sauvage et déserte qui s'élève au nord-ouest de Jéricho et qui porte aujourd'hui le nom de Montagne de la Quarantaine²; il allait vivre là, absolument séparé de l'humanité, quarante jours et quarante nuits.

¹ LUC, IV, 1 : « Il rétrograda (ὀπίστροψεν) du Jourdain et fut conduit dans l'Esprit-Saint vers le désert ». Il est probable que Jésus avait abordé Jean sur la rive orientale du Jourdain, puisque Béthabara était sur cette rive; mais, après son immersion, Jésus dut remonter sur la rive occidentale. On croit, d'ailleurs, très généralement, que Jésus ne s'était pas dévêtu.

² SAINT MATTHIEU (IV, 1), par les mots ἀνέχθη εἰς τὴν ἔρημον, *il fut poussé en haut dans le désert* (par l'Esprit-Saint), indique que Jésus monta jusqu'à une assez grande hauteur dans la montagne.

CHAPITRE XI

Tentation de Jésus.

Si Jésus s'écartait ainsi dans la plus profonde des solitudes, c'était, nous dit saint Matthieu, « afin d'être tenté par le démon¹ ».

Que l'Homme-Dieu ait pu subir la tentation, que Satan ait eu le pouvoir de s'attaquer à lui et de le transporter à sa guise à travers l'espace, c'est là un des mystères les plus insondables que relatent les évangiles; nous recevons le fait brut de la tentation sans le commenter, nous bornant à réunir ici les divers détails qui sont épars à son sujet dans les livres saints.

Satan, quand il commença ses attaques contre Jésus, ne savait pas en présence de qui il se trouvait; il sentait bien que Jésus, malgré son apparence humaine, était une personnalité très supérieure aux hommes qu'il se faisait un jeu de tenter victorieusement chaque jour; mais, tout en conjecturant que Jésus pouvait être un fils de Dieu² et en prévoyant

¹ MATTHIEU, IV, 1.

² Saint Luc, dans son récit de la tentation, montre clairement la progression que fait l'idée vraie de Jésus dans l'esprit de Satan. A la

par conséquent une résistance opiniâtre, il était loin de soupçonner que Jésus fût Dieu même¹.

Jésus demeura quarante jours et quarante nuits dans l'endroit désert qu'il avait choisi vers le haut de la montagne; et pendant tout ce temps il observa un jeûne absolu² et il fut constamment en butte à des tentations de toutes sortes³.

Il est très difficile de déterminer exactement par quelle malignité Satan commença ses attaques contre Jésus.

« Jésus », nous dit saint Marc, « était entouré par les bêtes féroces et les anges l'assistaient⁴ »; et un psaume de David, qui certainement a trait à la tentation de Jésus⁵, nous indique quelles bêtes féroces le

première des trois tentations finales, Satan s'adressant à Jésus lui dit : « Si tu es un fils de Dieu, εἰ υἱός εἰ τοῦ θεοῦ » (Luc, IV, 3; cf. MATTHIEU, IV, 3 et 6); ce qui peut s'entendre d'une filiation purement adoptive. Au contraire, à la dernière tentation, Satan précise la filiation en employant l'article défini : Si tu es le fils de Dieu, εἰ ὁ υἱός εἰ τοῦ θεοῦ (Luc, IV, 9).

¹ Dans l'Ancien Testament, l'expression *fils de Dieu* se rencontre plusieurs fois avec le sens d'une filiation simplement adoptive; par exemple dans le Livre de Job (I, 6 et II, 1) où elle est appliquée à des anges; dans le psaume LXXXI (verset 6) où elle est appliquée à des hommes, magistrats de l'ordre judiciaire, et dans la Genèse (VI, 21) où elle est appliquée à de simples hommes de race pieuse.

² MATTHIEU, IV, 2; LUC, IV, 2.

³ SAINT PAUL, *Épître aux Hébreux*, IV, 15 : « Il fut tenté en toutes choses, selon sa ressemblance avec l'homme, πεπειρασμένον κατὰ πάντα καὶ ὁμοίωτα ». Plusieurs traduisent ici le mot πεπειρασμένον par *il fut éprouvé* et disent que saint Paul a voulu parler de l'acceptation par Jésus de toutes les humiliantes particularités imposées au composé humain; ce passage de saint Paul n'aurait donc aucun rapport avec la Tentation de Jésus.

⁴ MARC, I, 13.

⁵ *Psaumes*, XC. Les versets 11 et 12 de ce psaume furent allégués par Satan lui-même (MATTHIEU, IV, 6, et LUC, IV, 10 et 11) comme s'appliquant à Jésus.

menaçaient : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, tu fouleras sous tes pieds le lion et le dragon¹ ». Il restait, en effet, quelques lions dans les recoins sauvages de la Palestine, et de nombreuses variétés de serpents venimeux y pullulaient. Les anges, mentionnés par saint Marc, furent-ils employés par Jésus pour réduire à l'impuissance ces animaux dangereux? Le texte de l'évangéliste n'est pas assez net pour qu'on se hasarde à le dire. En tout cas, la férocité de ces animaux n'eut aucune prise sur Jésus.

Le psaume de David que nous avons cité, permet de supposer que Satan essaya ensuite d'arrêter Jésus dans sa mission en le frappant « dans ses os et dans sa chair² ». — « Tu ne craindras », lisons-nous dans ce psaume, « ni les frayeurs de la nuit, ni la flèche qui vole le jour, ni la peste qui marche dans l'ombre, ni l'irruption de la contagion de midi³ ». L'imagination peut se donner libre cours pour l'interprétation de ces paroles; mais quelles qu'aient été exactement les diverses épreuves indiquées par elles, Jésus les subit sans faiblir. « Le mal ne viendra pas jusqu'à toi », continue le psaume, « et aucun fléau n'approchera de ta tente⁴ »; et de son côté, saint Paul, après avoir signalé les tentations

¹ *Psaumes*, XC, 15. Le texte hébreu, au lieu de l'*aspic*, met une autre fois le *lion*, en se servant, il est vrai, d'un terme différent. Peut-être est-on en droit de supposer la présence d'un autre animal carnassier.

² *Job*, II, 5.

³ *Psaume*, XC, 5 et 6. La *Vulgate*, au lieu de la *contagion de midi*, a le *démon de midi*; on pense que ces deux expressions ont le même sens et s'appliquent à l'influence pernicieuse que peut avoir le soleil en Palestine.

⁴ *Psaume*, XC, 10.

multiples qui assaillirent Jésus, déclare qu'il demeura « en dehors de la défaillance¹ ». Par la prière et le jeûne il repoussa tous les démons lancés contre lui².

Les quarante jours et les quarante nuits s'étaient écoulés. Jésus avait-il pendant tout ce temps rendu son enveloppe humaine absolument insensible aux privations et aux souffrances physiques³? En tout cas, à la fin, il permit à sa nature humaine de reprendre ses droits et il fut tenaillé par la faim. Ce fut le moment que choisit Satan pour renforcer la tentation. Jusqu'alors il n'avait attaqué Jésus que de loin, au moyen de suppôts; maintenant il s'approcha lui-même⁴ et voulut par l'adulation arracher de Jésus un miracle dont l'effet serait de calmer sa faim. « Si tu es fils de Dieu », dit Satan à Jésus, « dis à cette pierre de devenir du pain⁵ ». Satan, à supposer qu'il ait pris à ce moment une forme humaine⁶, tenait à la main

¹ *Épître aux Hébreux*, IV, 15 *χωρίς ἀμαρτίας*. Les commentateurs qui ne reconnaissent pas dans ce passage de saint Paul une allusion à la tentation de Jésus, traduisent autrement les mots *χωρίς ἀμαρτίας* : *Jésus subit toutes les misères humaines (ἀσθενεῖται), sauf le péché.*

² MATTHIEU, XVII, 20; MARC, IX, 29. Jésus a déclaré lui-même qu'un genre spécial de démons, probablement les plus dangereux, ne se chasse que par la prière et le jeûne.

³ On a vu des hommes sains de corps supporter des jeûnes de quarante jours; l'Écriture relate, par exemple, le jeûne de Moïse sur le Sinaï (*Exode*, XXXIV, 28) et celui d'Élie se rendant au Mont Horeb (*3^e Livre des Rois*, XIV, 8); mais l'organisme humain de Jésus, n'aurait pu sans miracle supporter jusqu'au bout un jeûne aussi long, étant donné qu'il avait à subir, en outre du jeûne, toutes sortes de tourments.

⁴ MATTHIEU, IV, 3.

⁵ LUC, IV, 3. Saint Matthieu (IV, 3) met le pluriel : « Si tu es fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains ».

⁶ La question reste débattue. Si Satan a pu dans le paradis terrestre prendre la forme d'un serpent, il a pu, en d'autres occasions, prendre la forme humaine.

une pierre, ou montrait du doigt une de celles qui jonchaient le sol. Mais Jésus ne pouvait accéder à une suggestion de l'esprit du mal; il refusa de faire le miracle demandé, bien qu'il eût la puissance de le faire. Dédaigneusement, il répondit en citant un texte du *Deutéronome* : « Il a été écrit : l'homme ne vivra pas seulement au moyen de pain, mais aussi avec le secours de toute parole sortant de la bouche de Dieu¹ ». Si Dieu avait fait pleuvoir la manne pour nourrir les Hébreux dans le désert, il saurait bien, par un ordre sorti de sa bouche, nourrir maintenant Jésus; en effet, la faim de celui-ci se trouva sur-le-champ apaisée sans qu'aucun pain contribuât à cet effet.

Ainsi rebuté, Satan comprenait bien qu'il avait devant lui un être particulièrement chéri et favorisé par Dieu; mais il ne se rendait pas encore compte de ce qu'était exactement Jésus; il pensa que ce pouvait être le Messie suprême promis à Israël, et il entreprit une deuxième tentation conçue d'après cette pensée².

¹ MATTHIEU, IV, 4 : « Γέγραπται· Οὐκ ἐπ' ἄρτι μόνῳ ζήσεται ὁ ἄνθρωπος, ἀλλ' ἐπὶ παντὶ ῥήματι ἐκπορευομένῳ διὰ στόματος θεοῦ ». LUC, IV, 4, fait la citation dans les mêmes termes, sauf qu'il en raccourcit le dernier membre : « Mais aussi sur toute parole de Dieu ». Le passage cité du *Deutéronome* se trouve dans le second discours adressé par Moïse aux Hébreux; il est ainsi conçu : « Le Seigneur t'a affligé par la faim et il t'a donné pour nourriture la manne que tu ignorais toi et tes pères, afin de te montrer que ce n'est pas avec le pain seulement que l'homme vit, mais avec tout ce qui sort de la bouche de Dieu » (*Deutéronome*, VIII, 3).

² Nous suivons dans le récit des trois grandes tentations l'ordre adopté par saint Luc. Saint Matthieu intervertit cet ordre en plaçant en second lieu la tentation qui eut lieu au Temple de Jérusalem et en rejetant en dernier lieu celle de l'offre des royaumes. Par principe, quand il y a divergence entre les évangélistes pour le classement chro-

« Prince des airs¹ » il redevint immatériel, et, se saisissant² de Jésus qui avait aussi quitté la forme humaine, il le transporta à travers l'espace sur une très haute montagne située au-dessus de notre globe³; de là, il lui fit voir en un clin d'œil tous les royaumes de la terre habitée; puis, selon la fausse conception juive d'après laquelle le Messie devait être un roi terrestre, il lui dit, apparemment pour l'induire à se déclarer le Messie suprême : « Je te donnerai tous ces domaines⁴ et la gloire de ces royaumes; car ils m'ont été remis⁵ et je les donne à qui je veux; tout cela sera à toi si,

nologique des faits, nous préférons suivre saint Luc, puisqu'il s'est attaché (il nous l'a fait remarquer lui-même, Luc, I, 3) à respecter l'ordre des dates (καθεξῆς γράψαι). Au surplus, si l'on traduit bien le texte de saint Luc, on doit trouver que son récit des tentations se développe beaucoup plus logiquement que celui de saint Matthieu.

¹ SAINT PAUL, *Épître aux Ephésiens*, II, 2. Le titre exact donné par saint Paul à Satan en ce passage est : *Chef du domaine de l'air*, ἄρχων τῆς ἐξουσίας τοῦ αἵρος.

² SAINT MATTHIEU, IV, 8 : Παραλαμβάνει αὐτόν ὁ διάβολος « le diable le prend pour le transporter ». Saint Luc a une expression moins significative (IV, 5) : « il éleva Jésus sur une haute montagne ».

³ Il ne peut s'agir que d'une montagne extraterrestre; ni le mont Athos, ni aucune de celles qui ont été citées ne répond aux conditions posées par les évangélistes; de leur sommet, il est impossible d'apercevoir tous les royaumes de la terre, même en limitant le nombre de ceux-ci à ceux qui étaient connus des Hébreux. Les mots employés par saint Matthieu d'après le traducteur grec *montagne trop haute* ὕψιόν τιαν montrent bien qu'il s'agit d'une montagne échappant à notre puissance de mensuration; s'il s'était agi d'une montagne terrestre, le simple superlatif *très haut* aurait suffi.

⁴ Littéralement : *Je te donnerai toute cette puissance* (ἐξουσίαν). Luc, IV, 6.

⁵ Le verbe παραδίδωμι employé ici par saint Luc se trouve aussi dans la version des Septante pour traduire le mot du Seigneur à Satan, quand il abandonna à sa méchanceté le corps de Job (Job, II, 6) : « Voilà, il est en ta main ».

tombant à mes pieds¹, tu me rends hommage² ».

On peut se demander si Satan, en parlant ainsi, n'exagérât pas grandement le pouvoir que lui avait abandonné Dieu le père. Mais Jésus ne relève pas ce qu'il peut y avoir d'outrecuidant dans l'orgueil de Satan; sincère ou non, l'offre des royaumes de la terre ne le touche pas; ce qui l'indigne c'est la prétention qu'a Satan d'obtenir de lui l'hommage humiliant du vassal au despote, de l'esclave au maître : « Arrière, Satan », s'écrie-t-il, « car il a été écrit : tu te prosternerás devant le Seigneur ton Dieu, et tu ne rendras de culte qu'à lui seul³ ».

Pour la deuxième fois, Satan était frustré dans ses efforts pour prendre l'avantage sur Jésus. Mais, dut-il se dire, si Jésus ne veut pas accepter de moi les royaumes de la terre, c'est qu'il a la certitude de les obtenir directement de Jéhovah (Jahvé) lui-même; il est donc celui dont David a parlé, celui à qui le Seigneur a dit : « Tu es mon fils; aujourd'hui je t'ai engendré; adresse-m'en la demande, et je te donnerai les nations pour ton héritage et les extrémités de la terre pour ta possession⁴ ». Ce n'est donc plus, comme Satan l'avait dit d'abord, un fils simplement

¹ Trait particulier à saint Matthieu (IV, 9).

² Saint Luc, IV, 7 : « Σὺ οὖν ἐὰν προσκυνήσῃς ἐνώπιόν μου, ἔσται σοῦ πάντα, toi donc, si tu as baissé la poussière devant moi, tout cela sera à toi ». Les traductions françaises nous paraissent outrer le sens, quand elles disent : « Si donc tu m'adores, tout cela sera à toi ». C'est seulement par extension que le verbe grec προσκυνέω arrive à signifier : adorer.

³ Deutéronome, VI, 13. La citation est faite librement; le texte hébreu porte : « Tu craindras le Seigneur ton Dieu, et tu lui rendras un culte et par son nom tu jureras ».

⁴ Psaumes, II, 7 et 8.

adopté¹, c'est un fils engendré, l'unique vrai fils de Dieu².

Bien qu'il eût ainsi presque complètement discerné qui était Jésus, Satan ne renonça pas à s'attaquer encore à lui. Ne pourrait-il pas, non plus par une offre directe, mais par une intervention captieuse, forcer Jésus à établir tout de suite son royaume sur l'humanité, représentée par la nation juive? De nouveau, il se saisit de Jésus, et il le transporta à Jérusalem sur le faite d'un des bâtiments du Temple³.

Nous pouvons supposer que c'était un jour de sabbat et l'heure d'un sacrifice, et que les parvis étaient remplis de fidèles ou de curieux. Lui montrant cette foule, Satan dit à Jésus : « Si tu es le fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas; car il a été écrit : Le Seigneur donnera à ses anges des ordres à ton sujet pour qu'ils te protègent; ils te porteront dans leurs mains pour que tu ne heurtes pas ton pied contre une pierre⁴ ».

¹ MATTHIEU, IV, 3 et LUC, IV, 3.

² LUC, IV, 9.

³ Il est évident que pour être remarquée par un grand nombre de personnes, la descente aérienne que Satan propose à Jésus devait partir d'un point situé à quarante mètres au moins du sol. Mais il est difficile de déterminer cet endroit; le mot *περὶ πτερόν* (*petite aile* et par extension *pignon*) qu'emploient saint Luc (IV, 9) et le traducteur de saint Matthieu (IV, 5) n'est pas assez descriptif pour orienter une recherche. On peut penser au couronnement de la Porte Belle, celle qui donnait accès du parvis des Gentils à l'enceinte réservée aux Israélites; son élévation au-dessus du parvis des Gentils devait approcher de quarante mètres. Mais on peut aussi supposer que Jésus et Satan étant tous deux immatérialisés se tenaient dans les airs haut au-dessus de n'importe quel portique.

⁴ Psaumes, XC, 11 et 12. La citation est faite librement. La traduction exacte de l'hébreu est la suivante : « Le Seigneur a, à ton sujet, ordonné

Apparaître tout à coup dans les airs, planant au-dessus du Temple et descendre, soutenu par des anges, au milieu des prêtres et de la foule, eût été une manifestation qui aurait instantanément transporté d'enthousiasme tous les spectateurs et leur aurait donné la conviction que Jésus était vraiment le Messie promis. Mais si une telle manifestation répondait à l'attente de beaucoup d'Israélites qui n'imaginaient le Messie qu'en roi triomphateur, elle n'était pas dans les desseins de Dieu. En outre, Jésus ne pouvait en aucun cas accéder à une suggestion de Satan; rudement il lui intima qu'il fallait cesser de lui en adresser : « Il a été dit aussi¹ : tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu² ».

Cette fois, le mot suprême avait été prononcé; Jésus s'était proclamé Dieu devant Satan. Celui-ci se sentant impuissant s'éloigna, mais ce ne fut pas sans arrière-pensée; malgré la déclaration que venait de lui faire Jésus, il doutait encore de sa divinité; aussi se réservait-il de revenir un jour pour le tourmenter, quand une occasion favorable se présenterait³.

Cette occasion viendra; au cours de la Passion de

à ses anges de veiller sur toutes tes voies; ils te porteront sur leurs mains de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre ».

¹ Tandis que saint Matthieu conserve la formule : *Il a été écrit*, saint Luc, rappelant que les paroles citées se trouvent dans la grande admonition de Moïse aux Hébreux, emploie la formule : *Il a été dit*.

² *Deutéronome*, VI, 16. Moïse, entre autres commandements donnés aux Hébreux, leur dit : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu, comme tu l'as tenté à Massa (lieu de la tentation) ». Il s'agit des plaintes proférées par les Hébreux à cause du manque d'eau dans le désert (*Exode*, XVII, 1 et suiv.) Le mot *tenter* a donc plutôt ici le sens d'*insulter*.

³ Ἀχρὶ καὶ ποῦ (Luc, IV, 13).

Jésus, la « puissance des ténèbres » retrouvera son heure¹ et elle s'efforcera, par des objurgations railleuses, d'empêcher Jésus d'accomplir jusqu'au bout son sacrifice et de parfaire la rédemption de l'humanité².

Lorsque Satan se fut enfui, les anges, que tout à l'heure Jésus n'avait pas voulu appeler pour le porter dans les airs au-dessus du Temple, accoururent spontanément auprès de lui : « et ils le servaient », nous dit saint Matthieu³. Peut-être par ces mots faut-il entendre qu'ils firent cortège à Jésus alors qu'il retournait par la voie des airs au Mont de la Quarantaine.

Nous pouvons aussi nous demander si ce n'est pas lors du retour de Jésus dans cette solitude qu'il convient de placer l'offrande de lui-même que, au témoignage de saint Paul, il fit à Dieu en entrant dans le monde : « O Dieu, tu ne veux plus d'hostie ni d'offrande selon la loi mosaïque; pour les remplacer tu m'as attaché un corps; car tu n'agrées plus les holocaustes, même quand ils sont faits pour l'expiation des péchés. C'est pourquoi je te dis : Me voici pour faire, ô Dieu, ta

¹ Luc, XXII, 53.

² La pensée de Satan semble avoir été dépeinte dans *le Livre de la Sagesse* (II, 13 et suiv.). « Il se vante d'avoir la science de Dieu et il se nomme l'enfant de Dieu. Il est pour nous un censeur de nos pensées, sa vue même nous est à charge.... Voyons si ses paroles sont vraies et éprouvons ce que sera sa fin. Car s'il est le vrai fils de Dieu, Dieu prendra soin de lui et l'arrachera de la main de ses adversaires. Par l'outrage et le tourment nous vérifierons qui il est, afin que nous sachions jusqu'où va sa douceur et que nous mettions à l'épreuve sa résignation. Nous le condamnerons à une mort honteuse; car, d'après ce qu'il dira alors, on jugera qui il est ».

³ MATTHIEU, IV, 11.

volonté¹ ». Et saint Paul, commentant ces paroles, ajoute que Jésus abolissait ainsi les sacrifices de l'ancienne loi pour leur substituer le sacrifice de lui-même².

Cette oblation de Jésus se place, d'après nous, très harmonieusement à la suite de l'échec des tentations dirigées contre lui par Satan; mais, vu l'imprécision de l'indication de temps donnée par saint Paul, tout autre moment, dans les premiers jours de la vie publique de Jésus, peut être choisi comme mieux approprié à cette oblation.

¹ SAINT PAUL, *Épître aux Hébreux*, chap. X, 5-7. Cf. *Psaumes*, XXXIX, 7-9.

² SAINT PAUL, *ibidem*, chap. X, 9.

CHAPITRE XII

Appel par Jésus de ses premiers disciples.

Tandis que Jésus était dans la montagne, se soumettant au jeûne et à la tentation, Jean avait continué à remplir son ministère ; et peu à peu, à mesure que s'adoucissait la température, les pénitents recommençaient à affluer à Béthabara. De Galilée notamment il venait beaucoup de monde ; nous savons, par exemple, que la population de Magdala, petite ville sise au bord du lac de Tibériade, accourut en masse pour « voir » Jean¹ et que Bethsaïde, bourg de pêche voisin, fournit, de son côté, un important contingent de pénitents.

Cette reprise de l'affluence auprès de Jean fut vite connue à Jérusalem et y causa un grand émoi. Nous l'avons dit, après avoir été invectivés par Jean, les notables, soit pharisiens, soit sadducéens, qui étaient venus de Jérusalem pour reconnaître quelle person-

¹ Luc, VII, 24. « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? » demandera plus tard Jésus à la population de Magdala en parlant de Jean. Il est possible que quelques Magdaléens soient allés dans le désert de Judée visiter Jean, mais ce fut l'exception. Saint Luc doit parler du concours des pénitents à Béthabara et c'est par hyperbole qu'il nomme *désert* ce lieu stérile. Voir plus haut, page 115, note 5.

nalité il était, avaient rapporté de leur voyage au Jourdain une profonde amertume, et depuis lors ils traitaient dédaigneusement le baptiste de fou et de démoniaque¹. Aucun d'eux n'avait imaginé que le succès de sa prédication, qu'ils jugeaient insensée, se maintiendrait longtemps, et voilà qu'après l'accalmie de l'hiver, ce succès s'affirmait de nouveau. Les sadducéens, toujours sceptiques, restèrent dans une immobilité dédaigneuse; mais les pharisiens² s'inquiétèrent de ce redoublement de la popularité de Jean, car leur autorité risquait fort d'être diminuée, sinon anéantie, par elle; ils décidèrent donc, afin d'être mieux armés contre le baptiste, de faire auprès de lui une enquête qui percerait à jour le secret de sa personnalité et, par suite, de son ascendant sur le peuple³.

En conséquence, ils choisirent entre eux un certain nombre de prêtres; mais comme le haut clergé était en très grande majorité sadducéen et ne voulait pas se déranger à cause de Jean, ils furent obligés, pour faire nombre, de prendre aussi des lévites⁴ et la délégation pharisienne ainsi formée fut chargée d'aller demander à Jean : Qui es-tu⁵?

Comme dans la foule des gens qui s'étaient fait baptiser par Jean beaucoup pensaient et disaient

¹ MATTHIEU, XI, 18, et XXI, 32; LUC, VII, 33.

² Saint Jean dit : *les Juifs* (I, 19); mais chez lui, nous aurons souvent l'occasion de le remarquer, cette expression signifie *les Juifs hostiles à Jésus*. Il faut se rappeler que saint Jean écrivit son évangile à la fin du 1^{er} siècle et qu'alors il n'y avait plus de Juifs susceptibles de ne pas être hostiles à Jésus.

³ JEAN, I, 24.

⁴ JEAN, I, 19.

⁵ JEAN, I, 19.

qu'il pourrait bien être le Messie¹, les délégués des pharisiens, à leur arrivée à Béthabara, eurent vent de ce sentiment, et ils modifièrent en conséquence l'interrogation qu'ils devaient poser. « N'es-tu pas le Christ (le Messie) ? » demandèrent-ils à Jean quand ils l'abordèrent. Jean, en réponse, leur confessa nettement sa position au regard de Jésus : « Non, ce n'est pas moi qui suis le Christ » ; par la tournure donnée à sa dénégation il indiquait assez clairement qu'un autre l'était et se trouvait à cette heure même en territoire israélite ; mais les délégués pharisiens ne prirent pas garde à cette indication et ils poursuivirent leur interrogatoire en ne visant que la personne de Jean : « Alors qui donc es-tu ? es-tu Élie ? »

Le prophète Malachie avait prédit le retour d'Élie sur la terre « afin qu'il ramenât les descendants corrompus des patriarches à la vertu de leurs pères et qu'il empêchât ainsi le Seigneur de frapper d'anathème le peuple israélite² ». Dans la croyance alors en vogue chez les pharisiens, grâce aux commentaires de leurs scribes³, ce retour d'Élie sur la terre devait y précéder l'arrivée du Messie : c'est pourquoi les pharisiens, sachant désormais que Jean n'était pas le Messie, lui demandèrent s'il n'était pas son précurseur, Élie.

Jean aurait pu prétendre qu'il l'était ; car un peu plus tard nous verrons Jésus assimiler la mission du baptiste à la mission future d'Élie⁴ ; mais Jean prit

¹ LUC, III, 15.

² MALACHIE, IV, 5 et 6.

³ MATTHIEU, XVII, 10 ; MARC, IX, 10. \

⁴ MATTHIEU, XI, 14, et XVII, 12 ; MARC, IX, 12.

à la lettre la question des pharisiens, et il leur répondit catégoriquement : « Non, je ne suis pas Élie ».

Les délégués, sur cette réponse, pensèrent alors au prophète anonyme dont Moïse avait parlé dans le *Deutéronome*¹, prophète, en la bouche duquel le Seigneur mettrait ses paroles et qu'il vengerait si celles-ci n'étaient pas écoutées. Il est bien clair pour nous que ce prophète annoncé par Dieu à Moïse se confondait avec le Messie; mais beaucoup parmi les Juifs en faisaient alors deux personnages distincts. « Es-tu le prophète²? » demandèrent donc les délégués à Jean. — « Non », répondit encore celui-ci.

« Mais alors qui donc es-tu? » firent les pharisiens qui étaient au bout de leur science divinatoire. « Dis-nous-le, car nous devons une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu sur toi-même? »

Répétant la prophétie célèbre d'Isaïe³, Jean leur répondit : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Redressez le chemin du Seigneur ». Cette réponse ne renseignait guère les délégués; car depuis le jour où Jean avait commencé sa prédication, la prophétie d'Isaïe lui était couramment appliquée⁴. Aussi, pour amener Jean à s'expliquer davantage, les délégués soulevèrent un autre ordre d'idées : « Pourquoi, si tu n'es ni le Messie, ni Élie, ni le prophète, te permets-tu de baptiser⁵? »

¹ *Deutéronome*, XVIII, 18 et 19.

² JEAN, I, 21 : 'Ο προφήτης εἰ σὺ;

³ ISAÏE, XL, 3.

⁴ MATTHIEU, III, 3; MARG, I, 2; LUC, III, 4.

⁵ JEAN, I, 24.

Les prêtres seuls, d'après la loi mosaïque, avaient le pouvoir de purifier par l'eau¹; mais, très rationnellement d'ailleurs, les docteurs de la loi avaient, dans leur interprétation², étendu ce privilège aux hautes personnalités qui devaient un jour venir « sanctifier » Israël.

Or Jean n'avait aucune des qualifications requises suivant la doctrine des docteurs pour purifier ou sanctifier les hommes; il était, il est vrai, de souche sacerdotale, mais comme il n'avait pas reçu la consécration prévue par la loi mosaïque³, il ne possédait pas les pouvoirs du prêtre. Dans ces conditions, la casuistique des pharisiens avait occasion de s'exercer contre lui; c'est pourquoi les délégués lui posèrent la question : « Pourquoi, si tu n'es ni le Messie, ni Élie, ni le prophète, te permets-tu de baptiser? »

Jean leur répondit en répétant la déclaration qu'il avait précédemment faite à la foule venue pour recevoir son baptême⁴ : « Moi, je baptise dans l'eau, mais il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas. C'est lui qui a été annoncé comme devant venir après moi; il existait avant moi; je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure⁵ ».

¹ *Lévitique*, XVI, 32.

² Cette interprétation s'appuyait sur le passage suivant d'Ézéchiel (XXVI, 23-26) : « Je sanctifierai mon grand nom que vous avez souillé au milieu des nations; afin que les nations sachent que je suis le Seigneur lorsque j'aurai été sanctifié parmi vous devant elles.... Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés de toutes vos souillures, et je vous purifierai de toutes vos idoles.... Et mon esprit, je le mettrai au milieu de vous. »

³ *Exode*, XXIX, 7 et suiv.; *Lévitique*, VIII, 12 et 13.

⁴ Voir plus haut, page 124.

⁵ JEAN, I, 26 et 27.

L'évangéliste saint Jean qui nous a rapporté cet entretien brise là son récit, sans nous dire quelle impression les paroles du baptiste produisirent sur les délégués pharisiens. Probablement ceux-ci se retirèrent sans rien demander sur cet inconnu dont Jean préparait les voies; et, rentrés à Jérusalem, ils durent y représenter Jean comme un énergumène avec qui les gens sensés n'avaient pas à se commettre et qu'il importait de réduire vite au silence, si on le pouvait, vu l'influence grandissante qu'il avait sur le peuple.

Nous pouvons être certains que, étant animés de tels sentiments, les délégués pharisiens n'étaient plus à Béthabara quand Jésus y reparut le lendemain même de leur entrevue avec Jean ¹. Descendant de la montagne où il avait accompli son jeûne de quarante jours, Jésus revint au gué du Jourdain où il avait reçu le baptême de Jean et il retraversa le fleuve comme s'il voulait avoir une nouvelle entrevue avec le baptiste². Celui-ci le vit venir de loin et, le montrant à plusieurs disciples qui se trouvaient avec lui et ne connaissaient pas Jésus, il leur dit : « Voici³ l'agneau de Dieu, celui qui enlève le péché du monde⁴. C'est lui de qui j'ai dit (hier aux pharisiens) : Après moi

¹ La date est nettement marquée par l'évangéliste : Τῇ ἐπαύριον (JEAN, I, 29).

² JEAN, I, 29 : « Le lendemain Jean voit Jésus venant vers lui ».

³ Le mot ἴδε employé par Jean, quoique étant au singulier, n'exclut pas plus que notre *voici* la présence de plusieurs auditeurs.

⁴ Jean se réfère aux prophéties d'Isaïe (LIII, 7) : « Comme une brebis, il sera conduit à la tuerie; et, comme un agneau devant celui qui le tond, il sera muet, n'ouvrant pas la bouche », et (LIII, 4 et 5) : « Il a vraiment pris sur lui nos iniquités et il a été brisé à cause de nos crimes; le châtiment, rançon de notre paix, est tombé sur lui, et par ses plaies nous avons été guéris ».

vient un homme¹ qui existait avant moi, car il est supérieur à moi. Quant à moi je ne le connaissais pas; mais c'est pour qu'il fût manifesté à Israël que je suis venu et baptise dans l'eau² ».

Jésus aborda-t-il Jean? et y eut-il entre eux échange de quelques paroles? L'évangéliste ne le dit pas; et ce silence fait penser que Jésus passa majestueusement devant Jean sans s'arrêter et disparut pour le reste du jour, soit qu'il ait regagné la montagne, soit qu'il se soit immatérialisé, comme lors des deux dernières grandes tentations.

En ce qui concerne les événements ultérieurs de cette journée, l'évangéliste saint Jean s'est borné à relater un autre témoignage rendu à Jésus par Jean-Baptiste: il ne nous précise pas malheureusement devant qui et à la suite de quoi le baptiste rendit ce nouveau témoignage: « J'ai vu, dit Jean, l'Esprit sous forme de colombe descendre du ciel; et il s'est arrêté sur lui. Et moi, je ne le connaissais pas; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit: Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer est celui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et j'ai vu cela, et j'ai témoigné que celui-ci est le fils de Dieu³ ».

Le lendemain Jean se tenait encore debout sur la rive du Jourdain, et deux de ses disciples étaient avec lui. Il vit de nouveau Jésus qui marchait lentement⁴. Il le considéra longuement⁵ et il répéta son

¹ Ἄνθρωπος (JEAN, I, 30) *homme d'un ordre supérieur*.

² JEAN, I, 29-31.

³ JEAN, I, 32-34.

⁴ Littéralement: *qui se promenait* (JEAN, I, 36).

⁵ Ἐμβλεψάς (JEAN, I, 36).

mot symbolique : « Voici l'agneau de Dieu ». Les deux disciples donnèrent attention à ce mot ; peut-être étaient-ils de ceux qui l'avaient entendu la veille ; et comme Jésus passait sans s'arrêter, ils le suivirent dans sa marche.

Ces deux disciples de Jean étaient deux jeunes Galiléens, habitants de Bethsaïde sur le lac de Tibériade ; ils se nommaient André et Jean et étaient pêcheurs de profession ; mais Jean, encore adolescent, n'était qu'un manœuvre travaillant sous les ordres de son père, pêcheur aisé nommé Zébédée, tandis qu'André, plus âgé, possédait personnellement une barque en moitié avec son frère aîné nommé Simon. Les deux familles ne paraissent pas avoir été unies par des liens de parenté proche ; mais comme il existait entre elles une association coopérative¹, les jeunes gens étaient amis. Attirés par le bruit de la prédication de Jean, ils avaient donc quitté ensemble leurs occupations que l'année sabbatique pouvait avoir réduites, et étaient venus au bas Jourdain pour recevoir le baptême.

Jésus les laissa marcher derrière lui une certaine distance, sans paraître les remarquer ; puis se retournant il leur demanda : « Que cherchez-vous ». A cette question les deux jeunes gens ne firent pas une réponse directe ; mais, pris d'une inspiration soudaine, ils répondirent par une autre question : « Rabbi (c'est-à-dire maître ès science divine)², où habites-tu ? » Ils manifestaient par ces mots le désir d'entrer dans l'intimité de Jésus. « Venez et voyez »,

¹ Luc, V, 7 : *μέτοχοι*, partageant le profit.

² La traduction exacte est : *mon maître*.

leur dit-il; et repassant avec eux sur la rive occidentale du Jourdain, il les mena dans la montagne au lieu sauvage où il habitait depuis plus de quarante jours.

Il était environ la dixième heure, précise l'évangéliste saint Jean, lorsque Jésus emmena les deux jeunes gens¹. L'ancienne exégèse voulait que cet évangéliste, quand il donne des indications d'heures, ait employé la méthode en usage chez les Juifs au temps de Jésus, méthode qui comptait les heures à partir du lever et du coucher du soleil. D'après cette méthode, la dixième heure mentionnée ici correspondrait à peu de chose près à nos quatre heures de l'après-midi; mais ceux qui tiennent à cette opinion ne réfléchissent pas que, partant des bords du Jourdain à quatre heures du soir dans les derniers jours de février et faisant le chemin à pied, Jésus et ses deux compagnons n'auraient pas pu avant la nuit atteindre la partie élevée du Mont de la Quarantaine.

En opposition avec l'exégèse traditionnelle, plusieurs érudits auxquels nous nous rallions sans hésitation, professent aujourd'hui que saint Jean, dans son évangile, a toujours calculé les heures d'après la méthode en usage chez les Grecs à l'époque où il écrivait, c'est-à-dire en les comptant (comme nous le faisons encore) à partir de minuit et de midi. Cette manière de compter rend compréhensibles dans l'évangile de saint Jean plusieurs passages dont l'interprétation, en dépit de toute la subtilité dé-

¹ JEAN, I, 40.

ployée, n'a jamais pu être faite de manière satisfaisante par l'exégèse ancienne¹. En outre, elle est historiquement beaucoup plus rationnelle que la première; car saint Jean, quand il écrivit son évangile, vivait depuis plus de quarante ans en pleine civilisation grecque, et il écrivait à l'adresse de Grecs ou d'hellénisants, et non à celle d'Hébreux; depuis vingt ans Jérusalem était détruite et la nation juive dispersée, les coutumes juives, par conséquent, absolument délaissées par les chrétiens. Pourquoi saint Jean, qui, dans son évangile, ne se sert que de mesures grecques pour évaluer les distances et les poids, emploierait-il un mode de computer les heures qui n'était pas celui de ses lecteurs?

Nous disons donc que c'est dans la matinée, vers dix heures, que Jésus invita André et Jean à le suivre, et que, arrivé après quatre ou cinq heures de

¹ Par exemple, elle n'a jamais pu concilier par une explication acceptable l'indication d'heure donnée par saint Marc (XV, 25) et celle donnée par saint Jean (XXIX, 14) pour le crucifiement de Jésus. D'après saint Marc, qui compte certainement à la manière hébraïque, il était la troisième heure (environ neuf heures du matin) lorsque les soldats romains crucifièrent Jésus, et d'après saint Jean « il était environ la sixième heure » lorsque Pilate s'assit à son tribunal pour juger Jésus. Ainsi, Jésus, crucifié à neuf heures du matin (3^e heure), n'était pas encore jugé à midi (6^e heure)! La vérité est (notre récit, contribuera, nous l'espérons, à l'accréditer) que Jésus, condamné peu après six heures du matin, fut crucifié à 9 heures. Le calcul des heures en partant de minuit et de midi s'applique également bien aux autres événements, au sujet desquels Jean donne des indications d'heure (IV, 6; IV, 52). Pour soutenir quand même son opinion, l'exégèse ancienne allègue le mot de Jésus cité par saint Jean (XI, 9) : « N'y a-t-il pas douze heures de jour? » Mais il est clair, d'après le contexte, que ces mots veulent dire : « N'y a-t-il pas douze heures de lumière dans une journée? Douze heures faites pour l'action? » En Palestine, l'écart de durée entre les jours d'hiver et ceux d'été est moins fort que chez nous; douze heures étaient une moyenne qui devait se dire couramment pour la durée, soit du jour, soit de la nuit.

marche à son lieu de retraite, il les y garda près de lui le reste du jour et la nuit suivante. Le voyant là calme au milieu d'animaux féroces et se voyant eux-mêmes protégés contre ceux-ci par la puissance morale de Jésus, les deux jeunes gens ressentirent une impression ineffaçable; ils comprirent qu'ils étaient auprès de « ce plus fort » que leur avait annoncé Jean-Baptiste¹; Jésus était le Messie.

Aussi le lendemain, quand ils furent redescendus sur les bords du Jourdain, proclamèrent-ils qu'ils avaient trouvé le Messie. Le premier à qui André communiqua cette nouvelle fut son frère aîné Simon²; car celui-ci était aussi venu de Bethsaïde pour entendre la prédication de Jean et se faire baptiser. « Nous avons trouvé le Messie », annonça André tout joyeux; et il proposa à son frère de le mener auprès de Jésus qui, redescendu lui aussi de la montagne, s'était arrêté à une certaine distance du campement de Jean-Baptiste. Simon, qui était certainement agité par l'espérance de voir un jour l'arrivée du Messie, se laissa volontiers mener à Jésus.

L'ayant considéré d'un œil perçant³, Jésus lui dit : « Tu es Simon, fils de Jona⁴; tu seras appelé

¹ MATTHIEU, III, 11; LUC, III, 16.

² Εὗρίσκει οὗτος πρῶτον τὸν ἀδελφὸν τὸν ἴδιον Σίμωνα (JEAN, I, 42). Mais certains manuscrits ont une leçon différente : « Εὗρίσκει οὗτος πρῶτος, etc. André, le premier, trouve son frère ». Si l'on adopte cette leçon, on doit dire que Jean, de son côté, cherchait son frère et que l'ayant trouvé un peu plus tard il lui communiqua également la nouvelle. Mais, en dehors de cette leçon particulière de quelques manuscrits, rien ne nous indique que Jacques, frère de Jean, fût alors à Béthabara.

³ Littéralement : ayant regardé en lui, ἐμβλέψας αὐτῷ (JEAN, I, 43).

⁴ Diminutif de Jean.

Céphas¹ ». Comme André n'avait pas parlé à Jésus de Simon, celui-ci fut très surpris de s'entendre nommer de son propre nom et de celui de son père ; mais il fut encore plus surpris de ce que Jésus s'attribuait le pouvoir de lui changer son nom. Tout cela s'était dit avec une autorité tellement irrésistible que Simon s'inclina ; il avait, après son frère André, compris que Jésus était véritablement le Messie.

Nous ne savons rien de plus sur ce que fit Jésus pendant cette journée. Il est probable qu'il garda Simon et André auprès de lui, et que le jeune Jean les rejoignit. Car le lendemain ils étaient tous les trois auprès de lui quand il déclara sa décision de retourner en Galilée, et tous trois étaient prêts à l'accompagner.

Au moment du départ un quatrième Galiléen se trouva là ; c'était également un habitant de Bethsaïde. Il était porteur d'un nom grec, Philippe, et connaissait la langue grecque ; nous le verrons plus tard servir, au cellège apostolique, d'interprète pour cette langue². D'ailleurs, il n'était pas pêcheur, comme ses trois compatriotes qu'il voyait suivre Jésus ; il ressort des évangiles qu'il était commerçant, et probablement en denrées alimentaires ; il avait, en tout cas, des notions très précises dans les questions d'approvisionnement³.

« Suis-moi », lui dit Jésus, et aussitôt Philippe, faisant abstraction de tout ce qui aurait pu le

¹ Céphas (Κηφᾶς) correspond exactement en araméen (Képhā) au mot français *Pierre* ; il est à la fois nom de chose et de personne.

² JEAN, XII, 20-22.

³ JEAN, VI, 5-7.

détourner d'un départ si précipité, se mit docilement à la suite de Jésus.

Quelle route prit Jésus pour regagner la Galilée? Quelques auteurs ont dit qu'il fit route par Béthel, et par conséquent par la Samarie; conjecture qu'ils fondent sur une parole prononcée par Jésus, et mieux à sa place, disent-ils, à Béthel qu'en tout autre lieu¹. Mais ce raisonnement n'est pas probant; car il est peu vraisemblable que Jésus ait exposé aux avanies des Samaritains de jeunes disciples dont l'un au moins, Jean, était, nous le savons, d'un tempérament très ardent². Nous pensons donc que Jésus, pour rentrer en Galilée, longea le cours du Jourdain.

A une étape, apparemment c'était un jour de sabbat³, après la seconde journée de marche, Philippe, au cours de la halte de vingt-quatre heures que la loi mosaïque obligeait de faire⁴, avisa, tandis qu'il se promenait à part de ses compagnons de route, un Galiléen qu'il connaissait d'amitié; c'était un habitant de Cana, petit bourg voisin de Nazareth; il se nommait Nathanaël, mais était aussi appelé Bar Tolmaï (fils de Tolmaï), sans doute parce que son père avait une grande notoriété dans son pays⁵.

¹ JEAN, I, 51. Voir plus loin, page 156, note 3.

² MARC, III, 17; LUC, IX, 54

³ Jésus dut quitter Béthabara le matin du cinquième jour de la semaine (jeudi); les faits survenus, d'après le récit de saint Jean, pendant les quatre jours précédant ce départ, supposent des déplacements inconciliables avec le repos sabbatique.

⁴ L'observance juive interdisait de parcourir le jour du sabbat une distance supérieure à 2000 coudées (1200 mètres). Jésus se soumit toute sa vie à cette règle. Cf. *Actes des Apôtres*, I, 12.

⁵ De Bar Tolmaï, les évangélistes ont fait en grec Βαρθολομαῖος (MARC, III, 18, et LUC, VI, 14), d'où le nom français *Barthélemy*.

Probablement il avait couru, lui aussi, à la prédication de Jean-Baptiste, et, le baptême reçu, il retournait à son bourg natal.

Dès les premiers siècles du christianisme ça a été une opinion très reçue que Nathanaël (ou, selon l'appellation qui a prévalu, Barthélemy) appartenait à une classe sociale plus élevée que celle des autres premiers disciples de Jésus, et l'on a dit aussi qu'il était lettré, très versé, en particulier, dans la connaissance des Écritures. En fait, rien dans le Nouveau Testament n'appuie la première de ces deux opinions; les conditions dans lesquelles Barthélemy s'attacha à Jésus donnent, au contraire, grande apparence de justesse à la seconde.

Philippe aborda Barthélemy et lui dit : « Mes amis Bethsaïdiens et moi, nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi, et après lui les prophètes; c'est Jésus, l'habitant de Nazareth, le fils de Joseph ». Pour Philippe, on le voit, Jésus n'était encore qu'un personnage supérieur de beaucoup sans doute à tous les anciens « oints du Seigneur » (Messies ou Christs) dont avaient parlé les Écritures, Saül¹, David², Cyrus³, mais comme eux issu d'une filiation purement humaine.

Barthélemy ne connaissait nullement Jésus, quoique Philippe, dans son enthousiasme, le lui présentât comme quelqu'un dont les entours devaient lui être familiers. Ces entours, d'ailleurs, loin de plaire à Barthélemy, déprimaient à ses yeux celui

¹ *Premier livre des Rois*, XXVI, 9; *Deuxième livre des Rois*, I, 14.

² *Deuxième livre des Rois*, XXII, 51; *Psaumes*, CXXXVII, 17.

³ *ISAÏE*, XLV, 1.

qu'exaltait Philippe; en particulier la mention de Nazareth éveilla chez lui une vive répugnance; faisant allusion à quelque mot ou proverbe dont l'origine nous est inconnue, il répondit dédaigneusement : « De Nazareth peut-il y avoir quelque chose de bon ? » Aussi bien, Barthélemy connaissait l'enseignement des docteurs suivant lequel le « roi » annoncé par Moïse¹ devait naître à Bethléem; il dut faire cette remarque à Philippe, et celui-ci, qui n'était pas assez instruit pour discuter le sens de paroles bibliques, se borna à répondre : « Viens et vois ». C'étaient, l'on s'en souvient, les mots mêmes que Jésus avait prononcés pour se gagner André et Jean.

Barthélemy, dont à la fin la curiosité fut éveillée, accéda, tout en restant incrédule, à l'invitation de son ami et se rendit avec lui à l'endroit où Jésus faisait halte. Là une surprise l'attendait; quand il fut à quelques pas de Jésus, celui-ci, en le regardant, dit à haute voix : « Voici en vérité un Israélite en qui il n'y a point de dissimulation ». Ainsi l'opinion dédaigneuse que Barthélemy venait tout à l'heure d'exprimer sur Nazareth était connue de Jésus : « D'où me connais-tu ? » fit Barthélemy tout décontenancé. — « Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai vu. »

La mention de ce figuier évoqua dans l'esprit de Barthélemy le souvenir d'un fait très personnel qu'il

¹ Genèse, XLIX, 10 : « Le sceptre ne sera pas ôté de la tribu de Juda jusqu'à ce que vienne celui qui doit venir; il sera l'attente des nations » (traduction de la *Vulgate*). Le texte original hébreu présente des difficultés de sens; on est presque d'accord aujourd'hui pour traduire : *Jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre; les nations lui rendront hommage.*

croyait être resté absolument secret; ce fait ne nous a pas été révélé, mais une conjecture très plausible veut que, à Cana, avant son départ pour se rendre auprès de Jean-Baptiste, Barthélemy retiré sous un figuier ait imploré Dieu, peut-être même fait un vœu, pour que l'arrivée du Messie fût hâtée. Comment Jésus avait-il pénétré ce secret? De même qu'il entendait les paroles dites bien loin en dehors de la portée de son ouïe, il voyait donc de même à grande distance les actes et les pensées les plus cachés? Émerveillé et conquis, Barthélemy reconnut qu'il se trouvait, comme venait de lui dire Philippe, en présence de celui qu'avaient annoncé Moïse et les prophètes, et de celui que le baptiste venait de proclamer fils de Dieu¹. Plein de ferveur, il s'écria donc : « Rabbi², tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ».

Ce renversement des sentiments de Barthélemy était dû à une impulsion soudaine; il pouvait donc ne pas être durable. Jésus le fit remarquer à Barthélemy en lui présageant que sa foi nouvelle serait affermie par des motifs plus puissants : « Parce que je t'ai dit : *Je t'ai vu sous le figuier*, tū crois? Mais tu es destiné à voir de plus grandes choses ». Et s'adressant aux quatre autres Galiléens en même temps qu'à Barthélemy, Jésus ajouta : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le fils de l'homme³ ».

¹ JEAN, I, 34. Voir plus haut, page 147.

² Nous avons dit plus haut que ce mot (*mon père*) équivalait à *Docteur en science divine*.

³ JEAN, I, 51. On a voulu établir une concordance entre cette vision et celle qu'eut Jacob à Béthel et dans laquelle les anges de Dieu mon-

Quand se produisit cette vision que Jésus prédisait ainsi à ses premiers disciples? De nombreuses réponses, très divergentes, ont été proposées, mais aucune n'est vraiment satisfaisante; mieux vaut dire que nous ne savons ni quand ni comment la vision se produisit. Mais ce qui est surtout à noter dans la prédiction de Jésus, c'est l'expression « *fil de l'homme* » que, pour se qualifier lui-même, il oppose à l'expression *fil de Dieu* dont venait de se servir Barthélemy. Pour la première fois, Jésus employait cette expression *fil de l'homme* dont il fera par la suite un usage constant.

Dans le langage de l'Ancien Testament, les mots *fil de l'homme* n'étaient qu'une périphrase poétique équivalant au mot *homme*. Une seule fois ils se rencontrent ayant un sens mystique caractérisé, à savoir dans la prophétie suivante de Daniel sur les quatre Empires : « Voici venir comme le fils d'un homme qui allait avec les nuées du ciel; il s'avança jusqu'au vieillard, et celui-ci lui donna la puissance, l'honneur et le royaume; et tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues le serviront; sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera pas enlevée et son royaume est un royaume indestructible¹ ».

taient et descendaient une échelle allant de la terre au ciel (*Genèse*, XXXVIII, 12). On en a conclu que la scène entre Jésus et Barthélemy se passa à Bethel; nous avons déjà dit (page 141) que cette localisation est contraire à la vraisemblance. Si l'on tient à localiser la scène on peut, avec chance de dire juste, choisir entre les environs de Jabès, sur la rive orientale du Jourdain, ou ceux de Scythopolis, sur la rive occidentale; en tout cas, il faut choisir un endroit qui soit à une distance de Cana inférieure à trois jours de marche (*Jean*, II, 1).

¹ DANIEL, VII, 13 et 14.

Il n'est pas douteux que ce passage de Daniel concerne Jésus; mais celui-ci voulait-il en évoquer le souvenir dans l'esprit de ses nouveaux disciples, au moins dans celui de Barthélemy plus versé que les autres dans la connaissance des Écritures? Nous ne savons; et nous ne savons pas davantage quelle impression produisit sur eux la promesse d'une vision dans laquelle les anges descendraient et monteraient alternativement entre les cieux ouverts et Jésus.

L'évangéliste coupe brusquement son récit sur cette promesse et il ne le reprend que trois jours plus tard quand Jésus et ses compagnons sont arrivés à Cana et s'y sont arrêtés.

CHAPITRE XIII

Les noces de Cana et le premier séjour à Capharnaüm.

Quand Jésus arriva à Cana, il s'y célébrait des noces; aussi bien c'est à cause d'elles qu'il avait voulu prendre ce petit bourg comme premier but de son voyage de retour en Galilée¹. C'étaient des noces de gens pauvres, mais qui néanmoins s'étaient mis en frais pour faire participer à leur joie leurs parents et leurs amis. Comme leur installation était trop exigüe pour leur permettre d'y recevoir tous ceux-ci, ils s'étaient adressés à un traiteur² qui possédait une salle à louer, et ils l'avaient chargé d'organiser deux banquets. Cela fait, ils avaient lancé dans Cana et les environs de nombreuses invitations.

Ainsi Marie, qui était en relations intimes avec les mariés³, était venue de Nazareth; même elle avait

¹ Les termes employés par saint Jean (I, 44) dénotent bien que le voyage était combiné d'avance : *Il voulut partir pour la Galilée*, ἐθέλησεν ὁ Ἰησοῦς ἐξελθεῖν εἰς τὴν Γαλιλαίαν. L'appel de Barthélemy, habitant de Cana, peut aussi être un indice du dessein qu'avait Jésus de se rendre dans ce bourg.

² Tel nous paraît être le vrai sens du mot ἀρχιτεχνικός (*maître de la salle à manger*, JEAN, II, 8).

³ Nous la verrons un peu plus loin donner des ordres aux serveurs comme une personne pouvant se substituer aux époux.

amené avec elle les quatre neveux qu'elle avait continué d'héberger depuis la mort de Joseph¹.

Dès que la présence de Jésus à Cana fut connue, les nouveaux mariés s'empressèrent de l'inviter au second banquet qui devait avoir lieu le jour même, et par égard pour lui ils invitèrent également les cinq disciples qui l'avaient suivi². Malheureusement ce second banquet s'annonçait mal; la modeste provision de vin, d'ailleurs vin de médiocre qualité, que les époux avaient faite pour fêter leurs invités, avait été épuisée par le premier banquet; et les époux n'étaient pas à même de renouveler cette provision. Marie, qui avait dans ce milieu une grande autorité, fut immédiatement avisée de cette situation, et, désireuse de tirer ses hôtes d'un humiliant embarras, elle alla à son fils et lui dit : « Il n'y a pas de vin³ ». Cette parole prononcée sur un ton chagrin équivalait à une prière pour que Jésus remédiât à la situation pénible dans laquelle allaient se trouver les époux obligés d'avouer que pour cause d'indigence ils ne pouvaient plus servir de vin à leurs invités.

Autant que nous pouvons le déduire des informations très sommaires que contiennent les évangiles sur les années passées par Jésus dans le domicile de sa mère, celle-ci n'avait jamais encore vu son fils

¹ JEAN, II, 1 et 12.

² JEAN, II, 2. Simon-Pierre, André, Jean, Philippe et Barthélemy.

³ JEAN, II, 3. La leçon vulgaire dit seulement : « Et le vin ayant manqué, la mère de Jésus dit à celui-ci : « Ils n'ont pas de vin ». Nous préférons suivre la leçon plus détaillée qui se trouve dans plusieurs manuscrits. « Ils n'avaient pas de vin, parce que le vin acheté pour les noces était épuisé. Alors la mère de Jésus lui dit : Il n'y a pas de vin ». Καὶ οἶνον οὐκ εἶχον, ὅτι συνετελέσθη ὁ οἶνος τοῦ γάμου. Εἰτα λέγει ἡ μήτηρ τοῦ Ἰησοῦ πρὸς αὐτόν· οἶνος οὐκ ἔστιν.

faire usage de son pouvoir surnaturel ; mais elle ne doutait pas qu'il ne possédât un tel pouvoir et elle souhaitait qu'il l'employât en ce moment. Jésus jusqu'alors s'était constamment montré soumis à sa mère¹ et dans le fond de son cœur il était décidé à condescendre au vœu de celle-ci. Mais, sur le point d'entrer dans la partie active de sa mission sur terre, il se devait d'affirmer sa pleine indépendance en face de toutes les affections humaines, fût-ce celle de sa mère ; il se devait aussi d'affirmer son absolue liberté de choisir, pour l'accomplissement de ses actes, tel moment qu'il verrait opportun. C'est pourquoi il dit à Marie : « Madame, qu'avons-nous à faire ensemble ? Mon heure n'est pas encore venue² ».

Malgré le mauvais succès de sa démarche, Marie ne se laissa pas déconcerter ; elle restait pleine de confiance dans le pouvoir et la bonté de son fils. Se tournant vers les serveurs et leur montrant son fils, elle leur donna cet ordre : « Tout ce qu'il vous dira de faire, faites-le ».

Or il y avait, rangées contre le mur à la porte de la salle, six grandes urnes de pierre qui avaient été remplies d'eau, pour que les convives pussent avant le repas faire les ablutions réglementaires. Il était

¹ LUC, II, 51.

² JEAN, II, 4. Tel est, d'après les meilleurs interprètes, le sens à donner à l'hébraïsme : *Τί ἐμοὶ καὶ σοί, γύναι*. Cette même locution se retrouve en grec avec le même sens chez les autres évangélistes (MARC, I, 24, et V, 7 ; LUC, IV, 94, et VIII, 28). Il convient de ne pas en exagérer la rudesse, comme le font la plupart des traductions françaises. C'est pourquoi nous n'avons pas traduit littéralement le mot grec γύναι par *femme* l'appellation *femme* étant en français tout à fait discourtoise, ce qu'elle n'était pas en grec. Le français du moyen âge donnerait la meilleure traduction : *chère* ou *gentille dame*.

en effet de tradition chez les Juifs, à l'époque de Jésus, que toute personne, venant de la rue et entrant dans une pièce où le sol était couvert de nattes, devait se déchausser et se laver les pieds ; en outre, le lavement des mains était absolument obligatoire avant chaque repas¹.

Saint Jean, qui dans son évangile fait tous ses calculs en mesures grecques², nous dit que chacune de ces urnes contenait une quantité d'eau variant entre deux ou trois métrètes (approximativement entre 80 et 120 de nos litres³). Mais, vu le grand nombre des invités qui en arrivant puisaient dans les urnes pour leurs ablutions, elles avaient été presque complètement vidées.

Jésus avait entendu l'ordre donné par sa mère. A son tour, il se tourna vers les serveurs et leur dit : « Emplissez d'eau les urnes ». Les serveurs obéirent sans faire aucune remarque et remplirent les urnes jusqu'au bord. « Puisez maintenant », poursuivit Jésus, « et portez au maître de la salle ce que vous avez puisé ». Ainsi firent les serveurs.

Le maître goûta le breuvage et constata que c'était du vin, très supérieur en qualité à celui qui avait été servi la veille. Il fut surtout surpris de la quantité considérable qui se trouvait tout d'un coup à la

¹ MARC, VII, 3. Cf. MATTHIEU, XV, 2.

² Par exemple, il compte les distances en stades (JEAN, VI, 10; cf. *Apocalypse*, XXI, 16) et non en coudées; les poids en livres (Ἀλτρα, JEAN, XII, 3, et XIX, 39) et non en sicles et en talents. Cet attachement de saint Jean à se servir des unités grecques et non des unités hébraïques de poids et de mesures vient à l'appui de notre thèse qu'il comptait les heures selon la mode grecque, non selon la mode hébraïque.

³ La métrète valait exactement 38 litres 80.

disposition des mariés¹, et il se demandait d'où venait ce vin. Les serveurs qui avaient rempli les urnes savaient bien que la transformation de l'eau en vin avait été opérée par Jésus, mais ils ne révélèrent pas le fait au maître. Celui-ci alors crut pouvoir se permettre d'interpeller l'époux : « Tout homme », lui dit-il, « sert d'abord le bon vin; puis, quand les convives ont le palais émoussé, il sert le vin de qualité inférieure; mais toi tu as gardé le bon vin jusqu'à ce moment² ». Il va de soi que, grâce à cette intervention bienfaisante de Jésus, le banquet eut lieu dans des conditions joyeuses et qui firent honneur aux nouveaux époux; mais l'évangéliste ne nous le dit pas; il se borne, pour conclure son récit des noces, à cette simple remarque : « Ce miracle³, le premier des miracles de Jésus, fut fait par lui à Cana de Galilée, il y manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui⁴ ».

Les cinq disciples que Jésus avaient amenés avec lui au banquet devaient, en effet, avoir été à ses côtés quand Marie lui avait annoncé l'épuisement de la provision de vin, et ils avaient vu le miracle par lequel Jésus avait remédié à cette situation critique. Auparavant ils croyaient certes bien que Jésus était

¹ On peut évaluer à 500 ou 600 litres la quantité de vin qui se trouva dans les urnes.

² JEAN, II, 11.

³ Saint Jean dit exactement *signe* (σημεῖον). C'est le mot qu'il préfère pour qualifier les miracles de Jésus (Cf. JEAN, VI, 26; IX, 16; XI, 47; XX, 30). On en a conclu que les miracles rapportés par lui ont un caractère symbolique; nous n'avons aucune autorité pour étudier cette thèse.

⁴ JEAN, II, 11. Καὶ ἐπίστευσαν εἰς αὐτὸν οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ. Le verbe grec πιστεύω n'a pas la netteté de notre verbe croire; il marque même plus souvent la confiance que la foi.

le Messie suprême, un fils de Dieu appelé à relever le royaume d'Israël¹; maintenant ils constataient que ce Messie avait le pouvoir de faire des miracles, et nous pouvons supposer que, guidés par le docte Barthélémy, ils rapprochèrent ce qui venait de se passer devant eux et la prophétie d'Isaïe sur un festin où tous les peuples recevraient « un vin pur de toute lie »². Or Isaïe avait terminé cette prophétie par ces mots : « Voici, c'est notre Dieu; nous l'avons attendu, et il nous sauvera³ ».

L'effet produit sur les cinq disciples s'étendit-il à quelques autres témoins? C'est fort douteux; nous savons que tout au moins les frères de Jésus restèrent alors complètement insensibles à la puissance de celui-ci; plus de deux ans après, saint Jean nous les présente comme ne croyant pas encore en Jésus⁴.

Jésus ne dut pas s'attarder à Cana; l'évangéliste, sans nous préciser un motif spécial de départ, nous dit que, « après cela », c'est-à-dire après le banquet, Jésus descendit à Capharnaüm et qu'avec lui allèrent sa mère, ses frères et ses disciples⁵. La suite des événements montre que Marie transporta alors son domicile dans cette ville⁶; il est donc naturel de penser que son fils voulait l'assister en ce changement de résidence.

Au surplus, le séjour que fit alors Jésus à Caphar-

¹ JEAN, I, 40, 45, 49.

² ISAÏE, XXV, 6.

³ ISAÏE, XXV, 9.

⁴ JEAN, VII, 5.

⁵ JEAN, II, 12. « Μετὰ τοῦτο κατέβη εἰς Καπερναοῦμ. »

⁶ A partir de la Pâque de l'an 27, jusqu'à la Pâque de l'an 30 qui fut celle de la Passion, nous ne la trouvons plus qu'à Capharnaüm.

naüm fut court, car les fêtes de la Pâque approchaient¹.

La déclaration que la lune du mois de Nisan était apparue fut, en l'an 27 de notre ère, faite au Temple à Jérusalem le 26 mars; par conséquent, le repas pascal, qui d'après la loi mosaïque² devait avoir lieu au soir du quatorzième jour suivant, se trouva fixé au soir du 9 avril. Mais les fidèles devaient dès le dixième jour³ se trouver à Jérusalem pour se procurer l'agneau pascal; cette prescription semble, il est vrai, n'avoir plus été rigoureusement observée au temps de Jésus; les provinciaux qui n'étaient pas portés à allonger le séjour à Jérusalem avaient la faculté de n'y arriver que le quatorzième jour de Nisan et de se procurer l'agneau juste au moment où il fallait le faire immoler dans le Temple⁴. Jésus en l'an 27 se prévalut-il de cette faculté? Nous savons qu'il observait scrupuleusement la loi mosaïque, à moins que les minuties de celle-ci ne se trouvassent en contradiction avec son idéal supérieur⁵; nous avons donc lieu de penser que le dixième jour de Nisan (5 avril 27) Jésus fut à Jérusalem.

Cela étant, le temps passé alors par Jésus à Capharnaüm ne put pas excéder une durée d'un mois⁶. Pendant cette durée, ses disciples sans doute

¹ Saint Jean, qui écrivait pour des Grecs, dit : la Pâque des Juifs (JEAN, II, 13).

² Exode, XII, 6.

³ Exode, XII, 3.

⁴ Voir par exemple le récit des préparatifs qui furent faits par les apôtres Pierre et Jean pour la dernière cène (voir tome II, chap. I.XV).

⁵ MATTHIEU, V, 18; LUC, XVI, 17.

⁶ JEAN, II, 12 : « Ils n'y demeurèrent pas de nombreux jours ».

retournèrent chacun à leurs occupations respectives¹, et lui-même s'occupa de l'installation de sa mère; mais, tout en ne se livrant pas encore à la prédication, et évitant, par conséquent, tout concours de peuple auprès de lui, il eut l'occasion de faire de « grandes choses », si grandes même que la renommée s'en répandit dans les environs jusqu'à Nazareth²; ces grandes choses consistaient en guérisons; en particulier il rendit la vue à plusieurs personnes qui l'avaient perdue et il remit sur pied plusieurs autres qui avaient été victimes d'accidents³.

¹ Nous verrons plus tard que les trois disciples pêcheurs reprirent leur métier après des courses très longues faites avec Jésus. Mais on a prétendu que Philippe, qui était le seul à avoir reçu au début l'ordre formel « suis-moi », ne quitta plus Jésus jusqu'à l'abandon général de celui-ci dans la nuit de la Passion. Cette assertion est osée, car il est certain que Pierre et André, Jacques et Jean, après avoir reçu le même appel « suivez-moi » (MATTHIEU, IV, 18 et 21; MARC, I, 17 et 20), retournèrent bientôt à leurs filets; ce n'est qu'après le second appel (LUC, V, 11) qu'ils s'attachèrent définitivement à Jésus. (Voir page 221.)

² LUC, IV, 23. « Ὅσα ἠκούσαμεν γενόμενα ἐν τῇ Καπερναούμ ποιήσων καὶ ὧδε, ces grandes choses que nous avons entendu être arrivées à Capharnaüm, fais-les aussi ici », diront à Jésus les gens de Nazareth dix mois plus tard. Le mot grec ὅσα pourrait aussi être traduit par *ces nombreuses choses*.

³ Le fait que Jésus, durant ce séjour à Capharnaüm, guérit des aveugles et des blessés est prouvé par la particularité suivante que nous rapporterons en détail un peu plus loin, page 198. Ayant lu dans le texte hébreu une prophétie d'Isaïe sur ce que fera le Messie sur terre (ISAÏE, LXI, 1 et suiv.), Jésus qui s'appliquait cette prophétie en changea la teneur dans la traduction en araméen qu'il fit pour l'assistance; il ajouta aux bienfaits énumérés par Isaïe : « *rendre l'agilité aux blessés* » et il transforma « *proclamer l'ouverture de la prison aux prisonniers* » en « *proclamer le recouvrement de la vue aux aveugles* ». Il est vrai que cette dernière transformation avait déjà été faite par les Septante dans leur traduction. Mais Jésus, qui (nous aurons occasion de le dire) ne voulut jamais parler grec, traduisait directement le texte hébreu en araméen; le changement qu'il apporta au texte d'Isaïe ne fut donc pas inspiré par la version des Septante, mais voulu de son initiative personnelle. Saint Luc, en le rapportant, a simplement, par raison de

Alors dans ces contrées, vu le peu de soin que prenaient les parents pour protéger les yeux de leurs enfants, soit contre les rayons du soleil ou le serein, soit surtout contre les mouches et autres insectes, les maladies d'yeux étaient fort fréquentes, et étant ineptement traitées elles avaient trop souvent pour résultat la cécité. Jésus eut pitié des malheureux ainsi frappés qu'il rencontra dans Capharnaüm et il les guérit; nous ne savons par quels actes¹.

De même le nombre des infirmes par suite d'accidents était fort considérable; car la chirurgie était chez les Juifs encore moins avancée que la médecine; Jésus dut donc rencontrer dans Capharnaüm bien des estropiés et à leurs membres malades il rendit l'agilité.

Dès les premiers jours d'avril Jésus quitta Capharnaüm pour gagner Jérusalem; il emmenait certainement ses cinq disciples²; mais le texte de l'Évangile, quoique assez imprécis, laisse entendre qu'il emmena également sa mère et ses cousins³. Pour ces derniers,

commodité, transcrit les mots grecs des Septante; tout le commencement de sa citation est, au surplus, copié sur le texte grec de ceux-ci.

¹ Le mot Ἀνάβλεψις, *recouvrement de la vue*, signifie, d'après nous, que les personnes guéries n'étaient pas aveugles de naissance; s'il s'était agi du don d'un organe visuel jusque-là inexistant, le mot propre eût été ὄψις. On peut objecter que saint Jean, dans le récit de la guérison à Jérusalem de l'aveugle-né, a employé le verbe ἀναβλέπω (JEAN, IX, 11 et 15) pour dire que cet homme vit pour la première fois dans son existence; sans attribuer à saint Jean une négligence de style, on peut répondre que le préfixe ἀνά a, dans ce cas, donné au verbe βλέπω *voir* non pas l'idée accessoire de répétition, mais celle d'admiration; l'aveugle-né vit avec admiration la lumière du jour et les choses qui étaient autour de lui. (Voir page 471.)

² JEAN, II, 17.

³ JEAN, II, 12 et 13 : « Après cela, Jésus descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples, mais ils ne restèrent pas là

le fait est plus que vraisemblable, car ils avaient tous les quatre atteint l'âge où tous les jeunes Juifs devaient accomplir le devoir pascal. Quant à Marie elle n'était pas tenue, vu son sexe, à aller célébrer la Pâque à Jérusalem ; mais nous savons qu'elle avait régulièrement accompagné Joseph dans ses pèlerinages pascaux ; elle put accompagner de même son fils lors de la Pâque de l'an 27.

beaucoup de jours. Et la Pâque des Juifs était proche ; et Jésus monta à Jérusalem ».

CHAPITRE XIV

La Pâque en l'an 27.

Pour aller de Capharnaüm à Jérusalem à la Pâque de l'an 27, Jésus, pensons-nous, s'isola pour la première fois des grandes caravanes qui partaient de Galilée chaque année en vue de la célébration de cette fête; il chemina seul avec ses disciples et ses parents, manière de faire qu'il suivra désormais jusqu'à la fin de sa carrière terrestre dans tous ses voyages à Jérusalem.

Quand il arriva dans cette ville, il alla se loger sur le Mont Sion; de nombreux passages de l'Ancien Testament autorisent à dire, en effet, qu'il choisit ce quartier de Jérusalem, de préférence à tout autre, pour en faire sa résidence pendant ses séjours¹. Puis, à peine arrivé, il se rendit au Temple, non pas afin d'y faire l'achat de l'agneau nécessaire pour le repas pascal, mais afin de donner tout de suite à ses nouveaux disciples un grand exemple du respect dû à Dieu et à sa « maison ».

Par un abus qui se renouvelait chaque année à

¹ *Psaumes*, LXXIII, 2; LXXV, 3; CXXXI, 15 et 14; *Ecclésiastique*, XXIV, 15.

l'époque de la Pâque, le parvis des Gentils, lorsque Jésus y pénétra, se trouvait transformé en un véritable champ de foire. De tous côtés, des marchands y avaient installé des enclos remplis de bétail; d'autres avaient édifié des volières remplies de colombes; et les uns et les autres offraient, à la criée, à la foule des pèlerins, les animaux qu'il leur fallait avoir pour les sacrifices dont ils étaient redevables¹ et pour le repas pascal. En outre, comme les Romains en prenant possession de la Palestine y avaient introduit leur monnaie, beaucoup de pèlerins ne possédaient pas les sicles hébreux (shékel) qui seuls avaient cours dans l'enceinte du Temple²; des changeurs avaient donc apporté leurs comptoirs et se livraient avec grand fracas à leur négoce usuraire. Le bruit public voulait que beaucoup de membres du sacerdoce, même parmi les plus élevés en dignité, fussent intéressés à tous ces trafics; et c'est pour cette raison que ceux-ci encombraient en toute liberté le parvis des Gentils, au lieu d'être refoulés hors de l'enceinte sacrée.

Jésus, aux précédentes Pâques, avait certainement vu ce champ de foire, et il en avait déploré l'existence. Mais il était alors sous l'autorité de Joseph et il n'avait pas voulu, par un éclat violent, attirer à

¹ Comme la grande majorité des pèlerins ne venaient à Jérusalem qu'au moment de la Pâque, ils s'acquittaient à ce moment des nombreux sacrifices que leur imposait la loi mosaïque en raison d'événements divers survenus dans leur vie privée, sacrifices d'expiation, de purification ou de gratitude (*Lévitique*, chap. 1 à vii).

² *Exode*, XXX, 13; *Lévitique*, XXVII, 3 et 25; *Nombres*, III, 47. L'étalon du sicle, comme les étalons de tous les poids et de toutes les mesures, étaient sous la garde des prêtres dans le Temple (*I Paralipomènes*, chap. xxiii, 29).

celui-ci des difficultés. Maintenant, devenu libre de ses actes, il n'hésita pas à sévir. S'emparant d'un certain nombre de langes qui avaient servi à attacher du bétail, il s'en fit un fouet à lanières et se mit à fustiger les vendeurs et les animaux jusqu'à ce qu'il les eût mis en déroute et que tous eussent déguerpi du Temple. Puis, renversant les comptoirs des changeurs, il fit rouler toute leur monnaie sur les dalles du parvis; et, s'adressant, pour finir, aux marchands de colombes : « Emportez d'ici vos volières », leur dit-il; « ne faites pas de la maison de mon père une maison de trafic ».

Évidemment, parmi les pèlerins qui se trouvaient sur le parvis, le plus grand nombre vit avec une réelle sympathie ces actes de vigueur contre des usuriers et des intrus; peut-être même plusieurs aidèrent à l'expulsion de ces gens. En tout cas, celle-ci s'opéra très vite et sans autre résistance que des injures.

Tout en s'abstenant de caractériser l'attitude qu'eurent les cinq disciples, saint Jean nous laisse entendre qu'ils restèrent immobiles, ébahis de ce qui se passait. C'est seulement après le fait, quand ils se furent repris, qu'ils saisirent la haute portée de l'acte de Jésus; « ils se souvinrent », nous dit l'évangéliste, qu'il est écrit : « le zèle de ta maison me dévore »¹. Jésus avait voulu venger Dieu des « outrages de ceux qui l'insultaient »².

Quant aux « frères du Seigneur », si l'on rapporte

¹ *Psaumes*, LXVIII, verset 10. Le texte exact est : *le zèle de ta maison m'a dévoré*.

² *Psaumes*, LXVIII, *ibidem*.

à l'expulsion des vendeurs du Temple tout le passage de psaume que saint Jean n'a cité qu'en partie, ils trouvèrent déplacée et mauvaise l'intervention de Jésus. « Je suis devenu un objet d'hostilité pour mes frères, et un étranger pour les fils de ma mère, parce que le zèle de ta maison m'a dévoré et que les outrages de ceux qui t'insultaient sont tombés sur moi¹ ».

La police du Temple² avait forcément vu toute la scène, mais elle ne fit rien pour en empêcher le développement; et les autorités supérieures du Temple³ ne furent prévenues que lorsque l'incident était terminé. Elles furent, on le comprend, très irritées; de quel droit, en dehors d'elles, un inconnu s'ingérait-il de « purifier » le grand parvis? Comment dans ses paroles osait-il faire du Temple « la maison de son père? » Prétendait-il donc d'être le « dominateur » dont le prophète Malachie avait annoncé la venue dans le Temple⁴? Ces prêtres⁵ irrités vinrent

¹ Psaumes, LXVIII, 9 et 10.

² Ces hommes de police, que saint Jean dans son évangile fait plusieurs fois apparaître (VII, 32 et 45; XVIII, 3), sont nommés par lui *ὑπηρέται*, littéralement : *rameurs en sous-ordre* et par extension *mercenaires en sous-ordre*; la *Vulgate* traduit ce mot par *minister*; les traductions françaises disent *archers* ou bien *sergents*. Ces hommes qui étaient des lévites (*Premier livre des Paralipomènes*, XXVI, 12-18) n'étaient probablement armés que de bâtons (MATTHIEU, XXVI, 47; MARC, XIV, 45; LUC, XXII, 52). Les porteurs d'épées dont les évangélistes parlent dans ces passages sont les soldats romains.

³ Dans ce cas, les autorités étaient les prêtres de service et les prêtres chargés de l'administration intérieure du Temple, ceux que saint Luc nomme stratèges.

⁴ MALACHIE, III, 1-3: « Aussitôt viendra dans son propre Temple le dominateur que vous désirez.... Qui pourra soutenir le jour de son avènement? Il sera comme un feu qui fond les métaux... il purifiera les fils de Lévi et les coulera comme l'or et l'argent, et alors ils offriront au Seigneur des sacrifices dans la justice ».

⁵ Saint Jean dit : *les Juifs* (II, 18). Nous avons déjà fait remarquer

à Jésus et lui demandèrent : « Quel signe nous montres-tu pour te permettre d'agir ainsi? »

Mais Jésus ne voulait pas accéder, en faisant quelque miracle, à l'injonction de ces hommes malintentionnés pour lui. Il leur répondit par une prédiction qui fut pour eux une énigme incompréhensible : « Détruisez ce sanctuaire¹ et en trois jours je le relèverai ». Il parlait, nous explique l'évangéliste, du sanctuaire qu'était son corps, et il annonçait que plus tard, lorsqu'il aurait été mis à mort par les « Juifs », il ressusciterait le troisième jour. Comme de raison, les cinq disciples ne comprirent pas plus que les prêtres ce que signifiait cette réponse de Jésus; ce ne fut qu'après la résurrection, que, se rappelant ces paroles, ils les rapprochèrent des prédictions contenues à ce sujet dans l'Ancien Testament² et « ils crurent », ajoute saint Jean, « à ce qu'avait annoncé l'Écriture et que Jésus avait confirmé par sa parole³. »

que chez lui ce mot a un sens défavorable; il l'applique très souvent aux autorités sacerdotales hostiles à Jésus (V, 10; VI, 41; VII, 1; VII, 48 et 57).

¹ Le mot *ναός*, que saint Jean emploie ici est réservé par les évangélistes aux bâtiments du Temple qu'on appelait le Saint et le Saint des Saints. Pour désigner l'ensemble du Temple on disait *ιερόν*.

² A part le livre du prophète Jonas que saint Matthieu et saint Luc présentent comme récit allégorique de la mort et de la résurrection de Jésus (MATTHIEU, XII, 39 et 40; LUC, XI, 30), il n'y a comme références vraiment claires à la résurrection que le verset 10 du psaume XVI, « Tu ne laisseras pas mon âme dans l'enfer et tu ne permettras pas à ton saint de subir la corruption »; et un passage d'*Osée* (VI, 3) : « Il nous rendra la vie après deux jours; au troisième jour il nous ressuscitera ». Y avait-il dans les parties aujourd'hui perdues de la Bible d'autres allusions à la résurrection? Plusieurs passages du Nouveau Testament autorisent à le supposer (LUC, XXIV, 26 et 27; JEAN, XX, 9; saint PAUL. *Première aux Corinthiens*, XV, 4).

³ JEAN, II, 22.

Quant aux prêtres, ils jugèrent absurde la réponse de Jésus : « Voilà quarante-six ans que l'on travaille à construire ce sanctuaire¹; et en trois jours tu le relèverais » ! Dédaigneusement ils s'éloignèrent, comme s'ils ne voulaient pas perdre leur temps à discuter avec un insensé; mais la parole de Jésus avait été notée; plus tard elle sera alléguée contre lui; des témoins subornés la produiront, en la déformant, comme un chef sérieux d'accusation².

Pour le moment le dédain inspiré aux prêtres par la réponse de Jésus eut pour lui cette conséquence heureuse, qu'il ne fut aucunement inquiété cette année-là durant ses séjours à Jérusalem. Il mangea la Pâque avec ses disciples en toute tranquillité, et pendant l'octave il fréquenta dans l'enceinte du Temple toutes les parties accessibles aux non-lévites, sans que personne, autant que nous sachions, lui ait cherché querelle à propos de l'expulsion des vendeurs, ni à propos de l'enseignement qu'il donnait en public³. Car Jésus, pendant cette octave, commença son œuvre de prédication : « Faites pénitence », disait-il; « le royaume des cieux approche⁴ »; et

¹ JOSEPHÉ (*Antiquités hébraïques*, livre XV, chap. xi, par. 1) dit qu'en la 18^e année de son règne (juillet 20 à juillet 19 avant notre ère), Hérode le Grand entreprit la transformation complète du Temple. Quarante-six années comptées de cette date nous mènent justement à l'année 27 de notre ère.

² MATTHIEU, XXVI, 61; MARC, XIV, 58.

³ « Tu es venu ici pour enseigner ἐλέγχεις διδάσκαλος », va dire Nicodème à Jésus (JEAN III, 2); voir plus loin, page 177.

⁴ Ce sommaire de l'enseignement de Jésus est emprunté aux trois évangélistes synoptiques (MATTHIEU, IV, 17; MARC, I, 15; LUC, IV, 43) et chez eux il se rapporte à la prédication faite l'année suivante en Galilée. Mais l'enseignement, que, au témoignage de saint Jean (III, 2), Jésus donna à Jérusalem et en Judée durant l'année 27, dut être pareil.

cette prédication eut grand succès, d'autant qu'elle fut accompagnée par plusieurs miracles, probablement des guérisons d'aveugles et d'infirmes.

Beaucoup, en voyant ces miracles de Jésus, « crurent en son nom », écrit saint Jean¹, c'est-à-dire crurent que Jésus était le Messie attendu. Mais la foi de ces nouveaux adhérents n'était pas très solide; elle était causée par l'admiration, non par la conviction. Aussi Jésus ne faisait aucun fond sur eux; il les pénétrait tous, n'ayant pas besoin pour les juger que personne lui rendît témoignage d'aucun d'eux; car par lui-même « il connaissait ce qu'il y avait au dedans de tout homme² ».

Dans ces mots de saint Jean il y a, d'après nous, une allusion très claire à l'affiliation de Judas au petit groupe des disciples de Jésus. Habitant Kérioth, bourg situé en Judée méridionale³, Judas était venu à Jérusalem pour célébrer la Pâque de l'an 27; il fut témoin des miracles faits par Jésus et constata le prestige que celui-ci gagnait sur le peuple. Comme il était d'un naturel cupide et intéressé, il jugea que s'attacher à un thaumaturge aussi puissant était un coup d'adresse promettant dans l'avenir profits et honneurs; il s'offrit donc à Jésus, quoiqu'il n'eût pas de véritable foi en sa messianité, et il fut agréé.

Une autre personnalité, sur laquelle, au cours de cette octave pascalle, Jésus exerça sa force d'attraction, fut un membre du Grand Conseil hébraïque (du

¹ JEAN, II, 23.

² JEAN, II, 25.

³ Kérioth est mentionné dans le *Livre de Josué* (XV, 25).

Sanhédrin)¹, qui se nommait Nicodème². Cet homme déjà âgé appartenait à la secte des pharisiens³ et, étant très versé dans la science des Écritures⁴, il avait déduit de ses études que la venue du Messie suprême était imminente. Il est à croire qu'il avait été enclin à découvrir ce Messie en la personne de Jean-Baptiste et que, mû par cette idée, il était allé au Jourdain⁵; peut-être même avait-il fait partie de la délégation envoyée à Jean par les pharisiens de Jérusalem pour discerner ce qu'était vraiment ce réformateur. Mais il s'était vite désabusé au sujet de Jean; le Messie devait manifester sa présence par des miracles⁶; or Jean n'en avait fait aucun⁷. Maintenant, au contraire, ayant vu les miracles faits par Jésus, et ayant entendu plusieurs de ses enseignements, Nicodème se demandait si cette fois il ne se trouvait pas à côté du véritable Messie.

Pour se convaincre, il voulut avoir avec Jésus un entretien seul à seul. Mais il craignait de se compromettre auprès de ses collègues au Grand Conseil s'il paraissait rechercher Jésus; car certainement, parmi les prêtres qui avaient pris celui-ci à partie à cause de l'expulsion des vendeurs du Temple, plusieurs étaient membres du Grand Conseil; et ces sadducéens auraient regardé en pitié Nicodème s'ils avaient eu vent de sa démarche. Aussi Nicodème

¹ Au temps de l'occupation romaine, le Sanhédrin n'avait plus guère que des attributions religieuses ou judiciaires.

² JEAN, VII, 50.

³ JEAN, III, 1.

⁴ JEAN, III, 10.

⁵ LUC, III, 15; *Actes des Apôtres*, XIII, 25.

⁶ ISAÏE, XXXV, 5 et 6.

⁷ JEAN, X, 41.

choisit-il la nuit pour se rendre auprès de Jésus sur le Mont Sion¹ et il se dissimula si bien que sa visite, nous le savons, resta ignorée de ses collègues².

« Rabbi³ », dit-il en abordant Jésus, « nous savons que c'est de Dieu que tu es venu pour enseigner; car nul ne peut faire des miracles tels que ceux que tu fais ici, si Dieu n'est avec lui ». Par cet exorde où il se présentait comme exprimant les sentiments d'un certain nombre de personnes de son entourage, Nicodème espérait obtenir de Jésus une déclaration péremptoire sur sa relation avec Dieu. Mais Jésus ne voulait pas se dévoiler tout entier à Nicodème; c'est pourquoi, ne relevant dans les paroles de celui-ci que celle qui avait trait à l'intimité avec Dieu, il répondit : « En vérité, en vérité, je te le dis, si l'on ne naît de nouveau⁴, l'on ne peut voir le royaume de Dieu ».

Nourri dans la dialectique pharisaïque, Nicodème s'attachait beaucoup plus à la lettre des mots qu'au sens général d'un précepte. Il fut donc tout à fait étonné de la réponse de Jésus; « Comment », fit-il, « un homme déjà né, un vieillard tel que moi par exemple, peut-il renaître? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et renaître? »

« En vérité, en vérité », reprit Jésus en insistant, « je te le dis, si quelqu'un ne naît de l'eau et de

¹ JEAN, III, 2, et VII, 50.

² JEAN, VII, 48.

³ Nous avons déjà dit que cette appellation très honorifique équivalait à *maître en science divine*.

⁴ JEAN, III, 3 : « Ἐάν τις γεννηθῇ ἄνωθεν ». Le mot ἄνωθεν qui a un double sens permet de donner une autre traduction : « Si quelqu'un ne naît d'en haut ». Mais Nicodème n'a pas compris ainsi.

l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne donc pas de ce que je t'ai dit : Il faut que vous, les hommes, vous naissiez de nouveau. L'esprit souffle où il veut; tu entends sa voix; mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va; ainsi en est-il de tout homme qui est né de l'esprit. » (La nouvelle vie est très réelle, bien qu'on ne la constate pas sensiblement.)

Nicodème devait avoir eu connaissance des paroles prononcées naguère par Jean-Baptiste sur un baptême différent de celui qu'il conférait, « baptême dans l'Esprit-Saint et le feu » que donnerait un plus puissant que lui¹; il devait aussi, puisqu'il était docteur de la loi, avoir étudié les passages des Écritures où il est parlé de l'Esprit et de sa vertu². Néanmoins il était tout désorienté par le langage de Jésus, et il répétait : « Comment cela peut-il se faire ? »

En réponse, Jésus lui fit observer son manque de clairvoyance : « Tu es le docteur le plus réputé en Israël³ et tu ignores ces choses ! » Puis, cette remarque faite, Jésus continua : « En vérité, en vérité, je te le dis : ce que nous savons, nous le disons; ce que nous avons vu nous l'attestons, et vous ne recevez pas notre témoignage⁴. Si je vous ai dit les choses de la

¹ LUC, III, 16.

² *Genèse*, I, 2; *Ecclésiaste*, XI, 5; *Sagesse*, I, 7; *Isaïe*, XLIV, ÉZÉCHIEL, XXXVI, 26 et 27.

³ JEAN, III, 10. Littéralement : « Tu es le docteur d'Israël ».

⁴ On s'est demandé pourquoi Jésus, qui jusqu'ici a parlé en se servant de la première personne du singulier et qui à la phrase suivante recommencera à s'en servir, a intercalé ici quelques mots mis à la première personne du pluriel. On a dit qu'il avait voulu unir à lui ses premiers disciples qui auraient déjà commencé durant cette octave

terre sans que vous les croyiez¹, comment croirez-vous si je vous dis les choses du ciel? Cependant personne n'est monté au ciel (ne connaît les choses du ciel)² que celui qui en est descendu, à savoir le fils de l'homme, celui qui est du ciel³ ».

Nicodème se taisait, n'osant plus risquer ni question ni réponse. Jésus alors lui fit un exposé de la rédemption humaine; les paroles qu'il prononça devinrent dogmatiques, nous n'avons à leur égard d'autre droit que celui de les transcrire :

« Comme Moïse a élevé le serpent d'airain dans le désert⁴, ainsi faut-il que soit élevé le fils de l'homme⁵ afin qu'aucun croyant en lui ne périsse, mais ait vie éternelle. Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique, afin que quiconque croit en celui-ci ne périsse pas, mais ait vie éternelle.

« Ce n'est pas pour perdre le monde que Dieu y a maintenant envoyé son fils⁶, mais pour que le monde

pascal à prêcher sa doctrine. Mais Jésus ne leur donna que plus d'un an après la mission de prêcher (MATTHIEU, X, 5; MARC, III, 7; LUC, IX, 2). Il est préférable de dire que ce changement de personne est une simple figure de mots.

¹ On n'a pas encore bien déterminé quelles sont ces « choses terrestres » dont avait parlé Jésus et que ses auditeurs, en particulier Nicodème, n'avaient pas crues; s'agissait-il de la nécessité de la pénitence? du baptême dans l'eau et l'esprit?

² Le mot ἀναβέβηκεν (*est monté*) paraît avoir été pris par l'évangéliste avec un sens métaphorique : aucun être humain n'a été jusqu'au haut de la connaissance des choses célestes, sauf le fils de l'homme.

³ Le texte porte : *celui qui est dans le ciel*.

⁴ Nombres, XXI, 8 et 9.

⁵ Annonce du crucifiement. En plusieurs autres endroits du Nouveau Testament le crucifiement est indiqué de même par le mot *élévation*. (JEAN, VIII, 28; XII, 32 et 34).

⁶ Pour bien comprendre ce passage, il convient de le rapprocher

soit sauvé par celui-ci. Qui croit au fils n'est pas condamné; qui ne croit pas en lui, au contraire, est déjà condamné parce qu'il n'a pas cru au nom du fils unique de Dieu.

« Or voici quelle est la base du jugement : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Quiconque fait le mal hait, en effet, la lumière, et ne vient pas vers la lumière, de peur que ses œuvres ne soient réprouvées; mais celui qui accomplit la vérité vient à la lumière pour que ses œuvres soient manifestées comme ayant été faites en Dieu¹. »

Saint Jean interrompt sur ces mots son récit de la visite de Nicodème à Jésus. Quelle fut la conclusion de celle-ci? Nous sommes à cet égard réduits aux conjectures; la plus plausible est que, ébloui, mais non convaincu, Nicodème se retira sans avoir fait aucun acte d'adhésion à Jésus. Ce n'est que plus tard qu'il ira à cette lumière dont la venue dans le monde venait de lui être révélée au cours de cette entrevue nocturne.

des passages analogues beaucoup plus clairs qui se trouvent dans d'autres chapitres de l'évangile de saint Jean : *Le Père ne juge personne, mais il a confié au fils tout le jugement* (V, 22). — *C'est pour juger que je suis venu dans ce monde* (IX, 39).

¹ JEAN, III, 14-21.

CHAPITRE XV

Jésus parcourt la Palestine méridionale.

L'octave de la Pâque s'était terminée; aucune obligation religieuse ne retenait plus Jésus à Jérusalem. Cependant il ne retourna pas en Galilée; il renvoya sa mère et ses cousins à Capharnaüm, et lui-même se mit à parcourir la Judée avec ses disciples, ceux de la première heure et ceux qu'il venait d'attacher à sa personne durant son séjour à Jérusalem¹. Il commença alors à mettre à exécution l'œuvre de *palingénésie* ou *renaissance* qu'il avait exposée à Nicodème; il conféra un baptême différent de celui de Jean². Tandis que Jean, en plongeant dans l'eau les postulants, ne prononçait sur eux aucune formule, les invitant seulement à faire pénitence en vue de la rémission de leurs péchés³, Jésus, croit-on en général, accompagnait l'immersion⁴ de la formule : « Je te

¹ JEAN, III, 22.

² Ibidem : « Καὶ ἐκεῖ διέτριβε μετ' αὐτῶν καὶ ἐβάπτισεν, et là il passait le temps avec eux (ses disciples) et il baptisait ».

³ MARC, I, 4.

⁴ De très bons interprètes disent trouver dans les passages suivants de saint Paul la preuve que le baptême de Jésus se donnait par immersion : « Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir et pour marcher ensuite, nous aussi, dans une nouvelle vie ». (*Épître aux Romains*, VI, 4.) — « Vous avez été ensevelis avec lui dans le

baptise en mon nom » ; en son nom de Jésus¹ il enrôlait donc parmi ses disciples les nouveaux baptisés.

Ce n'était pas encore le baptême sacramentel, le « baptême dans l'Esprit-Saint et le feu » annoncé par Jean² et dont Jésus confirma lui-même, probablement alors, la venue ultérieure³. Ce baptême définitif ne sera institué qu'après la résurrection⁴ ; mais ceux qui reçurent le baptême provisionnel de Jésus n'eurent pas besoin de le compléter par le baptême sacramentel : ils reçurent plus tard par grâce spéciale le don du Saint-Esprit⁵. Les johannites durent, au contraire, pour devenir chrétiens, être baptisés une seconde fois au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit⁶.

De l'évangile de saint Jean nous pouvons inférer que Jésus n'administra personnellement son baptême qu'à ses principaux disciples, et qu'il se chargea

baptême ». (*Épître aux Colossiens*, II, 12). Le mot *ensevelissement* serait une métaphore signifiant *immersion*.

¹ *Actes des Apôtres*, II, 38, et XIX, 4 et 5.

² MATTHIEU, III, 11, et LUC, III, 16.

³ L'apôtre Pierre, dans les *Actes des Apôtres* (XI, 16), est amené dans une discussion avec les partisans de la circoncision à dire ces mots : « Alors je me souvins de la parole du Seigneur, comment il disait : « Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint ». Il est impossible de fixer le moment où Jésus prononça pour la première fois cette parole ; les termes employés par Pierre « *comment il disait, ὡς ἔλεγε* » montrent que Jésus la répéta en plusieurs occasions ; il la rappela notamment à ses apôtres peu de jours avant son ascension (*Actes des Apôtres*, I, 5) ; mais elle paraît être bien à sa place au moment où Jésus conférait ou faisait conférer par ses disciples un baptême faisant transition entre celui de Jean et le baptême sacramentel.

⁴ MATTHIEU, XXVIII, 19.

⁵ Ceci est vrai, tout au moins des cent vingt dont parlent les *Actes des Apôtres* (I, 15, et II, 1) et sur lesquels l'Esprit-Saint descendit le jour de la Pentecôte en l'an 30.

⁶ *Actes des Apôtres*, XIX, 1 et suivants.

ensuite sur eux du soin de baptiser¹. C'est ainsi que Simon Pierre eut à baptiser un adolescent nommé Jean, celui qui plus tard ayant pris un nom latin devint l'évangéliste Marc²; sans doute aussi il baptisa les parents de ce jeune homme, de riches bourgeois de Jérusalem³ qui y possédaient une vaste maison⁴ et paraissent avoir été des hôtes dévoués de Jésus.

Bien que les courses faites alors en Judée par Jésus et par ses disciples se soient prolongées plus de six mois, bien peu de détails nous sont parvenus sur elles. Certainement Jésus continua dans les campagnes la prédication qu'il avait faite dans le Temple à Jérusalem, il annonçait l'arrivée du royaume de Dieu et invitait les hommes à faire pénitence en vue d'être admis dans ce royaume. Les jours de sabbat il prenait la parole dans les synagogues; les jours de semaine il enseignait en plein air.

Pendant ces six mois, Jésus et ses disciples logèrent à l'aventure. Nous savons que depuis le jour où il quitta Nazareth il ne voulut avoir nulle part sur terre un logis qui lui fût personnel; « il n'eut plus d'endroit où reposer sa tête⁵ »; mais là où il ensei-

¹ JEAN, IV, 2. On ne sait pas si Jésus rebaptisa ou fit rebaptiser par ses disciples des personnes baptisées par Jean avant la Pâque de l'an 27.

² Saint Pierre, dans sa première épître (v. 13), le nomme *mon fils* parce qu'il l'avait engendré à la foi chrétienne en le baptisant. Cf. *Actes des Apôtres*, XII, 12; XIII, 5 et 23; XV, 37 et 39; SAINT PAUL, *Épître à Philémon*, verset 24; deuxième épître à Timothée, III, 11.

³ L'un des deux devait être d'origine cypriote, car Marc est présenté dans l'*Épître de saint Paul aux Colossiens* (III, 10) comme cousin germain de Barnabé qui, nous le savons, était de Chypre (*Actes des Apôtres*, IV, 36).

⁴ *Actes des Apôtres*, XII, 12. On croit que cette maison est celle où se trouvait le Cénacle.

⁵ MATTHIEU, VIII, 20; LUC, IX 58.

gnait il demandait le vivre et le couvert, selon le dicton populaire : « L'ouvrier mérite sa récompense ¹ ». Nous pouvons, d'ailleurs, si nous nous référons aux instructions que Jésus donna plus tard à ses apôtres quand il les envoya en prédication, reconstituer les règles de conduite qu'il suivit lui-même en l'année 27 au cours de sa tournée en Judée et dans les contrées voisines : « En quelque ville ou village que vous entriez, demandez qui dans ce lieu est méritant ², et demeurez chez cette personne jusqu'à votre départ. Et, entrant dans la maison, saluez-la par ces mots : Paix à cette maison. Et si la maison est digne de votre salutation, votre souhait de paix aura effet sur elle ; si elle n'en est pas digne, il reviendra à vous. Lorsque vous ne serez point reçus, ou lorsque vos paroles ne seront pas écoutées, sortez de la maison, ou de la ville, en secouant sur elle la poussière de vos pieds ³ ».

Parmi les maisons qui se montrèrent alors particulièrement hospitalières à Jésus, nous avons toute raison pour en nommer une à Béthanie, village situé sur la route de Jérusalem à Jéricho. Cette maison appartenait à une femme nommée Marthe ⁴, apparemment veuve et sans enfants ; elle y vivait avec une sœur nommée Marie et un frère nommé Lazare. Nous savons que des liens étroits existèrent entre Jésus et cette famille et que les disciples de Jésus participèrent eux aussi à cette amitié ; deux ans plus tard nous entendrons Jésus dans un entretien avec

¹ LUC, X, 7. Cf. Deutéronome, XXIV, 14 et 15.

² « Εξετάσετε τίς ἐν αὐτῇ ἀξιόχ ἐστι — vous examinerez qui dans ce lieu est digne » (MATTHIEU, X, 11).

³ MATTHIEU, X, 11 et suivants ; MARC, VI, 10 et 11 ; LUC, IX, 4 et 5.

⁴ LUC, X, 38.

ses disciples mentionner Lazare comme leur ami commun¹. A quelle époque faudrait-il faire remonter cette amitié entre une famille judéenne et un groupement de Galiléens d'origines diverses, sinon à l'année où ces derniers, parcourant la Judée, demandaient l'hospitalité aux familles animées de bon vouloir?

Étant à proximité de Jérusalem, Jésus, bien certainement, se conforma à l'ancien précepte mosaïque qui avait ordonné à tous les hommes israélites de paraître en présence de Dieu pour la célébration des fêtes de la Pentecôte et des Tabernacles².

Nous savons que le précepte mosaïque avait, en ce qui concerne la Pentecôte, presque complètement perdu son caractère obligatoire, et que, en ce qui concerne la semaine des Tabernacles, les Israélites habitant la province avaient la faculté de la célébrer sur place. Mais si Jésus avait jusqu'alors usé de cette tolérance en raison de l'éloignement séparant Nazareth de Jérusalem, il ne voulut pas s'en prévaloir en l'an 27 quand il était à portée de cette ville; et il vint dans celle-ci pour y habiter sous une tonnelle de feuillages pendant la huitaine solennelle des Tabernacles, soit que la tonnelle fût édiflée sur le toit en terrasse d'une maison amie, soit qu'elle se trouvât sur quelque terrain libre. Nous croyons, du reste, que l'année suivante Jésus se conforma fidèlement à la même obligation³ et nous savons par l'Évangile que si en l'an 29 il ne l'observa qu'en partie, ce fut pour des raisons graves⁴.

¹ JEAN, XI, 11.

² *Exode*, XXXIV, 23.

³ Voir plus loin, page 310.

⁴ JEAN, VII, 2 et suivants.

Jésus, pendant les six ou sept mois qui s'écoulèrent entre les fêtes de la Pâque et son voyage de retour en Galilée, ne borna pas son activité à la seule Judée. Saint Marc, par une indication incidente¹, nous apprend que Jésus poussa vers le Sud jusqu'en Idumée et que là il gagna quelques disciples, qui le suivirent en Galilée. Alla-t-il jusqu'à Pétra, capitale de l'Idumée? il serait risqué de l'affirmer, bien qu'un verset du prophète Isaïe permette de le supposer². Le même évangéliste nous indique aussi que du côté de l'Est Jésus s'avança en Transjordanie et que là encore il gagna des disciples³; le nombre de ces derniers put être assez considérable, car il offusqua les disciples de Jean-Baptiste, nous le raconterons au chapitre suivant; ceux-ci ne s'attendaient pas à voir dans ce pays où leur maître avait excité un si grand enthousiasme tant de gens convertis par lui se tourner vers un autre⁴. Le Nouveau Testament nous

¹ MARC, III, 8. La présence de Jésus sur la frontière de l'Idumée est également signalée par l'*Ecclésiastique* (chap. XXIV, 18). Dans un passage mentionnant plusieurs des endroits que, sous la figure de la Sagesse, il visita sur la terre, on lit (dans le texte grec) : *Comme un palmier je me suis dressé à Engaddi* (ou, d'après un autre manuscrit, ἐν αἰγιαλοῖς, *sur les bords de la Mer (Morte)*). La Vulgate a traduit à *Cadès*. Si l'on accepte que cette traduction correspond bien au texte original hébreu non retrouvé, il ne pourrait s'agir que de Cadès la ville de Judée mentionnée au *Livre de Josué* (XV, 23) comme ayant été située près de la frontière de l'Idumée. D'assez nombreux fragments hébreux de l'*Ecclésiastique* ont été retrouvés dans les dernières années; mais le texte hébreu du chap. XXIV manque.

² Dans son chapitre 42 relatif au *serviteur de Dieu*, c'est-à-dire à Jésus fait homme, Isaïe dit (verset 16) : « Que le désert et ses villes élèvent la voix, ainsi que les tentes habitées par Cédar (fils d'Ismail et ancêtre des Iduméens)! que les habitants de Pétra soient dans la jubilation! que du sommet des montagnes retentissent des cris de joie! »

³ MARC, III, 8.

⁴ JEAN, III, 26, et IV, 1.

mentionne nommément deux des recrues que fit alors Jésus parmi les disciples du baptiste; l'un se nommait Joseph, fils de Saba; ses vertus lui méritèrent le surnom de Juste; l'autre était Mathias qui devait, après l'Ascension du Sauveur, être incorporé dans le collège apostolique en place de Judas traître et défunt. Ces deux hommes qui avaient été baptisés par Jean reçurent le baptême de Jésus et le suivirent désormais dans les péripéties de sa vie terrestre¹.

¹ *Actes des Apôtres*, I, 21-23.

CHAPITRE XVI

Emprisonnement de Jean-Baptiste.

Tandis que Jésus parcourait le sud de la Palestine et y faisait administrer le baptême par ses disciples, le baptiste Jean avait, de son côté, poursuivi son activité. Mais il avait été forcé de quitter le lieu qu'il s'était choisi pour résidence sur la rive orientale du Jourdain ; car il s'était attiré le ressentiment du souverain de ce pays, le tétrarque Hérode Antipas, et il avait tout à redouter de celui-ci.

Nous ne savons pas quelles circonstances mirent ces deux hommes face à face. Le tétrarque vint-il à passer par Béthabara ? ou Jean se déplaça-t-il pour aller le trouver dans un de ses palais, par exemple à Livias, ville très voisine¹ que le tétrarque paraît avoir affectionnée² ? En tout cas, ils eurent plusieurs entre-

¹ Livias (ou Julias), l'ancienne Bétharan mentionnée dans *les Nombres* (XXXII, 36) et dans *le Livre de Josué* (XIII, 27), était à une distance d'environ six milles romains, un peu moins de huit kilomètres de Béthabara. Hérode Antipas, par flatterie pour Livia, femme de l'empereur Auguste, changea l'ancien nom de Bétharan en Livias.

² Le palais qu'Hérode le Grand avait construit dans cette ville fut brûlé pendant l'insurrection qui éclata en Pérée après sa mort (JOSÈPHE, *Guerre juive*, livre II, chap. iv, par. 2, et *Antiquités hébraïques*, livre

vues au cours desquelles Jean reprocha vigoureusement et en public à Hérode Antipas un certain nombre d'actes pervers¹; en particulier, il le flétrissait comme incestueux, pour avoir enlevé à son demi-frère Philippe² sa femme Hérodiade³ et avoir épousé celle-ci après avoir lui-même divorcé avec sa femme légitime⁴. « Il ne t'est pas permis », lui avait crié Jean, « de posséder la femme de ton frère⁵ ».

Hérode Antipas, en raison de ces objurgations, s'était violemment courroucé contre Jean et celui-ci avait jugé bon de sortir des territoires de ce prince. Il s'était donc transporté sur l'autre rive du Jourdain assez loin du fleuve pour ne pas être exposé à un coup de main de la part d'Antipas et il avait choisi, auprès d'une localité nommée Saleim, un endroit où se trouvaient des sources très abondantes⁶. On n'a pas réussi à identifier exactement cet endroit; ce qui n'est pas étonnant, car depuis le temps de Jésus des dévastations continuelles, accompagnées de déboise-

XVII, chap. x, par. 6). Mais Antipas dut le reconstruire; nous savons qu'il ceignit de murailles la ville de Livias (*Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. II, par. 1).

¹ Luc, III, 19.

² Philippe, fils d'Hérode le Grand et de Mariamne, fille du grand prêtre Simon. Dshérété par son père, Philippe vivait obscurément.

³ Hérodiade, fille d'Aristobule, fils lui-même d'Hérode le Grand et de la première Mariamne, l'asmonéenne; Aristobule avait été mis à mort par son père en l'an 7 avant notre ère. La mère d'Hérodiade était une nièce d'Hérode le Grand.

⁴ Antipas avait épousé la fille du roi des Nabatéens (JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. v, parag. 1).

⁵ *Lévitique*, XX, 21.

⁶ JEAN, III, 23, Ἦν δὲ καὶ Ἰωάννης βαπτίζων ἐν Αἰνῶν ἐγγὺς τοῦ Σαλείμ ὅτι ὕδατα πολλὰ ἦν ἐκεῖ. « Jean baptisait lui aussi, à Aïnon (aux sources) près de Saleim, parce qu'il y avait là des eaux abondantes. » Aïnon est le pluriel de l'araméen Aïn, *source*.

ment, ont tout à fait défiguré la Palestine; de nombreuses sources ont dû s'y tarir. On peut toutefois affirmer que Jean n'alla pas camper en territoire samaritain; il ne pouvait avoir que dédain pour des schismatiques; mais, pour continuer son œuvre de conversion chez de véritables coreligionnaires, il pouvait choisir entre la Judée proprement dite et le territoire d capolitain de Scythopolis¹ dans lequel vivaient de nombreux Isra lites². La tradition ancienne représentée par Eusèbe et saint Jérôme veut que la Saleim indiquée par l' vangile ait été située à huit milles romains (12 kilomètres) au sud de Scythopolis, et cette tradition a tous les droits à être crue.

Il est probable que si Hérode Antipas ne s'était alors conduit que par ses propres inspirations, il aurait laissé en repos Jean-Baptiste; les imprécations que Jean pouvait proférer contre lui n'étaient plus à portée de son oreille. Mais l'épouse incestueuse que le baptiste avait également flétrie n'était pas femme à laisser inveng  un outrage; elle s'était juré la perte de Jean et elle cherchait les occasions pour arriver à ses fins³. Celles-ci bientôt purent avoir un commencement de réalisation.

¹ Scythopolis, appelée aussi Bethsan, Βαιθσαν, dans l'Ancien Testament (Josué, XVII, 41 et 46; *Livre des Juges*, I, 27; *Premier livre des Rois*, XXXI, 40 et 42, etc.), était une ville peuplée en majorité de Grecs et faisait partie de la Décapole, confédération de villes établie en Palestine par Pompée après sa conquête de ce pays. Le nom de Scythopolis est un souvenir de l'invasion des Scythes en Palestine, au VII^e siècle avant notre ère, invasion de Gog, roi de Magog (Ezéchiel, chap. XXXVIII et XXXIX).

² *Deuxième livre des Macchabées*, XII, 30.

³ MARC, VI, 19.

Des pénitents venaient encore à Jean pour se faire baptiser par lui¹, mais ils étaient peu nombreux ; le grand courant allait à Jésus. Les pharisiens eurent vite remarqué cette dérivation² et ils tirèrent avantage de ce fait pour persifler le baptême de Jean, ce baptême qui leur avait été si rudement refusé. Les disciples du baptiste ripostèrent et « il s'éleva, suscitée par ces disciples », nous dit l'Évangile, « une discussion avec des Juifs au sujet de la purification³ ». Les pharisiens, ceux que l'évangéliste nomme des *Juifs*, étaient en bonne position pour dénigrer la valeur du baptême de Jean ; la foule ne lui attribuait plus de valeur purifiante puisqu'elle préférait désormais recourir au baptême de Jésus.

Cette remarque piqua au vif les disciples de Jean, et de l'endroit où s'était engagée la discussion, probablement Jérusalem, ils se rendirent avec leurs adversaires aux sources près desquelles s'était arrêté Jean⁴ : « Rabbi », lui dirent les disciples avec une amertume non dissimulée, « Rabbi, celui qui fut avec toi de l'autre côté du Jourdain et à qui tu as rendu témoignage, vois, il baptise maintenant et tous vont à lui⁵ ».

¹ JEAN, III, 23.

² JEAN, IV, 1.

³ JEAN III, 25. « Ἐγένετο οὖν ζήτησις ἐκ τῶν μαθητῶν Ἰωάννου μετὰ Ἰουδαίων περὶ καθαρισμοῦ. » Le mot *Juif* (μετὰ Ἰουδαίων) dont se sert saint Jean prouve clairement contre l'opinion de plusieurs écrivains modernes que la discussion ne fut pas entre des disciples de Jean-Baptiste et des disciples de Jésus. Jamais l'évangéliste Jean n'aurait appliqué à ces derniers la qualification de *Juifs* qui chez lui est péjorative.

⁴ JEAN, III, 26.

⁵ JEAN, III, *ibidem* : « Ἴδε, οὗτος βαπτίζει καὶ πάντες ἔρχονται πρὸς αὐτόν ».

Très dignement Jean répondit à ses disciples ainsi qu'à leurs adversaires pharisiens : « L'homme ne peut rien gagner, à moins que cela lui ait été accordé du haut du ciel. Vous m'êtes témoins, les uns et les autres, que j'ai dit : Je ne suis pas le Messie¹, mais j'ai été envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux; mais l'ami de l'époux qui se tient près de lui et qui l'écoute est plein de joie à la voix de l'époux. Ma joie est donc maintenant à son comble. Il faut qu'il croisse et que je diminue. Celui qui vient d'en haut (comme Jésus) est au-dessus de tous; celui qui vient de la terre (comme moi) est de la terre et parle de choses terrestres² ».

Les paroles que prononça ensuite Jean étaient plus spécialement destinées aux pharisiens. « Celui qui vient du ciel atteste ce qu'il a vu et entendu³, et cependant personne d'entre vous n'accepte son témoignage⁴. Mais celui qui comme moi a embrassé son témoignage a proclamé⁵ que Dieu est vrai⁶. Oui, celui que Dieu a envoyé sur terre comme Messie dit les paroles de Dieu, parce que ce n'est pas avec

¹ JEAN, I, 20.

² JEAN, III, 27-31.

³ Cf. JEAN, III, 11. Le baptiste répète ici des paroles que Jésus avait dites à Nicodème durant leur entretien nocturne.

⁴ Le texte dit d'une manière générale : « Personne n'accepte son témoignage ». Il est clair que Jean, qui au verset suivant se donne comme ayant accepté ce témoignage, n'a pas pu émettre une assertion aussi universelle; il n'avait en vue que ses auditeurs du moment.

⁵ Ἐσφράγισεν, il a certifié de son sceau (JEAN, III, 33).

⁶ Allusion au premier témoignage rendu par Jean-Baptiste (JEAN, I, 17) : *La grâce et la vérité ont été apportées par Jésus-Christ.*

mesure que Dieu lui donne l'esprit¹. Le père aime le fils et lui a tout remis entre les mains. Qui croit au fils a la vie éternelle; qui ne croit pas au fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui ».

Les pharisiens étaient venus à Salem avec l'intention de mortifier Jean en opposant au déclin de sa popularité le succès grandissant de la prédication de Jésus; et voilà que Jean de lui-même s'humiliait devant Jésus; bien plus, il le proclamait fils de Dieu et il menaçait de la colère divine ceux qui, comme les pharisiens, refusaient de croire à cette filiation. Sur cette menace, le ressentiment que ces hommes nourrissaient contre Jean se monta à l'exaspération; ils savaient qu'Hérode Antipas, poussé par Hérodiade, désirait s'emparer de la personne de Jean; ils se concertèrent avec ce prince et maintenant qu'ils connaissaient bien la localité où séjournait le baptiste ils montèrent un guet-apens pour mettre celui-ci aux mains d'Antipas². Ce dernier leur prêta des sbires qui, guidés par eux, surprirent Jean et qui le ramenèrent, chargé de fers, sur la rive orientale du Jourdain³. De là Jean fut envoyé tout au sud de la Pérée dans la forteresse de Machéro située sur le bord de la Mer Morte⁴.

Le territoire de Scythopolis était alors, comme la Judée, sous l'administration des Romains. Les autorités locales romaines étaient donc en droit de

¹ JEAN, III, 34.

² SAINT MATTHIEU (IV, 12) et SAINT MARC (I, 14) disent expressément que Jean-Baptiste fut livré à Antipas : Ἰωάννης παρεδόθη.

³ MARC, VI, 17.

⁴ JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. v, par. 2.

réclamer contre la violation de frontière et l'usurpation de pouvoir commises par Antipas ; mais comme l'enlèvement de Jean-Baptiste ne fut suivi d'aucun désordre ni même d'aucune plainte, ces autorités fermèrent les yeux ; autant que possible, elles ne se mêlaient pas dans les querelles religieuses du peuple juif.

CHAPITRE XVII

Jésus traverse la Samarie.

Jésus eut vite connaissance de l'enlèvement de Jean¹, et en même temps il apprenait que le succès de sa propre prédication en Judée commençait à donner de l'ombrage aux pharisiens². Si ceux-ci s'étaient défaits de Jean dont l'ascendant sur les masses allait déclinant, ne s'attaqueraient-ils pas à Jésus dont la puissance morale s'affirmait grandissante et que Jean venait, si inopinément pour eux, de glorifier comme fils de Dieu? Mais l'heure n'était pas venue pour Jésus de s'engager dans une lutte ouverte contre les pharisiens de Judée. « Guidé par la puissance de l'Esprit-Saint », ainsi que le dit saint Luc³, il résolut de retourner sur l'heure en Galilée; toutefois il ne prit pas pour faire ce voyage le chemin usuel; « il lui fallut », nous marque saint Jean, « traverser la Samarie⁴ ».

D'où venait cette contrainte? était-elle seulement

¹ MATTHIEU, IV, 12; MARC, I, 14.

² JEAN, IV, 1.

³ LUC, IV, 1.

⁴ JEAN, IV, 4.

une contrainte morale exercée par l'Esprit-Saint selon le mot de saint Luc? Ou Jésus avait-il des dangers matériels à redouter s'il gagnait la vallée du Jourdain et la remontait? En ce cas, ces dangers lui étaient personnels; car après avoir été désolé pendant plusieurs années par des séditions et des brigandages¹, le pays en l'année 27 était calme et nous voyons que Jésus envoya en Galilée par la vallée du Jourdain la majorité des disciples qui voulaient le suivre²; il n'en prit qu'un très petit nombre, cinq ou six au maximum, pour l'accompagner dans la traversée de la Samarie.

Quels furent ces privilégiés? Nous savons qu'ils étaient de ceux à qui Jésus avait délégué le pouvoir de baptiser³ en son nom; à part cela, nous n'avons aucun indice pour les reconnaître. On est, en général, porté à affirmer que le futur évangéliste Jean qui nous a laissé un récit de cette traversée de la Samarie fut témoin oculaire des faits rapportés par lui; nous ne tenons pas cet argument comme valable; car moins d'un mois après nous retrouverons ce disciple ayant repris à Bethsaïde, d'une manière qui n'était pas accidentelle, son métier de pêcheur⁴; il était donc revenu à Bethsaïde depuis un certain temps, probablement dès la fin de l'année

¹ JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVII, chap. x, par. 8, et livre XVIII, chap. 1, par. 1.

² MARC, III, 7 et 8.

³ « Je vous ai envoyés moissonner là où vous n'avez pas travaillé », dira Jésus aux disciples qu'il avait auprès de lui en Samarie. (JEAN, IV, 36). Ces paroles ne peuvent se rapporter qu'au baptême, Jésus n'ayant alors conféré aucune autre attribution religieuse à ses disciples.

⁴ MATTHIEU, IV, 18 et suiv.; MARC, I, 16 et suiv.; LUC, V, 2 et suiv.

sabbatique en septembre. La même remarque s'applique aux deux autres disciples pêcheurs, Simon-Pierre et André. Il est, d'ailleurs, plus généreux de ne pas conjecturer qui furent alors les compagnons de route de Jésus; car, avant la fin du voyage, nous le verrons plus loin¹, ils commirent à l'égard de leur maître un acte de lâcheté.

Nous ne savons pas en quel endroit de Judée se trouvait Jésus quand il fut informé de l'enlèvement de Jean-Baptiste; mais nous savons qu'il se hâta de quitter cette province²; par conséquent, en deux jours, trois tout au plus, il arriva sur le territoire samaritain. Là eut lieu le premier arrêt que nous mentionne l'évangéliste dans la marche de Jésus; ce fut au puits de Jacob, puits qu'avait creusé ce patriarche en revenant de Mésopotamie et qui existe encore de nos jours³. « Il était situé », prend soin de dire saint Jean, « auprès d'une ville nommée Sichar⁴ ». Comme nulle autre part dans les écrits du temps ne se rencontre une mention de cette ville, la ressemblance des noms et la distance peu considérable (trois kilomètres) qui sépare le puits de l'ancienne Sichem (la Naplouse actuelle), ont fait penser à beaucoup que c'était cette dernière ville que saint Jean aurait désignée par le nom de Sichar;

¹ Voir page 212.

² Le verbe ἀφῆκε (*laisser de côté, répudier*), qu'emploie saint Jean (IV, 3, Ἀφῆκε, τὴν Ἰουδαίαν), indique bien la résolution de s'éloigner vite quoique non définitivement.

³ Le puits lui-même n'est pas mentionné dans la *Genèse*, mais saint Jean nous dit qu'il était près du champ que Jacob donna à Joseph son fils et dont parle la *Genèse* (XXXIII, 19, et XLVIII, 22. Cf. Josué, XXIV, 32.)

⁴ JEAN, IV, 5.

écrivait en grec il aurait, par dérision, transformé Sichem en Sichar, mot qui, retranscrit en hébreu, peut fournir à volonté deux-mots dont l'un signifie « ville du mensonge » et l'autre « ville de l'ivrognerie ». Il est peu croyable que saint Jean ait pu dans son évangile se livrer à de pareils jeux de mots contre les Samaritains; et pour amuser qui? parmi ses lecteurs le nombre de ceux qui savaient l'hébreu était minime, presque nul. D'ailleurs le récit de l'évangéliste se tiendrait mal s'il fallait retenir Sichem comme étant la ville dont parle celui-ci; toutes les allées et venues qui eurent lieu entre le puits et la ville auraient exigé, la distance étant de trois kilomètres, un temps bien considérable ne cadrant pas avec la rapidité des actes divers qui se succédèrent. Enfin Sichem étant une localité très riche en sources, pourquoi ses habitants seraient-ils allés chercher de l'eau à un puits éloigné de trois kilomètres? Bref il convient de placer Sichar beaucoup plus près du puits, par exemple à l'endroit où l'on voit aujourd'hui le village d'Askar.

Donc, fatigué par la longue course faite durant le jour, Jésus à la tombée du soir s'était arrêté au puits de Jacob; la coupole de celui-ci offrait à lui et à ses disciples, en ce pays inhospitalier aux Juifs, un toit sous lequel ils passeraient la nuit. Il avait envoyé ses disciples à Sichar afin d'y acheter ce qu'il fallait pour le repas du soir¹ et lui-même resté seul attendait leur retour, assis à même le sol à côté du puits².

¹ JEAN, IV, 8.

² Ἐκαθέζετο οὕτως ἐπὶ τῇ πηγῇ, il s'était assis simplement à côté du puits (JEAN, IV, 6).

Six heures du soir étaient passées¹ et comme on était à la fin de décembre la nuit était complète ; mais c'était le moment de la pleine lune, et celle-ci allait bientôt donner sa lumière².

Or une femme chargée d'une amphore et d'un seau vint de Sichar pour puiser de l'eau. Elle était en retard sur les autres femmes de la ville qui, selon l'usage, étaient venues en troupe puiser l'eau au moment du coucher du soleil³. Mais étant femme dissolue, elle ne craignait pas de s'aventurer seule dans l'obscurité au risque d'une mauvaise rencontre. La présence de Jésus ne l'embarrassa pas ; et sans mot dire elle se mit à faire manœuvrer son seau afin de puiser de l'eau et de remplir son amphore.

« Donne-moi à boire », lui dit Jésus lorsque le seau fut remonté. La Samaritaine avait-elle déjà reconnu en Jésus, par son costume ou quelque autre signe extérieur, un Juif de l'observance de Jérusalem ? ou fut-elle édifiée sur lui par l'accent galiléen ? Peu importe ; elle savait être en présence d'un homme qui devait par principe être un ennemi de la nation samaritaine.

¹ JEAN, IV, 6 : *L'heure était environ la sixième*. Nous avons déjà dit que saint Jean compte les heures selon la méthode usitée chez les Grecs de son temps, c'est-à-dire suivant la nôtre ; et chez lui le mot *ὥσει environ*, accolé à un nombre, indique que ce nombre est un peu dépassé.

² Saint Jean nous donne à cet égard une indication précise (IV, 35) : *Encore quatre mois et la moisson vient*. Or, le commencement de la moisson se datait, chez les Hébreux, de l'oblation de la première gerbe, et cette oblation se faisait le quinzième jour, c'est-à-dire au milieu du mois lunaire de Nisan. En l'an 28 le quinzième de Nisan tomba le 29/30 avril ; et si nous reculons de quatre mois lunaires, nous sommes reportés aux derniers jours de décembre.

³ Cf. *Genèse*, XXIV, 11.

Hautainement, elle répondit : « Comment, toi qui es Juif, me demandes-tu à boire à moi qui suis une Samaritaine ? Les Juifs n'ont pas commerce avec les Samaritains ».

« Si tu connaissais le don de Dieu », repartit Jésus, « si tu savais quel est celui qui te dit : donne-moi à boire, c'est toi qui lui aurais fait la demande ; et il t'aurait donné une eau vive. »

Cette allusion à un don de Dieu qu'elle ne connaissait pas, comme, au surplus, tout ce langage de Jésus, était chose tout à fait énigmatique pour cette Samaritaine aussi bornée dans ses aspirations que dans son intelligence. Mais, touchée par le charme qui s'exhalait de l'être de Jésus, elle devint plus traitable ; et, mettant une nuance de respect à son étonnement, elle dit : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser et le puits est profond. D'où donc as-tu de l'eau vive ? Es-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits et qui y a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux ? »

Jésus poursuivit : « Quiconque boira de l'eau de ce puits aura encore soif ; au contraire, quiconque boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif, car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante pour une vie éternelle ».

Sur ces mots, la femme n'ayant toujours dans sa pensée que les nécessités de la vie matérielle s'écria : « Seigneur, donne-moi de cette eau afin que je n'aie plus jamais soif et que je n'aie plus la peine de venir puiser ici ».

« Va », lui répondit Jésus, « appelle ton mari et reviens avec lui. »

« Je n'ai pas de mari », fit la femme. — « Avec raison tu as dit : Je n'ai pas de mari », remarqua Jésus, « car tu as eu cinq maris, et celui avec qui tu vis maintenant n'est pas ton mari. En cela tu as dit la vérité. »

La femme fut confondue de la connaissance qu'avait de son passé cet étranger de hasard dans le pays : « Seigneur », dit-elle, « je vois que tu es prophète » ; et elle ajouta comme si elle voulait que celui en qui elle voyait un prophète juif statuât entre leurs deux cultes : « Nos pères ont adoré sur cette montagne », elle montrait de la main le Mont Garizim, qui, aux rayons de la lune montante, se détachait à l'Ouest sur le ciel : « mais vous, Juifs, vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer ».

Cette femme frivole parlait, sans aucun doute, d'une manière irréfléchie, n'ayant que l'intention de détourner l'entretien vers un sujet autre que ses écarts de conduite. Mais Jésus, prenant un ton majestueux, trancha souverainement la question posée : « Femme, crois-moi ; il vient une heure où vous, Samaritains, n'adorerez pas le Père plutôt sur cette montagne qu'à Jérusalem. Vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez pas ; nous Juifs, nous adorons ce que nous connaissons ; car le salut vient de chez les Juifs. Mais arrive une heure, et elle est déjà arrivée, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont de tels adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité ».

La femme, éblouie par cette vision, se ressouvint

des croyances messianiques de sa nation et dit : « Je sais que le Messie va venir; et lorsqu'il sera venu il nous éclairera toutes choses¹ ». Alors Jésus, se déclarant ouvertement à cette femme, lui dit : « Je suis le Messie, moi qui te parle ».

A ce moment revenaient de Sichar les disciples qui rapportaient les aliments achetés pour le repas du soir; ils s'étonnaient de ce que le maître conversât avec une femme samaritaine en pleine nuit, dans cet endroit solitaire; aucun pourtant ne s'hardit à lui poser de question. Quant à la femme, effarée déjà par la déclaration de Jésus, elle fut tout à fait décontenancée par l'arrivée de ce petit groupe d'inconnus; elle partit précipitamment, laissant au bord du puits son amphore et son seau et, ayant couru jusqu'à la ville, elle disait à tous venants : « Venez au puits voir un homme qui a su me dire tout ce que j'ai fait dans ma vie. Ne serait-ce pas le Messie²? » Elle parlait avec une telle ardeur que tous ceux qui l'entendirent furent poussés par la curiosité à sortir de la ville et à se rendre au puits pour y voir Jésus.

Dans l'entre-temps, les disciples avaient disposé leurs provisions et ils engageaient leur maître à manger : « Rabbi, mange ». Mais lui, repoussant leurs instances, leur dit : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas ». Surpris de cette réponse,

¹ Bien que le mot hébreu *Messie* dût être courant chez les chrétiens hellènes, saint Jean se croit obligé d'en donner la traduction en grec : *Messie ce qui veut dire Christ*, Μεσσίας ὁ λεγόμενος Χριστός (JEAN, IV, 25).

² Cette fois, saint Jean emploie le mot grec *Χριστός*, bien que certainement la Samaritaine n'ait pas connu ce mot et ait dit « Messie » (JEAN, IV, 25).

les disciples chuchotaient entre eux : « Quelqu'un, pendant notre absence, lui a-t-il donc apporté quelque chose à manger? »

Jésus entendit leur remarque, et pour les détromper il leur dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé sur terre, et d'accomplir son œuvre ». Et Jésus voulut faire entendre à ses disciples que cette œuvre, celle de la révélation chrétienne, était déjà en voie d'accomplissement.

La clarté de la pleine lune était alors devenue complète; Jésus, de la main, montra à ses disciples les pentes avoisinantes où les pointes vertes des orges et des blés semés deux ou trois mois auparavant apparaissaient toutes blanches sous les lueurs blafardes de la lune : « Ne dites-vous pas vous-mêmes qu'il faut encore quatre mois et que la moisson viendra? Or je vous dis : Levez vos yeux, et contemplez les champs : déjà ils sont blancs, en pousse vers la moisson¹ ».

On se rappelle que Jésus avait depuis plusieurs mois délégué à ses disciples le soin de donner le baptême². Mettant en relief cette mission, il dit à ceux qu'il avait près de lui : « Déjà³ le moissonneur reçoit récompense et recueille du fruit pour l'éternité⁴, de

¹ JEAN, IV, 35. — « Θεάσασθε τὰς χώρας, ὅτι λευκαὶ εἰσι πρὸς θερισμὸν ἤδη. Littéralement : *blancs ils sont vers la moisson déjà* ». Ceux qui placent à midi (sixième heure d'après la computation hébraïque) l'épisode de la Samaritaine n'ont pas trouvé une explication passable de l'épithète *blancs* (λευκαί) appliquée à des brins verts.

² JEAN, IV, 2.

³ Plusieurs manuscrits mettent la particule *déjà* ἤδη au commencement de cette phrase au lieu de la mettre à la fin de la phrase sur la moisson qui vient.

⁴ Littéralement : *pour une vie éternelle* εἰς ζωὴν αἰώνιον.

telle sorte que le semeur¹ se réjouisse en même temps que le moissonneur. Car ici se vérifie le proverbe : Autre est le semeur, autre le moissonneur. Je vous ai envoyé moissonner un champ où vous n'aviez point travaillé; d'autres² y avaient travaillé, vous êtes entrés dans le profit de leur labeur ».

Cependant, amenés par la Samaritaine, les gens de Sichar étaient arrivés au puits³. L'évangéliste ne nous dit pas quelles paroles Jésus leur adressa, mais l'impression qu'il produisit sur eux fut profonde; car beaucoup de ceux qui étaient accourus crurent tout de suite en lui⁴, sans qu'il ait eu besoin de faire aucun miracle pour les convaincre; ayant vu et entendu Jésus, ils crurent, sans demander d'autre preuve que le fait de science miraculeuse que leur avait rapporté la femme tarée, leur compatriote : « Il m'a dit toutes les choses que j'ai faites ».

Ainsi captivés par la puissance morale de Jésus, les gens de Sichar ne voulurent pas qu'il passât la nuit au puits de Jacob; ils le prièrent de venir loger en leur ville⁵.

Jésus accéda à leur prière et il resta à Sichar deux jours pleins pendant lesquels il répéta ses enseignements : « Les temps sont accomplis, le royaume de

¹ Jésus s'est souvent comparé à un semeur (MATTHIEU, XIII, 3 et suiv. et 24 et suiv.; MARC, IV, 3 et suiv.; LUC, VIII, 5 et suiv.).

² Ce pluriel ἄλλοι (*d'autres*) cause quelque embarras aux interprètes; qui Jésus s'associa-t-il dans son labeur de semeur? On pense généralement que ce sont les anciens prophètes et Jean-Baptiste.

³ JEAN, IV, 40.

⁴ JEAN, IV, 39.

⁵ Littéralement : *chez eux*, παρ' αὐτοῖς.

Dieu est proche; faites pénitence et croyez à la bonne nouvelle (à l'Évangile¹) ».

A la suite de ces discours, d'autres habitants de Sichar, en plus grand nombre, crurent en Jésus; et ils disaient à leur compatriote qui la première avait vu Jésus et conversé avec lui : « Ce n'est plus sur ton témoignage que nous croyons; nous avons nous-mêmes entendu, et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde, le Messie² ».

¹ MARC, I, 15.

² JEAN, IV, 42.

CHAPITRE XVIII

Jésus retourne pour quelques jours à Nazareth et à Cana.

En quittant Sichar, Jésus, sans faire d'autres arrêts en pays samaritain, gagna la Galilée¹. Aucun incident ne marqua cette partie du voyage; le petit groupe marchait vite et évitait autant que possible de rien demander à la population; celle-ci, quoique malveillante aux Juifs, le laissa donc passer sans trop le contrarier.

Les choses se modifièrent en bien, dès que la frontière de Galilée fut franchie. Dans toutes les localités qu'il eut à traverser durant les premiers jours (nous citons au hasard Jezraël, Sunem, Naïn²), Jésus fut accueilli avec enthousiasme par les habitants. Beaucoup de ceux-ci, en effet, s'étaient rendus à Jérusalem pour la Pâque de l'an 27, et ayant vu tout ce que Jésus avait fait de miraculeux pendant cette fête, ils en avaient à leur retour répandu la renommée dans toute la contrée³; or cette renommée

¹ JEAN, IV, 43.

² Les manuscrits grecs portent Naïn (Luc, VII, 14); la *Vulgate* dit Naïm. Naïn, *prairies*, paraît être le nom correct.

³ JEAN, IV 45.

alla s'accroissant dès que l'on vit arriver Jésus et qu'on l'entendit enseigner selon son habitude dans les synagogues; il fut, nous dit saint Luc, exalté par tous¹.

Mais cet accueil enthousiaste qui lui était fait en Basse-Galilée ne devait pas se maintenir à Nazareth où il se rendit bientôt², toujours accompagné des mêmes disciples³.

Marie avait définitivement abandonné Nazareth pour vivre à Capharnaüm; ce n'était donc pas sa présence qui ramenait Jésus dans cette bourgade; peut-être avait-il cependant à y liquider pour elle quelques dernières affaires; il faut noter aussi que ses cousines, celles que l'on appelait ses sœurs⁴, s'étaient mariées à Nazareth et y demeuraient.

Un jour de sabbat intervint dans le temps où

¹ Luc, IV, 14 et 15.

² Luc, IV, 16. Saint Jean n'a rien écrit d'explicite sur le passage de Jésus à Nazareth, parce que les détails donnés à ce sujet par les évangiles synoptiques étaient suffisants; mais, par une référence très claire à l'évangile de saint Luc, il montre qu'il connaît le récit contenu dans cet évangile et il confirme la date donnée par celui-ci au séjour de Jésus à Nazareth. En effet, parlant de l'arrivée de Jésus en Basse-Galilée et du bon accueil qu'il y reçoit (IV, 43-45), il insère dans son texte cette phrase qui n'a aucune liaison avec ce qui la précède et ce qui la suit : *Car Jésus lui-même a rendu témoignage qu'un prophète dans sa propre patrie n'a pas d'honneur*, Ἀὐτός γάρ ὁ Ἰησοῦς ἐμπαύρησεν ὅτι προφήτης ἐν τῇ ἰδίᾳ πατρίδι τιμὴν οὐκ ἔχει. Or, cette phrase est presque calquée sur des paroles que saint Luc met dans la bouche de Jésus quand celui-ci explique sa conduite aux gens de Nazareth : *Aucun prophète n'est agréé dans sa patrie*, οὐδεὶς προφήτης δεκτός ἐστιν ἐν τῇ πατρίδι αὐτοῦ. Saint Jean a peut-être fait dans le premier chapitre de son évangile une autre allusion à la conduite des Nazaréthains à l'égard de Jésus : Il est venu dans sa propre demeure et les siens ne l'ont pas reçu, Εἰς τὰ ἴδια ἦλθε καὶ οἱ ἴδιοι αὐτὸν οὐ παρέλαβον (I, 11).

³ Marc, VI, 1.

⁴ Matthieu, XIII, 56; Marc, VI, 3.

Jésus était à Nazareth. Il se rendit donc à la synagogue pour prendre part aux prières et, selon l'habitude qu'il avait eue là pendant une vingtaine d'années, il se leva quand vint le moment de lire une leçon des prophètes; il indiquait ainsi qu'il s'offrait comme lecteur et comme commentateur de la leçon. Avec l'assentiment du chef de la synagogue, le khazan (sacristain) lui apporta un des rouleaux manuscrits où étaient reproduites les Écritures; ce rouleau contenait les prophéties d'Isaïe. Jésus le déroula jusqu'à ce qu'apparut le chapitre LXI. Il lut alors dans le texte hébreu le passage suivant¹ :

« L'esprit du Seigneur est sur moi parce que le Seigneur m'a oint; il m'a envoyé pour parler aux affligés, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer la grâce aux captifs de guerre et l'ouverture de la prison aux prisonniers, pour publier l'année rédemptrice du Seigneur² et le jour de la rétribution; pour consoler tous ceux qui sont dans le deuil; pour mettre sur la tête à ceux qui pleurent dans Sion une couronne au lieu de cendres, pour leur donner de l'huile de joie au lieu de deuil, un manteau de louange au lieu d'un esprit de tristesse ».

On peut dire hardiment que presque personne dans l'assistance qui écoutait Jésus ne comprenait

¹ ISAÏE, LXI, 1-3.

² Ce verset sur l'année rédemptrice du Seigneur est allégué comme une preuve par ceux qui prétendent que le ministère public de Jésus n'a duré qu'un an. Mais on peut répondre que cette année rédemptrice est la dernière année des trois ans et demi que dura la vie publique de Jésus, l'année où il affirma ouvertement devant tous sa divinité.

la langue hébreue; car, durant la captivité de Babylone, les Juifs en avaient perdu l'usage et avaient à sa place adopté la langue syro-chaldaïque ou araméenne; seuls les érudits, au temps de Jésus, connaissaient l'hébreu. Il fallait donc, dans les offices religieux, traduire en langue vulgaire pour le peuple les textes de l'Ancien Testament qui se lisaient en vue de son édification. C'est ce que fit Jésus; mais il ne traduisit pas littéralement le passage d'Isaïe, il l'adapta aux circonstances, et voici la version qu'il donna à son auditoire :

« L'esprit du Seigneur est sur moi c'est pourquoi il m'a oint pour évangéliser les pauvres; il m'a envoyé guérir ceux qui ont le cœur brisé, proclamer grâce aux captifs de guerre et recouvrement de la vue aux aveugles¹, renvoyer délivrés de leurs maux les infirmes², publier l'année de grâce du Seigneur³ ».

Jésus, on le voit, s'écartait du texte d'Isaïe pour signaler à ses compatriotes de Nazareth les guérisons d'aveugles et d'infirmités qu'il avait opérées l'hiver

¹ Τυφλοῖς ἀνάβλεψιν. Ces deux mots qui ne sont pas dans le texte hébreu se trouvent dans la traduction des Septante on ne sait pourquoi. Mais nous avons déjà dit (page 165, note 3) que Jésus, n'ayant jamais voulu parler grec, n'a pu se servir de cette traduction; c'est tout à fait indépendamment des Septante qu'il a parlé des aveugles guéris; Saint Luc écrivant en grec a, pour sa commodité, copié les termes mêmes de la traduction des Septante.

² Ἀποστείλει τεθραυσμένους ἐν ἀφέσει, renvoyer les brisés par blessures en liberté de se mouvoir (Luc, IV, 18). Ce membre de phrase n'est pas dans le chapitre Lxi d'Isaïe, mais dans le chapitre Lxviii, et il a là un autre sens; Isaïe recommande aux Juifs de pratiquer les œuvres de miséricorde de préférence aux macérations : « Délie les liens de la servitude, envoie en liberté de leurs mouvements les meurtris (opprimés), etc. ».

³ Κηρῦξαι ἐνιαυτὸν κυρίου δεκτόν, proclamer une année gracieuse du Seigneur (Luc, IV, 19).

précédent à Capharnaüm; il allait, au surplus, insister sur ces guérisons dans l'homélie dont, selon l'usage, il devait faire suivre la leçon.

S'étant assis, il commença cette homélie en ces termes : « Aujourd'hui sont réalisées les paroles de l'Écriture que vous venez d'entendre »; puis, en des développements dont le détail ne nous a pas été conservé, mais qui faisaient certainement état de ses miracles de Capharnaüm, Jésus donna à l'assistance un enseignement doctrinal qui fit grand effet sur elle¹. « D'où viennent à celui-ci toutes ces choses? » se demandaient entre eux les auditeurs. « Quel est ce savoir qui lui a été donné et qui lui permet de faire par ses propres mains de telles merveilles²? »

Mais cette admiration ne fut pas de longue durée. La pensée que Jésus après tout était leur compatriote, leur ancien voisin, refroidit vite tous ces Nazaréthains. « N'est-ce pas là », se mirent-ils à dire avec une nuance d'envie et de malveillance, « n'est-ce pas là le fils de Joseph, le charpentier que nous avons connu? Sa mère ne se nomme-t-elle pas Marie? N'est-il pas le frère de Jacques, Jude, Josès et Simon? et ses sœurs ne sont-elles pas toutes ici parmi nous³? » Et ils répétaient, avec scepticisme maintenant, ces mêmes mots : « D'où donc viennent à celui-ci toutes ces choses⁴? »

Ce revirement dans les sentiments de son audi-

¹ LUC, IV, 22.

² MARC. II, 2 et 3. Le mot employé par l'évangéliste est *δυνάμεις*, *actes de force*.

³ Le mot *ὧδε* *ici* (MARC, VI, 3), appliqué aux sœurs seules, montre que les autres personnes citées n'étaient plus à Nazareth.

⁴ MATTHIEU, XIII, 56.

toire ne pouvait échapper au regard de Jésus; il aurait pu en avoir vite raison; une guérison miraculeuse aurait suffi. Depuis son arrivée à Nazareth il avait déjà, par la simple imposition des mains, rendu la vigueur à quelques personnes débiles¹; mais ces cures n'étaient pas considérées comme des actes d'une valeur réelle; l'assistance réclamait davantage.

« Assurément », reprit Jésus, « vous m'alléguez le proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même. Ces grandes choses faites à Capharnaüm et dont nous avons ouï parler, fais-les aussi ici dans ta patrie. Malheureusement, je vous le dis, aucun prophète n'est en honneur dans son pays². » Et pour leur faire comprendre que leur scepticisme ne méritait pas la faveur d'un miracle³, il leur cita, en prenant ses exemples dans l'Ancien Testament, plusieurs cas où Dieu avait préféré accorder ses bienfaits à des païens plutôt qu'à son peuple élu.

« En vérité, je vous le dis, il y avait beaucoup de veuves en Israël au temps d'Élie quand le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois et qu'il y eut une terrible famine sur toute la contrée. Cependant Élie ne fut envoyé à aucune de ces veuves israélites; mais à une femme veuve de Sarepta dans le pays

¹ Ἀρρώστοι. MARC, VI, 5.

² LUC, IV, 24. Saint Marc dit : *Un prophète n'est sans honneur que dans sa patrie et parmi ses parents et dans sa propre maison* (MARC, VI, 4).

³ MATTHIEU, XIII, 58 : « Il ne fit pas à Nazareth beaucoup d'actes de force (δυνάμεις) à cause de leur incrédulité ». MARC, VI, 5 : « Et il ne put faire là aucun acte de force, sinon qu'ayant imposé les mains à quelques débiles, il les guérit ».

idolâtre de Sidon¹. Il y avait pareillement en Israël beaucoup de lépreux au temps du prophète Élisée et aucun d'eux ne fut par lui délivré de sa lèpre, tandis que le Syrien Naaman le fut². »

La conséquence qui se dégageait de ces exemples était que Jésus réservait ses bienfaits à d'autres villes que Nazareth. Aussi, grand fut le scandale dans la synagogue, quand ces paroles y retentirent³. Toute l'assistance bouillonna de colère et se leva en protestant⁴. Les plus excités se saisirent de Jésus et le projetèrent hors de la synagogue; puis, sans s'inquiéter de l'obligation du repos sabbatique, ils le traînèrent vers le sud de la ville sur une des hauteurs dont elle est environnée de ce côté, et là ils voulaient, pour le tuer, le précipiter du haut en bas d'un escarpement. Les quelques disciples qui avaient accompagné Jésus à la synagogue s'étaient esquivés dès qu'ils avaient vu la colère s'emparer du peuple; Jésus se trouvait donc seul en proie à ces forcenés. Mais, quand arrivés au bord du précipice, ceux-ci allaient l'y jeter, il se dégagea d'eux en se rendant immatériel⁵, et, passant au milieu d'eux, stupéfaits de ce qu'il leur eût échappé⁶, il alla reparaître dans

¹ *Troisième livre des Rois*, chap. xvii.

² *Quatrième livre des Rois*, chap. v.

³ MATTHIEU, XIII, 57; MARC, VI, 3.

⁴ LUC, IV, 28 et 29.

⁵ Pendant les épreuves de la tentation Jésus s'était déjà immatérialisé. Voir plus haut, page 123. Il aura recours une troisième fois à ce procédé à Jérusalem en l'année 29 pendant la semaine des Tabernacles (voir tome II, page 43). Cf. *Actes des Apôtres*, VIII, 39.

⁶ LUC, IV, 30. Beaucoup de commentateurs disent que l'événement ne se passa pas ainsi : Jésus, de son regard, aurait paralysé les forcenés qui le tenaient et se serait éloigné visiblement dans la direction d'un village voisin. La phrase de saint Luc Αὐτὸς δὲ διελθὼν διὰ μέσου

un village des environs où il recommença sa prédication¹. Puis, contournant Nazareth à une certaine distance, il s'arrêtait pour enseigner dans les villages qui se trouvaient sur son chemin, et là il exprimait devant ses auditeurs son étonnement de l'incrédulité des gens de Nazareth à l'égard de sa mission². Il arriva ainsi à Cana, l'endroit, tient à nous faire remarquer saint Jean, « où il avait changé l'eau en vin³ ».

A Cana Jésus était sûr de retrouver bon accueil; il y séjourna donc plusieurs jours peut-être chez son disciple Barthélemy, et nous pouvons supposer qu'il y fut rejoint par quelques autres disciples, notamment ceux qui s'étaient esquivés loin de lui lors de l'esclandre survenu dans la synagogue de Nazareth. La présence de Jésus à Cana fut, en effet, vite connue

αὐτῶν ἐπορεύετο, mais lui étant allé au travers du milieu d'eux passait à un autre lieu ne donne aucun support à l'hypothèse d'un phénomène de fascination. En outre, saint Jean n'aurait pas qualifié de grand miracle (σημεῖον) une simple fascination (JEAN, IV, 54, voir page 205).

¹ MARC, VI, 6. — Saint Matthieu, XIII, 54-58, et saint Marc, VI, 1-6, placent beaucoup plus tard le passage de Jésus à Nazareth, ils le reportent à l'année 29 après la résurrection de la fille de Jaïre. Plusieurs commentateurs tirent de cette divergence de dates la conséquence que Jésus fit dans sa vie publique deux séjours distincts à Nazareth. La similitude des faits rapportés par les trois évangélistes rend cette distinction bien difficile à justifier; il est bien plus probable que saint Matthieu et saint Marc, qui n'attachent pas comme saint Luc une grande importance à l'ordre historique des faits, se sont permis là un anachronisme, ainsi, d'ailleurs, que dans d'autres passages de leurs évangiles.

² MARC, VI, 6 : « Il s'étonnait de leur incrédulité; et par un circuit (κύκλῳ) il faisait le tour (περιῆγε) des villages en enseignant ». Peut-être l'accueil dans ces villages fut-il mauvais, tout en restant loin des extrémités auxquelles se portèrent les Nazaréthains.

³ JEAN, IV, 46.

dans toute la région. Le fait suivant rapporté par saint Jean le prouve¹.

A ce moment se mourait à Capharnaüm le tout jeune fils² d'un des officiers de la maison du tétrarque Antipas; nous pensons que cet officier était l'intendant Chouza, mentionné en une autre occasion par saint Luc³. Celui-ci, comme tous les hérodiens, était peu fervent dans la religion juive; mais il avait entendu parler des guérisons faites par Jésus à Capharnaüm ou autre part. Apprenant donc que Jésus se trouvait à Cana, il se mit en route pour implorer de lui la guérison de son fils, et étant arrivé le soir dans la petite ville il se rendit immédiatement auprès de lui et lui exposa sa requête; il priait Jésus de descendre à Capharnaüm pour y guérir son fils déjà agonisant.

Bien au fait du scepticisme religieux des hérodiens, Jésus reçut Chouza avec une certaine raideur : « Si vous, hérodiens⁴, ne voyez des signes et des miracles, vous ne croyez pas ». Sans se laisser rebuter par ce reproche, Chouza insista : « Seigneur, descends à Capharnaüm avant que mon pauvre enfant meure ». L'insistance de cet homme toucha Jésus : « Va », lui dit-il, « ton fils vit ».

¹ JEAN, IV, 46-50.

² Les mots *παιδίον* et *παις* montrent que le moribond était un enfant.

³ LUC, VIII, 3. On a aussi pensé à Manahem, camarade d'enfance d'Hérode Antipas dont il est parlé dans les *Actes des Apôtres* (XIII, 1). Mais ce Manahem était un familier (*σύντροφος*) d'Antipas, et non un officier de sa maison (*βασιλικός*).

⁴ Il est possible que le reproche ait été plus général et n'ait pas visé les Hérodiens seuls, mais tous les Juifs. Cf. *Première Épître aux Corinthiens*, I, 22.

Chouza n'avait jamais entrevu la possibilité d'une guérison faite à distance ; pourtant il ne douta pas un instant de la vérité de la parole de Jésus. Il ne lui demanda plus de se déplacer, mais partit sur l'heure¹ plein de confiance pour Capharnaüm.

Il était sept heures du soir. De jour une distance d'environ huit heures au pas d'un cheval sépare Cana de Capharnaüm : voyageant de nuit, Chouza put mettre un peu plus de temps pour faire la route. Au matin, comme il était sorti de la région montueuse et approchait de Capharnaüm², il rencontra plusieurs de ses esclaves partis pour aller à Cana lui porter la nouvelle de la guérison de son fils³. Chouza leur demanda à quelle heure celui-ci s'était trouvé mieux. « Hier à sept heures la fièvre l'a quitté », lui répondit-on⁴. Et le père reconnut que c'était précisément l'heure à laquelle Jésus lui avait dit : Ton fils vit. Cette exacte coïncidence, jointe au parfait état de santé dans lequel il vit son enfant en rentrant

¹ Ἠδὲ JEAN, IV, 51.

² Cette indication de lieu découle des mots : αὐτοῦ καταβαίνοντος, comme il descendait (JEAN, IV, 51).

³ La plupart des traductions françaises disent inexactement : Ses esclaves vinrent à sa rencontre, comme s'ils avaient été prévenus de son retour ; le mot ἀπῆντεςαν signifie rencontrèrent par hasard, inopinément (JEAN, IV, 51).

⁴ JEAN, IV, 52. Ceux qui tiennent à faire compter les heures par saint Jean à la manière hébraïque disent que la guérison du jeune Chouza eut lieu à une heure de l'après-midi et que Chouza rencontra ses esclaves vers huit heures du soir ; or, à la fin de janvier, le soleil est depuis longtemps couché à huit heures du soir ; par conséquent, il y a eu changement de quantième, et les esclaves ont dit tout naturellement : Hier. L'observation est juste ; mais il n'en résulte pas que dans l'esprit de saint Jean, des personnes parlant vers sept ou huit heures du matin d'un fait survenu la veille à sept heures du soir n'aient pas pu dire Hier pour fixer le temps où le fait s'est passé.

dans sa demeure, confirma Chouza dans sa conviction en la puissance surnaturelle de Jésus; et il crut dès lors ainsi que toute sa maison, femme, enfant et esclaves, que Jésus était le Messie promis¹.

Ce fut, conclut saint Jean², le second miracle que fit Jésus après son retour de Judée en Galilée, le premier étant son évansion des mains des Nazaréthains qui étaient en train de le précipiter du haut en bas d'un rocher escarpé.

¹ JEAN, IV, 53.

² JEAN, IV, 54. Τοῦτο πάλιν δεύτερον σημεῖον ἐποίησεν ὁ Ἰησοῦς, ἐλθὼν ἐκ τῆς Ἰουδαίας εἰς τὴν Γαλιλαίαν. Littéralement : *Étant venu de Judée en Galilée, Jésus fit ce second deuxième miracle*. Beaucoup pensent qu'il y a là un simple pléonasme sans signification : d'autres disent que Jean, en même temps qu'il donnait la guérison du jeune Chouza comme le deuxième miracle de Jésus après son retour en Galilée, voulait rappeler que cette guérison était, d'autre part, le second miracle fait à Cana, cette ville ayant l'année précédente vu le miracle de l'eau changée en vin.

CHAPITRE XIX

Activité de Jésus à Capharnaüm et en Haute-Galilée
pendant les mois de février, mars et avril 28.

Jésus ne s'attarda pas à Cana; il avait hâte de retourner à Capharnaüm dont il avait décidé de faire le centre de sa prédication durant l'année qui allait suivre¹. Saint Matthieu met cette décision en rapport avec une prophétie d'Isaïe et nous désigne nettement par ce rapprochement les contrées voisines que Jésus allait favoriser particulièrement de sa visite : « Terre de Zabulon et de Nephthali, terre située sur le chemin de la mer², terre au delà du Jourdain, Galilée des nations (païennes), le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière; et pour ceux qui

¹ MATTHIEU, IV, 13. Καὶ καταλιπὼν τὴν Ναζαρέτ ἐλθὼν κατῴκησεν εἰς Καπερναοὺμ, *et ayant abandonné Nazareth et étant venu à Capharnaüm il y habita*. Le mot καταλιπὼν marque un abandon définitif de Nazareth.

² Le texte grec de saint Matthieu passe brusquement du nominatif : « Γῆ Ζαβουλὼν καὶ γῆ Νεφθαλεὶν » à l'accusatif, « ὁδὸν θαλάσσης »; il convient, pour rétablir grammaticalement la phrase, de considérer ces deux derniers mots comme une locution adverbiale à adjoindre au mot *terre* γῆ sous-entendu avec la préposition κατά. Le texte revient ensuite au nominatif dans cette énumération de contrées.

étaient assis dans un pays et une ombre de mort, une lumière s'est élevée devant eux ¹ ».

Capharnaüm était une ville assez importante située à proximité du lac Tibériade (ou mer de Génésareth) ²; elle avait comme port sur ce lac le village de Bethsaïde, dont le nom signifie *maisons de pêche* (la poissonnerie); une distance que la casuistique juive permettait de parcourir un jour de sabbat, c'est-à-dire une distance de 2000 coudées (environ 1200 mètres) séparait les deux localités.

Nous savons que Jésus avait l'année précédente installé sa mère à Capharnaüm; mais il ne voulut pas à son arrivée dans cette ville user du logis de Marie; il tenait à manifester à tous qu'il était absolument indépendant d'elle, et qu'aucune considération de famille humaine n'entrerait plus dans ses déterminations. Obligé de chercher un abri, reçut-il tout de suite asile dans la vaste maison dont un peu plus tard nous le verrons avoir la disposition ³? Le

¹ MATHIEU, IV, 15 et 16. L'évangéliste cite très librement le passage d'ISAÏE (IX, 1 et 2); en voici la traduction : « Si les temps passés (l'invasion des Assyriens) ont humilié la terre de Zabulon et la terre de Nephthali, les temps à venir glorifieront le bord de la mer de Génésareth, l'au delà du Jourdain, le territoire des Gentils. Le peuple qui marchait dans les ténèbres voit une grande lumière; ceux qui habitaient au pays de l'ombre, une lumière brille sur eux ». On peut dire approximativement que dans saint Matthieu la terre de Zabulon correspond à la Basse-Galilée, la terre de Nephthali à la Haute, la terre sur le chemin de la mer (Méditerranée) aux pays de Tyr et de Sidon, l'au delà du Jourdain à la Pérée et à la Gaulanitide.

² Saint Matthieu dit de Capharnaüm qu'elle était voisine de la mer (παρθαλασσία); si elle avait été située tout à fait au bord du lac de Tibériade, il aurait dit ἐπιθαλασσία. On est généralement d'accord pour placer à Khan-Minyeh le site disparu de Capharnaüm.

³ MATHIEU, XVII, 24; MARC, II, 2; III, 20; IX, 32. L'article défini que les évangélistes emploient dans deux de ces exemples montre qu'il

fait n'est pas impossible, car le possesseur de la maison pouvait avoir connu Jésus l'année précédente, lors du court séjour qu'il fit à Capharnaüm; mais il est plus probable que le possesseur n'offrit celle-ci à Jésus qu'après avoir entendu sa prédication et avoir été touché par elle; Jésus dans l'entre-temps n'aurait eu, « pour reposer sa tête », que des abris de hasard.

Peu de temps après son arrivée à Capharnaüm, peut-être le jour même, Jésus faisait une promenade solitaire le long du lac¹, et il vit là ses deux disciples Simon-Pierre et André qui, après avoir disposé quelques petits filets dans le lac, y jetaient maintenant un épervier². « Venez à ma suite », leur cria Jésus de la rive, « et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes³. » Aussitôt les deux pêcheurs revinrent à

s'agit d'une maison déterminée et non d'un domicile précaire. Ce fut une étrange idée que d'avoir vu dans Pierre le propriétaire de cette vaste maison; Pierre avait en indivision avec son frère André une petite maison à Bethsaïde (MARC, I, 29; JEAN, I, 45). Comment ce pêcheur pauvre aurait-il possédé à Capharnaüm un autre immeuble capable de contenir les foules dont parle l'Évangile? Si hyperbolique que puisse être l'expression « la foule ou les foules » employée par les évangélistes (MATTHIEU, XII, 46; MARC, II, 1; III, 20; IV, 32; LUC, V, 19, et VIII, 19), elle ne saurait s'appliquer à une agglomération comptant moins de cent personnes; et comment supposer que dans la demeure de Pierre il y ait eu une salle ayant les dimensions voulues pour contenir un tel nombre de personnes? La maison mentionnée par les évangélistes ne pouvait appartenir qu'à une personne riche.

¹ Περιπατῶν (MATTHIEU, IV, 18; MARC, I, 16).

² Les deux évangélistes distinguent l'épervier (ἀμφίβληστρον) que lançaient les deux frères, des autres filets plus petits (δίκτυα) qu'ils avaient dû tendre auprès du rivage.

³ « Ποιήσω ὑμᾶς γενέσθαι ἁγίους ἰσχυροὺς ἄνθρωπων ». MARC, I, 17. Saint Matthieu met dans la bouche de Jésus une formule qui ne suppose pas aussi expressément un certain temps d'apprentissage pour que les disciples deviennent pêcheurs : « Je vous ferai pêcheurs d'hommes » (MATTHIEU, IV, 19). Pour la terminologie il vaut mieux, en cas de dissem-

la rive, et laissant leurs filets en place¹ ils suivirent Jésus.

Un peu plus loin, le long du rivage, était amarrée une barque qui appartenait à un pêcheur aisé de Bethsaïde nommé Zébédée; c'était le père du jeune Jean qui avec André avait été emmené par Jésus au Mont de la Quarantaine et l'avait alors reconnu pour le Messie². Revenu à Bethsaïde, il avait repris son métier sous les ordres de son père et ce jour-là il était dans la barque où, avec son frère aîné nommé Jacques, il raccommodait des filets endommagés; leur père, assisté par plusieurs matelots à gages, vaquait à d'autres soins dans une autre partie de la barque.

Rien ne nous permet d'affirmer que Jacques fût déjà connu de Jésus; mais il y a grande probabilité qu'il l'était, qu'il s'était même affilié à lui comme disciple, soit à la dernière Pâque à Jérusalem, soit dans une occasion quelconque. Jésus, en effet, dès qu'il vit les deux frères, les appela à lui, et ceux-ci aussitôt, laissant leur travail, sortirent de la barque pour se mettre, ainsi que venaient de faire Simon-Pierre et André, à la suite de Jésus. Tous les quatre l'accompagnèrent à Capharnaüm³.

Mais, tout en faisant montre de fidèle déférence à Jésus, les quatre pêcheurs bethsaïdiens ne se lièrent pas encore indissolublement à lui; nous les verrons continuer pendant quelques semaines à exercer par

blances entre les deux évangélistes suivre saint Marc dont le texte est un original, plutôt que saint Matthieu dont le texte est une traduction.

¹ Ἀφέντες ne suppose pas un abandon définitif (MATTHIEU, IV, 19; MARC, I, 18); pour ce sens, il aurait fallu λιπόντες.

² Voir plus haut, pages 136 et suiv.

³ MARC, I, 21.

intermittences leur métier; ce ne sera qu'après un troisième appel précédé par un événement miraculeux¹ qu'ils renonceront à tout pour se consacrer exclusivement à Jésus².

A Capharnaüm³ Jésus fréquenta la principale des synagogues; et à chaque sabbat il prenait la parole pour enseigner les assistants. Comme le souvenir des guérisons qu'il avait opérées dans cette ville l'année précédente restait vivant, il y jouissait d'une grande considération : aussi l'écoutait-on volontiers⁴. Nous savons quelle était la substance de son enseignement; il répétait ce qu'il avait dit en Judée et en Basse-Galilée : « Les temps sont accomplis, le royaume de Dieu est proche; convertissez-vous et croyez à l'évangile que je prêche⁵ ». Mais il donnait à son enseignement un caractère qui surprit les habitants de Capharnaüm. Habitué à n'entendre dans les cérémonies de la synagogue que des scribes subtilisant sur les textes de la loi et discutant des minuties d'école rabbinique, les Capharniotes s'étonnaient de ce que Jésus pût prêcher une doctrine personnelle et qu'il se présentât comme ayant autorité en matière religieuse⁶. « Qu'est ceci? »

¹ LUC, V, 11.

² MATTHIEU, XIX, 27.

³ Vu son importance, Capharnaüm avait plusieurs synagogues; ce fait ressort d'un passage de saint Jean (VI, 59) où il présente Jésus parlant dans *une* synagogue distincte de la synagogue mentionnée par saint Marc et saint Luc comme lieu de plusieurs incidents (MARC, I, 21 et 29; III, 1. — LUC, IV, 33 et 38; VI, 6). Un passage de saint Matthieu (XII, 9) permet de dire que les pharisiens avaient à Capharnaüm leur synagogue spéciale, la principale de la ville : *il vint dans leur synagogue*.

⁴ MARC, I, 21.

⁵ MARC, I, 15.

⁶ MARC, I, 22; LUC, IV, 31 et 32.

se demandaient-ils, « quelle est cette doctrine nouvelle ? »

Un jour de sabbat (peut-être fut-ce le premier après son arrivée à Capharnaüm²), Jésus était venu à la synagogue accompagné de Jacques et de Jean et de quelques autres disciples qu'il avait retrouvés³. Simon-Pierre et André, au contraire, étaient restés à Bethsaïde, auprès de la belle-mère de Pierre gravement malade d'une mauvaise fièvre. A ce même office religieux vint un homme de la ville qui était « possédé par un esprit de démon impur⁴ ». Certainement il y avait dans cette possession des accalmies assez longues et c'est au cours de l'une d'elles que cet homme était venu à la synagogue; s'il eût été en état de crise, le khazan (sacristain) ne l'eût pas laissé entrer. En fait, il resta tranquille pendant la récitation des prières liturgiques et des leçons; mais quand Jésus commença sa prédication il devint furieux; l'arrivée

¹ MARC, I, 21.

² Le texte de saint Marc le fait croire, si l'on donne au pluriel τοῖς ἀκούουσιν le sens singulier qu'il a quelquefois (Cf. MARC, XVI, 2). Il faudrait même dire que l'appel des quatre pêcheurs par Jésus eut lieu le vendredi et que le sabbat ayant commencé au coucher du soleil, Jésus se rendit à l'office du soir : « Ils vinrent à Capharnaüm; et aussitôt, comme c'était le sabbat, Jésus étant entré dans la synagogue enseignait, etc. » (MARC, I, 21). Mais il convient de faire observer que saint Marc dans son style fait abus du mot *aussitôt*, εὐθέως; ce mot se trouve neuf fois dans le premier chapitre de son évangile: il devient un *expletif* comme notre adverbe *or*. En somme, le récit de la guérison du possédé se tient mieux si on place celle-ci au deuxième ou troisième sabbat passé par Jésus à Capharnaüm.

³ La présence d'autres disciples à côté de Jacques et de Jean est indiquée par saint Marc au verset 29 : « Et aussitôt, étant sortis de la synagogue, ils allèrent avec Jacques et Jean dans la maison de Simon et d'André ». Le pluriel : *ils allèrent* serait inexplicable si Jésus n'avait pas été accompagné par d'autres disciples.

⁴ Probablement un érotomane.

du royaume de Dieu sur la terre et la défaite de Satan et de ses satellites, conséquence forcée de cette arrivée, étaient un thème qu'un démon ne pouvait sans révolte entendre développer. Il fit donc pousser par le possédé une exclamation bruyante : « Holà ! qu'y a-t-il entre toi et nous, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre ; nous savons¹ qui tu es, le Saint de Dieu ». Satan sûrement avait donné à ses suppôts connaissance des paroles par lesquelles Jésus l'avait chassé loin de lui au dernier jour de la tentation : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. Le démon impur savait donc qui il avait en face de lui, et il le saluait du nom du Saint de Dieu que David avait autrefois donné au Messie².

Aux cris du possédé, Jésus se fit menaçant. Sans quitter l'estrade où il s'était placé pour enseigner l'assistance, sans se lever même de son siège, il commanda impérieusement au démon : « Tais-toi³, sors de cet homme ». Le démon ne put résister, il jeta violemment sur le sol l'homme qu'il possédait ; puis, en poussant des hurlements inarticulés, il sortit de lui et s'enfuit. L'homme, que sa chute n'avait pas blessé, se releva, complètement calme ; il était libéré.

Tous les assistants restaient saisis par l'étonnement. Certes, ils avaient vu agir bien des exorcistes ; car, à cette époque, les cas de possession étaient

¹ Dans saint Luc il y a une variante : « Je sais qui tu es » (Luc, IV, 34). Saint Marc fait parler le démon impur pour la généralité du monde infernal.

² Psaume XV, verset 10. C'est le seul passage de l'Ancien Testament où se trouve cette expression. On trouve l'expression analogue *Saint d'Israël* dans le psaume LXXXVIII, verset 19, et dans Isaïe, XVII, 7.

³ Littéralement : *bâillonne-toi*, φεμώθητι (Marc, I, 25).

extraordinairement nombreux en Palestine¹, et beaucoup d'hommes sincères ou de charlatans cherchaient à les guérir par des moyens divers². Mais nul n'avait jamais osé donner à un démon un ordre aussi péremptoire, n'avait surtout obtenu un résultat instantané. Aussi les assistants continuaient à s'interroger les uns les autres au sujet de Jésus : « Que veut dire tout ceci? Quelle est cette méthode qu'il a de commander en tout-puissant aux esprits impurs? et ceux-ci lui obéissent et s'en vont³! » Tout entiers à leur éblouissement, ces gens ne firent pas attention à la parole qu'avait prononcée le démon : « Tu es le Saint de Dieu »; ils ne virent en Jésus qu'un exorciste très supérieur aux autres. L'année précédente les guérisons miraculeuses d'aveugles et d'infirmes que Jésus avait opérées au milieu d'eux n'avaient pas non plus élevé leur esprit au delà de l'idée d'un thaumaturge humain. Cependant, émerveillés de ce qu'ils venaient de voir dans la synagogue, ils en répandirent la nouvelle autour d'eux, et celle-ci se propagea vite dans toute la Galilée⁴.

Jésus avait terminé son homélie; il se leva et sortit

¹ On a cherché à expliquer cette fréquence en disant que les Juifs pendant la captivité de Babylone avaient pris des Chaldéens la pratique des sciences occultes et que, en conséquence de leur commerce avec les esprits infernaux, ils étaient devenus très accessibles à l'intrusion de ceux-ci. Cette explication vaut ce qu'elle vaut. Dans l'Ancien Testament on ne trouve qu'un seul cas de possession, celui de Saül (*Premier livre des Rois*, XVIII, 10). Cf. *Osée*, IV, 12.

² Comme exemple d'exorciste sincère on peut citer celui dont il est question dans saint Marc (IX, 38 et 39) et saint Luc (IX, 49 et 50); comme exemple de charlatans, les sept fils du prêtre Scéva dont il est question dans les *Actes des Apôtres* (XIX, 13 et suiv.)

³ Marc, I, 27; Luc, IV, 36.

⁴ Marc, I, 28; Luc, IV, 37,

rapidement de la synagogue pour éviter sans doute toute démonstration populaire¹. Puis, accompagné de Jacques, de Jean et de quelques autres disciples, il se rendit à Bethsaïde à la maison de Simon-Pierre et d'André; le trajet était assez court pour être fait un jour de sabbat. Dans cette maison, nous l'avons dit, était couchée, gravement atteinte d'une ardente fièvre, la belle-mère de Pierre; elle logeait, en effet, chez son gendre qui probablement était veuf, et elle y dirigeait le ménage. Dès qu'ils virent Jésus entrer chez eux, Pierre et André sollicitèrent sa bonté en faveur de la malade, et bien que ce fût le sabbat et que donner des remèdes à un malade ce jour-là fût un acte proscrit par beaucoup de docteurs de la loi, Jésus accéda à la prière de ses disciples. Se courbant au-dessus de la malade et la prenant par la main, il la souleva de son lit; en même temps, d'un ton menaçant, il commandait à la fièvre de disparaître. La malade aussitôt se trouva guérie de son mal, et, redevenue alerte, elle retourna immédiatement à ses devoirs de maîtresse de maison et servit un repas à Jésus et à ses disciples².

Le soleil cependant s'était couché; le jour du sabbat, par conséquent, était terminé; chaque Juif pouvait sans scrupule transporter des malades ou des infirmes auprès d'un médecin, et tout médecin, de son côté, pouvait librement donner des soins actifs à qui les demandait. Aussi comme la présence

¹ MARC, I, 29; LUC, IV, 38.

² MATTHIEU, VIII, 14 et 15; MARC, I, 29-31; LUC, IV, 38. Saint Matthieu place cette guérison plusieurs mois plus tard; mais nous savons qu'il ne suit pas dans son évangile l'ordre des dates.

de Jésus à Bethsaïde avait été vite connue, de tous les points du village on amena à la maison de Pierre et d'André quiconque était malade ou possédé d'un démon; le nombre de ceux qui furent amenés fut considérable. « La ville entière », nous dit saint Marc, « était rassemblée à la porte¹ ». Pour tous, Jésus se montra compatissant; par l'imposition des mains il guérit les malades, et par la simple parole il expulsa les démons. Ceux-ci en s'échappant poussaient des cris. « Tu es le Christ, le fils de Dieu », voulaient-ils dire; car ils savaient qui était Jésus; mais lui, par des menaces, les empêchait de parler².

Il jugeait, en effet, que, malgré l'admiration dont la remplissait son pouvoir miraculeux, la foule qui l'entourait n'était pas mûre pour recevoir la révélation de sa divinité; elle ne voyait en lui, nous le répétons, qu'un puissant et admirable thaumaturge; s'il se déclarait le Messie suprême, toute cette foule peu sagace croirait se trouver en présence non pas de « l'homme de douleur » annoncé par Isaïe comme « devant se charger de toutes les infirmités et maladies humaines³ », mais du roi destiné à être « le plus élevé entre les rois terrestres et de qui la race serait établie pour les siècles des siècles⁴ ». Or Jésus ne voulait pas que sa présence sur la terre fût utilisée pour une tentative de reconstitution du royaume d'Israël, ni même pour le moindre mouve-

¹ MARC, I, 33. Nommer Bethsaïde une ville est une hyperbole destinée à faire ressortir l'affluence.

² MATTHIEU, VIII, 16 et 17; MARC, I, 32-34; LUC, VIII, 40 et 41.

³ ISAÏE, LIII, 4.

⁴ Psaume LXXXVIII, 28 et 30.

ment d'indépendance nationale juive; son royaume n'était pas de ce monde.

C'est pourquoi, vers la fin de la nuit, lorsque tous étaient encore endormis¹, Jésus se leva, et, quittant la maison de Pierre et d'André, il gagna dans les environs de Bethsaïde un lieu écarté où il s'absorba dans la prière². Il savait que la surexcitation populaire, causée par ses guérisons de la veille, n'avait pu se calmer pendant la nuit, qu'on allait solliciter de lui de nouveaux miracles, mais que bien peu nombreux étaient à Bethsaïde, aussi bien qu'à Capharnaüm, ceux qui dans le fond de leur cœur pensaient à se conformer à sa prédication, c'est-à-dire à faire pénitence pour devenir dignes d'entrer « dans le royaume de Dieu ».

De fait, le jour s'étant levé, les gens de Bethsaïde, encore enthousiasmés de ce qu'ils avaient vu faire par Jésus le soir précédent, vinrent le chercher à la maison de Pierre et d'André, et ils furent fort désappointés en constatant qu'il était parti à la dérobée. Mais calculant qu'il ne pouvait s'être beaucoup éloigné, ils se mirent à battre les environs pour le retrouver. De leur côté, Simon-Pierre et ses trois compagnons partirent en courant à sa recherche. Devinèrent-ils l'endroit où s'était retiré Jésus? ou

¹ MARC, I, 35 : « Πρωτὶ ἑννυχον λίαν, *le matin quand il faisait encore tout à fait nuit* ». Saint Marc marque le moment où Jésus quitta la maison; au mois de février, époque de l'année à laquelle nous plaçons cet épisode, il fait encore nuit noire à six heures du matin en Palestine. Saint Luc, qui relève le moment où Jésus arriva à son lieu de retraite, dit, au contraire, que le jour était levé (γενομένης δὲ ἡμέρας, LUC, IV, 42), ce qui à la fin de février, en Palestine, veut dire six heures et demie.

² MARC, I, 35.

connaissaient-ils d'avance cette retraite comme étant affectionnée par lui? En tout cas, ils furent les premiers à le découvrir et ils lui dirent, comme pour l'engager à revenir à Bethsaïde : « Tous les gens du village te cherchent ». Mais il leur répondit : « Allons dans les bourgades voisines pour que j'y prêche aussi ; c'est dans ce but que je suis sorti de la maison¹ ».

Le gros des habitants du village arrivait à son tour ; ils prièrent instamment Jésus de ne pas s'éloigner d'eux ; mais il se raidit contre leurs instances : « Il faut », leur dit-il, « puisque j'ai été envoyé pour cela, que je porte aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu² ».

Jésus s'éloigna donc pour évangéliser la région voisine. Quels bourgs ou villages visita-t-il? Nous pouvons supposer qu'il marcha vers le Nord-Ouest dans la direction de Gischala et de Safed ; divers mots des évangélistes donnent à cette supposition une consistance assez solide³. Mais quel qu'ait été alors l'itinéraire parcouru par Jésus, sa tournée d'évangélisation ne fut pas longue, car saint Marc

¹ MARC, I, 36-38.

² LUC, IV, 42 et 43.

³ Les trois évangiles synoptiques sont d'accord pour dire que Jésus prêcha « dans toute la Galilée » (MATTHIEU, IV, 23 ; MARC, I, 39 ; LUC, IV, 44). Or, on ne voit pas dans la vie humaine de Jésus, en dehors de la fin de février et du commencement de mars 28, une période où il aurait pu visiter les districts de Gischala et de Safed. En outre, saint Matthieu remarque, dans un passage qui paraît bien être relatif à cette tournée d'évangélisation (MATTHIEU, IV, 24), que la renommée de Jésus se répandit dans toute la Syrie ; le point de départ de ce mouvement ne pouvait être qu'assez proche de la Syrie ; or, Gischala et Safed répondent à cette condition. Enfin ces deux villes sont situées dans la « terre de Nephthali » que saint Matthieu, après ISAÏE (IX, 1), a mentionnée comme un des théâtres de l'activité de Jésus (MATTHIEU, IV, 12 et 13).

nous précise qu'après plusieurs jours (il ne parle pas de semaines) Jésus rentrait à Capharnaüm¹.

Nous savons qu'à son retour il était suivi d'une foule nombreuse², elle s'était jointe à lui au fur et à mesure de sa tournée; car au départ de Bethsaïde, au contraire, il semble qu'il fut presque seul. Si quelques disciples partirent alors avec lui, Simon-Pierre et ses compagnons de pêche ne durent pas être du nombre; tout au plus firent-ils pendant un ou deux jours la conduite à Jésus dans les bourgades où il venait de les inviter à aller avec lui³; leur métier de pêcheurs les empêchait de s'éloigner; le jour où Jésus reviendra à Bethsaïde, nous les retrouverons ayant tous les quatre repris ce métier, et d'une manière qui n'était pas accidentelle⁴.

Partout où il passa, s'il rencontrait une synagogue, Jésus profitait des offices, qui, en dehors de ceux du sabbat, y étaient assez fréquents, pour distribuer son enseignement⁵; et sa parole captivait les assistants. Il eut, en même temps, l'occasion de libérer quelques démoniaques et de guérir quelques malades⁶. Alors s'éleva pour Jésus en Haute-Galilée le même enthousiasme qu'il avait excité deux mois auparavant en Basse-Galilée avant sa visite à Nazareth. La foule se ruait autour de lui pour l'entendre dire « la parole de Dieu⁷ », et elle lui amenait tous

¹ MARC, II, 1.

² Voir page suivante.

³ MARC, I, 38.

⁴ Voir page suivante.

⁵ MATTHIEU, IV, 23; MARC, I, 39; LUC, IV, 44.

⁶ MATTHIEU, *ibidem*; MARC, *ibidem*.

⁷ LUC, V, 1.

ceux qui, dans les environs, souffraient de quelque mal, démoniaques, paralytiques, et gens déséquilibrés par l'influence de la lune¹. Jésus les guérissait tous.

Mais bientôt vint pour lui le moment de se rapprocher du lac; il rejoignit celui-ci au nord de Bethsaïde, près de ce village. La foule, qui ne le quittait plus depuis quelques jours, devint là particulièrement dense; et comme la poussée se faisait dans la direction du lac, des accidents pouvaient se produire. Jésus sut conjurer ce danger. Non loin de l'endroit où, pressé par la foule, il se tenait debout sur le bord du lac, se trouvaient mouillées à quelque appontement la barque de Zébédée et celle de Simon-Pierre et d'André. Toute la nuit précédente, Zébédée et ses fils d'un côté, Simon-Pierre et André d'un autre, avaient croisé sur le lac, cherchant à faire une bonne pêche; ils n'avaient réussi à rien prendre; et maintenant, descendus à terre, ils lavaient leurs filets². Jésus se fraya, avec quelques disciples, un chemin jusqu'à Pierre, et, étant monté avec eux³ dans la barque de celui-ci, il l'invita à prendre ses avirons et se fit mener par lui à quelques brasses du rivage;

¹ MATTHIEU, IV, 24. Ces guérisons rapportées par saint Matthieu sont dans son récit placées entre la tournée pastorale de Jésus en Haute-Galilée et le discours sur la montagne qui eut lieu trois mois plus tard et assez loin de Bethsaïde, Saint Matthieu ne dit rien qui permette de les rattacher plutôt à l'un de ces deux épisodes qu'à l'autre. Probablement des guérisons semblables furent faites par Jésus dans les deux occasions.

² LUC, V, 2.

³ Un mot de saint Luc que nous lisons un peu plus loin (verset 9) montre que Jésus fit monter avec lui dans la barque plusieurs personnes : « La stupeur s'était emparée de Pierre et de tous ceux qui étaient avec lui dans la barque, etc. ».

alors, s'étant assis sur quelque agrès, il dit à Pierre de maintenir la barque immobile; puis, lançant sa parole vers le rivage, il instruisait la foule.

Quand il eut terminé, il dit à Pierre : « Avance au-large ». S'éloigner de façon à ne plus pouvoir être entendu, ni même vu par la foule, était le moyen le plus sûr pour faire comprendre à celle-ci qu'elle devait se disperser. Quand la barque se fut suffisamment avancée, Jésus dit à Pierre et André : « Jetez à l'eau vos filets pour pêcher ». A cette invitation qu'il jugeait intempestive, Pierre répondit : « Maître¹, nous avons peiné toute la nuit, et nous n'avons rien pu prendre; pourtant, puisque tu le demandes, je mettrai à l'eau ce filet », et Pierre, aidé d'André, lança en effet un filet. Or, quand ils voulurent le relever, celui-ci contenait une telle quantité de poissons qu'il menaçait de se rompre.

Alors ne se voyant pas capables par leurs seuls moyens de s'assurer cette pêche, Simon-Pierre et André firent des signaux à Zébédée pour qu'il vînt les aider. Zébédée avait conclu avec Pierre et André un contrat par lequel ils mettaient en commun pour la vente leurs captures de pêche²; ces signaux lui indiquaient que leur intérêt commun était en jeu; il accourut donc vite sur sa barque avec ses enfants et ses mercenaires. Puis tous ensemble se mirent, au fur et à mesure qu'ils sortaient le filet de l'eau, à en vider le contenu dans l'une et l'autre barque; et

¹ Le mot employé ici par saint Luc (V, 5) ἐπιστάτης signifie exactement *préposé, supérieur*.

² Saint Luc nous dit qu'ils avaient formé une société en participation, μετόχοι (V, 7) et κοινωνοί (V, 10).

ils eurent tôt fait de remplir les deux barques jusqu'à une telle hauteur qu'elles menaçaient de sombrer.

A cette vue Pierre comprit qu'il avait auprès de lui la divinité; épouvanté, il tomba aux genoux de Jésus en disant : « Retire-toi de moi; car je suis un homme coupable, Seigneur ». A la vue de cette pêche, la stupeur s'était de même emparée de tous ceux qui étaient dans la barque de Pierre; et dans la barque voisine elle avait gagné Jacques et Jean. Sans doute, comme jadis les Hébreux au mont Sinaï, ils craignaient d'être immédiatement frappés par la mort s'ils conversaient avec Dieu¹.

Mais Jésus rassura Pierre : « N'aie pas peur », lui dit-il, et il ajouta : « Désormais ce sont des hommes que tu prendras vivants² ». Malheureusement pour nous, saint Luc, après avoir rapporté ce mot de Jésus, écourte son récit; il se borne à ajouter : « Ayant ramené les barques jusque sur la terre ferme, ils quittèrent tout et suivirent Jésus³ ».

De cette brève indication finale, nous pouvons conclure que Jésus adressa à André, Jacques et Jean les mêmes paroles rassurantes et les mêmes promesses qu'à Pierre; et que tous quatre, définitivement captivés par l'attraction de Jésus, n'hésitèrent plus à abandonner tous leurs intérêts terrestres pour se consacrer à lui seul. Quand les deux barques

¹ Exode, XX, 19.

² Luc, V, 10 : « Ἀπὸ τοῦ νῦν ἀνθρώπους ἔσθ' ἑωγρέων ». Ce verbe *ἑωγρέω*, qui signifie *prendre vivant*, embarrasse les interprètes; la plupart expliquent ainsi la phrase : *Désormais ce sont des hommes que tu prendras pour les faire vivre, ou pour la vie éternelle.*

³ Luc, V, 11.

remplies de poissons eurent été ramenées au rivage de Bethsaïde, ils les remirent, en même temps que la pêche, à Zébédée et ils s'éloignèrent avec Jésus¹ suivis sans doute d'autres disciples ou admirateurs ; car dorénavant Jésus sera rarement laissé seul dans ses courses.

La direction qu'il prit alors fut, croyons-nous, le long du lac vers le Nord. Saint Luc nous indique ici en termes vagues qu'il se rendit « dans une des villes de la région² », et nous sommes en droit de conjecturer que cette ville était Chorazaïn, dont beaucoup d'érudits voient aujourd'hui les ruines sur les bords du lac de Génésareth, à l'endroit nommé Tell Houm. Saint Matthieu et saint Luc font mention nominale de cette ville en une occasion toute différente au cours de l'année suivante après la Pâque³, et ils nous disent que précédemment Jésus y avait accompli des miracles⁴ ; or, comme parmi les miracles qu'avait accomplis Jésus avant l'été de l'an 29, aucun de ceux dont les évangélistes ont spécifié le lieu ne se passa à Chorazaïn, nous devons, pour faire la part de cette petite ville, chercher parmi les miracles que les évangélistes n'ont pas situés. La guérison miraculeuse d'un lépreux qui se passa « dans une

¹ Beaucoup de commentateurs veulent amalgamer en un seul fait le premier appel des quatre disciples que saint Matthieu et saint Marc nous racontent comme s'étant passé au cours d'une promenade de Jésus sur le rivage et le second appel dont nous venons de faire la narration d'après saint Luc. Il y a tant de dissemblances entre les circonstances de chacun de ces appels qu'il nous semble injudicieux de vouloir les confondre.

² LUC, V, 12. « Ἐν μιᾷ τῶν πόλεων. »

³ MATTHIEU, XI, 21, et LUC, X, 13.

⁴ *Ibidem*. Les deux évangélistes disent des *actes de force*, δυνάμεις.

des villes » voisines de Bethsaïde, et que nous avons à relater maintenant comme faite en mars 28, paraît devoir être attribuée à la part revenant à Chorazaïn.

Donc, comme Jésus était dans cette ville, un homme tout couvert de lèpre¹ trouva le moyen de s'approcher de lui. Évidemment ce malheureux avait profité des ombres de la nuit, d'abord pour s'introduire dans la ville, puis dans la maison où résidait Jésus. D'après la loi mosaïque, en effet, les lépreux qui étaient en ce temps-là assez nombreux en Palestine vivaient rigoureusement séparés du reste de la population, car leur contact souillait l'homme sain pour une durée de sept jours²; ils étaient parqués; hommes et femmes, dans des campements établis aux abords des villes, et quand ils en sortaient³ ils devaient se rendre reconnaissables de loin en portant des vêtements décousus et en gardant la tête nue⁴, ce dernier signe étant particulièrement saillant dans un pays à soleil souvent ardent où personne ne sortait sans se couvrir la tête; si néanmoins quelqu'un de sain venait à s'approcher d'eux, ils avaient encore le devoir de se voiler la face du pan de leurs manteaux, et de crier qu'ils communiquaient l'impureté⁵.

Le lépreux qui vint vers Jésus avait appris qu'il avait fait de nombreuses guérisons; et sur cette information ce malheureux avait conçu l'espoir que

¹ Luc, V, 12.

² *Lévitique*, XIV, 46.

³ Ils pouvaient aller dans les synagogues, mais dans des enclos spéciaux.

⁴ *Lévitique*, XIII, 44-46.

⁵ *Lévitique*, *ibidem*.

sa maladie, bien qu'elle fût terriblement avancée, pourrait, elle aussi, être guérie; s'ingéniant donc pour ne pas être arrêté en chemin, il avait pénétré dans la petite ville et il était venu hardiment à la maison où il avait su que se trouvait Jésus. En ce moment, ce dernier était seul; le lépreux, qui le connaissait de vue, put ainsi aller droit à lui; et, se mettant à genoux et se courbant la face contre terre¹, il le suppliait : « Seigneur, si tu voulais, tu pourrais me guérir ». Ému de compassion à la vue de ce malheureux, Jésus tint pour rien la souillure légale, et, étendant la main, il toucha le lépreux en disant : « Je le veux, sois purifié ». A ces mots, toutes les plaies de lèpre qui couvraient cet homme disparurent.

Mais, après l'avoir instantanément guéri, Jésus voulut marquer à cet homme que s'introduire dans une maison privée en cachant sa lèpre était un péché contre la loi; d'un ton sévère, il lui intima donc l'ordre de sortir², puis de se rendre le plus vite possible à Jérusalem pour se mettre en règle avec la loi : « Garde-toi de rien dire à personne sur le chemin », recommanda Jésus au lépreux, « mais va vite te montrer au prêtre qui sera de service, et offre dans le temple pour ta purification ce que Moïse a prescrit³. Ce sera pour les prêtres la preuve que je tiens à l'observation de la loi⁴ ».

¹ MARC, I, 40; LUC, V, 12.

² MARC, I, 43. α 'Εμβριμῆσάμενος αὐτῷ εὐθέως ἐξέβαλεν αὐτόν, l'ayant menacé, il l'expulsa vite ».

³ Lévitique, chap. xiv.

⁴ Εἰς μαρτύριον αὐτοῖς, en attestation pour eux. Cette expression qui se trouve chez deux évangélistes (MARC, I, 44; LUC, V, 14) est interprétée différemment par quelques commentateurs : elle signifierait : Ce sera pour les gens d'ici l'attestation que tu n'es plus souillé par la lèpre.

Certainement le lépreux guéri se rendit à Jérusalem et s'y soumit à tous les rites de la purification; mais il n'observa pas de même l'ordre que lui avait donné Jésus de garder le silence. A peine était-il sorti de la maison, il se mit à proclamer en détails la guérison qu'il devait à Jésus¹; or, comme cet homme était connu et que son mal avait été considéré par tous comme incurable, sa guérison excita dans la petite ville une admiration enthousiaste; Jésus ne pouvait plus sortir de sa demeure sans être assailli de sollicitations; aussi il s'évada de la ville et gagna des endroits isolés où il se livrait à la prière².

Mais sa renommée de thaumaturge s'était tellement répandue dans les environs que son isolement ne put le mettre à l'abri des obsessions. De toutes parts venaient à lui des foules nombreuses demandant à entendre sa parole et à être guéries de leurs maux³. De nouveau, Jésus voulut se soustraire à cette affluence, et ne prenant avec lui que ses disciples de choix il rentra vite et sans bruit à Capharnaüm.

Il avait dès lors à sa disposition dans cette ville la vaste maison dont nous avons déjà parlé⁴, et il put

¹ MARC, I, 45.

² LUC, V, 16.

³ MARC, I, 45; LUC, V, 15.

⁴ Voir plus haut, page 218. Une hypothèse très soutenable est que la maison appartenait à cette riche galiléenne nommée Suzanne dont saint Luc a fait mention comme d'une femme charitable ayant assisté Jésus de ses biens (LUC, VIII, 3). Pourquoi saint Luc, si sobre dans les indications de noms propres (il ne nommera aucune des personnes guéries par Jésus, ni même le jeune homme ressuscité à Naïn), aurait-il tenu à commémorer le nom de cette femme, si elle n'avait pas rendu à Jésus quelque service plus signalé que les autres Galiléennes restées anonymes qui l'assistaient également? (LUC, VIII, *ibidem*). Le Père

s'y dissimuler pendant quelques jours¹. Mais son retour ne put rester longtemps ignoré de la masse, d'autant que, aux termes de saint Luc, la vertu du Seigneur faisait qu'il opérait des guérisons dans son entourage immédiat². Aussi bientôt les visiteurs affluèrent; ce n'étaient plus seulement comme naguère des gens avides d'obtenir un bienfait quelconque ou de simples curieux; des gens malintentionnés étaient mêlés à la foule.

Plusieurs pharisiens qui avaient vu Jésus exorciser le démoniaque dans la synagogue s'étaient choqués de ce qu'il eût fait un exorcisme un jour de sabbat; et ils s'étaient aigris davantage en apprenant qu'en Haute-Galilée Jésus, quand il guérissait les malades et chassait les démons, n'avait pas non plus considéré si c'était ou non jour de repos. Ils avaient certainement signalé à leurs amis de Jérusalem et de Judée ces libertés que prenait Jésus; et dans tout le monde pharisaïque, qui depuis sa tournée en Palestine méridionale prenait déjà ombrage de lui, on commença à machiner la ruine de ce novateur qui bravait si allégrement les préceptes de conduite déclarés les plus obligatoires par les docteurs de la

Lagrange (*Évangile selon saint Matthieu*, IX, 28) a émis l'opinion que cette maison appartenait au futur apôtre Matthieu, mais Jésus ne fit que plus tard la connaissance de celui-ci (voir chapitre suivant).

¹ MARC, II, 1. Les manuscrits malheureusement ont ici de nombreuses variantes; nous pensons pouvoir préférer, comme plus logique, le texte suivant : « Καὶ εἰσελθὼν πάλιν εἰς Καπερναοὺμ δι' ἡμερῶν ἡκούσθη ὅτι εἰς οὗτόν ἐστιν, *et étant entré de nouveau dans Capharnaüm, il fut su après quelques jours qu'il était revenu à la maison* ». Mais nous devons reconnaître qu'une autre leçon porte ἡκούσθη ὅτι ἐν οὗτῳ ἐστιν, *il fut su qu'il était dans une maison*.

² Luc, V, 17.

loi. Les pharisiens décidèrent de surveiller Jésus de près et de relever dans ses actes tous ceux qui pourraient être entachés de rébellion contre la loi religieuse, justifier même la peine de mort¹. A cet effet ils désignèrent un certain nombre d'émissaires qui furent recrutés dans la classe des docteurs de la loi, et qui se réunirent à Capharnaüm; il en vint de Jérusalem et de divers bourgs de Judée et de Galilée².

Ces hommes furent parmi les plus assidus à venir à la demeure de Jésus pour l'entendre enseigner et le voir guérir des malades ou des infirmes; et, afin de mieux l'épier ils s'asseyaient au premier rang³ dans la salle où « il disait la parole⁴ ».

Or un jour⁵ les auditeurs étaient particulièrement nombreux; non seulement la salle était pleine, les pharisiens étant assis en avant; mais la foule se pressait aux abords, jusque dans la rue où elle obstruait la porte d'entrée. Un nouveau groupe arriva qui voulait parvenir jusqu'à Jésus pour solliciter de lui une guérison, celle d'un jeune homme que l'inconduite avait rendu paralytique; quatre hommes le transportaient couché dans un hamac⁶. Mais quand

¹ Exode, XXXI, 14 et 15.

² Luc, V, 17. La plupart des traductions françaises disent : *Ils vinrent de tous les bourgs de la Galilée et de la Judée*. C'est un faux sens ridicule. Le texte porte ἐκ πάσης κώμης τῆς Γαλιλαίας καὶ Ἰουδαίας (ex omni castello Galilææ et Judææ) dont la traduction littérale est : *de bourgs quelconques de la Galilée et de la Judée*.

³ Marc, II, 6; Luc, V, 17.

⁴ Marc, II, 2.

⁵ Ἐν μιᾷ τῶν ἡμέρων, en l'un  ces jours (Luc, V, 17). Par ces mots, saint Luc montre bien que Jésus enseignait de nouveau depuis plusieurs jours à Capharnaüm.

⁶ Marc, II, 3 : Vinrent vers lui des personnes amenant un paralytique

ce groupe arriva près de la maison, il ne put se frayer un chemin tant la foule était serrée. Sans se décourager, ces hommes se dirent les uns aux autres que, à défaut de la porte donnant accès de la rue, ils pourraient trouver une voie d'entrée par le toit, car celui-ci était en terrasse plate, conformément à la coutume suivie dans les pays de Levant où les chutes de neige ne sont pas à craindre; et cette terrasse communiquait par un escalier avec l'intérieur de la maison. Les quatre porteurs gagnèrent donc la terrasse avec leur fardeau soit par un escalier extérieur, soit par le toit d'une maison contiguë.

Malheureusement, quand ils furent parvenus sur cette terrasse, ils s'aperçurent que l'escalier qui descendait dans la maison était trop étroit ou trop raide pour servir au passage du paralytique. Faisant de nouveau preuve de décision, ces hommes, se saisissant d'instruments de fortune, soulevèrent une partie du briquetage de la terrasse, coupèrent peut-être même quelques solives¹, et quand l'ouverture fut assez grande ils descendirent par elle, à l'aide de cordes, le hamac chargé du paralytique.

Sous les déblais qui tombaient, les auditeurs de Jésus avaient dû s'écarter du milieu de la salle, de sorte que le paralytique put être déposé sur le sol

porté par quatre hommes; "Ερχονται πρὸς αὐτὸν παραλυτικὸν φέροντες αἰρόμενον ὑπὸ τεσσάρων. Saint Luc (V, 18) dit plus simplement : « Et voilà des hommes portant sur une couchette un homme qui avait été frappé de paralysie ». Cf. MATTHIEU, IX, 1.

¹ Le mot ἑξορύξαντες, ayant creusé, qu'emploie saint Marc, montre que ces hommes se servirent de pioches.

aux pieds mêmes de Jésus¹. Celui-ci, sans paraître prêter attention au remuement qui se faisait dans le toit, avait continué son enseignement pour empêcher une panique, et tous en se serrant étaient restés calmes dans la salle.

Ayant mesuré combien grande était la confiance que le paralytique et ses amis avaient en sa bonté et en sa puissance, Jésus dit à cet infortuné : « Courage, enfant, tes péchés sont pardonnés² ».

Les docteurs de la loi et autres pharisiens³ qui assistaient à cette scène s'offensèrent de cette parole et ils raisonnaient mentalement : « Comment celui-ci parle-t-il de la sorte? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, sauf Dieu seul? » Jésus lut dans leurs pensées : « Pourquoi », leur dit-il, « raisonnez-vous ainsi dans vos cœurs? Quel est le plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi, prends ton lit, et marche? Pour que vous sachiez que le fils de l'homme a pouvoir sur la terre de remettre les péchés, voyez ». Et s'adressant au paralytique, Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton lit et retourne en ta maison ». Instantanément le jeune homme avait retrouvé sa vigueur et son agilité perdues; il se mit debout, ramassa sous son bras la

¹ Luc, V, 19.

² Le mot *τέκνον* employé par saint Marc (II, 5) et par le traducteur de saint Matthieu (IX, 2) indique un homme jeune; Jésus n'aurait pas nommé *son enfant* un homme plus âgé que lui; saint Luc (V, 20) dit : « *Homme, άνθρωπε, tes péchés te sont remis* ».

³ Saint Luc (V, 21) dit : *les scribes et les pharisiens*. Mais nous savons que dans le langage des évangélistes *scribe* et *docteur de la loi* sont des mots interchangeables. Saint Luc ici veut désigner par le premier mot les émissaires venus de loin pour épier Jésus et par le second les pharisiens domiciliés à Capharnaüm.

couchette sur laquelle il avait été apporté, et, en glorifiant Dieu par des actions de grâces, il fendit la foule pour rentrer à pied chez lui.

Tous les assistants, même les docteurs de la loi, étaient saisis de crainte respectueuse¹ et en même temps extasiés d'admiration².

« Nous avons, disaient-ils, contemplé des merveilles aujourd'hui³; nous n'avons jamais rien vu de pareil⁴ », et ils glorifiaient Dieu d'avoir donné une telle puissance aux hommes⁵. Leur admiration, en effet, n'allait pas jusqu'à leur faire entrevoir en Jésus un être divin; ils ne remarquèrent même pas le titre de « fils de l'homme » que venait de se donner Jésus⁶. Celui-ci avait visé la prophétie de Daniel⁷ où « le fils d'un homme reçoit de Iahvé la puissance, l'honneur et le royaume; puissance éternelle qui ne lui sera pas enlevée, et royaume qui ne sera pas détruit ». Mais les docteurs de la loi, bien que certainement ils connussent ce texte, ne pensèrent pas à faire un rapprochement entre lui et la parole de Jésus. Pour eux, l'expression *fils de l'homme* resta une périphrase poétique du mot « homme », telle qu'elle se rencontre souvent dans l'Ancien Testament⁸. Tout au plus quelques-uns pensèrent-ils à

¹ LUC, V, 36 : « Ἐπλήσθησαν φόβου, ils étaient remplis de crainte ».

² MARC, II, 12; LUC, V, 26.

³ LUC, V, 26.

⁴ MARC, II, 12.

⁵ MATTHIEU, IX, 8.

⁶ Jésus s'était déjà donné ce nom dans son entretien avec Nicodème, l'année précédente (JEAN, III, 14); mais ici est la première fois où il le prenait en public devant une assemblée nombreuse.

⁷ DANIEL, VII, 13 et 14.

⁸ Nombres, XXIII, 18; Psaumes, VIII, 5, et LXXIX, 16 et 18.

une assimilation de Jésus au prophète Ézéchiél que Dieu, dans ses révélations, avait à plusieurs reprises nommé « Fils d'un homme¹ ».

Après la guérison du paralytique, Jésus, nous disent les évangélistes, partit de nouveau de Capharnaüm pour se diriger du côté de la mer, c'est-à-dire pour aller à Bethsaïde². Mais ils ne précisent pas si Jésus quitta la maison le jour même dès que la foule se fut dispersée, ou si son départ n'eut lieu que le lendemain ou quelques jours après. Ce que nous croyons certain, c'est que, les fêtes de la Pâque approchant (la nouvelle lune de Nisan fut déclarée le 14 avril), ce départ pour Bethsaïde fut le commencement du voyage qui devait mener Jésus à Jérusalem pour y célébrer les fêtes.

¹ ÉZÉCHIEL, XX, 3, 4, 27 et 45; XXI, 2, 8, 14, 18, etc.

² MATTHIEU, IX, 9; MARC, II, 13; LUC, V, 27.

CHAPITRE XX

Jésus se rend à Jérusalem pour la Pâque de l'an 28.

Jésus était parti de Capharnaüm accompagné d'un nombreux groupe de disciples¹; cette fois c'est donc ouvertement qu'il se mettait en route. Aussi, quoique le trajet jusqu'à Bethsaïde fût fort court, il ne put le faire sans attirer l'attention; bientôt la foule accourut près de lui²; elle voulait voir et entendre celui qui avait guéri le jeune paralytique après l'avoir absous de ses péchés. Jésus se prêta au désir de ces curieux; de temps en temps il faisait halte pour les enseigner, et c'est à petits pas qu'il put atteindre Bethsaïde.

Échelle importante pour le trafic entre les rives opposées du lac, Bethsaïde possédait un bureau de péage où des droits se percevaient au profit du gouvernement hérodien sur les voyageurs et les

¹ La présence de nombreux disciples auprès de Jésus ressort de certains traits relevés par les évangélistes après l'arrivée à Bethsaïde (MATTHIEU, IX, 14; MARC, II, 15; LUC, V, 30). Parmi ces disciples, il y avait certainement les quatre pêcheurs de Bethsaïde; et probablement Philippe et Barthélemy. Impossible de déterminer qui étaient les autres.

² MARC, II, 13.

marchandises. Les employés de ce bureau étaient mal vus de la population, très portée naturellement à leur imputer toutes sortes d'exactions : mais ils étaient surtout honnis par les Juifs fervents qui, considérant le tétrarque Antipas comme un schismatique au point de vue religieux et comme un intrus au point de vue politique, enveloppaient dans la même réprobation tous ceux qui le servaient.

Au nombre des péagers¹ se trouvait un Juif nommé Lévi; il n'avait eu jusqu'alors aucuns rapports directs avec Jésus, mais il avait dû quelquefois entendre ses enseignements et en avoir été touché. Jésus, à coup sûr, savait que Lévi, malgré sa profession, vivait dans l'attente du royaume de Dieu et de la rédemption d'Israël par le Messie. Or, justement, lorsque Jésus vint à passer devant le bureau de péage, Lévi était assis à un comptoir et percevait quelques recettes. Jésus lança sur lui un regard pénétrant; et, sans s'arrêter, lui jeta au passage ce simple mot : « Suis-moi »². Saisi par cet appel inattendu, Lévi se leva incontinent laissant ses écritures et ses recettes aux soins de ses collègues, et il suivit Jésus à côté de Simon-Pierre et des autres disciples; il ne devait plus, jusqu'à la Passion, se séparer de ce nouveau chef, à moins d'ordres de lui³.

Mais avant de briser avec sa résidence de Beth-

¹ Le mot employé par les évangélistes est *τελώνης*, *fermier ou receveur d'impôts*, que la *Vulgate* a traduit par *publicanus*; la langue religieuse française a adopté ce mot latin francisé en *publicain*, en lui donnant une nuance infamante.

² MATTHIEU, IX, 9; MARC, II, 14; LUC, V, 27.

³ Par exemple, lorsque les apôtres furent envoyés par Jésus en mission deux à deux (LUC, IX, 1) ou quand la plupart d'entre eux reçurent l'ordre d'attendre Jésus au pied du Thabor (LUC, IX, 28).

saïde, Lévi voulut faire devant ses compatriotes et collègues honneur à son nouveau chef. Il organisa donc pour le soir même ou pour un des soirs suivants un grand banquet dans la maison qu'il allait quitter¹ et il y invita, outre Jésus et ses disciples, les gens qu'il avait eus comme amis à Bethsaïde dans sa vie administrative, c'est-à-dire des publicains tels que lui, et des sceptiques en matière religieuse que les Juifs fervents appelaient des *pêcheurs*².

Aucun pharisien n'avait été invité. Ce jour-là était, du reste, pour eux jour de jeûne³, mais poussés par la curiosité certains pharisiens profitèrent de la grande tolérance qui en Palestine était alors accordée aux passants d'entrer dans une maison où se célébrait une fête. Plusieurs pénétrèrent donc dans la salle pour voir ce qui s'y passait, pour épier Jésus sans doute; peut-être ces curieux étaient-ils de ceux qui dans la maison de Capharnaüm s'étaient offensés des paroles de Jésus remettant au paralytique ses péchés. Maintenant ils se choquèrent de ce que Jésus s'était mis à table en compagnie de gens malfamés. S'adressant à Pierre et à ses compagnons, ils leur demandèrent : « Pourquoi mange-t-il et boit-il avec des publicains et des pêcheurs⁴? Pourquoi vous-mêmes mangez-vous et buvez-vous avec de telles gens⁵? »

Jésus entendit ces paroles, et, prenant la parole, il

¹ MARC, II, 15; LUC, V, 29.

² MATTHIEU, IX, 11; MARC, II, 16; LUC, V, 30.

³ MARC, II, 18 : « Les disciples de Jean et ceux des pharisiens étaient à jeûner, ce jour-là ».

⁴ MARC, II, 16.

⁵ LUC, V, 30.

dit à ces mécontents : « Ce ne sont pas les hommes bien portants qui ont besoin de médecins, mais ceux qui sont malades ». Puis, comme les pharisiens se targuaient d'être les meilleurs interprètes de la loi religieuse, il fit ironiquement observer : « Vous, scribes, vous feriez mieux d'aller apprendre ce que signifient ces mots du prophète Osée : *Je veux la miséricorde et non les sacrifices, la science de Dieu plus que les holocaustes*¹. Je ne suis pas venu sur la terre pour appeler les justes, mais les pécheurs ».

Les gens malintentionnés pouvaient faire valoir ce jour-là un autre grief contre Jésus ; car le banquet, nous venons de le dire, avait lieu justement en l'un de ces jours nombreux où les pharisiens jeûnaient², et les disciples de Jean-Baptiste faisaient de même³. Plusieurs de ces derniers étaient entrés dans la salle ; voyant ce qui s'y passait, ils vinrent à Jésus et, sans oser le critiquer lui-même, ils lui dirent : « Les disciples de Jean et ceux des pharisiens jeûnent fréquemment et disent des prières ; les tiens mangent et boivent. Pourquoi ne jeûnent-ils pas⁴ ? »

Pour répondre à ce grief des johannites, Jésus emprunta l'allégorie que le baptiste avait lui-même l'année précédente présentée à ses disciples en parlant de Jésus⁵ : « Les garçons de nocess⁶ peuvent-ils

¹ OSÉE, VI, 6. Saint Matthieu abrège le passage du prophète ; il conserve seulement les mots : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice » (MATTHIEU, IX, 13).

² LUC, XVIII, 12.

³ MARC, II, 18.

⁴ MATTHIEU, IX, 14 ; MARC, II, 18 ; LUC, V, 33.

⁵ JEAN, III, 29. Voir plus haut, page 192.

⁶ Littéralement : les fils de la chambre nuptiale, οἱ υἱοὶ τοῦ νυμφῶνος (MATTHIEU, IX, 15 ; MARC, II, 19 ; LUC, V, 34).

s'affliger¹ tant que l'époux est avec eux? Prétendez-vous les faire jeûner pendant ce temps-là²? Ils ne le peuvent. Viendront des jours où l'époux leur sera enlevé, alors ils jeûneront ».

Ces paroles étaient spécialement adressées aux disciples du baptiste, mais sachant que les pharisiens s'étonnaient tout autant que ces derniers de la bonne chère offerte par Lévi un jour de jeûne, Jésus se tourna vers eux et chercha à leur faire comprendre que la doctrine de miséricorde prêchée par lui se conciliait malaisément avec les rigueurs excessives et misanthropiques pratiquées par eux en suite d'une interprétation déraisonnable de la loi mosaïque. Pour donner aux pharisiens cette leçon, Jésus recourut pour la première fois à un mode de discours dont il fera désormais un emploi constant, à la parabole : « Personne », dit-il, « ne prend du drap neuf pour coudre une pièce sur un vieux vêtement; si on le faisait, la pièce de drap neuf emporterait des bouts de la vieille étoffe, et la déchirure deviendrait plus grande³. Personne non plus ne met du vin nouveau dans de vieilles outres; si on le fait, le vin nouveau les fait éclater, il se répand, et les outres sont perdues elles aussi; mais il faut mettre le vin nouveau dans les outres neuves; et contenant et contenu se conservent bien⁴ ».

¹ Πενθεῖν, littéralement : *être en deuil* (MATTHIEU, IX, 15).

² LUC, V, 34.

³ MATTHIEU, IX, 16; MARC, II, 21. — Saint Luc accentue un peu l'allégorie : « Personne ne coupe une pièce à un vêtement neuf pour la mettre à un vêtement vieux. En agissant ainsi on gâterait le vêtement neuf en le trouant, et la pièce neuve ne s'accorderait pas avec le vieux vêtement » (LUC, V, 36).

⁴ MATTHIEU, IX, 17; MARC, II, 22; LUC, V, 37 et 38.

Le banquet s'acheva. Les pharisiens s'étaient retirés, de plus en plus aigris contre Jésus, et celui-ci fit sur leur état d'esprit cette réflexion philosophique que nous a conservée saint Luc : « Personne ayant bu du vin vieux n'en demande aussitôt du nouveau ; car il dit : le vieux est meilleur¹ ». Attachés à leurs pratiques anciennes, les pharisiens les trouvaient de tous points supérieures aux nouvelles règles de conduite que traçait Jésus ; il était donc à prévoir qu'ils auraient grande répugnance à se rallier à ces dernières.

En l'an 28, le quinzième jour de Nisan s'ouvrit au coucher du soleil le mercredi 28 avril du calendrier Julien ; cinq jours de marche suffisaient largement pour couvrir la distance de Bethsaïde à Jérusalem ; mais probablement Jésus voulut être rendu là-bas dès le dixième jour de Nisan afin de faire choix de son agneau pascal ce jour-là même, ainsi qu'il était prescrit dans l'*Exode*². Il se serait donc mis en route le 19 ou le 20 avril.

Désormais, nous l'avons dit, il ne fait plus le pèlerinage avec les grandes caravanes ; il voyage à part avec ses disciples. Or, en l'an 28 il fut certainement accompagné par ceux « qui avaient tout quitté pour lui³ », Simon-Pierre, André, Jacques, Jean et Lévi, ce dernier portant désormais le surnom de Matthieu

¹ Luc, V, 39. Ce n'est pas que par goût les Juifs préférassent le vin vieux au nouveau ; plusieurs passages de la Bible montrent qu'ils aimaient le vin doux (par ex. Michée, VI, 15, et *Actes des Apôtres*, II, 13). Mais venant de boire du vin vieux, ils ne veulent pas tout de suite en boire du nouveau, parce que leur palais serait désagréablement affecté par le changement de goût.

² *Exode*, XII, 3.

³ Luc, V, 11 et 28.

(*don de Dieu*) que lui avait attribué Jésus. Probablement les autres disciples de la première heure, Philippe et Barthélemy, firent aussi partie de la petite troupe; et l'on peut croire qu'elle fut encore grossie de quelques autres récemment gagnés par Jésus.

Le voyage se fit sans incident. Jésus longea les bords du lac de Génésareth, puis ceux du Jourdain; il arriva ainsi à Jéricho et de là, selon l'expression de saint Jean, il monta à Jérusalem¹.

¹ JEAN, V, 1.

CHAPITRE XXI

La Pâque de l'an 28.

Saint Jean est le seul parmi les évangélistes qui nous donne quelques détails sur ce que fit Jésus à Jérusalem pendant la semaine de la Pâque en l'an 28.

« Après cela », nous dit-il, « était la fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem¹ ». On a beaucoup discuté au sujet de ce mot *la fête des Juifs* : ceux qui veulent réduire à un an et demi la vie publique de Jésus ont dit que la fête mentionnée par saint Jean était la Pentecôte, d'autres y ont vu la fête nationale des Purim (fête des sorts) instituée en commémoration du sauvetage par Esther des Juifs condamnés à périr en un jour déterminé par le sort². Mais pourquoi Jésus aurait-il fait le voyage de Jérusalem à l'occasion d'une de ces fêtes ? Se présenter au Temple pour la Pentecôte n'était plus

¹ JEAN, V, 1. Malheureusement plusieurs manuscrits ne portent pas l'article défini et disent par conséquent : *Après cela était une fête des Juifs*, Μετὰ ταῦτα ἦν ἑορτὴ τῶν Ἰουδαίων. Cette omission a favorisé les théories de ceux qui ne veulent pas voir la Pâque dans cette fête.

² *Esther*, III, 7.

obligatoire au temps de Jésus¹, et quant aux Purim, fête populaire et bruyante, ils se célébraient non pas dans le lieu saint, mais partout dans le pays, là où existait une communauté juive². D'ailleurs, pour saint Jean qui écrivait soixante ans après la mort de Jésus et vingt ans après la ruine de Jérusalem et la dispersion des Juifs, la fête juive sans qualificatif, la fête par excellence, ne pouvait être que la fête qui avait vu la mort et la résurrection de Jésus, celle de la Pâque.

Bien que l'année précédente les actes accomplis par Jésus à Jérusalem au moment de la Pâque, notamment l'expulsion des marchands hors du parvis des Gentils, eussent fait une grande sensation, sa présence à la Pâque de l'an 28 passa presque inaperçue. La raison en est que l'attention et les passions populaires furent détournées de lui par une offense très grave que le procurateur romain Ponce Pilate venait de faire au sentiment religieux des Juifs et qui eut pour conséquence, pendant cette fête de Pâque, des troubles réprimés violemment avec large effusion de sang juif.

Nommé en l'an 26 procurateur de Judée par l'Empereur Tibère, Ponce Pilate, dès son entrée en fonctions, avait délibérément froissé les sentiments religieux et patriotiques de la nation juive. Par égard pour ces sentiments, les précédents procurateurs romains³ avaient évité d'introduire dans

¹ Ézéchiél, quand il formule les règles du culte à observer après le retour de la captivité à Babylone, ne parle pas de la Pentecôte (XLV, 21 et 25), mais seulement de la Pâque et des Tabernacles.

² *Esther*, IX, 28.

³ Quatre procurateurs romains s'étaient succédé dans l'administra-

Jérusalem des étendards qui fussent, selon l'usage de Rome, surmontés de panneaux en bois où était sculptée la tête de l'Empereur Tibère : les images taillées au ciseau étaient, en effet, prosrites par la loi mosaïque¹ ; et il paraissait inutile de promener devant les yeux des Juifs des portraits leur rappelant qu'ils étaient désormais asservis à un souverain étranger et païen. Pilate jugea que cette condescendance de ses prédécesseurs était une faiblesse peu digne de la puissance romaine et il décida de substituer aux étendards nus, que les soldats romains avaient à Jérusalem, des étendards surmontés d'un médaillon représentant Tibère. Il choisit la nuit pour faire cette substitution, comptant que les Juifs s'inclineraient devant le fait accompli. Mais ses prévisions furent déçues. Dès que se fut répandue la nouvelle que des drapeaux portant des portraits de l'Empereur avaient été introduits dans Jérusalem, des troupes nombreuses de protestataires partirent pour Césarée, résidence ordinaire du procurateur, et présentèrent à Pilate une pétition pour le retrait immédiat de ces drapeaux. Pilate d'abord résista ; mais cinq jours durant les Juifs ne se relâchèrent pas de leurs instances ; à la fin, le procurateur obsédé les fit cerner par des soldats en armes et les menaça de mort s'ils ne se dispersaient pas ; loin d'obéir, ceux-ci se mirent à genoux et, se découvrant, offrirent leurs têtes nues aux glaives des soldats en disant qu'ils préféreraient mourir plutôt que d'accepter

tion de la Judée et de la Samarie depuis la destitution de l'ethnarque Archelaüs.

¹ *Exode*, XX, 4 ; *Lévitique*, XXVI, 1 ; *Deutéronome*, IV, 15 et 16.

un tel sacrilège dans Jérusalem. Pilate n'osa pas donner l'ordre du massacre; il s'engagea devant cette foule exaltée à retirer les drapeaux et il les fit en effet rapporter à Césarée¹.

Une autre bravade de Pilate contre les Juifs se termina encore plus mal pour lui. Dans l'ancien palais d'Hérode le Grand, que les procurateurs romains avaient pris comme lieu de résidence quand ils venaient à Jérusalem, Pilate fit apposer sur les murs de l'atrium deux boucliers d'or comme ex-voto à des divinités païennes. La population de Jérusalem protesta et elle le fit si véhémentement que les quatre fils encore vivants d'Hérode le Grand furent amenés à la soutenir; Hérode Antipas, conjointement avec Philippe tétrarque d'Iturée et de Trachonite, et deux autres demi-frères moins connus, firent appel à Tibère de cet outrage infligé à la religion juive dans le palais de leur père, et Tibère qui était alors favorable aux Juifs fit droit à leur plainte et envoya à Pilate l'ordre de supprimer ses ex-voto². Pilate en conçut contre Antipas un fort ressentiment qui dura deux ans³.

En l'an 28 un troisième conflit entre Pilate et le peuple vint à surgir. Jérusalem, où les ablutions constantes ordonnées par la loi mosaïque réclamaient d'énormes quantités d'eau, souffrait de la rareté de celle-ci; Pilate pensa à en amener d'assez loin⁴ par

¹ FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. iii, par. 1.
— *Guerre juive*, livre II, chap. ix, par. 2 et 3.

² PHILON, *Legatio ad Cæsum*, 38.

³ LUC, XXIII, 12.

⁴ Josèphe dit dans ses *Antiquités hébraïques* (livre XVIII, chap. iii, par. 2) que Pilate plaça la prise d'eau à 200 stades (une quarantaine

la construction d'un aqueduc; le travail fut commencé et sans doute les Juifs le virent d'abord de bon œil. Malheureusement, peut-être parce que la dépense surpassa la prévision, l'argent vint à manquer, et Pilate, pour payer les matériaux et les ouvriers, se mit à puiser à pleines mains dans le trésor du Temple. Les Juifs furent saisis d'horreur en voyant détourner pour subvenir aux travaux de Pilate des fonds sacrés exclusivement destinés à l'entretien ou à l'embellissement du Temple. Aussi quand le procurateur fut arrivé à Jérusalem pour la fête de Pâque afin d'y veiller personnellement, selon son habitude, au maintien du bon ordre, plusieurs milliers d'hommes, soit habitants de Jérusalem, soit pèlerins, vinrent se masser près de son palais, et ils le sommaient, en accompagnant leur sommation de vociférations et d'injures, d'arrêter incontinent la construction de l'aqueduc. Pilate avait été prévenu de la démonstration qui se préparait; et, pour en avoir raison, il avait eu recours à la ruse. Il avait ordonné à un grand nombre de soldats d'endosser des vêtements civils en cachant sous ceux-ci des massues ou des bâtons plombés; ainsi armés, ils se mêlèrent à la foule comme s'ils étaient eux aussi des manifestants, et à un signal convenu que donnerait Pilate du perron de son palais, ils frapperaient à bras raccourcis sur cette foule. Quand Pilate vit que tout était prêt pour la répression du tumulte, il

de kilomètres de Jérusalem; mais dans la *Guerre des Juifs* (livre II, chap. ix, par. 4) il élève à 400 stades le parcours de l'aqueduc. On pense que la première distance est calculée à vol d'oiseau et la seconde d'après les sinuosités de la construction.

se montra aux manifestants et leur enjoignit de se retirer; ceux-ci n'en firent rien, redoublèrent, au contraire, leurs clameurs; là-dessus Pilate donna le signal, et les soldats commencèrent à frapper autour d'eux sans nulle merci. Alors se produisit parmi les manifestants une panique inexprimable; surpris par cette agression inattendue et n'ayant aucun moyen de se défendre, ils ne pensèrent qu'à prendre la fuite, mais beaucoup n'y réussirent pas et furent tués, les uns assommés par les soldats, les autres étouffés dans la cohue¹.

Ce prélude sanglant de la semaine de la Pâque fit que pendant celle-ci les Juifs tout entiers à leur fureur contre Pilate ne donnèrent aucune attention à Jésus. Il put, sans être contrarié ni même remarqué, faire toutes ses visites au Temple, y enseigner même; il ne parlait qu'à des oreilles distraites. Opéra-t-il, comme l'année précédente, quelques guérisons dans l'enceinte du Temple? S'il en opéra, elles ne frappèrent point le public. Seule une guérison qu'il fit hors du Temple, le jour du sabbat dans la semaine de la Pâque (samedi 1^{er} mai), causa grand émoi parmi les pharisiens; car cette guérison, qui par elle-même était déjà aux yeux de ceux-ci une violation de la loi du repos, fut accompagnée d'un commandement donné par Jésus à un Juif de commettre un acte directement contraire à cette loi; et dans l'état d'exaspération où étaient les pharisiens, ils considérèrent cet ordre comme un sacrilège méritant un châtiment exemplaire. Mais personne pour le

¹ FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. III, par. 2; *Guerre juive*, livre II, chap. IX, par. 4.

moment ne sut que Jésus était l'auteur des actes incriminés ; ce fut seulement l'année suivante, nous le dirons tout à l'heure, que les pharisiens connurent que Jésus avait fait la guérison et donné l'ordre. Alors, mais seulement alors, ils résolurent de le supprimer d'urgence par la mort.

Voici, d'après le récit de saint Jean, ce qui se passa le jour du sabbat 1^{er} mai de l'année 28. Auprès de la porte de la ville, nommée Porte des brebis¹, existait une grande construction pentagonale nommée Béthesda (maison de grâce) ; elle était formée de cinq portiques soudés bout à bout, au milieu desquels était un bassin alimenté soit par le drainage des eaux de pluie, soit par une dérivation de la Fontaine de la Vierge ou de quelque autre source². L'eau de ce bassin possédait des propriétés miraculeuses : « Un ange », nous dit saint Jean³, « descendait de temps en temps⁴ dans le bassin et en agitait l'eau ; et celui qui était entré le premier dans le bassin après la mise en mouvement de l'eau était guéri de son mal quel qu'il pût être ». Saint Jean ne précise rien quant aux époques auxquelles se produisait le phénomène ; mais il est probable que les jours de fête religieuse étaient plus particulièrement favorisés par le miracle. Aussi pendant la semaine

¹ Cette porte nommée en grec προβατικὴ πύλη, porte probatique, est mentionnée dans le *Second livre d'Esdras* ou *livre de Néhémias* (chap. III, 1) ; elle se trouvait, croit-on, sur l'emplacement de la porte actuelle de Saint-Étienne.

² La traduction exacte du texte de saint Jean est : « Il y a à Jérusalem, près de la Probatique, un bassin nommé en hébreu Béthesda ayant cinq portiques ».

³ JEAN, V, 4,

⁴ Littéralement : *au moment propice κατὰ καιρόν*.

des azymes une grande quantité d'infirmes, aveugles, boiteux, atrophies, se tenaient sous les portiques, attendant avec anxiété la mise en mouvement de l'eau¹.

Donc le jour du sabbat qui suivit la Pâque, Jésus se rendit à Béthesda ; aucun disciple ne l'accompagnait ; à dessein il avait voulu être seul. Il parcourut les portiques, examinant tous ces malheureux dont les regards étaient invariablement tournés vers le bassin. Aucun d'eux ne le remarqua. Quant à lui, que la compassion animait, il avisa un homme couché sur une civière et qui paraissait moins captivé que les autres par la vue de l'eau. Depuis trente-huit ans cet homme souffrait d'ataxie locomotrice, conséquence d'excès de jeunesse. Chaque jour, tout au moins aux époques de l'année où l'on pouvait prévoir que l'eau du bassin serait secouée par l'agitation miraculeuse, il se traînait de sa demeure jusqu'à Béthesda et là il attendait, étendu sur une civière².

Durant ce long espace de trente-huit années, cet homme avait dû voir bien des infirmes être guéris près de lui ; mais, incapable de se mouvoir avec promptitude, il n'avait jamais pu profiter de l'agitation de l'eau et il désespérait de sa guérison. « Veux-tu être guéri ? » lui demanda Jésus. « Seigneur », répondit avec respect, l'ataxique qui dans cet inconnu devina tout de suite une personnalité d'un ordre

¹ JEAN, V, 3.

² Dans les *Actes des Apôtres* (III, 2), il est question d'un boiteux qui est chaque jour apporté par des amis au Temple, à la Porte Belle. Mais l'ataxique de Béthesda n'avait personne pour lui rendre ce service, il le dit lui-même un peu plus loin (JEAN, V, 7).

supérieur, « Seigneur, je n'ai personne qui lorsque l'eau s'agite me jette aussitôt dans le bassin ; réduit à mes seules forces je tâche d'y parvenir, mais un autre est descendu avant moi ».

« Lève-toi », lui dit Jésus sans plus de propos, « prends avec toi ta civière et va-t'en d'ici ». Cet ordre donné, Jésus laissa cet homme et sortit rapidement de Béthesda, son départ étant aussi inaperçu qu'avait été son arrivée.

Aux paroles de Jésus, l'ataxique avait senti la vigueur et la solidité renaître dans ses membres ; il se leva sans effort et obéissant à l'ordre de Jésus il prit sa civière sur l'épaule et ainsi chargé se dirigea à travers les portiques vers la rue pour rentrer dans sa demeure.

Ce fut une surprise générale dans l'assemblage des habitués de Béthesda quand ils virent leur compagnon d'infortune se mouvoir allégrement et porter lui-même sa civière sans en être embarrassé. Ils se demandaient comment cette guérison avait pu se produire, puisque l'ataxique n'était pas descendu dans l'eau, puisque celle-ci ne s'était même pas agitée. Des pharisiens se trouvaient là ; pas plus que les infirmes ils ne s'expliquaient cette guérison ; mais avant tout ils se scandalisaient de ce que, un jour de sabbat, cet homme guéri transgressât la défense de porter des fardeaux¹. « C'est jour de sabbat », lui firent-ils observer ; « il ne t'est pas permis d'emporter ta civière ». Il leur répondit :

¹ Il n'y a pas dans le *Pentateuque* de défense spéciale relative aux fardeaux. Cette défense se trouve dans le *livre de Jérémie* (XVIII, 21). Cf. *Second livre d'Esdras*, chap. XIII, 15 et suivants.

« Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ta civière et va ; » réponse qui équivalait à dire : Celui qui a eu le pouvoir de me guérir avait aussi le pouvoir de me dispenser de l'observation du repos sabbatique.

Les pharisiens à ces mots se mirent en fureur : « Quel est cet homme qui t'a dit : prends ton lit et va-t'en ? » demandèrent-ils avec violence. Mais l'ataxique ne pouvait nommer Jésus, puisqu'il ne savait absolument pas qui était son sauveur ; il ne pouvait davantage le montrer, puisque Jésus s'était esquivé de Béthesda aussitôt après la guérison. Les pharisiens comprirent qu'il était oiseux de harceler de questions un homme qui ne savait rien ; et dans le trouble d'esprit où les avait mis leur animosité contre Pilate, ils n'eurent pas l'idée de rapprocher la guérison qui venait d'avoir lieu à Béthesda de celles que Jésus avait faites en Galilée en des jours de sabbat et qui leur avaient été signalées¹. Bref ils étaient désespérés ; tout ce qu'ils purent faire ce jour-là fut d'empêcher l'ataxique d'emporter sa civière ; il fut contraint de la laisser, quitte à revenir le lendemain pour la chercher.

Cet homme devait plus tard revoir Jésus et le signaler aux pharisiens comme étant celui qui l'avait guéri. Mais cette seconde rencontre eut-elle lieu pendant la période de quatre jours qui restait à courir avant l'achèvement de la semaine des azymes ? Telle est l'opinion courante chez les commentateurs, et elle s'appuie sur le fait que saint Jean dans son récit relie l'un à l'autre sans aucune coupure les

¹ Voir plus haut, page 238.

deux entretiens de Jésus avec l'ataxique. Mais cette raison ne nous paraît pas convaincante; nous savons, en effet, que saint Jean aime à grouper ensemble dans le même chapitre tous les développements successifs d'un épisode, si séparés qu'ils soient par le temps; il rejette plus loin la mention des faits d'un autre ordre qui sont intervenus au milieu de ces développements. C'est ainsi que nous le verrons procéder lorsqu'il racontera toutes les suites qu'eut la guérison d'un aveugle-né faite par Jésus à Jérusalem l'année suivante¹.

Nous croyons, quant à nous, que la seconde rencontre de Jésus avec l'ataxique et les discussions qu'elle occasionna entre Jésus et les membres du Sanhédrin eurent lieu en l'an 29 quand Jésus fut revenu à Jérusalem pour une autre Pâque. Dans ces discussions, en effet, Jésus parlera de Jean-Baptiste comme d'un homme déjà mort²; or, au mois de mai de l'an 28, Jean-Baptiste, s'il était en captivité, était certainement en vie; nous le verrons encore être en communication avec Jésus. En outre, si le Sanhédrin avait dès le printemps de l'année 28 « cherché à faire mourir Jésus³ », comme il le fit à la suite des discussions amenées par la révélation de l'ataxique⁴, il ne lui aurait pas fallu plus d'un an pour mettre en voie d'exécution son mauvais dessein; nous trouverions dès l'an 28 trace de tentatives d'homicide dirigées par lui contre Jésus; or, si entre la Pâque de

¹ Voir plus loin, chapitres LXIV et LXVI.

² JEAN, V, 35.

³ JEAN, V, 18.

⁴ JEAN, VII, 1.

28 et celle de 29 on voit des intrigues engagées de Jérusalem contre Jésus par les pharisiens, on ne voit pas durant cette année rien de mortel ourdi contre lui par le Sanhédrin.

Nous dirons donc que Jésus acheva à Jérusalem sans autre incident la semaine des azymes de l'an 28, et qu'aussitôt après il repartit avec ses disciples pour Capharnaüm.

CHAPITRE XXII

Nouveau séjour de Jésus à Capharnaüm (mai 28).

Le premier sabbat dans le deuxième mois de l'année juive, jour que saint Luc nomme le deuxième premier-sabbat¹ et qui en l'an 28 de notre ère fut le 14/15 mai, nous retrouvons Jésus revenu depuis quelques jours à Capharnaüm et y ayant repris son activité réformatrice.

Ce jour-là il sortit de la petite ville pour faire avec un certain nombre de disciples un tour dans la campagne voisine, tour qui devait être fort court puisque les règles religieuses alors en vigueur ne permettaient pas à un Juif de s'éloigner de sa demeure à une distance supérieure à 2000 coudées (un peu plus d'un kilomètre)².

Des pharisiens suivaient; ils étaient sans doute de

¹ LUC, VI, 1. 'Εν σαββάτῳ δευτεροπρώτῳ, au sabbat premier pour la seconde fois. Cette expression a donné lieu aux interprétations les plus inattendues; il convient de revenir à la plus simple.

² Primitivement, d'après la loi promulguée dans le désert, l'Israélite avait défense de sortir de chez lui le jour du sabbat (*Exode*, XVI, 29); mais quand les Israélites cessèrent de mener la vie nomade, cette défense reçut de nombreux tempéraments; il fallait tout au moins autoriser les exceptions que nécessitait l'observation des devoirs religieux.

ces docteurs ou de ces scribes venus à Capharnaüm pour épier Jésus et le surprendre en quelque contravention à la loi. Ils avaient dû le matin se rendre à la grande synagogue pour voir si Jésus profiterait de l'occasion offerte par l'office pour faire en public une nouvelle guérison analogue à celle du démoniaque, ou si dans son homélie il émettrait quelque proposition hétérodoxe; mais les actes et les paroles de Jésus n'avaient donné prise à aucune critique; maintenant ces malveillants voulaient voir si dans sa promenade Jésus dépasserait les bornes marquant la limite à laquelle étaient tenus de s'arrêter les habitants de Capharnaüm aux jours de sabbat¹.

Or les disciples de Jésus avaient faim; et comme ils longeaient des champs de blé, ils arrachèrent tout en marchant quelques épis mûrs et les ayant égrenés ils mangeaient les grains. Il n'y avait pas là un larcin; car le *Deutéronome* autorisait ceux qui avaient faim à cueillir quelques épis dans les champs appartenant à des personnes amies : « Si tu entres dans les blés de ton ami, tu pourras cueillir des épis; mais tu devras les casser avec la main, tu ne mettras pas la faucille dans le blé de ton prochain »². Les pharisiens ne pouvaient donc s'offusquer du fait que les disciples s'emparaient de quelques épis dans les champs d'autrui; mais dans leur étroitesse d'idées ils considérèrent qu'arracher quelques épis était moissonner et que les disciples enfreignaient, par conséquent, la règle

¹ Des découvertes récentes ont mis hors de contestation le fait que, à la sortie des grandes villes, au moins sur les voies les plus fréquentées, des bornes rappelaient aux fidèles l'interdiction d'aller plus loin. Cf. *Nombres*, XXXV, 5.

² *Deutéronome*, XXIII, 25.

mosaïque interdisant tout travail de moisson le jour du sabbat¹.

S'adressant donc aux disciples, ces hommes revêches leur dirent : « Pourquoi faites-vous ce qu'il n'est pas permis de faire un jour de sabbat² ? » Les disciples ne répondirent pas et continuèrent à grappiller dans les champs. Les pharisiens vinrent alors à Jésus qui marchait en avant : « Regarde », lui dirent-ils ; « tes disciples font ce qu'il n'est pas permis de faire un jour de sabbat³ ».

Jésus prit la défense de ses disciples, mais en dédaignant de discuter l'interprétation mesquine donnée par les pharisiens à l'interdiction mosaïque de moissonner un jour de sabbat. Élevant beaucoup plus haut la question, Jésus, non sans ironie, cita à ces hommes, toujours prompts à invoquer la loi, des textes de l'Écriture d'où il ressortait que la règle du repos sabbatique pouvait pour des motifs d'ordre supérieur souffrir des exceptions : « Vous n'avez donc jamais lu ce que fit David un jour de sabbat lorsque, fuyant la colère de Saül, il fut saisi par la faim ainsi que ses compagnons⁴ ? Il entra dans la maison de Dieu, se fit

¹ Exode, XXXIV, 21.

² Luc, VI, 2.

³ MATTHIEU, XII, 2 ; MARC, II, 24.

⁴ MARC, II, 25 : Οὐδέποτε ἀνέγνωτε, etc.

⁵ Saint Marc (II, 26) dit que cet événement se passa sous le grand prêtre Abiathar. En réalité, d'après le récit du *Premier livre des Rois* (XXI, 1-6), ce fut le grand prêtre Achimélech qui donna à David sur sa demande les pains de proposition ; ces pains venaient d'être retirés de la table sacrée pour y être remplacés par des pains fraîchement cuits ; mais ils devaient être consommés dans le sanctuaire par les prêtres mêmes. Abiathar était fils d'Achimélech ; si saint Marc le nomme, c'est que son rôle dans l'histoire davidique comme grand prêtre fut beaucoup plus important que celui d'Achimélech.

donner des pains de proposition, en mangea et en fit manger à ses compagnons, quoiqu'il ne fût permis qu'aux seuls prêtres d'en manger¹. N'avez-vous pas lu aussi dans la loi que les jours de sabbat les prêtres violent le repos obligatoire et que ce faisant ils sont néanmoins irréprochables²? » Les prêtres, en effet, cuisaient ce jour-là les pains de proposition³; dépeçaient les victimes⁴; allumaient le feu pour les holocaustes⁵; actes strictement interdits au peuple; mais dans le Temple, pour les nécessités du culte, les prêtres et les lévites étaient exemptés de ces interdictions⁶.

« Or, je vous le dis », proclama Jésus, en se désignant lui-même par un geste, « il y a ici plus grand que le Temple. Et si vous aviez compris la parole du prophète Osée que je vous ai déjà dite⁷ : *Je veux la miséricorde, non les sacrifices*, vous ne condamneriez pas mes disciples qui sont innocents⁸. Car le sabbat a été fait pour l'avantage de l'homme et non l'homme pour le sabbat, en sorte que le fils de l'homme (qui est maître de tant de choses) l'est aussi du sabbat⁹. »

Pour la seconde fois devant des docteurs de la loi,

¹ Lévitique, XXIV, 8 et 9.

² MATTHIEU, XII, 5.

³ Défendu par l'Exode, XVI, 23.

⁴ Il n'y a pas de texte spécial interdisant le travail de boucherie le jour du sabbat; mais cette interdiction est contenue dans la règle d'ordre général posée dans l'Exode, XX, 10, et XXI, 15; et dans le Deutéronome, V, 13 et 14.

⁵ Défendu par l'Exode, XXV, 5.

⁶ Lévitique, XXIV; Nombres, XXVIII, 9.

⁷ Au banquet chez Lévi (MATTHIEU, IX, 15).

⁸ MATTHIEU, XII, 7.

⁹ MARC, II, 28; LUC, VI, 5.

Jésus se donnait le nom de *filz de l'homme*. Quelques semaines avant, quand dans la maison de Capharnaüm il avait guéri le jeune paralytique, il s'était, comme *filz de l'homme*, attribué le pouvoir de remettre les péchés. Aujourd'hui, en la même qualité, il se déclarait maître du sabbat, libre d'exempter de l'obligation du repos ceux qu'il voulait.

Les pharisiens ne paraissent pas s'être, cette seconde fois, rendu meilleur compte que la première de la portée du titre que se donnait Jésus. Du moins aucun des trois évangélistes qui nous ont rapporté l'incident ne mentionne qu'une remarque touchant *le filz de l'homme* ait été faite alors à Jésus. Mortifiés peut-être d'avoir reçu une leçon d'exégèse de la part de quelqu'un qui n'avait pas sous un maître étudié les Ecritures¹, ils se turent et se retirèrent; Jésus, de son côté, étant parvenu à l'extrémité des 2000 coudées réglementaires, rebroussa chemin et rentra tranquillement dans la ville avec ses disciples.

La semaine suivante s'écoula sans fait marquant. Mais quand revint le sabbat (le 22 mai 28)², Jésus voulut renouveler plus solennellement en pleine ville la leçon qu'il avait donnée dans les champs à quelques pharisiens touchant le repos sabbatique. L'office du matin, dans la grande synagogue³, lui offrait l'occasion de le faire. Les Capharnaïotes, sachant qu'il devait parler, y vinrent en grand

¹ JEAN, VII, 15.

² LUC, VI, 6.

³ Saint Matthieu (XII, 9) précise que c'était la synagogue des pharisiens, εἰς τὴν συναγωγὴν αὐτῶν.

nombre et parmi eux se trouvait un homme dont la main droite était desséchée. Cet homme avait certainement entendu raconter plusieurs des guérisons faites par Jésus : notamment il devait savoir que dans cette même synagogue, celui-ci, quelques semaines auparavant, au cours d'un service religieux, avait un jour de sabbat libéré un démoniaque; il était donc venu avec l'espérance de toucher de même la compassion de Jésus et d'obtenir de lui sa guérison. Or, l'infirmité de cet homme et son désir de retrouver l'usage de sa main étaient connus des docteurs qui épiaient Jésus et des autres pharisiens résidant à Capharnaüm¹; aussi tous ces gens malintentionnés s'étaient groupés aux premières places près de l'estrade d'où allait parler Jésus afin de ne rien perdre de ses paroles et de ses actes; et ils étaient impatients de voir s'il guérirait l'infirme². Quel beau chef d'accusation on aurait contre lui s'il osait réellement faire cette guérison³!

Jésus avait décidé de la faire; mais il semble, d'après le récit de saint Matthieu, qu'il voulut tenir les pharisiens en suspens pendant un certain temps. Le sens de l'homélie qu'il prononçait faisait-il appréhender à ces hommes que l'office se terminât sans la guérison désirée? A coup sûr, les pharisiens crurent bon de brusquer le dénouement : « Est-il permis », demandèrent-ils à Jésus, « de faire une cure le jour du sabbat? » et ils montraient l'infirme.

¹ Saint Luc distingue nommément ces deux catégories de pharisiens : οἱ γραμματεῖς καὶ οἱ Φαρισαῖοι, *les scribes et les pharisiens*.

² MARC, III, 2; LUC, VI, 7.

³ *Ibidem* et MATTHIEU, XII, 10.

Jésus ne répondit pas à leur question, mais, s'adressant à l'homme qui était assis un peu plus loin dans l'assistance : « Lève-toi, » lui dit-il, « et viens au milieu de l'espace vide près de moi¹ ».

L'homme ayant obéi, Jésus rétorqua aux pharisiens leur question : « Je vous le demande, qu'est-il permis de faire le jour du sabbat : le bien ou le mal ? de sauver une âme ou de la tuer² ? » Les pharisiens ne répondaient pas ; Jésus poursuivit : « Quel est celui d'entre vous qui n'ayant qu'une seule brebis ne s'empresse, si elle tombe dans un fossé le jour du sabbat, de la saisir et de l'en retirer ? » La casuistique admettait cette dérogation à la règle de l'inaction sabbatique. « Or, de combien un homme l'emporte-t-il sur une brebis ? Il est donc permis de faire du bien à un homme le jour du sabbat³. »

Comme les pharisiens continuaient à garder le silence, Jésus promena sur eux un regard courroucé ; il était affligé de l'endurcissement de ces hommes pour qui la charité ne comptait pas⁴. Puis, se tournant vers l'infirmes, il lui dit : « Étends ta main ». L'homme obéit et aussitôt sa main droite redevint aussi saine et aussi vivante que sa main gauche⁵.

Sans doute il fut rempli de gratitude et d'admi-

¹ MARC, III, 3.

² MARC, III, 4 ; LUC, VI, 9. Au lieu du mot *tuer* employé par saint Marc, saint Luc dit *perdre*.

³ MATTHIEU, XII, 11 et 12. Un raisonnement semblable est placé par saint Luc dans la bouche de Jésus, l'année suivante, à propos d'une autre guérison faite un jour de sabbat (LUC, XIV, 5). Voir chapitre LI.

⁴ MARC, III, 5.

⁵ MATTHIEU, XII, 13 ; MARC, III, 5 ; LUC, VI, 10.

ration pour Jésus, et une bonne partie de l'assistance éprouva des sentiments analogues¹. Au contraire, les pharisiens dont la casuistique venait d'être bafouée étaient au comble de la fureur; et au sortir de la synagogue ils se consultaient les uns les autres sur le moyen de prendre une revanche mortelle contre ce Jésus qui en toutes occasions tournait si aisément en ridicule leurs préjugés et leurs intolérances. Leur fureur était tellement violente qu'elle les poussa à prendre une détermination tout à fait contraire à leurs principes de rigorisme; refoulant les répugnances qu'ils avaient contre tout contact avec des gens considérés comme schismatiques, ils allèrent trouver des fonctionnaires du gouvernement hérodien en résidence dans la ville et sollicitèrent leur concours afin de mettre Jésus à mort². Il se rendaient bien compte que, sans l'appui de l'autorité locale, ils ne pourraient avoir raison de Jésus, vu l'enthousiasme qu'il avait excité dans une si grande partie de la population.

Que les hérodiens fussent en général portés à la malveillance contre Jésus, c'était naturel; attachés à un prince despotique, ils ne pouvaient contempler d'une humeur tranquille comment allait croissant dans certains districts de Galilée la popularité d'un homme qui annonçait au peuple la venue prochaine d'un royaume nouveau, fût-il céleste. En outre, cet homme prêchait la pénitence; n'allait-il

¹ Ce trait n'est pas dans l'Évangile, il ressort du texte de saint Luc qui par l'adverbe δὲ vient opposer la conduite des pharisiens à celle de l'infirme et d'autres personnes présentes, Αὐτοὶ δὲ ἐπλήσθησαν ὀνόλας (VI, 11).

² MARC, III, 6.

pas quelque jour reprendre le thème de Jean-Baptiste et sommer le tétrarque de renvoyer sa femme incestueuse? Néanmoins les hérodiens durent déclarer aux pharisiens que pour le moment rien dans la conduite de Jésus ne pouvait donner lieu à une action légale; c'était, par des moyens privés, un guet-apens ou quelque chose d'analogue, qu'il convenait de se débarrasser de Jésus. Le tétrarque était alors au loin, à Machéro, au sud de la Pérée; lui demander et recevoir de lui des instructions prendrait beaucoup de temps; mais comme les fonctionnaires hérodiens étaient sûrs de ne pas être désapprouvés s'ils aidaient à clôturer la carrière d'un agitateur populaire autrement captivant et redoutable que le Baptiste, ils promirent aux pharisiens leur concours.

Jésus fut vite mis au fait de ces machinations¹. Il n'y avait pas pour lui d'intérêt à les affronter; à quoi bon, en effet, rester à Capharnaüm pour y continuer avec les pharisiens des discussions condamnées d'avance à ne produire sur eux aucun effet pratique? Il décida donc de quitter pour quelque temps la petite ville et d'aller porter son enseignement en d'autres lieux où les résultats seraient plus féconds.

¹ MATTHIEU, XII, 15.

CHAPITRE XXIII

Jésus va en Basse-Galilée et choisit ses Apôtres.

En conséquence Jésus, nous dit saint Marc¹, « se retira vers la mer », c'est-à-dire qu'il gagna la rive du lac de Tibériade, mais non un village habité tel que Bethsaïde; il préférait un endroit isolé. Ses disciples quittèrent Capharnaüm en même temps que lui ; et leur nombre devait être assez considérable, car leur cortège attira l'attention ; et en apprenant que Jésus s'éloignait, beaucoup de ceux qui le voyaient passer voulurent le suivre.

Bientôt il y eut derrière lui une grande foule² et elle n'était pas formée seulement de Galiléens. Elle comprenait toutes ces personnes dont Jésus avait gagné les cœurs dans ses courses en Judée, Idumée et Transjordanie, et qui étaient venues à Capharnaüm pour se rapprocher de lui et profiter de ses enseignements et de ses bienfaits. Il y avait aussi beaucoup de gens des pays de Tyr et de Sidon, païens probablement ; ayant appris les guérisons nombreuses qu'accomplissait Jésus en Galilée ils

¹ Marc, III, 7.

² Marc, *ibidem*.

étaient venus de loin pour solliciter sa compassion, et ils le suivaient maintenant à l'instar de véritables disciples¹.

Parmi eux, comme dans le reste de la foule, se trouvaient beaucoup de malades ou d'infirmes; or tous se ruaient sur Jésus avec la conviction que s'ils pouvaient toucher ses mains ou ses vêtements, ils seraient guéris²; et ils le furent tous³.

Cependant Jésus était arrivé sur le bord du lac à l'endroit où il devait faire halte. Mais alors la ruée devint si violente qu'il y avait danger que plusieurs, en se pressant pour arriver près de Jésus, ne tombassent dans l'eau. Aussi Jésus donna l'ordre à ses disciples pêcheurs de lui procurer une barque⁴, afin qu'il pût s'éloigner. Les disciples pêcheurs, qui connaissaient bien toutes les ressources de la côte, eurent tôt fait d'exécuter cet ordre, et Jésus, montant avec ses principaux disciples dans la barque qui lui avait été amenée, mit aussitôt à la voile vers le sud⁵.

¹ MARC, III, 7 et 8. — Il y a des variantes dans les manuscrits pour ce passage de saint Marc; nous pensons qu'il doit être traduit de la manière suivante, celle de la *Vulgate* : « Une grande foule l'avait suivi, provenant de la Galilée et aussi de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et d'au-delà du Jourdain; et ceux de Tyr et Sidon, ayant appris quelles grandes choses il faisait, vinrent en foule nombreuse vers lui ». Cf. MATTHIEU, IV, 25, qui cite aussi la Décapole.

² MARC, III, 10. Cf. LUC, VI, 19.

³ MATTHIEU, XII, 15.

⁴ MARC, III, 9. Littéralement : « Il dit à ses disciples qu'un petit bateau fût attaché à son service (προσκαρτερῇ αὐτῷ) ». Il ne paraît pas que cette barque fût celle de Pierre; Jésus devait être trop loin de Bethsaïde pour qu'on pût en quelques instants aller y chercher une barque.

⁵ L'idée que Jésus aurait alors enseigné de la barque la foule est exclue par la citation que fait ici saint Matthieu d'un passage d'Isaïe : « Il ne disputera ni ne criera, et dans les places publiques nul n'entendra sa voix ». Voir la page 274.

Les évangélistes sont, du reste, muets sur ce que fit Jésus dans la barque¹. Nous pouvons conjecturer que la nuit était venue et que Jésus la passa voguant sur le lac pour revenir à la côte au point du jour. Quant à la foule, elle ne se laissa pas déconcerter par ce brusque départ : dès le lendemain elle avait su rejoindre Jésus².

D'après la situation de la montagne où eurent lieu les grands événements que vont nous rapporter maintenant les évangélistes, l'endroit où aborda Jésus était très proche de la petite ville de Magdala. Certainement Jésus avait dû plusieurs fois la traverser quand il se rendait à Jérusalem pour la Pâque, ou quand il en revenait ; mais il ne l'avait pas encore honorée d'une seule guérison. Ce fait nous explique comment les démoniaques pouvaient y être si nombreux. Les « esprits impurs³ » qui les possédaient eurent l'intuition que Jésus venait de débarquer, et une attraction irrésistible les fit pousser leurs sujets à courir au-devant de lui. Parmi ces malheureux se trouvait une courtisane nommée Marie, aussi célèbre par sa beauté que par ses débordements ; sept démons différents s'étaient emparés d'elle⁴. Quand ces démoniaques virent Jésus, ils se prosternèrent devant lui et ils criaient, sous l'impulsion de leurs démons : « Tu es le fils de Dieu ».

Jésus les exorcisa tous ; mais comme déjà des

¹ Saint Luc, par exemple, saute sans aucune transition de la guérison de l'homme ayant une main atrophiée à l'élection des apôtres et au sermon sur la montagne.

² MATTHIEU, V, 1.

³ MARC, III, 11.

⁴ MARC, XVI, 9 ; LUC, VIII, 2.

curieux étaient sur le point d'arriver il leur enjoignit, avec des menaces terribles, de cesser leurs cris et de ne pas le faire connaître¹. Tous, y compris Marie, obéirent docilement; cette femme coupable se réservait de donner un peu plus tard à Jésus un témoignage éloquent de sa gratitude².

Saint Matthieu nous explique longuement, au moyen d'une citation d'Isaïe, la conduite tenue alors par Jésus; il ne voulait pas encore se poser devant les hommes en sa qualité de Dieu et de juge suprême; il voulait seulement faire œuvre de miséricorde, notamment envers ceux chez qui sommeillait un reste de piété, et cette œuvre miséricordieuse devait s'accomplir sans éclat bruyant : « Voici mon serviteur, que j'ai choisi (Isaïe place ces mots dans la bouche du *Seigneur Dieu*), mon bien-aimé en qui mon âme s'est complue; je mettrai mon esprit sur lui et il annoncera jugement aux nations. Il ne disputera, ni ne crierà; et dans les places publiques nul n'entendra sa voix. Il ne rompra pas en deux le roseau cassé; il n'éteindra pas la mèche encore fumante, tant qu'il n'aura pas fait sortir en

¹ MATTHIEU, XII, 16; MARC, III, 12. Saint Marc ne donne pas plus que saint Matthieu d'indication sur l'endroit où eurent lieu ces exorcismes. Mais il les place très nettement après le moment où Jésus a demandé une barque pour s'éloigner de la foule. Il est tout à fait incohérent de faire pousser par les démoniaques aux oreilles de celle-ci le cri : Tu es le fils de Dieu. Comment la foule n'aurait-elle pas remarqué ce cri? Il aurait fallu qu'il fût poussé en une langue étrangère, connue de Jésus seul.

² LUC, VII, 37 et suivants. Quelques-uns veulent que Marie de Magdala ait été libérée non pas alors, mais quelques semaines plus tard au banquet offert à Jésus par Simon le pharisien (voir page 315). Il est beaucoup plus vraisemblable que Marie était déjà hors de la puissance de ses sept démons quand elle eut la pensée d'aller oindre de parfums les pieds de Jésus.

trionphe le jugement, tant que, en son nom, des nations espéreront¹ ».

Cependant le bruit de la présence de Jésus à Magdala s'était vite répandu. En quelques heures toute la foule qu'il avait laissée la veille au soir se rassembla de nouveau autour de lui; elle était avide de le revoir et de l'entendre. Touché de ce zèle, Jésus décida que le moment était venu de donner à ces hommes de bonne volonté un enseignement moral plus complet et plus pénétrant que les invitations assez sommaires qu'il leur avait adressées jusqu'alors, de faire pénitence en vue du royaume de Dieu². Dans ce but, il les emmena vers une colline située à environ deux heures de marche de Magdala, et là, après avoir gravi la pente, comme le jour baissait, il les fit arrêter sur le plateau³ du sommet pour y passer la nuit. A chacune des deux extrémités de ce plateau s'élevait un petit piton ressemblant vaguement à la corne d'un taureau; c'est pour cette raison que les habitants actuels de la région donnent à cette colline le nom de Cornes de Hattin (Hattin est un village arabe voisin). Le langage ecclésiastique préfère le nom de Mont des Béatitudes, en raison des promesses de bonheur que

¹ ISAÏE, XLII, 1-4. Le texte hébreu est un peu différent : « Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme se complait; il apportera aux nations la justice. Il ne criera ni n'élèvera la voix, et celle-ci ne sera pas entendue au dehors. Il ne rompra pas le roseau cassé et n'éteindra pas la mèche qui charbonne. Il apporte fidèlement la justice, il n'est ni faible, ni abattu tant qu'il n'a pas établi la justice sur la terre; les îles (les pays d'Occident) attendent son enseignement ». Saint Matthieu, pour mieux les adapter aux détails de ses récits, modifie souvent les textes qu'il cite.

² MATTHIEU, IV, 17; MARG, I, 15.

³ LUC, VI, 17. Littéralement : *sur un lieu plan*, ἐπὶ τόπου πεδινού.

va-y prononcer Jésus. Comme il voulait s'isoler de la foule, Jésus monta au haut d'un des pitons, vingt mètres à peine; et sur cette cime, d'un diamètre d'environ cent pas, il passa toute la nuit en prière¹.

C'est durant cette nuit qu'il prit une décision qui fut capitale pour la formation de l'Eglise chrétienne. Jusqu'alors les groupes de disciples qui accompagnaient Jésus dans ses courses étaient tout à fait variables, et quant au nombre, et quant à la composition; nous avons vu qu'en plusieurs occasions il ne fut pas suivi de ceux-mêmes qu'il avait privilégiés en les appelant à lui dès la première heure. Dorénavant il veut que ses principaux auxiliaires, ceux qui, à moins de missions spéciales, seront en permanence auprès de lui, soient au nombre de douze et toujours les mêmes.

En conséquence, quand le jour eut paru², il appela à lui de la voix un certain nombre de ceux qui avaient passé la nuit sur le plateau inférieur, autant sans doute qu'il en pouvait tenir sur le sommet où il était : environ une soixantaine; « il appela ceux qu'il voulut », nous dit saint Marc³, expression singulière signifiant, nous semble-t-il, qu'il ne tint compte ni du rang social, ni du savoir. Puis, parmi ces premiers élus qui sur son appel s'étaient détachés de la foule pour monter jusqu'à lui, il en choisit douze pour

¹ Luc, VI, 12.

² Luc, VI, 13.

³ Les expressions employées par les évangélistes ne permettent pas de douter qu'il y eut un appel nominal. Saint Marc dit (III, 13) : « Il monta sur la montagne et appela ceux qu'il voulut lui-même, προσκαλεῖται οὓς ἠθέλην αὐτός, et ils s'en allèrent (de la foule) vers lui ». Saint Luc (V, 13) dit : « Il désigna de la voix (προσεφώνησε) ses disciples, et d'entre eux en ayant choisi douze, etc. ».

être ses assistants privilégiés et le suppléer à l'occasion dans son œuvre de prédication; il leur donna le nom caractéristique d'*apôtres*¹, c'est-à-dire de délégués; et sur l'heure il leur conféra le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons².

Des douze que choisit Jésus, plusieurs nous sont déjà connus. Le premier fut Simon le pêcheur de Bethsaïde que Jésus l'année précédente, sur les bords du Jourdain, avait surnommé Pierre (Céphas) et à qui ce jour-là il confirma ce surnom³. Ensuite vinrent André le frère de Simon-Pierre⁴, et les deux autres pêcheurs de Bethsaïde, Jacques et Jean fils de Zébédée, que Jésus surnomma fils du tonnerre⁵; puis Philippe et son ami Nathanaël fils de Tolmaï (Barthélemy)⁶; puis le publicain Lévi, nommé désormais Matthieu (dieudonné). Le suivant ne nous est connu que par un surnom : Thomas, c'est-à-dire le *jumeau* (δίδυμος)⁷. Puis venaient Jacques le petit⁸ et Jude nommé aussi à volonté Thaddée ou Lebbée⁹; c'étaient deux

¹ Luc, V, 13.

² Marc, III, 15.

³ Marc, III, 16.

⁴ Le nom André est grec; mais qu'à Bethsaïde, port qui avait de nombreux rapports avec la Décapole, pays grec, des parents même tout à fait ignorants de la langue grecque aient donné à leurs enfants des noms grecs, est une fantaisie qui n'a rien de surprenant.

⁵ Peut-être ce surnom ne leur fut-il attribué que plus tard. Les manuscrits de saint Marc ont la leçon *βοανηργές*, reproduit par la *Vulgate* en Boanerges; mais la leçon correcte, pour répondre aux mots araméens, devrait être *βανηργές*.

⁶ Voir plus haut, page 153.

⁷ On a supposé qu'il se nommait Judas et que, pour éviter la confusion avec le traître, il fut nommé dans l'entourage de Jésus par son surnom de *jumeau*.

⁸ Saint Marc le nomme ainsi (XV, 40): *Ἰακώβος ὁ μικρός*.

⁹ Son véritable nom était Judas (MATTHIEU, XIII, 55; MARC, VI, 3; Luc, VI, 16; JEAN, XIV, 22; *Actes des Apôtres*, I, 13; *Épître de saint*

des cousins de Jésus, ses *frères*, disait-on par abus de langage, mais jusqu'alors ils s'étaient montrés insensibles à sa prédication et à ses miracles, et jusqu'à la Passion ils devaient demeurer réfractaires¹; pourtant Jésus les prit parmi les apôtres. Le onzième était un zélote, c'est-à-dire un adversaire déclaré de la domination des étrangers en Palestine, il se nommait Simon; il avait probablement pris part à quelque soulèvement contre Hérode Antipas ou contre les Romains².

Le dernier enfin était ce Judéen cupide que Jésus avait accepté près de lui l'année précédente quand il était à Jérusalem pour la célébration de la Pâque; c'était le futur traître, Judas de Kérioth (iscariote).

Si la première sélection faite par Jésus dans la foule avait pu étonner celle-ci, la seconde l'étonna bien davantage. Saint Paul, près de trente ans après, était encore l'écho de cet étonnement, quand pour faire comprendre aux Corinthiens qu'ils ne devaient pas discuter les vocations des prédicateurs de l'Évangile, il faisait à la vocation des apôtres la très claire allusion suivante : « Où est le sage? où est le scribe? où est le savant scrutateur des choses de ce siècle? Considérez, mes frères, comment nous fûmes

Jude, 1). Mais on a voulu dans le langage ecclésiastique moderne le distinguer lui aussi du traître (Cf. JEAN, XIV, 22) et on le nomme Jude. Il avait le surnom hébreu de Lebbée (homme de cœur) et le surnom grec de Thaddée, variété possible de Theudas, Θεοδᾱτος ὁ ἐπικληθεὶς Θαδδαῖος (MATTHIEU, IX, 3).

¹ JEAN, VII, 5.

² LUC, VI, 15. L'épithète Κανανίτης (ou Καναναῖος) appliquée à Simon par le traducteur de saint Matthieu (X, 4) et par saint Marc (III, 18) ne veut pas dire Chananéen, il faudrait Χαναναῖος; ni habitant de Cana, il faudrait Καναθαῖος. Elle est la transcription en grec d'un mot araméen correspondant à *Zélote*.

appelés; ce ne furent pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de bien-nés; mais Dieu a choisi ce qui était sot aux yeux du monde pour confondre les sages; ce qui était débile aux yeux du monde pour confondre les forces; ce qui était de vile naissance aux yeux du monde, de méprisé, d'inexistant, pour abolir ce qui existait¹ ».

Ayant choisi ses douze apôtres, Jésus descendit avec eux et tous les autres qu'il avait fait monter sur la cime, et il s'arrêta au plateau où stationnait la foule². Là il s'assit sur un tertre ou sur un rocher, montrant par là qu'il allait parler³. Tous s'empressèrent autour de lui. Alors, levant les yeux vers cette masse de disciples restés debout⁴, il leur donna la sublime instruction qui est connue dans l'histoire chrétienne sous le nom de Discours ou Sermon sur la Montagne.

¹ SAINT PAUL, *Première aux Corinthiens*, I, 20, 26, 27 et 28.

² LUC, VI, 17. Nous pensons que le trait rapporté immédiatement après (versets 18 et 19) par l'évangéliste est une récapitulation des actes accomplis par Jésus la veille et l'avant-veille : « Ceux qui étaient tourmentés par des esprits impurs étaient guéris. Et toute la foule cherchait à le toucher parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous ». Mais on peut dire aussi que Jésus redescendu sur le plateau fit encore quelques guérisons avant de prendre la parole.

³ MATTHIEU, V, 1.

⁴ LUC, VI, 20.

CHAPITRE XXIV

Sermon sur la montagne.

Deux seulement des évangélistes, saint Matthieu et saint Luc, nous ont transmis un compte rendu des paroles que Jésus prononça sur la montagne, mais celui de saint Matthieu est beaucoup plus étendu et beaucoup plus fourni de préceptes divins que celui de saint Luc. On a donné de cette différence deux explications qui, d'après nous, sont également recommandables.

Les uns ont dit que, saint Luc étant beaucoup plus que saint Matthieu appliqué à garder l'exactitude historique, sa version est la véridique; saint Matthieu, désireux de rassembler en un ensemble logique les enseignements essentiels de la doctrine de Jésus, aurait inséré dans le sermon sur la montagne beaucoup d'enseignements qui furent donnés en d'autres occasions et d'autres lieux; procédé de compilation qui rentre bien, en effet, dans la méthode didactique de saint Matthieu.

Mais il faut réfléchir, disent les autres, que Jésus, dans sa carrière terrestre, fut souvent obligé de répéter ses enseignements; car ses auditeurs étaient

lents à s'en pénétrer, et d'ailleurs n'étaient pas toujours les mêmes¹. Il est donc très naturel qu'un jour il ait voulu faire une exposition générale de sa doctrine, telle que la relate saint Matthieu, tout en se réservant d'en répéter des fragments quand l'occasion le demandait; saint Luc, attaché à détailler les épisodes particuliers de la vie de Jésus-Christ, aurait préféré retrancher du grand discours bien des paroles qui s'y trouvaient, pour les insérer dans le récit des épisodes qui les firent répéter par Jésus. Il pensait les mettre mieux en valeur en les liant à des faits particuliers.

Sans nous prononcer entre ces deux thèses, nous transcrivons ici toutes les paroles que, soit saint Matthieu, soit saint Luc nous ont rapportées comme ayant été dites par Jésus au Mont des Béatitudes. Nous marquerons seulement les désaccords qui existent entre les deux évangélistes, soit que des passages entiers se trouvant chez l'un aient été complètement omis par l'autre, soit que des paroles mises dans le corps du sermon par l'un aient été transférées par l'autre en des circonstances toutes différentes :

« Bienheureux les pauvres par l'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux !

¹ Voici des exemples de passages se trouvant dans le compte rendu du sermon sur la montagne fait par saint Matthieu et répétés plus loin par lui dans son évangile : V, 29 et 30, *Si ton œil droit te scandalise*, etc., répété au chap. xviii, 8 et 9, lors du dernier séjour de Jésus à Capharnaüm en l'an 30; VI, 15, *Si vous ne remettez point aux hommes leurs offenses*, etc., répété au chap. xviii, 35, également lors du dernier séjour à Capharnaüm; VII, 7, *Demandez et il vous sera donné*, répété au chap. xxi, 22, par Jésus sur la route de Béthanie à Jérusalem peu de jours avant la Passion.

« Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre !

« Bienheureux les affligés, parce qu'ils seront consolés !

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !

« Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde !

« Bienheureux les purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu !

« Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils de Dieu !

« Bienheureux les persécutés pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux !

« Bienheureux serez-vous lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira mensongèrement toutes sortes de mauvaises paroles contre vous à cause de moi !

« Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux ; car ainsi furent persécutés les prophètes vos devanciers¹.

« Mais malheur à vous, riches, parce que vous avez reçu votre consolation !

¹ MATTHIEU, V, 3-12. Le texte de saint Luc, VI, 20-23, est plus court : « Bienheureux, ô vous les pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous ! Bienheureux vous qui maintenant êtes affamés, parce que vous serez rassasiés ! Bienheureux vous qui pleurez maintenant, parce que vous rirez ! Bienheureux serez-vous quand les hommes vous haïront, quand ils vous excommunieront, vous outrageront et rejeteront comme mauvais votre nom à cause du fils de l'homme ! Réjouissez-vous en ce jour-là et bondissez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans le ciel ; car c'est ainsi que les pères de ces hommes faisaient aux prophètes ».

« Malheur à vous qui maintenant êtes rassasiés, parce que vous serez affamés !

« Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez affligés et vous pleurerez !

« Malheur à vous, lorsque tous les hommes vous loueront ; car c'est ainsi que les pères de ces hommes faisaient aux faux prophètes¹.

« Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel s'affadit, dans quoi le salera-t-on ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des hommes².

« Vous êtes la lumière du monde. Une ville ne peut se cacher quand elle est située sur une montagne³.

« On n'allume pas non plus une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais pour la placer sur un piédestal, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison⁴.

« Qu'ainsi donc luise votre lumière devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre père qui est dans les cieux⁵ !

« Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu les abolir, mais les parfaire. Car, en vérité, je vous le dis, tant que le ciel et la terre ne seront pas passés, pas un *iod*⁶

¹ Luc, VI, 24-26. Ces malédictions sont particulières à saint Luc.

² Saint Luc (XIV, 34) place ces paroles à la fin de l'année 29 quand Jésus est en Pérée. Saint Marc les place à la fin de l'hiver de l'année 30 quand Jésus va quitter pour la dernière fois Capharnaüm.

³ Propre à saint Matthieu.

⁴ Saint Luc place des paroles analogues d'abord (VIII, 16) un peu plus tard dans l'été de 28 quand Jésus est de retour à Capharnaüm (Cf. Marc IV, 2) ; puis (XI, 35) lors de la fête des Tabernacles, en l'an 29, quand Jésus est à Jérusalem.

⁵ MATTHIEU, V, 16. Particulier à saint Matthieu.

⁶ Le texte grec de saint Matthieu porte : un *iota* (V, 18). Mais il est clair que Jésus, qui même devant des populations de langue exclusive-

ni un accent se trouvant dans la loi ne passera que tout d'elle ne soit accompli¹. Celui donc qui supprimera un de ces moindres commandements et instruira en conséquence les hommes sera appelé infime dans le royaume des cieux; celui, au contraire, qui les pratiquera et les enseignera sera appelé grand dans le royaume des cieux. Car je vous dis que si votre justice² n'est pas plus large que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux³.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens⁴ : tu ne tueras pas, quiconque tuera sera justiciable des tribunaux⁵. Et moi je vous dis que quiconque se met sans raison en colère contre son frère⁶ sera justiciable des tribunaux. Celui qui dira à son frère *Raca*⁷ (im-

ment grecque, n'a jamais voulu parler que l'araméen (Cf. Marc, VII, 34), n'a pas cité une lettre de l'alphabet grec à des auditeurs de langue araméenne; il faut donc substituer ici dans la traduction la lettre hébraïque *iod* à la lettre grecque *iota*.

¹ Saint Luc (XVI, 17) place ce mot à la fin de l'année 29 entre la fête de la Dédicace et la résurrection de Lazare. Son texte original grec n'a pas le mot *iota* : « Il est plus facile au ciel et à la terre de passer qu'à un seul accent de la loi de tomber ».

² Διχαίοςσύνη, dans le sens de *doctrine morale*.

³ MATTHIEU, V, 19 et 20. Particulier à saint Matthieu.

⁴ *Anciens* est pris ici dans le sens de *prédécesseurs, devanciers*.
« Il a été dit à vos ancêtres. »

⁵ La première partie seule de cette sentence « Tu ne tueras pas » se trouve dans le *Pentateuque* (*Exode*, XX, 13). Pour la seconde partie on peut la rapporter aux textes suivants : « Si quelqu'un a frappé quelqu'un et l'a tué, qu'il meure de mort » (*Exode*, XXI, 12). — « Tu établiras des juges et des scribes à toutes les portes que le Seigneur, ton Dieu, t'aura données pour chacune de tes tribus, afin qu'ils jugent le peuple par un juste jugement » (*Deutéronome*, XVI, 18).

⁶ Le mot ὀργιζόμενος employé par saint Matthieu (V, 22) contient l'idée de violence.

⁷ Le mot *raca* veut dire *vide*. On ne comprend pas bien pourquoi le traducteur de saint Matthieu a laissé intraduit ce mot araméen qu'aurait très bien rendu le mot grec κενός. — Saint Jacques, dans

bécile) sera justiciable du Sanhédrin. Celui qui dira : « Impie¹ » sera passible d'être envoyé dans la géhenne du feu². Si donc tu apportes ton offrande à l'autel des sacrifices, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque grief contre toi, laisse ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère; ensuite tu apporteras ton offrande³.

« Fais-toi vite bienveillant pour ton adversaire en justice tandis que tu chemines avec lui, de peur qu'il ne te livre au juge, que le juge ne te livre au recors et que tu ne sois jeté en prison; je te le dis en vérité, tu n'en sortiras pas que tu n'aies payé jusqu'au dernier quart d'as⁴.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens :

son Epître catholique (II, 20), emploie le mot *κενός* avec le sens de *vide d'intelligence*.

¹ Le mot grec est *μωρός* qui, en réalité, signifie *sot*. Le traducteur de saint Matthieu l'aura emprunté au grec des livres sapientiaux (par exemple *Ecclésiastique*, XXII *passim*) pour rendre un mot araméen signifiant *impie*. Dans les livres sapientiaux *sot* et *impie* se confondent.

² Géhenne, mot hébreu grécisé en *γέεννα*, puis latinisé en *gehenna*. Il signifie la vallée de Hinnom appelée souvent dans l'ancien Testament (Josué, XV, 8; *Quatrième livre des Rois*, XXIII, 10; *Second livre des Paralipomènes*, XXVIII, 3; *Jérémie*, VII, 31 et 32, et XIX, 2 et 6) la vallée du fils de Hinnom (Gé ben hinnom). On ne sait pas, d'ailleurs, ce qu'était Hinnom, un homme ou une idole, ou une désignation géographique; quelques-uns le rattachent à un mot hébreu signifiant *lamentation*. En tout cas, dans cette vallée, on avait autrefois brûlé des enfants en l'honneur de Moloch; le roi Josias souilla cette vallée et la déclara exécration, et depuis lors les Juifs la considérèrent comme l'image de l'enfer des damnés.

³ MATTHIEU, V, 21-23. Particulier à saint Matthieu.

⁴ Saint Luc (XII, 57) place ces paroles dans la bouche de Jésus lorsqu'il est en Pérée en l'an 29 entre la fête des Tabernacles et celle de la Dédicace. Saint Luc mentionne une monnaie grecque, le lepte, tandis que le traducteur de saint Matthieu mentionne une monnaie latine (*quadrans*) dont il a probablement pris la transcription en grec *κοδράντης* dans saint Marc (XII, 42). Saint Matthieu avait dû dans son texte original mentionner une monnaie juive.

Tu ne commettras pas d'adultère¹. Et moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la désirer a déjà commis dans son cœur l'adultère avec elle².

« Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse et que ton corps tout entier ne soit pas jeté en géhenne. Et si ta main droite te scandalise, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse et que ton corps tout entier ne soit pas jeté en géhenne³.

« Il a été dit aussi : Quiconque renvoie sa femme, qu'il lui donne un acte de répudiation⁴. Et moi je vous dis que quiconque renvoie sa femme, hors le cas de prostitution⁵, la rend adultère ; et quiconque épouse une femme répudiée commet un adultère⁶.

¹ Exode, XX, 14.

² MATTHIEU, V, 27 et 28. Propre à saint Matthieu.

³ MATTHIEU, V, 29 et 30. Il répétera ce précepte en l'année 30 pendant le dernier séjour de Jésus à Capharnaüm (MATTHIEU, XVIII, 8 et 9). Saint Marc (IX, 44-47) a des phrases analogues également dans l'année 30 et les mêmes circonstances : « Si ton pied te scandalise, coupe-le ; il est bon pour toi d'entrer dans la vie (éternelle) avec un seul pied plutôt que d'être, ayant deux pieds intacts, jeté dans la géhenne, dans le feu inextinguible où le ver rongeur des hommes ne cesse de ronger et où le feu ne s'éteint pas. Et si ton œil te scandalise, jette-le loin de toi ; il est bon pour toi d'entrer boîgne dans le royaume de Dieu plutôt que d'être jeté, ayant deux yeux, dans la géhenne du feu où le ver rongeur des hommes ne cesse de ronger et où le feu ne s'éteint pas ».

⁴ Deutéronome, XXIV, 1.

⁵ Ὁς ἂν ἀπολύσῃ τὴν γυναῖκα αὐτοῦ παρεκτός λόγου πορνείας, ποιεῖ αὐτὴν μοιχεύσθαι. Le mot πορνεία est beaucoup plus fort que le mot μοιχεία, il signifie *débauche obscène, crapule*, tandis que le mot μοιχεία signifie seulement *adultère*. Il faut noter que la femme convaincue d'adultère était passible de mort d'après le *Pentateuque* (Lévitique, XXI, 10 ; Deutéronome, XXII, 22).

⁶ Saint Luc place ces mots en l'an 29 quand Jésus est en Pérée avant

« Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras pas, mais tu tiendras au Seigneur tes serments¹. Et moi je vous dis de ne pas jurer du tout, ni par le ciel parce qu'il est trône de Dieu²; ni par la terre parce qu'elle est escabeau de ses pieds³; ni par Jérusalem parce qu'elle est ville du grand roi⁴. Ne jure pas non plus sur ta tête parce que tu ne peux rendre blanc ou noir un seul de tes cheveux. Mais que votre parole soit : oui, oui; non, non ! Le surplus vient du malin⁵.

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent⁶. Et moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant; mais si quelqu'un te soufflette à la joue droite, tends-lui aussi l'autre; à celui qui veut t'assigner en justice et prendre ta tunique, abandonne aussi le manteau; si quelqu'un te réquisitionne pour faire à pied un mille, fais-en deux avec lui. Donne à qui te demande et ne repousse pas celui qui veut emprunter de toi.

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi⁷. Et moi je

la résurrection de Lazare (XVI, 18). Saint Marc les place plus tard en l'an 30 quand Jésus se rend de Capharnaüm à Jérusalem pour la dernière fois (X, 11 et 12).

¹ Il n'y a pas dans le *Pentateuque* un texte de cette teneur; celui qui est allégué ici est une combinaison de plusieurs passages (*Exode*, XX, 7; *Lévitique*, XIX, 12; *Nombres*, XXX, 5; *Deutéronome*, V, 11, et XXIII, 23).

² *Psaume* CXIII, 16; *Isaïe*, LXVI, 1, etc.

³ *Isaïe*, LXVI, 1.

⁴ Ville du Grand Roi, c'est-à-dire de Dieu lui-même. *Psaumes*, XLVII, 5; et XCIV, 3.

⁵ Tout ce paragraphe est particulier à saint Matthieu.

⁶ *Deutéronome*, XIX, 21 : « Tu exigeras âme pour âme, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied ».

⁷ On lit dans le *Lévitique* (XIX, 18) : « Tu aimeras ton compagnon

vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous insultent et vous persécutent afin que vous deveniez dignes fils de votre père qui est aux cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et les bons et il fait pleuvoir sur les justes et les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense avez-vous à recevoir ? Est-ce que les publicains n'en font pas autant¹ ? Et si vous saluez vos frères seuls, que faites-vous d'extraordinaire ? est-ce que les publicains n'en font pas autant ? Donc soyez vous-mêmes parfaits comme votre père qui est dans les cieux est parfait².

comme toi-même ». Mais, nulle part, dans le *Pentateuque*, on ne trouve le précepte : Tu haïras ton ennemi. Il s'agit sans doute là d'une addition faite au texte de la loi par des interprètes pharisiens.

¹ Les publicains sont cités comme les hommes les plus dépourvus de considération chez les Juifs ; Jésus, personnellement, ne les méprise pas.

² Les enseignements contenus dans ces deux derniers paragraphes de saint Matthieu sont placés par saint Luc (VI, 27-36) immédiatement après l'énumération des béatitudes et des malédictions. Mais les rédactions des deux évangélistes ne sont pas absolument semblables. Voici celle de saint Luc : « Mais je vous dis à vous qui écoutez : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous insultent. Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui l'autre ; et à celui qui t'enlève ton manteau ne refuse pas la tunique. Donne à quiconque te demande, et ne réclame pas de celui qui emporte ton bien. Comme vous voulez que les hommes vous traitent, ainsi traitez-les vous-mêmes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en est dû ? Car les pécheurs eux-mêmes aiment ceux qui les aiment. Si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quel gré vous en est dû ? Même les pécheurs en font autant. Et si vous prêtez à des personnes de qui vous espérez restitution, quel gré vous est dû ? Les pécheurs prêtent aux pécheurs pour recevoir l'équivalent. Mais aimez vos ennemis ; faites du bien et prêtez sans rien attendre en retour, et votre récompense sera grande et vous serez dignes fils du Très Haut, car il est bon pour les ingrats et les méchants. Devenez donc miséricordieux, comme votre père est miséricordieux ».

« Appliquez-vous à ne pas faire votre aumône devant les hommes, pour être vus d'eux ; sinon vous n'aurez pas de récompense chez votre père qui est dans les cieux. Lors donc que tu fais l'aumône ne sonne pas de la trompette devant toi comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues afin d'être loués par les hommes. Je vous le dis, en vérité, ils ont (avec ces louanges) reçu leur récompense. Mais toi quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret ; et ton père qui voit dans le secret te le rendra au grand jour.

« Et quand vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux coins des places publiques afin d'être vus des hommes. En vérité je vous le dis, ils reçoivent ainsi leur récompense. Mais toi, lorsque tu pries, entre dans ta chambre ; et, ta porte fermée, prie ton père qui est présent dans le secret ; et ton père qui voit dans le secret te récompensera au grand jour.

« Mais dans vos prières, ne bavardez pas comme font les païens ; il s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés. Ne leur ressemblez pas ; car votre père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez¹.

« Vous prierez donc ainsi : Notre père qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive, que ta volonté soit faite sur la terre comme elle l'est au ciel ; donne-nous aujourd'hui notre pain

¹ Tout ce passage est propre à saint Matthieu.

pour notre subsistance; remets-nous nos offenses comme nous les remettons à ceux qui nous ont offensés, ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal¹. Car à toi est la royauté et la puissance et la gloire dans les siècles. Amen².

« Si vous remettez aux hommes leurs fautes, votre père céleste vous les remettra aussi; mais si vous ne les remettez, votre père ne vous les remettra pas non plus³.

« Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air triste comme les hypocrites; ils font disparaître leurs physiologies naturelles afin d'apparaître aux hommes en jeûneurs⁴. En vérité je vous le dis, ils reçoivent ainsi leur récompense. Pour toi quand tu jeûnes parfume ta tête et lave ton visage afin que ton jeûne n'apparaisse pas aux hommes, mais à ton père qui est présent à ce qui est secret; et ton père qui voit dans le secret te récompensera au grand jour⁵.

« Ne vous amassez pas de trésor sur la terre où la mite et la rouille⁶ anéantissent peu à peu et où les voleurs fouillent et volent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel où ni la mite ni la rouille

¹ Ἀπὸ τοῦ πονηροῦ peut se traduire aussi : délivre-nous du *malin*, ὁ πονηρός, *le malin*, étant quelquefois dans l'Évangile un synonyme de Satan (MATTHIEU, V, 37, et XIII, 39).

² Saint Luc place en l'an 29, à la fête des Tabernacles, l'enseignement de l'oraison dominicale par Jésus à ses apôtres (Luc, XI, 2 et suivants).

³ Saint Marc place des paroles analogues dans la bouche de Jésus peu de jours avant sa mort (XI, 25).

⁴ Le texte grec marque très fortement l'antithèse entre *faire disparaître* (ἀφανίζουσι, qu'on traduit en général faussement par *ils exténuent*) et *apparaître* (φανῶσι). MATTHIEU, VI, 16.

⁵ Tout ce paragraphe est propre à saint Matthieu.

⁶ Littéralement : le *rongement*, βρώσις.

n'anéantissent, et où les voleurs ne fouillent ni ne volent. Là où sera ton trésor, là sera ton cœur¹.

« Le flambeau de ton corps est ton œil. Si ton œil est clair, tout ton corps sera lumineux; si ton œil est terne, tout ton corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en toi devient ténèbres, combien profondes seront les ténèbres autour de toi²?

« Nul ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un et aimera l'autre; ou il s'attachera à ce dernier et méprisera le premier. Vous ne pouvez servir Dieu et la richesse (Mammon³). C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre âme de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ni pour votre corps de quoi vous vous vêtirez. L'âme n'est-elle pas plus que la nourriture? et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers; et votre père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas plus qu'eux? Et qui de vous, à force de contention d'esprit, peut allonger sa vie d'une coudée⁴? Pourquoi aussi vous inquiétez-vous du vêtement? Consi-

¹ Saint Luc place ces paroles en l'an 20 quand Jésus est en Pérée après la fête des Tabernacles (Luc, XII, 33).

² D'après saint Luc (XI, 34 et 35), ces paroles furent dites par Jésus à Jérusalem en l'an 29, lors de la fête des Tabernacles.

³ Mammon est un mot araméen signifiant *richesse* que le traducteur de saint Matthieu a conservé intraduit. Saint Luc l'emploie aussi quand il met le même précepte dans la bouche de Jésus, en l'an 29, après la fête de la Dédicace (Luc, XVI, 13).

⁴ *D'une coudée*, c'est-à-dire du temps qu'il faut pour franchir la distance d'une coudée (pour faire un pas). On est aujourd'hui d'accord pour donner ici au mot ἥλιξ le sens de *vie* ou de *jeunesse*. Jésus veut déclarer que l'homme, par ses seules forces, ne peut modifier sa destinée, même d'une manière infinitésimale; or, la traduction qu'on donnait autrefois : *qui peut ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée*? supposait une transformation énorme de l'homme.

dérez comment croissent les lys des champs ; ils ne travaillent, ni ne filent. Cependant, je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si l'herbe des champs qui existe aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four est ainsi vêtue par Dieu, combien mieux le serez-vous, hommes de peu de foi ? Ne vous inquiétez donc pas en disant : Que mangerons-nous ? ou que boirons-nous ? ou de quoi nous vêtirons-nous ? Toutes ces choses sont des questions pour les païens ; mais votre père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume et la justice de Dieu, et toutes ces autres choses vous seront données par surcroît. Ne soyez donc pas inquiets du lendemain ; le lendemain s'inquiétera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine¹.

« Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés ; pardonnez et on vous pardonnera. Donnez et il vous sera donné, on versera dans votre sein une bonne mesure, serrée, tassée, débordante ; car on usera pour vous de la même mesure dont vous aurez usé pour les autres².

« Un aveugle peut-il conduire un aveugle ? Ne

¹ D'après saint Luc, Jésus a donné les mêmes préceptes à ses apôtres en l'an 29, quand il venait de quitter Jérusalem, après la fête des Tabernacles (XII, 22 et suivants).

² Passage commun aux deux évangélistes ; nous le citons d'après saint Luc (VI, 37 et 38) qui est plus étendu. Saint Matthieu (VII, 1 et 2) dit seulement : « Ne jugez pas afin de ne pas être jugés ; car vous serez jugés selon que vous aurez jugé, et l'on usera envers vous de la mesure avec laquelle vous mesurez ». D'après saint Marc (IV, 24), Jésus, peu de jours après, répéta cette parole à ses apôtres : « La mesure dont vous aurez usé pour les autres, on en usera pour vous, et en y ajoutant ».

tomberont-ils pas tous deux dans une fosse¹? Le disciple n'est pas au-dessus du maître, mais tout disciple qui s'est perfectionné sera comme son maître².

« Pourquoi regardes-tu le fétu de paille qui est dans l'œil de ton frère, tandis que tu ne remarques pas la poutre qui est dans ton propre œil? Comment peux-tu dire à ton frère : Frère, laisse-moi ôter le fétu qui est dans ton œil, sans considérer la poutre qui est dans ton œil? Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil; et alors tu verras à ôter le fétu qui est dans l'œil de ton frère³.

« Ne donnez pas les choses saintes aux chiens et ne jetez pas les perles devant les porcs, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que se tournant vers vous ils ne vous mettent en pièces⁴.

« Demandez et il vous sera donné; cherchez et vous trouverez; frappez et il vous sera ouvert. Car quiconque demande, reçoit; qui cherche, trouve; et à qui frappe il sera ouvert.

« Quel est entre vous l'homme qui, si son fils lui demande du pain, lui offrira une pierre? et s'il demande un poisson, lui offrira-t-il un serpent? Si donc vous qui êtes méchants de nature, savez faire à vos enfants de bons dons, à plus forte raison votre

¹ Propre à saint Luc (VI, 39).

² Saint Matthieu place cette phrase dans les instructions que Jésus donna quelques semaines après à ses douze apôtres, quand il les envoya en prédication (MATTHIEU, X, 24 et 25).

³ Passage commun aux deux évangélistes.

⁴ Passage propre à saint Matthieu (VII, 6). Les porcs n'étant pas domestiqués chez les Juifs étaient alors en Basse-Galilée à l'état de sangliers; il en était autrement dans les parties de la Palestine habitées par une population païenne (MATTHIEU, VIII, 30; MARC, V, 41; LUC, VIII, 32).

père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui le sollicitent ¹.

« Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi ; car c'est l'enseignement de la loi et des prophètes ².

« Entrez par la porte étroite ; car large est la porte et spacieuse est la voie qui mènent à la perdition et nombreux sont ceux qui passent par elles ; étroite, au contraire, est la porte et resserrée est la voie qui conduisent à la vie ; et il y en a peu qui les trouvent ³.

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des vêtements de brebis, mais qui au dedans sont des loups ravisseurs ; vous les reconnaîtrez aux résultats ⁴ qu'ils produisent ⁵. Cueille-t-on des raisins sur des épines ? ou des figues sur des ronces ? Tout bon arbre produit de beaux fruits, et tout arbre pourri produit de mauvais fruits ; un arbre bon ne peut produire de mauvais fruits, un arbre pourri ne peut produire de beaux fruits. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits est coupé et jeté au feu. Donc c'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez ⁶.

¹ MATTHIEU, VII, 7-11. Les paroles contenues dans ces deux paragraphes de l'évangile de saint Matthieu sont, dans l'évangile de saint Luc, reportées plus tard à l'automne de l'an 29, quand Jésus est à Jérusalem pour la fête des Tabernacles (LUC, XI, 9-12).

² Phrase commune aux deux évangélistes (MATTHIEU, VII, 12 ; LUC, VI, 31) ; mais saint Luc la place plutôt dans le discours.

³ Saint Luc (XIII, 24) fait dire à Jésus une phrase analogue quand il quitte la Pérée, en l'an 29, pour se rendre à Jérusalem, à la fête de la Dédicace.

⁴ Littéralement : fruits (MATTHIEU, VII, 16).

⁵ Paragraphe propre à saint Matthieu (VII, 15 et 16).

⁶ Passage commun aux deux comptes rendus (MATTHIEU, VII, 16 20 ; LUC, VI, 43 et 44).

« L'homme bon fait sortir le bien du bon trésor de son cœur; l'homme mauvais fait sortir le mal du mauvais trésor de son cœur. Car la bouche parle de l'abondance du cœur¹.

« Ce n'est pas tout homme me disant : *Seigneur, Seigneur*, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon père qui est aux cieux. Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé? en ton nom que nous avons chassé des démons? et en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles²? Et alors je leur déclarerai : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui opérez l'iniquité³.

« Pourquoi m'appellez-vous : Seigneur, Seigneur? et ne faites-vous point ce que je dis? Quiconque entend les paroles que je dis et les met en pratique, je l'assimilerai à un homme sage qui a bâti sa maison sur le roc; la pluie est tombée, les fleuves ont débordé, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, cependant elle n'est pas tombée, car elle était fondée sur le roc. Mais quiconque entend ces paroles que je dis et n'agit pas suivant elles sera assimilé à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable, la pluie est tombée, les fleuves sont venus, les vents ont soufflé et ont heurté cette

¹ Luc, VI, 45. Saint Matthieu place ces paroles plus tard, après la guérison à Capharnaüm du démoniaque aveugle et muet (MATTHIEU, XII, 35).

² Littéralement : *Actes de force*, δυνάμεις (MATTHIEU, VII, 22).

³ MATTHIEU (VII, 21-23). Saint Luc place des paroles analogues dans la bouche de Jésus, en l'an 29, en Pérée, quand il monte à Jérusalem pour la fête de la Dédicace (Luc, XIII, 25-27).

maison ; et elle s'est écroulée et ce fut une terrible chute que la sienne¹ ».

Quand Jésus eut achevé ce grand discours, tout le peuple qui l'avait écouté avec une vive attention² était, nous dit saint Matthieu, dans l'admiration de sa doctrine. Car il avait parlé avec autorité, sans se perdre, à la façon des scribes, dans des arguties minutieuses, mais en donnant, au contraire, des préceptes de conduite très précis³. Aussi une grande foule le suivit-elle quand il descendit de la montagne et qu'escorté de ses douze nouveaux apôtres il rentra directement à Capharnaüm.

¹ Toute cette conclusion est commune aux deux évangélistes. MATTHIEU, VII, 24 à 27 ; LUC, VI, 47-49.

² « Lorsqu'il eut inculqué toutes ses paroles dans les oreilles du peuple », nous dit saint Luc, ἐπεὶ ἐπλήρωσε πάντα τὰ ῥήματα αὐτοῦ εἰς τὰς ἀκοὰς τοῦ λαοῦ (LUC, VII, 1).

³ MATTHIEU (VII, 28), saint Marc (I, 22) et saint Luc (IV, 32) ont déjà fait cette remarque à propos des premières prédications faites par Jésus dans la grande synagogue de Capharnaüm, l'hiver précédent. Voir page 210.

⁴ Saint Matthieu (VIII, 2-4) dit que sur la route du Mont des Béatitudes à Capharnaüm, un lépreux vint à Jésus et fut guéri par lui. Comme les détails de cette guérison sont absolument identiques à ceux de la guérison du lépreux racontée par saint Marc (I, 40-43) et par saint Luc (V, 12-14) et qui avait eu lieu l'hiver précédent à Chorazain, nous pensons qu'il s'agit du même fait placé ici par un de ces anachronismes que se permet souvent saint Matthieu. Mais, si l'on veut, on peut dire que le miracle se répéta, avec les mêmes circonstances, au pied du Mont des Béatitudes.

CHAPITRE XXV

Guérison de l'esclave d'un centenier à Tibériade
et résurrection d'un jeune homme à Naïn.

Quatre ou cinq heures de marche séparent le Mont des Béatitudes de Capharnaüm; Jésus rentra donc le jour même dans la petite ville. En le voyant revenir accompagné d'une foule enthousiaste, les pharisiens durent immédiatement comploter quelque moyen de mettre à exécution contre lui leurs mauvais desseins. Mais ils n'en eurent pas le temps; car Jésus allait s'éloigner de nouveau.

En effet, très tôt après son retour, probablement dès le lendemain, Jésus reçut de Tibériade une requête qui l'amena à prendre le chemin de cette ville. Un païen, chef d'une compagnie de cent soldats appartenant aux troupes particulières du tétrarque Antipas¹, avait un serviteur, esclave sans

¹ Ἐκατόνταρχος (MATTHIEU, VIII, 5; LUC, VII, 2). La traduction que la *Vulgate* a faite de ce mot grec par le mot latin *centurio* a amené bien du monde à voir dans cet officier un centurion romain. De fait il n'est pas impossible que les autorités romaines de Syrie aient, pour un motif quelconque, entretenu alors dans les domaines d'Antipas un ou plusieurs détachements militaires. Mais il est beaucoup plus vraisemblable que ce centenier était au service d'Antipas, dont les troupes étaient composées de Syriens, païens pour la plupart.

doute¹, qu'il affectionnait beaucoup et ce serviteur se mourait d'un mal qui, tout en le paralysant, le faisait cruellement souffrir, apparemment le tétanos. A Tibériade, même parmi les païens, le bruit des guérisons faites dans les environs par Jésus était certainement parvenu; il était impossible notamment qu'un officier hérodien n'eût pas appris comment le fils de l'intendant Chouza avait été à grande distance, alors qu'il était à Capharnaüm, guéri par un mot que Jésus avait prononcé à Cana². Aussi le centenier avait-il conçu l'espoir que son serviteur pourrait être guéri de même.

Mais étant païen il n'osa pas aller personnellement présenter sa requête à Jésus. Il pria quelques anciens³ de la communauté juive de Tibériade d'aller trouver Jésus et de solliciter son intervention en faveur du malade⁴. Les anciens accédèrent à ce désir; car ils avaient de grandes obligations à cet officier païen qui leur avait toujours témoigné beaucoup de bienveillance, qui avait même fait bâtir pour eux une synagogue⁵. Ils vinrent donc à Jésus et lui transmirent dans les termes suivants la requête du centenier. « Seigneur, mon serviteur est couché à la

¹ Les mots παῖς (MATTHIEU, VIII, 6) et δοῦλος (LUC, VII, 2) le donnent à penser.

² Voir pages 214 et 215.

³ Πρεσβυτέρους. Le mot s'applique ici à des administrateurs de la communauté civile juive et non à des marguilliers de synagogue.

⁴ Ὅπως ἔλθων διὰ σώσῃ τὸν δοῦλον αὐτοῦ, *afin qu'étant venu il sauât son serviteur*. Le mot ἔλθων *étant venu* fait difficulté; car il est manifeste, d'après la suite du récit, que le centenier n'osa pas demander à Jésus de se déplacer; il faut donc, par une extension de sens, traduire : *étant intervenu* (LUC, VII, 3).

⁵ Luc, VII, 5.

maison, paralysé, et il souffre horriblement »¹. Puis ce message transmis, les anciens ajoutèrent : « Cet homme mérite que tu fasses pour lui cette guérison ; car il aime notre nation et c'est lui qui a construit pour nous la synagogue »². Jésus se laissa attendrir : « Je vais aller guérir cet homme », dit-il, et il se mit en route pour Tibériade avec les anciens.

Beaucoup de gens avaient remarqué la démarche de ces derniers, et voyant Jésus partir avec eux ils le suivirent, les apôtres étant, cela va de soi, les premiers. Comme une marche rapide n'était pas possible au milieu de cette affluence³, un messenger put prendre les devants et, ayant vite parcouru les trois lieues qui séparaient les deux villes, il apporta à Tibériade au centenier la nouvelle que Jésus était en marche pour venir chez lui. Confus de cette bonté tout à fait inattendue, le centenier réunit vite un second groupe d'amis et les envoya au-devant de Jésus pour le dissuader d'aller plus loin. « Seigneur », tel était le message qu'il chargea ses amis de dire à Jésus, « ne prends pas tant de peine, car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, et c'est à cause de cette indignité que je ne me suis pas permis de venir personnellement à toi, mais commande d'un mot, et

¹ Saint Matthieu, qui dans son évangile s'attache beaucoup plus à mettre en relief les paroles de Jésus qu'à raconter avec précision les événements, supprime dans son récit toute l'entremise des anciens ; et il présente le dialogue comme ayant eu lieu tête à tête entre le centenier et Jésus (MATTHIEU, VIII, 5-10). Le récit de saint Luc montre clairement que les choses ne se passèrent pas de cette manière.

² Saint Luc (VII, 5) dit expressément *la synagogue*, τὴν συναγωγὴν ; ce qui montre que dans l'endroit habité par le centenier il n'y en avait qu'une.

³ Saint Luc (VII, 9) mentionne qu'une *foule* suivait Jésus, Cf. MATTHIEU, VIII, 10.

mon serviteur sera guéri¹. Je ne suis qu'un subordonné; ayant cependant des soldats sous moi je dis à l'un *va*, et il va; à l'autre *viens*, et il vient. Et je dis aussi à mon serviteur *fais ceci*, et il le fait ». Et la conclusion tacite de ce message était : à plus forte raison, toi qui es tout-puissant, tu peux donner des commandements qui seront obéis.

Jésus approchait de Tibériade quand il rencontra les amis du centenier². Ayant entendu de leur bouche le nouveau message de ce dernier il fut pris d'admiration pour cet homme³, et se tournant vers la foule qui le suivait : « Je vous le déclare, en vérité, je n'ai jusqu'à présent trouvé nulle part en Israël autant de foi. Aussi je vous dis, beaucoup viendront d'Orient et d'Occident et prendront place avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là il y aura les pleurs et le grincement des dents ». Alors, à travers l'espace, Jésus, parlant de loin au centenier, lui dit : « Va et qu'il t'arrive selon que tu as cru ».

Et à cette heure même l'esclave fut guéri⁴. Les deux groupes d'amis que le centenier avait délégués auprès de Jésus le constatèrent; car, étant retournés à Tibériade, ils retrouvèrent complètement rendu à la vie celui qu'ils avaient laissé moribond⁵.

¹ Saint Matthieu, vu le rétrécissement qu'il fait subir à l'épisode, est obligé d'abrégier le message du centenier; il lui fait dire : « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, mais dis seulement une parole, et mon esclave sera guéri » (MATTHIEU, VIII, 8).

² LUC, VI, 6.

³ LUC, VII, 9. Ἐθαύμασεν αὐτόν. Cf. MATTHIEU, VIII, 9.

⁴ MATTHIEU, VIII, 13.

⁵ LUC, VI, 10.

L'opinion commune place à Capharnaüm même l'épisode que nous venons de relater en combinant les données des deux évangélistes; mais cette localisation ne tient pas devant le simple examen des faits. Si le chef d'un détachement militaire avait eu sa résidence à Capharnaüm il y eût été connu de tous et ses intercesseurs n'auraient pas eu besoin de faire valoir ses mérites devant Jésus qui, humainement parlant, était pleinement au fait des êtres de cette petite ville. Comment, notamment, Jésus aurait-il pu ignorer qu'une des synagogues de celle-ci¹ avait été construite par le centenier païen qui y tenait garnison? En outre, les détails du récit fait par saint Luc montrent qu'il fallait, pour se rendre de la maison où se trouvait Jésus à celle où se mourait l'esclave, un temps considérable ne correspondant pas à la distance qui pouvait séparer l'une de l'autre deux maisons sises à Capharnaüm; et les termes mêmes dont se sert l'évangéliste pour dépeindre la marche de Jésus ne sauraient s'appliquer à une simple course dans une petite ville².

Si l'on place, au contraire, comme nous à Tibériade la résidence du centenier, l'épisode ne présente plus

¹ Saint Luc dit (II, 2) : « C'est lui qui nous a construit *la* synagogue », comme si elle était la seule dans la ville. Or nous savons qu'à Capharnaüm il y en avait plusieurs. Il est vrai que dans plusieurs passages les évangélistes parlent de *la* synagogue de Capharnaüm (Marc, I, 21 et 29; III, 1; Luc, IV, 33 et 38, et VI, 6). Mais nous savons qu'en parlant ainsi, les évangélistes voulaient désigner la synagogue où Jésus avait pris l'habitude d'enseigner, celle que saint Matthieu affecte aux pharisiens (XII, 9) et saint Marc peut-être aux scribes (I, 23).

² « Ὁ δὲ Ἰησοῦς ἐπορεύετο σὺν αὐτοῖς, *Jésus faisait route* (voyageait) avec les anciens (envoyés par le centenier). Luc, VII, 6. Ἦδη δὲ αὐτοῦ οὐ μακρὰν ἀπέχοντος ἀπὸ τῆς οἰκίας, *lorsque déjà il n'était plus éloigné d'une grande distance de la maison du centenier* (Luc, VII, 6).

rien qui choque la vraisemblance. La construction de Tibériade par Hérode Antipas venait à peine d'être achevée et le tétrarque avait éprouvé beaucoup de difficultés à peupler la nouvelle ville; en effet, comme il vivait en dehors des observances mosaïques, il ne s'était pas fait scrupule de choisir pour l'emplacement de celle-ci un lieu où se trouvaient de nombreux tombeaux; or, d'après la loi de Moïse, celui qui touchait un tombeau devenait impur pour une durée de sept jours et n'était quitte de sa souillure qu'après avoir été aspergé d'une eau lustrale mélangée aux cendres d'une victime d'expiation¹. Le résultat de cette inadvertance d'Antipas fut que les Juifs pieux eurent grande répugnance à entrer dans Tibériade de peur d'y marcher sur quelque ancien tombeau; et le tétrarque pour peupler sa ville fut obligé de faire venir un ramassis d'étrangers, d'aventuriers et de miséreux sensibles à l'appât de concessions gratuites de maisons et de terrains de culture². Quelques Juifs pieux pourtant se risquèrent à la fin à habiter dans la ville; la construction pour eux d'un lieu de prière³ devint nécessaire et ce serait cette construction que le cen-

¹ *Nombres*, XIX, 16 et suiv. Cf. Saint PAUL, *Épître aux Hébreux*, IX, 13.

² FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. II, par. 3.

³ Προσευχή, oratoire moins important qu'une synagogue. Nous savons par l'historien Josèphe (*Vie de Flavius Josèphe*, par. 54) qu'il en existait une de grandes dimensions à Tibériade au commencement du soulèvement des Juifs contre les Romains en l'an 66. Mais il n'est pas sûr que cette « grande maison pouvant recevoir beaucoup de monde » ait été la synagogue construite par le centenier, celle-ci devait être petite, vu le petit nombre de Juifs fidèles qui résidaient à Tibériade en l'an 28; elle put être agrandie quand le nombre de ces fidèles s'accrut.

tenier païen se serait chargé de faire par amitié pour la nation juive.

Mais comment, dira-t-on, Jésus, qui connaissait la situation de Tibériade, se serait-il mis dans le cas de contrevenir à la loi mosaïque en se rendant dans une ville où l'on était exposé à fouler aux pieds des tombeaux ?

Ne venait-il pas, deux jours avant, de proclamer sur le Mont des Béatitudes qu'il n'était pas venu abolir, mais parfaire la loi ? L'objection n'est pas difficile à écarter : pour parfaire la loi il fallait l'épurer de toutes les interprétations injudicieuses et des pratiques exagérées dont elle avait été chargée après sa promulgation ; et Jésus, nous le verrons par la suite, n'hésitait pas à toucher un cadavre, contrairement à la lettre de la loi¹, du moment qu'il s'agissait de faire le bien ; à plus forte raison ne pouvait-il se laisser arrêter par la crainte de marcher sur quelque ancien tombeau.

Il est, d'ailleurs, possible que l'insistance du centenier à détourner Jésus de venir jusqu'à sa maison ait été inspirée par le souci de ne pas imposer à un Juif une souillure légale. Au surplus, nous l'avons dit, Jésus s'arrêta avant d'arriver à Tibériade, seuls les habitants de cette ville y rentrèrent ; et, si nous savons qu'ils y trouvèrent l'esclave complètement revenu à la santé, nous ne savons pas comment le centenier témoigna sa gratitude à Jésus.

N'ayant plus de raison pour entrer dans Tibé-

¹ Luc, VIII, 54.

riade, ville presque entièrement païenne, Jésus pourtant ne retourna pas sur ses pas vers Capharnaüm; mû par un motif que ne nous fait pas connaître l'Évangile, il prit une direction opposée, vers le Sud-Ouest.

« Il arriva le jour suivant¹ », nous dit laconiquement saint Luc, « que Jésus fit route vers une ville appelée Naïn, et ses disciples en nombre suffisant² firent route avec lui ainsi qu'une grande foule ».

De Tibériade à Naïn, la distance est d'environ six lieues. Jésus qui avait dû passer la nuit en plein air aux abords de Tibériade parcourut facilement en un jour cette distance, malgré la foule qui le retardait, et vers le déclin du jour il fut en vue des murailles de Naïn. Justement, selon l'usage d'après lequel les enterrements de morts se faisaient le soir, un cortège funèbre sortait de la porte de la ville. C'était celui d'un jeune homme, fils unique, qui par son travail faisait vivre sa mère demeurée veuve. La mère, abîmée de douleur, suivait le corps; et par compassion pour elle un assez grand nombre³ de personnes de la ville l'accompagnaient.

Chez les Juifs la coutume était d'envelopper les morts avec des bandelettes de linge enduites de parfums⁴; mais dans les familles pauvres, la toilette mortuaire se réduisait à peu de chose. Le jeune

¹ Ἐν τῇ ἑξῆς (sous-entendu ἡμέρα). Luc, VII, 11.

² Ἱκανοί (Luc, *ibidem*). Cette épithète est singulière; faut-il en conclure que les apôtres ne furent pas au complet ce jour-là?

³ Saint Luc emploie encore ici l'épithète Ἱκανός pour qualifier le nombre des personnes qui formaient le cortège funèbre.

⁴ JEAN, XIX, 40. Cf. JEAN, XI, 44.

Naïnite était sans doute resté dans ses vêtements; tout au plus, sa tête avait-elle été couverte d'un suaire, et il était porté, exposé aux regards, sur une simple civière¹.

Lorsque Jésus aperçut la mère qui marchait désespérée derrière le corps de son fils, il vint à elle et lui dit : « Ne pleure pas ». Puis, allant à la civière, il posa la main sur elle pour indiquer aux porteurs qu'ils devaient s'arrêter. Ils obéirent; alors Jésus avec autorité interpella le défunt : « Jeune homme, je te le commande, réveille-toi »². Aussitôt le mort se souleva sur son séant et se mit à parler, paroles que l'évangéliste n'a pas rapportées, mais qui étaient certainement des louanges à Dieu. Jésus alors le fit descendre de la civière et, selon le mot très expressif de saint Luc, « il le donna à sa mère³ ».

La stupeur avait saisi tous les spectateurs; depuis les jours des prophètes Élie et Élisée⁴, c'est-à-dire depuis plus de huit cents ans, aucune résurrection n'avait plus eu lieu en Israël; et tout d'un coup la foule voyait Jésus rendre la vie à un jeune homme mort dont le cadavre était sur le point d'être mis en terre. Aussi tous s'unissaient pour glorifier Dieu et

¹ Le mot *σopός* employé par saint Luc (VII, 4), de même que le mot *loculus* par lequel la *Vulgate* l'a traduit en latin, s'applique en général à un cercueil fermé; mais il est clair, d'après le récit évangélique, qu'ici le cercueil ne pouvait être autre chose qu'une civière.

² Luc, VII, 14.

³ Luc, VII, 15.

⁴ Élie avait ressuscité le fils d'une veuve de Sarepta dans le pays de Sidon (*Troisième livre des Rois*, XVII, 17 et suivants). Élisée avait ressuscité à Sunem, non loin de Naïn, le fils unique d'un couple très âgé (*Quatrième livre des Rois*, IV, 20 et suivants).

disaient : « Un grand prophète s'est élevé parmi nous et Dieu a visité son peuple ».

Saint Luc, qui seul des évangélistes nous a laissé un récit de la résurrection du jeune Naïnite, ne nous dit rien du retour de celui-ci dans sa ville, ni de ce que fit Jésus après cette résurrection. Il se borne à remarquer que la nouvelle de ce grand événement et les commentaires qu'en faisaient les gens de Naïn¹ se répandirent vite dans tous les pays avoisinants². Livrés à nos seules conjectures, mais en raison même du fait que les évangélistes sont tous muets sur les actes de Jésus pendant les premiers jours qui suivirent le miracle de Naïn, nous sommes en droit de supposer que Jésus n'entra pas dans cette ville, mais que, pour se dérober aux ovations, il se retira avec ses apôtres dans quelque coin isolé du Petit Hermon, et que de là il remonta sans bruit vers Magdala où nous le retrouverons peu après.

¹ Tel nous paraît être le sens de la phrase de saint Luc : Καὶ ἐξῆλθεν ὁ λόγος οὗτος... περὶ αὐτοῦ, *et cette parole sur lui se répandit.*

² Saint Luc (VII, 17) dit *dans toute la Judée et tout le pays d'alentour*. Naïn n'était pas en Judée, mais en Basse-Galilée; et entre la Galilée et la Judée s'interposait la Samarie. Dans ce passage, comme dans plusieurs autres de son évangile (I, 5), saint Luc emploie le nom *Judée* pour signifier la Palestine, la partie la plus importante pour le tout.

CHAPITRE XXVI

Séjour de Jésus a Magdalà.

Cependant beaucoup parmi les disciples de Jean-Baptiste voyaient avec déplaisir les miracles que faisait Jésus et la popularité qui en résultait pour lui. Dès l'été de l'an 27, nous l'avons raconté plus haut¹, ils avaient trouvé mauvais que le baptême institué par Jésus fût plus demandé que celui de leur maître; et Jean avait dû les ramener à la raison par la célèbre parole : « Il faut qu'il croisse et que je diminue² ». Puis, l'hiver suivant, lorsque le publicain Lévi offrit un petit festin à Jésus dans sa maison de Bethsaïde, nous avons vu des disciples de Jean se montrer choqués de ce que les disciples de Jésus ne jeûnaient pas, tandis qu'eux s'astreignaient à des jeûnes fréquents³. Et maintenant ils peignaient sous de noires couleurs les actes de Jésus quand ils en rendaient compte au baptiste dans sa prison de

¹ Voir page 191.

² JEAN, III, 30.

³ MATTHIEU, IX, 14. On croit généralement que Jésus et ses disciples jeûnaient exceptionnellement au jour des expiations (10^e jour de Tishri) afin « d'affliger leurs âmes » selon le précepte du Lévitique (XVI, 31. et XXIII, 27).

Machéro¹, car Jean, malgré son emprisonnement, avait la liberté de communiquer avec l'extérieur.

Il n'est pas à croire que Jean, qui avait vu le Saint-Esprit descendre sur Jésus et qui avait proclamé celui-ci « agneau de Dieu »² et « fils de Dieu »³, se soit laissé influencer par les rapports insidieux de ses disciples; mais, voulant dissiper les impressions mauvaises qu'il constatait chez eux, il se résolut à faire auprès de Jésus une démarche dont le résultat serait de faire éclater aux yeux de ces disciples, s'ils étaient de bonne foi, la véritable personnalité de Jésus. A cet effet, il fit choix de deux disciples, pris probablement parmi les plus mutins⁴, et les chargea d'aller poser à Jésus cette question : « Es-tu celui qui vient⁵? ou avons-nous à en attendre un autre⁶? »

Des deux évangélistes qui nous ont relaté cette mission johannite, aucun ne désigne l'endroit où les messagers de Jean joignirent Jésus. Mais diverses circonstances nous permettent de nommer Magdala; nous savons, en effet, que Jésus, avant de rentrer à Capharnaüm, s'arrêta quelques jours dans cette petite ville, et les messagers de Jean avaient à la traverser puisque, venant de Pérée, ils longeaient la rive occidentale du lac de Tibériade pour gagner Capharnaüm,

¹ LUC, VII, 18.

² JEAN, I, 29.

³ JEAN, I, 34.

⁴ L'expression dont se sert saint Luc n'est certainement pas élogieuse : δύο τινὰς τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, *deux certains de ses disciples*.

⁵ Ὁ ἐρχόμενος. Saint Jean, dans ses allocutions à ses disciples, avait employé cette expression pour désigner le Messie (MATTHIEU, III, 11; JEAN, I, 15).

⁶ MATTHIEU, XI, 3, et LUC VII, 19.

qu'ils savaient être la résidence ordinaire de Jésus¹ et où ils devaient présumer le trouver. En tout cas, quel qu'ait été l'endroit où ils trouvèrent Jésus, celui-ci était entouré d'une foule de malheureux qui le sollicitaient d'exercer sur eux son pouvoir miraculeux; et les deux messagers sceptiques le virent guérir nombre de maladies et de plaies, exorciser des esprits malins, et rendre la vue à des aveugles².

« Jean le baptiste », dirent à Jésus les deux messagers, « nous a envoyés vers toi pour te demander : « Es-tu celui qui vient? ou devons-nous en attendre un autre? » A cette question Jésus répondit : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu³ : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés ». Jésus, par cette réponse, indiquait clairement qu'il était le Messie en adaptant aux actes qu'il venait d'accomplir deux prophéties faites sur celui-ci par Isaïe : « Alors les yeux des aveugles s'ouvriront et les oreilles des sourds entendront; alors le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée⁴. Le Seigneur m'a oint pour

¹ MATTHIEU, IV, 13.

² Καὶ τυφλοῖς πολλοῖς ἐχαρίσατο τὸ βλέπειν, et il fit à beaucoup d'aveugles la grâce de voir. Ces mots ne signifient pas, d'après nous, que Jésus fit don de la vue à des aveugles-nés, mais qu'il la rendit à des hommes qui l'avaient perdue par maladie. Le seul aveugle-né que Jésus ait doué de la vue est celui de Jérusalem dont a parlé saint Jean; et cet évangéliste a fait ressortir ce miracle comme tout à fait supérieur aux nombreuses guérisons d'aveugles faites par Jésus. Voir JEAN, IX, 32.

³ Saint Matthieu dit : « Ce que vous entendez et voyez » (MATTHIEU, XI, 4).

⁴ ISAÏE, XXXV, 5 et 6.

que j'annonce sa parole aux affligés¹ ». On le voit, Jésus, aux miracles prédits par le prophète, ajoutait la résurrection de morts; il appelait ainsi l'attention des deux johannites sur celle qu'il venait de faire à Naïn et annonçait les deux autres qui se produiraient l'année suivante. Puis, ayant ainsi répondu à la question de Jean, Jésus adressa un avis sévère aux deux disciples soupçonneux et aigris que celui-ci lui avait envoyés : « Bienheureux qui ne se scandalisera pas de moi² ! »

Les disciples de Jean partirent aussitôt après avoir recueilli ces paroles et il les rapportèrent à leur maître. Elles servirent au baptiste, nous avons tout lieu de le penser, à faire reconnaître la prééminence de Jésus par ceux de ses disciples à qui il fut donné de le fréquenter encore à Machéro pendant les quelques jours qui précédèrent sa mise à mort. Nous savons, en effet, par l'évangile de saint Matthieu³, que les disciples du baptiste qui se trouvaient à Machéro au moment de sa mort allèrent, tout de suite après l'ensevelissement de leur maître, rendre compte à Jésus de ce qui s'était passé, démarche qu'ils n'eussent point faite si Jean ne s'était pas déclaré vis-à-vis d'eux comme un fidèle adhérent de Jésus et ne les avait pas rattachés eux-mêmes à l'école de celui-ci. Il est vrai que pendant de longues années il se maintint une secte de johannites tout à fait indépendante des chrétiens; nous lisons dans les *Actes des Apôtres*⁴ que saint Paul en

¹ ISAÏE, LXI, 1.

² MATTHIEU, XI, 6; LUC, VII, 23.

³ MATTHIEU, XIV, 12.

⁴ *Actes des Apôtres*, XIX, 1-7.

trouva encore une douzaine à Éphèse en l'an 55; mais cette persistance s'explique aisément, malgré la soumission de Jean à Jésus; le grand succès du baptême de Jean pendant les années 26 et 27 avait attiré vers lui des hommes habitant des régions très éloignées, et ces hommes, après avoir reçu le baptême johannite, étaient retournés chez eux sans avoir entendu parler de la prédication de Jésus; ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils furent évangélisés par les apôtres.

Dès que les messagers de Jean furent partis, Jésus se mit à parler de lui à la foule qui avait assisté à son colloque avec ces messagers¹. Or, dans cette foule, il y avait nombre de personnes qui avaient naguère couru au Jourdain pour entendre la prédication du baptiste; il y avait de petites gens, en particulier des publicains, qui à la voix de Jean avaient fait pénitence et s'étaient fait baptiser par lui en rendant gloire à Dieu²; mais il y avait aussi des pharisiens et des docteurs³ « qui avaient méconnu le dessein de Dieu sur eux » et avaient dédaigné le baptême de Jean⁴. Dans ses déclarations à la foule, Jésus tint compte de ces divergences. Par des allusions que nous ne comprenons guère, mais que ses auditeurs saisissaient certainement, Jésus leur demanda d'abord quelle curiosité les avait poussés les uns et les autres à se rendre auprès de Jean : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau

¹ MATTHIEU, XI, 7; LUC, VII, 24.

² LUC, VII, 29.

³ Νομισταί, littéralement : *des légistes*.

⁴ LUC, VII, 30.

agité par le vent? Non; alors qu'êtes-vous allés voir? un homme couvert de vêtements luxueux? Mais ceux qui portent des vêtements luxueux et vivent dans la bonne chère, habitent les palais royaux. Qu'êtes-vous donc allés voir? un prophète? Oui, je vous le dis, et même plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il est écrit : « Voici que j'envoie devant ta face mon messager² pour préparer la voie devant toi³ ». Je vous le dis, parmi les enfants des femmes il ne s'est pas élevé un seul prophète plus grand que Jean le baptiste; mais dans le royaume de Dieu⁴ », ajouta Jésus en opposant sa propre prédication à celle de Jean, « dans le royaume de Dieu, l'inférieur⁵ est plus grand que Jean ». Puis Jésus fit entendre que depuis le moment où Jean avait commencé sa prédication il y avait eu en Israël un renversement complet dans les conditions d'accès au

¹ Entre les interprétations diverses données à ces questions, les plus rationnelles nous paraissent être celles-ci : Ceux qui sont allés près de Jean ne faisaient pas un voyage d'agrément, car les roseaux du Jourdain n'offraient pas une vue récréante, et d'autre part leur flexibilité faisait contraste avec le caractère intransigeant de Jean. Le voyage n'était pas non plus un voyage d'intérêt, bien que Livias, une des résidences du tétrarque Antipas, ne fût pas éloignée de Béthabara; Jean qui censurait si vigoureusement le tétrarque ne pouvait pas être utile aux flatteurs de celui-ci.

² C'est le vrai sens du mot ἄγγελος que la *Vulgate* a traduit par *angelus*, *ange* (MATTHIEU, XI, 10; LUC, VII, 27).

³ MALACHIE, III, 1. La citation est faite librement par saint Matthieu et saint Luc, comme nous l'avons déjà vu faire par saint Marc (I, 2; voir page 115). Voici la traduction exacte : « Voici que moi (le Seigneur) j'envoie mon messager et il préparera la voie devant ma face; et aussitôt après viendra dans son temple le dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance que vous désirez ».

⁴ Tandis que saint Luc dit *le royaume de Dieu* (VII, 28), le texte correspondant dans saint Matthieu a *le royaume des cieux* (XI, 11).

⁵ Ὁ μικρότερος (MATTHIEU, XI, 11; LUC, VII, 28).

« royaume des cieux »; ce ne sont plus les interprètes orgueilleux de la loi mosaïque ni ses observateurs minutieux qui ont droit à entrer les premiers dans ce royaume; ce sont ceux qui ont fait pénitence sur l'appel de Jean, fussent-ils publicains ou courtisanes; ces gens qu'on considérerait comme des déshérités font la conquête du royaume et par la violence s'y substituent aux héritiers présomptifs : « Depuis la prédication de Jean le baptiste », proclame Jésus, « le royaume des cieux est violenté et des violents s'en saisissent. Avant Jean, tous les prophètes et la loi étaient l'autorité inspirée¹; mais maintenant, si vous voulez accepter cette interprétation, Jean est Élie, celui qui a été annoncé comme devant revenir sur terre². Que celui qui a des oreilles entende³! »

S'adressant alors exclusivement aux pharisiens, Jésus leur dit : « A qui comparerai-je les hommes de cette génération? à qui sont-ils comparables? Ils sont semblables à ces enfants assis dans les places publiques (et qui ne peuvent s'entendre sur la nature de leurs amusements); ils s'interpellent entre camarades, en disant : Nous avons joué pour vous de la flûte, et vous n'avez pas dansé; nous nous sommes lamentés, et vous ne vous êtes pas frappé la poi-

¹ MATTHIEU, XI, 13. Saint Luc (XVI, 16) met cette phrase dans la bouche de Jésus beaucoup plus tard, dans l'hiver de l'année 30; et selon la remarque que nous avons déjà faite, il remplace par *le royaume de Dieu* le *royaume des cieux* dont parle ici saint Matthieu.

² Allusion à la prophétie de MALACHIE (IV, 2) : « Voici que moi je vous enverrai Élie le prophète, avant que vienne le jour grand et terrible du Seigneur. Il ramènera le cœur des pères vers les fils et les cœurs des fils vers les pères, afin que je ne vienne pas frapper la terre d'anathème ».

³ MATTHIEU, XI, 15.

triné. Jean le baptiste, en effet, est venu ne mangeant point de pain et ne buvant pas de vin, et vous dites : C'est un démoniaque. Le fils de l'homme est venu mangeant et buvant à la manière de tout le peuple, et vous dites : Voici un homme vorace et adonné au vin, un ami des publicains et des pécheurs. Mais la sagesse divine a été justifiée par tous ses enfants¹. »

Quel que soit le sens que les pharisiens aient pu attribuer à cette dernière parole, ils comprirent certainement que Jésus ne les comptait pas au nombre des « enfants de la sagesse », et eux qui se targuaient d'être les détenteurs de la vraie morale furent irrités de cette exclusion. Ils furent, certainement aussi, fort vexés de ce que Jésus les déclarait, eux les scrupuleux observateurs des préceptes de la loi et des prophètes, moins dignes d'entrer dans le royaume des cieux que ces hommes tarés, ces *violents* qui, perdant le respect dû aux vieux textes sacrés, s'enthousiasmaient pour des prédicateurs révolutionnaires tels que Jean et Jésus lui-même. Enfin les pharisiens avaient cette fois remarqué l'attribution que se faisait Jésus du titre de *Fils de l'homme*; et ils ne pouvaient douter que, dans les circonstances où il venait de le prendre, Jésus se présentât comme le *Fils de l'homme* annoncé par Daniel² à qui Dieu devait

¹ MATTHIEU, XI, 49; LUC, VII, 35. Phrase dont l'interprétation cause un certain embarras; le sens le plus communément admis est que la sagesse manifestée de manières différentes par les actes de Jean-Baptiste et de Jésus (ἡ πολυποικίλος σοφία, *Épître de saint Paul aux Éphésiens*, III, 10) a été reconnue par ceux qui ont écouté les enseignements du baptiste et de Jésus, et qui méritent pour cela le nom d'*enfants de la sagesse*.

² DANIEL, VII, 13 et 14.

donner la puissance éternelle et la royauté universelle.

Malgré tous ces griefs, ou plutôt à cause d'eux, un des plus importants pharisiens de la ville, un nommé Simon, invita Jésus à venir prendre chez lui un repas en compagnie d'autres pharisiens¹. Une malsaine curiosité poussait ce Simon ; il voulait faire parler Jésus, le contredire, le prendre en défaut, et sans doute se railler de lui. Il n'avait pas prévu la scène touchante à laquelle son invitation allait donner lieu : Jésus, qui la prévoyait, accepta l'invitation, sans prendre en considération les mauvais sentiments de son hôte.

Simon eut la maladresse de ne pas recevoir Jésus avec gracieuseté ; il ne lui témoigna aucun des égards que l'usage commandait envers les personnes de distinction. Il salua froidement Jésus, ne lui donna de l'eau que pour l'ablution des mains, négligeant celle des pieds ; encore moins pensa-t-il à lui offrir de l'huile parfumée à répandre sur ses cheveux noirs ; et dans la salle il lui désigna une place qui n'était pas une place d'honneur. Sans faire de remarque, Jésus, ayant selon l'usage déposé ses sandales, alla se placer à la manière orientale sur le coussin qui lui avait été désigné ; assis de biais, le côté gauche en avant, il avait les jambes étendues en arrière.

Le repas était commencé quand entra dans la salle Marie, la courtisane que Jésus avait exorcisée une quinzaine de jours auparavant lorsqu'il se rendait au Mont des Béatitudes. Elle était très connue dans la

¹ Luc, VII, 36.

ville¹; cependant, par suite de la grande liberté qui dans les maisons juives était accordée aux passants, d'entrer quand il y avait festin, personne ne l'arrêta à la porte. Elle avait su que Simon offrait un repas et que Jésus y prenait part; et elle venait pour témoigner à celui-ci, par un acte public de munificence, la grande reconnaissance qu'elle lui avait. Dans ce but elle avait apporté de chez elle un vase d'albâtre rempli d'un parfum avec lequel elle voulait oindre les cheveux de Jésus; probablement elle avait également su que Simon avait négligé de rendre à Jésus cet honneur. Elle alla donc directement à son libérateur; mais là, saisie d'émotion, elle s'agenouilla devant ses pieds nus et se mit à les baiser en pleurant si abondamment que ses larmes les arrosaient. Alors de sa belle chevelure dénouée elle les essuya, puis, changeant la destination de son parfum, elle les enduisait de celui-ci.

Voyant la mansuétude avec laquelle Jésus laissait faire Marie, Simon qui considérait celle-ci comme une intruse dans sa maison se disait en lui-même : « Si cet homme était vraiment un prophète; s'il était, comme il nous l'a dit, le fils de l'homme annoncé par Daniel, il saurait qui est cette femme qui le touche et ce qu'elle vaut²; il saurait que c'est une femme de mauvaise vie ».

Jésus lisait dans la pensée de Simon; il l'interpella : « Simon, j'ai quelque chose à te dire ». Le ton sur

¹ Luc, VII, 37. On l'avait surnommée *la Madeleine* (Luc, VIII, 2).

² Luc, VII, 39 : καὶ ποταπή, littéralement : *d'où elle provient*. On peut de cette expression déduire que Marie de Magdala était de basse extraction : ce qui va contre l'opinion professée par beaucoup d'auteurs qu'elle était sœur de Lazare et de Marthe, de Béthanie.

lequel Jésus prononça ces mots devait être imposant, car Simon, avec un respect qui contrastait avec son attitude narquoise de tout à l'heure, répondit : « Maître, parle¹ ».

« Un certain créancier », commença Jésus, « avait deux débiteurs; l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante². Comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre de quoi payer, le créancier leur fit grâce à tous deux de leurs dettes respectives. Lequel après cela aimera davantage son bienfaiteur? » — « Je suppose », répondit Simon, « que c'est celui à qui il a remis le plus. » — « Tu as bien jugé », déclara Jésus; mais, tournant la tête vers Marie toujours agenouillée, et la montrant à Simon, il ajouta : « Voistu cette femme? Je suis venu dans ta maison, sur ton invitation, or tu ne m'as pas donné d'eau pour laver mes pieds; elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes et essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser pour saluer ma venue; elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de me baiser les pieds. Tu n'as pas oint d'huile ma tête; elle a oint mes pieds de parfums. C'est pourquoi je te dis, ses nombreux péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ». Et Jésus conclut : « Celui à qui on remet peu, aime peu ». Cette remarque s'adressait-elle à Simon qui, s'il était de vie honnête, venait de montrer

¹ Διδάσκαλε, εἰπέ (Luc, VII, 40). Quelques-uns croient que, sous une apparence respectueuse, ces mots étaient ironiques.

² Saint Luc (VII, 41), pour faire sa comparaison, se sert d'une monnaie de nom latin, le denier, δηνάριον (dix as); Antipas avait des monnaies frappées à son nom et sans effigie suivant la règle juive, mais faites d'après le module romain, d'où le nom de *denier*. Vers la fin de son règne, Antipas fit frapper des deniers portant d'un côté son nom et de l'autre celui de l'empereur Caligula.

si peu de prévenances pour Jésus? C'est à supposer; mais Jésus ne laissa pas à son hôte le temps de se récrier; car, se retournant vers la Madeleine, il confirma le pardon qu'il lui avait annoncé : « Tes péchés te sont remis ».

A ces mots, il se produisit dans cette société pharisaïque un sursaut pareil à celui qui avait naguère saisi d'autres pharisiens, quand à Capharnaüm Jésus avait adressé ces mêmes mots au jeune paralytique qu'il allait guérir¹. « Qui est celui-ci qui va jusqu'à remettre les péchés? » se demandaient tacitement tous les convives, confondus par l'attitude hardie de Jésus. Lui ne prêtait aucune attention à leurs murmures; il ne s'occupait plus que de cette femme qui avait eu assez de foi en lui pour le prier de la libérer de ses démons et qui, libérée, venait de lui en témoigner si éloquemment sa gratitude : « Va », dit-il à la Madeleine, « ta foi t'a sauvée, va en paix² ».

Saint Luc n'ajoute aucuns détails sur la manière

¹ MATTHIEU, IX, 2 et suiv.; MARC, II, 5 et suiv.; LUC, V, 20 et suiv. Voir plus haut, page 240.

² LUC, VII, 50. Plusieurs commentateurs ne veulent pas considérer la courtisane de Magdala et Marie la Madeleine comme une seule et même personne. Leur principal argument contre l'identité de ces deux femmes est que Marie la Madeleine ayant été possédée de sept démons était en état de complète aliénation mentale et par conséquent ne pouvait exercer le métier de courtisane et y faire fortune. L'argument n'a pas grande force; il est admis que la possession diabolique amenait dans l'organisme humain des troubles physiques plus ou moins graves et nous trouvons dans l'Évangile quelques cas de possédés devenus furieux (MATTHIEU, VIII, 28; MARC, V, 2 et suiv.). Mais la plupart des possédés, quand ils n'étaient pas en état de crise, menaient une vie d'apparence normale; et Marie de Magdala pouvait très bien être une hystéromane et savoir néanmoins gérer habilement ses affaires.

dont prit fin la réunion chez Simon. Évidemment Jésus dut se retirer assez vite après le départ de la Madeleine. Aussi bien il ne prolongea pas son séjour à Magdala; il voulait aller prêcher dans d'autres districts « l'Évangile du royaume de Dieu¹ ».

¹ Luc, VIII, 1.

CHAPITRE XXVII

Prédication de Jésus pendant l'été de l'an 28.

Mort de Jean-Baptiste.

Jésus était parti de Magdala avec ses douze apôtres pour faire une tournée de prédication ; mais nous ne savons quel itinéraire il suivit. « Il faisait route par villes et villages », nous dit saint Luc¹, et si malgré l'imprécision de ces mots nous pensons qu'il ne s'éloigna pas beaucoup des bords du lac pendant cette tournée, c'est qu'il fut accompagné par un certain nombre de femmes domiciliées dans les environs et qui ne seraient pas allées au loin dans des lieux inconnus d'elles. C'étaient des femmes riches que la reconnaissance attachait à Jésus, car il les avait sauvées soit de malins esprits, soit de maladies.

Vraisemblablement elles se relayèrent auprès de lui durant toute cette fin d'été, l'assistant de leurs biens et lui procurant là où il allait, ainsi qu'à ses douze disciples, le vivre et le couvert. Saint Luc nous a transmis les noms de trois de ces femmes dévouées : la première était Marie de Magdala dont nous avons au

¹ Luc, VIII, 1.

chapitre précédent raconté la touchante démonstration d'amour repentant; la deuxième était Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode, en laquelle nous croyons voir la mère du jeune homme guéri à distance par Jésus quand il était à Cana¹; la troisième se nommait Suzanne, elle n'est pas mentionnée ailleurs dans les évangiles, et nous avons risqué l'hypothèse que la mention faite d'elle en cet endroit par saint Luc est due au fait qu'elle abritait Jésus dans sa maison à Capharnaüm². D'autres femmes généreuses assistaient également Jésus dans ses courses, mais leurs noms ne nous ont pas été conservés³.

C'est à l'évangélisation⁴ faite alors par Jésus que nous paraissent se rapporter les détails suivants donnés par saint Matthieu sans indication précise ni de temps ni de lieu⁵ : « Et Jésus parcourait toutes les villes et bourgades, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'évangile du royaume et guérissant toute maladie et toute débilité dans le peuple ».

La nouvelle de ces guérisons faisait accourir là où passait Jésus tous ceux qui dans les environs souffraient de quelques maux physiques; ils arrivaient exténués et plusieurs, dans leur faiblesse, tombaient à terre sans pouvoir se relever⁶; ils étaient là, nous dit saint Matthieu, pareils à des brebis qui n'ont pas

¹ Voir page 214.

² Voir plus haut, page 236, note 4.

Luc, VIII, 2 et 3.

Εὐαγγελιζόμενος (Luc, VIII, 1).

⁵ ΜΑΤΘΑΙΟΥ, IX, 35-38.

⁶ Ἦσαν ἐκλελυμένοι καὶ ἐρρίμεινοι, ils étaient exténués et projetés à terre.

de berger¹. A la vue de ces misères, Jésus fut ému jusqu'aux entrailles²; et, montrant de là cette foule de malheureux³ qui sans doute avaient autant besoin de secours moral que de soulagement physique, il dit à ses disciples : « La moisson est considérable, mais il y a peu d'ouvriers pour la faire; priez donc le maître de la moisson (Dieu, mon père) afin qu'il envoie des ouvriers pour faire celle-ci⁴ ».

Nous estimons que cette tournée de prédication faite par Jésus dura environ trois mois, au bout desquels, à la fin d'octobre, Jésus se rendit à Jérusalem pour y célébrer la fête des Tabernacles; aucun évangéliste, il est vrai, ne mentionne explicitement ce pèlerinage; mais la rigueur avec laquelle Jésus s'astreignait à observer les fêtes religieuses légales ne permet pas de penser qu'en l'an 28 il se soit dispensé de satisfaire à l'obligation de paraître en la présence de Dieu à Jérusalem⁵; d'ailleurs, s'il avait alors failli à cette obligation, comment expliquer la curiosité intense avec laquelle, nous le raconterons plus loin, il fut cherché par les pèlerins l'année suivante quand les deux premiers jours de la semaine des Tabernacles se furent passés sans qu'il eût paru⁶? personne n'aurait pu s'étonner de son absence, si celle-ci s'était déjà produite en l'an 28. La vérité est qu'aucun incident ne marqua le séjour

¹ MATTHIEU, IX, 36.

² Ἐσπλαγγίσθη.

³ Le texte grec porte : *les foules*.

⁴ Cette phrase sera répétée par Jésus l'année suivante au moment d'un envoi de disciples en mission de prédication (Luc, X, 2). Voir chapitre XXXIX.

⁵ Exode, XXXIV, 23, et Deutéronome, XVI, 16.

⁶ JEAN, VII, 11.

de Jésus à Jérusalem à la fin d'octobre 28 et que les évangélistes, n'ayant rien de particulier à en dire, le passèrent naturellement sous silence.

Mais si autour de Jésus il ne se produisit pendant l'intervalle de trois mois aucun fait marquant, loin de lui, au sud de la Palestine, il s'en produisit un qui marque dans l'histoire de l'Église chrétienne : la mort de Jean-Baptiste qu'Hérode Antipas fit décapiter à Machéro. Depuis huit mois, le baptiste était enfermé dans cette forteresse ; mais, nous l'avons dit, sa captivité n'était pas très rigoureuse ; il communiquait librement avec le dehors¹.

Car Antipas voulait le ménager ; il ne l'avait, en somme, fait saisir que dans la crainte que les invectives lancées sans cesse contre lui par Jean ne soulevassent une rébellion générale parmi ses sujets et n'eussent ainsi pour résultat le renversement de son pouvoir². Mais maintenant que Jean était dans l'impossibilité de parler aux foules, Antipas n'avait plus de raison personnelle pour poursuivre la disparition de Jean. Au contraire, il voulait le garder auprès de lui³, car il avait discerné son grand sens politique ; et pendant tout le temps qu'ils furent ensemble à Machéro, quand il hésitait sur quelque décision, il prenait conseil de Jean et agissait très souvent d'après ses avis⁴.

¹ Voir plus haut, page 308.

² FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, par. 2 : « Hérode craignit que, poussé à un tel point, le don de persuasion que Jean avait sur les hommes ne conduisit à quelque sécession, car ils paraissaient prêts à tout faire d'après ses conseils ». Cf. MATTHIEU, XIV, 5.

³ MARC, VI, 20.

⁴ Nous traduisons saint Marc d'après le texte généralement reçu :

Par malheur, la femme d'Antipas, Hérodiade, ne partageait pas les sentiments de son époux; elle restait ulcérée d'avoir été traitée par Jean de femme incestueuse; elle s'était juré sa mort et cherchait une occasion favorable pour vaincre la résistance qu'Antipas opposait à ses désirs de vengeance¹. Cette occasion se présenta le jour anniversaire de la naissance du tétrarque². L'Église chrétienne, se dirigeant d'après la tradition, a fixé au 29 août cet anniversaire; et comme aucun texte contemporain ne donne une autre date, nous acceptons la date religieuse qui correspond, d'ailleurs, parfaitement aux circonstances historiques.

Ce jour-là le tétrarque offrit dans son palais de Machéro un somptueux festin auquel il invita les grands de sa cour, les principaux officiers de ses troupes et les Galiléens de marque qui étaient venus de leur province lui apporter des félicitations³. Vers la fin de la fête, soit qu'elle eût été mandée par Antipas⁴, soit qu'elle fût venue d'elle-même ou à l'instigation de sa mère Hérodiade, la jeune Salomé⁵, fille du

¹ Ἀκούσας αὐτοῦ πολλὰ ἐποίει καὶ ἡδέως αὐτοῦ ἤκουε, *l'ayant écouté il faisait beaucoup de choses et il l'écoutait avec plaisir*. Mais il existe une variante πολλὰ ἠπόρει, qui change un peu le sens : *après l'avoir écouté il était très perplexe; cependant il l'écoutait avec plaisir*. On voit que de toute manière Antipas avait des entrevues personnelles avec Jean.

² MARC, VI, 19.

³ On a fait à saint Marc un grave reproche d'avoir donné au tétrarque Antipas le nom de roi βασιλεύς (VI, 14 et 23). Mais, écrivant pour les chrétiens de Rome, hommes illettrés qui ne savaient certainement pas ce qu'était un tétrarque, saint Marc a employé un mot similaire (βασιλεύς) que ses lecteurs comprenaient.

⁴ MARC, VI, 21.

⁵ Cf. *Esther*, I, 10 et 11.

⁶ Salomé devait avoir environ dix-sept ans et n'était pas encore

premier mariage de cette dernière, entra dans la salle où ne se trouvaient que des hommes, et elle exécuta devant eux une de ces suggestives danses dont la vogue a persisté jusqu'à nos jours. Celle de Salomé enchanta tous les convives. En particulier, Antipas, qui devait être quelque peu pris de vin, fut tout à fait charmé. Perdant complètement la tête, il dit à Salomé : « Demande-moi ce que tu voudras, et je te le donnerai. Oui, » insista-t-il en se liant par serment, « tout ce que tu demanderas, je te le donnerai, fût-ce la moitié de mes Etats' ».

Aussitôt ce serment entendu, Salomé sortit de la salle et courut auprès de sa mère Hérodiade pour s'inspirer d'elle touchant ce qu'il fallait demander. Hérodiade n'hésita pas : « La tête de Jean-Baptiste », dit-elle. Vite, Salomé, qui n'était pas moins sanguinaire que sa mère, revint à la salle du festin et proféra sa demande au tétrarque : « Je veux que tout de suite tu me donnes sur un plat la tête de Jean le

mariée, ainsi que l'indique le qualificatif *κοράσιον*, *fillette*, que lui applique saint Marc (VI, 22 et 28). Elle se maria, probablement l'année suivante, avec son oncle Philippe, tétrarque de Gaulanitide, qui était d'environ trente ans plus âgé qu'elle. On s'étonne de ce que quelques auteurs, désireux de prendre en faute saint Marc, aient prétendu avoir trouvé dans JOSÈPHE l'assertion que Salomé était mariée avant le mariage de sa mère avec Antipas; voici le passage allégué de JOSÈPHE (*Antiquités Hébraïques*, livre XVIII, chap. V, par. 4) : « Après la naissance de Salomé, Hérodiade, déterminée à bouleverser les lois des ancêtres, épouse Hérode (Antipas), frère consanguin de son mari encore vivant dont elle s'était séparée. Mais sa fille Salomé épouse Philippe, fils d'Hérode (le Grand) et tétrarque de Trachonitide ». Ces deux données font partie d'une longue série généalogique où tous les verbes sont à l'indicatif présent.

¹ Littéralement : *de mon royaume* (MARC, VI, 23). Nous savons déjà pourquoi saint Marc emploie les termes inexacts : *roi* et *royaume* au lieu de *tétrarque* et *tétrarchie*.

baptiste ». Antipas fut consterné de cette demande : mais il avait juré et il craignait d'être traité de parjure par ses convives s'il rompait son serment¹. Il ne s'enhardit donc pas à refuser et il donna l'ordre à un de ses gardes du corps² d'aller sans délai au local où Jean était détenu, de trancher la tête de celui-ci et de la rapporter. Le garde obéit, il vint à Jean, lui trancha la tête et l'apporta sur un plat dans la salle du festin; là, sur l'ordre d'Antipas, il la remit à Salomé qui attendait l'exécution de sa demande. La jeune fille prit le plat et courut sans aucune émotion le porter à sa mère.

La nouvelle de la décollation du baptiste fut vite connue de tout le personnel subalterne du palais et par lui de tous les habitants du bourg attenant. Des disciples de Jean y vivaient groupés; dès la nouvelle reçue ils vinrent réclamer les restes de leur maître et les obtinrent facilement. Le tronc avait dû rester dans la prison; et quant à la tête, Hérodiade, après en avoir repu ses yeux, ne tenait pas à la conserver. Les disciples emportèrent donc les restes du baptiste et ils les ensevelirent dans un tombeau dont ils purent faire sur place l'acquisition³.

Après quoi, ces disciples se rendirent en Galilée pour informer Jésus de tout ce qui venait de ce

¹ MARC, VI, 26.

² Σπεκουλάτωρ (MARC, VI, 27). C'est le mot latin *speculator*, garde chargé de veiller sur la sécurité du prince. L'auteur de la *Vulgate* a mal lu le mot et a transcrit *spiculator*, soldat armé de javelot; il est clair que Jean-Baptiste ne fut pas décapité au moyen d'un javelot.

³ MATTHIEU, XIV, 12; MARC, VI, 29. Le mot μνημεῖον, monument, employé par saint Marc, montre que ce n'était pas une fosse d'occasion, mais un tombeau construit.

passer à Machéro¹. Probablement, parmi ceux qui remplirent ce funèbre devoir, se trouvaient les deux disciples que Jean, bien peu de temps auparavant, avait délégués auprès de Jésus, pour qu'ils fussent édifiés par lui-même sur sa mission en ce monde. Le soin que prennent maintenant les johannites d'aller avertir Jésus de la mort de leur maître montre qu'ils n'avaient plus de doutes touchant la messianité du premier et le rôle secondaire du second.

¹ MATTHIEU, XIV, 12.

CHAPITRE XXVIII

Les pharisiens accusent Jésus d'être un suppôt de Beelzéboul.

Jésus était rentré à Capharnaüm dans la maison où un généreux asile lui était donné¹; et les habitants de la ville y venaient en masse pour entendre sa prédication².

Un jour, en particulier, la foule qui pénétra dans la maison fut très grande, et parmi elle l'on voyait les scribes venus de Jérusalem pour épier Jésus³. Or on amena dans cette réunion un homme possédé

¹ Saint MARC (III, 20). "Ἐρχονται εἰς οἶκον, littéralement : *ils viennent dans une maison*. Mais le grec de saint Marc est défectueux, et εἰς οἶκον chez lui correspond à l'expression classique οἶκός (à la maison, avec mouvement), c'est ce que prouve l'emploi par lui de l'expression εἰς οἶκον dans l'épisode du paralytique guéri (II, 4), là où il ne peut y avoir de doute sur l'identité de la maison. D'ailleurs, dans le cas présent, saint Marc montre bien qu'il s'agit d'une maison où ont déjà eu lieu de grands rassemblements d'auditeurs curieux, puisqu'il ajoute à sa première indication : *Et la foule s'y rassemble de nouveau*.

² L'évangile de saint Luc présente ici une lacune; pour la combler, il faut recourir à l'évangile de saint Marc; malheureusement la chronologie de celui-ci n'est pas sûre et il se borne souvent à des données très succinctes.

³ MARC, III, 22.

d'un démon qui l'avait rendu aveugle et muet¹; Jésus l'exorcisa et, aussitôt libéré du pouvoir diabolique, l'homme parlait et voyait². Les habitants de Capharnaüm avaient déjà vu Jésus opérer bien des guérisons et chasser bien des démons; ils avaient admiré la puissance miraculeuse que Dieu lui avait départie³ et l'avaient, croyons-nous, acclamé comme prophète⁴; mais bien peu étaient allés au delà et avaient vu en lui le Messie. Cette fois la guérison avait porté sur un homme dont le cas était tellement désespéré que tous ceux qui en furent témoins⁵ étaient transportés d'admiration⁶, et qu'à la nouvelle de ce qui s'était passé, des curieux affluaient de tous les points de la ville et envahissaient la maison; bientôt la cohue y fut telle que Jésus et ses apôtres n'avaient plus la

¹ MATTHIEU, XII, 22. Saint Matthieu relate dans son évangile deux exorcismes de démoniaques muets; mais celui qu'il relate en premier (IX, 32 et suiv.) eut lieu en l'année 29, puisqu'il le déclare postérieur à la résurrection de la fille de Jaïr; c'est donc celui qu'il relate en second lieu (XII, 22) qui correspond à l'exorcisme placé par saint Marc à la fin de l'année 28; les détails donnés là par saint Matthieu se concilient avec le récit malheureusement bien maigre de saint Marc. Saint Luc dans son évangile rapporte un exorcisme de démoniaque muet; mais il s'agit chez lui d'un fait tout à fait différent qui se passa à Jérusalem lors du séjour qu'y fit Jésus en l'an 29 à l'occasion de la fête des Tabernacles (Luc, XI, 14-16).

² MATTHIEU, XII, 22.

³ MATTHIEU, IX, 8; MARC, I, 27, et II, 12; Luc, IV, 36, et V, 26.

⁴ A vrai dire on ne trouve pas dans la bouche des habitants de Capharnaüm le mot *prophète* appliqué à Jésus avant cette époque. Ce sont les gens de Naïn qui l'avaient prononcé : « Un grand prophète a surgi parmi nous et Dieu a visité son peuple » (Luc, VII, 16).

⁵ Saint Matthieu dit : *toutes les foules* (XII, 23), signifiant par là non seulement les personnes se trouvant dans la maison, mais celles du dehors à qui l'événement fut vite annoncé.

⁶ Ἐξίσταστο, ils étaient hors d'eux (MATTHIEU, XII, 23).

possibilité de prendre leur repas dont l'heure était déjà bien passée¹. Et tout ce monde disait très haut devant les scribes furieux : « Celui-ci n'est-il pas le fils de David » (c'est-à-dire le Messie)²?

Pour lutter contre cette exultation grandissante, les scribes, qui connaissaient les préjugés familiers à leur nation, lancèrent cette imputation calomnieuse : « Il a en lui Beelzéboul³; il ne chasse les démons que par Beelzéboul, prince des démons⁴ ».

L'imputation d'être le suppôt d'un faux dieu philistin, du pire des démons aux yeux des Hébreux, produisit un effet effrayant sur cette foule où les idées de démonologie brôillaient bien des cerveaux; un revirement complet se produisit chez elle; à l'enthousiasme succédèrent chez beaucoup la répulsion et la colère. Dans le tumulte qui s'ensuivit on ne savait à quels excès pourraient se porter des hommes ainsi surexcités. Le bruit de ce qui se passait parvint vite à « ceux qui touchaient de près à

¹ MARC, III, 20 : *Ils ne pouvaient même pas manger du pain.*

² MATTHIEU, XII, 23. Allusion à la prophétie de Jérémie (XXIII, 5) : « Voici que des jours viennent, et je susciterai à David un germe parfait; un roi régnera, il sera sage et répandra sur la terre la justice et la vertu ». Cf. ISAÏE, XI, 1 et suiv.

³ Orthographe grecque. La *Vulgate* porte Beelzebub. On discute encore beaucoup sur le sens de ce nom; mais l'opinion la plus courante est qu'il s'agit de la divinité philistine Baalzeboub (le Baal des mouches, le dieu qui protège contre les mouches venimeuses, si nombreuses en Palestine). Cette divinité païenne était honorée à Accaron, et on lit au *Quatrième livre des Rois* (chapitre premier) que le roi d'Israël Ochosis avait recherché un oracle d'elle à la suite d'une chute grave dont les suites mettaient sa vie en danger. Les Hébreux avaient pris le nom de la divinité philistine pour qualifier le prince des démons.

⁴ MATTHIEU, XII, 24; MARC, III, 22.

omit

Jésus », parents, disciples ou voisins¹; ils sortirent immédiatement de leurs demeures afin de le dégager de ces furieux; et pour que la foule leur permît d'emmener Jésus, ils disaient : « Il a perdu le sens² ».

Mais Jésus n'avait pas besoin de ces auxiliaires injudicieux. Il savait se défendre lui-même. D'un ordre irrésistible, il obligea à venir près de lui les scribes qui avaient lancé contre lui l'outrageuse imputation³ et leur dit : « Comment Satan peut-il chasser Satan? Si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume ne peut subsister; si une maison est divisée contre elle-même, cette maison ne peut subsister. Si donc Satan s'est élevé contre lui-même et s'est divisé, il ne peut subsister, mais touche à sa fin. Nul étant entré dans la maison du fort (c'est-à-dire de Satan⁴) ne peut lui ravir ses biens, à moins de l'avoir, au préalable, garrotté; alors il pillera la maison de ce fort⁵ ».

¹ MARC, III, 21 : Οἱ παρ' αὐτοῦ, ceux près de lui.

² Ἐξέστη, littéralement : Il est sorti (de son bon sens), MARC, III, 21.

³ Προκαλεσάμενος αὐτούς, les ayant appelés à lui, MARC, III, 23.

⁴ Ὁ ἰσχυρός. C'est la seule fois dans les Écritures que ce nom de fort est donné à Satan. On le trouve, au contraire, bien des fois appliqué à Dieu.

⁵ MARC, III, 25-27. Cf. MATTHIEU, XII, 29 et suiv. Saint Matthieu intercale ici dans les discours de Jésus des paroles qu'il a en commun avec saint Luc, mais que ce dernier place en de tout autres circonstances (voir Luc, XI, 19 et 20). Nous suivons, comme d'ordinaire, saint Luc (voir tome II, page 18); ces paroles dans la scène de Capharnaüm n'auraient pas eu d'a-propos : « Et si c'est par Beelzébul que je chasse les démons, par qui vos fils les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront vos juges. Mais si c'est par l'esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu à vous? » Saint Marc ne rapporte pas ces paroles.

ant

Ces arguments donnés en présence du démoniaque exorcisé faisaient éclater l'absurdité de l'imputation des scribes; confondus, ils ne savaient que répondre, mais ils gardaient en réserve pour plus tard cette accusation de possession qui avait si fort ému le peuple de Capharnaüm. Jésus perçut leur intention, et il leur formula cette sentence terrible : « En vérité, je vous le dis, tous les péchés pourront être remis aux enfants des hommes, même les blasphèmes qu'ils auront proférés contre le Fils de l'homme¹; mais celui qui aura blasphémé contre l'Esprit-Saint n'en aura jamais la rémission; il sera soumis à un châtiment éternel² ».

Sous le coup de cette menace, les scribes et les pharisiens se reprirent-ils³? Le récit de saint Matthieu le dit⁴. Quelques-uns d'entre eux, nous dit-il, ripostèrent à Jésus : « Toi qui nous fais la leçon⁵, nous voulons voir provenant de toi un signe qui prouve que tu es en droit de parler ainsi ». Jésus leur répliqua : « Génération méchante et adultère

¹ Saint Marc (III, 28) n'a pas cette précision *contre le fils de l'homme*; nous l'ajoutons à son texte d'après celui de saint Matthieu (XII, 32).

² Marc, III, 28 et 29. Saint Matthieu dit : « Si quelqu'un a parlé contre l'Esprit qui est Saint, il ne lui sera pas pardonné, ni dans ce siècle-ci, ni dans le siècle futur » (MATTHIEU, XII, 31 et 32).

³ Saint Marc ne parle que des scribes venus de Jérusalem (III, 22). Saint Matthieu adjoint à ces scribes les pharisiens de Capharnaüm (XII, 38).

⁴ Mais, vu la méthode suivie par saint Matthieu dans la composition de son évangile, on peut croire qu'il a transposé ici la scène qui nous est rapportée par saint Luc comme s'étant passée à Jérusalem en octobre suivant (Luc, XI, 29 et suiv.); car les paroles de Jésus, quoique placées à deux époques différentes, sont presque identiques.

⁵ Διδάσκαλε, *maître enseignant* (MATTHIEU, XII, 38).

qui réclame un signe irréfutable! Un signe ne lui sera pas accordé, sauf celui de Jonas le prophète. Car, comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson¹, ainsi le fils de l'homme sera dans le cœur de la terre trois jours et trois nuits² ». Puis revenant à l'endurcissement de ces hommes qui le traitaient d'agent de Beelzéboul, Jésus conclut : « Au jour du jugement les hommes de Ninive se lèveront des tombeaux en même temps que cette génération, et ils la condamneront, parce qu'ils firent pénitence à la prédication de Jonas; or il y a ici devant vous plus grand que Jonas. Au jour du jugement la reine du Midi se lèvera du tombeau en même temps que cette génération et la condamnera parce qu'elle vint des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon³; or il y a ici plus sage que Salomon⁴ ».

Ces paroles mirent fin à la scène tumultueuse qu'avait suscitée l'imputation lancée contre Jésus par les scribes. Dominés par son autorité ils se retirèrent, et il ressort des évangiles qu'ils lui laissèrent du répit pendant un certain temps. Dans le fond d'eux-mêmes peut-être étaient-ils satisfaits du scandale qui s'était produit; les Capharnaïotes, en effet, s'ils restaient encore curieux d'entendre Jésus et de le voir guérir des malades, avaient, à la suite

¹ JONAS, II, 1.

² Jésus ne resta dans le tombeau que deux nuits et un jour, du vendredi soir au dimanche matin. Il y a là probablement une traduction vicieuse de l'original araméen de saint Matthieu; celui-ci avait dû, en faisant un compte rond, écrire trois jours, d'après la règle qu'une portion de jour est comptée comme jour plein.

³ Paralipomènes, IX, 1 et suivants.

⁴ MATTHIEU, XII, 34-42.

des insinuations des scribes, perdu leur enthousiasme pour lui, le regardaient même avec scepticisme et défiance¹.

¹ Saint Matthieu (XII, 46 et suiv.) et saint Marc (III, 31 et suiv.) mettent comme conclusion à la contestation entre Jésus et les scribes une démarche que fit un jour Marie pour interrompre son fils, alors qu'il était occupé dans la maison de Capharnaüm à enseigner une nombreuse assemblée. Saint Luc, avec beaucoup plus de vraisemblance, reporte à quelques jours plus tard cette démarche de Marie (VIII, 19-21); nous suivons comme d'ordinaire l'ordre donné aux faits par saint Luc.

A la suite des menaces lancées contre les blasphémateurs de l'Esprit-Saint, l'évangile selon saint Matthieu (XII, 33-37) contient plusieurs considérations que nous n'avons pas insérées dans le récit, parce qu'elles se relient mal à ces menaces : « Ou faites l'arbre bon, et bon son fruit ; ou faites l'arbre pourri, et pourri son fruit ; car c'est au fruit que se connaît l'arbre. Race de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses, étant mauvais ? Car de l'abondance du cœur parle la bouche. L'homme fait jaillir de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et l'homme mauvais en fait jaillir de mauvaises du mauvais trésor. Or, je vous dis que de toute parole oiseuse qu'auront débitée (λαλήσωσιν) les hommes, ils rendront compte au jour du jugement. Car c'est d'après tes paroles que tu seras justifié, et d'après tes paroles que tu seras condamné ». Dans le Discours sur la Montagne (voir pages 294 et 295) Jésus avait déjà formulé plusieurs de ces préceptes en termes presque semblables : il a dû les répéter en d'autres occasions.

CHAPITRE XXIX

Enseignement de Jésus par paraboles.

Peu de jours après¹, nous retrouvons Jésus à Bethsaïde, où il était allé s'asseoir avec ses apôtres au bord du lac; ses douze apôtres devaient être avec lui. Leur présence fut bientôt remarquée et une grande foule accourut²; elle était composée, en partie, de gens venus des villes voisines qu'il avait

¹ Pour faire la liaison avec ce qui précède, saint Marc dit (IV, 1) : « Et Jésus commença de nouveau à enseigner au bord de la mer ». Quant à saint Matthieu on ne peut pas dire qu'il ait cherché à faire une liaison; car, depuis la tentation jusqu'au voyage suprême de Jérusalem, il rapporte les faits au hasard de son inspiration, sans tenir aucun compte de l'ordre chronologique. La suture par laquelle il introduit l'enseignement de Jésus en paraboles mérite pourtant d'être citée : « En ce jour-là, étant sorti de la maison, Jésus était assis près de la mer » (MATTHIEU, XIII, 1). Si l'on prenait à la lettre l'expression *en ce jour-là*, il faudrait admettre que Jésus exposa les premières paraboles le jour même où s'était produit l'épisode raconté immédiatement avant par saint Matthieu, à savoir la démarche de Marie, mentionnée dans la note précédente; or nous savons pertinemment par saint Luc que cette démarche eut lieu après l'exposé de la parabole du semeur. Mais chez saint Matthieu l'expression ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ n'a pas d'autre valeur que notre expression française *un jour*. De même, l'expression qu'on rencontre plusieurs fois chez lui (XI, 25; XII, 1) ἐν ἐκείνῳ τῷ καιρῷ, expression rendue dans les traductions françaises par les mots *en ce temps-là*, ne saurait être prise dans son sens littéral : *en cette occasion-là*; elle signifie de même : *un jour*.

² MATTHIEU, XIII, 2; MARC, IV, 1.

évangélisées durant l'été¹. La presse était si forte que Jésus, pour conjurer quelque accident, décida, comme il l'avait déjà fait une fois², de monter dans une barque et d'enseigner la foule d'une distance de quelques brasses. La barque de Pierre était proche³, il ordonna qu'on la lui amenât, il y monta, et, s'étant assis sur quelque agrès élevé, il commença à parler à la foule, dès que la barque écartée du rivage fut devenue immobile.

« Écoutez! » dit-il⁴, et par une innovation qui surprit ses disciples, il ne donna plus son enseignement au moyen de préceptes très nets, mais il le voila sous des paraboles. Précédemment, il est vrai, il avait de temps en temps diversifié sa prédication par des allégories; c'est ainsi que dans le sermon sur la montagne il avait comparé ses fidèles aux hommes sages qui bâtissent leurs maisons sur la pierre⁵, et tout récemment à Capharnaüm, lors du tumulte qu'avaient soulevé contre lui les scribes en l'accusant d'être un suppôt de Beelzéoul, il s'était comparé à un homme fort qui garrotte Satan avant

¹ Luc, VIII, 4. Les termes employés par saint Luc sont assez confus : *une foule nombreuse se rassemblant et ceux de chaque ville s'acheminant vers lui*, συνιόντος δὲ ὄχλου πολλοῦ καὶ τῶν κατὰ πόλιν ἐπιπορευομένων πρὸς αὐτόν.

² Voir plus haut, page 250

³ Saint Marc dit *la barque*, τὸ πλοῖον (IV, 1), indiquant ainsi qu'il parle d'une barque connue; ce n'est pas celle qui a servi à Jésus quelques mois avant, après la guérison de l'homme à la main atrophiée, car Marc a nommé celle-ci *petite barque* (III, 9); et il n'a employé précédemment le mot *πλοῖον* que pour la barque de Zébédée. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait demandé service à ce pêcheur actif, alors qu'à côté se trouvait la barque de Pierre inutilisée.

⁴ Marc, IV, 3.

⁵ Matthieu, VII, 24.

de piller ses biens¹; mais désormais il ne veut plus enseigner les foules galiléennes que par paraboles; en obligeant ses auditeurs à dégager eux-mêmes la morale de ces paraboles, il aurait plus facilement raison des mauvaises dispositions qui les animaient. Il réservera la clarté à ceux qui sont prêts à accepter sans révolte ses révélations « sur le mystère du royaume de Dieu »².

Donc Jésus exposa à la foule massée sur le rivage beaucoup de choses en paraboles³; puis, pour finir, il leur dit celle-ci : « Voilà que le semeur est sorti pour semer, et du grain qu'il semait une portion tomba sur le bord du chemin et les oiseaux vinrent et la mangèrent. Une autre portion tomba sur un sol pierreux, où elle ne trouva pas beaucoup de terre; elle leva bientôt, parce qu'elle n'était pas allée à une grande profondeur, mais quand le soleil parut elle fut brûlée, et comme elle n'avait pas pris racine elle se dessécha. Il tomba aussi du grain dans les épines, et les épines montèrent et l'étouffèrent, et il ne donna pas de fruit. Enfin il en tomba sur la bonne terre, et il donna un fruit qui monta et grandit, et il rapporta trente et soixante et cent pour un⁴ ». Et cela dit, Jésus criait à la foule : « Qui a des oreilles pour entendre, entende⁵ »; il avait déjà poussé ce cri à Magdala, quelques mois avant, quand il expliquait

¹ MARC, III, 27.

² MARC, IV, 41.

³ MATTHIEU, XIII, 3; MARC, IV, 2.

⁴ MATTHIEU, XIII, 3-9; MARC, IV, 3-8; LUC, VIII, 5-8.

⁵ MATTHIEU, XIII, 9; MARC, IV, 9; LUC, VIII, 8.

à une autre foule sa supériorité sur Jean-Baptiste¹.

Ayant terminé cette parabole Jésus voulut s'éloigner de la foule : il fit donc pousser au large pour regagner ensuite la côte en un endroit solitaire d'où il rentra sans bruit à Capharnaüm. Quand il fut seul dans la maison avec ses douze apôtres et quelques autres familiers², ceux-ci l'interrogèrent au sujet de sa prédication dans la barque : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles? »

« C'est à vous », répondit Jésus, « qu'il a été donné de connaître les secrets du royaume des cieux; mais à ces hommes du dehors³ cela n'a pas été donné. Car à celui qui a la foi on donnera, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui ne l'a pas, même ce qu'il a lui sera ôté. C'est pourquoi je leur parle en paraboles parce que, ayant des yeux pour voir, ils ne voient pas; ayant des oreilles pour entendre, ils n'entendent ni ne comprennent. En eux s'accomplit la prophétie d'Isaïe : « Vous écouterez bien et vous ne comprendrez pas; vous regarderez bien et vous ne verrez pas. Car le cœur de ce peuple s'est appesanti; ils ont l'ouïe dure et les yeux fermés parce qu'ils ne veulent pas voir de leurs yeux, entendre de leurs oreilles, comprendre avec leur cœur et être guéris par moi⁴ ». Mais chez vous, heureux sont les yeux parce qu'ils voient; heureuses

¹ MATTHIEU, XI, 15.

² MARC, IV, 10.

³ MARC, IV, 11.

⁴ ISAÏE, VI, 9-10. La citation est faite librement, d'après la traduction des Septante. Voici la traduction du texte hébreu : « Le Seigneur me dit : Va dire à ce peuple : écoutez bien et ne comprenez pas; regardez bien, et ne connaissez pas. Toi, épaissis le cœur de ce peuple;

les oreilles parce qu'elles entendent! Je vous dis en vérité que beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu¹ ».

Mais les disciples présents n'avaient pas compris le sens de la parabole du semeur. Ils prièrent Jésus de la leur expliquer. « Quoi! » leur dit-il, « vous ne comprenez pas cette parabole? Comment alors comprendrez-vous toutes celles que je dirai par la suite²? Entendez donc l'explication de celle-ci³. Le semeur sème la parole divine : et ceux qui sont le long du chemin, là où la parole semée tombe, sont ceux qui ne l'ont pas plus tôt entendue que Satan vient enlever la parole semée en leurs cœurs. De leur côté ceux qui ont été ensemencés sur des endroits pierreux sont ceux qui, lorsqu'ils entendent la parole, s'empressent de la recevoir avec joie; mais ils n'ont pas de racines en eux-mêmes, ils ne durent pas; l'épreuve et la persécution survenant ensuite à cause de la parole, ils se rebutent aussitôt. Et les autres qui sont ensemencés parmi les ronces sont ceux qui ont écouté la parole; mais les soucis de ce monde, la séduction de la richesse, les convoitises de toutes autres sortes s'introduisant en eux étouffent la parole, et elle est rendue stérile. Ceux-là enfin qui ont été ensemencés sur la bonne terre sont ceux qui

endurcis ses oreilles et bouche ses yeux, de peur qu'il ne voie de ses yeux, n'entende de ses oreilles, ne comprenne avec son cœur, ne se convertisse et soit guéri ».

¹ MATTHIEU, XIII, 11-17; MARC, IV, 11 et 12; LUC, VIII, 10.

² MARC, IV, 13.

³ MATTHIEU, XIII, 18.

écoutent la parole et l'acceptent et qui portent du fruit à trente, à soixante et à cent pour un¹ ».

Pendant plusieurs jours Jésus continua de présenter des paraboles à la multitude qui restait curieuse de l'entendre, tout en se détachant de plus en plus de lui. Saint Matthieu cite ici trois paraboles dites alors par Jésus relativement aux conquêtes que fait le royaume des cieux.

« Le royaume des cieux évoque l'idée d'un homme qui avait semé du bon grain dans son champ, mais pendant que les travailleurs agricoles dormaient, l'ennemi vint et sema de l'ivraie et s'en alla. L'herbe ayant donc poussé et produit du fruit, alors l'ivraie parut aussi. Et les serviteurs du propriétaire du domaine vinrent lui dire : Seigneur, n'as-tu pas semé du bon grain dans ton champ? d'où vient donc qu'il a de l'ivraie? Il leur répondit : Un homme ennemi a fait cela. Lors les travailleurs lui dirent : Veux-tu que nous allions la cueillir? Non, répondit-il, de peur que, en cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le blé. Laissez croître ensemble les deux jusqu'à la moisson; et au temps de celle-ci je dirai aux moissonneurs : Ramassez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler; et recueillez le blé dans mon grenier².

« Le royaume des cieux », continua Jésus en une seconde parabole, « est semblable à un grain de sénevė qu'un homme prit et sema dans son champ; c'est en vérité la plus petite de toutes les semences³;

¹ MATTHIEU, XIII, 19-23; MARC, IV, 14-20; LUC, VIII, 11-15.

² MATTHIEU, XIII, 24-50. Parabole propre à saint Matthieu.

³ Il s'agit d'un des pépins qui sont renfermés par cinq ou six dans

mais quand ce grain a poussé, sa plante devient plus grande que tous les légumes¹, elle devient un arbre en sorte que les oiseaux du ciel peuvent s'abriter dans ses branches². »

La troisième parabole fut la suivante : « Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme a pris pour le pétrir avec trois *sahlah*³ de farine jusqu'à ce que le tout ait fermenté⁴ ».

A ces trois paraboles saint Marc en ajoute une quatrième qui ne se trouve que dans son évangile : « Il en est du royaume de Dieu comme lorsqu'un homme a jeté de la semence sur la terre ; qu'il dorme ou qu'il se lève, de nuit ou de jour, la semence germe et pousse sans qu'il sache comment. D'elle-même la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, puis du froment plein l'épi ; et quand le fruit est à point, l'homme met en mouvement la faucille, parce que le temps de la moisson est venu⁵ ».

Où Jésus exposa-t-il ces paraboles aux foules⁶ ? Il apparaît par un mot de saint Matthieu qu'une fois au moins, lors de la parabole de l'ivraie, il parla en

les gousses de sénévé. Le pépin de sénévé est cité dans l'Évangile comme le type des choses minuscules (MATTHIEU, XVII, 20 ; LUC, XVII, 6).

¹ MATTHIEU, XIII, 32 ; MARC, IV, 32.

² Le sénévé en Palestine est arborescent. Cette même parabole est rapportée par saint Luc, mais un an plus tard, quand Jésus est en Pérée à la veille de se rendre à Jérusalem pour la fête de la Dédicace (LUC, XIII, 19).

³ Mot araméen transcrit en grec *σάλα* par saint Luc (XIII, 21) et le traducteur de saint Matthieu (XIII, 33) ; l'équivalent hébreu est *seah*. Le *seah* valait environ treize litres.

⁴ Saint Luc rapporte aussi au séjour de Jésus en Pérée cette parabole (XIII, 20 et 21).

⁵ MARC, IV, 26-29.

⁶ MATTHIEU, XIII, 34 : Τότε ὄχλοις.

plein air¹; mais une autre fois, nous le savons par une circonstance particulière qu'ont relevée trois évangélistes², ce fut dans la maison de Capharnaüm qu'il donna à la foule accourue pour l'entendre son enseignement par paraboles³.

Ce jour-là un grand nombre de curieux avaient envahi la maison et s'étaient assis en rangs serrés autour de lui⁴. S'éleva-t-il quelque tumulte du genre de celui qui s'était produit le jour où les scribes avaient accusé Jésus d'être un suppôt de Beelzéboul? Peut-être; en tout cas, un motif quelconque amena Marie à se départir ce jour-là de la réserve scrupuleuse qu'elle observait devant l'activité de son fils. Ceux que l'on nommait les frères de Jésus vinrent-ils la chercher? Le fait est que, accompagnée par ces derniers, elle se rendit à la maison, mais aucun d'eux ne put entrer, tant la presse était forte; ils prièrent donc quelques personnes qui se trouvaient près de la porte de transmettre de rang en rang jusqu'à Jésus l'avis qu'ils désiraient lui parler. Cet avis fut, en effet, transmis jusqu'à l'un de ceux qui étaient assis près de Jésus et cet homme apparemment haineux lui dit, sans employer aucune des appellations ordinaires de politesse⁵ : « Voici dehors ta mère et tes frères qui te demandent ». Précédemment Jésus avait déjà montré que depuis son

¹ MATTHIEU, XIII, 36 : « Ayant congédié les foules, il revint dans la maison ».

² MATTHIEU, XII, 46; MARC, III, 31; LUC, XI, 20.

³ MATTHIEU, XII, 46. « Il parlait de nouveau (ἔτι) aux foules ».

⁴ MARC, III, 32. Ils étaient accroupis sur le sol à la manière orientale.

⁵ *Maître* (διδάσκαλος, ἐπιστάτης) ou *Seigneur* (κύριος). L'omission est remarquable, nous la constatons chez les trois évangélistes qui ont fait le récit de cet incident.

entrée dans la vie publique il était absolument indépendant de sa mère; il voulut de nouveau manifester son indépendance devant une assemblée dont la majorité ne lui était pas favorable. Il répondit donc à celui qui lui avait transmis l'avis : « Qui est ma mère? et qui sont mes frères? ». Puis ayant regardé tout à l'entour ceux qui étaient assis près de lui¹ il étendit la main vers un groupe de disciples fidèles² et dit : « Voici ma mère et mes frères; car quiconque fait la volonté de mon père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur³, et ma mère⁴ ».

Cette réponse fut-elle communiquée à Marie? Aucun évangile n'a mis de conclusion à ce petit épisode. Ce qui est certain c'est que la démarche de Marie n'eut aucune conséquence. Jésus continua son allocution parabolique, puisque c'était, nous dit saint Marc, la seule manière dont il pouvait désormais se faire entendre par les gens de Capharnaüm pour leur annoncer la parole de Dieu⁵ sans qu'ils regimbassent⁶.

Mais à ses fidèles Jésus voulait parler clairement : « La lampe vient-elle », leur disait-il, « pour être

¹ MARC, III, 34.

² MATTHIEU, XII, 49.

³ MATTHIEU, XII, 50; MARC, III, 35. Ce mot de *sœur* paraît indiquer que dans le groupe fidèle se trouvaient quelques femmes, par exemple Marie-Madeleine, Jeanne et Suzanne.

⁴ MATTHIEU, XII, 46-50; MARC, III, 31-35; LUC, VIII, 19-21.

⁵ MARC, IV, 33. « Et par beaucoup de semblables paraboles il leur disait la parole, de la manière qu'ils pouvaient l'entendre. »

⁶ On discute encore sur la signification exacte du passage correspondant de saint Matthieu (XIII, 34) : « Jésus disait en paraboles toutes ces choses aux foules, et il ne leur parlait pas autrement que par parabole, afin que s'accomplît ce qui a été dit par le prophète : J'ouvrirai ma bouche en paraboles, je révélerai des choses qui ont été cachées depuis le commencement du monde ».

mise sous le boisseau, ou sous le lit? ne vient-elle pas pour être mise sur le porte-lampe¹? Il n'y a rien de caché qui ne doive être éclairé; rien ne se fait en secret que pour venir au jour². Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende³. Faites donc attention à ce que vous entendez; avec la mesure dont vous mesurez, il vous sera mesuré, et il sera même surajouté à vous qui écoutez⁴. Car à celui qui a (la foi) il sera donné; à celui qui ne l'a pas, on enlèvera même ce qu'il a⁵ ».

Ces paroles encouragèrent les disciples à demander à Jésus l'explication de la parabole de l'ivraie qu'ils n'avaient pas comprise. Jésus, ayant congédié les foules qu'il avait haranguées en plein air, était rentré dans la maison, comme pour y prendre du repos; ses disciples choisirent ce moment pour s'approcher de lui⁶ et lui dirent : « Explique-nous la parabole de l'ivraie dans le champ ».

De bonne grâce Jésus expliqua : « Celui qui sème la bonne semence est le fils de l'homme; le champ est le monde; la bonne semence ce sont les fils du royaume; l'ivraie ce sont les fils du malin; l'ennemi

¹ MARC, IV, 21; LUC, VIII, 16. Saint Matthieu a inséré cette phrase dans le *Sermon sur la Montagne* (V, 15).

² MARC, IV, 22; LUC, VIII, 17. Saint Matthieu met cette phrase dans les instructions que donnera Jésus à ses apôtres lors de leur envoi en mission de prédication (X, 26).

³ MARC, IV, 23. Jésus avait déjà prononcé cette parole à la fin de la parabole du semeur (MARC, IV, 9); il la répètera quand il expliquera la parabole de l'ivraie (MATTHIEU, XIII, 43).

⁴ MARC, IV, 24. La *Vulgate* a supprimé le dernier trait : « Il sera surajouté à vous qui écoutez » προστεθήσεται ὑμῖν τοῖς ἀκούουσιν. Cf. LUC, VIII, 18.

⁵ MARC, IV, 25; LUC, VIII, 18. Saint Matthieu (XIII, 12) a déjà fait dire cette parole par Jésus, voir page 326.

⁶ MATTHIEU, XIII, 36.

qui a semé l'ivraie est le diable; la moisson est la consommation du siècle; et les moissonneurs sont les anges.

« Ainsi que l'ivraie est ramassée et brûlée au feu, ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle. Le fils de l'homme enverra ses anges et ils enlèveront de son royaume tous les objets de scandale et tous ceux qui commettent l'iniquité, et ils jetteront ceux-ci dans la fournaise du feu; là il y aura le pleur et le grincement des dents. Alors, au contraire, les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père. Qui a des oreilles entende¹ ».

A la suite de cette explication, sans transition, Jésus dit à ses disciples, comme complément, trois nouvelles paraboles sur les moyens d'entrer dans le royaume du Fils de l'homme.

« Le royaume est aussi² semblable à un trésor enfoui dans un champ; l'ayant trouvé, un homme l'a caché, et, tout joyeux de sa découverte, il va et vend tout ce qu'il possède et il achète le champ.

« De même, le royaume des cieux évoque l'idée d'un commerçant en quête de belles perles; en ayant trouvé une très précieuse il est allé vendre tout ce qu'il avait et il a acheté la perle.

« De même encore, le royaume des cieux rappelle un filet jeté dans la mer³ et qui a ramassé des poissons de toutes sortes. Quand il a été plein les

¹ MATTHIEU, XIII, 37-43.

² Πάλιν, allusion aux comparaisons déjà faites avec le grain de sénevé (MATTHIEU, XIII, 31) et au levain mélangé à la farine (MATTHIEU, XIII, 33).

³ Probablement il s'agit ici de la mer de Génésareth, c'est-à-dire du lac voisin.

pêcheurs l'ont remonté sur la grève et, s'étant assis ils ont choisi les bons pour les mettre dans des récipients, et ils ont jeté de côté les mauvais. Ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle; les anges viendront et sépareront les méchants d'au milieu des justes, et ils les jetteront dans la fournaise du feu. Là il y aura le pleur et le grincement des dents.

« Avez-vous bien compris le sens de tout ce que je viens de dire¹? », demanda Jésus à ses disciples. — « Oui, Seigneur », répondirent-ils. — « Eh! bien, » conclut Jésus, « tout homme sensé² qui a été initié à la connaissance du royaume des cieux est comparable à un maître de maison qui fait sortir rapidement³ de son trésor, selon les circonstances, du neuf et du vieux⁴. »

Jésus donnait là à ses disciples une règle de conduite pour la prédication évangélique dont ils seraient bientôt chargés; son enseignement par le moyen de paraboles leur montrait la variété des méthodes qu'ils pourraient employer pour faire valoir la parole de Dieu⁵.

¹ MATTHIEU, XIII, 51. Littéralement : *Avez-vous fait le rapprochement de tout ce que je viens de dire?* συνήκατε ταῦτα πάντα;

² Le mot γραμματεὺς employé ici par saint Matthieu n'y a pas le sens étroit que la langue française donne au mot *scribe*; il signifie une *personne qui n'est pas sans lettres*.

³ Littéralement : *qui jette hors de son trésor*, ἐκβάλλει.

⁴ MATTHIEU, XIII, 52.

⁵ Plusieurs autres interprétations également plausibles ont été proposées touchant ce passage assez obscur.

CHAPITRE XXX

Tempête sur le lac de Tibériade.

Les possédés de Guerguésa.

Cependant la saison d'hiver était venue. En l'un des jours de cette saison¹, Jésus était allé à Bethsaïde et, à cause de la foule qui l'avait entouré sur le rivage², il était de nouveau monté dans la barque de Pierre pour donner de là son enseignement en paraboles. Ses apôtres s'étaient embarqués avec lui³; à côté de sa barque il en était venu d'autres plus petites⁴, chargées de gens désireux de l'entendre de près. Peut-être est-ce cette circonstance qui amena

¹ Ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν, *en l'un des jours*, dit saint Luc (VIII, 22). Saint Marc paraît par ses expressions vouloir préciser le jour : *En ce jour-là, le soir étant venu* (IV, 35) ἐν ἐσείνῃ τῇ ἡμέρᾳ; mais la phrase qui précède cette indication ne se rapporte pas à un seul jour déterminé, elle vise une période de temps qui a pu comprendre plusieurs semaines : « Il leur disait la parole (divine) par beaucoup de paraboles semblables, selon qu'ils pouvaient écouter; si ce n'était pas par paraboles, il ne leur parlait pas; mais à ses disciples il expliquait tout en particulier ». Il est clair que chez saint Marc, comme chez saint Matthieu, l'expression *en ce jour-là* équivaut à notre : *un jour*.

² MATTHIEU, VIII, 18 : *Voyant des foules nombreuses autour de lui*,

³ MATTHIEU, VIII, 23; LUC, VIII, 22.

⁴ Πλοῖα, MARC, IV, 36.

Jésus, quand, le soir venant, il eut terminé son enseignement, à décider de ne pas redescendre à terre à Bethsaïde, mais à passer à la rive opposée du lac; il devait craindre, vu la curiosité qu'il excitait ce jour-là, d'être encore plus que d'ordinaire obsédé par la foule, s'il voulait rentrer à Capharnaüm; les gens qui voguaient à côté de sa barque l'auraient suivi là où il aurait débarqué; il n'aurait pu se dérober aux importuns comme il l'avait fait jusqu'alors quand il quittait la barque.

« Passons à l'autre bord du lac », dit-il à ses apôtres¹; ceux-ci obéirent et virèrent au large vers l'Est; ils emmenaient Jésus, nous dit saint Marc, « dans l'état où il se trouvait dans la barque² », c'est-à-dire sans qu'il se fût précautionné d'aucun des accessoires recommandables pour une traversée de nuit à ciel ouvert en plein hiver. Les embarcations voisines suivirent, tant la curiosité de leurs occupants était grande³.

Au départ, le lac était calme; Jésus, s'étant placé

¹ MARC, IV, 55; LUC, VIII, 22.

² MARC, IV, 36, ὡς ἦν ἐν τῷ πλοίῳ.

³ Saint Matthieu, par anachronisme, dit qu'un scribe demanda alors à Jésus de le prendre avec lui dans la barque (MATTHIEU, VIII, 19), puis qu'un disciple pria Jésus de lui donner la permission de ne pas le suivre (MATTHIEU, VIII, 21). Comment le scribe aurait-il pu de la terre communiquer avec Jésus? et s'il était dans une des embarcations voguant à côté de la barque de Pierre, à quoi bon demander à passer dans cette barque puisque les embarcations allaient la suivre? On ne voit pas davantage de vraisemblance à ce qu'un disciple ait alors demandé d'être descendu à terre afin d'aller ensevelir son père; le décès de celui-ci se serait donc produit depuis le moment tout récent où Jésus était monté dans la barque? Saint Luc, beaucoup plus logiquement, place ces deux incidents quelques mois plus tard quand Jésus fera route par terre vers la Judée (IX, 57-60).

à la poupe de la barque, s'endormit, la tête appuyée sur l'oreiller du bord¹. Or, tandis qu'il dormait, une rafale subite s'éleva qui mit le lac en fureur²; prenant la barque de biais, elle poussait contre elle les flots soulevés, et celle-ci, qui probablement n'était qu'à demi pontée, s'emplissait rapidement d'eau et menaçait de sombrer. La barque de Pierre était au milieu du lac, loin de tout secours; les embarcations qui la suivaient se trouvaient sous la même menace. Épouvantés, les apôtres vinrent à Jésus et le réveillèrent brusquement : « Maître, Seigneur³, au secours, nous périssons⁴, n'en as-tu point souci⁵? » — « Pourquoi êtes-vous craintifs, gens de peu de foi », leur répondit Jésus impassible. Et s'étant levé sur la poupe, il menaça le vent et dit au lac : « Silence! refrène-toi⁶ ». Aussitôt le vent s'apaisa et il se fit un grand calme sur l'eau. De l'épouvante, les apôtres étaient passés à la stupéfaction. « Où est votre foi? » leur demanda tristement Jésus : « n'en avez-vous pas encore⁸? » Mais les apôtres, sans répondre, se disaient entre

¹ MARC, IV, 38. On ne sait pas au juste ce que saint Marc appelle l'oreiller du bord.

² Une grande secousse, σεισμός μέγας, lit-on dans le texte grec de saint Matthieu (VIII, 24), comme s'il y avait eu tremblement de terre. Saint Marc et saint Luc disent plus simplement λαίλαψ ανέμου une rafale de vent.

³ Dans saint MATTHIEU, les apôtres disent : κύριε, Seigneur (VIII, 25); dans saint MARC, διδάσκαλε, maître enseignant (IV, 38); dans saint LUC, ἐπιστάτα, maître préposé (VIII, 24).

⁴ MATTHIEU, VIII, 25; LUC, VIII, 24.

⁵ MARC, IV, 38.

⁶ Littéralement : bâillonne-toi, πεφίμωσο (MARC, IV, 39).

⁷ LUC, VIII, 25.

⁸ MARC, IV, 40.

eux : « Qui donc est-il pour que même le vent et la mer lui obéissent¹? »

Dans les autres embarcations, où le danger avait été tout aussi grand, les hommes avaient vu Jésus se lever et commander au vent et au lac de se calmer; ils étaient, comme les apôtres, tout saisis de l'effet instantané qu'avait eu cet ordre. Parmi eux, sans doute, il s'en trouvait qui avaient entendu les scribes accuser Jésus d'être un suppôt de Beelzéboul, et cette accusation les hantait depuis lors. Maintenant, sous le coup du danger auquel ils venaient d'échapper grâce à l'intervention de Jésus, ils se demandaient les uns aux autres : « De quelle nature est-il² pour que même les vents et la mer lui obéissent? »

Le jour vint; les barques étaient près de la côte de Gaulanitide, non loin du petit bourg de Guerguésa situé sur le territoire de Gadara³. Cette dernière ville faisait originellement partie de la Décapole, confédération de dix villes helléniques formée par Pompée; l'Empereur Auguste avait concédé Gadara à Hérode le Grand, mais à la mort de celui-ci elle était retournée à l'autorité romaine, et en l'année 29 son territoire faisait partie intégrante de la province de Syrie. Toute la région était païenne.

L'endroit où Jésus fit aborder la barque de Pierre

¹ MARC, IV, 41; LUC, VIII, 25.

² MATTHIEU, VIII, 27. Ποταμός ἐστὶν οὗτος; d'où donc est celui-ci?

³ Dans le texte grec de saint Matthieu, on lit que Jésus vint au pays des Guerguéséniens (VIII, 28); saint Marc (V, 1) et saint Luc (VIII, 26) disent le pays des Gadaréniens; les deux appellations sont correctes. Au contraire, la leçon de plusieurs manuscrits adoptée par la *Vulgate*, le pays des Geraséniens, est absolument fautive; Gêrasa, autre ville décapolitaine était située à plus de quinze lieues du lac de Tibériade en pleine Pérée.

était fort redouté des bateliers du lac; car à proximité était un groupe nombreux de tombeaux au milieu desquels deux démoniaques fort dangereux avaient fixé leur repaire. Atteints de ce que dans notre langage moderne nous nommerions une fureur sadique, ces deux forcenés, qui le plus souvent étaient complètement nus, se lacéraient le corps avec des pierres, puis tout ensanglantés ils couraient sus à ceux qui s'aventuraient de leur côté et les mettaient à mal; ou bien ils erraient dans les collines voisines de jour et de nuit sans cesser de hurler¹. Parfois, dans des moments d'accalmie, ils étaient retournés à Guerguésà; là on les avait entravés, attachés même au mur par une chaîne; mais, leur fureur se ranimant bientôt, ils avaient toujours réussi à briser leurs entraves et leurs chaînes, et ils étaient retournés à leur résidence favorite au milieu des tombeaux². Désormais personne ne songeait plus à les dompter.

L'un d'eux était un homme riche de Guerguésà où il possédait une maison et avait une famille qui gérât ses intérêts de fortune³; l'autre devait être son subalterne, un esclave qu'il avait dévoyé; circonstance qui nous explique pourquoi saint Matthieu est seul à mentionner l'existence de cet acolyte. Saint Marc et saint Luc ont jugé inutile de parler d'un comparse dans leur récit; ils n'y font apparaître que le personnage principal⁴.

¹ MATTHIEU, VIII, 28; MARC, V, 2 et 5; LUC, VIII, 27.

² MARC, V, 3 et 4; LUC, VIII, 29.

³ MARC, V, 19; LUC, VIII, 39.

⁴ Saint Matthieu (VIII, 28) dit *deux démoniaques*; saint Marc (V, 1)

Quand la barque eut accosté le rivage, Jésus s'avança seul à terre; le mauvais renom de l'endroit détournait les apôtres, comme tous ceux qui étaient dans les autres barques, de descendre à terre ou, du moins, de s'éloigner du rivage. Ils avaient peur des démoniaques. De fait, ceux-ci, dès qu'ils aperçurent Jésus, sortirent des tombeaux et coururent à sa rencontre, animés d'intentions brutales¹. Mais comme ils approchaient de Jésus, les démons qu'ils portaient en eux reconnurent celui-ci; et sous leur suggestion les deux hommes se prosternèrent en criant : « Qu'as-tu à faire avec nous, Jésus fils du Dieu très haut? Es-tu venu ici pour nous tourmenter avant le temps marqué? » Et le premier démoniaque le suppliait : « Je t'adjure par Dieu², ne me tourmente pas ». Car déjà Jésus l'exorcisait en disant : « Toi, l'esprit impur, sors de cet homme³ ».

A la supplication du démoniaque Jésus répondit : « Quel est ton nom? — « Légion est mon nom » fit l'homme toujours sous la suggestion, « car nous sommes ici beaucoup⁴ ».

Et par la bouche du démoniaque, les démons insistaient vivement pour que Jésus ne les expulsât pas

dit un homme en esprit impur; et saint Luc (VIII, 27) un homme de la ville qui avait en lui des démons.

¹ « Ils étaient fort dangereux », dit saint Matthieu (VIII, 28), « au point que personne ne pouvait passer par le chemin qu'avait pris Jésus. »

² MARC, V, 7. Dans saint Luc (VIII, 28), le démoniaque dit moins solennellement : *Je t'en supplie.*

³ MARC, V, 8.

⁴ MARC, V, 9; LUC, VIII, 30. *Λεγεών*, *legio*. C'est exceptionnellement que saint Luc emploie un mot latin grécisé. Mais dans un pays tombé sous la domination romaine, les termes militaires de la langue du vainqueur étaient passés dans l'usage courant.

loin du territoire de Gadara¹, surtout ne les renvoyât pas dans l'abîme infernal². Or il y avait en vue, quoique à une grande distance, un troupeau de deux mille porcs³ qui paissaient sur la falaise sous la garde de plusieurs porchers. Ce troupeau, qui était engraisé pour l'alimentation de la population païenne de cette région, appartenait au démoniaque⁴. Les démons prièrent Jésus de les envoyer dans ces bêtes : « Si tu nous chasses, envoie-nous dans ce troupeau⁵ ».

Comme celui-ci était la propriété du démoniaque et que, par conséquent, sa destruction ne pouvait porter préjudice à nul autre, Jésus accorda aux démons la permission qu'ils demandaient. Aussitôt ils s'échappèrent du corps des deux hommes pour passer dans les porcs. Sous cette invasion, les porcs affolés se précipitèrent impétueusement du haut de la falaise dans le lac et se noyèrent⁶.

Les porchers, affolés de voir ainsi disparaître le troupeau confié à leur garde, s'enfuirent précipitamment les uns dans la ville, les autres dans la campagne, et ils racontèrent à tous ceux qu'ils rencontrèrent la destruction du troupeau. Leur récit excita une curiosité générale, et nombre de personnes sortirent de la ville pour se rendre

¹ MARC, V, 10.

² LUC, VIII, 31.

³ MATTHIEU, VIII, 30.

⁴ Le démoniaque n'aurait pas laissé des porchers paître en liberté un troupeau si ces hommes n'avaient pas été à son service. En outre, Jésus n'aurait pas détruit le bien d'autrui si le propriétaire n'eût pas été consentant.

⁵ MATTHIEU, VIII, 31.

⁶ MATTHIEU, VIII, 32; MARC, V, 13; LUC, VIII, 33

compte de ce qui s'était passé¹. Évidemment ces curieux s'avançaient avec circonspection ; car ils craignaient la fureur des deux démoniaques. Aussi grande fut leur surprise quand, arrivant près de l'endroit où se tenait Jésus, ils virent assis calmement à ses pieds le principal démoniaque ; il avait réendossé ses vêtements et son apparence était celle d'un homme en plein bon sens².

Pour s'édifier sur ce qui s'était vraiment passé, les Guerguéséniens questionnèrent les apôtres et les autres personnes qui avaient vu le retour des démoniaques à la raison et la noyade du troupeau de porcs³. Ce qu'ils racontèrent émut beaucoup les Guerguéséniens ; Jésus allait-il faire dans leur pays d'autres prodiges accompagnés de faits leur portant à eux tous des préjudices, bien supérieurs peut-être à la destruction d'un troupeau ? Cette pensée était alarmante ; aussi toute la population s'unit-elle pour prier Jésus de s'éloigner au plus vite⁴.

Jésus ne résista pas à leur désir ; ces gens qui ne pensaient qu'à la sauvegarde de leurs biens matériels ne méritaient pas qu'il restât chez eux pour leur prêcher la bonne nouvelle ; il déclara donc qu'il allait remonter dans sa barque et s'éloigner.

Mais comme il était sur le point de partir, l'ex-démoniaque le pria de l'emmener avec lui. Jésus s'y refusa : « Va », lui dit-il, « retourne dans ta maison,

¹ MARG, V, 14 ; LUC, VIII, 34.

² MARG, V, 15 ; LUC, VIII, 35.

³ MARG, V, 16 ; LUC, VIII, 36.

⁴ MATTHIEU, VIII, 34 ; MARG, V, 17 ; LUC, VIII, 37.

auprès des tiens, et annonce-leur tout ce que le Seigneur t'a fait, comment il a eu pitié de toi¹ ». Il était sans intérêt pour Jésus d'augmenter d'un païen le nombre de ses compagnons habituels en Galilée, tandis que le démoniaque libéré, en rentrant dans son pays, pouvait y faire œuvre fructueuse. En effet, bien loin d'admirer l'auteur de sa guérison, ses compatriotes très bornés d'esprit trouvaient excessif le prix dont elle avait été payée et tenait Jésus comme un bienfaiteur trop onéreux; en le glorifiant, l'ancien démoniaque montrerait à ces aveugles que la perte d'un troupeau était pour lui bien peu de chose en comparaison de l'immense faveur dont il venait d'être l'objet et il ramènerait ses compatriotes à la juste appréciation non seulement de la puissance, mais de la bonté de Jésus.

Le riche Guerguésénien se résigna donc à se séparer de Jésus; il rentra dans sa ville où il publia hautement tous les détails de sa guérison² et il ne borna pas là la manifestation de sa gratitude; il parcourut la Décapole, proclamant partout ce que Jésus lui avait fait, et tous désormais étaient dans l'admiration³, car ils savaient de quelle ignominie le malheureux avait été retiré.

¹ MARC, V, 19; LUC, VIII, 59.

² LUC, VIII, 39.

³ MARC, V, 20.

CHAPITRE XXXI

Guérison de l'hémorroïsse et résurrection de la fille de Jaïr.

Une, au moins, des barques qui avait suivi vers Guerguésa celle de Jésus, était revenue à Bethsaïde plus vite que la sienne; et ceux qui la montaient avaient répandu dans le petit port la nouvelle de la guérison des dangereux démoniaques. Aussi quand il aborda à Bethsaïde, probablement dans la matinée après une traversée de nuit, Jésus trouva sur le rivage une foule nombreuse qui l'attendait et qui le reçut en l'acclamant¹; grâce à lui, en effet, le trafic avec Guerguésa cessait d'être dangereux. Cependant il résulte d'un mot de saint Matthieu que plusieurs, dans cette foule, restaient animés de desseins malveillants contre Jésus, et qu'à son débarquement ils l'assaillirent de questions captieuses; celles-ci portaient sur quelque acte de Jésus qui avait choqué les préjugés pharisiens². Jésus fut donc amené à

¹ Luc, VIII, 40.

² Pour introduire l'épisode relatif à Jaïr, saint Matthieu (IX, 18) fait la remarque : *Comme il leur disait ces choses*. Or, les choses qui précèdent dans ce chapitre de saint Matthieu sont les réponses qu'il fit chez Lévi aux pharisiens et aux johannites qui lui avaient reproché,

s'asseoir sur le rivage et à faire à ces malveillants une leçon dont le sens était : « chaque chose en son temps ».

Il n'avait pas fini de parler qu'un homme nommé Jaïr vint, en fendant la foule, se jeter à ses pieds et lui adressa cette prière : « Ma fille, encore enfant, est à toute extrémité; viens lui imposer les mains afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive¹ ». Ce Jaïr, si nous réunissons les diverses indications que donnent à son sujet les évangélistes, était à la fois chef de la synagogue pharisaïque de Capharnaüm et magistrat civil de la communauté se rattachant à cette synagogue². Quoique pharisien, il n'eut qu'une pensée quand il se vit menacé de perdre sa fille unique, enfant de douze ans³ : courir à Jésus et implorer son secours. Jésus fut touché de la confiance que cet homme, jusqu'alors malintentionné, mettait tout à coup en lui; il se leva vite et emmenant avec lui ses apôtres il se fit conduire par Jaïr à la maison de celui-ci⁴.

les premiers, de manger avec des publicains et des pécheurs; les seconds, de ne pas obliger ses disciples à jeûner (MATTHIEU, IX, 15-17).

¹ MARC, V, 23. Saint Matthieu (IX, 18) fait dire à Jaïr : « Ma fille est morte tout à l'heure » : voulant être concis, il supprime une grande partie des détails de l'épisode.

² Saint Matthieu (IX, 18) donne à Jaïr le simple titre d'ἄρχων, *archonte, magistrat civil*; Saint Marc (V, 22) le nomme εἰς τῶν ἀρχισυναγῶγων, *un des chefs de synagogue*; saint Luc (VIII, 41) ἀρχων τῆς συναγωγῆς, *magistrat de la synagogue*. L'article défini employé par saint Luc montre qu'il s'agit de la synagogue dont il a déjà parlé (IV, 33 et VI, 6). Bien qu'il pût y avoir plusieurs chefs pour une seule synagogue (*Actes des Apôtres*, XIII, 14 et 15), ce fait était si exceptionnel qu'il vaut mieux voir dans le mot de saint Marc, *un des chefs de synagogue*, la confirmation de l'existence à Capharnaüm de plusieurs synagogues.

³ LUC, VIII, 42.

⁴ MATTHIEU, IX, 19.

Cette scène avait éveillé la curiosité des assistants ; aussi une foule nombreuse le suivit, avide de voir ce qu'il allait faire, et elle se pressait sur lui avec une telle force que, selon le mot de saint Luc, elle l'étouffait¹.

Or dans cette cohue s'était glissée une femme qui, depuis douze ans, souffrait d'un écoulement continu de sang². D'après la loi mosaïque, elle n'aurait pas dû se mêler à la foule ; car son mal la rendait impure et elle communiquait sa souillure, pour un jour seulement il est vrai, à quiconque la touchait³. Cette malheureuse avait dépensé tout son bien à se faire soigner ; elle s'était adressée à de nombreux médecins dont les traitements l'avaient fait beaucoup souffrir, mais sans aucun bénéfice pour sa santé ; au contraire, son mal avait plutôt empiré⁴. Ayant entendu parler des cures merveilleuses faites par Jésus, elle s'était dit : « Si je puis seulement toucher son manteau, je serai guérie⁵ », et elle était venue de loin, cherchant une occasion de l'approcher⁶.

La loi mosaïque prescrivait aux Israélites de coudre aux quatre coins de leurs manteaux, qui généralement étaient de couleur sombre, des bandelettes de couleur bleu-hyacinthe, faisant houppes ; celles-ci par leur teinte vive frappaient les yeux et devaient ainsi rappeler aux fidèles les commandements for-

¹ LUC, VIII, 42.

² Sans doute une métrorrhagie. MATTHIEU, IX, 20 ; MARC, V, 25 ; LUC, VIII, 43.

³ *Lévitique*, XV, 25 et suivants.

⁴ MARC, V, 26 ; LUC, VIII, 43.

⁵ MATTHIEU, IX, 21 ; MARC, V, 28.

⁶ Une tradition très ancienne veut que cette femme ait été originaire de Césarée de Philippe, l'actuelle Banias.

mulés par Dieu dans le *Décalogue*¹. Jésus, obéissant à la loi mosaïque, portait à son manteau de telles houppes, et l'une de celles-ci terminait le pan qu'il avait rejeté sur son dos. C'est elle que toucha la femme quand elle eut réussi à se glisser à travers la foule jusqu'à Jésus.

A peine l'eut-elle touchée, elle sentit son flux de sang s'arrêter; elle était guérie. Elle avait cru son geste imperceptible; mais Jésus se rendit compte qu'une force curative était sortie de lui : « Qui m'a touché? » dit-il en se retournant². Chacun près de lui de s'en défendre; et Pierre, dont l'opinion était appuyée par les autres apôtres, faisait remarquer : « Maître³, la foule te serre et te pousse, et tu demandes : qui m'a touché? » — « Quelqu'un m'a intentionnellement touché », répliqua Jésus, « car j'ai senti qu'une vertu est sortie de moi⁴ ». Et il regardait autour de lui, scrutant le visage de chacun. Alors la femme qui avait cherché à s'esquiver se vit découverte; toute tremblante elle se rapprocha et, s'agenouillant devant Jésus, elle avoua à haute voix pourquoi elle avait touché la houppe de son manteau⁵, et comment elle avait été instantanément guérie.

Bien loin de blâmer cette femme de sa hardiesse à se libérer des rigueurs de la loi, Jésus la reconforta :

¹ Nombres, XV, 38-40.

² MARC, V, 30; LUC, VIII, 45.

³ LUC, VIII, 45. Le mot français *maître* rend imparfaitement le sens du mot grec *ἐπιστάτης* qui ne renferme aucune idée d'enseignement, mais seulement l'idée de suprématie.

⁴ MARC, V, 30; LUC, VIII, 46.

⁵ MARC, V, 33; LUC, VIII, 47.

« Courage, ma fille, ta foi t'a sauvée; va en paix, et sois pure de ton mal¹ ». Quand Jésus l'année précédente avait à Chorazaïn guéri un lépreux, il lui avait enjoint de se rendre à Jérusalem pour y satisfaire à tous les rites de la purification légale²; il s'était affirmé alors strict observateur de la loi; aujourd'hui à Bethsaïde il se met au-dessus d'elle, en proclamant de sa propre autorité l'hémorroïsse pure de sa souillure et libre de rentrer directement chez elle; il s'attribuait un pouvoir purificateur que la loi réservait aux seuls prêtres. Personne ne releva cette revendication de Jésus.

A ce moment, d'ailleurs, où la femme congédiée en paix se retirait, survinrent quelques personnes arrivant de la maison de Jaïr³; elles annoncèrent à celui-ci la mort de sa fille et ajoutèrent : « A quoi bon importuner davantage le maître⁴? » Jésus entendit le message et la réflexion qu'ajoutaient ceux qui l'avaient apporté; il ne voulut pas que Jaïr, sur ces paroles, fût accablé par le désespoir : « Ne crains pas », lui dit-il vite, « crois seulement et ta fille sera sauvée ». Et il se remit en route vers la maison de Jaïr⁵.

Mais il ne voulut pas que ce qu'il allait y faire fût un spectacle donné à la curiosité de la foule. Il enjoignit donc à celle-ci de se disperser; même il ne

¹ MATTHIEU, IV, 22; MARC, V, 34; LUC, VIII, 48.

² Voir plus haut, pages 223-225.

³ MARC, V, 35. Saint Luc (VIII, 49) ne parle que d'une seule personne, celle sans doute qui énonça à Jaïr le message.

⁴ Ces personnes, à la différence de Jaïr qui n'a salué Jésus d'aucun titre, traitent celui-ci de *maître διδάσκαλος*; ce n'étaient donc pas des pharisiens.

⁵ MARC, V, 36; LUC, VIII, 50.

voulut pas que tous ses apôtres l'accompagnassent ; il prit seulement avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean ; et c'est en leur seule compagnie et en celle de Jaïr qu'il arriva à la maison de celui-ci¹. Or tous ces incidents avaient pris un certain temps, tant de temps même que les cérémonies funèbres étaient déjà commencées à la maison lorsque Jésus y parvint. Déjà étaient présents les joueurs de flûte et les pleureuses qui, chez toutes les familles juives aisées, étaient l'accompagnement obligatoire d'un grand deuil². Tout ce monde réuni dans la grande salle de la maison y faisait grand tapage³ avec force pleurs et force cris⁴.

Entrant dans la maison, Jésus dit à ces gens : « Pourquoi faites-vous tout ce bruit ? et pourquoi pleurez-vous ? Retirez-vous ; l'enfant n'est pas morte, elle dort⁵ ». Ces gens avaient compté gagner un bon salaire pour leurs bruyantes démonstrations de douleur ; ils furent fort mécontents d'être invités à se retirer et ils n'en voulaient rien faire. Ils se moquaient même de Jésus, en lui objectant qu'ils savaient mieux que lui ce qu'il en était de la jeune fille et qu'elle était bien morte⁶. Mais Jésus avait, quand il le voulait, un ton d'autorité auquel on ne résistait pas ; il eut vite fait de chasser les musiciens et les pleureuses.

Alors prenant avec lui Jaïr, la femme de celui-ci

¹ MARC, V, 37.

² MATTHIEU, IX, 25.

³ Θορυβούμενον (MATTHIEU, IX, 25).

⁴ MARC, V, 38 ; LUC, VIII, 52.

⁵ MATTHIEU, IX, 24 ; MARC, V, 59 ; LUC, VIII, 52.

⁶ MATTHIEU IX, 24 ; MARC, V, 40 ; LUC, VIII, 55.

et les trois apôtres, il entra dans la chambre où était étendue l'enfant morte. Il prit la main de celle-ci, et lui dit : « Jeune fille, lève-toi¹ ». Aussitôt l'esprit revint à l'enfant, elle se leva de son lit funéraire, et elle marchait dans la chambre. Les parents étaient hors d'eux de joie², et, dans leur égarement, ils n'avaient plus aucun sens de la conduite à tenir. Jésus les rappela à la réalité matérielle en les invitant à servir à leur fille quelque chose à manger³. En même temps, il recommanda aux parents et aux trois apôtres qui venaient d'assister à cette résurrection, de garder sur cet événement un silence absolu.

A première vue, cette recommandation surprend, puisque la veille même, à Guerguésa, Jésus avait invité le démoniaque à publier hautement le miracle de sa libération; pourquoi aujourd'hui recommander le silence touchant un bien plus grand miracle? C'est qu'à Guerguésa on était en Décapole, en territoire romain, tandis qu'en Galilée on était dans la tétrarchie d'Antipas. Or nous savons que sur l'instigation des pharisiens, les hérodiens machinaient la perte de Jésus⁴. Jusqu'alors leurs menées n'avaient pas été très dangereuses en raison de l'absence du

¹ On ne s'explique pas bien pourquoi saint Marc a tenu à insérer ici dans son récit grec les mots araméens que prononça Jésus : *Talitha Koumi*. Cf. Actes IX, 40.

² Ἐξέστησαν ἐκστάσει μεγάλῃ (Marc, V, 42). Ils furent hors d'eux par un grand égarement. Cf. Luc, VIII, 56. Les traductions françaises commettent, en général, un faux sens en parlant de stupeur et d'étonnement; Jaïr ne pouvait s'étonner d'une résurrection qu'il avait implorée.

³ Marc, V, 43; Luc, VIII, 55.

⁴ Marc, V, 43; Luc, VIII, 55.

⁵ Marc, III, 6.

tétrarque qui se trouvait au loin dans le Sud, à Machéro; ses fonctionnaires, en effet, n'osaient rien perpétrer de grave sans un ordre de lui. Mais Antipas venait de rentrer à Tibériade, et il avait été vite informé de l'activité de Jésus en Galilée¹. Cet homme rusé et méfiant allait-il voir en celui-ci un perturbateur dangereux qu'il fallait supprimer? et allait-il prendre à sa charge l'exécution du meurtre désiré par les pharisiens? Jésus connaissait le péril; Jaïr même put lui en parler. La prudence humaine commandait donc de ne pas exciter davantage l'attention d'Antipas, de garder, par conséquent, le plus possible dans l'ombre les prodiges accomplis dans sa tétrarchie. Voilà pourquoi Jésus recommanda le silence à Jaïr et aux trois apôtres.

Comme il sortait de la maison du chef de synagogue pour rentrer dans celle qui lui donnait abri à Capharnaüm, Jésus fut suivi par deux aveugles; ces hommes avaient connu sa présence chez Jaïr et ils étaient venus l'attendre à la porte. Dès qu'ils l'entendirent sortir avec ses trois disciples, ils lui crièrent : « Fils de David, aie pitié de nous ». Mais Jésus ne voulant pas les guérir en pleine rue fit semblant de ne pas les écouter; sans se retourner, il gagna vite sa demeure qui sans doute était proche. Aucun curieux ne paraît avoir remarqué cette petite scène; des aveugles poussant des cris pour implorer la pitié des passants, c'était alors en Palestine une occurrence si fréquente²!

Mais ces deux aveugles étaient tenaces, ils péné-

¹ MARC, VI, 14; LUC, IX, 7.

² MATTHIEU, IX, 27.

trèrent derrière Jésus dans la maison, et là, quand il se fut arrêté, ils insistèrent pour obtenir de lui leur guérison. A l'abri des regards curieux, Jésus n'avait plus à tenir compte des considérations de la prudence humaine; il demanda aux deux hommes : « Vous croyez fermement que j'ai le pouvoir de faire cela pour vous ». — « Certainement, Seigneur », répondirent-ils. Sur cette déclaration de leur foi en lui, Jésus de ses doigts toucha leurs yeux en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ! » Et les yeux des hommes furent instantanément « dégagés de leur voile¹ ».

A eux aussi, Jésus commanda le silence : « Faites en sorte que personne ne le sache », leur dit-il sévèrement. Mais les deux hommes, dès qu'ils furent sortis, annoncèrent partout leur guérison, en disant qu'ils la devaient à Jésus; ils propagèrent même la nouvelle dans le pays environnant d'où ils étaient venus à Capharnaüm², et où ils retournèrent.

Saint Marc³ place ici le récit d'un voyage de Jésus à Nazareth. Nous croyons qu'il y a là encore un anachronisme; le voyage qu'il relate se confond avec celui que saint Luc a placé au commencement de l'année 28. S'il s'agissait d'un second voyage, Jésus

¹ Ἀνεώχθησαν, furent dévoilés, MATTHIEU, IX, 30. Vraisemblablement il s'agit de taies que Jésus fit disparaître.

² MATTHIEU, IX, 31.

³ MARC, VI, 1-6, MATTHIEU, XIII, 53-58. Le récit de la visite de Jésus à Nazareth est placé par saint Matthieu à la suite de l'enseignement donné en paraboles, l'excursion à Guerguésa et la résurrection de la fille de Jaïr ayant été racontées quatre chapitres auparavant; mais, nous le rappelons, dans le classement des faits, saint Matthieu n'a aucun souci de l'ordre historique.

⁴ MARC, VI, 1-6.

n'aurait pas pu être surpris, comme le dit saint Marc¹, de l'incrédulité des Nazaréthains; ces derniers n'avaient-ils pas voulu le tuer en le précipitant du haut d'un rocher escarpé, parce qu'il n'avait pas voulu opérer de miracles chez eux²? Il leur avait échappé miraculeusement; mais ce fait, loin de les ramener à leur admiration première pour sa puissance, avait dû les exaspérer davantage contre lui. Jésus, on peut le soutenir hardiment, ne retourna pas à Nazareth.

¹ MARC, VI, 6.

² LUC, IV, 29. Voir plus haut, pages 211 et 212.

CHAPITRE XXXII

Jésus et Hérode Antipas.

Premier envoi des apôtres en mission.

Il était impossible que la résurrection de la fille de Jaïr demeurât longtemps cachée ; l'enfant, que tant de personnes avaient vue morte, avait reparu vivante dans la ville et cette réapparition alimentait toutes les conversations. A Tibériade, Antipas fut donc vite informé, et il se demandait : « Qui est cet homme sur qui j'apprends de telles choses¹ ? » Mais il ne pouvait se former une opinion ferme² ; car les rapports que lui faisaient ses fonctionnaires étaient très divergents.

Quelques-uns certainement lui répétaient les propos des pharisiens, à savoir que Jésus n'était qu'un imposteur, un suppôt de Beelzeboul. Mais les plus nombreux, reconnaissant le caractère bienfaisant des actes de Jésus, voyaient en lui un être supérieur doué de pouvoirs surnaturels. « C'est

¹ Luc, IX, 9.

² Διηπόρει, il était dans l'embarras, Luc, IX, 7.

Élie », disaient les uns par allusion à la prophétie de Malachie : « J'enverrai Élie le prophète avant que vienne le jour grand et terrible du Seigneur¹ ». D'autres qui ne croyaient pas à l'arrivée si prochaine du jour terrible, tout en croyant aux retours éventuels des anciens prophètes sur la terre, disaient : « C'est quelque autre de ces prophètes » et ils citaient Jérémie². D'autres encore, moins enclins aux idées de retour des morts sur terre, disaient : « Ce n'est pas un des anciens prophètes ; c'en est un nouveau, aussi puissant que les anciens³ ». Enfin, certains qui n'avaient appris que tout récemment l'existence de Jésus disaient : « C'est Jean-Baptiste ressuscité des morts » ; ils ignoraient que Jésus et Jean avaient pendant un certain temps exercé simultanément leur activité sur terre et ne pouvaient, par conséquent, se confondre⁴. Pourtant c'est cette opinion, si insoutenable qu'elle fût, qui triompha dans l'esprit d'Antipas.

« Ce Jésus est Jean que j'ai fait décapiter et qui est ressuscité », déclara le tétrarque à son entourage, « et c'est par lui que s'accomplissent les miracles dont on me parle⁵ ». Hanté par le remords d'avoir lâchement ordonné la mort du baptiste, il s'imaginait que celui-ci, qui pendant sa vie n'avait fait aucun miracle⁶, était revenu sur terre avec le pouvoir d'en faire, et qu'il pourrait se

¹ MALACHIE, IV, 5.

² MATTHIEU, XVI, 14.

³ MARC, VI, 15 ; LUC, IX, 8.

⁴ LUC, IX, 7.

⁵ MATTHIEU, XIV, 2 ; MARC, VI, 14.

⁶ JEAN, X, 41.

servir de ce pouvoir pour se venger. Dans cette appréhension il voulait voir personnellement Jésus afin de vérifier ce que celui-ci était en réalité¹; après avoir vu, il aviserait aux moyens d'assurer sa tranquillité.

Mais Jésus se tenait sur ses gardes; il avait résolu de se dissimuler à la curiosité d'Antipas. Pour ce faire, il lui fallait d'abord écarter, au moins pour quelque temps, son entourage de disciples; ils étaient trop nombreux pour ne pas déceler sa présence, où qu'il allât. Il décida donc de détacher deux par deux les plus assidus d'entre eux, les douze choisis sur le Mont des Béatitudes, pour qu'ils commençassent à remplir leur mission d'apôtres; ils iraient de divers côtés en Galilée prêcher, sans lui, le royaume de Dieu². A cet effet, il convoqua près de lui ces douze apôtres³ et leur conféra le pouvoir d'exorciser les démons de toutes sortes⁴ et de guérir certaines maladies⁵.

¹ LUC, IX, 8.

² LUC, IX, 2.

³ MARC, VI, 7. Προσκαλείται τοὺς δώδεκα, *il appelle à lui les douze*. LUC, IX, 1. Συγκαλεσάμενος τοὺς δώδεκα μαθητὰς αὐτοῦ, *ayant convoqué ses douze disciples*. Ces mots semblent indiquer que les douze apôtres ne logeaient pas alors dans le même abri que Jésus. Avait-il déjà quitté la maison de Capharnaüm pour se cacher aux yeux d'Antipas?

⁴ LUC, IX, 1 : *Il leur donna force et autorité contre tous les démons* ἐπὶ πάντα τὰ δαιμόνια; le mot *tous* a été mis à dessein par saint Luc, car il racontera un peu plus loin (IX, 40) que les apôtres n'ont pu exorciser un démon d'une espèce particulièrement redoutable, faute d'avoir suffisamment prié.

⁵ Saint Matthieu (X, 1) a ici une phrase peu claire : « ayant convoqué ses douze disciples, il leur donna pouvoir sur les esprits impurs, de manière à les chasser et à guérir toute maladie et toute langueur ». Il semble que les seules maladies et langueurs visées soient celles qui

Puis il leur adressa les instructions suivantes : « Ne prenez pas un chemin menant vers les Gentils¹ et n'entrez pas dans une ville de Samaritains, mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël². Et en allant, prêchez que le royaume de Dieu s'est approché. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez libéralement reçu ces pouvoirs, usez-en libéralement³. Ne vous précautionnez de rien pour la route, sauf d'un bâton⁴; chaussez-vous de sandales, mais n'ayez ni deux tuniques, ni chaussures lourdes⁵, ni bâton de rechange. Ne prenez pas de pain, pas de besace, ne mettez dans vos ceintures ni monnaie d'or, ni monnaie d'argent ou de bronze; l'ouvrier qui travaille a droit à recevoir gratuitement sa nourriture ».

« En quelque ville ou village que vous entriez, demandez quelle personne y est méritante, et restez chez celle-ci jusqu'à votre départ. En entrant dans

résultaient de la possession diabolique. Saint Marc, en effet, ne parle que d'un pouvoir donné sur les esprits impurs (VI, 7). Saint Luc (IX, 1), que nous suivons, dit : « Il leur donna force et puissance contre tous les démons, et de guérir des maladies ».

¹ C'est-à-dire à l'Est et au Nord (Décapole, Gaulanitide, Trachonite, etc.).

² Le mot *plutôt* *μᾶλλον* indique qu'il n'y a pas interdiction absolue d'aller chez les Gentils et les Samaritains.

³ Tout ce début est propre à saint Matthieu (X, 5-8). C'est seulement après la mort de Jésus que les apôtres pourront ressusciter des morts.

⁴ Marc, VI, 8. Saint Matthieu dit : *Ne faites pas l'acquisition d'un bâton* (X, 11); mais il s'agit d'un bâton de rechange qu'il faudrait acheter. Saint Luc (IX, 5) dit : *Ne prenez rien pour la route, ni plusieurs bâtons, ni besace, etc.*

⁵ Ὑποδήματα, *brodequins* (MATTHIEU, X, 9). Pour pouvoir marcher vite, les apôtres devaient avoir seulement des sandales, comme le dit saint Marc (VI, 9).

la maison, saluez-la ; et si cette maison est digne de votre salut, que la paix que vous lui souhaitez vienne sur elle ! si elle n'en est pas digne, que la paix souhaitée par vous retourne à vous ! Que si quelqu'un ne vous reçoit pas ou n'écoute pas vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville en secouant, en témoignage contre elle, la poussière de dessous vos pieds. En vérité, je vous le dis, il sera fait à la terre de Sodome et de Gomorrhe, au jour du jugement, un sort plus tolérable qu'à cette ville¹. Qui vous accueille, m'accueille ; et qui m'accueille, accueille celui qui m'a envoyé. Celui qui accueille un prophète en le reconnaissant comme tel² obtiendra une récompense de prophète ;

¹ MATTHIEU, X, 5-15. Dans l'évangile de saint Marc (VI, 9-11) et dans celui de saint Luc (IX, 3-5), les instructions de Jésus à ses apôtres s'arrêtent là. Dans l'évangile de saint Matthieu, au contraire, elles se prolongent pendant vingt-sept versets. Mais presque tous les exégètes modernes sont d'accord pour dire que saint Matthieu a profité de cette allocation de Jésus pour y réunir toutes les règles qu'en diverses occasions de sa vie il donna à ses apôtres touchant la prédication de l'Évangile. Un passage de saint Jean (XVI, 5) confirme la justesse de ce sentiment ; Jésus, dans ce passage, dit qu'il n'a pas dès le commencement de sa vie publique parlé aux apôtres des persécutions qu'ils auront à endurer pour lui, et, en effet, les circonstances qui existaient en janvier de l'an 29 ne comportaient pas de la part de Jésus un exposé à ses apôtres de ce qu'ils auraient à faire en cas de persécutions sanglantes ; c'est seulement quelques mois plus tard que cet exposé sera à sa place. Or, saint Matthieu, dans son compte rendu des instructions données par Jésus en janvier 29, s'étend très longuement sur les persécutions auxquelles seront en butte les missionnaires de Jésus. Nous renvoyons à une époque ultérieure la reproduction de ces passages de saint Matthieu, ainsi que l'ont fait dans leurs évangiles saint Marc (VIII, 34 et 35 ; XIII, 9 et suiv.) et saint Luc (X, 3 ; XII, 2 et suiv. ; XXI, 14 et suiv.). Au contraire, nous reproduisons ici les versets 40-42 de saint Matthieu, car ils paraissent bien faire corps avec les instructions contenues dans les versets 5-15 que nous venons de reproduire.

² Littéralement : *ès nom de prophète*, εις ὄνομα προφήτου (MATTHIEU, X, 41).

et celui qui accueille un juste en le reconnaissant comme juste recevra une récompense de juste. Même celui qui donnerait à un de vous, faibles hommes, parce qu'il est mon disciple, un simple verre d'eau fraîche¹, en vérité, je vous le dis, celui-là ne perdra pas sa récompense. »

Nous ne pouvons que présumer comment furent composés les six groupes d'apôtres envoyés en tournées en Galilée par Jésus, et nous ne savons absolument pas quels furent les itinéraires de chacun de ces groupes. Apparemment, ils ne s'enfoncèrent pas très loin dans le pays; car Jésus ne leur avait donné que six semaines, au maximum deux mois, pour cet essai de prédication évangélique; il voulait les ravoir auprès de lui un certain temps avant le moment du pèlerinage de la Pâque; or les fêtes pascals en l'an 29 commencèrent le soir du lundi 18 avril.

Sur l'activité même des apôtres durant leurs tournées, saint Marc nous dit : « Ils prêchaient qu'on fit pénitence; ils chassaient beaucoup de démons, oignaient d'huile beaucoup de malades et les guérissaient² ». Évidemment Jésus avait recommandé à ses apôtres de faire ces onctions d'huile qui étaient fort en usage comme remèdes chez les Hébreux³, et probablement un rite religieux accompagnait celles-ci. Mais l'Église chrétienne ne voit pas dans les onctions faites alors par les apôtres l'institution du

¹ Littéralement : *quiconque ferait boire à un de ces petits es nom de disciple un seul verre d'eau fraîche*, ὅς ἂν ποτίσῃ ἕνα τῶν μικρῶν τούτων ποτήριον ψυχροῦ ὕδατος εἰς ὄνομα μαθητοῦ.

² MARC, VI, 13.

³ Cf. LUC, X, 34.

sacrement de l'Extrême-Onction ; elles n'en auraient été que le prélude ; l'institution proprement dite aurait eu lieu plus tard ¹.

Judas prit part, en compagnie d'un autre des douze, à la prédication ordonnée par Jésus ; et, si étrange que cela paraisse, il n'est pas douteux qu'il pût alors, comme ses co-apôtres, chasser des démons et guérir des maladies. L'évangile de saint Matthieu nous donne à cet égard une affirmation très nette, en rapportant ces paroles de Jésus : « Beaucoup me diront au jour du jugement : n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? en ton nom que nous avons chassé des démons ? en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles ? Mais je leur déclarerai : Je ne vous ai jamais reconnus comme miens ; retirez-vous de moi, vous qui opérez l'iniquité ² ».

Que faisait Jésus pendant que ses apôtres remplissaient leur mission de prédication ? Comme il voulait se dissimuler aux regards d'Antipas, il ne put que se retirer en un endroit désert, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois en des circonstances analogues ³, et là il se livrait à la prière ⁴. Cet endroit,

¹ MARC, XVI, 18. Voir ch. LXXXII.

² Ces paroles avaient été dites par Jésus dans son sermon sur la Montagne (MATTHIEU, VII, 22 et 23).

³ Notamment quand il voulut à Bethsaïde, dans l'hiver de l'an 28, se dégager de la foule qui sollicitait de lui des miracles (MARC, I, 35 ; et LUC, IV, 42, voir plus haut, page 227), et quand il voulut de même, quelques semaines plus tard, échapper aux sollicitations dont il était l'objet à Chorazaïn (LUC, V, 16 ; voir plus haut, page 236).

⁴ Saint Matthieu (XI, 1) fait suivre son chapitre sur les instructions données par Jésus à ses disciples de la phrase suivante : « Or, il advint que Jésus, lorsqu'il eut fini d'instruire ses douze disciples, partit de là pour enseigner et prêcher dans leurs villes ». Puis, là-

un indice sérieux autorise à le penser, aurait même été situé en dehors des domaines d'Antipas¹.

Jésus avait donné un rendez-vous fixe à ses douze apôtres, quand serait expiré le temps de leur prédication. Ils devaient à un jour marqué se réunir tous auprès de lui à Capharnaüm où il serait revenu. Il comptait qu'une brève apparition dans cette ville n'aurait pas de conséquence; Antipas en recevrait trop tard la nouvelle à Tibériade, pour pouvoir se saisir de lui.

Tous les apôtres furent exacts au rendez-vous, et ils rendirent à Jésus un compte détaillé de ce qu'ils avaient fait et enseigné². Mais leur retour ne put avoir lieu sans être remarqué; et les habitants de Capharnaüm surent ainsi que Jésus était lui aussi revenu. Aussitôt la curiosité de ces gens se ralluma; ils voulaient revoir Jésus après cette disparition de quelques semaines; ils voulaient sans doute aussi

dessus, saint Matthieu raconte l'envoi par Jean-Baptiste de deux disciples chargés de questionner Jésus sur sa mission réelle. Il est clair que nous nous trouvons encore une fois en face d'un de ces anachronismes que ne ménage pas saint Matthieu; cette tournée de Jésus dans les villes (des apôtres? ou des Galiléenspris en général?) est celle que saint Luc a placée (VIII, 1) après l'entrevue de Jésus avec les envoyés johannites et le repas chez Simon le pharisien; et les instructions visées sont le sermon sur la Montagne ou les paroles diverses prononcées par Jésus pendant son séjour à Magdala. On peut, pour justifier cette conclusion, tirer argument du caractère défectueux des sutures par lesquelles saint Matthieu rattache les uns aux autres les épisodes particuliers qu'il relate ici.

¹ Quand Jésus, un ou deux jours après leur retour, invitera ses apôtres à quitter Capharnaüm, il leur dira : *Venez, vous aussi, à l'écart, en un endroit désert*, δεῦτε ὑμεῖς αὐτοὶ κατ' ἰδίαν εἰς ἔρημον τόπον (MARC, VI 31) et il les mènera en Gaulanitide. Si l'endroit en question n'avait pas été celui d'où il venait, Jésus aurait dit : « *Allons dans un endroit désert* », ἄγωμεν, comme il le dira en d'autres occasions (MATTHIEU, XXVI, 46; MARC, XIV, 52; JEAN, XIV, 31).

² MARC, VI, 30. Littéralement : « Ils lui annoncèrent tout, et ce qu'ils avaient fait, et ce qu'ils avaient enseigné ». Cf. LUC, IX, 10.

entendre le récit des choses merveilleuses faites par les apôtres durant leurs tournées. Bientôt dans la maison les allants et venants furent si nombreux que les apôtres absorbés par les visites et les questions de ces importuns n'avaient même pas le loisir de prendre leurs repas¹. Il était urgent de faire cesser cette affluence, car, à sa faveur, Antipas pouvait avoir toutes facilités pour s'emparer de la personne de Jésus. C'est pourquoi celui-ci saisit le premier moment propice pour dire à ses apôtres : « Venez vous aussi à l'écart dans un endroit désert, vous y aurez un peu de répit² ».

La mise à exécution dut suivre presque immédiatement cette intimation de Jésus. Dès le soir même, quand la foule se fut dissipée, ou au plus tard le lendemain de bonne heure, Jésus et les douze gagnèrent Bethsaïde où ils montèrent dans la barque de Pierre³ et ils partirent dans la direction du Nord-Est vers la côte de Gaulanitide.

¹ MARC, VI, 31. Cf. MARC, III, 20.

² Quelques manuscrits ont l'impératif : Ἀναπαύεσθε, *reposez-vous*; mais d'autres ont le futur ἀναπαύσασθε, *vous vous reposerez*, qui est plus logique.

³ MARC, VI, 32.

CHAPITRE XXXIII

Première multiplication des pains.

Malgré sa rapidité, le départ de Jésus n'avait pu être ignoré. Beaucoup de personnes virent partir la barque, plusieurs surent même où elle devait aborder¹. Et comme il y avait dans les environs de Capharnaüm des malades désireux d'être guéris², il se forma vite une forte troupe de gens qui suivaient de loin la barque en marchant le long du rivage; et à chaque ville ou village qu'elle traversait, elle se grossissait de recrues³; hommes, femmes, enfants étaient entraînés par le flot⁴ et partaient en avant sans se précautionner de quoi que ce fût.

L'endroit où Jésus avait décidé d'aborder était dans le district de Bethsaïde Julias (ou Bethsaïde de Julie), ville qu'il ne faut pas confondre avec la Bethsaïde près Capharnaüm. Ce district situé sur la rive orientale du Jourdain faisait partie de la tétrarchie d'Hérode Philippe; et comme ce prince, par

¹ MARG, VI, 33.

² JEAN, VI, 2.

³ MATTHEU, XIV, 13; MARG, VI, 33.

⁴ MATTHEU, XIV, 21.

une exception rare dans la famille d'Hérode, était d'un caractère doux et tranquille¹, Jésus avait toute certitude de ne pas être inquiété dans ses domaines. Quant à la Bethesda, près de laquelle voulait débarquer Jésus, elle avait commencé, ainsi que le prouve son nom², par être un simple hameau de pêcheurs ; mais Philippe avait transformé ce hameau en ville et lui avait, par flatterie pour l'Empereur Auguste, attribué le nom de Julie, fille de celui-ci. Dans les environs les endroits sauvages et inhabités ne manquaient pas ; c'est dans l'un d'eux que Jésus, pensons-nous, venait de passer les dernières semaines et il voulait maintenant y retourner accompagné de ses apôtres.

La barque cependant avançait lentement sur le lac, soit que le vent fût contraire, soit que Jésus eût à dessein ralenti sa marche. Aussi, malgré le long circuit qu'ils avaient à faire et la nécessité de passer, probablement à gué, le Jourdain, ceux qui côtoyaient le lac arrivèrent avant la barque à l'endroit désigné. Épuisés par la route, et décontenancés de voir la barque encore si loin, ils attendaient anxieusement sur le rivage ; pour dépeindre leur état d'âme, saint Marc, reproduisant une expression chère aux écrivains de l'Ancien Testament³, dit qu'ils étaient comme des brebis sans bergers⁴. Jésus arriva enfin ;

¹ FLAVIUS JOSEPHÉ, *Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. iv. par. 6 : Μέτριον ἐν οἷς ἦρχε παρασχὼν τὸν τρόπον καὶ ἀπράγμονα, il montra, dans les pays qu'il gouvernait, que son caractère était mesuré et tranquille.

² Bethesda veut dire *poissonnerie*.

³ *Nombres*, XXVII, 17 ; *Troisième livre des Rois*, XXII, 18 ; ÉZÉCHIEL, XXXIV, 5.

⁴ MARC, VI, 34. Cf. MATTHIEU, IX, 36

et les voyant si désespérés il eut pitié d'eux. Il avait dit à ses apôtres, en partant de Capharnaüm, qu'il les menait dans la solitude, afin qu'ils aient un peu de repos¹. Maintenant les circonstances ayant changé, une nouvelle tâche s'imposait à Jésus et à ses apôtres; il fallait s'occuper de cette foule qui, pour le revoir, venait de faire une marche si pénible. Jésus se montra donc plein de bienveillance pour ces gens; il guérit tous les malades qu'ils lui présentèrent²; puis il leur adressa une longue instruction réconfortante sur le royaume de Dieu³.

Le soleil cependant allait bientôt disparaître à l'horizon. Faisant mine de vouloir se séparer de la foule, Jésus gravit une colline voisine au sommet de laquelle était un vaste plateau⁴, il s'assit là avec ses disciples⁵ et ils y prirent, croyons-nous, leur modeste repas du soir⁶.

Les disciples avaient compté pouvoir passer tran-

¹ MARC, VI, 31.

² MATTHIEU, XIV, 14; LUC, IX, 11.

³ MARC, VI, 34 : « Il se mit à les instruire longuement ». LUC, IX, 11 : « Les ayant accueillis avec bienveillance (δεξάμενος αὐτούς), il leur parlait du royaume de Dieu ».

⁴ JEAN, VI, 3 : *Il monta dans la montagne*, εἰς τὸ ὄρος; saint Jean n'a pas parlé précédemment d'une montagne; la forme déterminée qu'il donne ici à son indication peut s'expliquer parce que la montagne (ou plus exactement la colline) où se passa la première multiplication des pains était restée de son temps un lieu historique.

⁵ JEAN, VI, 3.

⁶ Les quatre évangélistes concordent pour nous donner ce détail que les douze apôtres avaient apporté sur la colline leurs corbeilles de voyage (MATTHIEU, XIV, 20; MARC, VI, 43; LUC, IX, 17; JEAN, VI, 13). Pourquoi n'avoir pas laissé ces corbeilles dans la barque, si ce n'est parce qu'elles contenaient leurs provisions pour le repas du soir? Le mot employé dans les quatre évangiles est *κόφινος*, d'où est dérivé dans le français levantin le mot *couffin*, espèce de sac en paille grossièrement tressée.

quillement la nuit sous la voûte du ciel. Mais ils avaient compté sans la foule qui ne voulut pas se détacher si vite de Jésus; elle ne fut pas longue à le suivre au haut de la colline¹ et peu à peu elle y remplissait le plateau. Les disciples firent remarquer à Jésus cette affluence et lui dirent : « Cet endroit est désert, et déjà il se fait tard². Congédie la foule en lui disant d'aller dans les villages et hameaux des alentours pour y trouver logis et nourriture, car ils n'ont pas de quoi manger³ ».

« Il n'est pas nécessaire qu'ils s'en aillent⁴ », répondit Jésus, après avoir levé les yeux sur cette foule, « donnez-leur vous-mêmes à manger ». Et se tournant vers Philippe qui connaissait bien les ressources alimentaires de la région : « D'où achèterons-nous des pains pour faire manger tout ce monde⁵? » Jésus parlait ainsi, nous dit saint Jean⁶, pour éprouver la foi de Philippe en sa puissance; car d'avance il savait comment il nourrirait tout ce peuple. Mais Philippe ne s'élevait pas au-dessus des calculs humains; et en toute simplicité il fit observer : « Deux cents deniers de pains⁷ ne suffiraient

¹ JEAN, VI, 5.

² MATTHIEU, XIV, 15; MARC, VI, 35.

³ MATTHIEU, XIV, 15; MARC, VI, 35; LUC, IX, 12.

⁴ MATTHIEU, XIV, 16.

⁵ JEAN, VI, 5.

⁶ JEAN, VI, 6.

⁷ Saint Marc (VI, 37) et saint Jean (VI, 7) nomment ici une monnaie romaine, le denier (denarius, δηνάριον, dix as); la monnaie frappée par le tétrarque Philippe avait alors, sur le revers, l'effigie de l'Empereur Tibère et, par conséquent, avait un caractère romain; cela était sans importance au regard des sujets de Philippe, presque tous païens; mais elle faisait horreur aux Juifs fidèles qui réprouvaient toute représentation de figure humaine sur les monnaies. Il est donc peu croyable

pas pour que chacun, dans cette foule ait un peu à manger. » — « Irons-nous donc », reprirent les autres disciples, « acheter du pain pour deux cents deniers ? » Cette question insinuait une objection ; la bourse commune¹ que tenait Judas ne contenait pas cette somme. L'objection paraissait invincible ; Jésus la détourna².

« Combien de pains avez-vous ? » demanda-t-il aux apôtres. « Allez-voir³ ». Les apôtres n'avaient dû se munir de provisions que pour leur repas du soir ; celui-ci achevé, que pouvait-il rester dans leurs couffins ? André néanmoins s'informa et il donna bientôt la réponse : « Nous-mêmes n'avons rien ; mais il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons saurs⁴ ; mais qu'est cela pour un tel nombre de personnes⁵ ? » — « Apportez-les moi », dit Jésus⁶, « et dites à tout ce monde de s'étendre à terre⁷ ».

que l'apôtre Philippe ait parlé de deniers frappés par le tétrarque de même nom ; il a dû parler de sicles, monnaie juive valant environ quatre deniers romains. Si saint Marc a employé le mot *deniers*, c'est que, écrivant pour les chrétiens de Rome, il compte toujours en mesures latines ; quant à saint Jean, il écrivait son évangile à une époque où les sicles hébreux avaient disparu.

¹ JEAN, XII, 6.

² Deux cents deniers ou cinquante sicles hébreux valaient approximativement cent soixante-quinze francs. A un moment où la bourse commune n'était pas alimentée par les riches Galiléennes, cette somme était certainement au-dessus des moyens de Jésus et de ses apôtres.

³ MARC, VI, 38.

⁴ Le mot ὀψάριον (*petit mets assaisonné*), employé par saint Jean (VI, 9), montre que ce n'était pas des poissons frais ; les autres évangélistes ont le mot générique ἰχθῦς.

⁵ JEAN, VI, 9.

⁶ MATTHIEU, XIV, 18.

⁷ Littéralement : *de se coucher à terre*, ἀναπσεῖν, JEAN, VI, 16.

La venue du printemps avait fait sortir l'herbe nouvelle, et il y en avait beaucoup sur la colline¹. La foule put donc s'étendre commodément. Jésus avait dit de la diviser en groupes de cinquante personnes²; mais il se forma des groupes plus nombreux allant jusqu'à cent personnes³. A la lueur du soleil couchant, tout ce monde étendu par terre à l'orientale comme pour un banquet produisait, nous dit saint Marc, vu les couleurs voyantes de ses costumes, l'effet de plates-bandes dans la verdure⁴. Il y avait là cinq mille hommes, sans compter un certain nombre de femmes et quelques enfants en bas âge⁵.

Quand tous furent à leurs places, Jésus prit les pains et les poissons qu'on lui avait apportés et il prononça sur eux la bénédiction d'usage dans les repas de famille juifs. Puis il commença à rompre les cinq pains et à en passer les morceaux à ses disciples. Or les morceaux se multipliaient sous ses mains pour tomber dans les corbeilles de voyage des disciples⁶ et ceux-ci allaient les distribuer dans

¹ JEAN, VI, 10.

² LUC, IX, 14. Littéralement : *en couchées* (κλισίας) *de cinquante*.

³ MARC, VI, 40.

⁴ Le grec de saint Marc, mélangé particulièrement ici d'hébraïsmes, est très difficile à rendre littéralement en français : « Il ordonna aux apôtres de les faire coucher tous, sur l'herbe verte, par groupes de convives (littéralement, *convives-convives*, συμπόσια-συμπόσια). Et ils s'étendirent en plates-bandes (littéralement : *plates-bandes, plates-bandes*, πρασιαί-πρασιαί); par groupes de cent et de cinquante ». MARC, VI, 39 et 40.

⁵ MATTHIEU, XIV, 21.

⁶ Bien que chacun des quatre évangélistes nous ait laissé un récit différent de la première multiplication des pains et des poissons, dans aucun d'eux ne se trouve une donnée suffisamment précise pour permettre de fixer comment s'opéra la multiplication. On est réduit aux conjectures.

les rangées formées par la foule assise sur l'herbe, selon que le service leur en avait été attribué par Jésus¹.

Après que la distribution de pain eût ainsi été faite, celle du poisson se fit de même. Et tous, cinq mille et tant de personnes, mangèrent à leur gré et furent rassasiés². Jésus alors, selon le précepte mosaïque³, rendit grâces à Dieu de ce qu'il s'était trouvé des aliments pour nourrir tout ce peuple⁴; puis il dit aux apôtres : « Ramassez les morceaux de surplus, afin que rien ne soit perdu⁵ »; et les douze disciples, avec les restes des pains et des poissons, remplirent chacun leurs corbeilles⁶.

Cette foule, qui venait de bénéficier de la puissance miraculeuse de Jésus, était dans une admiration enthousiaste; et parmi elle plusieurs qui connaissaient les Écritures disaient : « C'est vraiment lui le prophète qui doit venir dans le monde⁷ ». Rapprochés de la prédication sur le royaume de Dieu que Jésus avait quelques heures avant adressée à cette foule, ces propos surexcitaient celle-ci; elle appliquait à Jésus les prophéties d'Isaïe et de Jérémie sur

¹ On peut estimer à six le nombre des rangées qu'eut à servir chaque apôtre.

² MATTHIEU, XIV, 20; MARC, VI, 32; LUC, IX, 17; JEAN, VI, 11 et 12.

³ Deutéronome, VIII, 10.

⁴ JEAN, VI, 11.

⁵ JEAN, VI, 12.

⁶ MATTHIEU, XIV, 20; MARC, VI, 43; LUC, IX, 17; JEAN, VI, 13.

⁷ JEAN, VI, 14. Allusion au passage du Deutéronome (XVIII, 18) : « Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi (Moïse), et je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui aurai ordonné. Or, celui qui ne voudra pas écouter ses paroles, quoiqu'il les dise en mon nom, c'est moi qui me vengerai de lui ».

le roi qui s'assiérait sur le trône de David et libérerait Israël de la domination étrangère¹; et, d'un élan spontané, elle conçut le projet de proclamer sur l'heure Jésus roi; s'il se refusait à accepter ce titre, on le lui imposerait de force en s'emparant de sa personne². Les apôtres se ralliaient à ce dessein; car, nous dit saint Marc, leur cœur était aveuglé³, ils n'avaient pas compris la portée et le sens de la multiplication des pains⁴; étrangers au sentiment charitable qui avait fait agir Jésus, ils jugeaient qu'un tel miracle devait être le prélude d'une royauté terrestre que leur maître assumerait en qualité de Messie. Nous nous rappelons que Barthélemy, dès sa première rencontre avec Jésus, l'avait salué du titre de *roi d'Israël*⁵ et qu'un autre apôtre, Simon, était un zélote, c'est-à-dire un de ces exaltés qui souhaitaient le recours aux armes pour hâter l'expulsion hors de la Palestine des Romains païens et des Idu-méens impies.

Jésus se rendait exactement compte de ce qui se tramait à son sujet. S'il ne s'opposait pas tout de suite aux velléités de ces hommes, ceux-ci auraient vite proclamé un soulèvement contre le tétrarque Philippe et, en raison de l'état d'ébullition où se

¹ ISAÏE, XI, 7 : « Sur le trône de David et sa royauté il s'assiéra, et il les affermira dans la justice et la vertu dès maintenant et à jamais ». JÉRÉMIE, XXIII, 5 et 6 : « Je susciterai à David un rejeton plein de justice, un roi régnera, il sera sage; il rendra jugement et justice sur la terre. En ces jours-là, Juda sera sauvé et Israël habitera en sécurité ».

² JEAN, VI, 15.

³ MARC, VI, 52.

⁴ Οὐ συνῆκαν ἐπὶ τοῖς ἄρτοις, *ils n'étaient pas d'accord avec Jésus* au sujet du miracle des pains, VI, 52.

⁵ Voir plus haut, page 156.

trouvait toute la nation juive, ce soulèvement se serait propagé comme avait fait en l'an 6 celui de Juda le Gaulanite quand il avait refusé de payer le cens réclamé par les Romains; ceux-ci n'auraient pas laissé attaquer ainsi un prince, leur fidèle ami, ils seraient vite accourus et auraient noyé l'insurrection dans le sang¹.

Jésus mit donc tout de suite bon ordre aux trames de ces exaltés.

Il commença par ordonner à ses apôtres de retourner incontinent, malgré la nuit tombée, de l'autre côté du lac à Bethsaïde²; il les rejoindrait plus tard, après avoir congédié la foule qui l'entourait. Les apôtres paraissent avoir opposé quelque résistance à cet ordre, mais Jésus les força à obéir³; ils descendirent donc à la rive, reprirent la barque et mirent à la voile.

Il était plus difficile pour Jésus de se dégager de la foule; car celle-ci ne voulait absolument pas s'éloigner; le matin suivant nous la retrouverons stationnant à la même place⁴. Mais de la combinaison des données que nous fournissent les évangiles de saint Marc et de saint Jean, il résulte que Jésus, pour échapper aux importunités de cette foule, renouvela le miracle qu'il avait fait l'année précédente à Nazareth, quand, pour s'évader des mains d'ennemis furibonds, il se rendit invisible : « s'étant séparé de la foule, il se retira de nouveau

¹ Cf. JEAN, XI, 48.

² MARC, VI, 45.

³ « Et aussitôt il força (ἤναγκασε) ses disciples à monter dans la barque et à le devancer en allant de l'autre côté vers Bethsaïde ». MARC, VI, 45. Cf. MATTHIEU, XIV, 22.

JEAN, VI, 22 et 24.

tout seul dans la montagne¹ » et là il se mit à prier.

Cependant, comme il arrive souvent à l'époque de l'équinoxe, un grand vent s'était élevé du Sud-Ouest et avait soulevé les flots du lac. La barque des apôtres ne pouvait plus naviguer à la voile; ils avaient dû prendre les avirons; mais le vent contraire était si violent que, malgré leur nombre et leurs vigoureux efforts, ils avançaient à peine; partis vers sept heures du soir, ils n'avaient, à trois heures du matin², couvert que la moitié de la distance (saint Jean dit vingt-cinq ou trente stades³). Du haut de la montagne, probablement par sa vision surnaturelle (car la nuit, par cette tempête, devait être sombre), Jésus vit ses disciples qui peinaient inutilement⁴; il voulut aller à leur aide et, volant à travers l'espace, il se

¹ MARC, VI : Καὶ ἀποτρεχόμενος αὐτοῖς ἀπῆλθεν εἰς τὸ ὄρος προσεύξασθαι, et s'étant séparé d'eux, il disparut dans la montagne pour prier. JEAN, VI, 15 : Ἀνεχώρησε πάλιν εἰς τὸ ὄρος αὐτὸς μόνος, il se retira de nouveau tout seul dans la montagne. Les traductions françaises, suivant le texte de la *Vulgate* (*fugit iterum*), portent que Jésus s'enfuit dans la montagne; ni le verbe ἀπέρχομαι (s'en aller par disparition), ni le verbe ἀναχωρέω (se retirer) n'impliquent l'idée de fuite; pour rendre celle-ci, les évangélistes se seraient servis du verbe φεύγω. Le verbe latin *fugio* employé par la *Vulgate* a, d'ailleurs, quelquefois le sens de *disparaître par évaporation*; on connaît le passage de Virgile : *Ceu fumus in auras commixtus tennes fugit diversa* (*Géorgiques*, chant IV). Le mot πάλιν, de nouveau, qu'emploie saint Jean, peut s'expliquer à volonté comme une allusion soit à l'événement de Nazareth, soit à la retraite que fit Jésus près de Bethsaïde Julias pendant la prédication des apôtres en Galilée.

² Saint Marc (VI, 48) dit, selon la méthode romaine de compter les heures de nuit, qu'on touchait à la quatrième veille περὶ τετάρτην φυλακὴν τῆς νυκτός, circa quartam vigiliam noctis. Le traducteur de saint Matthieu lui a emprunté cette indication de temps (MATTHIEU, XIV, 25).

³ JEAN, VI, 19. Le stade (mesure grecque de longueur) valait 185 mètres. En prenant une moyenne entre les deux nombres donnés par saint Jean, on peut dire que les apôtres avaient avancé de cinq kilomètres.

⁴ MARC, VI, 48.

transporta de la montagne au milieu du lac non loin de la barque. Là il marchait sur les flots soulevés dans la même direction que celle-ci et, allant plus vite qu'elle, il était sur le point de la dépasser¹.

Les disciples, voyant une figure humaine marcher à côté d'eux sur les eaux, furent tous saisis d'épouvante ; imbus comme la masse de leurs compatriotes des idées de spiritisme, ils s'imaginèrent que c'était un fantôme qui leur voulait du mal, et ils poussaient des cris de terreur. Jésus se hâta de les rassurer : « Confiance ! c'est moi », leur dit-il, « ne vous effrayez pas² ».

« Seigneur », répondit Pierre, « si c'est bien toi, ordonne-moi de venir à toi sur les eaux ». Parole irrésistible que Jésus releva de ce mot bref : « Viens ». Alors Pierre, ayant enjambé le bord de la barque, voulut courir à Jésus sur les flots toujours déchaînés ; mais se voyant seul au milieu de ceux-ci³, il eut peur, et aussitôt il commença à enfoncer. « Seigneur, sauve-moi », cria-t-il plein de terreur. Jésus étendit la main pour le soutenir et lui dit avec reproche⁴ : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Puis il le ramena vers la barque et l'y fit monter avec lui.

Or, dès qu'il fut à bord, le vent s'apaisa et le lac redevint calme ; ce que voyant, tous ceux qui étaient dans la barque⁵ vinrent à Jésus et se prosternèrent

¹ MATTHIEU, XIV. 26 ; MARC, VI, 48.

² MATTHIEU, XIV, 27 ; MARC, VI, 50 ; JEAN, VI, 20.

³ Littéralement : *Regardant le vent violent* (MATTHIEU, XIV, 30).

⁴ « Aussitôt, Jésus ayant étendu la main, le réprimandait et il lui dit » (MATTHIEU, XIV, 31).

⁵ Cette expression : οἱ δὲ ἐν τῇ πλοίῳ donne à penser que les

devant lui en disant : « Tu es vraiment un fils de Dieu ¹ ».

Le reste de la traversée s'acheva très vite ², mais Jésus changea la destination qu'il avait indiquée à ses apôtres; au lieu de faire aborder la barque à Bethsaïde il la fit mener au sud de ce port à un point non dénommé de la côte de Génésareth (ou Guennesar ³).

Jésus ne fit pas halte en cet endroit; dès qu'il fut sorti de la barque, que Pierre ou un autre fut chargé de ramener à son amarrage, il prit le chemin de Capharnaüm où il avait hâte de rentrer. Mais les gens de la localité le connaissaient, pour l'avoir vu passer lorsque dans ses voyages il longeait le lac. Plusieurs coururent dans les environs pour annoncer sa présence; et bientôt de toutes parts on amenait sur des civières les malades là où il devait passer; on les rangeait sur les places des villages et on priaît Jésus de s'arrêter près d'eux, afin que ces pauvres gens pussent toucher une des houppes bleues de son manteau. Jésus se laissait faire; tous ceux qui purent le toucher furent guéris ⁴.

C'est dans ces conditions que lentement il regagna la maison de Capharnaüm.

apôtres n'étaient pas seuls dans la barque; ils auraient accepté quelques passagers.

¹ MATTHIEU, XIV, 33. Προσεκύνησαν αὐτῷ λέγοντες; Ἀληθῶς θεοῦ υἱὸς εἶ. En général, ce texte est mal traduit par ces mots : « Ils l'adorèrent en disant : Tu es vraiment le fils de Dieu ». Le verbe προσκυνέω n'a que par extension le sens d'*adorer*; et dans le texte grec l'article défini ne précède pas le mot *fils*.

² JEAN, VI, 21.

³ MATTHIEU, XIV, 34; MARC, VI, 53.

⁴ MATTHIEU, XIV, 35 et 36; MARC, VI, 53-56.

CHAPITRE XXXIV

Retour à Capharnaüm. Annonce de l'Eucharistie.

Cependant, de l'autre côté du lac, quand le jour fut venu, la foule, de laquelle Jésus s'était esquivé, le cherchait de tous côtés. Elle avait observé qu'il n'y avait eu la veille au rivage qu'une seule barque, celle qui avait emmené les apôtres ; or Jésus n'était pas parti avec eux ; après leur départ, la foule l'avait encore vu quelque temps parmi elle. Qu'était-il devenu ¹ ?

Or, tandis que la foule poursuivait ses recherches dans tous les environs, il arriva de Tibériade un certain nombre de barques qui abordèrent au pied de la colline sur laquelle Jésus avait multiplié les pains ². Évidemment ces barques ne venaient pas en cet endroit écarté pour un but de négoce ; elles avaient été envoyées par Hérode Antipas qui, informé du départ de Jésus et de la direction prise par lui, voulait savoir ce qu'il était allé faire dans ces parages. Qui sait ? peut-être avait-il donné à ses

¹ JEAN, VI, 22.

² JEAN, VI, 23.

émisaires l'ordre de s'emparer de Jésus et de l'amener à Tibériade; un dessein semblable lui fut prêté quelques mois plus tard par certains pharisiens¹.

Quoi qu'il en soit, les gens de Tibériade ne trouvèrent pas Jésus sur la côte de Gaulanitide et s'étant convaincus, d'après les renseignements de la foule, qu'il serait oiseux de faire de plus amples recherches, ils prirent le parti de retourner à Tibériade; au lieu de Jésus, ils emmenèrent dans leurs barques les Capharnaïotes qui se trouvaient là et qu'au passage ils déposèrent à Bethsaïde²; les autres, beaucoup plus nombreux, qui étaient venus des divers bourgs ou villages de la côte galiléenne, retournèrent chez eux à pied, ainsi qu'ils étaient venus.

Jésus était rentré à Capharnaüm avant ceux que ramenaient les barques de Tibériade; ces derniers, comme de raison, eurent comme premier soin, à peine arrivés, de s'enquérir si Jésus avait été vu. Ils n'eurent pas de peine à le trouver, et, l'ayant abordé, ils lui dirent : « Rabbi, comment es-tu venu ici ? » — Jésus, au lieu de faire une réponse directe à leur question, leur adressa la remarque suivante : « En vérité, en vérité je vous dis, vous me cherchez non parce que vous avez vu des signes de Dieu, mais parce que vous avez mangé de ces pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez à avoir, non pas la nourriture périssable, mais la nourriture qui reste éternellement vivifiante et que le fils de l'homme vous donnera; car c'est lui, que le père, Dieu, a marqué de son sceau ».

¹ LUC, XIII, 31.

² JEAN, VI, 25.

Le mot *travaillez*¹ paraît avoir intrigué les auditeurs : « Que ferons-nous », demandèrent-ils, « pour travailler aux œuvres de Dieu ? » — « L'œuvre voulue par Dieu », répondit Jésus, « est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé ».

Les Capharnaïotes comprirent bien que Jésus se proclamait envoyé de Dieu ; mais s'il était le Messie prédestiné à régner sur Israël, pourquoi, la veille, s'était-il dérobé à eux quand ils avaient voulu avec tant d'autres Galiléens l'acclamer comme roi ? Dans leur déconvenue, ils ne faisaient plus aucun cas de la multiplication des pains, et ils adressèrent à Jésus cette étrange question, on pourrait dire cette sommation : « Quel miracle fais-tu donc pour que nous voyions et que nous croyions en toi ? Que fais-tu de réel² ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, ainsi qu'il est écrit dans un de nos psaumes³ : Il (Moïse) leur donne à manger du pain venant du ciel ».

Dans le psaume, le sujet de la phrase est Dieu (Iahvé) ; mais les Capharnaïotes quinteux mettaient à l'actif de Moïse le don de la manne au peuple hébreu ; et ainsi ils laissaient entendre que, à leurs yeux, Moïse avait été un thaumaturge bien plus puissant que Jésus.

Celui-ci rectifia leur dire : « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous donna pas le pain venant du ciel (c'était Dieu qui le donnait). Mais

¹ Ἐργάζεσθε, JEAN, VI, 27.

² Τί ἐργάζῃ, JEAN, VI, 30.

³ Psaume, LXXVII, 24. Saint Jean abrège le texte : « Dieu leur fit pleuvoir de la manne pour qu'ils mangeassent, et il leur donna du pain du ciel ».

aujourd'hui mon père vous donne le vrai pain du ciel, le véritable. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne vie au monde ».

Sur quoi, ils lui dirent non sans ironie : « Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là ».

« C'est moi », répondit Jésus, « qui suis le pain de la vie. Qui vient à moi n'aura jamais faim et qui croit en moi n'aura plus jamais soif ». Puis, faisant retour à la demande qu'ils avaient exprimée tout à l'heure de le voir faire un miracle, Jésus ajouta : « Je vous ai déjà dit ces deux choses : et que vous m'avez vu agir, et que pourtant vous ne croyez pas¹ ».

Dans le récit de saint Jean, le seul des évangélistes qui nous rapporte ce qui se passa alors à Capharnaüm, aucune coupure n'intervient entre cette douloureuse constatation faite par Jésus et le reste des paroles qu'il prononça ensuite dans cette ville sur sa mission ici-bas ; mais saint Jean nous dit un peu plus loin que les plus caractéristiques de ces paroles furent prononcées dans une synagogue un jour où Jésus enseignait, c'est-à-dire un jour de sabbat². Or

¹ Cette parole, que saint Jean nous présente comme ayant été en une autre occurrence adressée déjà par Jésus aux habitants de Capharnaüm, n'est rapportée dans aucun passage antérieur des évangiles. Les évangélistes, sans doute, ne jugèrent pas utile de raconter l'épisode qui y donna lieu. Peut-être aussi peut-on dire que Jésus faisait allusion à un passage d'*Isaïe* que beaucoup à Capharnaüm devaient bien connaître (*Isaïe*, VI, 8) : Le Seigneur me dit : « Ya, et tu diras à ce peuple : Écoutez attentivement, et ne comprenez pas ; voyez la vision et ne la discernerez pas » ; Jésus, parlant à ses disciples, avait appliqué ces mots aux Capharnaïotes, alors qu'il expliquait le motif de son recours à l'enseignement par paraboles (*MATTHIEU*, XIII, 14 ; *MARC*, IV, 12 ; *LUC*, VIII, 18). Voir plus haut, page 538.

² *JEAN*, VI, 60.

le jour de son retour ne pouvait être un jour de sabbat ; il n'aurait pas enfreint la loi du repos sabbatique par une navigation sur le lac et une longue course à pied. Nous devons donc logiquement supposer que le jour de son retour à Capharnaüm, jour de parascève, Jésus n'eut que quelques explications préliminaires avec les habitants revenus du territoire de Bethsaïde Julias ; ce fut seulement le lendemain, jour de sabbat, que, enseignant selon sa coutume dans une synagogue, il déchira tous les voiles et annonça l'Eucharistie.

Ce sabbat correspond au samedi 2 avril 29 de notre computation moderne. Ce jour-là, Jésus, pour remplir son ministère, ne se rendit pas à la synagogue principale de Capharnaüm, celle que fréquentaient les pharisiens et dans laquelle il avait été en butte de la part de ceux-ci à des attaques violentes. Il choisit une synagogue secondaire, où il ne devait avoir pour auditeurs que des gens s'étant déclarés plus ou moins chaudement ses adhérents¹. Mais parmi ceux-ci il en était qui ayant suivi Jésus en Gaulanitide étaient revenus mécontents de l'issue de cette course.

Après avoir lu une citation d'un prophète, Jésus, reprenant la thèse qu'il n'avait fait qu'effleurer la veille, adapta au texte lu les paroles suivantes : « Tout ce que me donne le père viendra à moi ; et

¹ JEAN, VI, 59 : Ταῦτα εἶπεν ἐν συναγωγῇ διδάσκων ἐν Καπερναούμ, *il dit ces choses, enseignant dans une synagogue, à Capharnaüm*. Si la synagogue choisie par Jésus avait été la principale de la ville, saint Jean aurait employé l'article défini pour la désigner, ainsi que font les autres évangélistes quand ils parlent d'elle (MARC, I, 21 et 29 ; III, 1 ; LUC, IV, 33 et VI, 6).

celui qui vient à moi je ne le rejeterai pas dehors ; car je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais celle de celui qui m'a envoyé. Or c'est la volonté du père qui m'a envoyé, que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. Oui c'est la volonté de celui qui m'a envoyé que quiconque voit le fils et croit en lui ait la vie éternelle et que je le ressuscite au dernier jour ».

L'affirmation par Jésus de son pouvoir de ressusciter les morts ne pouvait surprendre aucun des assistants ; tous avaient eu connaissance des résurrections faites par lui du jeune homme de Naïn et de la fille de Jaïr ; au contraire, l'insistance qu'il mettait à se proclamer non seulement envoyé de Dieu, mais son fils, choqua plusieurs d'entre eux¹ ; ils rapprochaient cette revendication d'origine divine des paroles que Jésus avaient prononcées la veille : Je suis le pain de la vie descendu du ciel². Et ces *Juifs* (sous la plume de saint Jean ce nom est presque toujours pris en mauvaise part)³, ces Juifs murmuraient entre eux et se disaient : « N'est-ce donc pas là Jésus le fils de Joseph ? nous connaissons son père et sa mère. Comment peut-il dire : Je suis descendu du ciel ? »

¹ Jésus s'était plusieurs fois déjà présenté comme fils de Dieu, par exemple quand il chassa du Temple les vendeurs à la Pâque de l'an 27 (JEAN, II, 16) ou dans le sermon sur la Montagne (MATTHEU, VII, 21) ; mais les auditeurs avaient donné à ce titre un sens métaphorique.

² Saint Jean réunit ici en une seule phrase deux phrases distinctes prononcées par Jésus, coupées même par une interruption des Capharnaïotes : « Le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde », et « C'est moi qui suis le pain de la vie » (JEAN, VI, 33 et 35).

³ JEAN, II, 18 ; III, 25 ; V, 16 ; VII, 1 ; VII, 11 et suivants ; VIII, 31, 52 et 57 ; IX, 16.

Jésus entendit ces murmures et les réprima. « Ne murmurez pas entre vous », commanda-t-il ; puis, reprenant son exposé dogmatique, il renouvela son affirmation : « Nul ne peut venir à moi, si le père qui m'a envoyé ne l'attire pas ; et moi je ressusciterai celui-là au dernier jour. Il est écrit chez les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu¹. Qui-conque a entendu la voix du père et a appris d'elle vient à moi. Non qu'aucun homme ait vu le père, si ce n'est moi, celui qui est de Dieu. Celui-là a vu le père. En vérité, en vérité, qui croit en moi a la vie éternelle ».

« C'est moi qui suis le pain de la vie. Vos pères dans le désert ont mangé la manne et ils sont morts. Mais voici le pain qui descend du ciel ; celui qui en mange ne meurt pas. Je suis le pain vivant, celui qui est descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai c'est ma chair, je la donnerai pour la vie du monde ».

A ces paroles, les mêmes Juifs se récriaient entre eux : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? » — Jésus vit leur agitation et, bien qu'il n'eût pas été interpellé, il répliqua : « En vérité, en vérité, je vous dis, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Qui mange ma chair et

¹ ISAÏE, LIV, 13 : « Tous tes fils (de Jérusalem) seront disciples de Iahvé ». — JÉRÉMIE, XXI, 34 : « Tous me connaîtront depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand, dit le Seigneur ». — JOËL, II, 28 : « Je répandrai mon esprit sur toute chair, vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards auront en songe des révélations ; et vos jeunes hommes seront des voyants ».

boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment nourriture et mon sang est vraiment breuvage; qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. De même que le père vivant m'a envoyé et que je vis par le père, ainsi celui qui se nourrit de moi ¹ vivra par moi ». Et, pour conclure, Jésus proclama pour la troisième fois en se montrant lui-même : « Voici le pain qui est descendu du ciel, non tel que la manne mangée par vos pères qui sont morts; celui qui mange ce pain que je vous présente vivra éternellement ».

L'office était terminé; célébré devant un assez petit nombre de personnes, il n'avait en somme été troublé que par quelques murmures auxquels Jésus, d'autorité, avait imposé silence. Mais à la sortie de la synagogue, n'étant plus retenus par le respect du lieu et pensant que Jésus ne les entendait pas, beaucoup, même parmi les disciples assidus de Jésus, éclatèrent en propos indignés : « Ce langage est violent ²; qui peut patiemment l'écouter? »

Jésus connut en lui-même que ses disciples étaient choqués de ses paroles; sortant à son tour de la synagogue, il s'adressa au groupe des mécontents : « Ce que j'ai dit vous scandalise? Et si vous voyiez le fils de l'homme remonter là où il était précédemment, seriez-vous encore scandalisés? C'est l'esprit qui vivifie; la chair ne sert de rien; or les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. Mais

¹ Littéralement : Celui qui me mange, ὁ τρώγων με (JEAN, VI, 57).

² Σκληρός, le sens propre du mot est : rendu dur par la sécheresse; le sens ici est métaphorique : difficile à accepter (JEAN, VI, 60).

il en est parmi vous certains qui ne croient pas ».

Comme glose à cette dernière phrase et pour indiquer qu'un de ceux qui s'indignaient le plus était Judas, saint Jean insère dans son récit la remarque : Jésus savait dès le principe qui étaient ceux qui ne croyaient pas et quel était celui qui le trahissait¹.

Si restreint qu'ait pu être le nombre des auditeurs de Jésus dans la petite synagogue, le langage qu'il y avait tenu fut vite connu dans toute la ville et lui aliéna bien des sympathies ; ceux qui voulaient le perdre² avaient donc une occasion particulièrement favorable pour agir contre lui sans offenser l'opinion publique ; certainement ils se hâtèrent d'avertir Antipas et le pressèrent de prendre ses mesures pour se saisir de Jésus.

Mais Jésus était résolu à se dérober à la vue même de ce souverain rusé ; et, en conséquence, dès que la chute du jour eut mis fin au repos sabbatique, il s'éloigna rapidement de Capharnaüm.

¹ JEAN, VI, 65.

² MARC, III, 6.

CHAPITRE XXXV

Jésus près de Césarée de Philippe.

Confession de Pierre.

Quinze jours pleins avaient encore à s'écouler avant les cérémonies de la Pâque¹ ; il était donc trop tôt pour gagner directement Jérusalem ; d'ailleurs, pour échapper aux espions d'Antipas, Jésus ne pouvait prendre le chemin suivi ordinairement par les pèlerins ; il devait gagner la ville sainte par une voie écartée. Pour le moment il se hâta, voyageant de nuit, à sortir le plus vite possible des domaines d'Antipas, et il retourna dans ceux de Philippe où il n'avait rien de dangereux à appréhender.

Qui l'accompagnerait dans le long circuit qu'il allait faire pour atteindre Jérusalem ? Jésus connaissait le revirement que son discours tenu dans la matinée avait produit sur la généralité de ses disciples ; bien peu avaient accepté ses paroles avec des sentiments de véritable foi. C'est pourquoi, avant de partir, il voulait dans son entourage diminuer le nombre des réfractaires ; faisant donc allusion à leur

¹ JEAN, VI, 4. La semaine pascale s'ouvrit en l'an 29 le soir du lundi 18 avril.

incrédulité¹ il répéta à ses disciples un avis qu'il leur avait donné le matin : « Je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, à moins que ça ne lui ait été départi par mon père² ». Là-dessus beaucoup de disciples se retirèrent.

Mais la défection ne se produisit pas tout de suite en masse; il ressort du texte de saint Jean qu'elle se fit progressivement et que, à mesure que Jésus s'éloignait de Capharnaüm et du lac de Génésareth, ses disciples s'égrenaient peu à peu et rebroussaient chemin³.

Jésus avait pris la route de Césarée de Philippe, l'actuelle Banias, où se trouve une des sources du Jourdain : et l'on peut calculer, comme il forçait sa marche, que le lendemain soir il était bien près de cette ville⁴. Or il est probable qu'à l'étape se produisit une dernière défection plus marquante que les précédentes : car s'adressant aux douze apôtres qui désormais restaient seuls près de lui, Jésus leur posa la question : « N'avez-vous pas, vous aussi, l'intention de vous en aller? »

¹ Tel nous paraît être le sens des mots διὰ τοῦτο, à cause de cela (JEAN, VI, 65), *je vous ai dit*, etc.

² Dans son discours du matin, Jésus avait deux fois exprimé cette pensée : « C'est la volonté de celui qui m'a envoyé, que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné » (JEAN, VI, 39) et « Nul ne peut venir à moi si le père qui m'a envoyé ne l'attire » (JEAN, VI, 44).

³ JEAN, VI, 66 : « En suite de cela, beaucoup de ses disciples s'en allèrent vers les lieux sis en arrière, et ils ne marchaient plus avec lui. Ἐκ τούτου πολλοὶ ἀπῆλθον τῶν μαθητῶν αὐτοῦ εἰς τὰ ὀπίσω, καὶ οὐκ ἔτι μετ' αὐτοῦ περιπατοῦν ».

⁴ Saint Matthieu (XVI, 13) et saint Marc (VIII, 27) placent plus tard le voyage de Jésus dans la région de Césarée de Philippe, mais, combinées ensemble, les données de saint Luc et de saint Jean, beaucoup plus précis tous deux quant aux détails chronologiques que les deux autres évangélistes, permettent de rétablir la vraie date en la fixant au début d'avril de l'an 29.

« Seigneur », répondit Pierre, qui prit sur lui de répondre pour tous, « à qui irions-nous? tu as des paroles de vie éternelle¹. Et nous, nous y avons cru ».

C'était un acquiescement formel aux derniers enseignements de Jésus, à ceux qu'il avait déclarés être « esprit et vie ». Mais Jésus estimait que le moment était venu d'obtenir davantage de ses apôtres, du moins de leur chef. Après avoir fait à l'écart une prière², il appela à lui ses douze apôtres et il leur demanda : « Qui les foules³ disent-elles que je suis? » Les apôtres repétèrent tous les bruits qui avaient cours en Galilée touchant la personnalité de Jésus⁴ : « Les uns disent que tu es Jean-Baptiste; d'autres que tu es Élie; d'autres enfin que tu es Jérémie⁵ ou quelqu'un des anciens prophètes qui serait ressuscité⁶ ». — « Et vous », reprit Jésus, « qui dites-vous que je suis? »

¹ Dans son discours de la veille, Jésus avait employé deux fois l'expression *vie éternelle*, ζωή αἰώνιος : « C'est la volonté de mon père que quiconque voit le fils et croit en lui ait vie éternelle » (JEAN, VI, 40). — « Celui qui croit en moi a vie éternelle » (JEAN, VI, 47).

² LUC, IX, 18. L'évangile de saint Luc passe sous silence tout ce qui s'est passé entre la multiplication des pains et l'arrivée de Jésus dans la région de Césarée. Il reprend le récit des faits de la manière suivante : « Il arriva, tandis que Jésus était en prière seul, que les disciples furent avec lui; et il leur demanda : « Qui les foules disent-elles que je suis? » L'imprécision de ces termes permet de placer la prière solitaire de Jésus soit après (comme nous avons fait), soit avant la question posée aux apôtres : Voulez-vous, vous aussi, vous en aller?

³ Dans saint Matthieu (XVI, 13) et saint Marc (VIII, 27), on lit : *qui les hommes disent-ils*, etc.

⁴ Voir plus haut, pages 354-355.

⁵ Jérémie était apparu à Judas Macchabée et lui avait remis un glaive d'or pour exterminer les ennemis d'Israël (*Deuxième livre des Macchabées*, chap. xv, 14-16).

⁶ MATTHIEU, XVI, 14; MARC, VIII, 28; LUC, IX, 19.

De nouveau Pierre reprit la parole pour tout le groupe et magistralement il répondit : « Nous croyons et nous savons que tu es le Christ de Dieu, le fils du Dieu vivant¹ ». Par cette confession solennelle Pierre compensait toutes les défections qui s'étaient produites dans les deux derniers jours.

Jésus exalta ce mérite : « Heureux es-tu, Simon fils de Jean², parce que ce ne sont pas la chair et le sang³ qui t'ont révélé cela, mais mon père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre⁴ je bâtirai mon église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clés du royaume des cieux; et ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux ».

Puis, cet éloge donné à Pierre, Jésus, par des

¹ La réponse n'est pas exactement la même dans les quatre évangiles. Dans saint Matthieu, Pierre répond : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant »; dans saint Marc : « Tu es le Christ »; dans saint Luc : « Le Christ de Dieu »; dans saint Jean : « Nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le fils du Dieu vivant ».

² « Simon Barjona », forme araméenne que le traducteur de saint Matthieu a conservée (MATTHIEU, XVI, 17). Saint Jean donnera plus tard à Pierre la même appellation, mais en grec, Σίμων Ἰωνᾶ (JEAN, XXI, 15, 16 et 17), quand Jésus renouvellera à Pierre l'investiture de la primauté dans l'Eglise chrétienne.

³ Littéralement : *parce que chair et sang ne l'ont pas révélé cela*. Cette expression, *chair et sang* qui est une périphrase pour le mot *homme*, signifie ici l'intelligence humaine. Cf. saint Paul (*Épître aux Galates*, I, 16; *Épîtres aux Éphésiens*, VI, 12; *Épître aux Hébreux*, II, 14).

⁴ En araméen le mot *kefa* (*céphas*, quand il est grécisé) signifiait, comme le mot français *pierre*, à la fois un nom d'homme et le nom de la substance rocheuse. Le mot grec πέτρος était peu employé dans le second sens; le jeu sur les sens différents de ce mot aurait été difficilement apprécié par les gens de langue grecque : c'est peut-être pour ce motif que tout ce passage ne se trouve que dans l'évangile, araméen d'origine, de saint Matthieu (XVI, 18).

paroles sévères¹ interdit à ses apôtres de dire pour lors à personne qu'il était le Messie (le Christ). Comme de raison, cette défense n'avait qu'une valeur temporaire; car Jésus avait décidé d'assumer publiquement à Jérusalem pendant la prochaine Pâque la qualité divine², mais il voulait que son voyage pût s'accomplir sans entraves et que rien, durant le circuit qu'il allait faire par la Galilée occidentale, ne vînt surexciter contre lui les populations et trahir par suite sa présence à la police hérodiennne.

Jésus, d'ailleurs, savait que parmi ses douze apôtres il s'en trouvait qui étaient loin d'être aussi convaincus que l'avait dit Pierre; il ne leur dissimula pas sa pensée à cet égard : « Ne vous ai-je pas choisis tous les douze? » leur dit-il. « Pourtant l'un de vous est un démon. » Saint Jean, qui rapporte cette parole³, précise qu'elle avait trait à Judas qui devait, en effet, l'année suivante, trahir Jésus; mais il n'est guère douteux que Jésus sous-entendait que plusieurs autres, quoique n'étant pas dans des sentiments les portant à la trahison, n'étaient pas des croyants.

Aussi bien pour éprouver la solidité de leur foi, il fit alors à ses apôtres sa première révélation⁴ sur le sort qui l'attendait à Jérusalem à l'un de ses prochains voyages; il leur dit que le fils de l'homme y subirait beaucoup de souffrances du fait des an-

¹ MARC, VIII, 30; LUC, XI, 21.

² LUC, IX, 51.

³ JEAN, VI, 70.

⁴ "Ἠρξατο, il commença à révéler, nous disent saint Matthieu (XVI, 21) et saint Marc (VIII, 31). Jésus fera, en effet, à ses apôtres, plusieurs autres révélations sur sa future passion. Précédemment, il avait fait quelques vagues allusions à celle-ci (MATTHIEU, IX, 15; JEAN, II, 19, et III, 14-16), mais elles n'avaient pas été comprises.

ciens¹, des princes des prêtres et des scribes, qu'il serait proscrit par eux et mis à mort, mais que, ajouta-t-il, le troisième jour il ressusciterait². Bien que dans la révélation de Jésus la résurrection dût rapidement succéder aux souffrances et à la mort, Pierre ne vit que ces dernières; et violemment ému par cette perspective, d'autant que Jésus n'en avait pas atténué les sombres couleurs³, Pierre vint à Jésus et le prenant à part il lui dit : « Seigneur, sois-toi propice⁴; cela ne t'arrivera pas ».

Mais Jésus se retournant, et voyant les autres apôtres attentifs à ce qui se passait entre Pierre et lui, reprocha à Pierre son acte de tentateur : « Arrière de moi, Satan; tu m'es un objet de scandale; car tu n'as pas le sens de ce qui est de Dieu, mais seulement de ce qui est des hommes⁵ ».

Ces dures paroles furent-elles entendues des autres apôtres? Les évangiles sont muets à cet égard; nous pouvons supposer que les autres apôtres n'entendirent rien, qu'ils comprirent seulement que Pierre, en raison d'un élan inconsidéré, avait reçu du maître une sévère remontrance. Au surplus, comme pour atténuer l'humiliation infligée au chef des apôtres, Jésus donna immédiatement après, au groupe com-

¹ Ici le mot *ancien*, *πρεσβύτερος*, désigne les membres civils du Sanhédrin. Il est à noter que dans les trois évangiles synoptiques (MATTHIEU, XVI, 21; MARC, VIII, 31, et LUC, IX, 22), ces membres civils sont présentés ici comme étant avant les prêtres les premiers responsables de la mort de Jésus.

² MATTHIEU, XVI, 21; MARC, VIII, 31; LUC, IX, 22.

³ MARC, VIII, 32 : *καὶ παρρησία τὸν λόγον ἐλάλει*, et Jésus tenait ce discours en pleine franchise.

⁴ MATTHIEU, XVI, 22 : *Ἰλεώς σοι*.

⁵ MATTHIEU, XVI, 23; MARC, VIII, 33

plet de ceux-ci, une leçon sur ce qu'ils auraient à faire quand lui-même serait entré dans la période des souffrances. Même pour conférer à sa leçon un caractère plus général, Jésus appela à venir l'écouter les habitants du village où il se trouvait¹. Ceux-ci avaient certainement eu leur curiosité excitée par la présence au milieu d'eux de ces mystérieux inconnus; et ils s'étaient massés en foule, nous dit saint Marc, pour observer Jésus et ses compagnons. Étaient-ils Juifs? étaient-ils païens? avaient-ils jamais entendu parler des miracles faits en Galilée par Jésus? Savaient-ils même l'araméen? nous n'en savons rien. Mais ils furent favorisés de la grâce d'entendre ce jour-là, soit directement, soit par interprètes, une des plus belles leçons morales de Jésus :

« Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive². Car celui qui voudra sauver sa vie se perdra; au contraire celui qui la perdra à cause de moi et de l'évangile se sauvera³. Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il se ruine et se perd lui-même? Que donnera l'homme comme équivalent de son âme perdue? Celui qui aura honte de moi et de mes paroles au milieu de cette généra-

¹ Marc, VIII, 34 : Et ayant appelé la foule avec ses disciples, il leur dit.

² Saint Matthieu avait déjà placé ce précepte dans les instructions adressées par Jésus à ses apôtres quand il les envoya en prédication en Galilée (MATTHIEU, X, 39); nous avons dit (voir plus haut, page 370, note 1) qu'une bonne partie des préceptes insérés par saint Matthieu dans ces instructions n'étaient pas là dans leur vraie place. Saint Luc fera répéter par Jésus ce même précepte quelques mois plus tard en Pérée (Luc, XIV, 27).

³ Le mot ψυχή employé par les trois évangélistes a à la fois le sens de vie et d'âme, et il y a ici jeu sur ce double sens.

tion adultère et pécheresse, le fils de l'homme en aura honte lorsqu'il viendra dans la gloire de son père avec les saints anges et qu'il rendra à chacun selon sa conduite¹. »

Puis, s'adressant plus spécialement à ses apôtres, Jésus termina son exhortation par ces mots : « En vérité, je vous dis que parmi ceux qui sont ici², il y en a qui ne connaîtront pas la mort avant d'avoir vu le royaume de Dieu venant en grande puissance³. ».

Comme la Pâque se rapprochait, Jésus ne pouvait s'arrêter longtemps dans ce village; il dut le quitter vite pour redescendre vers le Sud afin de gagner Jérusalem; traversant le district de Safed, il fit route à une assez grande distance du lac de Tibériade, de telle façon que son passage ne fut pas connu par les agents hérodiens; et, après six jours écoulés, nous le retrouvons en Basse-Galilée au sud de Cana⁴.

¹ MATTHIEU, XVI, 24-27; MARC, VIII, 34-38; LUC, IX, 23-26.

² Il semble, d'après ces mots, que plusieurs des villageois appelés par Jésus devinrent ses disciples et contribuèrent à la propagation du christianisme.

³ MARC, VIII, 39; LUC, IX, 27. La variante qui se trouve dans l'évangile de saint Matthieu : *Avant d'avoir vu le fils de l'homme venant dans sa royauté* (MATTHIEU, XVI, 28) a fait croire à plusieurs commentateurs que Jésus annonçait sa transfiguration, dont Pierre, Jacques le majeur et Jean allaient, dans quelques jours, être les témoins; mais les textes de saint Marc et de saint Luc établissent clairement que dans les paroles de Jésus il s'agissait de la prédication de l'Évangile dans le monde et de son succès.

⁴ MATTHIEU, XVII, 1; MARC, IX, 1 : Μεθ' ἡμερᾶς ἑξ. Saint Luc dit (IX, 28) : « Il arriva, environ huit jours après ces paroles, que Jésus, etc. »; mais saint Luc fait entrer dans son calcul le jour où les paroles furent prononcées et celui où Jésus gravit le Thabor.

CHAPITRE XXXVI

La Transfiguration.

Le 11 avril¹ Jésus était arrivé au pied du Mont Thabor²; là il prit avec lui ses trois apôtres privilégiés, ceux en qui il avait constaté le plus de foi sincère, c'est-à-dire Pierre, Jacques le Majeur et Jean; et, enjoignant aux neuf autres de l'attendre, il monta jusqu'au sommet de la montagne afin d'y prier³. Aucun des évangélistes ne précise, mais il est clair, d'après leurs récits, que Jésus commença vers le déclin du jour à faire l'ascension de la montagne et que, quand il arriva au sommet après une marche d'environ trois heures, l'obscurité était complète. Ses trois disciples, accablés de fatigue et pressés par

¹ Un sabbat, celui du vendredi 8-samedi 9 avril, était intervenu; de là cet espace de six jours pleins qui paraît long pour faire le trajet de Césarée de Philippe au Mont Thabor.

² Le Thabor n'est nommément désigné dans aucun des évangiles. Saint Matthieu (XVII, 1) et saint Marc (IX, 2) disent *une haute montagne*; saint Luc (IX, 28 et 37) dit simplement la *montagne*. On a donc pu contester, malgré la tradition, la localisation sur le Thabor de la transfiguration; le principal argument contre le Thabor est que celui-ci était habité au temps de Jésus et qu'on ne pouvait, par conséquent, s'y retirer à l'abri des regards profanes κατ' ἰδίαν (MATTHIEU, XVII, 1; MARC, IX, 2). Mais cette conséquence est outrée; la population ne pouvait être si dense, en particulier au sommet, qu'il fût impossible de s'isoler d'elle, surtout la nuit.

³ Luc, IX, 28.

le sommeil, s'étendirent sur le sol et s'endormirent¹; lui se mit en prière; il aimait pour faire ses prières choisir la solitude au haut d'une montagne².

Or, tandis qu'il priait, l'aspect de son visage devint tout autre³, il prit la splendeur du soleil⁴; et en même temps ses vêtements qui étaient de couleur foncée devinrent d'une blancheur éclatante qui illuminait les entours⁵; et voici que deux hommes apparaissant en grande majesté⁶ vinrent s'entretenir avec Jésus; c'étaient Moïse et Élie qu'il avait évoqués l'un des limbes, l'autre du ciel, et tous deux parlaient avec lui de sa prochaine sortie du monde⁷ qu'il allait bientôt effectuer à Jérusalem.

Pendant que Jésus conversait ainsi avec les deux anciens prophètes, les apôtres se réveillèrent⁸ et, en voyant Jésus transfiguré⁹ et en pleine gloire¹⁰, ils subirent un éblouissement mêlé de terreur¹¹. Ils discernèrent pourtant très vite, grâce probablement aux paroles qu'ils entendirent, que les deux interlocu-

¹ LUC, IX, 32.

² MARC, VI, 46; LUC, VI, 12.

³ LUC, IX, 29.

⁴ MATTHIEU, XVII, 2.

⁵ « Ses vêtements devinrent blancs comme la lumière » (MATTHIEU, XVII, 2). « Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une telle blancheur de neige, qu'aucun artisan sur terre ne peut blanchir ainsi » (MARC, IX, 3). « Son vêtement devint blanc, lançant des éclairs » (LUC, IX, 29).

⁶ « Étant vus en gloire » (LUC, IX, 31).

⁷ Ἐλεγον τὴν ἔξοδον αὐτοῦ (LUC, IX, 31).

⁸ LUC, IX, 32.

⁹ La phrase de saint Marc μεταμορφώθη ἔμπροσθεν αὐτῶν (MARC, IX, 2) ne doit pas se traduire : Il se transforma devant eux; mais : il leur apparut transformé.

¹⁰ LUC, IX, 32; *Seconde épître de saint Pierre*, I, 17.

¹¹ MARC, IX, 6 : Pierre ne savait que dire, tant ils étaient hors d'eux par la terreur, ἔκφοβοι.

te urs étaient Moïse et Élie; et Pierre comprenant que l'entretien allait bientôt se terminer s'enhardit à prendre la parole : « Seigneur¹, il est bon que nous restions ici; si tu veux, nous ferons trois tentes de feuillage², une pour toi, une pour Moïse, une pour Élie ». En parlant ainsi, observe saint Luc, Pierre ne savait ce qu'il disait³.

On croit, en effet, que Pierre, troublé d'entendre parler de nouveau de la mort prochaine de Jésus, oublia la sévère admonestation qu'il avait reçue peu de jours auparavant et que, pour conjurer cet événement dont l'idée le révoltait, il conçut l'expédient de retenir Jésus sur le Thabor. Cette proposition inconsidérée fut vite écartée. Pierre n'avait pas achevé de la formuler⁴ que vint une nuée lumineuse qui, couvrant Jésus et les deux prophètes, les déroba complètement aux yeux des apôtres⁵; ceux-ci furent de nouveau saisis d'effroi⁶ et cet effroi redoubla quand de la nuée sortit une voix qui disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me complais. Écoutez-le⁷ ». Au bruit de cette voix, les trois apôtres tombèrent la face contre terre. Mais bientôt la nuée se dissipa, et Jésus ayant repris son aspect ordinaire d'homme, vint à eux, les toucha chacun de la main et leur dit :

¹ Saint Marc emploie ici le mot araméen *Rabbi*, *mon père*, titre donné aux docteurs; saint Luc emploie le mot grec *ἐπιστάτης*, maître préposé.

² Saint Matthieu (XVII, 4) fait dire par Pierre, selon certains manuscrits : Je ferai trois tentes.

³ LUC, IX, 33.

⁴ MATTHIEU, XVII, 5; LUC, IX, 34.

⁵ LUC, IX, 34.

⁶ LUC, *ibidem*.

⁷ MATTHIEU, XVII, 5; *Seconde épître de saint Pierre*, I, 17. Dans saint Marc la voix dit seulement : Celui-ci est mon fils bien-aimé; écoutez-le. Dans saint Luc elle dit : Celui-ci est mon fils élu (Luc, IX, 35).

« Levez-vous; ne craignez point ». Les apôtres se relevèrent et promenant autour d'eux leurs regards effarés, ils ne virent à la lueur de l'aurore que Jésus seul. Moïse et Élie avaient disparu.

Le jour était venu¹ et avec lui le moment de descendre du Thabor pour rejoindre les autres apôtres restés au pied de ce mont. Pendant la descente, Jésus ordonna à Pierre et à ses deux compagnons : « Ne parlez à personne de votre vision jusqu'à ce que le fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts² ».

Les apôtres observèrent fidèlement cet ordre³; mais ce que Jésus leur disait sur sa résurrection future troublait leur esprit; bien que déjà, près de Césarée de Philippe, Jésus leur eût parlé de celle-ci et bien que maintenant ils vinssent de l'entendre converser de sa fin prochaine avec les deux grands anciens prophètes, ils ne pouvaient s'imaginer que le Messie pût être mortel; ils se demandaient donc l'un à l'autre : « Que signifie cette parole qu'il vient de nous dire : jusqu'à ce que le fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts⁴? »

Ils n'osaient point toutefois demander à Jésus une explication; mais par des voies détournées ils cherchaient à obtenir de lui quelques mots qui pussent éclairer leur cerveau. L'apparition momentanée d'Élie était un fait qui justifiait quelques questions; pourquoi avait-il disparu si vite? le

¹ Luc, IX, 37. Ἐν τῇ ἑξῆς ἡμέρᾳ, dans le jour suivant, c'est-à-dire dans la période de jour clair qui succéda à la nuit.

² MATTHIEU, XVII, 9; MARC, IX, 9.

³ MARC, IX, 10; LUC, IX, 36.

⁴ MARC, IX, 10.

prophète Malachie n'avait-il pas annoncé que le Seigneur le renverrait sur terre avant le jour grand et terrible¹? Est-ce que le grand événement que le retour d'Élie devait précéder n'était pas proche?

Et les apôtres résumèrent à Jésus leur embarras d'esprit en cette question : « Les scribes disent qu'Élie doit venir en précurseur; pourquoi? »

Jésus vit nettement où ses trois apôtres voulaient le faire venir : « Oui », répondit-il, « Élie viendra en précurseur et remettra toutes choses en bon ordre. Mais, en fait, Élie est déjà venu; malheureusement les hommes l'ont méconnu et lui ont fait tout le mal qu'ils ont voulu, ainsi qu'il est écrit de lui³ ». Ainsi, continua Jésus pour condescendre à la curiosité secrète de ses apôtres, « ainsi en sera-t-il du fils de l'homme, il faudra qu'il souffre beaucoup et soit traité par eux à l'égal de rien⁴ ».

Les disciples comprirent que Jésus personnifiait en Jean-Baptiste l'Élie dont le retour avait été annoncé; Jean-Baptiste avait été le précurseur du fils de l'homme⁵. Mais sur le sort réservé à ce dernier et sur sa mission sur terre ils restaient aussi incertains qu'avant leur question; ils n'osèrent pas en poser une seconde.

¹ MALACHIE, IV, 5 et 6.

² MATTHIEU, XVII, 10; MARC, IX, 11.

³ MARC, IX, 13. On ne sait pas à quel texte Jésus fait ici allusion. Dans l'Ancien Testament il n'y a aucun passage qui paraisse se rapporter à l'emprisonnement et à la décollation de Jean-Baptiste. Les tribulations faites à Élie par Achab et Jézabel n'ont aucune ressemblance avec le traitement fait à Jean-Baptiste par Antipas.

⁴ MATTHIEU, XVII, 12; MARC, IX, 12 et 13.

⁵ MATTHIEU, XVII, 13.

CHAPITRE XXXVII

Du Mont Thabor Jésus se rend à Jérusalem.

Quand Jésus arriva au pied de la montagne, à l'endroit où il s'était séparé de ses neuf autres apôtres, il aperçut ceux-ci entourés d'une grande foule; et des scribes épilaguaient avec eux sur un exorcisme qu'ils avaient tenté et qu'ils n'avaient pas réussi à mener à bien¹. Comme cette localité avait dû, peu de semaines avant, être visitée par deux des apôtres et comme ceux-ci avaient dû dans les environs chasser sans difficulté quelques démons², les neuf que Jésus avait laissés derrière lui furent sollicités, dès qu'ils eurent été reconnus, de guérir un jeune enfant habitant le voisinage. Possédé d'un démon, cet enfant tombait à chaque variation de la lune dans des crises folles d'épilepsie³. Les apôtres avaient pensé qu'ils le guériraient facilement, mais, contrairement à leur attente, tous leurs efforts avaient été inutiles : et maintenant les scribes se raillaient de

¹ MARC, IX, 13.

² MATTHIEU, X, 1 et 5; MARC, VI, 7 et 13.

³ MATTHIEU, XVII, 15.

leur impuissance; et la foule sans doute faisait chorus aux scribes¹.

Quand la foule aperçut Jésus, elle fut saisie d'un sentiment d'effroi²; elle connaissait, en effet, le pouvoir miraculeux de Jésus; elle l'avait vu agir dans les environs à Cana, à Naïn³, et se disait que peut-être il allait venger les railleries et les insultes proferées par elle contre ses apôtres. Dans cette crainte, et pour conjurer son ressentiment, elle courut à lui en l'acclamant⁴. Sans prêter d'attention à cette démonstration populaire, Jésus s'adressa aux scribes en leur montrant les neuf apôtres et leur demanda : « Que cherchiez-vous à obtenir de ceux-ci⁵? »

Un homme sortant de la foule donna la réponse; c'était le père du jeune épileptique. S'approchant de Jésus il se mit à genoux devant⁶ lui et il l'implorait à grands cris⁷ : « Maître, aie pitié de mon fils, car il est mon seul enfant, il est possédé par un esprit qui le prive de la parole⁸. Aux changements de la lune,

¹ MARC, IX, 14.

² Ἐξεθαμβήθη. MARC, IX, 15. Les traductions françaises exagèrent en disant que la foule fut frappée de *stupeur*, θάμβος signifie seulement *effroi*; le vrai mot pour stupeur serait ἐμπλήξεις; saint Luc l'emploie un peu plus loin (IX, 43) pour qualifier le sentiment de la foule quand elle eut vu le miracle. Au moment où Jésus reparut descendant du Thabor, il ne put y avoir stupeur dans la foule qui savait par les apôtres que Jésus était sur la montagne.

³ Jésus pouvait aussi être venu dans les environs du Thabor dans le courant de l'été précédent (Luc, VIII, 1. Voir plus haut, page 320).

⁴ MARC, IX, 15; LUC, IX, 37.

⁵ MARC, IX, 16.

⁶ MATTHIEU, XVII, 14.

⁷ LUC, IX, 38; Ἀνεβόησε.

⁸ MARC, IX, 17 : « Maître, j'ai apporté vers toi mon fils qui a en lui un esprit privé de parole ». On ne sait pas si cette privation de parole était continue chez l'enfant, ou si elle n'existait qu'au moment des

cet esprit se saisit de lui, il le jette par terre, lui fait pousser des hurlements inarticulés et lui donne des convulsions; l'enfant écume, grince les dents et devient tout raide; et quand à la fin l'esprit le quitte, c'est après l'avoir tout meurtri¹. Souvent il l'a fait tomber dans le feu et souvent dans l'eau². J'ai amené mon fils à tes disciples et les ai priés de le guérir; ils n'ont pas pu ». Déçu dans son recours aux apôtres, le père en dernière instance s'adressait à Jésus; mais sa confiance dans le pouvoir de celui-ci n'était pas très ferme.

A cette prière d'un père Jésus opposa d'abord une apostrophe véhémement où il évoquait les incrédulités et les défections qu'il avait vues se produire auprès de lui dans les derniers jours. « O génération incrédule et dépravée, jusqu'à quand serai-je avec vous? et vous souffrirai-je³? » Puis regardant le père, Jésus dit à celui-ci : « Amène ici ton fils⁴ ». Mais l'enfant lunatique était alors en plein accès et ne pouvait marcher; on entraînait en effet dans le premier quartier de la lune de Nisan, c'est pourquoi Jésus, se tournant vers la foule, modifia son ordre : « Apportez l'enfant », dit-il⁵, et l'enfant tout raidi lui fut apporté.

A peine Jésus avait-il regardé cet enfant⁶, l'es-
cris. En tout cas il n'y avait pas mutisme puisque l'enfant criait (Luc, IX, 39).

¹ MARC, IX, 18; LUC, IX, 39.

² MATTHIEU, XVII, 15.

³ MATTHIEU, XVII, 17; MARC, IX, 19; LUC, IX, 41.

⁴ LUC, IX, 41. Προσάγαγε ὧδε τὸν υἱόν σου.

⁵ MARC, IX, 19. Φέρετε αὐτὸν πρὸς με.

⁶ MARC, IX, 20. Καὶ ἰδὼν αὐτόν, et Jésus ayant vu l'enfant. Le mot ἰδὼν étant au masculin ne peut s'appliquer qu'à Jésus, et non à l'esprit τὸ πνεῦμα qui est du neutre. La traduction française : dès que l'esprit eut vu Jésus, est donc certainement fautive.

prit mauvais secoua celui-ci de violentes convulsions et le fit tomber des mains de ceux qui le portaient; et l'enfant se roulait par terre en écumant¹. « Depuis combien de temps subit-il ces crises? » demanda Jésus au père. — « Depuis son bas âge », répondit ce dernier, et il répéta : « Souvent l'esprit l'a jeté soit dans le feu, soit dans l'eau afin de le faire mourir. Mais si tu peux quelque chose, viens à notre secours par pitié pour nous² ».

Jésus releva vivement ce dernier mot : « que veut dire cela : Si tu peux? Tout est possible pour celui qui a la foi³ ». Le père sentit la réprimande; et aussitôt, avec un accent de profonde humilité et les yeux pleins de larmes, il cria à Jésus : « Seigneur, je crois; viens en aide à mon incrédulité ».

La scène était poignante; et la foule curieuse se pressait de plus en plus pour en voir l'issue. Jésus ne voulut pas retarder celle-ci. Se faisant donc impérieux et menaçant, il dit : « Toi, l'esprit qui rend muet et sourd⁴, je te l'ordonne, sors de cet enfant et ne rentre plus en lui! » Le démon, sur cet ordre, se mit à pousser des hurlements et secoua

¹ MARC, IX, 19.

² MARC, IX, 21.

³ MARC, IX, 23. Les manuscrits offrent plusieurs variantes. Aujourd'hui on préfère en général la leçon : τὸ, εἰ δύνη; *quoi? si tu peux?* c'est celle que nous avons adoptée. L'autre leçon : Τὸ εἰ δύνη (ou δύνασαι) πιστεῦσαι, est difficile à expliquer : *Donc si tu peux croire, tout est possible à qui a la foi*. Cette phrase, qui, adressée à un des apôtres, serait très logique, ne pouvait guère être adressée à un homme qui n'avait aucun pouvoir miraculeux.

⁴ MARC, IX, 25; littéralement : *Toi, l'esprit qui ne parle pas et qui est sourd*. Si l'esprit avait été vraiment muet il n'aurait pu pousser les cris (κράξαν) mentionnés au verset suivant; s'il avait été vraiment sourd, il n'aurait pas entendu l'injonction de Jésus. Les deux épithètes se rapportent à l'état dans lequel cet esprit mettait sa victime.

violemment l'enfant en de nombreuses convulsions, puis il sortit de lui le laissant à terre si livide et si inanimé que beaucoup disaient : « Il est mort ». Mais Jésus le prit par la main et le releva; et il le rendit à son père. L'enfant avait repris ses sens; il était complètement guéri¹. — La foule était stupéfaite et admirait la grandeur de Dieu², à qui elle faisait remonter, comme avaient fait naguère, dans une occasion analogue, les habitants de Capharnaüm, la gloire du miracle accompli par Jésus³.

Après cette guérison, Jésus, pour prendre quelque repas ou quelque nourriture, entra dans une maison où l'hospitalité lui était offerte⁴. Là, quand il fut seul avec ses apôtres, les neuf qui n'étaient pas montés avec lui au Thabor lui demandèrent : « Pourquoi, avant ton retour, n'avions-nous pas pu chasser ce démon? » Leur étonnement était compréhensible; quand, quelques semaines auparavant, ils avaient parcouru la Galilée en prêchant au nom de Jésus, ils avaient, sans rencontrer de difficultés, exorcisé plusieurs démons; pourquoi, dans des circonstances qui leur semblaient toutes pareilles, n'avaient-ils pu obtenir le même succès? Cette différence les étonnait et les humiliait.

A leur question Jésus répondit sans ménagement : « A cause de votre incrédulité. Car je vous le dis en vérité, si vous aviez, en fait de foi, la quantité d'un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne

¹ MATTHIEU, XVII, 18; MARC, IX, 27; LUC, IX, 42.

² LUC, IX, 43.

³ Voir dans l'évangile de saint Matthieu la guérison du paralytique de Capharnaüm (IX, 8).

⁴ MATTHIEU, XVII, 19; MARC, IX, 28.

(il montrait le Thabor) : Passe d'ici là, et elle irait; et rien ne vous serait impossible¹ ». Puis, à ce reproche d'incrédulité, Jésus en ajouta un autre : « Les démons du genre de celui que je viens de chasser ne se chassent que dans la prière et dans le jeûne² ». Sur le Thabor Jésus avait prié et jeûné; les apôtres restés dans la plaine n'avaient pas agi de même.

Six jours seulement avaient à s'écouler avant l'ouverture des fêtes de Pâque, et dans ces six jours intervenait un sabbat; Jésus devait donc poursuivre rapidement sa route vers Jérusalem. Huit heures de marche environ le séparaient de la frontière de la Samarie; nous croyons que Jésus franchit cette distance durant la nuit; l'admiration que depuis la guérison de l'épileptique toute la population manifestait pour les moindres actes de Jésus³ devenait gênante, peut-être même dangereuse; car le territoire à traverser pour atteindre la Samarie était galiléen, et les hérodiens, s'ils apprenaient que Jésus y cheminait, pouvaient exécuter contre lui un coup de main. Aussi Jésus voulut-il cacher à tous sa marche vers la Samarie⁴; non seulement il voyagea de nuit, mais il prit avec ses disciples des chemins écartés⁵.

Il laissait derrière lui, nous l'avons dit, une population émerveillée de sa puissance; or il ne fallait pas que ces démonstrations d'enthousiasme

¹ MATTHIEU, XVII, 20.

² MATTHIEU, XVII, 21; MARC, IX, 29.

³ LUC, IX, 43.

⁴ MARC, IX, 50.

⁵ C'est ce qu'indique le verbe *παρεπορεύοντο*, ils allaient à côté (MARC, IX, 30).

localisées, au surplus, dans une petite région, pussent donner des illusions aux apôtres; Jésus, lorsqu'il fut en marche, les rappela donc à la réalité, en leur prédisant de nouveau les misères qui allaient venir¹ : « Vous, mettez-vous bien ces paroles dans vos oreilles. Il arrivera que le fils de l'homme sera livré entre des mains d'hommes, et ils le feront mourir; et le troisième jour il ressuscitera² ». Mais pas plus qu'à Césarée de Philippe, pas plus que sur les pentes du Thabor, les apôtres ne se rendirent compte du sens de cette prédiction; il restait voilé pour eux³; et de crainte de s'attirer quelque reproche sur leur aveuglement, ils craignirent d'interroger Jésus afin d'être éclairés par lui⁴. Une impression de grande tristesse s'empara cependant d'eux⁵; la perspective d'une résurrection ne compensait pas dans leur esprit ces annonces de trahison et de mort.

Cette impression fut-elle fugitive? On peut le croire, car un sujet fort futile les occupa bientôt. Ceux des apôtres qui n'avaient pas été emmenés par Jésus au haut du Thabor étaient froissés de la faveur témoignée par le maître à Pierre, Jacques et Jean; certes ils ignoraient ce qui s'était passé sur la montagne, puisque, fidèles au commandement de

¹ Pour Pierre, Jacques et Jean, c'était la troisième prédiction; car, outre la révélation faite à tous les apôtres auprès de Césarée de Philippe (voir plus haut, page 400), Jésus, alors qu'il descendait du Thabor, leur avait parlé de sa résurrection et de ses prochaines souffrances.

² MATTHIEU, XVII, 21 et 22; MARC, IX, 30; LUC, IX, 44.

³ LUC, IX, 45.

⁴ MARC, IX, 31; LUC, IX, 45.

⁵ MATTHIEU, XVII, 22.

Jésus, les trois privilégiés avaient gardé un absolu silence sur leur vision. Mais le fait seul d'avoir été laissés à l'écart excitait la jalousie de ceux qui étaient restés dans la plaine. Ils se mirent donc à discuter leur supériorité respective¹. Bien qu'ils fissent en sorte que leurs paroles ne pussent parvenir aux oreilles de Jésus, celui-ci perçut les raisonnements qu'ils faisaient en leurs cœurs²; mais, pour les réfuter, il voulut attendre d'être à la prochaine étape, à la frontière de Samarie.

Jésus avait prévu que la traversée de cette province ne se ferait pas sans difficulté si les habitants reconnaissaient en lui et en ses compagnons des pèlerins allant célébrer la Pâque à Jérusalem; il avait donc envoyé des messagers au bourg, probablement Engannim³, où il comptait passer la prochaine nuit, afin qu'un logis lui fût assuré⁴; et, en attendant le retour de ces messagers, il s'était arrêté dans un village galiléen. C'est là qu'il donna à ses apôtres une leçon pour rabaisser leur jalouse vanité.

Prenant par la main un petit enfant du village, il le mit près de lui en face des apôtres et il dit à ceux-ci : « Quiconque recevra ce petit enfant en mon nom me reçoit, et quiconque me recevra reçoit celui qui m'a envoyé. Car celui qui est inférieur entre vous tous, celui-là est grand⁵. » Paroles qui

¹ Luc, IX, 46. Εἰσῆλθε δὲ διαλογισμός ἐν αὐτοῖς, τὸ τίς ἂν εἴη μείζων αὐτῶν. *Vint en eux la question qui d'eux serait supérieur (aux autres).*

² Luc, IX, 47.

³ L'actuelle Djénéïn.

⁴ Luc, IX, 52.

⁵ Luc, IX, 47 et 48.

revenaient à dire : chez les apôtres du Christ la simplicité et le désintéressement propres aux petits enfants sont les qualités qui donnent la prééminence et élèvent au rang de véritable envoyé de Dieu¹.

On comprend que les disciples qui s'étaient laissés aller à une vaine querelle furent honteux d'avoir été pénétrés par Jésus et qu'ils ne répondirent rien. Mais à ce moment se produisit de la part de Jean, un des privilégiés cause de la querelle, une intervention tout à fait inopinée. Cherchait-il à détourner l'attention de tous vers un autre sujet²? ou l'un des mots que venait de prononcer Jésus fit-il naître en lui un scrupule touchant un de ses actes récents? Jésus venait de proclamer que quiconque recevrait un enfant *en son nom* le recevrait lui-même; suffisait-il donc de s'autoriser du nom de Jésus en accomplissant un acte pour que cet acte devînt méritoire? Or, Jean et quelques autres apôtres avaient vu, en un jour apparemment

¹ Saint Matthieu (XVIII, 1 et suiv.) et saint Marc (IX, 32 et suivants) rapportent un épisode semblable, mais en le plaçant à Capharnaüm plusieurs mois plus tard. D'après nous, celui raconté par saint Luc comme s'étant passé tout de suite après la transfiguration ne peut être confondu avec celui rapporté par les deux autres évangélistes synoptiques. Les querelles de préséance furent fréquentes entre les apôtres; nous en verrons même s'en produire une dans la soirée suprême de la vie de Jésus, pendant la Cène. Par conséquent, malgré les grandes ressemblances qui existent entre le récit de saint Luc d'une part, et celui de saint Matthieu et surtout de saint Marc d'autre part, nous croyons à deux épisodes distincts. Mais il est assez vraisemblable que saint Marc, ne voulant faire qu'un récit unique, a mélangé dans celui-ci des détails des deux épisodes.

² Le mot ἀποκριθεὶς, *en réponse*, par lequel saint Luc (IX, 49) relie l'intervention de saint Jean à la leçon donnée par Jésus aux apôtres, donne assez de vraisemblance à cette hypothèse.

récent, un homme qui chassait les démons au nom de Jésus, et comme ils ne connaissaient pas cet homme qui n'était pas de l'entourage ordinaire de leur maître, ils l'avaient empêché, nous ne savons comment, de poursuivre ses exorcismes. Sans doute, les apôtres, en agissant ainsi, avaient cru se conformer aux paroles qu'avait prononcées Jésus sur le Mont des Béatitudes : « Beaucoup me diront au dernier jour : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? en ton nom que nous avons chassé des démons ? en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles ? Et alors je leur dirai hautement : je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui opérez l'iniquité¹ ». S'étant rappelé ces paroles, les apôtres avaient vu un imposteur en cet inconnu qui invoquait le nom de Jésus pour chasser les démons.

Jean signala le fait à Jésus en remarquant : « Cet homme ne te suit pas avec nous² » (c'est-à-dire il n'a pas reçu de toi en même temps que nous le pouvoir de chasser les démons³). Mais Jésus savait qui était cet homme et comment il avait reçu pouvoir d'agir contre les esprits infernaux. Probablement il lui avait lui-même conféré ce pouvoir à l'insu de ses apôtres. Il fit donc sentir à Jean et à ses collègues qu'ils avaient jugé témérairement : « N'empêchez pas cet homme de chasser les démons, car personne ne peut faire de miracles en mon nom et aussitôt

¹ MATTHIEU, VII, 21-23.

² MARC, IX, 37 ; LUC, IX, 49.

³ MATTHIEU, X, 1 ; MARC, III, 15 ; LUC, IX, 1.

après médire de moi¹. Car celui qui n'est pas contre nous est pour nous² ».

En d'autres circonstances Jésus avait réclamé³ et il réclamera encore⁴ de ses disciples une adhésion manifeste : « Qui n'est pas avec moi est contre moi » avait-il dit aux pharisiens de Capharnaüm, et quelques mois plus tard il répétera ces mots aux pharisiens de Jérusalem ; mais en avril de l'année 29, après les très nombreuses défections qui s'étaient produites depuis un mois dans son entourage et après les défaillances de foi constatées chez les apôtres mêmes, les amis cachés, les concours latents étaient les bienvenus.

Cependant les messagers envoyés par Jésus en Samarie étaient revenus. Ces messagers étaient-ils des Samaritains amis de Jésus⁵? ou des Juifs de la région ayant des rapports cordiaux avec leurs voisins d'outre-frontière⁶? En tout cas, ils n'avaient éprouvé aucune difficulté à obtenir dans le bourg où ils se présentèrent promesse de tout ce qui était nécessaire

¹ MARC, IX, 38.

² MARC, IX, 39; LUC, IX, 50. Nous croyons que saint Marc, pour une raison de logique, a transposé du mois d'avril 29 au mois de février 30 cet incident de l'exorciste. Il n'est pas vraisemblable que l'épisode raconté par saint Luc se soit reproduit dix mois plus tard dans des conditions absolument pareilles. Nous avons exprimé l'opinion que la querelle des apôtres sur leurs préséances s'est renouvelée à Capharnaüm en février 30; mais nous ne pouvons croire au renouvellement par l'apôtre Jean d'une dénonciation contre un exorciste inconnu de lui, surtout à Capharnaüm où il devait connaître plus ou moins tous les habitants.

³ MATTHIEU, XII, 30.

⁴ LUC, XI, 23.

⁵ JEAN, IV, 41.

⁶ Cf. LUC, XVII, 11-16. Ce passage montre que sur la frontière, au moins les lépreux des deux races se mêlaient.

comme gîte et nourriture. Mais ils s'étaient gardés de dire que ceux dont ils annonçaient la venue étaient des pèlerins allant célébrer la Pâque à Jérusalem; or cette dissimulation fut vite éventée après leur départ.

Aussi, lorsque, sur la foi de ce que lui avaient dit ces messagers, Jésus voulut entrer dans le bourg, il en fut empêché par les habitants; car déjà ceux-ci avaient reconnu, à l'accent galiléen¹, à la manière d'être, peut-être aussi par quelques propos malavisés, que la petite troupe qu'on leur avait demandé d'héberger n'était composée que de Juifs allant accomplir à Jérusalem les devoirs d'un culte ennemi du culte samaritain². Ce renvoi brutal, contraire aux assurances de bon accueil qui avaient été données, irrita beaucoup les apôtres. En particulier les deux plus fougueux, Jacques et Jean, ceux que Jésus avait surnommés « les enfants du tonnerre³ », étaient furieux de ce manque de foi. Ils vinrent à Jésus, et lui parlant à l'oreille ils lui demandèrent : « Seigneur, veux-tu que, à l'exemple de ce qu'a fait autrefois Élie⁴, nous disions au feu de descendre du ciel et de détruire ces hommes? » Dans la ferveur où les mettait leur colère, ils ne doutaient pas que de même qu'autrefois un feu du ciel avait, à la demande d'Élie, dévoré les détachements armés envoyés par le roi Ochosias pour saisir ce prophète, de même à leur demande un nouveau feu descen-

¹ MATTHIEU, XXVI, 73.

² LUC, IX, 53.

³ MARC, III, 17.

⁴ *Quatrième livre des Rois*, chap. I, 10 et 12.

draît du ciel pour consumer le bourg inhospitalier et parjure.

Jésus calma cette ferveur. Se retournant vers ses deux apôtres, il leur dit : « Vous ne savez donc pas de quel esprit vous êtes¹? Le fils de l'homme n'est pas venu pour détruire des âmes d'hommes, mais pour les sauver ». Et sur ces mots, Jésus, sans donner plus d'attention à ceux qui le repoussaient de chez eux, emmena ses apôtres et, contournant le bourg, il poursuivit sa route vers le sud, où il trouva bientôt un autre bourg qui lui accorda abri².

La traversée du reste de la Samarie s'accomplit sans autres incidents. Saint Luc nous raconte encore quelques faits qui se passèrent au cours du voyage de Jésus vers Jérusalem; mais ils se passèrent, croyons-nous, en territoire judéen. Jésus, en l'an 27, avait parcouru toute la Judée en faisant distribuer son baptême par ses disciples³; il était donc connu tout le long du chemin qu'il avait à parcourir dans cette province⁴.

Or, dans un village, un scribe⁵ qui l'avait entendu naguère, fut pris, en le voyant repasser, du désir

¹ L'interprétation usuelle de cette parole assez obscure est : « Vous ne savez donc pas de quel esprit je suis animé, moi votre maître ».

² LUC, IX, 56.

³ JEAN, III, 22.

⁴ Des trois traits que rapporte alors saint Luc (IX, 57-62), les deux premiers sont rapportés aussi par saint Matthieu (VIII, 19-22); mais celui-ci toujours peu soucieux de l'ordre chronologique, a placé ces faits au moment où Jésus s'embarque sur le lac de Génésareth pour aller à Guerguésà; les circonstances de cet embarquement (voir plus haut page 348, note 3) rendent peu vraisemblable que Jésus ait été à ce moment abordé par un scribe ou qu'il ait invité un disciple supplémentaire à le suivre dans la barque.

⁵ MATTHIEU, VIII, 19. Saint Luc dit simplement : *εἰπὲ τις πρὸς αὐτὸν, quelqu'un lui dit.*

de s'adjoindre à sa suite. « Maître », dit le scribe à Jésus, « je te suivrai partout où tu iras. » Mais Jésus n'avait pas confiance en la persévérance de cet homme; il répondit : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des abris; le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ». Le scribe n'insista pas¹.

Jésus, au contraire, un peu plus loin sur le chemin, prit l'initiative d'appeler à le suivre un jeune homme qui avait autrefois reçu son baptême². L'apercevant, il lui dit : « Suis-moi ! » Or le père de ce jeune homme venait justement de mourir, et le fils préparait les funérailles. « Seigneur », répondit-il, « accorde-moi d'aller d'abord ensevelir mon père ». Mais Jésus n'admettait pas d'atermoiements chez ses disciples : « Laisse les morts ensevelir leurs morts », déclara-t-il; « toi, viens et annonce le royaume de Dieu ».

Le jeune homme obéit.

Un troisième Judéen qui vint saluer Jésus au passage fut invité aussi par lui à le suivre³. Mais cet homme était tenu par beaucoup d'intérêts matériels : « Je te suivrai, Seigneur », répondit-il, « accorde-moi seulement de liquider d'abord les affaires qui concernent ma maison⁴ ». Jésus ne pouvait entrer

¹ Nous déduisons cette conclusion de l'opposition faite par saint Luc entre la démarche du scribe et l'appel par Jésus du jeune disciple.

² Saint Matthieu le qualifie *disciple* μαθητής (MATTHIEU, VIII, 21).

³ Cet épisode n'est rapporté que par saint Luc (IX, 61-62).

⁴ LUC, IX, 61 : Πρῶτον δὲ ἐπιτρέψόν μοι ἀποτάξασθαι τοῖς ἐν τῷ οἴκῳ μου — littéralement : *d'abord accorde-moi de renoncer aux choses qui concernent ma maison*, ce que la Vulgate a rendu exactement par les mots : *sed permitte mihi primum renuntiare his quæ domi sunt*. Les traductions françaises sont fautives quand elles disent :

dans un tel ordre d'idées : « Personne qui, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est apte à entrer dans le royaume de Dieu ». Il est presumable qu'après cette remontrance l'homme se retira.

Jésus était maintenant tout près de Jérusalem¹ ; il dut entrer dans cette ville le vendredi 15 avril, avant que les trompettes du Temple aient annoncé que, le soleil étant couché, le sabbat commençait. Il put donc observer tranquillement le repos sabbatique et il eut encore le temps de préparer tout ce qu'il fallait pour manger la Pâque avec ses apôtres le lundi soir 18 avril.

Accorde-moi de dire d'abord adieu aux gens de ma maison ou aux choses de ma maison ; dans les deux cas il faudrait que le texte grec eût : τοῖς ἐν τῷ οἴκῳ μου.

¹ La réponse au scribe : *le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*, indique qu'il voyagea très vite sans s'arrêter la nuit sous des abris autres que des abris de hasard.

CHAPITRE XXXVIII

La Pâque en l'an 29.

Au sujet de la célébration par Jésus à Jérusalem de la Pâque de l'année 29, saint Luc a écrit ces seuls mots : « Comme s'accomplissaient les jours de son assumption, Jésus affermit sa volonté de se rendre à Jérusalem¹ ». Mots caractéristiques signifiant que malgré l'hostilité que, il le savait, il allait soulever contre lui, il se rendait à Jérusalem pour assumer devant tous la qualité de Dieu². Jusqu'alors il ne s'était déclaré fils réel de Dieu qu'à quelques rares personnes et le plus souvent en leur ordonnant de ne

¹ Luc, IX, 51. Littéralement : *Il fixa son visage pour se rendre à Jérusalem*; hébraïsme qu'on trouve dans plusieurs passages de l'Ancien Testament (JÉRÉME, XLII, 15, et XLIV, 12).

² Le mot de saint Luc ἀναλήψις (*assumptio* dans la *Vulgate*), au lieu d'être pris, comme il convient, dans le sens actif, est presque toujours pris dans le sens passif par les traducteurs français, et la traduction du passage devient : « Lorsque s'accomplissaient les jours où Jésus allait être assumé dans le ciel. » Que saint Luc, pour accuser l'importance des événements qui allaient se passer en avril 29 à Jérusalem, se soit référé à l'ascension qui eût lieu en mai 30, ce serait bien étrange. Le fait que saint Luc, dans les *Actes des Apôtres* (I, 2, 11 et 22), a employé le passif du verbe ἀναλαμβάνω pour signifier l'ascension de Jésus n'est pas un argument prouvant qu'il n'a pas pu employer le substantif ἀναλήψις avec son sens ordinaire d'*action de prendre ou d'assumer*.

pas révéler qui il était¹. Maintenant il voulait, dans la métropole même du judaïsme, proclamer devant tout venant qu'il était non seulement le fils unique de Dieu, mais l'égal de son père.

Les premiers jours de son séjour à Jérusalem se passèrent pour Jésus sans incident marquant. Il mangea l'agneau pascal en toute tranquillité avec ses douze apôtres dans une maison de Sion. Ce fut au cours de la semaine suivante, celle des azymes, que se produisit entre lui et l'autorité ecclésiastique juive le conflit redoutable qu'il venait d'annoncer à ses apôtres comme devant le mener bientôt au supplice².

Ainsi que le faisait la masse des pèlerins venus à Jérusalem pour la Pâque, Jésus se rendait chaque jour au Temple où il assistait de loin aux holocaustes offerts dans la cour des prêtres. Or, dans une des stations qu'il faisait à cet effet dans un des parvis publics du Temple, il rencontra l'ataxique qu'il avait, l'année précédente, guéri à Béthesda. Cet homme avait-il eu depuis lors des rechutes dans la mauvaise conduite? C'est à supposer, d'après les paroles que lui adressa Jésus en l'abordant : « Vois, tu es revenu à la pleine santé; ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire ».

Saint Jean qui nous rapporte cette scène³ ne nous dit pas si l'homme eut une parole de gratitude à

¹ MATTHIEU, XVI, 20; MARC, I, 25 et 34; III, 12; VIII, 30, et IX, 8; LUC, IV, 40, et IX, 21.

² MATTHIEU, XVI, 21; MARC, VIII, 31, et IX, 29; LUC, IX, 22 et 44.

³ JEAN, V, 14 et 15. Nous avons déjà dit (voir plus haut pages 259 et 260) que presque tous les commentateurs placent cette scène en l'an 28. Nous croyons qu'il faut la reporter à l'an 29; et en dehors des raisons que nous avons déjà données, nous en trouverons d'autres dans les mots employés par saint Jean.

l'égard de Jésus; il semble qu'il n'eut qu'une pensée : ayant retrouvé son sauveur, il voulut savoir qui il était. L'information ne fut pas difficile à obtenir; Jésus était très connu parmi les habitués du Temple; beaucoup de ceux-ci l'avaient vu, deux ans auparavant, chasser les marchands, et ils n'avaient pas perdu le souvenir de ses traits. L'ataxique fut donc vite renseigné; et comme il avait été constamment importuné par les pharisiens pour n'avoir pas su dire qui l'avait autorisé à enfreindre la loi du repos sabbatique, il se hâta d'aller trouver les autorités religieuses¹ qui étaient de service au Temple, et il leur déclara que celui qui l'avait rendu sain était Jésus.

Munis de ce renseignement, les prêtres et les docteurs ne furent pas long à chercher querelle à Jésus; dans une des cours du Temple, devant le peuple assemblé, ils lui reprochèrent d'avoir violé à Jérusalem, comme il le faisait sans cesse en Galilée, la loi du repos sabbatique et d'avoir induit autrui à commettre la même infraction².

Ils espéraient que dans une discussion publique ils

¹ Saint Jean (V, 15) dit *les Juifs*; et il répète cette expression au verset suivant pour indiquer ceux qui prirent Jésus à partie.

² JEAN, V, 16 : « Et à la suite de cela les Juifs traquaient Jésus et cherchaient à le faire mourir, parce qu'il faisait *ces choses* le jour du sabbat ». Saint Jean anticipe le résultat de la discussion qu'il va rapporter dans les versets suivants; mais on voit que les reproches des prêtres et des docteurs ne portaient pas exclusivement sur la guérison faite à Béthesda, mais sur d'autres faits, c'est-à-dire sur les diverses violations de repos sabbatique qui leur avaient été signalées de Galilée. Si la discussion de Jésus avec les prêtres et les docteurs avait eu lieu à la Pâque de l'an 28, les violations à signaler auraient été insignifiantes (MARC, I, 23-26); en l'an 29, au contraire, on en pouvait signaler d'assez nombreuses.

réussiraient à rendre très mauvais le cas de Jésus et qu'ils pourraient alors se débarrasser de ce novateur incommode en lui appliquant le précepte mosaïque qui punissait de mort la violation du sabbat¹.

Jésus ne se déroba nullement à leurs manœuvres. Par une énergique riposte il revendiqua pour lui le droit de faire, à l'instar de Dieu, son père, du bien aux hommes en n'importe quel jour. « Mon père agit sans cesse, et moi j'agis aussi² ». Aux miracles que Dieu, dont il se proclamait le fils, accomplissait depuis plusieurs années dans la piscine de Béthesda, Jésus assimilait les siens.

Cette assimilation mit le comble à l'indignation des « Juifs ». Ainsi ce n'était plus un simple contempteur du sabbat qu'ils avaient devant eux; c'était un imposteur se prétendant fils de Dieu, allant même jusqu'à se proclamer l'égal de Dieu. Un tel homme était un blasphémateur digne du châtiment qu'avait édicté le *Lévitique* contre les blasphémateurs; il méritait d'être incontinent lapidé par le peuple³.

Mais Jésus n'avait cure des machinations de ses adversaires. Devant tous les curieux assemblés sous les portiques et dans le parvis, il répondit aux invectives des prêtres et des docteurs : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le fils ne peut de lui-même

¹ *Exode*, XXXI, 14 : « Gardez mon sabbat, car il est saint pour vous; celui qui le profanera mourra de mort ».

² JEAN, V, 17.

³ *Lévitique*, XXIV, 16 : « Que celui qui blasphémara le nom du Seigneur meure de mort! Toute la multitude le lapidera, qu'il soit israélite ou étranger ».

rien faire que ce qu'il voit faire par le père; mais tout ce que le père fait, le fils le fait pareillement. Car le père aime le fils et il lui montre tout ce qu'il fait; et il lui montrera à faire des œuvres plus grandes que celles-ci¹, en sorte que vous-mêmes vous en serez étonnés ».

Faisant alors allusion aux résurrections du jeune Naïnite et de la fille de Jaïr, Jésus ajouta : « Comme le père réveille les morts et les rend à la vie, ainsi le fils rend à la vie ceux qu'il veut². Le père ne juge personne, mais il a remis tout jugement à son fils, afin que tous honorent le fils comme ils honorent le père. Qui n'honore pas le fils, n'honore pas le père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et ne vient pas en jugement, mais il passe de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je vous dis que vient une heure, et maintenant elle est venue³, où les morts entendront la voix du fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront. Car de même que le père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au fils de l'avoir en lui-même; et il lui a donné en outre le pouvoir de faire jugement sur les hommes parce qu'il est fils d'homme.

¹ Ce pluriel ταῦτα montre que Jésus ne parlait pas seulement de la guérison de l'ataxique, mais des autres miracles accomplis un jour de sabbat en dehors de Jérusalem et qui lui avaient été reprochés.

² A partir de ce moment beaucoup des paroles mises par saint Jean dans la bouche de Jésus auraient besoin d'interprétation. Nous ne risquons pas à en proposer une, mais donnons seulement la traduction, en serrant autant que possible le texte grec.

³ JEAN, V, 25, καὶ νῦν ἐστίν, *et elle est maintenant*; le mot νῦν indique clairement que des résurrections ont eu lieu; il aurait donc été prématuré à la Pâque de l'an 28, puisque lors de cette fête ni le jeune homme de Naïn, ni la fille de Jaïr n'avaient été ressuscités.

Ne vous étonnez donc pas de ce que vient une heure où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du fils de Dieu et en sortiront, ceux qui auront fait le bien pour ressusciter à la vie, ceux qui auront fait le mal pour ressusciter au jugement. Je ne puis rien faire de moi-même; selon que je suis instruit (par le père), je juge; et mon jugement est juste parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé ».

Ainsi Jésus, en face d'une foule où il y avait des prêtres et des docteurs de la loi se posait en juge souverain des hommes, Dieu son père lui ayant remis tout jugement¹. Quelque docteur probablement objecta à Jésus que toutes les revendications qu'il élevait n'avaient pas de portée; car en somme il était seul à se dire envoyé et mandataire de Dieu; ce casuiste étendait au domaine théologique la règle que la loi mosaïque avait établie dans le domaine judiciaire : « Il ne se présentera pas un témoin unique contre quelqu'un² ». Généreusement Jésus se plia à discuter l'objection.

« Si moi seul je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas probant. Mais il est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage rendu par lui est véridique. Vous-mêmes, vous avez envoyé naguère une députation à Jean³ et il a rendu témoignage à la vérité. Mais ce n'est pas d'un homme (même de Jean) que je prends le témoignage; et ce que je vous dis de

¹ JEAN, V, 27.

² Deutéronome, XIV, 15.

³ JEAN, I, 19. Voir page 142

Jean est dans l'intérêt de votre salut (afin que vous croyiez par lui¹). Jean était la lampe qui brûle et brille au loin; et à son heure vous avez voulu vous réjouir à sa lumière². Mais le témoignage que j'ai est supérieur à celui de Jean. Car les œuvres que mon père m'a données à accomplir, ces œuvres que je fais actuellement, témoignent de moi, que le père m'a envoyé. Et le père qui m'a envoyé, c'est lui qui a rendu témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni vu sa face, et vous n'avez pas demeurant en vous sa parole, puisque vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé.

« Vous scrutez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la voie à la vie éternelle; elles aussi rendent témoignage de moi, mais vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie (vos études sont donc vaines).

« Je n'accepte pas la gloire qui vient des hommes, et d'autant moins de vous que je vous ai connus comme n'ayant pas en vous l'amour de Dieu. Moi, je suis venu au nom de mon père et vous ne m'acceptez pas; si un autre venait en son propre nom, vous le recevriez. Comment pouvez-vous croire, vous qui acceptez les uns des autres la gloire et qui ne cherchez point la vraie gloire, celle qui vient de Dieu seul? Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accu-

¹ JEAN, V, 34 : Ἀλλὰ ταῦτα λέγω ἵνα ὑμεῖς σωθῆτε, *mais je dis ces choses pour que vous soyez sauvés*. On pense généralement qu'il y a dans ces mots la même pensée que dans le premier chapitre de l'évangile de saint Jean : « Il vint en témoignage pour rendre témoignage à la lumière afin que tous crussent par lui » (JEAN, I, 7).

² Il res sort de ces mots que Jean Baptiste était mort. Toute la scène est donc forcément postérieure à l'été de l'an 28.

serai devant le père; celui qui vous accuse est Moïse en qui vous espérez. Car si vous croyiez à la parole de Moïse, vous me croiriez, puisque c'est de moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes paroles? »

Rien ne pouvait être plus sensible aux docteurs et en général aux pharisiens que de s'entendre dire qu'ils ne comprenaient pas les livres mosaïques; leur colère devait donc être poussée au paroxysme. Pourtant ils ne tentèrent ce jour-là aucune agression contre Jésus. Saint Jean, en clôturant abruptement son récit sur le sarcasme lancé par Jésus aux pharisiens, indique clairement qu'il n'y eut pas de riposte de leur part et que Jésus put sortir du Temple sans être inquiété.

Aussi bien la semaine des azymes était achevée; aucun devoir religieux ne retenait plus Jésus à Jérusalem. Le 26 avril donc, à peine le soleil s'était-il couché, Jésus dut partir sans bruit de la ville, avant que les « Juifs » aient eu le temps de monter contre lui aucun coup de force; et il dut se hâter, en voyageant la nuit, de quitter le territoire de Judée, où, s'il avait fait quelque station, ses ennemis auraient eu toute facilité pour le faire tuer¹.

¹ JEAN, VII, 1 : « Il ne voulait pas se promener (περιπατεῖν) en Judée parce que les Juifs cherchaient à le tuer ».

CHAPITRE XXXIX

Jésus retourne pour quelques jours en Galilée.

A partir de la Pâque de l'année 29, l'évangéliste saint Luc, qui jusqu'alors fournissait pour l'histoire de la vie humaine de Jésus des indications assez précises de temps et de lieu, devient excessivement parcimonieux sous ce rapport, bien que son récit reste très copieux; et si nous étions réduits à sa seule direction, nous serions fort embarrassés pour reconstituer les itinéraires que suivra Jésus dans sa dernière année sur terre. Heureusement les trois autres évangélistes, surtout saint Jean, nous aident, par quelques données très opportunes, à nous reconnaître dans la suite des faits que relate saint Luc en les présentant toujours d'après l'ordre chronologique, mais en morceaux détachés les uns des autres.

Grâce à saint Jean, nous savons, par exemple, que Jésus, après avoir quitté Jérusalem et la Judée, parcourut à pied la Galilée¹. Certes, dans cette province, nous l'avons dit, la vie de Jésus était loin

¹ JEAN, VII, 1. Περιεπάτει ὁ Ἰησοῦς ἐν τῇ Γαλιλαίᾳ.

d'être à l'abri de tout danger; mais la situation y était tout de même beaucoup moins périlleuse qu'en Judée. Il y avait alors chez Hérode Antipas, à l'égard de Jésus, beaucoup plus de curiosité soupçonneuse que d'animosité malfaisante; car ses appréhensions avaient dû beaucoup se calmer du jour où il avait su Jésus abandonné par la plupart de ceux qui avaient voulu faire de lui un roi. Quant aux pharisiens, leur influence en Galilée était assez restreinte; à moins d'avoir le concours des hérodiens ils ne pouvaient agir contre Jésus que par la ruse. Ils n'y manquaient pas assurément; mais si rusés fussent-ils, il leur était difficile de réussir à commettre un homicide, sans se compromettre trop gravement.

Jésus, d'ailleurs, n'allait pas alors séjourner à Capharnaüm, ni dans ses environs immédiats¹; il voulait porter sa parole dans des districts moins hostiles à ses doctrines; et nous verrons même que bientôt il sortit de Galilée pour parcourir des régions grecques et païennes, soumises plus ou moins étroitement à l'autorité romaine, dans lesquelles, par conséquent, il n'avait rien à craindre de l'hostilité juive.

Outre le jeune Judéen qu'il avait au passage arraché aux soins filiaux dus à la mémoire d'un père mort², Jésus avait peut-être ramené quelques disciples de Jérusalem; et de retour en Galilée il en

L'apostrophe que nous allons reproduire page 436 et que Jésus adressa à Chorazain, Bethsaïde et Capharnaüm prouve qu'il s'éloignait de ces trois localités (Luc, X, 13-15).

² Luc, IX, 59 et 60.

regagna certainement quelques autres qui s'attachèrent à lui, soit qu'ils fussent de ceux qui l'avaient abandonné naguère et qui se repentaient de cette défection, soit qu'ils fussent d'autres provenances. En tout cas, l'entourage de Jésus se trouva porté à un nombre voisin de la centaine.

Sur ce nombre, gardant auprès de lui ses apôtres, Jésus en choisit soixante-douze¹ qu'il décida d'envoyer deux par deux devant lui dans toutes les villes et localités où il comptait aller². Ce seraient des fourriers qui lui assureraient des logis et qui, en annonçant l'arrivée prochaine du royaume de Dieu³, prépareraient sa propre prédication. Les ayant réunis auprès de lui, Jésus leur adressa des instructions qui ressemblent sur beaucoup de points à celles qu'il avait adressées l'hiver précédent à ses douze apôtres, quand il les avait envoyés sans lui pour prêcher⁴. Mais il fit remarquer aux soixante-douze que leur tâche serait rude, d'abord parce qu'ils étaient peu nombreux en raison de tous les abandons qui s'étaient produits autour de lui, et aussi parce que l'hostilité des hommes devenait brutale, pareille à celle des loups contre les agneaux⁵.

« La moisson est abondante et les ouvriers en petit nombre. Priez donc le maître de la moisson

¹ Luc, X, 1. La plupart des manuscrits disent soixante-dix. Mais la *Vulgate* a préféré la leçon *soixante-douze* ; et les commentateurs sont d'avis qu'elle a eu raison ; elle s'est pour ce choix laissé guider par la tradition.

² Luc, *ibidem*.

³ Luc, X, 9.

⁴ Voir plus haut page 369.

⁵ Luc, X, 3.

pour qu'il envoie des ouvriers en sa moisson¹. Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu de loups². Ne portez ni bourse, ni besace, ni chaussures lourdes, et ne vous attardez pas en chemin pour saluer du monde. En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : *Paix à cette maison*; et s'il s'y trouve un fils de la paix³, votre souhait de paix reposera sur lui; sinon il reviendra sur vous. Demeurez dans la même maison, mangeant et buvant ce qu'ont les gens de celle-ci; car l'ouvrier mérite son salaire; ne passez pas inutilement de maison en maison. En quelque ville que vous entriez, si l'on vous reçoit, mangez ce qui vous sera présenté; guérissez les malades qui y seront, et dites aux gens : Le royaume de Dieu s'est appro-

¹ SAINT MATTHIEU IX, 37 et 38) fait dire cette phrase par Jésus dans l'été de l'an 28 quand, après avoir quitté Magdala, il évangélisa la partie avoisinante de la Galilée (voir chap. xxvii).

² Cette phrase a été placée par saint Matthieu (X, 16) dans les instructions données aux apôtres à leur premier envoi en mission (voir chap. xxxii). D'après la *Seconde Épître aux Corinthiens*, écrit du II^e siècle attribué au pape Clément I^{er} (chap. v), Pierre aurait ici interrompu Jésus : « Et si les loups dévorent les agneaux? » Jésus aurait répondu : « Les agneaux quand ils sont morts ne craignent plus les loups. Vous de même, ne craignez pas ceux qui vous tueront, mais qui ne peuvent plus rien vous faire ensuite; craignez, au contraire, celui qui après votre mort a pouvoir sur votre âme et votre corps, qui peut les jeter dans la géhenne du feu ». Il n'est guère vraisemblable que Pierre ait interrompu Jésus au milieu d'une instruction donnée par lui à ses disciples; c'est plutôt au cours d'un entretien général avec ses apôtres que, Jésus ayant répété sa phrase sur les agneaux envoyés au milieu des loups, Pierre aurait posé sa question. Comme, suivant l'évangile de saint Luc (XII, 4 et 5), la dernière phrase de la réponse de Jésus à cette question fut dite par lui en Pérée en l'an 29 après la fête des Tabernacles (voir plus loin volume II, page 46), on a lieu de rejeter à ce moment tout l'épisode rapporté dans l'écrit attribué à saint Clément.

³ Dans le texte il y a : *le fils de paix* (Luc, X, 6).

ché de vous. — Mais dans toute ville où, étant entrés, vous n'êtes pas reçus, allez sur ses places publiques et dites : « La poussière même qui dans votre ville s'est attachée à nos pieds, nous la secouons sur vous ; de plus, sachez que le royaume de Dieu s'est approché. » Je vous le dis », poursuivit Jésus, « au jour suprême¹, il y aura un sort moins rigoureux pour Sodome que pour cette ville-là ».

Jésus alors maudit les trois villes galiléennes d'où venaient ceux qui s'étaient révoltés contre son annonce de l'Eucharistie, et il indiqua en même temps qu'il allait porter ses pas vers Tyr et Sidon, villes autonomes placées sous le protectorat de Rome : « Malheur à toi, Chorazaïn ! Malheur à toi, Bethsaïde ! car si dans Tyr et Sidon s'étaient opérés les miracles² qui ont eu lieu chez vous, depuis longtemps assises dans le cilice et la cendre elles auraient fait pénitence. Mais au jugement il sera fait à Tyr et à Sidon un sort moins rigoureux qu'à vous. Et toi Capharnaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'à l'enfer³ ».

Jésus termina ces instructions par le grand principe : « Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous

¹ Dans le texte : *en ce jour-là* (Luc, X, 12).

² Saint Luc dit : *les actes de force*, *δυνάμεις* (Luc, X, 13). Le texte grec de saint Matthieu a le même mot (MATTHIEU, XI, 21).

³ Saint Luc emploie ici un mot de la mythologie grecque : *Ἔως Ἀδου*, jusqu'à Hadès (Luc, X, 15). Le traducteur grec de saint Matthieu emploie le même mot (XI, 23). — Saint Matthieu place un an plus tôt la malédiction prononcée contre les villes ; Jésus l'aurait prononcée à Magdala après avoir reçu les messagers de Jean-Baptiste (XI, 20-24) ; on ne voit pas pour quel motif Jésus aurait alors si énergiquement condamné ces trois villes.

méprise, me méprise; mais qui vous méprise, méprise celui qui m'a envoyé¹ ».

Les soixante-douze durent se mettre en route tout de suite après avoir reçu ces instructions, et Jésus dut les suivre de près. Mais nous pensons qu'il faut placer avant son départ une nouvelle altercation que soulevèrent contre lui les pharisiens de Capharnaüm assistés des scribes venus de Jérusalem pour épier ses actes². Cette altercation n'est rapportée que par saint Matthieu et saint Marc, et par chacun d'eux dans une partie de leur évangile où ils n'observent en aucune façon l'ordre chronologique. Il est donc hasardeux de fixer une date à cet événement; tout ce que nous pouvons dire c'est qu'en le plaçant comme nous après la Pâque de l'année 29 et avant le voyage vers Tyr et Sidon on n'offense aucune vraisemblance.

Ayant appris que Jésus était de retour à Capharnaüm, les pharisiens et les scribes, toujours avides de le prendre en défaut vis-à-vis de la loi religieuse, se rassemblèrent vite à l'endroit où ils savaient le trouver. Or c'était le moment d'un repas que Jésus allait prendre en commun avec ses apôtres et un certain nombre d'autres disciples; et parmi ces derniers il y avait quelques prosélytes qui étaient mal familiarisés avec les usages traditionnels juifs³. D'où venaient ceux-ci? étaient-ils de ces adhérents que

¹ LUC, X, 16.

² MATTHIEU, XV, 1 : « Alors s'approchent de Jésus les scribes venus de Jérusalem et les pharisiens ». MARC, VII, 1 : « Et se rassemblent vers Jésus les pharisiens et quelques-uns de la classe des scribes qui étaient venus de Jérusalem ».

³ Saint Marc (VII, 2) fait bien ressortir qu'il va s'agir de quelques-uns seulement des disciples présents de Jésus, *τινὰς τῶν μαθητῶν αὐτοῦ*.

Jésus, dans la première année de sa vie publique, avait gagnés en Idumée ou en Pérée¹? ou étaient-ce des recrues qu'il venait de faire tout récemment pour remplir les vides survenus dans son entourage? Peu importe; le fait à noter est que ces disciples négligèrent l'usage universellement suivi par les Juifs de se laver fortement les mains avant de venir à table²; Jésus et les apôtres s'étaient conformés à cet usage; eux s'en dispensèrent, ils vinrent prendre leur repas sans s'être lavé les mains.

Les pharisiens, aux aguets de tout ce qui pouvait être répréhensible, remarquèrent cette omission, et aussitôt ils interpellèrent Jésus en l'en rendant responsable. « Pourquoi tes disciples ne marchent-ils pas selon la tradition des ancêtres³ et mangent-ils le pain avec des mains sales⁴? »

Jésus ne se donna pas la peine d'excuser ses disciples; il préféra foncer sur les pharisiens dont la dévotion hypocrite substituait le respect de traditions purement humaines au respect des grandes lois divines : « Et vous-mêmes, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu, pour vous attacher à votre tradition? Isaïe a bien prophétisé de vous quand il a écrit : Ce peuple m'honore des

¹ MARC, III, 8.

² MARC, VII, 3. — Saint Marc dit : *Ils se lavent les mains à poing fermé*, πυγμῇ νίψονται τὰς χεῖρας.

³ Le mot *πρεσβύτεροι*, *anciens* est pris ici par le traducteur de saint Matthieu (XV, 2) et par saint Marc (VII, 3 et 5) dans le sens d'*ancêtres*.

⁴ Saint Marc (VII, 2) dit : *Avec des mains communes, c'est-à-dire non lavées*, κοινὰς χερσὶ (τούτέστι ἀνίπτοις). Le mot *κοινὰς* est la traduction exacte d'un mot araméen ayant à la fois la signification de *commun* ou *vulgaire* et d'*impur*. Le mot grec *κοινός* se retrouve avec le sens d'*impur* dans d'autres passages du Nouveau Testament (*Actes des Apôtres*, X, 14 et 28; XI, 8. Saint Paul, *Épître aux Romains*, XIV, 14).

lèvres, mais leur cœur est loin de moi, et c'est un vain culte qu'ils me rendent en enseignant comme immuables des règles faites par des hommes¹. Négligeant, en effet, le commandement de Dieu, vous vous attachez », continua Jésus, « à des préceptes d'hommes², par exemple aux lavages des seliers³ et des coupes, et vous faites beaucoup d'autres choses semblables. Mais, ce faisant », insista Jésus, « vous abrogez bel et bien le commandement de Dieu, pour maintenir votre tradition. Car, par la bouche de Moïse, Dieu a dit⁴ : Honore ton père et ta mère⁵; et encore : Qui maudit père ou mère sera mis à mort⁶. Et vous, vous dites : Si un homme dit à son père ou à sa mère : *J'ai offert au Temple⁷ tout ce dont tu pourrais être assisté par moi*, il n'est plus tenu d'assister son père⁸; et là-

¹ ISAÏE, XXIX, 13. Le traducteur de saint Matthieu (XV, 7-9) et saint Marc (VII, 5 et 7) citent tous deux le passage d'après le texte grec des Septante. Le texte hébreu porte : « Parce que ce peuple s'approche de moi seulement par sa bouche et me glorifie seulement par ses lèvres et parce que son cœur, au contraire, est loin de moi et parce qu'il m'honore par des préceptes et des enseignements purement humains, j'exciterai encore plus l'admiration de ce peuple par un miracle étonnant : la sagesse disparaîtra du milieu des sages et l'intelligence des habiles sera éteinte ».

² Le passage est obscur : διδάσκοντες διδασκαλίας, ἐντάλματα ἀνθρώπων, *enseignant des enseignements préceptes d'hommes* (MATTHIEU, XV, 9, et MARC, VII, 7). Il a été diversement traduit.

³ Saint Marc, pour indiquer des vases ou des bouteilles, emploie selon son habitude une dénomination romaine, le setier (*sextarius*, ἑξέστης, sixième partie du conge) environ un demi-litre.

⁴ Saint MATTHIEU, XV, 4 : Dieu a dit. — Saint MARC, VII, 10 : Moïse a dit.

⁵ Exode, XX, 12.

⁶ Exode, XXI, 17.

⁷ MATTHIEU, XV, 5 : « Soit offrande, quoi que ce soit dont tu pourrais être secouru par moi », δῶρον ὃ ἐὰν ἐξ ἐμοῦ ὠφεληθῇς. Saint Marc (VII, 11) ajoute à cette déclaration le mot liturgique araméen *Corban* qui signifiait *offrande*. « Soit corban, c'est-à-dire offrande, quoi que ce soit, etc. »

⁸ MATTHIEU, XV, 6 : οὐ μὴ τιμῇσει τὸν πατέρα αὐτοῦ. La phrase com-

dessus vous ne lui permettez pas de faire quoi que ce soit pour son père ou sa mère. Vous annulez ainsi la parole de Dieu en faveur de votre tradition que vous prenez soin de transmettre¹; et vous commettez nombre d'autres annulations de même sorte² ».

Beaucoup de curieux s'étaient massés pour contempler à distance l'altercation survenue entre les pharisiens et Jésus. Il jugea bon de les faire approcher afin de justifier devant eux, apparemment des gens simples, la conduite de ceux de ses disciples qu'avaient incriminés les pharisiens : « Écoutez-moi tous et comprenez », leur dit Jésus, « ce n'est pas ce qui entre en lui par la bouche qui souille l'homme; mais ce qui sort de lui par la bouche, cela le souille³. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende⁴. »

plète devient : « Vous déclarez : Qui dirait au père ou à la mère : *Offrande est tout ce dont tu serais assisté par moi*, n'évaluera (ou n'honorera) plus son père ou sa mère », dans le sens de : il ne donnera plus rien à son père ou à sa mère. Dans saint Marc, VII, 11, la phrase s'arrête sans être terminée : « Vous déclarez : Qu'un homme vienne à dire au père ou à la mère : Corban, c'est-à-dire don à Dieu, est tout ce dont tu serais assisté de ma part.... » Et saint Marc reprend : Là-dessus vous ne permettez pas à cet homme, etc.

¹ MARC, VII, 13 : ἀκυροῦντες τὸν λόγον τοῦ θεοῦ τῇ παραδόσει ὑμῶν ἣ παρεδώκατε, littéralement : *annulant la parole de Dieu pour votre tradition par laquelle vous avez transmis*. Le sens est fort obscur et diversement interprété.

² MARC, VII, 1-13. Cf. MATTHIEU, XV, 1-9.

³ MATTHIEU, XV, 11. Saint Marc est moins explicite : « Il n'est rien en dehors de l'homme qui entrant en lui puisse le souiller; mais les choses qui sortent de l'homme, celles-là sont celles qui souillent l'homme » (MARC, VII, 15).

⁴ MARC, VII, 16. Jésus a déjà dit plusieurs fois cette parole : quand il a parlé à Magdala de la mission de Jean-Baptiste (MATTHIEU, XI, 15); après la parole du semeur (MATTHIEU, XIII, 9; MARC, IV, 9; LUC, VIII, 8); après l'explication de la parabole de l'ivraie (MATTHIEU, XIII, 43).

Les aliments que la loi mosaïque déclarait impurs et défendait à l'homme de manger étaient fort nombreux¹ et jusqu'alors aucun Juif n'avait admis qu'on pût en manger sans crime. Les pharisiens crurent que Jésus prétendait abolir les abstinences prescrites par le *Lévitique*; ils se récrièrent avec fureur, mais s'éloignèrent pour aller sans doute machiner, en se servant de la déclaration inattendue faite par Jésus, une nouvelle attaque contre lui.

Les disciples avaient remarqué l'excitation des pharisiens. S'approchant de Jésus, ils lui dirent : « Sais-tu que les pharisiens ont été scandalisés en entendant ce que tu viens de dire² ». Sans s'émouvoir, Jésus répondit : « Toute plante que mon père céleste n'a pas plantée sera déracinée. Ne vous occupez pas de ces gens; ce sont des aveugles, conducteurs d'aveugles; or si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous deux dans une fosse³ ».

Cependant, pour se séparer de la foule, Jésus était entré dans une maison où ses disciples seuls pénétrèrent après lui⁴. Eux aussi avaient été surpris de ce que venait de dire Jésus au sujet des aliments; et ils se demandaient s'il n'y avait point là une parabole.

¹ *Lévitique*, chapitre XI.

² MATTHIEU, XV, 12.

³ MATTHIEU, XV, 13 et 14. Saint Luc (VI, 39) a placé dans le discours sur la Montagne la petite parabole sur les aveugles conducteurs d'aveugles. — On croit que les fosses mentionnées par saint Matthieu et saint Luc étaient les fosses dissimulées sous du feuillage et dans lesquelles les Hébreux cherchaient à faire tomber les animaux sauvages.

⁴ Saint Marc (VII, 17) ne met pas ici l'article défini devant le mot οἶκον, *maison*; il en résulte que la maison où entra Jésus n'était pas celle où il résidait d'ordinaire à Capharnaüm.

Pierre, au nom de tous, posa la question : « Expliquons la parabole », dit-il à Jésus¹.

« Êtes-vous donc, vous aussi, tellement inintelligents? » répondit Jésus. « Ne comprenez-vous pas qu'aucun aliment qui entre dans l'homme ne peut le souiller, parce qu'il ne va pas dans le cœur mais dans le ventre d'où il est rejeté dans les latrines, les parties pures ayant été distraites? Au contraire, ce qui sort de l'homme, c'est là ce qui le souille. Car c'est du dedans, du cœur des hommes, que sortent les mauvais desseins, adultères, prostitutions, meurtres, vols, cupidités, méchancetés, fraude, effronterie, envie, blasphème, orgueil, impiété. Toutes ces mauvaises choses sortent du dedans et souillent l'homme² ».

Il semble, d'après un mot de saint Marc, que, aussitôt cette explication donnée, Jésus se leva et quitta Capharnaüm suivi de ses apôtres³. La prudence humaine lui faisait maintenant un devoir de ne pas rester en Galilée où les pharisiens avaient pour lutter contre lui une nouvelle arme terrible; ils pouvaient l'accuser de s'être posé publiquement en contempteur de toutes les règles d'abstinence, universellement reconnues par la nation juive comme règles intangibles et saintes. Jésus donc se mit en route et après deux jours de marche il était arrivé à la frontière du pays de Tyr.

¹ MATTHIEU, XV, 15.

² MARC, VII, 18-23. Cf. MATTHIEU, XV, 16-20.

³ « Et de là s'étant levé il partit pour les pays limitrophes, Tyr et Sidon » (MARC, VII, 24).

CHAPITRE XL

Voyage de Jésus dans les districts de Tyr et de Sidon.

Il est assez difficile de déterminer l'itinéraire que suivit Jésus dans son voyage dans les pays de Tyr et Sidon; les indications que nous donnent à ce sujet les évangiles de saint Matthieu et de saint Marc sont très sommaires, et celle qui serait la plus précise est mal établie, les leçons des manuscrits étant différentes. L'hypothèse la plus probable est que Jésus marcha en zigzag; après avoir traversé le pays de Tyr, il s'avança dans celui de Sidon, puis revint au sud dans le pays de Tyr, pour retourner ensuite au nord dans celui de Sidon et de là gagner, à l'est, la Décapole par l'Abilène et l'Iturée¹.

¹ Voici les textes : 'Απῆλθεν εἰς τὰ μεθόρια Τύρου καὶ Σιδῶνος, *il partit dans les pays limitrophes (de la Galilée) de Tyr et de Sidon* (MARC, VII, 24). Le texte grec de saint Matthieu dit plus clairement : 'Ανεχώρησεν εἰς τὰ μέρη Τύρου καὶ Σιδῶνος, *il se retira dans les pays de Tyr et de Sidon* (MATTHIEU, XV, 21). Καὶ πάλιν ἐξελθὼν ἐκ τῶν ὁρίων Τύρου ἦλθεν διὰ Σιδῶνος εἰς τὴν θάλασσαν τῆς Γαλιλαίας ἀνὰ μέσον τῶν ὁρίων Δεκαπόλεως, *et sortant de nouveau des frontières de Tyr il alla à travers Sidon vers (dans) la mer de Galilée par le milieu des frontières de la Décapole* (MARC, VII, 31). A cette leçon qu'a adoptée l'auteur de la *Vulgate* s'en oppose une autre : Καὶ πάλιν ἐξελθὼν ἐκ τῶν ὁρίων Τύρου καὶ Σιδῶνος ἦλθε πρὸς τὴν θάλασσαν τῆς Γαλιλαίας ἀνὰ μέσον τῶν ὁρίων Δεκαπόλεως, *et sortant de nouveau des*

Ce serait au second séjour dans le district de Tyr que se serait passé le seul fait raconté par les évangélistes pour illustrer le voyage de Jésus en Phénicie.

Une femme du pays¹, païenne de langue grecque², avait été avisée de la présence de Jésus dans les environs; peut-être, parmi les disciples qu'il avait envoyés en avance pour lui préparer son voyage³, y en avait-il qui étaient compatriotes de cette femme⁴ et lui avaient-ils raconté quelques-uns des miracles faits par Jésus. En tout cas, cette femme était bien instruite touchant Jésus; elle connaissait notamment son origine davidique⁵.

Or, la fille de cette femme était possédée d'un démon qui la tourmentait par de violentes crises d'hystérie; et la mère, quand elle sut Jésus dans les environs, conçut l'espoir que sa fille pourrait être délivrée par lui. Jésus passait; elle sortit de chez elle⁶, et elle lui cria : « Aie pitié de moi, Seigneur

frontières de Tyr et de Sidon il alla vers la mer de Galilée par le milieu des frontières de la Décapole. Ce qui permet de considérer comme erronée cette seconde leçon est l'impossibilité d'expliquer rationnellement le mot *πάλιν*; pour le justifier il faudrait admettre que Jésus, après une première visite dans les districts de Tyr et de Sidon, c'est-à-dire dans la Phénicie, aurait quitté ceux-ci pour rentrer en Galilée ou aller en Syrie, et qu'il serait ensuite retourné pour une seconde visite dans ces deux districts,

¹ Saint Matthieu (XV, 22) lui donne la qualification biblique de Chananéenne (descendante de Chanaan, père de Sidon, *Genèse*, X, 15). Saint Marc (VII, 26) la nomme, à la latine, *Συροφονίσσα*, *phénicienne de Syrie*; les Phéniciens de Syrie, *Syrophœnices*, étant opposés aux Phéniciens d'Afrique, *Libyphœnices*.

² MARC, XV, 22.

³ LUC, X, 1.

⁴ MARC, III, 8.

⁵ MATTHIEU, XV, 22.

⁶ Beaucoup ne traduisent pas comme nous le texte de saint Matthieu

fils de David. Ma fille est cruellement tourmentée par un démon ». Mais Jésus ne donna aucune attention à ces cris proférés en grec; nous savons qu'il affectait de ne pas comprendre cette langue. La femme néanmoins le suivait, redoublant ses instances et ses cris, à ce point que les apôtres, moins endurants que leur maître, en furent bientôt obsédés. Désireux de se débarrasser de cette importune, ils se rapprochèrent de Jésus et lui dirent : « Renvoie-la, car elle ne cesse de crier derrière nous ».

Dans ces mots prononcés avec pitié il y avait une sollicitation pour que Jésus, par une parole, guérît à distance l'enfant possédé. Mais Jésus n'accéda pas à la prière de ses apôtres, et faisant remarquer que cette femme et sa fille étaient des païennes, il répondit : « Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël¹ ». C'était un rappel de l'instruction qu'il avait naguère donnée à ces mêmes apôtres quand il les avait envoyés prêcher l'Évangile². Ceux-ci ne purent donc insister.

Après ce refus, et comme pour le rendre définitif, Jésus, par un mouvement rapide que ne décrit pas

(XX, 22) : Καὶ ἰδοὺ γυνὴ Χαναναία ἀπὸ τῶν ὁρίων ἐκείνων ἐξελθοῦσα ἐκράυγασεν αὐτῷ, *Et voilà qu'une femme chananéenne de ces frontières étant sortie de chez elle criait après lui.* D'après nous il faut rapporter à Chananéenne les mots ἀπὸ τῶν ὁρίων ἐκείνων *de ces frontières* (régions); Saint Matthieu (ou son traducteur) aurait voulu faire ressortir que cette femme était bien une indigène tyrienne. Mais beaucoup traduisent : *Une Chananéenne étant sortie de ces régions criait après lui*; Jésus d'après eux ne serait pas entré dans le pays de Tyr, il se serait arrêté à la frontière en Galilée.

¹ MATTHIEU, XV, 24; littéralement : *vers les brebis d'une maison d'Israël, qui sont perdues.*

² MATTHIEU, X, 5 : « Ne vous détournez pas vers les Gentils et n'entrez pas dans une ville de Samaritains, mais allez plutôt vers les brebis qui sont perdues, d'une maison d'Israël ».

l'Évangile, quitta la grand'route et entra dans une maison qui était connue de lui¹. « Il voulut », dit saint Marc, « que personne ne sût qu'il était là ». Faut-il conclure de ces mots que les apôtres eux-mêmes n'avaient pas vu où s'était dissimulé Jésus ? Mais la précaution fut vaine ; sa retraite fut vite découverte².

La Chananéenne qui l'avait poursuivi de ses instances entra donc dans la maison et se jetant aux pieds de Jésus elle le suppliait : « Seigneur, sois-moi secourable ». Suppliait-elle en araméen ? ou ses paroles furent-elles traduites à Jésus par Philippe ou quelque autre interprète ? En tout cas, Jésus cette fois fit une réponse à la prière de la femme : « Laisse d'abord rassasier les enfants », lui dit-il ; « il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens³ ».

Malgré la dureté de l'épithète ainsi appliquée aux païens (le mot *chiens* était alors particulièrement injurieux en Palestine), la Chananéenne comprit que le refus de Jésus n'était plus catégorique. Animée de confiance, elle répondit : « Il est vrai, Seigneur ; mais sous la table les petits chiens mangent les miettes qui tombent du pain des enfants ».

Jésus avait suffisamment éprouvé cette femme : « Ta foi est grande », lui dit-il ; « pour ce que tu viens de dire, qu'il te soit fait comme tu le désires ! va, le démon est sorti de ta fille ». La femme se

¹ MARC, VII, 24 : « Étant entré dans la maison, il voulait que personne ne le sût ». L'emploi de l'article défini devant le mot *maison* montre que Jésus avait déjà été dans celle-ci.

² MARC, VII, 24.

³ MATTHIEU, XV, 26 ; MARC, VII, 28.

releva toute joyeuse et pleine de foi en la parole de Jésus; de fait, quand elle rentra dans sa maison, elle y trouva sa fille calmement étendue sur le lit; le démon s'était enfui¹.

C'était à titre exceptionnel que Jésus avait consenti à faire un miracle dans le district de Tyr; pour échapper à d'autres sollicitations il se hâta de quitter ce pays et passa sur le territoire de Sidon². Il dut traverser rapidement celui-ci, sans que rien de marquant se produisît dans cette partie de son voyage; sortant alors de Phénicie il entra dans la Syrie proprement dite, à travers laquelle il avait décidé de revenir au lac de Génésareth.

¹ MATTHIEU, XV, 28; MARC, VII, 30. D'après les *Homélies*, ouvrage chrétien du II^e siècle arbitrairement attribué au pape saint Clément, la Chananéenne aurait porté le nom latin de *Justa*, Τοῦστα (*Deuxième Homélie*, chap. XIX, et *Troisième Homélie*, chap. LXXIII), et sa fille aurait porté le nom grec de *Bérénice* (*Troisième Homélie*, chap. LXXIII).

² Si l'on prend à la lettre le texte de saint Marc que nous avons cité (MARC, VII, 31) : *Il vint par Sidon à la mer de Galilée*, Jésus aurait traversé la ville même de Sidon; mais le nom de Sidon a pu être employé par l'évangéliste pour désigner le pays tout entier.

CHAPITRE XLI

Jésus en Décapole.

Le voyage que Jésus avait à faire entre le pays de Sidon et la Décapole était long et difficile. Il lui fallut franchir le Liban qui alors était sauvage, traverser la plaine de Cœlésyrie et l'Abilène, passer dans la fente que creusait entre le grand Hermon et l'Anti-Liban le torrent du Barada, pour déboucher enfin dans la plaine de Damas.

Que Jésus ait visité l'Abilène est un fait qui ressort manifestement de l'évangile de saint Luc. Très parcimonieux pour les indications de noms d'hommes, saint Luc l'est encore plus pour les indications des lieux géographiques où se sont déroulés les événements de la vie de Jésus¹. Pourquoi, dès lors, dans le passage où il détaille la géographie politique de la Palestine au moment où Jésus commença sa carrière publique, aurait-il mentionné la province lointaine d'Abilène, si Jésus n'avait jamais dû y paraître²? Or, comme

¹ Voir, par exemple, les passages V, 12; VI, 12; VIII, 1; IX, 18, 28, 52; X, 38; XI, 1; XII, 1; XIII, 10 et 22; XIV, 1 et 25.

² Luc, III, 1.

on ne voit pas d'autre occasion où Jésus aurait pu se trouver dans l'Abilène, il faut placer sa présence en ce pays au cours du voyage qui le mena de Sidon en Décapole.

La Décapole était primitivement une confédération de dix villes de civilisation hellénique que Pompée, après avoir pris Jérusalem en l'an 63 avant notre ère, avait détachées du territoire juif et déclarées autonomes sous la suzeraineté de Rome¹. Sauf Scythopolis qui était située sur la rive occidentale du Jourdain, près la frontière méridionale de Galilée, ces villes s'égrenaient sur la rive orientale depuis Damas au nord jusqu'à Philadelphie (Rabbath des Ammonites) au sud; elles formaient donc des enclaves dans les tétrarchies de Philippe et d'Antipas. Jésus traversa plusieurs de ces enclaves, apparemment celles de Damas et de Dium, et finit par rejoindre le lac de Tibériade dans celle de Hippos².

Arrivé là il monta sur une éminence déserte³; il aimait à s'isoler sur les hauteurs pour prier. Mais comme pendant son voyage Jésus avait toujours été précédé par des groupes de deux disciples chargés de lui préparer les voies⁴, sa présence ne pouvait être ignorée; et dans le voisinage de Hippos la curiosité des habitants à l'égard de Jésus était

¹ Le nombre des villes décapolitaines fut variable.

² C'est ce que dit le texte de saint Marc en prenant dans sa signification stricte le mot ὄριον : « Il alla vers la mer de Galilée à travers le milieu des limites de la Décapole », ἀνὰ μέσον τῶν ὁρίων Δεκαπόλεως (MARC, VII, 31).

³ MATTHIEU, XV, 29. — « Étant monté sur la montagne ».

⁴ Luc, X, 1.

beaucoup plus vive qu'elle avait été aux étapes précédentes. Nous nous souvenons, en effet, que l'hiver précédent, près de Guerguésa, un peu au nord de Hippos, Jésus avait guéri deux dangereux possédés et que le plus considérable des deux avait, sur l'invitation de Jésus même, publié dans toute la région le miracle dont il avait été l'objet; or tous ceux qui avaient entendu son récit étaient demeurés dans l'admiration¹. Aussi, quand on sut à Hippos que Jésus était dans le voisinage, on se demanda si des guérisons ne pourraient pas encore être obtenues de lui, et beaucoup² vinrent à lui, amenant avec eux un homme à qui une congestion ou un autre accident avait embrouillé la parole et complètement fait perdre l'ouïe³. Jésus fut prié de guérir cet homme en lui imposant la main sur la tête⁴; on savait que par l'imposition des mains il avait précédemment guéri bien des malades⁵. Mais cette fois il préféra agir d'une manière différente; il prit à l'écart l'infirme, et, quand il fut à une certaine distance des spectateurs, il entra un de ses doigts dans chacune des oreilles de cet homme, puis ayant craché dans sa main il prit un peu de salive dont il lui toucha la langue. Alors levant les yeux au

¹ MARC, V, 20.

² Saint Marc parle d'une foule ὄχλος (VII, 33); mais dans l'Évangile ce mot est souvent employé par hyperbole.

³ Saint Marc dit : « un sourd parlant difficilement, κωφὸν μωγιῶλον (MARC, VII, 32). Le mot κωφός, qui veut dire exactement *privé d'un sens*, signifie *sourd-muet* chez les autres évangélistes (MATTHIEU, IX, 32 et 35; XII, 22, et XV, 31; LUC, I, 22). Mais saint Marc, dans son évangile, rend l'idée de *muet* par ἄλαλος, *qui ne parle pas* (VII, 37; IX, 17 et 25).

⁴ MARC, VII, 32.

⁵ MARC, VI, 5, et LUC, IV, 40

ciel il fit une prière ardente¹ et il dit à l'homme : « Ouvre-toi ». Saint Marc tient à faire remarquer que dans ce milieu purement grec Jésus parla araméen : « Êphphata² ». Aussitôt les oreilles de l'homme s'ouvrirent et le lien qui embarrassait sa langue fut rompu. L'homme parlait correctement son idiome³.

De loin, les spectateurs n'avaient rien perdu de la scène. Jésus allant à eux leur recommanda, ainsi qu'à l'homme qu'il avait guéri, de ne rien dire de cette guérison; car il désirait ne pas être, en cet endroit où il voulait prier, l'objet de nombreuses sollicitations. Mais plus il recommandait le silence, et plus haut ces hommes admiraient ce qui venait de se passer; et ils allaient dans les environs en répandre le bruit. Comme l'état de l'infirmes guéri était connu pour incurable, tous ceux qui apprirent sa guérison soudaine en furent extraordinairement frappés⁴, et de tous côtés sur le territoire de Hippos on exaltait Jésus en disant : « Il a bien fait toutes choses, il fait entendre les sourds et parler les muets⁵ ».

Le résultat de cet enthousiasme fut que des foules nombreuses se hâtèrent de venir auprès de Jésus sur la montagne où il s'était momentanément établi; et

¹ Saint Marc dit : ἐστενάξε, *il se lamenta*. On a expliqué ce mot de diverses manières; le sens le meilleur nous paraît être : *il pria avec l'ardeur de quelqu'un qui est dans la peine*.

² MA c, VII, 34.

³ MARC, VII, 35 : *Il parlait correctement*. Si cet homme eût été sourd-muet de naissance, il n'aurait pas instantanément connu une langue, à moins de supposer que le miracle lui conférant la parole ait été accompagné du don instantané d'une langue.

⁴ MARC, VII, 37.

⁵ MARC, *ibidem* : Τοὺς κωφοὺς ποιεῖ ἀκούειν καὶ τοὺς ἀλάλους λαλεῖν.

on lui amenait des boiteux, des aveugles, des sourds, des estropiés, et encore d'autres atteints de maux divers¹. On jetait ces malheureux à ses pieds; et lui, voyant que l'isolement ne lui était plus possible, les guérissait tous sans opposer de résistance à leurs prières. Aussi toute cette foule était dans l'admiration, et bien qu'elle fût païenne, elle glorifiait le Dieu de Jésus, le Dieu d'Israël².

Cette affluence durait depuis trois jours³. Captivés par le charme de ses paroles et l'ascendant de toute sa personne, ces gens ne pouvaient se décider à se séparer de lui; et comme on était au commencement de septembre, la nuit ne les engageait pas à regagner leurs demeures; ils dormaient à la belle étoile, couchés sur le sol rocailleux. Mais bientôt les vivres qu'ils avaient apportés furent consommés, et sur cette montagne inhabitée et inculte il était excessivement difficile de renouveler ceux-ci. Jésus voyait que ces gens commençaient à se ressentir de ce long jeûne; appelant à lui ses disciples, il leur dit : « J'ai pitié de cette foule; car voilà déjà trois jours qu'elle reste près de moi et elle n'a pas de quoi manger. Si je les renvoie à jeun dans leurs demeures, ils défailleraient sur le chemin, d'autant que quelques-uns d'entre eux qui sont venus de loin ont une grande distance à parcourir ».

¹ MATTHIEU, XV, 30.

² MATTHIEU, XV, 31.

³ MARC, VIII, 1 : 'Εν ἐκείναις ταῖς ἡμέραις παντόλλου ὄχλου ὄντος, *en ces jours-là la foule étant fort nombreuse*. Une autre leçon porte : πάλιν πόλλου ὄχλου ὄντος, *la foule étant de nouveau nombreuse*; cette leçon est moins bonne, car on ne voit pas clairement à quoi se rapporte le mot πάλιν, *de nouveau*.

« Mais comment », objectèrent les apôtres, « nous procurer en cette solitude¹ assez de pains pour nourrir tout ce monde? » Négligeant l'objection, Jésus tranquillement leur demanda : « Combien avez-vous de pains? — Il nous en reste sept, plus quelques petits poissons séchés », répondirent-ils².

Alors Jésus fit passer parmi la foule l'ordre de s'étendre à terre en vue d'un repas³. Puis prenant les sept pains et les poissons, il prononça la formule ordinaire d'actions de grâce; il rompit les pains, en mit les morceaux dans les hauts paniers⁴ de ses apôtres et dit à ceux-ci de distribuer ces morceaux dans la foule. Alors se renouvela le miracle qui avait eu lieu six mois auparavant près de Bethsaïde Julias, les morceaux de pain se reformaient dans les paniers au fur et à mesure de la distribution. Jésus bénit et fit distribuer de même les petits poissons, qui, eux aussi, se multiplièrent selon le nombre des personnes étendues sur le sol. Or il y avait là quatre mille hommes, et, en outre, quelques enfants en bas âge et quelques femmes. Quand tout ce monde eut été rassasié, Jésus le congédia; les apôtres cependant ramassaient les restes du repas; des morceaux ils

¹ MATTHIEU, XV, 33 : 'Εν ἐρημίᾳ, dans une solitude; MARC, VIII, 4 : ἐν, ἐρημίας, au milieu d'une solitude. Les traducteurs français rendent ἐρημία par désert; ce qui est fautif. Le traducteur de saint Matthieu, de même que saint Marc disent ἐρημος quand ils parlent de désert (MATTHIEU, III, 1 et 3; IV, 1; XI, 7. MARC, I, 3, 4 et 12).

² MATTHIEU, XV, 34; MARC, VIII, 7.

³ Les deux évangiles ont ici le verbe ἀναπύω, tomber ou s'étendre de côté, correspondant à notre verbe se mettre à table.

⁴ Dans le récit de la première multiplication des pains le mot employé par les évangiles avait été κόφινος, couffin; ici ils emploient le mot στυρίς qui indique un panier profond tressé en spirale.

remplirent sept de leurs hauts paniers, ça leur fut une provision pour les prochaines journées.

Dès que la foule eut complètement disparu, Jésus à son tour quitta la colline et descendit au rivage où il trouva la barque de Pierre¹. Elle avait dû, sur son ordre, être amenée de Bethsaïde par quelques-uns des soixante-douze chargés de l'arrangement du voyage. Jésus monta aussitôt dans la barque et traversant le lac en biais il alla, après une nuit passée à bord, aborder sur la rive occidentale non loin de Magdala dans un district que saint Marc nomme Dalmanoutha².

¹ L'emploi de l'article défini dans les deux évangiles, τὸ πλοῖον, *la barque* (MATTHIEU, XV, 39, et MARC, VIII, 10), montre qu'il ne s'agit pas d'une barque d'occasion, mais de la barque dont Jésus était accoutumé de se servir.

² MARC, VIII, 10. La trace de cet endroit s'est perdue. Les premiers manuscrits grecs de l'évangile de saint Matthieu (XV, 39) portaient εἰς τὰ ὅρια Μαγαδάν, *dans les limites de Magadan*, et c'est la leçon qu'a préférée la *Vulgate*. Mais Magadan ne répond à rien de connu; il est probable que le traducteur de l'original araméen aura mal lu le nom écrit par saint Matthieu et l'aura déformé en Nagadan. Les copistes postérieurs auront rectifié l'erreur et rétabli le nom de Magdala, leçon des manuscrits moins anciens.

CHAPITRE XLII

Excursions de Jésus vers Magdala et Bethsaïde Julias.

Les évangiles de saint Matthieu et de saint Marc nous font entendre que cette excursion de Jésus du côté de Magdala était voulue¹. Mais nous n'avons aucun indice qui nous aide à discerner le motif; tout ce que nous pouvons dire, c'est que Jésus n'avait pas prononcé contre Magdala les mêmes invectives que contre Capharnaüm, Bethsaïde et Chorazaïn; il jugeait donc que les habitants de cette petite ville ne s'étaient pas rendus coupables envers lui de la même ingratitude que les habitants des villes voisines²; beaucoup sans doute conservaient des miracles qu'il avait accomplis au milieu d'eux³ un souvenir vivace, sans parler même de la plus célèbre habitante de la petite ville, Marie, la pécheresse repentie qui s'était vouée pour le reste de ses jours à son service. Il était donc probable que,

¹ « Il monta dans la barque et vint au territoire de Magdala » (MATTHIEU, XV, 39). « Montant aussitôt dans la barque avec ses disciples il vint au pays de Dalmanoutha » (MARC, VIII, 10). Le verbe *venir* indique un acte volontaire; autrement les évangélistes eussent dit : *Il fut porté*.

² MATTHIEU, XI, 21 et suiv.; LUC, X, 13 et suiv.

³ MARC, III, 10 et 11; LUC, VII, 21. Voir plus haut pages 273 et 300.

en faisant escale près de Magdala, Jésus trouverait des personnes toutes prêtes à lui faire un accueil favorable, et nous pouvons croire que les choses se passèrent d'abord dans ces conditions. Mais la nouvelle de la présence de Jésus ne pouvait pas se maintenir dans le seul cercle de ceux qui lui étaient attachés par la gratitude ou la sympathie. La barque de Pierre, que tous les pêcheurs du lac connaissaient, était un indice révélateur qui ne pouvait échapper aux regards des pharisiens de la petite ville. Ayant donc été informés de l'arrivée de Jésus et étant désireux de lui nuire, ils sortirent de la ville et allèrent le trouver¹. Ce devait être deux ou trois jours après qu'il avait atterri². Dans leur groupe figurait certainement Simon, celui qui, l'année précédente, s'était conduit envers Jésus avec si peu d'égards et s'était par suite attiré de lui des remarques sévères³. Saint Matthieu mentionne que quelques sadducéens se joignirent aux pharisiens⁴; mais sous ce nom il a voulu, croyons-nous, désigner des hérodiens qui par leur tièdcur religieuse se rapprochaient des sadducéens; car il n'est pas vraisemblable que de véritables sadducéens, c'est-à-dire des aristocrates attachés par des raisons à la fois matérielles et politiques à Jérusalem et au Temple, soient allés s'égarer au loin dans une petite ville perdue telle que Magdala⁵; saint Marc, d'ailleurs, précisera le

¹ Marc, VIII, 11.

² Voir la note 3 à la page 458.

³ Luc, VII, 40, 44 et suivants.

⁴ Matthieu, XVI, 1.

⁵ Ce passage de saint Matthieu est le seul qui mentionne la présence de sadducéens en Galilée.

sens qu'il convient de donner à cette expression de saint Matthieu quand, au lieu des sadducéens mentionnés par celui-ci, il adjoindra dans son récit Hérode Antipas aux pharisiens de Magdala¹.

En tout cas, quels qu'ils fussent, les sectaires venant de cette ville se mirent, dès qu'ils eurent trouvé Jésus, à argumenter avec lui sur les paroles qu'il avait prononcées à Capharnaüm². S'il était vraiment descendu du ciel³, s'il était vraiment le représentant de Dieu⁴, il devait avoir la puissance de prouver ses assertions en faisant sortir des profondeurs du ciel un signe éblouissant devant lequel tous s'inclineraient⁵; les Hébreux, à l'exemple des Chaldéens, observaient avec anxiété tous les phénomènes célestes et en tiraient des présages ou des leçons de conduite⁶. Mais Jésus ne voulut pas accéder à ce désir d'hommes malintentionnés; ses miracles, selon le mot de Bossuet⁷, « étaient d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau; ils tenaient plus de la bonté que de la puissance ». Il guérissait les malades, nourrissait les affamés, ressuscitait les morts; il ne faisait pas d'ostentation. Il répondit donc à ces hommes en

¹ MARC, VIII, 15.

² MARC, VIII, 11.

³ JEAN, VI, 38.

⁴ JEAN, IV, 46 : 'Ο ὢν παρὰ τοῦ θεοῦ, *celui qui est de la part de Dieu*.

⁵ MATTHIEU, XVI, 1; MARC, VIII, 11.

⁶ Nous verrons un peu plus tard (LUC, XI, 16) les pharisiens de Jérusalem réclamer aussi de Jésus un signe sortant du ciel. Et peut-être, comme nous l'avons dit (voir plus haut, page 332), qu'une demande semblable lui avait déjà été présentée à Capharnaüm après la guérison du possédé aveugle et muet.

⁷ *Discours sur l'Histoire Universelle*, chapitre XIX.

déplorant leur aveuglement : « Le soir venu, vous savez dire : il fera beau demain, car le ciel est empourpré. Et le matin vous savez dire : il fera mauvais temps aujourd'hui, car le ciel est d'une rougeur sombre. Ainsi, d'après l'aspect du ciel, vous savez juger le temps qu'il fera tel jour : mais vous êtes tout à fait incapables de comprendre les signes des temps (de vous rendre compte que le royaume de Dieu est venu). Pourquoi cette génération adultère et mauvaise demande-t-elle un nouveau signe? Aucun signe ne lui sera donné que celui du prophète Jonas¹. ».

Cette annonce de la passion et de la résurrection ne pouvait être comprise par les Magdaléens; et, parce qu'elle était incompréhensible, fut-elle prise par ceux-ci comme une raillerie, une offense? Voulurent-ils en venir à des voies de fait contre Jésus? De ce qui se passa alors nous ne savons qu'une chose; c'est que Jésus les laissa brusquement; il remonta dans la barque avec ses apôtres et prit la direction de Bethsaïde Julias vers l'extrémité septentrionale du lac².

Ce départ avait eu lieu avec une telle précipitation que les apôtres oublièrent de se munir de pain pour le repas du soir. De tout ce qui avait été recueilli dans les sept hauts paniers, après la multiplication des pains sur la colline près de Hippos, il ne restait plus qu'un pain³; ce qui, vu le nombre

¹ MATTHIEU, XVI, 2-4; MARC, VIII, 12.

² Il ne peut être question ici de Bethsaïde près Capharnaüm, puisque saint Matthieu précise que la barque alla vers l'autre rive du lac, etc. τὸ πέραν. (XVI, 5.)

³ Ce trait indique que le séjour de Jésus près de Magdala fut de

des apôtres, était une quantité dérisoire. Quand ils s'aperçurent de cette pénurie, la barque étant au milieu du lac et le soir probablement étant venu, ils s'inquiétèrent; or Jésus à ce moment leur adressa l'avis suivant. « Prenez garde au levain des pharisiens et à celui d'Hérode¹ ». Tout entier à la pensée de ce qui venait de se passer entre lui et les sectaires de Magdala, Jésus parlait de la fausse piété des pharisiens et de l'indifférence frivole des hérodiens; l'une et l'autre pouvaient, en effet, devenir un ferment corrupteur parmi ses disciples. Mais les apôtres se méprirent sur le sens de ces paroles; ne pensant qu'au pain qui allait faire défaut pour le repas dont l'heure était venue, ils s'imaginaient que Jésus les approuvait de ne pas avoir acheté de provisions chez des gens malintentionnés²; mais ils en revenaient toujours à la conclusion : « Tout de même nous n'avons pas pris de pains³ ».

Jésus les entendant dialoguer sur ce thème les ramena à la saine compréhension de ses paroles : « Pourquoi raisonnez-vous sur ce que vous n'avez pas de pains? N'avez-vous encore aujourd'hui ni sens, ni intelligence? Avez-vous toujours le cœur endurci? Ayant des yeux, ne voyez-vous point? ayant des oreilles, n'entendez-vous point? Et avez-vous perdu

quelques jours; lui et ses apôtres n'auraient pas consommé en l'espace d'un jour le contenu de sept paniers assez grands.

¹ MARC, VIII, 15. Saint Matthieu (XVI, 6) dit : « Gardez-vous avec soin du levain des pharisiens et des sadducéens ». On trouve dans l'évangile de saint Luc (XII, 1) une phrase analogue; mais elle fut dite plus tard, dans d'autres circonstances.

² MATTHIEU, XVI, 7.

³ MARC, VIII, 16.

la mémoire¹? Combien de corbeilles pleines de morceaux avez-vous emportées quand j'ai rompu les cinq pains pour les cinq mille? » — « Douze », répondirent les apôtres. — « Et quand j'ai rompu les sept pains pour les quatre mille, en combien de paniers pleins avez-vous emporté les morceaux? » Et ils lui dirent : « En sept » — « Eh bien ! » poursuivit Jésus, « ne comprenez-vous pas encore²? »

Les apôtres comprirent alors qu'en aucun cas Jésus ne les laisserait mourir de faim faute de pain, et que, s'il les avait mis en garde contre le levain des pharisiens et le levain d'Hérode, ce n'était pas du levain à mettre dans le pain qu'il leur avait parlé, mais du levain corrupteur contenu dans les doctrines de ces hommes et qui pouvait empoisonner les âmes³.

Les évangélistes ne nous disent pas comment, durant la traversée assez longue qu'ils avaient à faire entre Magdala et Bethsaïde Julias, Jésus suppléa au manque de pain dont s'inquiétaient les apôtres; peut-être jeûnèrent-ils; peut-être furent-ils nourris par la puissance miraculeuse de Jésus.

La traversée, en tout cas, s'acheva tranquillement,

¹ Allusion à la prophétie d'Isaïe (VI, 10) : « Aveugle le cœur de ce peuple et rends ses oreilles sourdes et ferme ses yeux, de peur qu'il ne voie de ses yeux et n'entende de ses oreilles, et que de son cœur il ne comprenne ». Jésus avait déjà rappelé ce passage du prophète à propos de son enseignement en paraboles (MATTHIEU, XIII, 14 et 15; MARC, IV, 11 et 12).

² MATTHIEU, XVI, 9-11; MARC, VII, 19 et 20. Les deux évangélistes conservent ici la distinction qu'ils ont faite entre les *couffins*, *κοφίνωι*, où furent mis les morceaux restant de la première multiplication des pains et les *paniers*, *σπυρίδες*, où furent mis les morceaux provenant de la seconde.

³ MATTHIEU, XVI, 12

et, comme il avait été décidé, la barque aborda au port de Bethsaïde Julias; là Jésus ne resta pas dans le quartier des pêcheurs, il monta dans la partie neuve qu'avait fait construire le tétrarque Philippe¹; les évangélistes ne nous disent pas dans quel but. Il semble qu'il alla seul sans ses apôtres², et qu'il désirait y être ignoré de la généralité des habitants. Mais il fut reconnu par quelques personnes qui lui amenèrent un homme (leur parent probablement) devenu récemment aveugle; et on le pria de toucher de la main ce malheureux afin de le guérir. En réponse à cette requête, Jésus prit cet aveugle par la main et l'emmena hors de la petite ville.

Quand ils furent dans la campagne, Jésus s'arrêtant mit de sa salive sur les paupières³ de l'aveugle; puis lui imposant les mains il lui demanda : « Voistu? » L'homme leva les yeux et dit : « Je vois les hommes pareils à des arbres; ils marchent ». De nouveau Jésus pratiqua l'imposition des mains sur l'aveugle, cette fois sur ses yeux mêmes; et de nouveau il le fit regarder droit devant lui, cet homme obéit; il était complètement rétabli dans sa vision

¹ Saint Marc traite Bethsaïde Julias de *bourg*, *κώμη* (VIII, 23 et 26); ce qui correspond à ce qu'en dit Josèphe (*Antiquités hébraïques*, livre XVIII, chap. II, par. 1) : « Philippe nomma du nom de Julie, fille de César (Auguste), le bourg de Bethsaïde près du lac de Génésareth, lui ayant conféré la dignité de ville à cause du nombre de ses habitants et de toute sa richesse ».

² MARC, VIII, 22 : « Et il vint dans Bethsaïde, καὶ ἔρχεται εἰς Βηθσαϊδάν ».

³ Saint Marc emploie ici le mot ὀμματα tandis que deux versets plus loin il dira ὀφθαλμοὶ pour désigner exactement les yeux; le premier de ces mots ayant une signification plus générale doit s'entendre des paupières, tandis que le second s'applique seulement aux globes des yeux.

normale¹; il voyait distinctement, même à grande distance².

La guérison étant achevée, Jésus dit à cet homme de retourner dans sa demeure, mais sans repasser par Bethesda, et il ajouta : « Ne le dis à personne de la petite ville³ ».

Le motif de cette injonction est resté obscur; mais de celle-ci nous pouvons déduire que Jésus ne voulant pas que sa présence s'ébruitât, se hâta de retourner à la barque de Pierre et de reprendre le lac. Cette fois ce fut pour rentrer à Capharnaüm où il avait donné rendez-vous à jour fixe aux soixante-douze disciples qu'il avait envoyés en avant de lui pour lui faciliter son long voyage.

Celui-ci avait duré cinq mois.

¹ MARC, VIII, 25 : ἀποκατεστάθη, *il fut rétabli.*

² MARC, VIII, 25 : καὶ ἐνέβλεψε τηλαυγῶς ἅπαντας, *et il voyait clairs au loin tous les gens.*

³ MARC, VIII, 26 : μηδὲ εἰς τὴν κώμην εἰσέλθης, μηδὲ εἰπῆς τινὶ ἐν τῇ κώμῃ, *ni n'entre dans le bourg, ni ne parle à personne du bourg.*

CHAPITRE XLIII

**Jésus se rend à Jérusalem pour la fin de la Semaine
des Tabernacles de l'an 29.**

Jésus avait à dessein fixé à ses soixante-douze disciples, pour leur rendez-vous à Capharnaüm, une date précédant de quelques jours la semaine des Tabernacles; il ne lui convenait pas que ses disciples fussent au moment de celle-ci en terre païenne; il voulait, au contraire, qu'ils eussent toutes facilités soit pour aller alors à Jérusalem, comme l'avait prescrit la loi mosaïque, soit au moins pour accomplir dans un milieu juif tous les rites particuliers à ces fêtes.

Les soixante-douze disciples furent exacts au rendez-vous; et ils revenaient pleins de joie¹; car ils avaient réussi à remplir efficacement les deux missions que leur avait confiées Jésus dans ses instructions : guérir les malades et annoncer le royaume de Dieu²; ils avaient même réussi à dépasser ce programme; car plus heureux que la plupart des apôtres qui, nous nous en souvenons, n'avaient pas

¹ Luc, X, 17.

² Luc, X, 9.

eu au pied du Mont Thabor la puissance de libérer un démoniaque, ils avaient pu chasser les démons, là où ils avaient rencontré des possédés. « Seigneur », disaient-ils, « les démons mêmes nous sont soumis quand nous leur parlons en ton nom. »

« Oui », répondit Jésus à cette mention de leurs exorcismes heureux, « je voyais Satan tomber du ciel avec la même vitesse que la foudre. Et voici que je vous donne le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions et sur toute la puissance de l'ennemi, sans que rien puisse vous nuire¹. Cependant ne vous réjouissez pas de ce que les esprits méchants vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux²! »

Alors constatant les résultats heureux qu'avait eus l'action de ses soixante-douze missionnaires, Jésus tressaillit de joie dans l'Esprit-Saint et il s'écria en extase³ : « Je te rends grâces, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses⁴ aux sages et aux savants de ce monde et que tu les as révélées aux humbles; oui, Père, je te rends grâces parce qu'il t'a plu ainsi⁵ ».

¹ SAINT LUC, X, 19. — Ἰδοὺ δίδωμι ὑμῖν τὴν ἐξουσίαν τοῦ πατεῖν ἐπάνω ὄφεων καὶ σκορπίων. Sur la foi d'un autre manuscrit qui a δέδωκα au lieu de δίδωμι, la *Vulgate* a traduit : *Ecce dedi vobis potestatem*, etc., *voilà que je vous ai donné*, etc. Mais, précédemment, les évangiles n'ont parlé d'aucune immunité accordée aux disciples contre les serpents et les scorpions. Il ne sera, dans l'Evangile, parlé une autre fois d'une telle immunité que plus tard, par saint Marc (XVI, 18), au moment de l'Ascension.

² LUC, X, 20.

³ LUC, X, 21.

⁴ Ταῦτα, ces choses (Luc, X, 21). Ce mot ne se rapporte pas directement aux dernières paroles de Jésus, mais, d'une manière générale, à sa mission sur terre dont le résultat est la chute de Satan.

⁵ Cette action de grâces a été placée par saint Matthieu après la

Après cette action de grâces, Jésus proclama devant ses apôtres et ses disciples que c'est par lui seul qu'on arrive à la connaissance du père : « Tout m'a été donné par mon père. Et personne ne sait qui est le fils, si ce n'est le père; et nul ne connaît le père si ce n'est le fils et celui à qui le fils aura voulu le révéler¹ ». Et, comme détenteur de la vérité et de la puissance divine, Jésus prononça la célèbre exhortation : « Venez à moi vous tous qui peinez et qui ployez sous le fardeau, je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug et instruisez-vous de moi parce que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez ainsi le repos pour vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau est léger² ». Et Jésus termina son allocution par ces paroles : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! Car je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu; entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu³ ».

On approchait, comme nous l'avons dit, de la semaine des Tabernacles; en l'an 29, elle s'ouvrit le mardi soir, 11 octobre. Les années précédentes, Jésus avait passé en entier cette semaine à Jérusalem conformément au précepte donné par le *Deutéronome*⁴. Mais cette année-ci la prudence humaine lui conseil-

malédiction lancée par Jésus contre Capharnaüm, Bethsaïde et Chorazaïn; placement qui s'explique mal; il convient de reporter tout le passage de saint Matthieu à la place qu'a le passage correspondant de saint Luc dans la suite des faits évangéliques.

¹ MATTHIEU, XI, 27; LUC, X, 22.

² MATTHIEU, XI, 28-30. Ces paroles sans doute furent souvent répétées par Jésus.

³ LUC, X, 23 et 24.

⁴ *Deutéronome*, XVI, 16.

lait de s'abstenir; à la dernière fête de Pâque les pharisiens de Jérusalem s'étaient indignés de ce que non seulement il s'était proclamé égal en puissance à Dieu qu'il nommait son père¹, mais encore de ce qu'il avait revendiqué d'être honoré par un culte en parité avec Dieu². Dans leur indignation les pharisiens avaient résolu la mort de Jésus³, et s'il reparaissait à Jérusalem, bien certainement ces hommes chercheraient à exécuter leur dessein homicide.

Les apôtres, qui avaient été témoins de la rage soulevée par les paroles de Jésus, connaissaient le danger; mais il venait de leur dire qu'il disposait du pouvoir de fouler aux pieds la puissance de l'ennemi⁴; pourquoi ne déploierait-il pas cette puissance à Jérusalem contre ceux qui lui voulaient du mal? C'est la remarque que firent à Jésus ses cousins, ceux que l'on nommait ses frères.

« Pars », lui dirent-ils; il était, en effet, temps de partir pour ceux qui voulaient arriver à Jérusalem avant l'ouverture des fêtes⁵. « Va en Judée afin que tes disciples de là-bas voient aussi les œuvres que tu fais. Car personne cherchant à être en évidence n'agit en secret », c'est-à-dire en limitant à des provinces éloignées du grand centre israélite l'activité révélatrice de sa puissance. « Puisque tu as le pouvoir de faire de si grandes choses, manifeste-toi au monde⁶ ».

¹ JEAN, V, 17.

² JEAN, V, 21.

³ JEAN, VII, 1.

⁴ LUC, X, 19.

⁵ JEAN, VII, 2.

⁶ JEAN, VII, 3 et 4.

Depuis plus de deux ans, Jésus, dans les divers séjours qu'il avait faits à Jérusalem, avait opéré bien des miracles, et il s'était, grâce à eux, gagné un certain nombre de disciples¹; même un des pharisiens qui siégeaient au Grand Conseil, Nicodème, avait, à la vue de ces miracles, reconnu que Jésus était un éducateur envoyé par Dieu². Jésus s'était donc suffisamment manifesté à Jérusalem. Mais tous ses actes n'avaient pu donner à ses frères la foi en sa divinité. Pour croire en celle-ci, ils réclamaient davantage, une grande manifestation messianique dans Jérusalem; ce qui, étant données les idées alors en vogue, devait être la combinaison d'un phénomène céleste et d'un avènement de royaume terrestre³.

« Ses frères mêmes ne croyaient pas en lui », nous dit douloureusement saint Jean⁴. Les commentateurs restreignent en général à ceux des frères qui n'étaient pas apôtres la démarche inspirée par le scepticisme qui fut faite auprès de Jésus. Nous pensons, au contraire, qu'il n'y a pas de différence à établir entre les quatre frères; Jacques le Mineur et Jude (Thaddée) avaient les mêmes sentiments que Josès et Simon; six mois plus tard, pendant la cène qui précéda immédiatement la Passion, nous entendrons Jude s'étonner encore, et presque dans les mêmes

¹ JEAN, II, 23 et VII, 31 et 41.

² JEAN, III, 2.

³ *Actes des Apôtres*, I, 6. Après la résurrection, quand Jésus annonce à ses disciples qu'ils seront, dans peu de jours, baptisés dans le Saint-Esprit, plusieurs répondent en lui demandant si, au moment de ce baptême, il rétablira l'ancien royaume d'Israël.

⁴ JEAN, VII, 5.

termes, de ce que Jésus ne voulait pas « se manifester au monde¹ ».

Jésus ne condescendit pas à discuter l'insinuation de ses frères; il leur répondit brièvement : « Mon temps n'est pas encore venu, mais le vôtre est toujours à point. Le monde ne peut pas vous haïr², tandis qu'il me hait parce que je rends de lui ce témoignage que ses œuvres sont mauvaises³. Allez donc, vous, à cette fête; moi je n'y vais pas maintenant, parce que mon temps n'est pas encore accompli⁴ ».

Les frères ne comprirent pas le sens exact des paroles de Jésus; ils crurent qu'il était décidé à s'abstenir complètement de toute participation à la fête de Jérusalem, conformément aux avis de la prudence humaine; et là-dessus, le laissant à Capharnaüm, ils partirent pour la ville sainte avec la plupart des apôtres et des autres disciples.

Le retour de Jésus à Capharnaüm ne paraît pas avoir causé grande excitation dans la petite ville; la

¹ JEAN, XIV, 22 : Τι γέγονεν, ὅτι ἡμῖν μέλλεις ἐμφανίζειν σεαυτὸν, καὶ οὐχὶ τῷ κόσμῳ; *pourquoi est-ce à nous que tu vas te manifester et non au monde?* Le conseil donné par les quatre frères avant la fête des Tabernacles était : φανέρωσον σεαυτὸν τῷ κόσμῳ, *manifeste-toi au monde.*

² JEAN, VII, 7.

³ Jésus, dans son entretien secret avec Nicodème, lors de la Pâque de l'an 27, avait traité de *mauvaises* les œuvres du monde (JEAN, III, 19). Mais il est bien douteux que ces paroles prononcées en secret soient le témoignage auquel Jésus fait allusion ici. On pourrait plutôt le chercher dans l'allocution qu'à la fin de la Pâque de l'an 29 il adressa aux pharisiens de Jérusalem; il leur reprocha, alors, de n'avoir pas de véritable amour pour Dieu (JEAN, V, 42) et de rechercher la fausse gloire les uns chez les autres, au lieu de la rechercher chez Dieu seul (JEAN, V, 44).

JEAN, VII, 8.

colère dont elle était enflammée contre lui avait eu le temps de s'émousser pendant les cinq mois qu'avait duré son voyage, et nous pouvons, d'ailleurs, penser qu'Antipas s'était éloigné; nous le retrouverons en Pérée bien peu de temps après¹. Bref, quelle que puisse être la cause de cette accalmie, Jésus ne fut pas inquiété quand il apparut à Capharnaüm pour réunir auprès de lui et de ses douze apôtres les soixante-douze disciples revenus de mission; il ne fut pas inquiété non plus les jours suivants, bien que sa présence ne pût plus être un mystère pour personne à Capharnaüm. Dans ces conditions il put en toute tranquillité au sabbat suivant (samedi 8 octobre) se rendre à la grande synagogue et y prendre la parole selon son ancienne coutume.

Certainement le nombre des hommes présents à l'office était faible; les pharisiens, en particulier, devaient presque tous être partis pour Jérusalem afin d'y célébrer la fête des Tabernacles; mais un « certain docteur de la loi² » était resté et il écoutait Jésus. Le texte que ce dernier avait à commenter se rapportait à la vie éternelle; ce pouvait être, par exemple, ce passage de Daniel : « Beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre qu'ils verront toujours³ ».

Quand Jésus eut terminé son commentaire, le docteur de la loi se leva⁴, et, avec le désir de prendre

¹ Luc, XIII, 31.

² Νομικός τις, Luc, X, 25.

³ DANIEL, XII, 2.

⁴ A partir du chapitre x jusque vers la fin du chapitre xviii, l'évangile de saint Luc est fragmentaire, et ce n'est pas sans difficulté qu'on

Jésus en défaut, il lui posa cette question : « Maître qui nous enseignes¹, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle? » — Lui montrant l'armoire où étaient rangés les manuscrits des Écritures, Jésus lui dit : « Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? qu'y lis-tu? » — Le docteur, dans sa réponse, combina deux passages du *Pentateuque* : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit²; et tu aimeras ton prochain comme toi-même³ ».

« Tu as bien répondu », fit Jésus; « fais cela et tu auras la vie éternelle⁴ ».

Le docteur perçut-il une nuance d'ironie dans la sentence de Jésus? peut-être pensa-t-il que, aux yeux de Jésus, il n'avait pas en toute occasion été suffisamment charitable envers le prochain? Toujours est-il qu'il crut devoir poser une seconde question : « Et qui est mon prochain? »

Jésus, qui était resté sur l'estrade du lecteur, reprit la parole et dit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho⁵ et il tomba entre les mains de

relie les uns aux autres les épisodes détachés qu'il relate. On ne réussit à établir la liaison que grâce à des traits particuliers qui aident à localiser les scènes. Ici, par exemple, en parlant d'un docteur de la loi *qui se lève pour tenter Jésus* (X, 25), saint Luc indique clairement que la scène se passe dans une synagogue, à la suite d'un enseignement donné par Jésus.

¹ Διδάσκαλε, Luc, X, 25.

² *Deutéronome*, VI, 5 : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force ». Le docteur de la loi ajoute : De tout ton esprit.

³ *Lévitique*, XIX, 18 : Tu aimeras ton ami comme toi-même.

⁴ Littéralement : *tu vivras* (Luc, X, 28).

⁵ De cette mention de Jéricho, plusieurs commentateurs ont déduit que toute la scène se serait passée dans une synagogue de cette ville. Cette opinion nous paraît tout à fait erronée; Jésus dut, il est vrai,

voleurs qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, le laissèrent sur le sol à demi mort. Par hasard un prêtre vint à descendre par le même chemin; il vit le blessé, mais passa outre. Pareillement un lévite qui se trouvait par là vit le blessé et passa outre. Au contraire, un Samaritain qui voyageait arriva près de lui et, l'ayant vu, fut ému jusqu'aux entrailles; s'approchant, il pansa ses plaies en versant sur elles de l'huile mêlée de vin. Puis l'ayant hissé sur sa monture¹, il le mena à une hôtellerie où il prit soin de lui. Le lendemain il tira de sa ceinture deux deniers² et les donna à l'hôtelier en lui disant : Aie soin de cet homme et tout ce que tu dépenseras en plus pour lui, je te le rembourserai à mon voyage de retour. Lequel des trois », conclut Jésus en s'adressant au docteur, « te paraît avoir été le prochain de l'homme tombé entre les mains des voleurs? » — « Celui qui a exercé la miséricorde envers lui », répondit le docteur. — « Va », lui dit Jésus, « et toi aussi agis de même. » Le docteur se tut. — L'office était terminé.

Jésus avait décidé d'arriver à Jérusalem au milieu de la semaine des Tabernacles³; et comme un repos sabbatique était de rigueur le premier jour de cette

passer par Jéricho pour gagner Jérusalem, quand il se décida à aller dans cette ville pour les derniers jours de la semaine des Tabernacles; mais, comme nous le dirons, il voyagea en cachette (JEAN, VII, 10); il ne put donc prendre la parole, durant ce voyage, devant une assemblée nombreuse.

¹ Probablement un mulet; en Palestine, les gens de condition modeste étaient alors, bien rarement, possesseurs de chevaux.

² Saint Luc (X, 35) emploie ici un nom de monnaie romaine, *δηνάριον*, *denarius*; mais, en fait, le Samaritain dut remettre à l'hôtelier deux quarts de sicle.

³ JEAN, VII, 14.

semaine, 11/12 octobre, ce qui allongeait d'autant le temps du voyage, Jésus ne dut pas tarder à se mettre en route. Il partit de Capharnaüm mystérieusement, « comme en cachette¹ » et il voyagea de même ; il voulait, en effet, que son arrivée à Jérusalem fût une surprise. Il n'avait donc avec lui que très peu de compagnons, probablement ses trois apôtres privilégiés qu'il avait retenus² à Capharnaüm au moment du départ des autres.

De ce voyage mystérieux nous ne connaissons qu'un fait. Ayant gagné la Judée soit par la Pérée, soit par la route de Scythopolis, Jésus arriva à Béthanie près de Jérusalem le troisième jour, croyons-nous, de la semaine des Tabernacles, et il se présenta à l'improviste chez les amis qu'il avait dans ce village. Lazare était absent ; en observateur fidèle de la loi mosaïque, il s'était rendu à Jérusalem pour y célébrer la fête ; ses sœurs, Marthe et Marie, au contraire, étaient restées à Béthanie, les femmes n'étant pas astreintes à se rendre à Jérusalem ; et toutes deux célébraient la fête « en dedans de leurs portes » par des réjouissances intimes, ainsi que le prescrivait le *Deutéronome*³.

Quand elle vit arriver Jésus, Marthe voulut fêter grandement son hôte ; remettant donc à un peu plus tard la douceur d'un entretien familial, elle se mit

¹ JEAN, VII, 10.

² LUC, X, 38 — Les mots : *pendant qu'ils étaient en chemin*, montrent que Jésus ne voyageait pas seul.

³ *Deutéronome*, XVI, 14 : « Dans ta célébration de cette fête, tu feras des festins, toi, ton fils et ta fille, ton esclave et ta servante, le lévite aussi et l'étranger, l'orphelin et la veuve qui seront en dedans des portes de ta demeure ».

à préparer pour lui et ses compagnons de route un repas considérable¹. Marie, au contraire captivée tout entière par la présence de Jésus, s'assit sur le sol aux pieds de celui-ci qui lui-même avait pris place sur quelque siège, et elle écoutait sa parole dans un profond recueillement. Au bout de quelque temps, Marthe s'impatientsa de l'immobilité de sa sœur qui lui laissait tout le travail; elle s'arrêta dans ses préparatifs du repas, et avec une familiarité qu'autorisaient leurs relations amicales déjà anciennes, elle dit à Jésus : « Seigneur, ne te soucies-tu pas de ce que ma sœur me laisse faire toute seule le service? dis-lui donc de m'aider ». Jésus la calma : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses : une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part; elle ne lui sera pas enlevée² ». Et Jésus continua à parler à Marie du royaume de Dieu; mais il ne voulut pas faire peser longtemps sur Marthe le poids d'une réprimande; quelques instants après, peut-être au moment où le repas préparé par elle fut servi, il lui fit confidentiellement cette promesse, qu'il lui rappellera quelques mois plus tard dans de tragiques circonstances³ : « Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu⁴ ».

Jésus ne put pas s'arrêter longtemps dans la maison de Marthe, puisqu'il voulait être à Jérusalem pour la journée du sabbat. Béthanie se trouvant à quinze stades de Jérusalem⁵, la distance était trop

¹ LUC, X, 40 : 'Η δὲ Μάρθα περιεσπᾶτο περὶ πολλήν διακονίαν, *Marthe était distraite à cause de nombreux soins domestiques.*

² LUC, X, 41 et 42.

³ Voir volume II, page 100.

⁴ JEAN, XI, 40.

⁵ JEAN, XI, 18.

grande pour que, sans enfreindre la coutume religieuse, Jésus pût la parcourir après le coucher du soleil; d'autre part, s'il arrivait le vendredi de jour dans la ville, sa présence eût été aussitôt connue, et l'effet de surprise qu'il voulait produire dans la matinée du sabbat eût été perdu. Il est donc probable que le vendredi il se rapprocha de la ville jusqu'à la distance de deux stades, que là il passa la nuit sous un abri de fortune¹ et que, au matin, il monta au Temple, sans avoir contrevenu aux règles sabbatiques².

¹ On peut supposer que ce fut à Gethsémani qui, par rapport à Jérusalem, était en deçà de la limite sabbatique (*Actes des Apôtres*, I, 12).

² JEAN, VII, 14.

CHAPITRE XLIV

La semaine des Tabernacles.

A Jérusalem, lorsque s'ouvrit le soir du mardi 11 octobre la semaine des Tabernacles, l'opinion générale, aussi bien chez les pèlerins que chez les habitants de la ville, était que Jésus venait d'arriver pour célébrer la fête près du lieu saint, ainsi qu'il l'avait fait les années précédentes.

Déjà les pharisiens avaient pris leurs mesures en vue de son arrivée. Comme Jésus avait le don d'enthousiasmer les foules par sa parole, il était à craindre qu'un coup de main exécuté violemment contre lui pendant le temps du pèlerinage n'excitât un soulèvement grave parmi les pèlerins¹; et un tel soulèvement serait de nature à attirer de la part des autorités romaines une répression sanglante, qui ne frapperait pas seulement les pèlerins, mais atteindrait aussi les pharisiens et même les hauts dignitaires ecclésiastiques appartenant à l'école sadducéenne². Les pharisiens avaient fait miroiter cette éventualité devant les yeux des sadducéens, et par

¹ Cf. MATTHIEU, XXI, 45; XXVI, 5; LUC, XIX, 48.

² Cf. JEAN, XI, 48.

cette manœuvre ils avaient obtenu du Sanhédrin (Grand Conseil national) où ces derniers dominaient, une décision qui, selon toutes apparences, écarterait de Jésus les sympathies des pèlerins et du petit peuple; une sentence solennelle avait exclu de la synagogue, c'est-à-dire mis hors la loi religieuse, quiconque reconnaîtrait Jésus comme Messie¹; or une telle excommunication faisait perdre au Juif qui l'encourait tous ses droits nationaux, l'exposait même à la confiscation de tous ses biens². Cette perspective, pensaient les pharisiens, détournerait la masse des pèlerins de se déclarer pour Jésus, s'il faisait à Jérusalem de nouveaux miracles; et eux-mêmes, libérés de l'inquiétude d'un soulèvement populaire, auraient toutes facilités pour mener jusqu'au bout leurs projets homicides.

Cependant, malgré la sentence du Sanhédrin, une vive curiosité agitant les diverses classes de pèlerins au sujet de Jésus et de ce qu'il allait faire. « Où est-il? » se demandait-on³. Et dans la foule, selon les sentiments que chacun éprouvait, on entendait échanger des propos contradictoires : « C'est un homme de bien⁴ », disaient les uns, qui se souvenaient des guérisons faites par Jésus⁵ et souhaitaient qu'il en fit de nouvelles. « Non », répondaient les autres, « c'est un démagogue qui séduit le peuple⁶ ». Mais

¹ JEAN, IX, 22.

² I. ESDRAS, X, 8; *Épître de saint Paul aux Hébreux*, X, 34. Sous l'occupation romaine, cette confiscation devait être difficile à opérer par la seule autorité du Sanhédrin.

³ JEAN, VII, 11.

⁴ JEAN, VII, 12.

⁵ JEAN, II, 23; III, 2; V, 15.

⁶ JEAN, VII, 12.

ces discussions se faisaient à voix basse, parce que l'on craignait les dénonciations au Sanhédrin et la mise hors la loi qui menaçait d'en être la conséquence¹.

Bientôt on sut que les frères et les disciples de Jésus étaient arrivés sans lui; certainement on les questionna et ils ne purent faire que cette réponse : « Nous l'avons laissé en Galilée où il se préparait à satisfaire à la loi mosaïque, en habitant pendant toute cette semaine sous une tonnelle de feuillage ». En effet, les trois premiers jours de la semaine se passèrent sans que Jésus eût paru, sans qu'on eût même entendu parler de lui; personne à Jérusalem ne s'attendait plus à le voir cette année-là.

Grande fut donc la surprise quand, dans la matinée du sabbat (samedi 15 octobre) on le vit arriver et monter au Temple². Il venait seul, ayant momentanément écarté ses compagnons de voyage, et, selon l'habitude qu'il avait prise lors de ses précédents séjours, il alla se poster sous un des portiques du parvis des Gentils pour enseigner le peuple. Des curieux se groupèrent tout de suite auprès de lui; et vite ils devinrent d'autant plus nombreux que son enseignement, ce jour-là, fut particulièrement captivant. Des docteurs qui passaient³ prêtèrent l'oreille;

¹ JEAN, VII, 13.

² JEAN, VII, 14; ἀνέβη ὁ Ἰησοῦς εἰς τὸ ἱερὸν, *Jésus monta dans le Temple*. On ne peut s'autoriser de ce verbe *monter* pour dire que Jésus venait de la vallée du Cédron; l'expression *monter dans le Temple* s'employait aussi pour ceux qui venaient de l'intérieur de la ville (LUC, XVIII, 10.)

³ Saint Jean dit *les Juifs*; οἱ ῾Ιουδαῖοι (VII, 15), mais, nous l'avons déjà dit, sous sa plume, ce mot a la signification restreinte de *Juifs hostiles à Jésus*.

et, fort étonnés de ce qu'ils entendaient, ils dirent : « Comment cet homme connaît-il si bien les Écritures, alors qu'il n'a pas fait d'études¹? » Ces docteurs savaient que, sauf pendant trois jours après la Pâque en l'an 7, Jésus n'avait assisté à Jérusalem à aucune des leçons faites par leurs confrères². Jésus entendit leur remarque ; et pour y répondre, brisant le fil du discours qu'il tenait à l'adresse du menu peuple, il lança aux docteurs les paroles suivantes : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé, de Dieu. Si quelqu'un veut accomplir la volonté de Dieu, il comprendra vite, touchant la doctrine que je prêche, si elle est de Dieu, ou si je parle de ma propre inspiration humaine. Celui qui parle de sa propre inspiration cherche sa propre gloire ; mais celui qui comme moi cherche la gloire de son mandant, celui-là est véridique, il n'y a pas en lui de fausseté ». Puis attaquant de front les pharisiens (les docteurs qui se trouvaient là appartenaient à cette secte), Jésus poursuivit : « Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi de Dieu ? Pourtant nul de vous ne pratique cette loi ». Et brusquement il signifia à ces hommes qu'il était au fait de leurs mauvais desseins : « Pourquoi cherchez-vous à me tuer ? »

Dans le menu peuple qui était groupé autour de Jésus, la plupart ignoraient les trames des pharisiens ; ils furent surpris de cette apostrophe subite et s'imaginèrent que Jésus extravaguait : « Tu es possédé d'un démon ; qui cherche à te tuer³? »

¹ JEAN, VII, 15.

² LUC, II, 46 et 47.

³ Saint Jean précise que ces paroles furent dites par la foule,

Jésus avec grand calme répondit : « Je n'ai fait à Jérusalem un jour de sabbat qu'une seule œuvre (j'ai guéri un ataxique) et vous êtes tous offusqués de cet acte. Cependant, réfléchissez; Moïse reproduisant le commandement des patriarches vous a ordonné la circoncision (le huitième jour après la naissance); et quand le huitième jour tombe un jour de sabbat, vous pratiquez la circoncision. Or si un enfant est circoncis un jour de sabbat sans que la loi mosaïque du repos soit violée, pourquoi vous indignez-vous contre moi parce qu'un jour de sabbat j'ai rendu sain dans tout son corps un homme malade? Ne jugez donc pas sur la vaine apparence, mais rendez un jugement fondé sur l'équité¹ ».

Il semble que, ces paroles prononcées, Jésus voulut s'éloigner afin d'aller dans la ville rejoindre ses disciples; il traversait le parvis des gentils, et gagnait la porte qui donnait sur le Tyropœon, quand quelques habitants de Jérusalem le virent passer²; ceux-là connaissaient les projets ourdis contre lui par les pharisiens et ils s'étonnèrent de la hardiesse de Jésus qui circulait seul dans le Temple : « N'est-ce donc pas l'homme que l'on cherche à tuer? Et voilà qu'il parle publiquement, et on le laisse faire³! Est-ce

ὁ ὄχλος (JEAN, VII, 20); mais on peut croire qu'elles furent soufflées à celle-ci par les docteurs.

¹ JEAN, VII, 24 : « Ne jugez pas sur l'apparence, mais ayez jugé un jugement honnête ».

² JEAN, VIII, 25. Il faut noter la distinction établie par saint Jean entre les diverses personnes qui, ce matin-là, furent, au Temple, les interlocuteurs de Jésus. D'abord, ce furent ceux que saint Jean nomme les Juifs (JEAN, VII, 15), puis la foule (ὁ ὄχλος, VII, 20); enfin, certains des habitants de Jérusalem, *τινὲς ἐκ τῶν Ἱεροσολυμιτῶν* (VII, 25).

³ JEAN, VII, 26 : littéralement : *on ne lui dit rien, οὐδὲν αὐτῷ λέγουσι.*

que vraiment nos magistrats¹ auraient reconnu que celui-ci est le Christ? » Mais rejetant cette hypothèse, ils ajoutèrent : « Impossible, car nous savons d'où cet homme est originaire, tandis que, quand le Christ viendra, nul ne saura d'où il vient. » Ces hommes, on le voit, n'adhéraient pas à la doctrine officiellement professée par les docteurs et les scribes, suivant laquelle le Messie descendrait de David et naîtrait à Bethléem²; ils étaient de ceux qui rêvaient d'un Messie descendant du ciel au milieu de prodiges astronomiques³.

Jésus entendit la remarque de ces habitants de Jérusalem; alors, s'arrêtant dans sa marche au milieu du parvis⁴, il cria d'une voix forte : « Vous dites me connaître et savoir d'où je suis. Eh bien! apprenez que je ne suis pas venu de moi-même en ce monde; mais il existe vraiment celui qui m'a envoyé et que vous ne connaissez pas. Moi, je le connais; car je viens de lui, c'est lui qui m'a envoyé ».

Ainsi Jésus renouvelait la revendication d'origine divine qu'il avait élevée en ce même lieu, à la Pâque précédente, quand il s'était proclamé fils et mandataire de Dieu⁵.

Les pharisiens qui se trouvaient là en assez grand

¹ Saint Jean emploie le mot grec *archontes*.

² MATTHIEU, II, 5 et 6; JEAN, VII, 42.

³ ISAÏE, LIII, 8 : « Qui racontera sa génération? » Mais cette traduction, qui est celle des Septante et de la *Vulgate*, est contestée.

⁴ L'évangile de saint Jean étant un complément des trois évangiles synoptiques est souvent fort sommaire dans ses indications; ses lecteurs contemporains n'avaient pas besoin de données précises pour être à même de raccorder ses récits à ceux des synoptiques. Ici, saint Jean, en écrivant : ἐν τῷ ἱερῷ διδάσκων (VII, 28) *enseignant dans la partie publique du Temple*, indique que Jésus est sur le parvis.

⁵ JEAN, V, 17, 36 et 37.

nombre furent mis en fureur par ces paroles; ils ne voulaient plus retarder leur vengeance et cherchaient à assommer Jésus sur-le-champ¹. Mais ils ne parvinrent pas à mettre la main sur lui; nous ne savons quelle force les paralysa; l'évangéliste nous dit seulement que Jésus échappa à leur assaut « parce que son heure n'était pas venue² ».

D'après nous, c'est ce même jour de sabbat en sortant du Temple, que Jésus accomplit un de ses miracles les plus célèbres, la guérison d'un aveugle de naissance, miracle qui devait avoir dans sa vie humaine les suites les plus graves³. Ces suites s'espacèrent sur plusieurs jours; mais au lieu de les exposer au jour le jour, en les intercalant au milieu des autres événements qui survinrent avant la fin de la semaine de fête, saint Jean a préféré, pour mieux faire ressortir l'enchaînement de ces suites, les grouper à part en un chapitre spécial qu'il a rejeté à la fin de son récit sur le séjour fait alors à Jérusalem par Jésus. Au point de vue historique, le seul qui nous occupe, il est plus juste de replacer chaque événement à son jour et à son heure; et c'est ce que nous avons cherché à faire.

Nous pensons donc que Jésus, en quittant le Temple le 15 octobre, avait pris une rue qui devait l'amener au Mont Sion à la tente de branchages qui depuis

¹ JEAN, VII, 30 : Ἐτίθουν οὖν αὐτὸν πιάσαι, ils cherchaient donc à le fouler aux pieds.

² JEAN, VII, 30.

³ Si le sabbat, au cours duquel eut lieu la guérison de l'aveugle-né, n'était pas celui du 14/15 octobre (JEAN, IX, 14), il faudrait rejeter cette guérison au sabbat du 21/22 octobre; or, il nous paraît impossible de concilier, avec les données de saint Jean et de saint Luc, un délai aussi long.

quatre jours abritait ses disciples. Ceux-ci l'avaient rejoint, à un moment que nous ne sommes pas à même de préciser¹, et ensemble ils passèrent devant un jeune mendiant assis sur le bord du chemin; c'était un aveugle de naissance, ainsi que le disait un écriteau placé sur sa poitrine. Les apôtres lurent l'écriteau et ils se rappelèrent les paroles du *Décalogue*² : « Je suis le Seigneur ton Dieu qui punit l'iniquité des pères dans les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ». — « Rabbi », demandèrent-ils à Jésus, « qui de cet homme ou de ses parents a péché pour qu'il soit né aveugle? » — Jésus répondit : « Ni celui-ci n'a péché, ni ses parents; s'il est aveugle, c'est afin que la puissance³ de Dieu soit manifestée en lui. J'ai à exécuter, pendant qu'il fait jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé; vient la nuit, pendant laquelle personne ne peut agir; tant que je suis dans le monde je suis la lumière du monde ».

Et cela dit, Jésus se mit en devoir de faire don de la lumière à cet aveugle; il cracha à terre et, de son doigt étendant sa salive, il fit un peu de boue dont il enduisit les yeux blancs de l'aveugle. Après quoi il dit à celui-ci : « Va te laver à la piscine de Siloé⁴ ». Nous ne savons pas où se passa cette scène; peut-être sur le pont qui franchissait le Ravin des fromagers (tyropœon); l'endroit en tout cas était assez éloigné de la fontaine de Siloé qui est située

¹ JEAN, IX, 2.

² Exode, XX, 5.

³ Littéralement : les œuvres.

⁴ Saint Jean ajoute : Siloé signifie *envoyé*.

au pied du Mont Ophel à l'extrémité sud-est de Jérusalem; et pour y parvenir, il y avait à descendre une longue suite de degrés, épreuve pénible pour un aveugle. Jésus dut donc charger un de ses disciples de conduire le jeune mendiant jusqu'à la piscine, et lui-même continuant sa route gagna la tonnelle de feuillage où il devait habiter pendant le reste de la fête.

Le mendiant fit ce que lui avait commandé Jésus; il lava ses yeux avec l'eau de la piscine de Siloé, et dès que les plaques de boue qu'il avait sur eux furent diluées, il vit distinctement toutes choses. Il put revenir chez ses parents en se dirigeant seul¹.

Son retour causa une surprise extrême parmi les voisins et chez tous ceux qui l'avaient connu aveugle, ne marchant qu'à tâtons. « N'est-ce pas là », disaient-ils, « celui qui passait tout le jour assis à mendier? » — « C'est lui », répondaient les uns. — « Non », soutenaient les autres, « c'est quelqu'un qui lui ressemble ». Mais lui à ces propos opposait l'affirmation de son identité : « C'est bien moi, celui que vous connaissez », déclarait-il.

« Comment tes yeux se sont-ils ouverts? » lui demanda-t-on. — « L'homme que j'ai entendu nommer Jésus a fait de la boue et m'en a enduit les yeux; puis il m'a dit : Va à la piscine de Siloé et lave-toi. J'y suis allé, j'ai lavé mes yeux et j'ai acquis la vue ». — « Où est ce Jésus? » ricanèrent quelques incrédules. — « Je ne sais », répondit le mendiant qui, en vérité, ne pouvait rien savoir de Jésus.

¹ JEAN, IX, 7 : *Il revint, voyant clair.*

Sur cette réponse, les incrédules obligèrent le mendiant à venir avec eux au Temple pour que son cas y fût examiné par l'autorité ecclésiastique¹. Comme c'était jour de sabbat, le Grand Conseil ne pouvait siéger, mais on trouva dans les parvis un certain nombre de docteurs appartenant à la secte des pharisiens. Ceux-ci, mis au courant des faits, demandèrent au mendiant : « Comment as-tu gagné la vue ? » — « Il m'a mis de la boue sur les yeux² ; je me suis lavé et maintenant je vois ».

Pour les pharisiens de la stricte observance, appliquer un remède quelconque le jour du sabbat était un acte impie ; et la plupart de ceux à qui le cas du jeune mendiant était soumis n'hésitèrent pas à considérer comme étant un remède les deux petites plaques de boue dont les yeux de celui-ci avaient été couverts par Jésus. Ils prononcèrent donc : « Cet homme n'est pas de Dieu puisqu'il n'observe pas le sabbat ». Mais quelques autres d'esprit plus large disaient : « Comment un homme pécheur pourrait-il faire de tels miracles ? » Bref il y avait désaccord dans le conciliabule. Ils eurent alors l'idée de demander au jeune mendiant ce qu'il pensait de son sauveur : « Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? » — « C'est un prophète », répondit le jeune homme.

Il put alors se retirer. Mais les pharisiens demeurés incrédules ne voulaient pas que dans le peuple se répandit le bruit que Jésus avait eu la puissance de donner la vue à un aveugle de naissance ; ils

¹ JEAN, IX, 13.

² JEAN, IX, 15.

cherchaient donc un moyen de nier la réalité du fait. Plusieurs d'entre eux étaient membres du Sanhédrin; et comme celui-ci, soit à leur instigation, soit pour tout autre motif, se réunit le lendemain, ils lui soumirent la question. Les sadducéens qui formaient la majorité de ce conseil n'avaient pas les mêmes raisons que les pharisiens d'être hostiles à Jésus; leur scepticisme religieux les rendaient indifférents aux doctrines nouvelles que prêchait celui-ci; mais ils redoutaient l'influence que Jésus avait plusieurs fois exercée sur le peuple et ils voyaient en lui un concurrent redoutable pour leur autorité. Ils furent donc d'accord avec les pharisiens sur la nécessité de contester la guérison de l'aveugle, et tous¹ décidèrent de procéder à une enquête dont le résultat serait la négation du miracle.

A cet effet, ils convoquèrent le père et la mère du mendiant; et ils les soumirent à un interrogatoire intimidant. « Ce jeune homme est bien votre fils? et vous assurez qu'il est né aveugle? Comment se fait-il qu'il voit maintenant? »

Les parents étaient des gens timorés, mais en même temps très rusés; ils connaissaient la sentence d'excommunication rendue précédemment par le Grand Conseil contre quiconque dirait voir en Jésus le Messie; et ils ne voulaient pas, en témoignant le moindre enthousiasme pour le bienfaiteur de leur fils, s'exposer à tomber sous le coup de cette sentence.

Ils répondirent donc cauteleusement : « Il est cer-

¹ Saint Jean (IX, 18) réunit tous les membres du Sanhédrin sous son expression dénigrante favorite : *les Juifs*.

tain que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle. Comment il s'est fait que maintenant il voit, nous ne savons pas; et nous ne savons pas davantage qui est celui qui lui a ouvert les yeux. Mais notre fils a de l'âge; interrogez-le; c'est à lui de parler pour lui-même ».

Cette défaite montrait qu'on n'obtiendrait rien d'utile des parents. Le Sanhédrin les renvoya donc et appela leur fils à une seconde comparution. Quand il arriva devant eux, les conseillers prirent un air rigide et avec solennité, comme s'ils voulaient mettre ce jeune homme en garde contre le crime de faux témoignage, ils l'adjurèrent en ces termes : « Rends gloire à Dieu! Nous savons que cet homme que tu dis t'avoir guéri est un pécheur ». — « S'il est pécheur, je ne le sais », répondit calmement le jeune homme; « mais ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et que maintenant, grâce à lui, je vois ».

« Que t'a-t-il fait? comment t'a-t-il ouvert les yeux? » firent les sanhédrites, cherchant à amener quelque contradiction dans les réponses de ce jeune homme qu'ils croyaient sans défense. Mais si ébloui que pût être celui-ci par tout cet appareil de justice, il ne manquait ni d'assurance ni de finesse. Parmi les sanhédrites qui le pressaient de questions, il avait reconnu quelques-uns des pharisiens qui l'avaient déjà interrogé la veille; s'adressant à eux, il observa malicieusement : « Je vous ai déjà dit tout cela : vous n'avez donc pas écouté¹? Pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? Est-ce que vous aussi vous

¹ JEAN, IX, 27 : Εἶπον ὑμῖν ἤδη, καὶ οὐκ ἤκούσατε. La *Vulgate* a supprimé la négation qui se trouve dans le texte grec : *Je vous ai déjà dit tout cela et vous l'avez entendu.*

voudriez comme tant d'autres devenir ses disciples? » Il feignait de croire que leur insistance à le questionner provenait d'une curiosité louable.

Cette ironie mit en fureur tous les sanhédrites; ils injurièrent le jeune homme¹, et n'ayant plus le sens de leurs paroles, ils lui dirent : « Toi, sois son disciple; mais nous c'est de Moïse que nous sommes disciples. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse sur le Sinaï (et que par conséquent les préceptes de Moïse sont vrais); mais cet aventurier nous ne savons d'où il sort² ».

Les raillant toujours, le jeune homme répliqua : « En cela vraiment est l'étonnant que, en dépit de votre science, vous ne sachiez pas d'où vient cet homme, et que cependant il ait ouvert mes yeux. Nous savons tous que Dieu n'exauce pas les pécheurs; mais il exauce celui qui l'honore et accomplit sa volonté. Jamais on n'a ouï dire que dans le passé quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle de naissance³. Si cet homme n'était pas envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire de pareil ».

Ainsi bafoués par ce mendiant illettré, les sanhédrites étaient hors d'eux de rage : « Tu es né tout entier dans le péché », criaient-ils, « et tu nous fais la leçon! » Se jetant sur lui avec violence, ils l'expulsèrent de leur salle de conseil en le déclarant excommunié⁴.

¹ JEAN, IX, 28 : Ἐλοιδόρησαν αὐτόν.

² JEAN, IX, 28 et 29.

³ Ce trait indique que les guérisons d'aveugles, précédemment faites par Jésus, avaient porté sur des hommes qu'une maladie ou un accident avaient privés de la vue.

⁴ JEAN, IX, 34.

Ce violent emportement des sanhédrites ne fut pas à leur avantage. En effet, beaucoup parmi les pèlerins se rangèrent du côté du jeune mendiant quand ils apprirent le traitement qui lui était infligé ; on murmurait contre le Grand Conseil et l'on disait : « Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que Jésus¹? » Ces propos, quoiqu'ils fussent tenus à voix basse, n'échappèrent pas aux oreilles des pharisiens ; ils allèrent vite avertir les princes des prêtres² et ceux-ci donnèrent aussitôt à la police du Temple l'ordre de se saisir de Jésus et de l'incarcérer.

Sans avoir cure des machinations des pharisiens contre lui, Jésus était revenu au Temple et il avait recommencé à enseigner sous les portiques. Quand ils vit les sbires du Temple s'approcher pour s'emparer de sa personne, il cria à l'adresse des pharisiens : « Je suis encore pour un peu de temps avec vous ; puis j'irai près de celui qui m'a envoyé. Alors vous me chercherez et vous ne me trouverez pas ; car là où je serai, vous ne pourrez venir³ ».

Ces paroles intriguèrent les policiers ainsi que les Juifs hostiles qui se trouvaient là⁴ ; ils n'en soupçonnaient pas le sens mystérieux et prophétique. Ils se demandaient donc : « En quel lieu va-t-il aller, où nous ne pourrions le trouver ? va-t-il gagner les pays des gentils où sont dispersés les Israélites émigrés ? et enseignera-t-il les gentils ? que veulent dire ces paroles : « Vous me chercherez et ne me

¹ JEAN, VII, 31.

² JEAN, VII, 32. Il s'agit probablement de ceux qui étaient de service au Temple, à ce moment.

³ JEAN, VII, 33 et 34.

⁴ Saint Jean dit seulement : *les Juifs* (VII, 35).

trouverez pas? » et cette autre : « où je suis, vous ne pourrez venir? »

Pendant qu'ils épilogaient ainsi, Jésus se retira tranquillement, le soir venant; la police sacerdotale le laissa aller, dans l'idée, sans doute, qu'il était tout à fait inutile d'arrêter un homme qui annonçait son intention d'émigrer au loin et qui, par conséquent, ne reparaitrait plus dans le Temple.

FIN DU TOME PREMIER

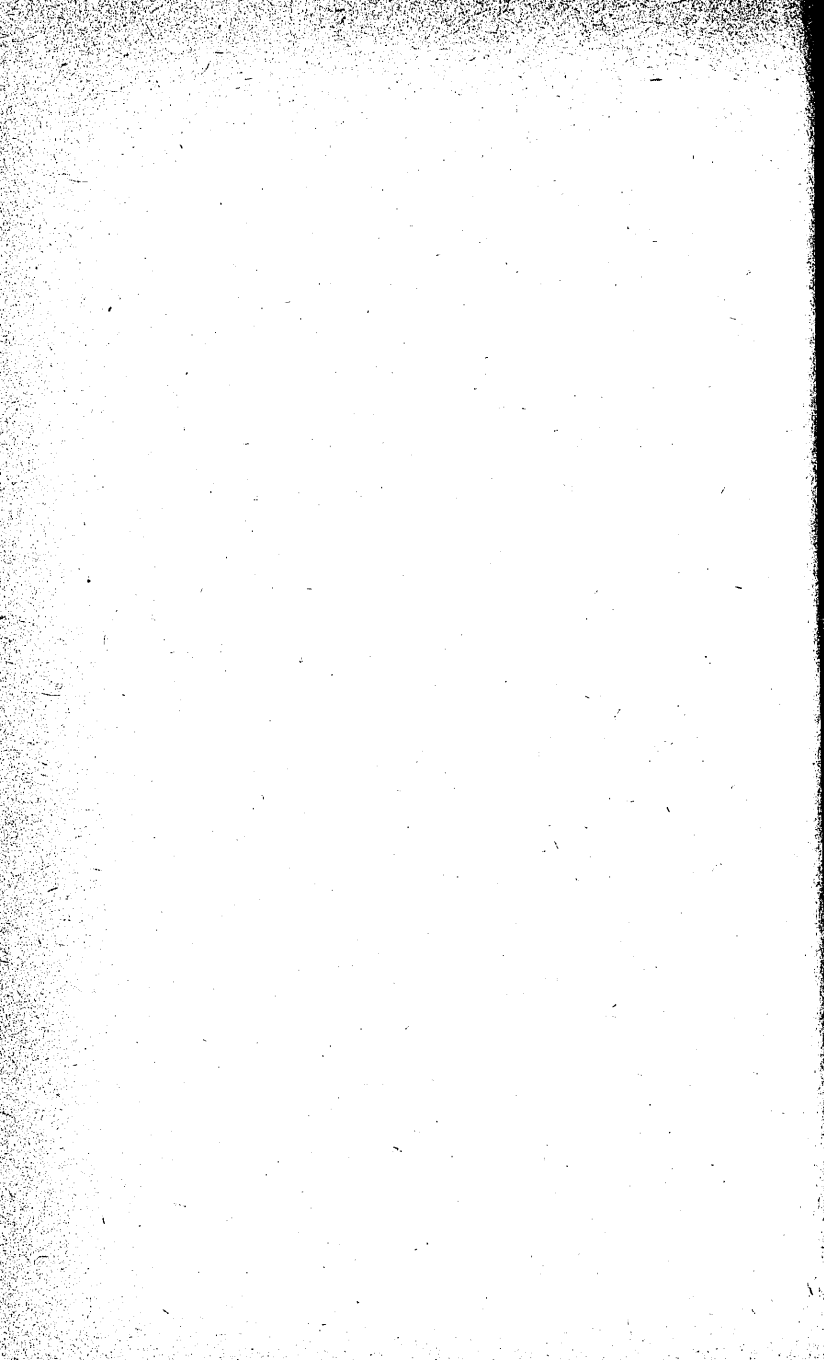


TABLE DES MATIÈRES

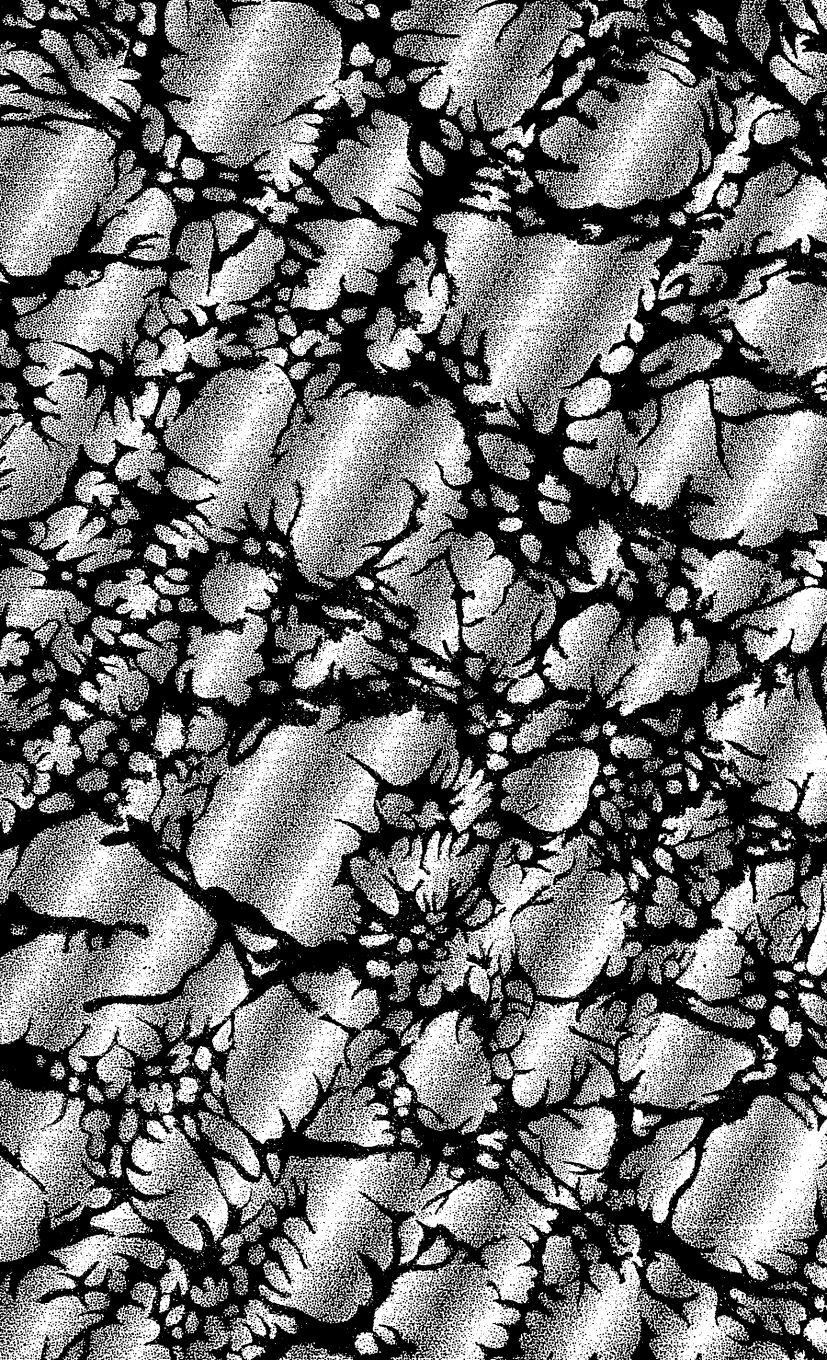
INTRODUCTION.	1
CHAPITRE PREMIER. — L'Annonciation.	15
CHAPITRE II. — Naissance de Jean-Baptiste.	25
CHAPITRE III. — Mariage de Marie et son départ pour Bethléem.	36
CHAPITRE IV. — Naissance de Jésus.	48
CHAPITRE V. — Adoration des Mages et massacre des Inno- cents.	60
CHAPITRE VI. — Séjour en Égypte.	71
CHAPITRE VII. — Jésus enfant à Nazareth.	79
CHAPITRE VIII. — Années d'adolescence et de jeunesse.	92
CHAPITRE IX. — Prédication de Jean-Baptiste.	107
CHAPITRE X. — Baptême de Jésus.	123
CHAPITRE XI. — Tentation de Jésus.	130
CHAPITRE XII. — Appel par Jésus de ses premiers disciples.	141
CHAPITRE XIII. — Les noces de Cana et le premier séjour à Capharnaüm.	159
CHAPITRE XIV. — La Pâque en l'an 27.	169
CHAPITRE XV. — Jésus parcourt la Palestine méridionale.	181
CHAPITRE XVI. — Emprisonnement de Jean-Baptiste.	188
CHAPITRE XVII. — Jésus traverse la Samarie.	195
CHAPITRE XVIII. — Jésus retourne pour quelques jours à Nazareth et à Cana	206
CHAPITRE XIX. — Activité de Jésus à Capharnaüm et en Haute-Galilée pendant les mois de février, mars et avril 28.	217
CHAPITRE XX. — Jésus se rend à Jérusalem pour la Pâque de l'an 28.	245
CHAPITRE XXI. — La Pâque de l'an 28.	250

CHAPITRE XXII. — Nouveau séjour de Jésus à Capharnaüm en mai 28	262
CHAPITRE XXIII. — Jésus va en Basse-Galilée et choisit ses Apôtres	272
CHAPITRE XXIV. — Sermon sur la Montagne	280
CHAPITRE XXV. — Guérison de l'esclave d'un centenier à Tibériade et résurrection d'un jeune homme à Naïn.	297
CHAPITRE XXVI. — Séjour de Jésus à Magdala	307
CHAPITRE XXVII. — Prédication de Jésus pendant l'été de l'an 28 et mort de Jean-Baptiste	320
CHAPITRE XXVIII. — Les pharisiens à Capharnaüm accusent Jésus d'être un suppôt de Beelzébout	328
CHAPITRE XXIX. — Enseignement de Jésus par paraboles	335
CHAPITRE XXX. — Tempête sur le lac de Tibériade. Les possédés de Guerguésa	347
CHAPITRE XXXI. — Guérison de l'hémorroïsse et résurrection de la fille de Jaïr	356
CHAPITRE XXXII. — Jésus et Hérode Antipas. Premier envoi des apôtres en mission	366
CHAPITRE XXXIII. — Première multiplication des pains	375
CHAPITRE XXXIV. — Retour à Capharnaüm. Annonce de l'Eucharistie	387
CHAPITRE XXXV. — Jésus près de Césarée de Philippe. Confession de Pierre	396
CHAPITRE XXXVI. — La Transfiguration	404
CHAPITRE XXXVII. — Du Mont Thabor Jésus se rend à Jérusalem	409
CHAPITRE XXXVIII. — La Pâque en l'an 29	424
CHAPITRE XXXIX. — Jésus retourne pour quelques jours en Galilée	432
CHAPITRE XL. — Voyage de Jésus dans les districts de Tyr et de Sidon	445
CHAPITRE XLI. — Jésus en Décapole. Deuxième multiplication des pains	448
CHAPITRE XLII. — Excursions de Jésus vers Magdala et Bethsaïde Julias	455
CHAPITRE XLIII. — Jésus se rend à Jérusalem pour la fin de la Semaine des Tabernacles en l'an 29	463
CHAPITRE XLIV. — La semaine des Tabernacles	475

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9



BS
2421
.B14

771586

Baptist
La vie historique
de N.-S. Jésus-Christ

APR 17 1960
APR 9 1960
AUG 3 1960
JUL 12 1960
H. Roach
H. Roach
C. G. Gross
Robert A. B. B. B.
Clark Publ. Libran
7

BS
2421
.B14

771586

UNIVERSITY OF CHICAGO



56 505 158